

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



+30.20



HARVARD COLLEGE LIBRARY







HISTOIRE

DES

RACES MAUDITES

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE

Sevres. — Imprimerie de M. Cerf, rue Royale, 144.

....**...**



HISTOIRE

RACES MAUDITES

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE

TOME PREMIER.



PARIS

A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR

69, RUE RICHELIEU.

1847.

46.8 · ?

•

• •

3 11 11



PRÉFACE.

Nous avons peu de chose à dire avant d'entrer en matière; nous pourrions même nous dispenser de faire ici l'histoire de notre travail; car elle se trouve que et là dans ce livre. Mais nous avons un devoir à rempelir, et nous sommes impatient d'acquitter notre dette.

Il n'est pas nécessaire, nous le pensons du moian, de justifier le choix de notre sujet : il est neuf, il est national; il touche à l'histoire des faits, à celle des institutions et à l'anthropologie, sciences aux progrès desquelles nul n'est indifférent aujourd'hui. Or, s'il faut VIII

s'étonner d'une chose, c'est que ce sujet n'ait point été traité jusqu'ici avec tous les développements qu'il comporte. avec toute l'étendue dont il est susceptible, avec tout le soin qu'il mérite. Nous ne croyons pas être injuste en disant que depuis F. de Belle-Forest, Oihenart et P. de Marca, la plupart des écrivains qui ont parlé des Races maudites de la France et de l'Espagne, ont embrouillé plutôt qu'éclairci les questions que leur origine et leur existence soulèvent, et ont fait regretter par là que la science ne s'en soit pas tenu à ces trois auteurs. Demandez, par exemple, dans le nord. dans le centre de notre pays, et même aux portes des Pyrénées, ce que c'est que le Cagot de ces montagues, et votre interlocuteur, quelque éclairé d'ailleurs qu'il puisse être, vous donnera, d'après Ramond, une définition qui se rapportera à un être infirme au physique comme au moral, et non à ces « hommes à taille élevée, d'une constitution sèche, musclés, à erane bien développé, nez long et saillant, traits fortement dessinés, cheveux pressés et châtains*, » tels que le docteur Guyon décrit les Cagots. C'est donc bien à tort que l'on les confond avec les goîtreux et les crétins. Les trois genres d'infortune qu'indiquent ces mots, quoique susceptibles de se trouver réunis dans les mêmes personnes et les mêmes régions, comme

L'Echo du monde savant. Paris. — Dimanche, 19 février 1843;
 u. 41; col. 348.

arrive quelquesois au sein des contrées pyrénéenappartiennent chacun à un ordre dissérent. Il est aux qu'on ait tardé si longtemps à le dire, ou a l'ait dit seulement dans des ouvrages moins adus, moins consultés que ceux de Ramond.

nous a semblé, d'ailleurs, qu'il était temps de trer plus avant au cœur de l'histoire de France. Les les barons, les évêques, les grandes corporations pas manqué d'historiens; mais les pauvres, les imés n'en ont point trouvé. Nul ne s'est occupé scueillir leurs origines, d'écrire leurs tristes ans, sinon lorsqu'il était à peu près impossible de lire sans de nombreuses et de patientes explorant, sans une dépense de temps et d'argent que rarement faire un homme de lettres.

ien de tout cela ne m'a arrêté; j'ai exploré, ou fait urer par mes amis, toutes les archives de l'ouest midi de la France. Je me suis procuré, autant que ni pu, tous les livres relatifs à mon sujet, et, avant poser mon opinion sur les parias de l'occident, fait l'histoire des opinions qui avaient précédé la me. Jaloux de ne rien négliger, j'ai deux fois vil'Espagne, j'ai fouillé les archives des Provinces ques et les dépôts littéraires de Madrid, et j'ai vu agots de la vallée de Baztan: aussi puis-je inscrire, ête de la partie de ce livre qui leur est consacrée, pue miserrima vidi.

ne veux point solliciter d'éloges, mais seulement

la permission de faire observer qu'un pareil voyage, entrepris sans recommandations, sans nul secours du Ministère * dont je dépends en qualité de professeur de faculté et de membre du Comité des Monuments écrits de l'histoire de France, n'était pas sans danger, surtout dans les conjonctures difficiles où l'Espagne se trouvait alors. Je me hate d'ajouter que le seul désagrément réel que j'aie éprouvé est d'avoir été pris pour un Agot par des gens du pays, qui me voyaient les cheveux blonds et les yeux bleus, et qui ne pouvaient expliquer que par la parenté l'insistance que je mettais à m'enquérir des mœurs de cette race. Il me fût arrivé bien pis si j'eusse tenté d'obtenir ces renseignements des Agots eux-mêmes. Aujourd'hui, comme dans le siècle passé, on voit d'un fort mauvais œil les étrangers converser avec ces malheureux**.

Maintenant que j'ai fait l'histoire de mon travail, il ne me reste plus qu'à signaler à la reconnaissance des savants les personnes dont le concours désintéressé m'a permis d'accomplir ma tâche. En tête de toutes je dois placer M. Boucley, recteur de l'académie de Pau, et Don Francisco Javier Sanz y Lopez, chanoine de la cathédrale de Pampelune. Quelque chaleur que je

^{*} Ces faits se rapportent à l'année 4844.

^{**«}La prevencion que hacen en Baztan à un forastero viendole hablar con un Agôte: No le hable Vm. que aquí parece mal, nadie trata con esa gente. » Apología por los Agotes, por D. Miguel de Lardizabal, pag. 75.

dans l'expression de la gratitude que m'ont rée les procédés de ces deux hommes d'élite, je arviendrais jamais à rendre hommage, autant le méritent, à leur obligeance et à l'activité de zèle*.

dois aussi des remerciments, et je les adresse and cœur, à MM. les Recteurs des académies de ouse, de Cahors et de Rennes, qui ont favorisé investigations de tout leur pouvoir académique. ardivel, ancien recteur de Bordeaux, m'a coni la bienveillance qu'il me témoignait alors que is l'honneur d'être son administré, et son séjour nnes m'a été très-profitable pour les recherches j'avais à faire dans cette ville. Enfin, j'ai trouvé MM. Martial Delpit et Vallet de Viriville, archivisaléographes; Rédet, ancien élève de l'Ecole royale l'hartes et archiviste du département de la Vienne; José Yanguas y Miranda, secrétaire de la dépun provinciale de Navarre; Pressac, bibliothécairent de la ville de Poitiers; Renard de Saint-Malo, spondant du Ministère de l'Instruction publique les travaux historiques, à Perpignan; Feautrier, iviste de la ville de Marseille, et Paul Ricard, iviste du département des Bouches-du-Rhône, correspondants aussi instruits qu'obligeants. Ceux juels j'ai certainement le plus d'obligations, sont epuis que ces lignes ont éte écrites, Don Francisco a été enleve se mort prématurée à l'affection de ses amis.

M. Ferron, archiviste du département des Basses-Pyrénées; et M. Jules Balasque, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Bayonne. Avant M. Ferron, M. Badé, ancien élève de l'École normale et professeur au collége royal de Pau*, avait bien voulu me faire part des pièces relatives aux Cagots qu'il avait découvertes dans les archives des Basses-Pyrénées, où leur digne conservateur en a tant su trouver depuis.

Bien d'autres personnes m'ont rendu des services; si je ne les nomme pas ici, qu'elles ne m'imputent point ce silence à mal; j'ai religieusement consigné plus loin la part qu'elles ont prise à mon œuvre. Je ne saurais, cependant, omettre de citer M. Nicias Gaillard, procureur général près la cour royale de Toulouse, auquel je dois la recherche et la copie des arrêts émanés du parlement de cette ville au sujet des Cagots, et à M. Rabanis, mon collègue à la Faculté des Lettres de Bordeaux, dont les indications et les conseils ne m'ont jamais manqué dans le cours de mon travail et m'ont été de la plus grande utilité.

M. Badé est mort au mois de mai de l'année dernière à Auch, où il avait été envoyé comme professeur au collége royal.

Bordeaux, 45 mars 4846



INTRODUCTION:

S'il était nécessaire de démontrer avec quelle persistance invincible les préjugés maltrisent les hommes et combien les lois sont impuissantes à changer les mœurs qu'elles réprouvent, l'histoire des Races maudites suffirait pour atteindre ce but. Il est aisé de comprendre que les Juiss, considérés comme les descendants des meurtriers d'un Dieu, aient été des objets de haine et de mépris pour ses adorateurs, qui, d'ailleurs, n'avaient presque jamais de rapports avec est sans que ce fût aux dépens de leur fortune; on oublisit promptement les services qu'on en avait reçus pour se souvenir seulement des conditions onéreuses dont on avait dû subir le joug, sans compter que la nature des opérations auxquelles les Juifs se livraient tout entiers et la résignation qu'ils étaient forcés de pratiquer n'étaient pas de nature. à les rehausser dans l'esprit de peuples guerriers ou agriculteurs. Il est encore plus naturel que les Bohémiens, cette race sans foi ni loi, qui ne demande sa vie qu'au mensonge et au vol, aient de tout temps excité un vis sentiment de répulsion ches les populations au milieu desquelles ils ī.

vivaient. Mais les Cagots, mais les Caqueux, mais les Chuetas, mais les Vaquéros, mais les Oiseliers ne ressemblaient en rien aux races que nous venons de nommer; ils avaient un domicile fixe, ils professaient la même religion que leurs voisins, ils gagnaient leur vie en exerçant des métiers utiles et honorables: d'où vient donc le mépris et l'aversion qu'ils inspiraient? C'est ce que nous nous sommes proposé de rechercher dans ce livre, destiné à retracer les suites à jamais déplorables d'un préjugé, mais non à raviver des haines qui, si elles ne sont pas encore bien éteintes, ne tarderont pas à l'être.

L'existence et l'état misérable des Cagots, si peu et si mal connus hors des lieux qu'ils habitaient, sont des faits incontestables que l'ignorance seule pourrait vouloir révoquer en doute; mais leur origine, déjà problématique vers la fin du moyen-age, s'obscurcit de jour en jour : chaque siècle, en passant, laisse tomber son voile sur elle comme pour la dérober aux régards des races futures. Cette origine, comme nous le verrons tout à l'heure, a fourni matière à nombre de conjectures plus ou moins probables, plus ou moins ingénieuses; ce qu'il y a de certain, c'est due ces êtres, dégrades par l'opinion et portant sur eux je ne sais quel seesn de malédiction, étaient bannis, repoussés de partout comme des pestiférés dont on redoutait le contact et la vue. Ils étaient sans nom, ou, s'ils en avaient un, on affectait de l'ignorer pour ne les désigner que par la qualification humiliante de crestiate ou de cugot. Leurs maisons, disons mieux, lours huttes, s'élevaient à l'ombre des clochers et des donjons à quelque distance des villages, où ils ne se rendaient que pour gagner leur salaire comme charpentiers ou couvicurs, et pour assister à l'office divin à l'église paroissiale. the n'y pouvaient entrer que par une petite porte qui leur était exclusivement réservée; ils prenaient de l'eau bénite

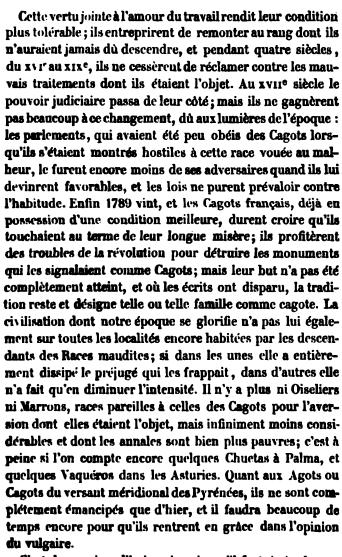


dans un bénitier à part, ou la recevaient au bout d'un bâton. Une fois dans le lieu saint, ils avaient un coin où ils devaient se tenir séparés du reste des fidèles. On craignait même que leurs cendres ne souillassent celles des races pures : aussi leur assignait-on, dans le champ du repos, dans le lieu où tous les mortels sont égaux, une ligne de démarcation. Le peuple, en général, était tellement imbu de l'idée que les Cagots ne ressemblaient en rien au reste des hommes, qu'uh père réduit à la plus extrême misère, aurait mille fois mieux aimé voir sa fille tendre la main à la charité publique que de l'unir à un Cagot. Ce préjugé passa du peuple aux plus hantes classes de la société, et l'Église et l'État furent d'accord pour repousser de tous les emplois honorables les victimes sur lesquelles il s'acharnait; enfin, il les poursuivit avec une opiniatreté tellement minutieuse qu'il leur désigna jusqu'aux sources où ils devaient puiser l'eau qui leur était nécessaire : nussi n'est-il presque pas de village dans les Pyrénées où il n'y ait une fontaine appelée Fontaine des Cagots.

Sous l'empire de pareilles idées, doit-on être surpris de voir planer sur eux les imputations les plus calonnicuses, les soupçons les plus flétrissants? Ils étaient sorciers, magiciens; ils répandaient une odeur infecte, surtout pendant les grandes chaleurs; leurs oreilles étaient sans lobe, comme celles des lépreux; quand le vent du midi soufflait, leurs lèvres, leurs glandes jugulaires et la patte de canard qu'ils avaient empreinte sous l'aisselle gauche, se gonflaient; et mille autres accusations tout aussi fondées. Ainsi les vieilles légendes, auxquelles le peuple ajoute encore foi anjourd'hui, nous représentent les Cagots comme enclins à la luxure et à la colère; comme avides, hautains, orgueilleux, susceptibles et surtout pleins de prétentions. Une ancienne tradition, dont nous ne garantissons pas l'authenticité, nous as-

sure que lorsque la dénomination de Cagot était donnée à quelque membre de cette caste flétrie par l'opinion, il avait le droit, par devant la justice du temps, d'exiger une réparation; mais il ne pouvait la recevoir qu'à la condition de porter un pied de canard sur l'épaule. Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'à la fin du xviie siècle, les Cagots pyrénéens, les Gahets gascons et les Caqueux de la Bretagne étaient astreints par la législation alors en vigueur à porter une marque distinctive, appelée pied d'oie ou de canard dans les arrêts des parlements de Navarre et de Bordeaux.

En proie à tant de misères, si les Cagots espéraient un changement dans la législation et de meilleurs jours pour leur postérité, ils devaient désespérer qu'elle se fondit jamais dans la masse générale, qui, en dépit des ordonnances et des arrêts, s'obstinait à la repousser de son sein : en effet, le prêtre et le tabellion, couchant sur les registres de l'état civil et sur ceux du fisc les noms des Cagots qui naissaient, qui se mariaient, qui mouraient, ct qui à force de travail et d'intelligence étaient devenus propriétaires, oubliaient rarement de les accompagner de la qualification qui vouait ces malheureux au mépris et à la haine de leurs semblables, et perpétuaient ainsi la ligne de démarcation qui les en séparait. Ce n'était pas tout : un riche Cagot se mariait-il, son nom et celui des gens de la noce ne tardaient pas à figurer dans une chanson satirique, qui circulait au loin et se transmettait de père en fils. Les Cagots avaient-ils eu une rixe avec ceux qui ne l'étaient pas, vite un chant de victoire où les maudits étaient encore maltraités après le combat. Cependant, ils ne voulurent pas laisser à leurs adversaires le monopole de ces chansons : un Cagot de Bénéjacq, entre autres. en composa une; mais, au lieu de se livrer à de justes représailles, il entonne un chant où respire la galté et la résignation.



C'est donc aujourd'hui ou jamais qu'il faut écrire les an-



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

temps avant le Sarrasinesme avoyent receu la religion Catholique pour quitter l'Arrianisme. D'autres sont d'advis que ces Gahets ou Capots, sont issus des reliques des heretiques Albigeois, excommuniez par censure apostolique, et que ceste lepre interieure leur est ainsi demouree, et demeure a perpetuité en signe de la desobeissance. Or laquelle que ce soit de ces raisons, si est-ce que pour dire vray, ce peuple n'est guere friant des Eglises, et ne frequente le divin service que par maniere d'aquit : aussi est il enterré ailleur que le reste des Chrestiens, et presque sans nulle solennité: et qui plus est quelque part qu'il soit, il est povre, vivant du jour a la journée, serf de chacun, et n'osant respondre au moindre du peuple qui l'injurie, et s'il y en a quelqu'un de riche (ce qui n'advient que rarement) on ne voit guere que ses enfans heritent de sa substance, si ce n'est du meuble que tout le monde abhorre comme la peste : qui me fait penser que ce soit pour vray ceste race Giezite. et Juisve Chrestienne par le commandement de quelque Prince, laquelle porte encor la penitence du peché de leur chef : et m'estonne que nul des anciens aye remarqué chose tant segualee que de voir par toute une grande Province, n'y avoir presque ville, ny village, et sur tout en Bearn, et Bigorre, où il n'ayt quelque famille de ces Charpentiers separez du corps, et société des autres citoyens : et que la chose s'estant ainsi escoulée sous silence, et les modernes en ignorans la cause, ces hommes cependant n'ont peu gaigner l'heur d'estre receuz parmy les autres, tant la main de Dicu les a tenus de prez, et tant sa parole est veritable. et infaillible. Je laisse aux gents de meilleur esprit que le mien, le discours plus secret de ces choses, me suffisant de vous avoir touché ce que j'ai veu, et que nul (que je sçache) avoit jusqu'aujourd'huy mis en evidence !. .

La Cosmographie universelle de tout le monde... Auteur en partis

Vers le même temps, un étranger qui écrivait sur la France un livre ', dans lequel ses propres observations se trouvent combinées avec celles de ses devanciers, consacrait quelques lignes aux Cagots 2. L'auteur, Just Zinzerling, commence par rapporter le passage de Paul Merula : puis. venant à ce qui lui est personnel, il fait connaître les détails qu'il avait appris à Toulouse, au sujet d'un examen de Cagots 1, et termine en émettant l'opinion que ce sont les descendants des Goths.

' Jean Darnal, avocat au parlement de Bordeaux, et jurat de cette ville, s'exprime ainsi dans sa continuation de la Chronique Bourdeloise : «(L'année 1555) Messieurs les Jurats firent ordonnance, que les Gahets qui resident hors la ville du costé de Sainct-Julien en un petit faux-bourg separé. ne sortiroient sans porter sur eux en lieu aparent une marque de drap rouge. C'est une espece de ladres non du tout formez, mais desquels la conversation n'est pas bonne, qui sont charpantiers et bons travaillans, qui gaignent leur vie en cest art dans la ville et ailleurs 4. »

A quelque temps de là, un autre magistrat de Bordeaux. Florimond de Ramond, conseiller au parlement, faisant observer que « tout ainsi que les ladres du corps, sont comme

Munster, mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie, par Fran-cois de Belle-Forest, Comingeois, etc. A Paris, chez Nicolas Chesneau... M.D.LXXV. in-folio; pag. 377, deuxième colonne. De la Gascoigne ressortant a Bourdeaux. Ce morresu a été traduit par Paul Merula et inséré par lui dans sa Cosmographie générale. Voyez Paulli G. F. P. N. Merulæ Cosmographie generalis Libri tres... Ex Officina Plantiniana Rapholengii. m.p.cv. in-6; partis at, liber att, pag. 579.

Jodoci Sinceri Itinerarium Gallia... Cum Appendice, de Burdigala. Lunduni, apud Jacobum du Crein, alihe Molliard. Anno ele le exvi. in-16.

² Itinerarii Appendit, cap. 1x. p. 112-115.

³ Cet examen doit être celui qui fut ordonné le 24 avril 1606, par la parlement de Toulouse, et dont il sera question plus ioin.

⁴ Aupplement des Chroniques de le noble Ville et Cité de Bourdeaus, par Jean Darnal... A Bourdeaus, par J in-4 ; folio 4º verso.



retranchez du monde, aussi les ladres de l'ame, ont toujours esté separez de l'Eglise, » ajoute : « Nous voyons en nostre Guyenne, cela avoir esté practiqué à l'endroit de coux qu'on appelle communement Cangots ou Capots: race quoy qué Chrestienne et Catholique, qui n'a pourtant aucun commerce, ny ne peut prendre alliance avec les autres Chrestiens, moins habiter aux villes, leur estant mesmes dessendu de se mettre à la table sacrée, avec les autres Catholiques, et avans lieu separé dans l'Eglise. Le peuple saisi de cesté opinion, qu'ils soient infects, se persuade qu'ils ont l'alaine et la sueur puante (le mesme dit-on des Juifs) et tient pour certain qu'ils sont tachez de quelque espece de ladrerie. C'est pourquoy on les contraint en quelques lieux, comme en ceste ville de Bordeaux, de porter un morceau de drap rouge sur l'espaule pour les recognoistre. J'ay tousjours pensé que c'estoit un erreur populaire, et que ceste ladrerie corporelle qu'on imagine, provient de la ladrerie spirituelle de leurs Peres : Car il y a grande apparence . que ce sont les restes des Gots Arriens, qui furent deffaits à nos portes, dont encor anjourd'huy un champ porte le nom, et que le victorieux donna la vie à quelque miserable canaille, qui eschappa la furie du combat, à la charge de se separer en divers lieux, qui leur furent assignez pour leur demeure, en la Guyenne, et en quelques endroits du Languedoc, apres avoir abjuré leur Heresie. Ce que j'av remanqué en quelque bon Antheur, qui m'est escoulé de la memoire. Et comme on permet aux Juiss de vivre entre les Chrestiens, mais c'est à la charge d'avoir quartier à part, aussi on leur prohiba d'avoir aucune hantise ou communication familiere avec les Catholiques, rigueur qui a continué de main en main à leurs successeurs... J'ay autresfois veu un vieux titre d'une des terres de la Dame Corisande d'Andenins, Comtesse de Guissen, par lequel ses predecesseurs avoient donné permission à quelque partie de ses peuples de s'allier avec le reste des Chrestiens, qui tesmoigne que c'estoit une maladie de ' ...e et non du corps. Aussi en quelques lieux la coustume du Pays leur deffend de porter armes, ny mesmes avoir des cousteaux qui ne soyent emoussez. A quoy sont bonnes ces deffences, si ce n'est pour marque et tesmoignage de sedition et rebellion, compagne certaine et infaillible de l'Heresie? Cecy a beaucoup d'apparence: car les medecins ne sont pas d'accord que ces hommes soient taschez d'aucun mal contagieux. Ils en ont fait espreuve par la saignee, n'ayant peu recognoistre aucune chaleur extraordinaire en leur sang, qui eust fondu tout aussi tost le sel qu'on jettoit dedans, s'il enst esté entasché de lepre. D'ailleurs ils sont forts, robustes, et gaillards, comme le reste du peuple. Que si c'estoit quelque espece de ladrerie, les autres contrees, voire les autres Royaumes, n'en seroient pas exempts. Or il ne se trouve de ceste race de gens en lieu de la terre, qu'en la Guyenne et en Languedoc, où fut ceste grande deffaite des Gots au temps du Roy Clovys, ce qui me faict croire que ce sont les restes de ce peuple '. " Le conseiller ajoute qu'il est confirmé dans son opinion par le nom des Cagots, qu'il dit être une altération de Cans Gots, qui signifie chiens goths, et termine par quelques considérations sur les noms de Chestiens et de Gahets, sur lesquelles nous aurons à revenir.

Le père de la chirurgie française, abusé par la tradition populaire, range les Cagots parmi les lépreux; seulement, les voyant aussi beaux et aussi sains en apparence que le reste des hommes, il invente une classe de ladres, pour les y placer, au lieu d'examiner sans préventions la

L'Antichrist, par Florimond de Ræmond..., dernière édition. A Cambray, de l'imprimerie de Jean de la Riviere, M.DC. XIII. in-8; chep. XII, p. 567, 568.

valeur des bruits répandus sur leur compte. Voici ses paroles: - Outre plus il faut estimer, que lorsque les signes (de la lèpre) apparoissent au dehors, le commencement est long temps auparavant au dedans, à raison qu'elle se fait tousjours plustost aux parties interieures qu'exterieures : toutesfois aucuns ont la face belle, et le cuir poly et lissé, ne donnant aucun indice de Lepre par dehors, comme sont les ladres blancs, appellez Cachots, Cagots, et Capots, que l'on trouve en basse Bretagne, et en Guyenne vers Bordeaux, où ils les appellent Gabets 1: és visages desquels bien que peu ou point des signes sus alleguez apparoissent, si est-ce que telle ardeur et chalcur estrange leur sort du corps, ce que par experience j'ay veu: quelquesfois l'un d'iceux tenant en sa maison l'espace d'une heure une pomme fresche. icelle apres apparoissoit aussi aride et ridee, que si elle cust esté l'espace de huict jours au Soleil. Or tels ladres sont blancs et beaux, quasi comme le reste des hommes, etc. 2 »

Guillaume Bouchet, qui dix ans plus tard reproduisait les mêmes détails, à quelque chose près, nous apprend qu'il y avait de son temps des Cagots dans le Poitou:«... Laissant le particulier, on se va mettre sur le general : mettant en avant le pays où il y avoit le plus de ladres. Et fut trouvé que nostre Poictou n'en estoit gueres taché : à cause de la region qui est temperee : que s'il y en avoit, que c'estoyent ladres blancs, appellez cachots, caquots, capots, et gabots qui ont la face belle : que s'ils sont ladres, ils le sont dedans le corps : le commencement de ladrerie estant long temps au paravant au dedans avant que paroistre : à raison que la lepre se fait

⁴ Capota, édit. de Paris, Gabriel Buon, 1575, in-folio, p. 683. L'édition de 1568 portait : « ... comme sout les ladres blancs, appelés Cachos, que l'on trouve en basse Bretagne, et plusieurs autres lieux, qui m'est une chose indicible, »

^a Les Officeres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du roy... A Paris, chez Barthelemy Maré, 1807, in-folio; vingtiesme livre, chap. 21, p. 766, Du prognostic de Leprs.

tousjours plustost aux parties interieures qu'exterieures ...

Quelques pages plus loin, le conteur poursuit en ces termes:
• Sur la fin de la Seree, laissans la lepre particuliere, ils se mirent à disputer si les capots de Gascogne estoyent vrayement ladres: mais n'en estant rien conclud, je ne mis rien en ma memoire *. • Ce passage, réellement curieux, prouve victorieusement que dans le même temps que les parlements et les assemblées législatives traitaient les Cagots à peu près comme des lépreux, c'est-à-dire à la fin du xvi siècle, il y avait déjá doute qu'ils le fussent, et qu'il était impossible à un savant, comme l'était Bouchet, de disserter, à leur sujet, plus amplement que ne l'avait fait François de Belle-Forest, dont il ne pouvait manquer de connaître le livre.

Mieux avisé que Paré et Bouchet, un chirurgien contemporain, qui avait eu plus d'une fois occasion d'examiner des lépreux, déclare en ces termes que les Cappots ou Cagots ne sont vrais ladres : « Arnobius... dict, que la lepre de l'ancien Testament, et mesme aussi celle que nostre Seigneur Jesus-Christ guerit en conversant avec les hommes, n'estoit que la pure Vililigo blanche (que les Juifs appelloyent lepre, Barrat ou Albarrat), les Grecs la nommoyent leure, les Arabes Guada ou Alguada, d'où, à mon advis, est procedee l'erreur de quelques uns, qui veulent que les personnes saisies de cesté lepre blanche (qu'aucuns estiment estre la vraye Cappoterie) descrite en ces lieux du vieil Testament, soyent appellez ladres blanes, Cappotz, Cagotz, ou Cangotz. Toutesfois ils sont fort deceus, comme il leur sera facile à juger, lors qu'ils auront leu, et bien observé entre autres livres, et passages, ce que monsieur Augier Ferrier (Medecin de ceste ville, et grand Alpheste) en a escrit en sa

⁴ Troisiesme Livre des Serees de Guillaume Bouchet... A Paris, chez drian Perier, m.n.xcvut. petit in-12; pag. 485.

⁴ Ibidem, pag. 521.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

republique 1. - Plus loin, le même chirurgien traitant des signes univoques de lepre, déclare que les Cagots out tous l'haleine puante : - Cesto seteur d'haleine (dit-il) est aussi familiere aux Cappots, comme estant la seule des marques qui les rend differens d'avec les sains, laquelle procede de la pituite, qui est abondante en cux, qui se pourrit et s'altere facilement : d'où procede l'haleine puante de ces ladres (improprement) blancs, selon maistre Joubert 2. »

A peu de temps de là, mais à une grande distance des Pyrénées, un auteur italien parlait ainsi des Cagots, sans doute sur la foi des cosmographes qui l'avaient précédé: - Par tout ce pays, il se trouve une sorte d'hommes appelés Capots, qui ne font d'autre métier que celui de bucherons et de tonneliers, et qui sont pauvres et misérables. Ces genslà, évités et fuis par les autres, n'habitent pas dans les villes, mais dans les faubourgs et à part, comme chez nous les Bohémiens et les Juiss. On peuse que ce sont des restes des Albigeois 3. >

Après le livre de Botero, le premier navrage qui se trouve sur notre chemin, est la relation de deux Jésuites en mission dans le Béarn. Ils y virent des Cagots, et en parlèrent en ces termes, dans une lettre qu'ils écitivirent au général de leur ordre : « Les Cagots (Cascigothi) du Béarn, restès des anciens Goths, sont séparés, par le quartier qu'ils habitent et par leurs mœurs, de la masse des indigènes, avec lesquels ils n'out absolument aucun commerce, et qui croiraient so déshonorer en s'alliant par mariage avec cux. Ja-

¹ Examen des Elephantiques ou Lepreux. Recueilli de plusieurs bons et renommes Autheurs, tirees, Latins, Arabes et François, Par G. des Innocene, Chirurgien, nauff et habitant de Tolose. A Lyon, pour Thomas Soubren, M.D. MCV. in-8; chap. II, pag. 17.

¹ Ibidem, chap. 11, pag. 15, 16. Lo Bristioni universali di Afovanni Botero Benese, etc. In Vessetta, La Relationi univers press Clorgie Augstieri. 1859. in-4 ; parte prince, HD. 5, p. 21. Best-n. Digerre, Comingia. Polo:

dis ils imposèrent aux Béarnais la plus dure servitude, et ce fut en récompense des longs et courageux efforts qu'elle fit pour la secouer, que la noblesse obtint autrefois la plus grande et la meilleure part des biens du clergé et des moines, laissant seulement aux curés le droit d'en prélever la dime pour leur subsistance: ce qui fait qu'aujourd'hui encore les hommes nobles se laissent à ce titre donner le nom d'abbés. Le souvenir de la cruelle domination des Goths ne se retrouve pas seulement dans des monuments anciens; il vit encore dans le cœur des Béarnais, il s'y révèle par un penchant inné à l'indépendance, si bien qu'allant fort au de-là d'une juste liberté, ceux d'entre eux qui arrivent au gouvernement de leur pays, sous le prétexte de ne pas laisser perdre leurs droits, attaquent tyranniquement le droit d'autrui!. »

L'un de ces jésuites, qui se trouvait en 1619 dans la capitale de l'Aragon, y rencontra un Navarrais, auquel il communiqua son système sur les Cagots, et qui le reproduisit dans un traité imprimé à Saragosse en 1621, et devenu fort rare *. L'auteur de ce livre était un ecclésiastique de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il expose et prouve de son mieux, dans deux longs chapitres, son opinion sur l'origine des Agotes. Ceux-ci, dit-il, ne descendent point des Albigeois, comme l'a pensé Jean Botero dans sa description du Béarn, mais bien des Goths. Vers l'an 412, une partie de ce dernier peuple se répandit dans l'Aquitaine et la Vasconie, et y exerça tant de cruautés que les premiers habitants du pays se sou-levèrent, unirent leurs forces, et, guidés par les nobles,

⁴ Littere Societatis Jesu annorum duorum, elo isc xiii, et elo isc xiv, etc. Lugduni, apud Claudium Cayne, eso soc xix. in-8.; pag. 518, 519.

² Drecho de Naturaleza que los Naturales de la Mirendad de San Juan del Pie del Puerto tienen en los Reynos de la Corona de Castilla... Per Don Martin de Vizcay Presbylero. En Zaragoza : Per Juan de Lanaja y Quartanet. Año 1681. in-8; fol. 123-186.



parviarent à détruire ou à chasser les Goths, dont il ne resta parmi eux que quelques misérables, fort peu à redouter. Ces misérables, d'après l'auteur, furent les premiers Agotes, et il assure que telle est la tradition constante du Béarn et de la Basse - Navarre. Voici ce que dit Martin de Vizcay de la manière dont on traitait de son temps les Agotes: • Il ne leur est point permis de se mèler aux populations; ils habitent de pauvres huttes séparées des autres maisons; on les regarde comme des pestiférés. Ils ne sont point admis aux emplois publics; il ne leur est jamais permis de s'asseoir à la même table que les naturels du pays. Boire dans un verre que leurs lèvres auraient touché, serait comme boire du poison. A l'église, ils ne peuvent entrer plus avant que le bénitier. [Ils ne vont point à l'offrande, près de l'autel, ainsi que cela se pratique pour les fidèles; mais après l'offertoire, le prêtre se rend à la porte de l'église où ils se tiennent, et c'est là qu'ils font leur offrande. On ne leur donne point la paix à la messe; ou, si l'on la leur donne, c'est avec un porte-paix différent, ou avec le revers du porte-paix ordinaire. S'allier à eux par des mariages, ce serait se rendre infâme, et il n'y a pas eu jusqu'ici d'exemple de pareille union. Je me souviens, ajoute D. Martin, que dans mon enfance on leur défendit toute espèce d'armes, à l'exception d'un couteau sans pointe; comme si l'on avait pu craindre qu'ils ne voulussent de nouveau se rendre maîtres du pays. La fureur et la rage contre ces pauvres gens sont arrivées à un tel point, qu'on leur attribue des défauts naturels qu'évidemment ils n'ont pas : on prétend, par exemple, que tous ont une haleine empestée, qu'ils n'éprouvent pas le besoin de se moucher, qu'ils sont sujets à un flux de sang et de semence continuel, qu'ils naissent avec une longue queue, et autres choses aussi palpablement fausses et absurdes, mais qui ne

laissent pas de se répandre, par voie de tradition, parmi nous ', » etc. L'auteur dit aussi ce qu'il pense de ces injustes traitements, et il se donne la peine de démontrer en vingt pages, soit par l'Écriture-Sainte, soit par le témoignage de l'antiquité, que cette conduite n'est conforme ni à la saine raison ni à notre sainte religion.

Au commencement du xvir siècle également, le savant André du Chesne parlait ainsi des Cagots, dans un ouvrage que l'abbé Ladvocat voudrait retrancher du catalogue de ses productions 2: « Je ne veux oublier finissant ce Chapitre... qu'en ce pays, comme en celuy de Bearn, et en plusieurs endroicts de Gascongne, habite une sorte d'hommes appellez vulgairement Capots ou Gahets, qu'un chacun fuit et deteste comme ladres, et qui ont l'haleine fort puante, tous charpentiers et tonneliers, vrays restes de la race de Giezi, ou comme tiennent quelques uns, des Albigeois heretiques. Quoy que c'en soit, separez du commun, et de domicile pendant leur vie, et de cimetiere après leur mort 1. »

L'opinion qui donnait aux Cagots les Juiss pour ancêtres n'était qu'une croyance populaire née d'une mauvaise application d'un verset de l'Écriture-Sainte, lorsqu'un savant, adoptant cette origine, y joignit une démonstration puisée dans la philologie. Suivant François Bosquet ⁴, les Capots auraient été ainsi nommés du latin capus, qui signifie dans

Drecho de Naturaleza, fol. 126 et 127.

^{2 «} Il y a tout lieu de croire que cet ouvrage, attribué à André de Chesne, n'est pas de lui, car il étoit trop habile pour faire un tel livre, »

Les Antiquitez et Recharches des villes, chasteaux, et places plus

Les Antiquitez et Recherches des villes, chasteaux, et places plus remarquables de toute la France... A Paris, chez Louys Boulenger, m. pc. xxix. in-8; second livre, chap. xxiii, pag. 732, 733.

Alnnocentii tertii pontificis maximi Episiolarum Libri quatuor, Regestorum xiii.xiv.xv.xvi... Nunc primum edunt sedales eiusdem cellenii (Furensis), et Notis illustrat Franciscus Bosquetus Narbonensis ICI. Tolosa Tectosagum, apud societatem Tolosanam, m. 20. XXXV. in-folio; notis, pag. 35, 36.



les anteurs du moyen-age, comme dans Théodulphe d'Orléans, un épervier, a capiendo; d'où il estime que les capitulaires de Charles-le-Chauve ont donné par sobriquet le nom de capi aux Juifs, à cause des usures et des rapines qu'ils exerçaient: signification qui se rapporterait à celle du mot gaket en gascon. Cette explication est ingénieuse; mais elle pèche par la base, et P.de Marca, dans le dernier paragraphe d'un chapitre que nous rapporterons plus loin, n'a pas eu de peine à signaler l'incertitude de l'une des preuves que Bosquet apporte en faveur de son opinion.

A quelques années de là, Oihenart écrivait, dans son curicux ouvrage sur le Pays Basque et la Gascogne, ce passage qui a été si souvent invoqué, et qui, à ce titre, mérite d'être cité en entier : « Quant à ce que rapportent Belle-Forest et Paul Merula de cette race d'hommes que les Gascons appellent Cagots, quelques uns Capots, les Bordelais Gahets, les Basques et les Navarrais Agots, à savoir qu'ils sont tenus pour infectés de la lèpre et pour infectant les autres, qu'ils ont sur leurs figures et dans leurs actions quelque chose qui appelle sur eux le mépris et la haine, et que tous ont l'haleine puante, je ne saurais, pour moi, l'affirmer; car je crains que cette opinion ne soit basée sur des préjugés populaires plutôt que sur des faits. Je ne nierai pas, cependant, qu'ils soient en butte au mépris public, à un tel point que même dans leur propre patrie, ils sont tenus pour étrangers, ne sont admis ni aux fonctions publiques ni aux honneurs, ct ne peuvent jouir enfin des choses communes aux habitants d'une même rue ou d'un même village. Non-seulement on leur interdit tout mariage et tout commerce avec les indigènes; mais encore un arrêt du parlement de Bordeaux leur a formellement défendu, sous peine d'être battus, de paraître en public sans chaussure et sans un morceau de drap rouge attaché à leur habit en lieu apparent. Dans la plupart des

communes, ils ont leurs domiciles dans des lieux éloignés de toute habitation ; dans les églises même ils ont des places distinctes et des bénitiers à part. Aussi sont-ils voués à des métiers vils et mènent-ils une vie misérable et abjecte. Il résulte de plusieurs monuments anciens qu'ils portèrent autrefois le nom de chrétiens, et l'usage de cette dénomination n'est pas encore perdu pour nous. Eux, de leur côté, nous appellent pellulas 1, c'est-à-dire velus ou chevelus, d'où certains ont conjecturé assez ingénieusement que ce sont des restes des Goths, autrefois maîtres de l'Aquitaine; que la répugnance si marquée des Gascons pour ces êtres misérables provient de leur vieille haine contre les Goths, leurs éternels ennemis; que ce nom de chrétiens leur fut donné par des hommes encore étrangers à la foi chrétienne, et est ainsi resté jusqu'à nos jours attaché à cette lie des Goths; ensin que le nom de pellutas ou de chevelus doit être rapporté à l'ancienne habitude qu'avaient les Aquitains de laisser croître leur chevelure 2. »

Six ans plus tard, un historien ecclésiastique, ayant à parler des éléments étrangers que les événements politiques avaient portés dans la population de l'Aquitaine, exprime la croyance où il est que les Cagots descendent des Goths: « Le second meslange, dit-il, fut fait au temps de l'Empereur Honoré qui livra ce Païs aux Gots, lesquels

lib, 141, cap. v. pag. 414, 415.

Ici Oihenart transporte matériellement dans le latin un mot basque.
Peloutac, s'il faut en croire M. Larrégorry, instituteur à Larceveau, est le nom que donnent les Agotac au reste de la population. « Ellos (m'écrivait D. José Matias Elizalde, ancien supérieur des Prémontrés d'Urdax, à propos des Agots) llaman perlutas à los que no son de su raza. » Une autre personne native de la vallée de Baztan, et à laquelle le texte d'Oihenart était inconnu, me disait que dans sa jeunesse, toutes les fois qu'elle rencontrait an Agot, elle lui criait: Agote, agote! A quoi celui-ci répondait: Perlute, perlute! Je n'ai pu trouver ce mot dans les dictionnaires.

Notitia utriusque Vasconia... Authore Arnaldo Oihenarto Mauleosolensi. Porisiis, sumptibus Sebastiani Cramoisy... M. DC. XXXVIII. in-4;



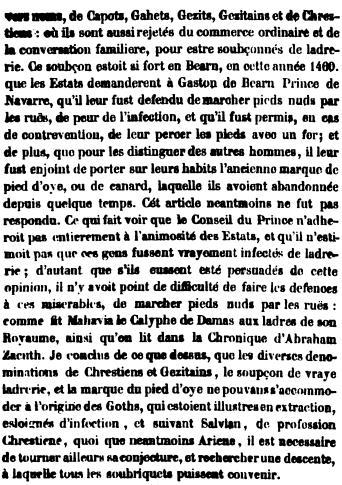
estans Maistres de la Province, il est plus que croyable qu'ils se meslerent avec les naturels du Païs. Il est neantmoins à presumer que le meslange fut petit, à cause de la haine qui estoit entr'eux, laquelle alla s'augmentant si fort que les Gots estans Arriens persecuterent les Aquitains qui estoient Catholiques, pour raison de laquelle persecution ils furent chassés par Clovis de toute l'Aquitaine: Que s'il en demeura quelqu'un, ce furent quelque plus que petites gens qui vivent encore aujourd'huy en Gascogne soubs le vil et abject nom de Capots, sans se mesler par Mariage mesme avec les plus pauvres du Païs '. •

La question en était à ce point, lorsque Pierre de Marcatenta de lui donner une autre solution. A cet effet, il sit de nouvelles recherches, dont nous devons lui savoir gré, et sa conclusion fut que les Cagots des Pyrénées et de la Gascogne, les sculs qu'il connût, descendaient des Sarrazins : « I. Je suis obligé (dit-il) d'examiner en cét endroit l'opinion vulgaire qui a prevalu dans les esprits de plusieurs, et qui mesmes a esté publiée par Belleforest, touchant cette condition de personnes qui sont habituées en Bearn, et en plusieurs endroits de Gascogne sous le nom de Cagots ou de Capots, à sçavoir qu'ils sont descendus des Wisigots, qui resterent en ces quartiers apres leur deroute generale. Cette difficulté ne peut estre bien resoluë, sans avoir representé l'Estat de ces miserables, qui sont tenuës et censées pour personnes ladres et infectes, ausquelles par article expres de la Coustume de Bearn, et par l'usage des Provinces voisines, la conversation familiere avec le reste du peuple est severement interdicte : de maniere que mesmes dans les Eglises, ils ont une porte separée pour y entrer, avec leur benes-

⁴ Histoire sacrée d'Aquitaine, etc. Première partic.Par le R.P. Jean Baiole de la Compagnic de Jésus.'A Caors, per Jean d'Alvy, m.pc.x.iv.in-4; chep. vi, parag. vi, p. 26.

tier, et leur siege pour toute la famille, sont logez à l'escart des villes et des villages, où ils possedent quelques petites maisons, font ordinaire mestier de charpentiers, et ne peuvent porter autres armes ni ferremens que ceux qui sont propres à leur travail. Ils sont chargez d'une infamie de fait, quoi que non pas entierement de celle de droit, estans capables d'estre oùis en tesmoignage; combien que suivant le For ancien de Bearn, le nombre de sept personnes de cette condition fust necessaire, pour valoir la deposition d'un autre homme ordinaire. On croit donc, que le nom de Cagots leur a esté donné, comme si l'on vouloit dire Caas Goths, c'est à dire Chiens Goths, ce reproche leur estant resté, aussi bien que le soubçon de ladrerie, en haine de l'Arianisme que les Goths avoient professé, et des rigueurs qu'ils avoient exercées dans ces contrées; et l'on se persuade qu'en suite, pour une peine de leur servitude, on leur avoit imposé de couper le bois, comme l'on fit aux Gabaonites.

II. Mais je ne puis gouster ceste pensée, qui ne prend son fondement que du rencontre de ce nom de Cagot, avec l'origine qu'on lui donne : d'autant plus que cette denomination n'est pas si propre à ces pauvres gens, que plusieurs autres qu'on leur a données, et ne se trouve escrite que dans la Nouvelle Coustume de Bearn reformée l'an 1551. Au licu que les anciens Fors escrits à la main, d'où cét article a esté transcrit, portent formellement le nom de Chrestians ou de Chrestiens, et de là l'endroit des paroisses où ils sont bastis, se nomme par le vulgaire le quartier des Chrestiens, comme aussi on leur donne plus ordinairement dans les discours familiers, le nom de Chrestiens que de Cagois. Dans le Cayer des Estats tenus à Pau l'an 1460, ils sont nommés Chrestiens et Gezitains. En Basse Navarre, Bigorre, Armaignac, Marsan, et Chalosse, on leur donne di-



• HI. Je pense done qu'ils sont descendus des Sarasins, qui resterent en Gascogne apres que Charles Martel eut deffait Abdirama, qui en son passage avoit occupé les avemusa des Monts Pyrenées, et toute la Province d'Aux, comme L'escrit formellement Roderio de Tolede en son histoire



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

tyrannie, comme les Italiens donnoient cette mauvaisé reputation aux Lombards, ainsi qu'on voit dans l'Epistre adréssée à Charlemagne par le pape Estienne, qui pour le divertir du mariage de Berte fille de Didier Roi des Lombards, lui represente l'infection et la mauvaise odeur qui accompagnoit ordinairement la race des Lombards; Mais parce qu'on a tousjours observé par experience, que les Sarasins sentoient mal, et avoient une odeur puante, qui exhaloit de leur corps. Ce qui est tellement vrai, qu'ils estimoient que cette mauvaise odeur ne pouvoit leur estre ostée, que par le moyen du Baptesme des Chrestiens; auquel pour cét effet ces Agareniens ou Sarasins presentoient leurs enfans, suivant leur anciene coustume, ainsi que tesmoigne le Patriarche Lucas en sa sentence Synodique, et Balsamon sur le Canon xix. du Concile de Sardique; laquelle coustume les Turcs continuent encore aujourd'hui. Aussi Burchard en la description de la Terre Sainte, certifie que les Puans Sarasins avaient accoustumé de son temps, c'est à dire il y a 600. ans, de se laver en cette fontaine d'Egypte, où la tradition enseignoit que nostre Dame lavoit son petit enfant, et nostre grand maistre ; et que par le benefice de ce lavement. ils perdoient la mauvaise odeur qui leur est comme hereditaire, ainsi que parle Burchard. A quoi j'adjousterai ce que Brouverus a remarqué des Juifs, qu'ils estoient aussi diffamés anciennement d'exhaler une fascheuse odeur; que Fortunat escrit avoir esté effacée par le Saint Baptesme, que l'Evesque Avitus leur confera. Ils ont autrefois esté accusés d'en procurer le remede, par le sang des enfants Chrestiens, qu'ils tuoient le Vendredi saint, pour prendre ce sang meslé avec leurs azymes, comme ils pratiquerent en la personne du petit Simeon, en la ville de Trente, l'an 1475, au rapport de Jean Matthias Medecin, et auparavant en la ville de Fulde, du temps de l'Empereur Frideric l'an 1236.

- . V. Ayant recherché l'origine de l'imputation de la Ladrerie, et de la puanteur des Gezitains ou Cagots, dans la race des Sarasins; on doit deriver de la mesme source . la marque du pied d'Oye ou de Canard, qu'ils estoient contraincts anciennement de porter, quoi que l'usage en soit maintenant aboli. Combien que par Arrest donné contradictoirement au Parlement de Bourdeaux, il ait esté autresfois commandé aux Cagots de Soule de porter la marque du pied d'oye ou de canard. Car comme le plus fort et le plus salataire remede, qui soit proposé dans l'Alcoran pour la purgation des pechés, consiste aux lavemens de tout le corps, ou d'une de ses parties que les Mahometains prattiquent sept fois, ou pour le moins trois fois chasque jour, on ne pouvoit conserver la memoire de la superstition Sarasinesque, par un Charactere plus expres, que par le pied de l'Oye, qui est un animal qui se plaist à nager ordinairement dans les caux ; neantmoins en Catalogne la marque d'un Sarasin estoit de porter des cheveux rasez, et coupés en rond, sous peine de cinq sols, ou de dix coups de fouet sur la ruë, suivant l'ordonnance des Estats tenus à Leride l'an 1301.
- « VI. Il reste de satisfaire à la denomination de Cagots; laquelle, outre qu'elle est en usage dans le Bearn, est aussi pratiquée au reste de la Gascogne sous le nom de Capots, et mesmes en la Haute Navarre, où cette sorte de gens sont appelés Agotes et Cagotes. Sur quoi je n'ai rien de plus vraisemblable à proposer, sinon qu'on leur faisoit ce reproche, pour se mocquer de la vanité des Sarasins, qui ayans surmonté les Espagnes, mettoient entre leurs qualités, celle de vainqueurs des Goths, comme faisoit Alboacen le Roi More de Conimbre petit fils de Tarif en son Edit, qui est au Monastere de Lorban en Portugal, lequel Edit Sandoval a produit en ses Notes sur Sampyrus. On pretendoit donc leur donner le tiltre de leur vanterie, en les qualifiant Chiens



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

ou Chasseurs des Goths, par une signification active: de mesme que Ciceron nomme Chiens, ces effrontés qui servoient aux desseins de Verrés, pour butiner la Sicile; si l'on n'aime mieux croire que c'est un ancien Reproche, et terme de mespris tiré de ce convice de Concagatus, dont il est fait mention dans la Loi Salique. Ce qui peut estre confirmé, de ce que lors qu'on veut à bon escient mespriser ces gens, ou injurier quelque autre personne, on employe le nom de Cagot pour un Convice tres-atroce.

- VII. Pour clorre ma conjecture, touchant la descente des Cagots, et la defence qui leur est faite de se mesler en conversation familiere avec le reste du Peuple; je pense qu'outre l'opinion de la lepre qu'on leur a tousjours imputée. l'ordre qui fut tenu dés le commencement en leur conversion, peut avoir donné lieu à la Coustume qui a perseveré depuis, de les escarter du commerce ordinaire des hommes, particulierement en ce qui regarde les repas, que nos païsans ne veulent jamais prendre communément avec eux. Car comme ils devoient estre instruits en la foi Chrestienne, avant que de recevoir le Baptesme, et passer par les degrés des Catechumenes, pendant une ou deux années à la discretion des Evesques; il faloit aussi qu'ils fussent traictés en qualité de Catechumenes, pour ce qui regarde la conversetion avec les autres Chrestiens; qui estoit severement interdite aux Catechumenes, ainsi que l'on voit dans le Chapitre v. du Concile de Mayence tenu sous Charlemagne, en ces termes : Les Catechumenes ne doivent point manger avec les baptizés ni les baiser, moins encore les Gentils ou Payens. Ce qui fut fait au commencement par ceremonic Ecclesiastique, d'escarter les Sarasins nouveaux Catechumenes de la communication des repas et du baiser avec les autres Chrestiens, passa en Coustume à cause de la haine de la nation, accompagnée du soupçon de ladrerie; qui s'est augmenté

avec le temps, à mesure qu'on a ignoré la vraye origine de leur separation. Car à vrai dire, ces pauvres gens ne sont point tachés de lepre, comme les Medecins plus sçavans attestent, et entr'autres le sieur de Nogués Medecin du Roi et du païs de Bearn, tres-recommandable pour sa doctrine, et pour les autres bonnes qualités qui sont en lui; lequel apres avoir examiné leur sang qu'il a trouvé bon et loüable, et consideré la constitution de leurs corps, qui est ordinairement forte, vigoureuse et pleine de santé, leur a accordé son certificat; afin qu'ils se pourveussent par devant le Roi, pour estre deschargés de la tache de leur infamie, puis que c'estoit la seule maladie qui les pouvoit rendre justement odicux au peuple.

 VIII. Cette aversion n'est pas seulement en Gascogne; mais aussi en la Haute-Navarre, où les prestres faisoient dificulté de les ouir en confession, et de leur administrer les sacremens l'an 1514. de maniere qu'ils eurent recours au Pape Leon X. lequel ordona aux Ecclesiastiques de les admetre aux sacremens, comme les autres fideles. L'exposé de leur Requeste pretend de bailler à ces Agotes, ou Chrestiens, (car c'est ainsi qu'il les nomme,) une origine toute nouvelle; disant que leurs ayeuls avoient fait profession de l'heresie des Albigeois, en haine de laquelle bien qu'ils l'eussent abandonnée, on les chargea d'infamie, qui passoit à leur posterité. Mais il y a de la surprise en cette Requeste, d'autant que les Cagots sont plus anciens que les Albigeois. Car ceux-ci commencerent à paroistre en Languedoc environ l'année 1180, et furent ruinés l'an 1215, et neantmoins les Cagots estoient reconnus sous le nom de Chrestiens, dés l'an mille, ainsi qu'on remarque dans le Chartulaire de l'Abbaye de Luc; et l'Ancien For de Navarre qui fut compilé du temps du Roi Sancé Ramires environ l'an 1074. fait mention de ces gens, sous le nom de Gaffos,



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

st venu celui de Gahets en Gascogne, et les metant an les ladres, les traite avec la mesme rigueur que le Bearn'. -

pinion de P. de Marca fut acceptée par ses contempocomme le dernier mot de la science, et les plus hase bornèrent à renvoyer à son livre *: aussi se passaa siècle sans que la question de l'origine des Cagots mise sur le tapis, au moins en France; car, de l'autre les Pyrénées, le P. Joseph de Moret lui consacrait ses lignes dans ses Annales de Navarre *. Cet écrivain,

stoire de Bearn... par Me Pierre de Marca... A Paris, chez la can Camusat, m. Dc. XL. in-folio; livre 1et, chap. XVI, p. 71-75. Le se P. de Marca sur les Cagots du Béarn a été répété par Ménage. On Dictionnaire étymologique de la langue françoise, édition de tom. 1et, pag. 280-284.

Bason édition du Glossaire du droit françois, de Ragueau (A Paris,...

as son édition du Glossaire du droit françois, de Ragueau (AParis,... an et Michel Guignard, m. D. cc. Iv. deux volumes in-4°), Eusèbe fière se borne à citer l'ouvrage de P. de Marca et celui de P. Mooyez tom. 1er, pag. 193. Quant à Ragueau, il s'était contenté de
grà la coutume de Béarn.

. las reliquias disipadas de aquel Exercito de los Albigenses sospegunos se debe atribuir el nombre aborrecido de los que llaman de los quales algunas Familias derrotadas, y fugitivas de su Suelo por las Armas Catholicas, aportaron, derramadas como en bor-varias Regiones de la Frontera del Pyrinco : y quieren justificar Censuras de la Iglesia, y ôdio de aquella Rebelion à ella el sumo lio, y tratamiento, peor que de Esclavos, con que se ven apartados, iente contagiosa, de los Pueblos, y condenados à los oficios mas la Republica : y ni aun dentro de las Iglesias, y Templos admitimiscuamente, sinon con gran distincion : dandoles el origen del : de Agotes, como de descendientes de Godos; por haver domitos largo tiempo en aquellas Comarcas de Tolosa, y averse llamado » aquella Provincia Galia Gothica. En quanto à esta causa del odio, de la Rebelion de ahora à la Iglesia, no tenemos cosa particular, egurar. El origen del nombre tomado de los Godos parece cierto. aun oy en Lengua Vulgar se llama aquella Provincia Languedoc, Landas, o Campos de los Godos, que esso vale Landa en el Idioma ico. Y el mismo origen de voz tienen los Campos, que llaman en Landas de Burdéos: naciendo el nombre de los Vascones conficon una, y otra Region, que passaron à Francia, reynando Leovi-Pero sin que entrasse esta causa mas reciente, el odio, y tratamiento Gente pudo originarse bastantemente, de lo que aborrecieron los ies, y Aledaños el nombre, y Señorio de los Godos con Guerra casi

qui paraît ignorer ce qui avait été dit avant lui sur le in sujet, penche à voir dans les Cagots les descendans des bigeois, et pose en fait que leur nom est dérivé de celui Goths: assertion qu'il accompagne de démonstrations bizarres que concluantes.

Cette opinion sur la descendance des Agots, contr quelle D. Martin de Vizcay, comme on l'a vu, s'était élevé, ne prévalut pas contre celle qui leur donnait les G pour ancêtres. On en voit la preuve dans un factum pu pour eux en 1674 ', et dans les ouvrages d'un colonel e gnol, D. Juan de Perocheguy, qui n'hésite point à affir que les Goths ou Agots (ce qui, dit-il, est la même ch proviennent des débris de l'armée d'Alaric II, mise en route par Clovis ².

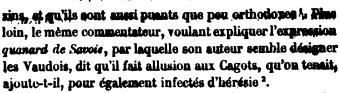
Le premier auteur français, qui, au xviiie siècle, at parlé des Cagots, est Le Duchat, qui, à propos d'un livr la librairie de Saint-Victor, dont Rabelais donne le cat gue burlesque, dit qu'ils descendent des Goths et des Se

continua de tres siglos. » Annales del Reyno de Navarra, etc., ton En Pamplona: En la Imprenta de Pascual Ibañez... Año MDCC, in-folio; lib. xx, cap. v1, nº 22, p. 119, 120.

4 « Pero esas partes... imitando la sangre Goda que arde en sus vei etc. Pag. 52.

² « Ni tampoco quiero hacer mencion de la Batalla, que ganô (C contra el segundo Alarico el Godo Arriano en los campos de Poitiers año 506. de cuya muerte, y total derrota provienen los Gots, o A_i (que es lo mismo) que existen con tan vilipendiosa nota, è infeliz c cion en el Pais Bascongado, y con especialidad en Baztan, de 1243. A cesta parte. » Reflexiones curiosas y notables sobre la ciencia y valor la guerra, etc. Año 1752, con licencia. En Pamplona: Por los here de Martinez, in-8, p. 68, 69. « La (nacion) Española tiene la prop del oro, que resiste à ligarse con los demàs metales, conforme han p cado, y practican los Bascongados con los Agotes, que ha 1253. año se introdugeron en el Hual de Bastàn, y sus confines, sin que haya dido lograr alianza alguna con los Naturales, los que a mi parecer se de las maximas Evangelicas, y de lo que nos manda nuestra Sagrada gion. » Origen de la Nacion Bascongada, y de su Lengua, eu Pamplona, en la Imprenta de los Heredros (sic) de Martinez. Año petit in-8°, pag. 36.

Pentegruel, liv. 11, chap. VII.



Comme je l'ai dit, l'opinion de Marca sur l'origine des Cagots avait prévalu sur toutes les autres; un avocat au parlement de Toulouse, M. Vanque-Bellecour, crut avoir trouvé un argument sans réplique en faveur de ce système. Voici comment il s'exprime dans un factum contre les Cagots de Monbert: « On lit dans l'Histoire Universelle de Charron, que le valeureux Yezith, ou Gizith avoit rempli toute la terre de son nom glorieux par la brillante défaite de Hocmen, fils d'Ali, gendre et neveu de Mahomet. Voilà tout le mystère que renferme le mot Yesite dévoilé, et qui ne permet plus de douter que les Cagots ne descendent des Sarrasins, puisque le mot Yezite est un composé de celui de Yezith, grand Emir, ou Calisse des Sarrasins 3. »

Quelle que fût la force de cet argument, les populations pyrénéennes, surtout les Basques, persistèrent à regarder les Cagots comme les descendants des Wisigoths: nous en avons pour garant Boureau Deslandes, qui, en 1753, donnait quelques détails sur les Agots du pays de Labourd 4, et pour preuve un passage du P. Manuel de La-

⁴ OEuvres de maître François Rabelais, avec des remarques historiques et critiques de M. Le Duchat... A Amsterdam, chez Jean Frederic Bernard. M. pcc. x.t. trois vol. in-6; tom. 1er, pag. 235, note 82. Le Duschut y cite P. de Marca.

³ Ibidem, tom. 1^{ee}, pag. 266. La note se termine par un renvoi au Sealigerana.

³ Dissertations sur les anciens Monumens de la ville de Bordeaux, sur les Gahets, etc., par M. l'abbé Venuti... A Bordeaux, ches José Chappuls, etc. m. 1000, ray. in-8; pag. 136.

de différents traités de physique et d'histoire naturelle,... seconde édition. A Paris, chez J. F. Quillau, MDCCXLVIII—M.DCC. LIII, trois volumes in-12; tom. II, pag. 113).

ramendi ', où, tout en renvoyant au livre du P. de Marca, le savant Jésuite émet une opinion différente.

Sans nous arrêter à ce que disent les auteurs du Dictionnaire de Trévoux, qui, sous les mots CAGOT et CAPOT, citent du Chesne, P. de Marca, F. de Belle-Forest et Bosquet; sans faire autre chose que nommer DD. Cl. de Vic et Vaissete 3, D. Louis-Clément de Brugeles 3, et Moréri 4, qui citent P. de Marca; ni rapporter les paroles de l'intendant le Bret, qui le copie: nous examinerons les recherches que l'abbé Venuti a consacrées aux Gahets de Bordeaux. Dans la première partie de son travail, le savant Italien, après avoir cité P. Merula, F. de Belle-Forcst, Scaliger, Oihenart, du Cange, Ménage et P. de Marca, trace la triste histoire des Cagots, et rappelle les réglemens qui les concernaient. Il examine ensuite l'opinion de ceux qui leur assignent les Goths et les Wisigoths pour ancêtres, et croit pouvoir assurer qu'elle est erronnée. De là il passe à celle des écrivains qui les font descendre des Sarrazins, et il ne la trouve pas plus fondée que le sentiment de Bosquet, qui regarde les Cagots comme de race juive. Dans la seconde partie de ses recherches, Venuti tâche de prouver qu'ils sont des descendants de ces premiers chrétiens qui sortirent des provinces de Guienne, de Navarre, de Béarn et de Languedoc pour entreprendre le pélerinage de la Terre-Sainte, avant et après la célèbre époque des croisades d'occident, et qui re-

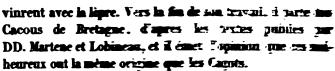
⁴ Diccionnario trilingue del Castellano, Bascuence, y Latin... Año 1745. En San Sebastian: Por Bartholome Riesgo y Montero, etc., deux volumes in-folio; tom. 1, pag. xxj.

² Histoire generale de Languedoc, liv. xxxiv, chap. Lxxix; éd. infolio, tom. iv, pag. 492.

⁸ Chroniques ecclesiastiques du diocése d'Auch... A Toulouse, chez Jean-François Robert, m. DCC. XLVI. in-4; troisième partie, pag. 375. ⁸ Le grand Dictionnaire historique, etc., Paris, m. D. CC. LIX. in-folie; pag. 25, col. 2, art. Cagots ou Capots.

pag. 25, col. I, art. Lawois on Carolis.

Diss. sur iss anc. Mon. de Bord., etc., pag. 115-143.



Bullet, qui, vers la même époque, publimit feux suvrages où il est question des Caents pyrénéeus et les Caquesex bretons, se montra d'un avis contraire en unit rount. Buns le premier, après avoir touché un mot des Cagues l'après P. de Marca, qu'il cite, et rapposeté qu'ils se sunt autous dis descendus des Albigeois, quoique est avez au fit par a leur avantage, il demande si l'on ne pent per consecuerz que depuis que l'on eut représente la Reine Berthe rece m ned d'oie, pour faire connoître la peine que le mépris des 222sures lui avait attirée, on contraignit les Allegenes. Les Vandois qui se révoltaient contre l'Eglise, qui meprisment ses excommunications, a porter ce signe qui leur rappeloit emtinuellement le souvenir du châtiment que Dien irrut de ceux qui ne faisoient point de cas des peines canonimes. Dans le second des ouvrages que j'ai tomales pins sant? Bullet consacre aux Capunax bestons, pr'il 10 1000000 même pas dans le premier, trois articles, dont e june étendu est emprunté presque mot pour mon in Portuguage de la Langue Bretonne de D. Louis le Pollecter

Le système de Venuti ne laissa pas neanmons que te trouver des sectateurs. Parmi est l'en peut el monte W te Paw, qui dans ses Recherches palatonyament est le Appre

^{*} Dissertations our la Mythangue Gransson . Le . Carr f ... Montad, M. Diss. EXXI. 46-8 . pag. Ct. Ct. Dissertation our service dangue.

² Minotres sur la langue cataque. A Benete la Cort. Carta B. BC. LIV.— LS. bres Mt. M-fal. aux tieta Courte Corte Carta I A Paris, ches Prançase Bringarde a ser la carta Courte Carta Car

tiens et les Chinois, mentionne les Cagots, à propos des Poulichis et des Parias des Indes, et surtout des Porchers de l'Égypte, auxquels on avait interdit l'entrée des temples, qui étaient distingués du reste de la nation, et ne pouvaient s'allier qu'entre eux.

Cependant le peuple, dans le sud-ouest de la France, continuait à regarder les Cagots comme les descendants des Goths, tandis que les hommes éclairés se rangeaient de l'avis de P. de Marca, c'est-à-dire voyaient dans ces malheureux un reste des Sarrazins vaineus par Charles-Martel: c'est là du moins le parti que prirent deux foristes celèbres du xviiie siècle, M. de Maria et Labourt, qui, aux chapitres des droits du prince et des seigneurs, et des qualités des personnes, traitent assez longuement des Cagots².

Tels étaient les systèmes en vogue sur l'origine de ces parias, lorsque Court de Gebelin publia son Dictionnaire étymologique de la langue françoise, dans lequel on lit deux articles sur les races maudites dont nous parlons, l'un consacré aux Cagots, l'autre aux Cacous de la Bretagne. Dans le premier ¹, il fait succinctement le détail des vexations dont les Cagots étaient l'objet, et il cite le travail de P. de Marca, dont, dit-il, on ne peut tirer aucun parti. Il mentionne aussi la dissertation de Venuti, que sans doute il n'avait pas lue;

⁴ A Berlin, chez C. J. Decker, 'm. DCC. LXXIII. in-8; tom. ret, pag. 188, 189.

² Les Mémoires et Éclaireissements sur le for et la coutume de Béarn, par M. de Maria, avocat, ne se trouvent que dans la bibliothèque de quetques érudits béarnais; c'est un manuscrit estimé qu'on ne se procurerait à aucun prix. Celui que j'ai vu est de format in-folio, il contient 269 pages, et porte la date de 1767. Ce que l'auteur dit des Cagots se lit pag. 7 et 180.

L'ouvrage de Labourt sur le for et la coutume de Béarn est beaucoup

plus complet et fort estimé; c'est un manuscrit très rare, dent je ne connais qu'un exemplaire, gros in-4 de 723 pages.

³ Monde primitif, analysé et comparé evec le mende mederne, considéré dans les origines françoises... A Paris, chez l'Auteur, etc. m. pcc. LXXVIII. in-4; col. 244-246.

بىيا. 35

autrement il se serait bien gardé d'avancer que « aucun n'a fait attention que dans la Basse-Bretagne, on retrouve les mèmes phénomènes, les mèmes familles, le même nom appeu-près, la mème aversion, la mème infamie. » Dans son second article , Court de Gebelin commence par citer eq que Bullet dit des Cacous, dans ses Mémoires sur la langue celtique, puis il mentionne les ordonnances de 1474 et 1475 qui les concernent, et rappelle que c'est au célèbre Hevin que l'on doit, si l'on en croit du Cange, la suppression de ces lois absurdes et ridicules. Il s'exprime ainsi en terminant : « Voilà donc un Peuple en France, du Nord au Midi, vivant de père en fils dans un état d'ignominie des plus odicux, sans qu'on en ait jamais pu découvrir la raison.

« Mais quand on se rappelle que chez tous les peuples il y a cu de pareils phénomènes; que les Indiens ont dans leur sein une Caste nombreuse qu'ils regardent avec la même horreur; que les Hébreux traitèrent de la même manière les Gabaonites; que David condamna les Ammonites à être Scieurs; que les Francs firent des Gaulois autant de serfs; on ne peut s'empècher de croire que ces Cagots, Cacous, Cahets, etc. livrés dans la Gascogne et dans la Basse-Brétagne à une ignominie aussi atroce, étoient les restes d'un ancien Peuple qui habitoit les mêmes contrées avant que les Bretons et les Cantabres fussent venus habiter la Bretagne et le Béarn, et qui avant été vaincus par ces nouveaux Peuples, furent asservis à cette affreuse dépendance, pour leur ôter tout moyen de révolte, et pour servir aux besoint des Conquérans.

En 1784, date de la publication du tome premier des Vairiétés Bordeloises, l'abbé Baurein recherchant l'origine des Gahets, à propos de ceux qui habitaient le village de Gratel

¹ Ibidem, col. 246, 247.

loup en Médoc, dit qu'on appellait ainsi dans la Guienne ceux qui avaient le malheur d'être atteints de la lèpre, et renvoie le lecteur au travail de P. de Marca, qu'il loue beaucoup et dont il adopte les conclusions. Il rapporte ensuite l'opinion de Venuti, et, après quelques observations tendant à prouver que les Sarrasins, à mesure qu'ils se rendaient maîtres du pays hordelais, y laissaient leurs femmes et leurs enfants avec des détachements suffisants pour les protéger, il ajoute : «'C'est donc à cet événement qu'on peut attribuer l'origine des Gahets dans le pays Bordelois, quoique celle de la lèpre puisse avoir différentes causes dans les différentes contrées de l'Europe •. •

L'année suivante, l'opinion de P. de Marca et de Baurein trouva un écho dans Sanadon, pour qui les Cagots « sont une preuve subsistante que la liberté des Basques-Aquitains n'a point souffert des invasions des Sarrazins ². »

En 1786, un Espagnol conçut le noble projet d'attirer l'at-

1 Variétés Bordeloises, ou Essai historique et critique sur la Topo-

graphie ancienne et moderne du Diocèse de Bordeaux, tom. 1er. A Bordeaux, chez les Frères Labottiere, m. DCC. LXXXIV. in-8; pag. 257-264.

2 Emai sur la Noblesse des Basques, pour servir d'Introduction à l'Histoire générale de ces peuples, etc. A Pau, de l'Imprimerie de J. P. Vignancour, m. DCC. LXXXV. in-8; pag. 163. Cet ouvrage a été traduit en espagnol et publié sous ce titre: Ensayo sobre la Nobleza de los Bascongados, para que sirva de Introduccion a la Historia general de aquellos Puebles. Traducido por P. Diego de Lazenno Presentes. Pueblos... Traducido por D. Diego de Lazcano Presbytero... Tolosa:

M. DCC. LXXXVI, in-8. C'est probablemente e livre qui a fait dire à Arbanère, dans son ouvrage sur les Pyrénées, tom. 11, pag. 264, que le père Sanadon avait écrit son traité en espagnol. M. Walckenaer, dans son ar-Bole Béla (le chevalier de) de la Biographie universelle, tom. LVII, pag. 472, ol. 1, prétend qu'Arbanère confond évidemment l'ouvrage du bénédictin français avec celui de Zamacola.

Dans le même article, le savant académicien dit que le chevalier de Béla, dans son Histoire des Basques, disserte savamment sur les races d'hommes qui habitent parmi eux et ne font pas partie de cette nation, tels que les tagots et les Bohémiens. Ce travail a passé des héritiers de Tonnet, imprimeur libraire à Pau, entre les mains de M. Walckenaer. qui en est le possesseur actuel.

37

tention du gouvernement de son pays et celle de ses compatriotes sur le sort des races maudites de la Péninsule : à cet effet, il publia un petit livre que l'on chercherait en vain dans nos bibliothèques '. La partie qui est consacrée aux Cagots de l'Espagne et de la France n'est autre chose que la traduction, quelque peu abrégée, du chapitre de P. de Marca. Après avoir rapporté les opinions diverses qui ont cours sur leur compte, il conclut que les Cagots ne sont pas lépreux, et que tout leur crime est d'avoir eu pour ancêtres, dans des temps fort reculés, des Maures ou des Juiss : ce qui n'empêche pas, dit l'auteur, qu'ils ne soient plus anciens chrétiens que le plus grand nombre de ceux qui leur donnent, dans l'intention de les flétrir, ce nom de Cagots, comme pour leur jeter à la face le reproche d'une conversion récente '. "

Ramond, qui visitait les Pyrénées en 1787, consacre un chapitre de sa relation aux goîtreux et aux Cagots, qu'il confond. Après quelques considérations générales sur le crétinisme des Alpes et des Pyrénées, l'auteur aborde l'histoire des Cagots, des Cacous, des Coliberts et des Gahets, qu'il retrace succinctement d'après Bullet, du Cange, Court

⁴ Apologia por los Agótes de Navarra, y los Chuetas de Malloroa, con una breve digresion à los Vaqueros de Asturias. escrita por D. Miguel de Lardizabal y Uribe, de la Real Academia Geogràfico-Histórica de Caballeros de Valladolid. Madrid MDCCXXXVI. Por la Viuda de Ibarra, Hijos y Compañía. Un volume petit in-8 espagnol, de 139 pages, plus le titre.

² « Con que en suma los Agótes no son leprosos, no tienen mas delito que descender muy à la larga de Moros, ó de Judíos; y sin embargo de ser Christianos harto mas viejos que muchisimos que los desprecian, hasta esta nombre se le da por ignominia, como para echarles en cara una conversion reciente. » Pag. 13.

A Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des Observations sur les Alpes, insérées dans une Traduction des Lettres de W. Coxe, sur la Suisse (Par M. Ramond de Carbonnières). A Paris, chez Belin, M. DCC. LXXIX. deux parties in-8; chap. XI: Goltreux de la Vallée de Luchon. Histoire des Cagots, pag. 204-224. — A Liege, chez Dumoulin, M. DCC. XCII. in-8; pag. 178-192.

de Gebelin, Arcère et Pierre de Marca; puis recherchant l'origine de ces malheureux, il nie que les Cagots de la Gasécone descendent des Alains, ou des Sarrazins. « Des Arabes. s'écrie-t-il, livrés à eux-mêmes dans des lieux reculés, n'auroient-ils rien conservé de leur langage, de leur religion et de leurs mœurs? • Ramond examine ensuite le degré de confiance à accorder aux traditions qui s'obstinent à conserver les Goths pour ancètres aux peuplades en question: it, après s'être trompé sur l'opinion de P. de Marca i, il se range de l'avis de ceux qui voient dans les Cagots des descendants des Wisigoths. Il ne croit point, avec le prélat qui vient d'être nommé, que le nom de ces infortunés dérive de Caas Goths, Chiens de Goths, car Cacous et Cahets ne sauraient en venir; mais il pense que les Wisigoths, tous ariens, ayant été, pour les Gaulois et les Francs orthodoxes, un objet de scandale et d'aversion, ont pu, dès le temps de Childeric Ier, être nommés Cagots, Cahets, Caffos, c'est-àdire, selon Court de Gebelin, ludres et infects; « car, ajoutet-il, on n'a pas attribué le parfum à la sainteté, sans réserver l'infection à l'hérésie. » Plus loin, Ramond déclare que rien ne s'oppose à ce que les Cahets de Bordeaux soient des Alains, comme les Coliberts de l'Aunis, et il trace ainsi les diverses périodes de la triste histoire des Cagots : « Le refus des sacrements de l'église et de la sépulture des Chrétiens, fut la suite naturelle du ressentiment du clergé long-temps persécuté. On éloigna ces ariens des communautés, parce qu'ils étoient schismatiques, non parce qu'ils étoient lépreux. Ils devinrent lépreux, quand une dégénération successive, apanage naturel d'une race vouée à la pauvreté, et qui ne pouvoit se mêler avec d'autres races, y eut naturalisé

^{4 «} Seroit-ce donc des Goths,... comme l'a cru M. de Marca ? » On sait que le savant évêque de Conserans pensait, au contraire, que les Cagots provenaient de Sarrazins restés en France après la bataille de Tours.



les maladies héréditaires. Pen à peu, sans doute, ils acquiescerent à la foi de l'Eglise; mais ils ne purent se régénérer. Ils cesserent d'être ariens, sans cesser d'être lépreux, et cesserent d'être lépreux sans cesser d'être livrés à tous les maux qu'engendre la viciation du sang et de la lymphe.

Le gouvernement féodal, qui devint celui des barbares, quand ils renchérirent de barbarie, ne se contentoit plus de partager la terre avec le cultivateur; il s'approprioit les personnes avec les possessions, et le Cagot devint, dans la race des esclaves, un esclave de plus basse condition. En vain les communes rentrerent dans les droits de l'homme; il n'eut pour sa part que l'ombre de la liberté, et demeura dans une dépendance d'autant plus misérable, que, dans le nombre de ses tyrans, il n'avoit plus un maître qui pourvût à ses besoins.

Ramond donne ensuite des détails sur quelques familles de Cagots, qu'il dit avoir vues de près, et il termine le chapitre par des réflexions philanthropiques, à la mode alors presqu'autant que pendant la Révolution française, dont ses vœux appellent l'accomplissement, non pas telle qu'elle fut, mais comme elle eût dû être.

A l'époque où il parut, l'ouvrage de Ramond fut accueilli avec beaucoup de faveur; l'Académie des Sciences nomma des commissaires pour lui faire un rapport sur ce livre, et les journaux en rendirent le compte le plus avantageux !. Provoqué par les éloges qui accompagnaient l'analyse du travail de Ramond sur les Cagots, un Béarnais s'inscrivit en faux contre tous ces suffrages, et entreprit de prouver que ce travail péchait également contre le bon sens et contre la vérité.

- Les Cagots des Pyrénées, dit l'auteur au commence-
- Voyes le Journal de Paris du 7 janvier 1790, et les Annales maiverselles, livraison du 9 janvier de la même année.

ment de sa réfutation ', peuvent exercer et exercent réellement telle profession que bon leur semble. Ils ne sont point esclaves ni ne le furent jamais. La misère, les maladies ne sont pas plus leur partage que celui de tous les citoyens qui les environnent. Ils ne sont point désarmés. Ils ne sont ni goitreux, ni imbécilles. Leur race n'a aucun caractère de dégénération. Leur articulation est aussi distincte que celle de tous les autres individus. Leur teint n'est ni livide ni basané. Leur complexion n'est ni plus foible, ni leur prétendue stupidité plus marquée que chez les autres hommes, » etc.' L'auteur rapporte ensuite les articles du for de Béarn relatifs aux Cagots et aux ladres, qu'il paraît confondre, et fait l'histoire de la première de ces deux classes de réprouvés, en se servant des documents connus de son temps, et en citant Pierre de Marca, ainsi que Labourt et de Maria, commentateurs de la coutume de Béarn. « Aux Cagots du Béarn, ajoute-t-il 2, M. Ramond joint encore ceux des deux Navarres. J'ai voyagé dans la Navarre espagnole, sans y avoir vu, ni entendu parler d'aucun Cagot : plusieurs assurent néanmoins qu'il en existe quelques uns; mais qu'on les y considère, lorsqu'ils en rapportent la preuve, comme des familles anciennes, dignes d'être assimilées à la meilleure Noblesse du pays. J'ai également voyagé dans la Navarre françoise : je n'y ai vu, ni entendu parler d'aucun Cagot, comme de fait il ne sauroit y en avoir. La Coutume de la Province Basque de Soule, rédigée en 1520, n'en fait nulle mention. » Hourcastremé continue de réfuter Ramond, non seulement pour ce qu'il dit des Cagots, mais relativement à son système sur la formation

⁴ Les Aventures de messire Anselme, chevalier des loix, par M. Hourcastremé. A Paris, chez Bossange et Compagnie... 1792, in-8; tom. 1^{ee}, p. 375.

² Pag. 382.

6.3



DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

41

ntagnes; loin de considérer, à l'exemple de ce savant, rots comme des esclaves, il assure que, « d'après la ae, libres, ceux-ci avoient même la faculté d'acquérir res nobles, comme plusieurs d'entr'eux en ont auui. • Enfin il termine de cette manière, p. 385 : ms le Béarn ', j'y ai connu cent Cagots; mais nul mx n'avoit ni goîtres, ni la jaunisse. J'y ai au conobservé des hommes bien faits, vigoureux; et surs femmes, qu'on eût mis au nombre des plus belles, été question d'objets de comparaison. Plusieurs Cagots y sont charpentiers, tourneurs, menuisiers; plus grand nombre n'est ni l'un ni l'autre. J'en ai non-seulement mariant sans difficulté leurs enfans ion-Cagots; mais même avec des Nobles, et des Milidécorés de l'honorable Croix de St. Louis. Le Parlee Pau en avoit, dit-on, n'aguères un parmi ses prin-Membres: la fortune, sur-tout, fait disparoître les fs. Les talens agréables, les sciences, le calcul ne leur int étrangers. Navarreins, par exemple, a vu les Camse transmettre, depuis trois ou quatre générations, lon très-recherché. J'ai vu le temps où il n'y avoit de bonne fête, si le violon ou la flûte des Campagnet oient pas. Ils ont également eu leurs Poëtes et leurs ms; témoin celle qui commence par ces vers, marqués 1 de la plus gaie et de la plus sage philosophie :

Encouere qué Cagets siam, Nou non dam; Touts ém hils deou pai Adam.

Quoique nous soyons Cagots, Peu nous importent des mots : Nous sommes tous fils d'Adam.

ur couronner enfin leur apologie, disons que si j'étois. avarrenx. Voyez les Aventures de messire Anselme, L. 1, p. 365. par ma mère au moins, le premier des Cagots Béarnois, je me nommerois Dufr**, et serois aujourd'hui le *Directeur du Trésor royal* du premier Empire de l'Europe '. »

A la même époque où Ramond visitait les Pyrénées, un autre voyageur, que nous croyons s'appeler Picquet . parcourait également ces montagnes. Il y vit des crétins, et en parla dans sa relation, dont la première édition parut au mois de janvier 1789, et la seconde 39 ans plus tard. Tombant dans une erreur qui n'a été que trop répandue depuis, il confond ces malheureux avec les Cagots qu'il dit ètre « une descendance de ces Alains, Scythes d'origine, dont une partie paraît s'être fixée au pied des Pyrénées et dans le Valais, pour en garder les passages.» Un peu plus loin, il fait le tableau de la misérable condition à laquelle la haine populaire, secondée par la législature du pays, avait condamné ces « crétins, connus sous le nom de Gots, Cagots (chiens de Gots), Capots; » mais il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà. Enfin, revenant sur l'origine des infortunés dont il est question, il dit qu'ils descendent de « ces malheureux Gots, réfugiés dans les gorges

¹ Pag. 385, 386.

² M. Quérard, dans sa France littéraire, tom. vII, p. 146, col. 2, indique sous ce nom, probablement d'après Barbier (Dictionnaire des anomymes et pseudonymes, tom. III, p. 443, n° 19269), l'ouvrage suivant.

**Tyryang dans les Pyréphéss françaises divide principalement yest le Bianche des la propincipalement d'après la propincipalement de la propincipalement d'après la propincipalement de la propincipalement de

neque sous ce nom, probablement à après barbier (Dictionium et est anonymes et pseudonymes, tom. III, p. 443, nº 19269), l'ouvrage suivant : « Voyage dans les Pyrénées françaises, dirigé principalement vers le Bigorre et les Vallées; suivi de quelques vérités nouvelles et importantes sur les eaux de Barèges et de Bagnères. Paris, 1789, in-8. » Or l'auteur du livre dont le titre va suivre, y dit, p. iij de l'avertissement, que le Voyage aux Pyrénées françaises fut publié, pour la première fois, en 1789; mais, plus loin, p. 225, en note, il cite Picqué.

* Voyage aux Pyrénées françaises etespagnoles, dirigé principale-

Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles, dirigé principalement vers les vallées du Bigorre et d'Aragon; suivi de quelques vérités sur les eaux minérales qu'elles renferment, et les moyens de perfectionner l'économie pastorale. Par J. P. P. Seconde édition, entièrement resondue et augmentée. Par is, E. Babeuf, 1828, in-8. Les passages que nous citons et trouvent pag. 133, 136 et 137. Il existe une troisième édition de ce livre. Paris, librairie universelle de P. Mongie aîné, 1829, in-8. Oa peut y recourir aux mêmes pages que dans la précédente.

des Pyrénées, échappés aux vengeances de Clovis. » Un seul passage de cet écrivain fera, plus que tout ce que nous pourrions dire, apprécier son jugement et son érudition; le voici : « L'archevèque Marca, né à Gand en Béarn, auteur d'une histoire insignifiante de son pays, a donné une grande preuve d'ignorance, en faisant descendre les crétins, gégistains de l'hébreu Giezi, serviteur d'Élisée et frappé de la lèpre. » L'auteur part de là pour faire une sortie contre les prêtres en style de 1789.

L'opinion de Ramond, sur laquelle celle que nous venons d'exposer paraît calquée, fit fortune, si l'on en juge par la confiance avec laquelle Dusaulx la présente comme le dernier mot de la science ', et par la seule citation historique que l'on rencontre dans un traité qui s'applique particulièrement aux goîtreux et aux crétins des Alpes françaises et italiennes 2. Dans le cours de son travail, l'auteur s'entient à ces deux classes d'affligés, qu'il considère sous le rapport exclusivement médical, et paraît ne pas confondre avec eux aucune autre catégorie d'infirmes ou de réprouvés. Toutefois, on trouve pages 195 et 196 un renvoi à l'ouvrage de Ramond, d'où il résulte, ce me semble, que pour cette fois Fodéré confond ensemble les deux choses que je distingue et qu'il faut distinguer, c'est-à-dire les Cagots avec les crétins.

L'auteur du Voyage dans le Finistère, Cambry, qui visitait la Basse-Bretagne pendant la Terreur, et auquel on peut se fier pour tout ce qui est de tradition, donne les détails suivants sur les Caqueux du district de Quimperlé :

¹ Voyage à Barege et dans les Hautes Pyrénées, fait en 1788... A Paris, de l'imprimerie de Didot jeune, m. Doc. XCVI. deux volumes in-8; tom. II, pag. 11 et 12, en note.

² Traité du Goltre et du Crétinisme, précèdé d'un Discours sur l'influence de l'air humide sur l'entendement humain, par E. E. Fodéré... Parie, germinal an vus. in-8. ³ Voyage dans le Finistère, ou Blat de ce département en 1784 et

• On voit aussi dans ces cantons quelques Caqueux, Cacouax, espèce de Parias, proscrits, qui vivent dans les landes, éloignés des habitations, sans qu'on communique avec eux : on les croyoit, au quinzième siècle, juifs d'origine, séparés par la lèpre des autres hommes. Ils font des cordes pour subsister..... Ces hommes, séparés des hommes, furent l'objet de mille contes extravagans : ils veudoient des sachets qui préservoient de tous les maux, jettoient de mauvais vents, donnoient des herbes dont la vertu faisoit vaincre à la lutte, à la course ; ils vous prédisoient l'avenir. On dit que le Vendredi-Saint, tous les Caqueux versent du sang par le nombril. Ces malheureux profitèrent sans doute de la stupidité, de la crédulité de leurs voisins.

Beaucoup parvinrent à défricher des landes, à cultiver des champs abandonnés, qu'ils fécondèrent : ils plantèrent des bois, des prairies; on voit sur le chemin de Plaçamen un fort joli village de Caqueux. Le préjugé n'est plus aussi fort qu'il l'étoit autrefois; mais on ne s'allie point encore à leur famille. »

Comme on le voit, Cambry n'ose pas se hasarder à émettre une opinion sur l'origine des Caqueux. L'académicien espagnol Traggia, qui, quelques années après, écrivait un article sur les Agots de la Navarre ', se montre tout aussi réservé; il évite de se prononcer sur la question de race, et se borne à exposer leur état misérable et à rapporter qu'on les

1795. A Paris, de l'Imprimerie-Librairie du CRRCLE-Social, an VII de la

République Française, in-8; t. 111, pag. 146, 147.

Diecionario geográfico-histórico de España por la real Academia de la Historia. Seccion 1... Madrid moccon. en la imprenta de la viuda de D. Joaquin Ibarra, deux volumes in-4; tom. 1^{ex}, pag. 8, 9. Le Magasin Pittoresque, qui, en 1838, avait donné un article aussi

inexact qu'insignifiant sur les Cagots, consacra, dans un autre de ses cahiers, une demi-colonne aux Agotes de la Navarre. Il n'est pas difficile d'y reconnaître une traduction libre de l'article de Traggia. Voyez ce Magasin, sixième année, pag. 35, col. 1; et neuvième année (1841), pag. 295, regardait communément comme issus des Albigeois réfugiés et disséminés sur les frontières des Pyrénées vers 1215 : opinion qui lui paraît aussi contestable que l'étymologie généralement assignée au nom des Agots.

Au temps où écrivait Traggia, c'est-à-dire au commencement du xixº siècle, personne n'avait encore fait des Races maudites le sujet d'un ouvrage spécial. En 1810, le comte Henri Grégoire lut, à l'Institut, des Recherches sur les Oiseliers, les Coliberts, les Cagous, les Gahets, les Cagots et autres classes d'hommes avilies par l'opinion publique et par les lois dans diverses contrées de la France '. Ces recherches sont restées inédites en français; mais, s'il faut en croire M. Quérard 2, elles auraient été traduites en allemand par le baron de Lindenau, et imprimées. Il y a, d'ailleurs, un extrait du mémoire de l'ancien évêque de Blois dans le rapport sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut fait par Ginguené, l'un de ses membres, dans sa séance publique, le jeudi 5 juillet 1810, et imprimé dans le Magasin encyclopédique de la même année, tom. rv, nº d'août, pag. 251-257. Grégoire ne donne, sur les parias français, que des détails déjà connus, rapportant (ce que je n'al jamais lu ailleurs) que « leurs femmes, pour la plupart, s'occupent à tisser des toiles. » Après s'être attaché à réfuter surtout Ramond, l'ex-évèque, ou plutôt son abréviateur Ginguené, termine ainsi : « De quelque part et à quelque époque que la lèpre fût venue en France et en Europe, il paroit que les Cagots, comme les Cacous étoient lépreux, que la lèpre s'est perpétuée plus longtemps et avec plus d'obs-

⁴ Le manuscrit de Grégoire, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. H. Carnot, membre de la Chambre des Députés, son exécuteur testamentaire, forme un cahier in-8, de 67 pages.

La France littéraire, t. III., pag. 465, col. 1. Quelques recherches que nous ayons failes, M. Ferdinand Wolf et moi, en France et en Allemagne, nous n'avons pu trouver cette traduction du baron de Lindenau,

tination que partout ailleurs, ce qui a autorisé plus longtemps aussi les mesures rigoureuses exercées contre ceux qui en étoient atteints, et les préjugés populaires qui ajoutoient aux rigueurs de ces mesures... Mais enfin la maladie qui avoit servi à ces distinctions avilissantes ayant disparu, le sang des Gahets ayant été reconnu aussi pur que celui des autres hommes, ils sont rentrés dans le sein de la société, » etc.

A la mème époque (en 1801, si je ne me trompe), un médech béarnais, touché de l'état de réprobation dans lequel vivaient encore les Cagots, entreprit d'ouvrir les yeux de ses compatriotes sur l'absurdité et l'injustice du préjugé auquel ils obéissaient en aveugles. Dans ce but, il publia une petite brochure qui fut sans doute tirée à grand nombre et distribuée dans le pays, mais dont nous n'avons pu, après des peines infinies, retrouver qu'un seul exemplaire, appartenant au petit-fils de l'auteur !. Il ne s'y trouve rien de bien intéressant; cependant, cu égard à la rareté de cette pièce, nous en parlerons avec quelques détails. Elle est divisée en cinq chapitres, dont le premier, sans titre, nous introduit dans un village situé au pied des Pyrénées, où l'auteur voit passer le convoi d'un jeune homme tué en duel. Il interroge un vieillard qui assistait à cette lugubre cérémonie; celui-ci le conduit dans sa rustique demeure, où ne tardent pas à arriver le curé, le médecin & l'instituteur du village. Dans le chap. 11, intitulé Combat.de Léaulre et Isidore 2, le vicillard raconte comment Léandre, sur le point d'épouser Hortense, se vit repousser par Melidor, père de la jeune fille, quand un rival, Isidore, lui eut

⁸ En volci le titre et la description : Prigngé vainou, ou Dissertation sur-in Ladrerie, par Mémoisile d'Accous. Une senille in-6, signée A. et dont la dernière page, chistrée 16, se termine par la souscription suivante : A PAU, Chez DAUMON, Imprimeur de la Prifecture.

3 Pages 2-5.



DE LA FELINCE DE LE L'ESPACIE.

appris que son factor grandre estas antica a trace and la conet comment cette reseaution amena entre de more promise deus nu compri et peter tens edies seconts mant. chapitre un est incimie despute e progrado (spinios, se est Ladres on Copies, et a exemple to a page fina page it. The curé y premi le per le I s a graceonie and a die comrable pasteur, que le cue mada cette namese a mes com-A mon avenement a teme quater is in which is there is ingots y etait productionent mattie. Lett que l'information de ne pas être de cope ram promite entaneat, avec ma mais alliance avec cur. In severe "informent amous to comme publiques. L'on ren arquair un gine de gui i eille monte une par les pretendes Ladres, et une nombrana - compag jusqu'à la maison de Segment. Mi à perat in service & des places a part. L'on an comme te me tipe . merque ge voulais prendre less defentes, qu'in mant es miles courtes, qu'ils repaisament une uneux terseprenue e qu'in flaient fort craits a di marketo e à a conece. The mis de que l'on avait à leur anginner. Le summe mine resimmer a contemplation de ces penseus. Non p 1 a ja becomer a moindre difference, ni dans sours surps . il tans sour mours, ni dans leurs consecuents. I a fat l'emmen se fiet princear j'ai en malaire son descrimentagion de victo carac. la defunte france, qui a esc. comme vien este vien . 100 ponvernante persiani trenie mu se ustrat pas mauras. Ela Hait douce comme un accessa. Dess un ar fait morresente, o Le cure retrace enseite l'autilier de le legen despuis le some mencement du monde propriet : que de Louis L. C. de des pitre re, qui va de la page in cla sace. Li presi pias uces Description de la Ladrerie Le midecin ; parte is du, entre intres choses : • Je me contentera de 14m 4642747 que 'ai poussé mes recherches sur les Ladres sum sen qu'il

48

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

m'a cir possible. L'on ne saurait résister à l'évidence qui résaite de mes observations.

. Les symptomes qui dénotent la lèpre ne se manifestent dans ces régions tempérées, sur aucun individu de quel état condition qu'il soit; et aucune des causes qui la produit. aut par génération, soit par contagion, n'y existe point. Or, où il n'y a pas de cause, il ne peut y avoir des effets. L'ouverture des cadavres est d'une grande utilité pour découvrir la cause des maladies. Je l'ai faite sur celui d'un prétendu ladre, avec toutes les précautions nécessaires pour en retirer un fruit avantageux. J'ai observé avec soin toutes les parties qui composent le corps, je n'y ai trouvé ni taches, ni levain, ni le plus faible indice capable de faire soupconner la possibilité de la maladie. C'est donc outrager la nature de proscrire dans l'opinion publique, après plusieurs siècles, les vrais ou prétendus descendants de nos concitoyens qui furent sujets à une maladie passagère. Dans le chapitre v, qui s'étend de la page 12 à la page 16, et qui est intitulé Récapitulations et conclusions, Minvielle fait, dès les premiers mots, connaître d'une manière encore plus explicite dans quel but il a composé sa brochure : « Forcé (dit-il) de quitter mes hôtes aux approches de la nuit, je me proposà de mettre dans leur ordre naturel les documents que je venez de recueillir. Je les donne actuellement au public dans toute leur simplicité. Ils sont principalement destinés pour les habitants du département des Basses-Pyrénées, dans lequel il paraît végéter avec plus de force, et préoccuper l'esprit des citadins comme celui des campagnards. » Le Préjugé vaincu se termine par une double allocution que l'auteur adresse aux généreux habitants des Pyrénées, et aux prétendus ladres. Si cet appel fut entendu, ce ne fut sans doute que par les habitants des villes, ches lesquels les progrès incessants de la civilisation devaient



DE LA FRANCE EN DE L'ESPAGNE

bientôt amener l'abolition du préjugé combatta par limvielle; quant aux gens de la campagne, illétrés pour la plupart, et, d'ailleurs, fort opiniatres dans leurs idées, ils ne firent aucune attention au factum que nous venons d'analyser. En tous les cas, sa nullité sous le double rapport du fond et de la forme l'a justement condamné à l'oubli et à la destruction qui en a été la suite. Mais continuons à passer en revue les auteurs qui ont parlé des races dont nous nous sommes fait l'historien.

Millin consacre quatre pages du cent-vingt-septième chapitre de son Voyage dans les départements du Midi de la France, aux Cagots des Pyrénées et aux Gahets de la Guienne; il cite Oihenart, F. de Belle-Forest, Paul Merula, Court de Gebelin, Pierre de Marca, l'abbé Venuti, Ramond, et conclut ainsi: « Il ne me paroît pas possible de décider aujourd'hui quelle calamité, quelle défaite, quelle dispersion, ont pu conduire une race d'hommes à un tel degré de misère et d'avilissement : mais je pencherois davantage pour l'opinion qu'ils doivent aux Goths leur origine; et l'étymologie recueillie par Pierre de Marca ne me paroît pas autant à dédaigner qu'on l'a pensé !. »

Comme on le voit, au lieu de s'éclaireir, le problème relatif à l'origine des Cagots s'obscurcissait de plus en plus. On pouvait espérer trouver, sinon une solution, au moins des observations nouvelles dans le troisième volume du Dictionnaire des Sciences médicales, qui parut en 1812; mais l'article que M. Virey leur a consacré n'apprend rien de nouveau, il ne fait que répéter les faits et les opinions mis en circulation par Court de Gebelin, F. de Belle-Forest, Ramond et P. de Marca, qui sont inexactement cités dans ce morceau. L'écrivain conclut de la manière suivante : « Il reste présis-

⁶ Tome IV. seconde partie. A Paris, de l'Imprimerie Impériale, m. nocc. 21. ln-8; par. 518-522.

HIATOIRE DES RACES MAUDITES. 1.

HISTOIRE DES MACES MAUDITES

mable, d'après la plupart des auteurs et M. le sénateur Grégoire, qui s'est occupé de ces recherches, que les cagots ou gahets sont les descendants de quelques-unes de ces hordes de barbares du nord, qui ont émigré dans l'Europe australe, dans les troisième et quatrième siècles. » A la suite de ce passage viennent des détails succincts sur les autres castes réprouvées, non-seulement de l'Europe, mais du reste de la terre, et des réflexions philantropiques sur les Cagots.

Dans sa Description des Pyrénées, Dralet consacre la plus grande partie d'une note à des détails sur la condition des anciens Cagots et de ceux de son temps. « Les Agots ou Cagots, dit-il, sont domiciliés; ils ne diffèrent des Basques d'ancienne origine ni sous le rapport du physique ni sous celui des mœurs. On ne les connaît que par la tradition, qui indique que telle ou telle famille est Agote, et que tel ou tel individu lui appartient ! ... »

Plus loin, Dralet revient aux Cagots, qu'il confond avec les goîtreux, et il s'exprime ainsi: « Les goîtreux seraientils, comme l'ont pensé d'autres observateurs, les restes d'un peuple vaincu, dispersés, partout persécutés et assujétis aux plus durs travaux? nous ne le croyons pas non plus. L'histoire ne nous apprend pas que, chez aucune nation, l'esclavage le plus affreux ait occasionné la maladie dont il est question... » Dralet continue en prétendant que les goîtres dûrent être fort communs dans les Pyrénées lorsque les premières peuplades s'y furent établies; mais, dit-il, à mesure que la population s'augmenta, les cultures s'étendirent, les forêts furent exploitées et les eaux dirigées, les habitants connurent l'aisance, et le mal diminua. « Les goîtres, ajoute-t-il, n'affligèrent plus sans doute que les familles indigentes réfugiées dans les lieux les plus malsains;

⁶ A Paris, chez Arthus Bertrand, 1813, deux volumes in-8; tom. I^{ee}, pag. 165, 166.

et cette conjecture paraît d'autant plus fondée, que les goitreux des vallées dont j'ai parlé sont encore sans propriété, et presque tous bûcherons ou charpentiers. » Dralet na doute pas que ce ne soit à des circonstances semblables à celles sous l'empire desquelles se sont formées ces races de crétins appelées aussi dans les Alpes et dans les Pyrénées Caffos, en Auvergne Marrons, que les Cacous ou Caqueux de la Bretagne et les Colibets de l'Aunis et de La Rochelle doivent leur origine. Il fait le tableau des précautions prises anciennement pour empêcher tout contact entre les Cagots et le reste du peuple; mais, fidèle à son système, il prétend que c'était dans le but d'arrêter les ravages du goître. L'auteur termine par des réflexions philantropiques auxquelles nous nous associons de grand cœur, et en exprimant le souhait qu'il se forme une société de bienfaisance occupée, aux pieds des montagnes, de rechercher la vraie nature du crétinisme, etc., et de faire, entre autres choses, l'histoire des événements relatifs aux malheureux qui en sont atteints 4, C'est là, si je ne me trompe, la tàche que je me suis appliqué à remplir, en tant qu'elle rentrait dans mes études.

Avant de quitter Dralet, il me semble convenable de rapporter une note que je lis, tome 1er, p. 193, de son livre. La voici : « Il y a encore d'anciennes églises dans le voisinage des Pyrénées, où l'on remarque une porte qui était autrefois à l'usage des Crétins. Cependant on ne voit plus de goîtres dans les communes où se trouvent ces églises. Il résulte évidemment de ce fait que le mal a disparu à mesure que les malades se sont éloignés de son foyer, et que leur genre de vie s'est amélioré. » Si maintenant il m'est permis d'emettre mon avis, je crois pouvoir tirer de ce fait (et je n'ai aucune raison pour le rejeter) une conclusion différente,

¹ Jbidem, p. 181-192.

et j'avoue qu'il me semble plus logique de penser que le gettre n'a jamais été l'apanage exclusif des Cagots et la cause de leur proscription. Qu'on relise les passages de F. de Belle-Forest, d'Oihenart et de P. de Marca, et l'on verra que ces auteurs n'en font même pas mention.

Si Dralet confond les Cagots avec les goitreux, l'abbé Chaudon les range parmi les malheureux attaqués de la lèpre 1. Après avoir consacré plus de deux pages à l'histoire de cette maladie, il en vient à parler des Cagots, sur le compte desquels il ne donne rien de nouveau, si ce n'est un renseignement dont nous profiterons plus loin. L'article se termine par deux paragraphes, dont le premier nous semble mériter d'être cité, parce que, suivant toute probabilité, l'auteur avait été témoin oculaire des faits qu'il rapporte : « Les Capots, dans les derniers temps, dit-il, étaient en général d'une constitution saine, et leurs femmes surtout avaient des traits réguliers. On pouvait en dire autant de leurs mœurs; jamais de querelles entre eux, ni avec les autres citoyens, qui s'adressaient de préférence à eux pour les ouvrages de charpenterie et de menuiserie (auxquels ils se consacraient presque uniquement), parce qu'ils étaient laborieux dans le travail et modérés dans le prix de ce travail. M. Faget de Baure, qui, trois ans plus tard, publiait ses Essais sur le Béarn, plaça également les Cagots parmi les lépreux 2, au moment même où Garat 3 et J.-M.-J. Deville 4

^{. &}lt;sup>4</sup> Extrait de l'essai historique sur Mézin; par M. l'abbé C**, auteur du nouveau Dictionnaire historique. De la Lèpre et des Cagots ou Ca-pbts (Bulletin polymathique du Muséum d'instruction publique de Bordenux... tom.xiii, année 1815. A Bordcaux, chez André Brossier, in-8; p. 134-136.)

A Paris, chez Denugon... 1818, in-8; pag. 123.
 L'Hermite en Province... Par M. de Jouy... tom. 14. A Paris, chez **Pillet,** 1818, in-12; pag. 104, 105.

Tarbes, imprimerie de F. Lavigne, 1818, Annales de la Bigorre... in-8; pag. 35-57, chap. vi : Origine des Cagothe, qui, quoi qu'en aient



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

se joignaient à ceux qui les considéraient comme des descendants des Goths.

Quoiqu'il en soit, ni l'un ni l'autre des trois auteurs que nous venons de nommer, ne semble avoir connu le Mémoire de Palassou sur la constitution physique des Cagots et l'origine de cette caste', qui est sans contredit ce qu'il y a de plus important et de plus complet sur la matière. Il se divise en quatre chapitres, dont les sommaires font assez bien connaître le contenu. Les voici : « I. Goîtreux des Pyrénées injustement réputés Cagots : portrait de cette caste : nulle maladie particulière aux Cagots. La forme du lobe de l'oreille n'est point leur caractère distinctif. II. Triste condition des anciens Cagots. Leur descendance rapportée par quelques auteurs à la nation gothique. Observations contraires à cette conjecture. III. L'origine des Cagots attribuée par M. de Marca aux Sarrazins. Observations relatives à cette opinion. IV. Persécution contre les Cagots sous prétexte de léproserie : ils ne sont point lépreux. Preuves fondées sur des actes authentiques : protection des lois envers cette caste. - Palassou termine ainsi :

- · CONCLUSION.
- « Il est certain, par les preuves que nous avons données dans ce mémoire,
- 1°. Que les cagots ne sont affectés d'aucune maladie qui leur soit particulière.
- 2. Qu'ils ne diffèrent pas des autres habitants ni dans leurs mœurs, ni leur constitution physique.
- 3°. Que le peu d'étendue du lobe de l'oreille n'est point le caractère distinctif de cette caste.

dit plusieurs auteurs, entr'autres M. Ramond, n'ont aucun rapperi

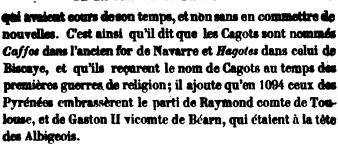
1 Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrinées, et des pays adjacents... À Pau, de l'Imprimerie de Vignanceur, etc. 1818; in-8, p. 317-387.

- • 4°. Il ne paraît pas vraissemblable qu'elle tire son origine des Visigoths, ni des peuples du nord, qui ravagèrent la Novempopulanie vers le commencement de la monarchie française.
- 5°. Il n'est pas douteux que de grandes probabilités autorisent à penser avec M. de Marca, que les Cagots descendent des Sarrazins défaits par Charles Martel, à la mémorable bataille de Tours.
- » 6°. Il est évident, après divers examens faits par d'habiles médecins, qu'ils ne présentent aucune trace de lèpre, maladie dont on les supposait anciennement attaqués.
- » 7°. Il est en outre certain que malgré les préjugés populaires, dont les Cagots ont été trop souvent les victimes, le gouvernement ne cesse depuis long-temps de les protéger et de les traiter à l'égal des autres citoyens. »

Nous aurons à revenir plus d'une fois sur le mémoire de Palassou, qui nous a fourni nombre de documents intéressants que l'on chercherait vainement ailleurs.

Non loin de l'époque et des lieux où Palassou écrivait ses Mémoires sur les Pyrénées, un réfugié espagnol, qui avait eu occasion d'observer les Cagots dans plusieurs endroits du Béarn, consacrait quelques lignes à ces parias dans un ouvrage historique sur les nations basques '. Comme Palassou, qu'il cite d'une manière inexacte, il considère les Gagotes ou Hagotes (c'est ainsi qu'il les nomme indifféremment, ajoutant que Cagotes ne se dit aujourd'hui que par corruption) comme les descendants des Arabes, qui, après la bataille de Tours en 732, se seraient retirés et établis dans les montagnes du Béarn. L'écrivain esquisse ensuiterapidement l'histoire des Cagots, mais non sans tomber dans les erreurs

Historia de las Naciones Bascas de una y otra parte del Pirineo esptemerional y costas del mar cantábrico. Escrita en español por D. J. A. de Zamacela. En Auch, en la imprenta de la viada de Duprat, 4818, trois volumes in-8; t. 14, p. 248, note 111, et t. m., p. 218-216.



Après Palassou et J. A. de Zamacola, nous citerons encore M. d'Avezac Macaya, qui désigne les Arabes comme les ancètres des Cagots ', et Laboulinière, qui cette fois partage l'opinion de P. de Marca et de Palassou, dout le mémoire, dit-il, lui a été communiqué avant d'être imprimé . Cependant, pour ne point paraître trop en désaccord avec es qu'il disait à une autre époque, il s'exprime ainsi, page 78:

« Il semble donc que les Cagots, séparés, isolés, confinés, descendent plutôt d'un peuple à la fois subjugué par les armes et attaqué, ou du moins soupçonné de quelque maladie contagieuse. » Laboulinière reparle encore des Cagots, dans son troisième volume, chapitre XII, article Crétinisme.

M. de Marchangy n'hésite pas à attribuer aux Goths l'origine des Cagots: « Nul doute, dit-il, que ces infortunés no soient les descendants abâtardis et dégénérés de ces peuples barbares, qui, dans les premiers siècles, vinrent s'écoulér et se perdre dans l'Occident. On a quelque raison de croire,

^{*} Essais historiques sur le Bigorre, accompagnés de remarques oritiques, de pièces justificatives, de notices chronologiques et généalogiques, etc. Bagnères, imprimerie de J. M. Dossun, M. BCCC. KRIII. dess volumes in-8; 1. 14°, p. 118, 113.

volumes in-8; t. 14, p. 118, 113.

2 Itinéraire descriptif et pittorasque des Hautes-Pyrénies françoises, jadis territoires du Béarn, du Bigorre, des Quatre-Vallées, du Comminges, et de la Haute-Garonne. Paris, librairie de Gide Sis, 1888, treis volumes in-8, t. 14, chap. v11, p. 72-93; « Origine et état actuel de la caste, jadis proscrite, des Cagols. » Dans l'Annuaire statistique du département des Hautes-Pyrénées, Tarbes, 1867, Laboulinière avait écrit un article aux les Cagots, qu'il confondait alors avec les gottreux,

par exemple, que les Coliberts du pays d'Aunis sont des Ariens vaincus et dispersés sous l'épée des rois mérovingiens, et qu'on désignait plus particulièrement sous le nom de Taifaliens... Les Gesitains de la Bresse sont vraisemblablement des Sarrasins, et les mœurs qu'ils ont conservées ne permettent pas de les méconnaître; les Cagots du Bigorre et du Béarn semblent tirer leur origine des Goths dont Clovis abattit la puissance... » Plus loin, M. de Marchangy dit que les Cagots, s'alliant toujours entre eux, sentirent leur sang se vicier et se corrompre par degrés, et qu'à la longue ils donnèrent naissance aux crétins et aux goîtreux '.

Moins hardi que M. de Marchangy, le chanoine J. Mahé n'ose pas se prononcer sur l'origine des Caqueux bretons; il se borne à dire qu'ils « passaient pour lépreux, et pour être descendus des Juifs, ou des Goths, ou des Sarrasins, ou des Albigeois. Il rapporte ensuite ce que les historiens de la Bretagne avaient écrit avant lui au sujet de ces malheureux. Comme beaucoup d'autres auteurs, il rattache aux Cagots pyrénéens « cette classe d'hommes qu'on nommait en Bretagne Cacous, et ailleurs Cagous, Caqueux, Cahets, Capots ou Cagots 2. .

L'avocat Samazeuilh fait preuve d'une égale réserve, et se borne à rapporter que l'on croit les Cagots descendus des Maures, et de la même race que les goîtreux et les crétins . Plus tard, il est vrai, il s'est prononcé en faveur de l'opinion de P. de Marca4; mais la manière dont il a motivé sa dé-

⁴ Tristan le Voyageur, ou la France au xive stêcle... seconde édi-tion. A Paris, chez Urbain Canel, etc. 1825-26, six volumes in-8; t. vi, p. 332-347; glossaire et annotations, p. 515-518.

² Essai sur les Antiquités du département du Morbikan... Vannes, de

l'imprimerie de Galles ainé, 1825, in-8; pag. 411 et 412.

Souvenirs des Pyrénées... Agen, imprimerie de Prosper Noubel,
 m. DCCC. XXVII. deux parties in-8; 1ère partie, pag. 10.
 Histoire des comtes d'Armagnac, 1. 1er, 2º partie, pag. 56-72, note

sixième.

cision ne peut que faire regretter qu'il ne s'en soit pas tenn au premier parti qu'il avait embrassé. En effet, outre qu'il n'apporte aucun fait nouveau dans la discussion, il commet encore plusieurs erreurs de nature à l'obscurcir davantage. En somme, les dix-sept pages qui composent sa note sur les Capots ou Cagots ne valent pas le temps que l'on passerait à les lire, surtout pour celui qui connaîtrait la note analogue de M. Michelet.

Dans son ouvrage sur le sud-ouest et le midi de la France, M. du Mège ne pouvait se dispenser de parler des Cagots; mais, au lieu de faire de nouvelles recherches, il se contente de celles de Palassou et de quelques-uns des auteurs qui l'ont précédé: il va même jusqu'à répéter leurs erreurs '. Cependant il rejette l'opinion de ce savant, comme ne lui paraissant pas avoir en sa faveur de grandes probabilités, et il assure que - aucune circonstance historique n'empêcheroit de voir dans les Cagots ou Chiens Goths, dans les familles Agotes du Labour, de la Soule et du Béarn, et dans les Capots de l'Armagnac, les restes détestés de ces Visigoths, qui... dominèrent dans toutes les contrées limitrophes des Pyrénées, et qui tinrent pendant longtemps l'Espagne sous leur joug 2. -

En 1832, le secrétaire actuel de la députation de Navarre, Don J. Yanguas y Miranda, publia son abrégé de l'histoire de cette province, dans lequel il recherche l'origine des Cagots 3. A l'exemple de Faget de Baure, dont il cite l'opinion,

¹ Palassou avait dit, pag. 366, que, suivant Olhenart, on appelait les

Cagots velus; M. du Mège répète cette assertion sans examen.

² Statistique générale des départements Pyrénéens, etc., t. u., Paris, librairie de Treuttel et Würtz, m. p. ccc. xxix. in-8; p. 131-139. M. du Mège a répété en partie cet article dans les additions et notes du liv. xiv e son édition de l'Histoire générale du Languedoc, tom. III, pag. 44, l. 1. — pag. 45, col. 2. ³ Historia compondiada del Reino de Navorra. En Sta Schestia**n, en**

il les confond avec les lépreux, et pense que cette caste maudite provient de ces infortunés. Dans un autre ouvrage, qui parut quelques années après, Don José soutient la même thèse, en faisant précéder cette partie de son travail de l'analyse des pièces relatives aux Cagots qui se conservent dans les archives de la Chambre des Comptes de Pampelune; suivant cet auteur, les Agots de la Navarre ne sont autre chose que les Cagots du Béarn dont le nom a été quelque peu altéré, et que l'ordonnance de Philippe-le-Long rendue contre les lépreux en 1217, refoula dans le premier de ces pays '.

La même année 1832, le docteur Léon Marchant dit quelques mots sur les Cagots²; mais c'est pour les confondre avec les goîtreux et les crétins.

Quatre systèmes principaux se partageaient les esprits au sujet des Cagots, lorsque l'année 1833 en vit naître un cinquième, sur lequel le nom de son auteur dut nécessairement attirer l'attention. Dans une lettre écrite des Pyrénées à MM. les rédacteurs des Annales des Voyages, M. C. A. W. (Walckenaer) émet l'opinion que les Cagots descendent des Gaulois chrétiens de la Novempopulanie, qui les premiers reçurent l'évangile, vers le milieu du troisième siècle, et qui formèrent une caste à part, d'abord persécutée et méprisée par la généralité des habitants de cette partie de la Gaule

la imprenta de Ignacio Ramon Baroja. Setiembre de 1832, in-4 espagnol; pag. 161-164. D. José n'y fait que répéter, en l'étendant, ce qu'il avait déjà dit dans ses Diccionarios de los Fueros de Navarra, etc. En San Sebastian, en la imprenta de Ignacio Ramon Baroja, 1828, in-4 esp.; p. 81, note 5.

¹ Diccionario de Antiguedades del Reino de Navarra. Tomo 1. Pamplona: Imprenta de Javier Goyeneche, 1840, in-4 esp., p. 11-14. ² Recherches sur l'action thérapeutique des caux minérales, etc. A

Paris, chez J. B. Baillière, 1832, in-8, p. 149-151.

³ Lettre I. sur les Vaudois, les Cagots et les chrétiens primitifs.—Non-velles Annales des Voyages, quinzième année (avril, mai, juin 1833), t, 56 de la collection et 28 de la 2° série, p. 220-236,



attachée à son culte. Le savant écrivain ajoute : « Lorsque la religion chrétienne, après avoir été embrassée par les empercurs, fut devenue celle de tout l'empire; quand les provinces, à l'imitation de la capitale et du souverain, abandonnèrent tout-à-coup l'ancien culte pour le nouveau, et que oclui-ci cut été réglé d'une manière uniforme, et modisié, dans ses premières institutions, par l'autorité des conciles et des évêques, alors les chrétiens primitifs, ceux qui dans les provinces éloignées du centre de l'empire avaient embrassé la nouvelle religion avant qu'elle ne fût reconnue par l'état et les magistrats, pauvres, ignorants de ce qui se passait loin d'eux, refusèrent de se soumettre aux nouveautés qui leur étaient imposées par d'orgueilleux néophites, naguère plongés dans la fange du paganisme, qu'ils détestaient comme leurs persécuteurs, et dont ils étaient abhorrés....

"Ce qui donne, suivant moi, un haut degré de probabilité à ma conjecture, c'est que les Cagots sont désignés par le nom de Christaas Chrétiens, dans les plus anciens actes où il en est fait mention... Le nom de Cagot resté aussi dans notre langue comme terme de mépris pour désigner celui qui, dans l'exercice de la religion chrétienne, se fait remarquer par des petitesses d'esprit, des pratiques singulières, ou une dévotion outrée, est encore une nouvelle preuve de notre opinion. "

Dans le courant de la même année 1833, il parut dans la Rerue de Paris 'un article de M. Alexandre Teulet, intitulé: Les Cagots. M. Teulet réfute l'opinion de ceux qui voient dans les Goths les ancêtres des Cagots, et l'opinion de ceux qui les croient descendus des Sarrasins; il donne des détails sur les Caqueux de la Bretagne, et il conclut, ou

¹ Tome Lvii, p. 45-55.

plutôt il se défend de conclure, en ces termes : « Il faut désormais renoncer à trouver l'explication de cette énigme historique, à moins que quelque découverte heureuse ne vienne mettre en lumière des titres anciens, ignorés jusqu'à ce jour. Pour le moment, le plus sage est encore de s'en tenir à la déclaration des auteurs qui, ne pouvant dire ce qu'étaient les Cagots, se sont bornés à énoncer ce qu'ils n'étaient pas ; et il faut conclure avec eux que les Cagots et les Cacous n'étaient ni des moines, ni des anachorètes, ni des lépreux, mais une certaine race d'hommes dévoués à la haine des autres hommes', » etc.

C'est également en 1833, qu'à la suite du premier volume de son Histoire de France², M. Michelet publia une dissertation « sur les Colliberts, Cagots, Caqueux, Gésitains, etc. » L'auteur y répète une partie de ce qui avait été dit avant lui, sans faire connaître rien de nouveau; il reproduit même des erreurs, dans lesquelles il ne fùt pas tombé, s'il eût recouru aux originaux; après avoir fait connaître les principaux systèmes existant au sujet des Cagots, le savant historien conclut ainsi: « Au reste, peut-être doit-on admettre à la fois les opinions diverses que nous avons rapportées; tous ces éléments entrèrent sans doute successivement dans ces races maudites, qui semblent les Parias de l'Occident. »

Dans le tome premier de la France pittoresque, qui parut en 1835, si l'on s'en rapporte au titre, M. Abel Hugo indique « comme appartenant à la famille sémitique, les Burrins de l'Ain, les Chizerots de Saone-et-Loire, les Agotuc ou Cas-

⁴ Pag. 55. Ce morceau a été répété, sans aucun changement, dans le Dictionnaire de la conversation et de la lecture, t. 1x. Paris, Belin-Mandar, mocccxxxiii, in-8; p. 438-449.

Paris, librairie classique de L. Hachette, 1833, in-8; p. 493-499.

² Il dit, par exemple, des Cagots, p. 497: « On les appelait aussi pelluts et comats; cependant les Aquitains laissaient également croître leurs cheeux. » Nous avons vu plus haut que c'était les Cagots qui appelaient les Aquitains velus.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

carotac des Basses-Pyrénées et quelques peuplades du Var et des Hautes-Alpes, qui sont presque certainement d'origine sarrazine'. » Plus loin, au tome troisième, il développe cette phrase de la manière suivante : « On trouve dans le pays basque une race d'hommes que les habitants considèrent comme descendants des Sarrasins, et qu'ils désignent sous les noms de Agotac et Cascarotac. En les examinant de près, on distingue dans leur physionomie les caractères un peu affaiblis du sang africain; ils ont même gardé quelques coutumes étrangères. Quoiqu'ils soient établis depuis plus de mille ans dans le pays, et qu'ils aient embrassé le christianisme, ces malheurem sont victimes des préjugés les plus impies2, etc.

Si nous rouvrons le premier volume à la page 295, nous trouverons, sur les Caqueux, un article succinct, emprunté presque textuellement au curieux ouvrage de M. Habasque. L'auteur, au licu de choisir une opinion entre celles qui ont été émises sur l'origine de ces malheureux, se borne à rapporter que, suivant quelques écrivains, ils descendent des Alains, que les Bretons avaient réduits en esclavage, et à faire mention du mépris et du dédain auxquels ils ont toujours été en butte dans leur pays.

Cette répugnance héréditaire et encore subsistante des Bretons pour les Caqueux acquérait, la même année, un témoignage de plus, que la patrie et le talent de son auteur

Page 15, en note.

Page 10, colonne 8.
Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques.
Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques. sur le littoral du département des Côtes-du-Nord, etc. Saint-Brieuc, chez Madame veuve Guyon, 1832, deux volumes in-8. — Tome III, Guingamp, chez B. Jollivet, octobre 1836, un vol. in 8. Vojez tome 1et, pag. 85 et 86. L'auteur, recherchant les causes de la proscription générale dont les Caqueux étaient (rappés, dit : « Ce qui nous a paru le plus vraisemblable à cet égard, c'est que les métiers de cordiers, de louncliers, etc., out été pendant long-temps exercés par les lépreux. »

rendent digne de remarque. Dans un intéressant article de l'un de nos meilleurs recueils, M. Souvestre s'exprimait ainsi : « Peut-être le mépris pour les professions mécaniques vient-il de ce que beaucoup d'entre elles furent primitivement exercées, en Bretagne, par des étrangers, des Bohèmes et des Juifs, que l'on désigne sous le nom détesté de Caqueux. Quoi qu'il en soit, ce mépris s'enracina fortement, et il s'est maintenu partout jusqu'à nos jours '. . Un autre Breton, M. Aurélien de Courson, a également fait mention des Caqueux, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1840, sous le titre d'Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine 2; et s'il cet borné à répéter ce ce qui était déjà connu, il faut croire que ses recherches dans les archives de la Bretagne n'ont fait tomber entre ses mains aucun document nouveau relatif à ces malheureux. Toutefois, il ne paraît pas avoir eu connaissance du livre de M. Manet 3, qui, comme M. Habasque, confond les Caqueux avec les lépreux, et qui cite 4, sur ces premiers, deux pièces dont nous ferons usage plus loin.

Plus bref encore que ses trois compatriotes, M. Théodors de la Villemarqué dit quelques mots des Caqueux, mais c'est pour les confondre avec les lépreux, dont il faut soigneusesement les distinguer; il ajoute que « les Kakous sont le sujet de plusieurs chansons populaires 5: »

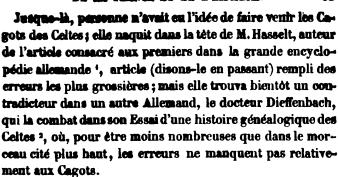
Industrie et commerce de la Bretagne. § 1et. (Revue des deux Mondes, tom. IV, quatrième série, Paris, 1835, pag. 400).

² Paris, le Normant, in-8, pag. 337, 338.

³ Histoire de la Petite-Bretagne, ou Bretagne-Armorique, etc. Saint-Malo, imp. de Carucl, 1834, deux volumes in-8.

4 Tome 11, pag. 300 et 301, en note.

Barzas-Breiz. Chants populaires de la Bretagne... Paris, Charpes tier, 1839, deux volumes in-8; tom. 11, pag. 254, 255. Il est juste de faire observer que la chanson dont M. de la Villemarqué donne le texte et la traduction, se rapporte évidemment à un lépreux confirmé : c'est ce qu nous a engagé à ne pas la comprendre dans le recueit des chancons et poèmes relatifs aux Cagots que nous insérgrens à la fin de ce livre,



Enfin, dans le même temps que nous étudiions la question dont nous espérons donner la solution dans ce livre. un autre auteur s'en occupait également et présentait à l'Académie des sciences de Paris une note qu'un journal 1 analyse en ces termes : « L'Académie a entendu la lecture d'une

Allgemeine Encyklopadie der Wissenschaften und Künste... bearbeltet und herausgegeben von J. S. Brech und J. G. Gruber. Theil xiv. Leipzig, bei Brockhaus, 1825, in-4, pag. 76.

² L'ouvrage de M. Diessenbach a pour titre général Celtica. La première partie est institulée : Sprachliche Documente sur Geschichte de Kelten; sugleich als Beitrag sur Sprachforschung überhaupt (Stuttgart, Imte et Leisching, 1839, grand in-8), et renferme un catalogue complet et comparatif des mots celliques que nous ont laissés les anciens; la se-conde partie a pour titre : Versuch einer genealogischen Geschichte der Kelten (1840, deux volumes in-8). Ce qui s'y rapporte aux Cagots se

trouve tom. 1", pag. 86.

Dans ce que l'auteur dit de cette race , il renvoie à un livre de Karl Fr. Vollr. Hoffmann, dont voici le titre exact : Europa und seine Bewohner. Ein Band- und Lesebuch für alle Stande. In Verbindung mit mehreren Gelehrten herausgegeben, in 8 Banden; Bd. 5, portent pour titre parti-culier: Die Königreich Frankreich und England, von W. T. A. Zimmermann, 1ste Abthellung, das Kontgreich Frankreich enthaltend, Stuttgart und Leipzig, Scheible, 1837, grand in-8. M. Diesenbach renvole aussi a l'Ausland, 1838, nº 312, und 11 sqq. C'est un journal ethnographique et géographique qui paraît chez Cotta, à Stuttgart, et qui renferme, pour la plus grande partie des traductions ou extraits de voyages et d'autres

ouvrages français, anglais, etc.

³ Le Mossagor, Jeudi 29 septembre 1842. Académie des ficiences, séance des 12 et 19 septembre 1842. Cette analyse est litteralement copide du Compte rendu des signess de l'Académie des Soleness. Sonnes du lundi 5 septembre 1849, in-4; tem. 27, douzième somestro, pag.518, 816. note de M. Guyon sur les Cagots des Pyrénées, dont il n'avait pu être donné lecture dans l'avant-dernière séance. Les Cagots ont été confondus, par plusieurs, avec les crétins, et cette erreur tient à une cause que M. Guyon prend soin d'indiquer. Il s'en faut de beaucoup que tous les Cagots soient crétins, et même ceux qui habitent des lieux sains et bien aérés sont en général d'une constitution robuste et d'une taille au-dessus de la moyenne. Cependant, même dans ces lieux, ils ont été, de temps immémorial, et sont encore aujourd'hui, jusqu'à un certain point, un objet de mepris pour les autres habitants, qui ne contractent guère d'alliances avec eux.

- « Arrivés dans ce pays comme des étrangers fugitifs, comme des hérétiques, ils rencontrèrent peu de bienveillance parmi les populations qui étaient fixées avant eux dans ces cantons : beaucoup ne trouvèrent à s'établir que dans des localités qui avaient été dédaignées comme malsaines, dans des vallées humides, favorables au développement des affections goitreuses, et, par suite, du crétinisme; ceux qui se trouvèrent placés dans ces conditions n'échappèrent pas à leur influence; il y eut parmi eux des goîtreux, des crétins, et c'est peut-être à cause de la fréquence du crétinisme chez quelques populations toujours suspectées d'hérésie, malgré une conversion qui n'avait pas été bien volontaire peut-être, que les crétins, à quelque race qu'ils appartiennent, ne sont pas dans les Pyrénées comme ils le sont dans presque tous les autres cantons de l'Europe, l'objet d'une tendre commisération.
- M. Guyon croit avoir reconnu chez les Cagots un caractère physique distinctif, qui consisterait dans l'absence du lobule de l'oreille. Il exprime, d'ailleurs, le regret de n'avoir

Depuis la note a paru en totalité dans l'Écho du Monde sevent. Paris, - dissançhe, 19 février 1848, nº 11, col. 317-323,



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

pu donner plus de temps à l'étude d'une race qui ne tarders vraisemblablement pas à s'éteindre; en effet, les préjugés qui existent contre les Cagots, bien qu'ils soient encore assez marqués, tendent à s'effacer, de sorte qu'il n'y aura bientôt plus rien qui en empêche la fusion avec les populations environnantes. Beaucoup de ces hommes émigrent pour l'Amérique, et M. Guyon considère cette tendance à voyager comme un héritage reçu deleurs ancètres ; car l'auteur partage l'opinion déjà soutenue par plusieurs écrivains, qui voient en eux des descendants des Goths. »

Après les auteurs dont nous venons d'exposer l'opinion. nous n'avons plus à mentionner, relativement aux Cagots du midi et du nord-ouest, que ce qu'en ont dit MM. Bernadant, A. Abadie², Auguste Savagner², Chausenque⁴, A. Fourcade , les docteurs Esquirol et Bertrand , Roux-Ferrand .

1 Tableau de Bordeaux... A Bordeaux, de l'imprimerie d'André Brossier, Janvier 1810, in-18, pag. 64-66; l'Indicateur, samedi, 11 septem

bre 1841, feuilleton signé LE VIOGRAPHE.

9 Itinéraire topographique et historique des Hautes-Pyrénées... Par . A Paris, chez de Pelafol, etc., 1819, in-8; p. 26, et pag. 99, . A" 100, en note.

* Encyclopédie des gens du monde... tom. IV. Paris, librairie de Treut-

tel et Wartz, 1834, in-8; p. 451-453.

*Les Pyrénées, ou Voyages pédestres dans toutes les régions de cos montagnes depuis l'Océan jusqu'à la Méditerrance... Paris, Lecointe et Pougin, 1834, deux volumes in-8; tom. 1, p. 145, 146. Cet aufeur prétand que les Cagots descendent des Goths vaincus par Clovis.

³ Album pittoresque et historique des Pyrénier... A Paris, chez Alba - Seconde édit., Paris, Albanel, 1836, gr. in-8; **nci, e**lc., 1835, in-8. -

ch. xxxv, p. 361-369.

* Des Maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal... Paris, chez J.-B. Baillière, 1838, deux vol. in 8; tom. 11, p. 370-273. Cagots. Le savant médecin parle d'après Ramond; comme lui, il ne peut donner que des conjectures.

Voyage aux saux des Pyrénées... Clermont-Ferrand, imprimerie de Thibaud-Landriot, 1838, in-8; chap. xu: Goitre ur. — Crétins, elc. pag. 317-335. L'auteur, qui confond les goltreux avec les Cagots, ne fait e répéter, avec de nouvelles errenrs toutefois, ce qui a été dit avant lui. • Histoirs des Progrès de la civilisation en Europe, depuis l'Bre

ritionne juogu'au xixe siècle... tom, 111. Paris, ches L. Hachetic, 1886, in-8; p. 182-184. L'anteur a tiré les détaits qu'il donne, de la Revus de Reinaud , Mazure , Emilien Frossard , Liotibetis , O'Reilly (Xavier Durrieus, Phil. le Bast, M.-N. Bottillet; D. Teodoró Ochoa' et M. le baron Taylor ". Tous ces auteurs h'ont fait fille de courts résumés; sans rien dire de nouveau : aussinoils contenterons nous de les indiquer. Nous devons, cependant! iffils à M. Reinaud, à ghi là specialité de ses études donfie lé droit de prononcer, all moins megativement, dans la question dont il s'agit. Ce savant rejette l'opinion de ceux qui ont

nançour, 1839, ig. 8; p. 406-414.

4 Tableau pittiresque des Pgrénées françaises... Paris, J. J. Ristel; 1889, in-4; p. 7-9.

Béarn , 4 Histoire de l'ancienne province de Gascogne, Bigorre et Béarn..., sorii. 1. Paris, Aimé-André, 1839, in-8; liv. 11, p. 133-136. M. Louiseis

voit dans les Cagots des descendants des Sarrasins.

B Essat sur l'histoire de la ville et de l'arrondissement de Bafas.

Bazas, de l'imprimerie de Labarrière, 1840, in-8; chap. xxex, p. 470. Le nom et l'origine des Gahets. — La rigueur des législateire & lter égard. — La cérémonie de leur exclusion.

Feuilleton du journal le Temps, no du 🕯 mars 1841; réproduit flams l'Echo français du vendredi 5 mars de la même année. L'autetir 7 posé en fait que les Cagots descendent des Wisigoth's.

Dictionnaire encyclopédique de la France... tom. itt, Paris, Firmifi-

Mdot frères, n decenti. in-8; p. 545.

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie... Paris, Ricalris

de L. Hachette, 1851, in-8; p. 288. Diccionario geográfico histórico de Navarra.. Pampiona, impresti

del autor, ano de 1842, in-4º espagnol; p. 4 et 5. D. Teodoro se range de l'ávis de D. J. Yanguas, qu'il omet de citer; comme lui, fi voit dans les Agotes de la Navarre des descendants des lépreux.

to Les Pyrénées..... Paris, C. Gide, 1843, grand in-8; pag. 503-506.

Dans le catalogue des livres de l'historien Conde, livres vendus par sei héritiers après sa mort, on lit au bas de la page 18 cet article : Origen d los Agotes, sansautre explication. Est-ce un manuscrit, th imprime? où et quand fut-il public? Rien n'est indiqué. Peut-être est-ce tout bonnement une copie du traité de D. Martin de Vicay, comme hous l'avons recontan. pour une dissertation portait le même titre, et comprise dans un volume qui appartient à l'Académie de l'Histoire, de Madrid. (Papeles varioté, vol. B 55.) Le catalogue de Conde n'a point été publié; il lut distribu à ditélunes personnes seulement, à l'époque de la vente de cette biblié litegue. En voici le titre : Catalogue of rare, curtous; and distribited

Paris, qu'il cite imparhitement à la fin du volume, pag. 381, note 12.

¹ Invasions des Sarrazins en France, etc. Paris, V° Dondey-Dupré, 1666, în-8; p. 302-506. ui? Histoire du Béarn et du Pays Basque. Pau, imprimerie de L. Vi-



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

rattache aux invasions sarrasines les Cagots du Bigorra et des contrées voisines des Pyrénées, et il qualifie le système de l'. de Marca d'insoutenable. Nous avons grande confiance dans l'érudition de M. Reinaud; mais, dans la circonstance présente, nous voildrions lui voir apporter, à l'appui de son assertion, des preuves plus solides que le nom de Christans, ou de Chrétiens, que l'on donnait autrefois aux Cagots dans les Pyrénées.

Les Cagots n'ont pas seulement servi de sujet à des dissertations historiques, ils ont fourni des héros à des ouvrages d'imagination. L'auteur de Corisande de Maulton.
Me de Montpezat, a imagine une famille de ces malheureux
dans la Soule, pour servir de nœud à une fable intéressante
dont le fond est puisé dans l'histoire du Béarn. En outre,
il y à un roman intitule le Cagoi, nbuçelle Béarnaise, du l'auteur, M. J. Bade, à mis en œuvre, indépendamment des doculticités écrits, que faues détails fournis par la tradition
populaire; il à cie publie à Pau, dans l'Observateur des Pyrénées, huntelos du 30 septembre, et des 2, 4, 7, 9, 14, 16, 21,
23, 28 octobre, 1et, 6, 11, 18 novembre, 1, 9, 13, 23, 27 decembre 18 to, 2, 8 et 10 janvier 1841. Enfin, dans le tome premier de la Mosaique du Midi, recueil in-1, qui se public à
Toulouse, on lit une nouvelle intitulée Le Paria des Pyrénées et signée Z. V. L'auteur à fait précèder sa fahle d'un
précis historique sur les Cagots, qu'il paraît avoir observes;
il les colisidere - colitate les theteendaints de ces tribus guérrières qui envahirent la Gérmaille, l'Espagné, les Gaules, et

Spanish Books, and a few miscellaneous Articles, forming the Library of Don J. Antonio Conde etc. (London) 1826, in-8, pag. 84, un 1168, vol. 17.

Nous tenons de notre savant ami D. Miguel Salva, que le P. Sarmiento est l'auteur d'une duscriation sur les Agois, dout l'original est conservé à Madrid, dans le bibliothèque du marquis de Villafrança. Malant nos efferts, nots n'avons pu oblenir communication de ce legité, place sous le sagnante, comme tous les biens de son propriétaire.

formèrent dans le Midi un royaume dont Toulouse fut la capitale. Le tout va de la page 35 à la page 38.

Dans le tome cinquième de la Revue de Bretagne (Rennes, de Decc xxxiv, in-8), p. 225-234, il y a un morceau intitulé les Montagnes d'Arez. Les Caqueux..., et signé E. D. V. L'auteur introduit les Caqueux dans un roman sur la Bretagne au xiii siècle, sous Pierre de Dreux, dit Mauclerc, et fait descendre cette espèce de parias du moyen-age e des e débris informes d'une population envahissante, descendue du Nord, alors que s'écroulait pièce à pièce le colosse romain, et que les digues armées opposées à ces torrents disparutent, en laissant leurs flots s'épandre librement sur le vaste sol de l'Empire.

Mais l'ouvrage le plus intéressant, dont l'un des héros principaux soit un Cagot, est L'Andorre, par Elie Berthet '. La scène se passe vers la fin de 1815, et le Cagot qui y figure est un maître de forges de Vic d'Essos, nommé Bernard Alric. - C'était, dit le romancier, un grand jeune homme blond, aux formes athlétiques, mais au teint blanc, aux yeux humides, qui témoignaient d'une certaine timidité dans le caractère. Il n'était pas difficile de reconnaître en lui un de ces descendants des Visigoths dont la race s'est conservée pure dans les pays basques, au milieu de ces populations indigènes qui depuis le moyen age lui ont voué une haine mortelle. - A ce portrait, qui se trouve pag. 6, M Berthet a ajouté d'autres détails 2 qu'il paraît avoir puisés dans l'ouvrage de Ramond et qui n'apprennent rich de plus.

Nous devous ranger également parmi les romans un épiwode où figure un Gahet et qui fait partie d'un article de la Gironde, revue de Bordeaux, intitulé Installation de Michel

^{1 1} Cr roman, qui forme le second volume d'un livre dont le premier est hittinié Austin, a paru in-8, à Paris, chez l'éditeur Dumont, en 1842. . . . B Voyez pag. 25, 215, 289.

DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Montaigne, maire de Bordeaux '. Ce morceau, aunoncé comme faisant partie d'un manuscrit qui « était vraisembla-blement le journal inédit d'un ancien serviteur de l'auteur des Essais, » n'est autre chose qu'un pastiche assez mala-droitement exécuté, et ne porte pour tout nom d'éditeur que la lettre G.

⁴ Douxième année, col. 662-589. L'épisode que nous avons en vue ecupe la dornière.

or and a supermittent of states, and concerns of the control o

-50 may a respect to the majority of the contract of the contr



CHAPITRE PREMIER:

Lieux habités par les Cagots. - Histoire particulière de cette race. "!

Commençous par déterminer quelles étaient les logalités habitées par les Cagots.

En France, où ils se trouvaient en grand nombre, ils étaient disséminés dans la Basse-Navarre, le Bays Basque, le Béarn, la Gassogne, la Guianne, le Bas-Poitou, la Bretague et le Maine; en Espagne, ils étaient réunis dans la Haute-Bevarre et plus particulièrement dans la vallée de Bastan, surtont à Arizeun, où sette race subsiste encaps distincte de celle des indigènes, et où les Agotes occupant un quertier séparé nommé Bozate. S'ils sout inconnus dans la Biscaye, il m'en est pas de même pour le Guipuzcoa, et de 1696 à 1776 les justes surent plus d'une fois, comme neus le neurons plus tard, dans le cas de preudre des mesures contre les Agots de la province, ou contre des inglividus péputés tels.

Bossie, que l'on peut cansidérer sinon comme le henpean, au moins pompue le chaf-lieu de tous les Agots de la Neverre espagnole, est situé entre Ordoqui, localité dépandant d'Aniseun, et Espasu, et fait partie du second de ces deux endapits. Il se compess de soizante maisent occupées par soixante et quinze familles, et la population s'y élève à trois cent quatre-vingt-dix ames.

Il y a dans le Baztan une différence notable entre les habitants qui sont propriétaires, et les propriétaires qui ne sont pas habitants. Les premiers jouissent, en vertu de la loi municipale, de droits dont les autres sont privés. Des soixante maisons qui existent à Bozate, vingt-quatre sont ce que les Espagnols appelent vecinales, et leurs maîtres sont en cette qualité considérés comme habitants du Baztan; ils peuvent construire des métairies sur le terrain commun de la vallée, y faire pâturer leurs troupeaux, et ils ont la jouissance des bois comme tous les autres habitants. Mais dans les élections des officiers municipaux, ils n'ont jamais pu élire ni être élus.

Les Agots de Bozate occupent une place déterminée à l'église; c'est la dernière. Dans les processions on les oblige le plus souvent à marcher les premiers. On raconte que vers la fin du siècle dernier nul Bozatense n'avait encore la permission de s'arrêter sur la place d'Arizcun, d'assister au jeu de paume, et de s'asseoir sur les bancs du cimetière quand les autres habitants attendaient que l'effice divin commençat. Ils ne prennent point part, si ce n'est comme musiciens, au bal, ou carrica dantza, qui se tient d'habitude sur la place d'Arizcun; ils en ont un de la même espèce, au centre de leur quartier; neanmoins il y a des occasions où les jeunes gens de Bozate se mêlent avec les sutres habitants sur la place publique.

La plupart des Bozatenses sont pauvres, et exercent les professions de tisserands, de menuisiers, de meuniers, de fermiers, et surtout de ménétriers; ils jouent, sur les places; de la flûte et du tambour de basque. La pêche, à laquelle ils se hivrent, leur donne d'assez grands bénéfices: Le membre des familles aisées s'élève à six ou mitt.

Les maisons de Bosste sont tributaires du château d'Ursua, qui est situé dans le voisinage et qui appartient aujourd'hui au comte de Valdecarzana, grand d'Espagne de première classe: par cette raison toutes les terres que les Agots cultivent, à l'exception de celles, en très petit nombre, qu'ils possèdent dans le terrain commun de la vallée, dépendent de ce château. Néanmoins, au centre de Bozate, il y a un héritage appartenant à la maison dite de Dambolineaca, qui ne paye aucune redevance, et cela parce que, suivant la tradition du pays, cette propriété aurait été autrefois donnée par un seigneur d'Ursua à une fille de la maison que nous venons de nommer; mais rien n'est moins certain.

Dans le siècle dernier, un Goyeneche, comte de Saceda, natif d'Arizcun, fonda, du côté de Madrid, un village appelé le Nouveau-Baztan, pour y transporter les habitants de Bozate, et les soustraire, par-là, au mépris auquel ils étaient en butte dans leur pays. Il y forma, en effet, une colonie d'Agots, et leur donna des terres à cultiver; mais la plupart revinrent à Bozate. Les comtes de Saceda, successeurs de ce Goyeneche, ont un château appelé Lamiarrita, situé aux environs de celui d'Ursúa, tous les deux sur le territoire d'Arizcun.

Je suis entré dans quelques détails relativement aux habitants de Bozate, parce que, je le répète, on peut considérer ce lieu, je ne dis pas comme le berceau, mais comme le chef-lieu de tous les Agets de la Navarre espagnole, et que c'est la qu'on peut espérer de retrouver des traces de leur condition primitive; mais ce n'est pas à dire que tous y soient rassemblés. Autrefois, il y en avait aux portes de Pampelune et dans tout le reste du royaume, et maintenant en en rencontre à Elisande, à Zign et dans les autres villages du Baztan, aussi bien que hors de cette vallée. Ils sont

généralement pauvres; il y en a, cepandant, qui ontfait fortane en Amérique et ailleurs.

L'Aragon a chanssi ses fagots, sinon dans toutes ses parties, au moins dans selle qui aveisine la Navarre et la France, dans le diocèse de Jaca, par exemple, comme neus l'apprend une bulle que nous aurons l'ectasion de rapporter plus tard.

Meintenant, nous allens rentrer en France par le département de la Haute-Garonne, et commencer nes recherches par l'arrondissement de Saint-Gaudens.

Tout le monde s'accorde à dire, dans le pays, que des Cagota, qu'on y appelle Copina, et qu'en croit venus de Taribes, ont habité Saint-Gaudens. Il existe même une rue, an sud de la ville, qui porte leur nom. A l'église, où ils entraient par une petite porte, ils se plaçaient dans un coin qui leur était réservé , et m'avaient aucune communication avec les autres fidèles, dont ils étaient séparés par une balustrade. Ils prenaient de l'ess bénite dans un bénitier qu'on voit encore dans la partie de l'église qui leur était affectée, ou plutôt en la leur donnait au bout d'un bâton. Après cela, il est à peine nécessaire de diss qu'ils étaient un objet de mépris pour la population au milieu de laquelle ils vivaient de leur métier de charpentier, et qui les considérait comme les descendants de obux qui figent la croix de Jésus-Christ. Cependant, les Capins de Saint-Gaudens furent réhai bilités, et une cénémonia des plus pompenses entlieu à cette occasion. Le grand-vicaire se rendit en procession à la grande poste de l'église pour les repevair, et, à dator de cette époque, ils y farent admis sans distinction,

A Aurignas, il y avait autrefois des Cagots, qui y étaient traités somme à finint-Gandens, et qu'en y appoinit austi Capine, nom par lequel agrillatingmeit les individus d'une committe autrins, et als send appointé seus, na vel, né seu

DE SA PRANCE AT DE L'ENRACES.

Une ruelle, appelés en patois ech gouté des Cagote, prouve me cette race a réellement existé à Saint-Béat. Si l'on exanine cette ruelle, isolée d'une rue principale, et dent la gempunication avec la ville pouvait être empêchée par une porte miourd'hui démolie, on en aura une nouvelle preuve. Toues les maisons portent l'empreinte de la misère, et de temps mmémorial des charpentiers opt composé la majeure partie le leurs habitants. Les crétins et les gottreux, que le pou-No confond presque toujours avec les Cagota, sont égales nent représentés à Saint-Béat et dans les villages voisins par quelques familles, dont les membres se font remarquer. 20n seplement par leur état d'idiotisme, leurs goitres et l'autres défectuosités physiques, mais par l'absence du preongement inférieur de la membrane aurienlaire, et un pens hant invôtéré pour un vice qui ne fait qu'aggraver lens etat.

Lexiste encore à Saint-Bertrand, chef-lieu de ganton dans l'arrondissement de Saint-Gaudens, quatre ou cing familles le Cagots métis, c'est-à-dire dont le père ou la mina seulement appartenzient à gette race : il n'est dene pas étonnant m'elles n'offrent aucun caractère particulier. A l'exception l'upe soule ches les individus de lequelle on remanque, plus me chez les autres, des orgilles values semme colles des ours. Les Cagots, ou plutôt les Capots de Saint-Rectrand. l'étaient pas micux traités que seux du Rigerra, du Béarn nt de la Gascogne, dont nous aurons hientés à peniers camund mx, ils exerggicat exclusivement l'état de charactier. masi, dans le pays, copot et cherpentier sont-ils ancore syionymes. Ils avaient au cimetière communique plece à gart, a pénétraient dans l'église, où ils se tenaient à distance des untres fidéles, par une porte particulière, actuellement muise, à laquelle conduisait une stroite exelle. An pêté droit la getta porte et à l'extériour, il y avait sup bénitier une llon

voit encere et qui représente une tête de femme coiffée en cheveux. Nous ignorons si cette forme est un caprice de l'artiste, ou si elle avait une signification hostile aux Cagots; nous sommes plutôt porté à croire que c'est un débris de sculpture qui fut utilisé quand on songea à donner un hénitier à part aux malheureux qu'on voulait isoler. N'oublions pas d'ajouter que la porte des Capots avait entrée dans une chapelle qui pouvait contenir environ quarante personnes. Cette chapelle, où sans doute ces parias étaient parqués pendant les offices divins, est depuis longtemps convertie en une sacristie.

Dans une commune voisine de Saint-Bertrand, à Gourdan, il existe six familles qui sont réputées descendre de deux races infâmes et maudites. La première de ces races est celle des gottreux, ou crétins, dont le fâcheux état souvent décrit semble devoir être attribué à des causes purement physiques et locales. Les familles héréditairement affligées de cette infirmité étaient traitées autrefois de la même manière que les Cagots des Basses-Pyrénées, dont le nom servait et sert encore à les désigner. L'affection morbide à laquelle ces familles sont en proie, se montre bien sussi parfois chez quelques autres; mais cela résulte des alliances et du croisement des races, ou des causes qui ont primitivement donné naissance au mal.

La seconde de ces races réputées infâmes est connue sons le nem de race des Capots ou des Trangots, et son origine est encore un mystère; cependant on croit dans le pays que c'est le reste d'une colonie de proscrits qui s'y réfugia il y a plusieurs siècles. Ce qui est bien certain, c'est que eette race était repoussée de la société des autres hommes et traitée comme les Cagots, peut-être même plus mal; car il n'était pas de vices, pas de crimes qui ne lui fussent reprochés lièxiste. A Gourdan, trois familles constilérées

comme issues de Trangots; et il suffit, lorsqu'elles ent queb que discussion, de leur rappeler qu'elles en descendent pour les couvrir de confusion. Ce qui donne la mesure de la crainte que cette race et celle des Cagets inspiraient aux autres habitants, ce sont ces mots que les anciens ajoutent encore à la fin de leur prière: Des té préservé de la man de Trangot, ét dél diné dét Cagot! (Dieu te préserve de la main du Trangot, et de l'argent du Cagot!) Comme si la tradition eût pu laisser perdre le souvenir de la maissance des Capots, leur curé avait le soin de le consigner dans les registres de l'état civil, dont la tenue lui était confiée.

A Montrejeau, autre chef-lieu de canton du même arrondissement que Saint-Bertrand, il y a eu une famille de Capota, qui habitait dans un quartier situé à environ deux cents mètres de la ville. Le père exerçait la profession de charpentier; il avait trois fils, qui, ayant contracté mariage, devinrent à leur tour chefs de trois nouvelles familles, dont une seulement a prospéré. Ces gens-là étaient mal vus, méprisés; ils avaient un bénitier particulier, derrière lequel il leur était enjoint de se tenir. L'épithète de Cugot n'était point la seule qu'on leur donnât, on les désignait aussi sous le n un de courte-oreille.

Entrons maintenant dans le département des Hautes-Py-rénées.

La petite porte et le bénitier qui témoignent de l'existence d'un nombre plus ou moins grand de Cagots dans une paroisse, se voient encore à Ossun, à Juillan et à Lamarque-Pontacq, communes du même canton. Les Cagots d'Ossun étaient une douzaine environ, et tous charpentiers: ce qui explique l'usage, plus répandu autrefois qu'aujourd'hui, de

^{* «} Le 17 septembre 1704 est né Bertrand Luent, fils de Pierre Luent et de Jesnac Verdigr, de la race des Trangets, habitans de la parolese de Geurdan, » etc. Registres de la semmane de Geurdan.

desprier les gens de cétte profession par le nom de Culist. In avulent a Ossuh tille confresse a part; belle de Saint-Joseph ; ils occupatent à l'église une place séparée, et s'y rendatent pie une petite porte établie pour eux seuls, porte qui entite encore, milis uit peu plus clargie. Il leur était expressement interdit d'entrer par la grande. Un bénitier distinct renfermant l'edu bénite, qu'ils ne pouvaient jamais prendre ailleurs. On raconte à ce sujet une scène facheuse arrivée quelque temps avant 1789. Un Cagot, s'étant perinis de brendre de l'eau bénité au grand bénitier, faillit devenit la victime de quelques individus qui se jeterent sur lui et le frapperent avec violence. Après cela, il est à peine nécessaire de dire que les Cagots d'Ossun ne s'alliaient qu'entre eux; mais une circonstance à noter, c'est qu'à Lamarque leurs marlages n'avalent lieu que le mercredi. Dans cette communic, les Cagots étalent enterrés à part.

Toutes ces histinctions, comine le préjugé qui leur avait donné naissance, ont cessé à Ossun, à Juillan et à Lamarque, depuis la révolution de 1789. A partir de cette époque, les Cagots se sont mèlés au reste de la population, qui ne fait plus aucune attention à leurs descendants.

Dans la vallée d'Argelès, les endroits occupés de nos jours, comme lls l'étaielit autrefois, par des Calgots, sont les suivants:

Asméo, commune de Boo-Silhens.

Mailhoc, — Saint-Savin.
Couture-Bague, — Ayros.
Cagos, — Vier.
Bayès, — Saint-Pattous.
Canarle, — Aige 184.

Préchac, Arbonix, et, à peu d'exceptions près, tous les villages de la vallés; comptent quelques muilles de Cagots.

Elles habitent des hanteur cufonces dans les creax des vallons, entourés d'une telle quantité d'airbres, que les rayons du soleil ont de la peine à pénétrer dans leurs habitations. On dirait qu'ils choisissaient ainsi ces localités pour s'y soustraire aux regards des Bigourdans de caste réputée supérieure. « J'ai vu dans mon enfance, m'écrit M. Bualé d'Argelès, dans quelques vieilles églises, notamment dans celle de mon village (Sallit-Savin), une porte d'entrée et un bénitier réservés pour l'usage des Cagots, qui assistaient aux offices divins dans une tribune particulière, sans contact avec les autres paroissiens. La chose est encore visible dans cetté église presque détruité.

I'ai vu cheore une toute petite chapelle, où vingt personnes pouvalent à peine tenir, au liameau de Mailhoe; peuple encore de ces malheureux: ce qui indiquerait qu'oit y celebrait, pour enx seuls, les offices divins; à une époque que je ne puis prédisér. Mais éditamentent réportée de notre première résolution. Je me suis souvent artisé à ce point, pour intérhogée les hunts de vêtte chapelle; vendue, à l'époque de la thire des mens matteins du competité poque de la thire des mens matteins du la competite propriétée!

Il existe dans la commune d'Aneun, au val d'Azim, uil hameau situé à un kiloniètre environ et à l'est du village, sur la rive droite du gave d'Azim; ce hameau, traversé par le chemin qui va d'Auchn à Buu, conficit en tout sept maisons bities sur un sol áride et misérable! cé qui lui a sans doute valu son nom de Terronère (terre noire). Les habitants de cette localité; tous charpentiers dépuis un temps immémorial, sont tenus pour Capots d'originé anicienne, non-seulement par les gens d'Aneum, mais par les Bigourdans de toute la vallée; et l'on retrouve dans ce hameau le herceau de plusieurs familles de charpentiers réspandées dans le département des hauces l'auces et toutes

réputées appartenir à la caste qui neus occupe. Il existe dans le pays un quatrain ainsi conçu:

En Terranère et Maifhoc, Que son los grans Cagots; En Andurans et Chnarie, Qu'ey la gran Cagotherie.

Les Cagots de Terranère, quelques services qu'ils rendissent comme charpentiers, étant les sculs de cet art dans la vallée avant 1791, étaient repoussés de la société des autres habitants; ils avaient a l'église une porte et un bénitier particuliers, et se tenaient à l'écart dans la chapelle de Saint-Blaise, qui leur était spécialement réservée, tandis que leurs femmes se plaçaient les dernières dans la nef. Ils ne participaient point au pain béni, et n'étaient pas admis à le rendre. Leur cimetière était attenant à celui de la paroisse; mais un mur les séparait l'un de l'autre. Longtemps avant la Révolution, les morts de Terranère étaient inhumés dans un morceau de terre entre Aucun et ce hameau, d'une étendue d'environ un are et demi. Cet emplacement, qu'on appelait Houssa (cimetière) des Cagots, et qui fut abandonné vers l'an 1760, est à cent mètres environ du village et n'a jamais depuis été mis en culture.

Les autres communes du canton d'Aucun qui renferment des Cagots, sont Arbéost, où il s'en trouve cinq ou six familles, Ferrières qui compte soixante-huit individus réputés tels, et Marsous, où l'on signale deux frères issus d'une femme de cette caste et d'un habitant de race pure. Comme leurs pareils de Terranère, les Cagots de Ferrières avaient, avant 1789, un bénitier et un cimetière particuliers.

Les Cagots de la vallée d'Argelès, s'il faut s'en rapporter à la tradition du pays, avaient les oreilles sans lobe et l'haleine très-puante. On croit encore qu'ils avaient sous la peau

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

de petits grains semblables à ceux des cochons ladres. Il a pas rare de voir de vieilles femmes, lorsqu'elles se querels lent avec quelqu'un réputé cagot, lui montrer la langue ou le derrière de l'oreille, où l'on croyait que les grains de la ladrerie étaient apparents. Quoi qu'il en soit, les Cagots vivent avec le reste du peuple, et le préjugé qui les en séparait a tellement perdu de sa force, que les parents ne croient plus se déshonorer en mariant leurs filles avec des individus de cette race. Quelquefois, cependant, on trouve des exceptions; mais elles deviennent de plus en plus rares. En 1841, une jeune fille de Cheust-pouvait faire un très-bon mariage en acceptant la main d'un Cagot du voisinage. Les deux jeunes gens se convenaient parfaitement; cette union sourialt beaucoup au père et à la mère de la future. La grand'mère la fit rompre, en déclarant que jamais elle ne consentirait à que pareille alliance; que, tant qu'elle vivrait, le sang de sa famille resterait pur. D'autres parents, moins scrupuleux, marièrent, quelques mois après, leur fille à ce Cagot, quoiqu'elle eut plus de fortune que la première. Il est à remarquer qu'en certains endroits les familles cagotes occupent le premier rang et jouissent de la plus grande considération.

A Lourdes, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Argelès, il y a encore quelques familles signalées comme devant leur origine à la race des Cagots: ce qui ne les empéche point de s'allier par des mariages avec les autres habitants. Il existe, au nord-ouest de la ville, sur la rive droite du ruisseau Lapaca, le long de la route royale de Lourdes à Pau, un petit hameau isolé qui porte le nom des Cagots. Ce hameau, de médiocre apparence, aurait été dans le principe, si l'on en croit la tradition, l'asile exclusif de cette race. Les individus qui en faisaient partie avaient, dans l'église de la paroisse, une place particulière, ainsi qu'une petite porte et un bénitier que l'on y voit encore. On croit, néanmains,

MIST. DES BACES MAUDITES. L.

qu'ils étaient inhumés sans distinction dans le cimetière commun. Tous les Cagots de Lourdes que M. Arrou, instituteur de cette ville, a pu observer, ont, à quelques exceptions près, la partie inférieure du corps, depuis l'aine, beaucoup plus courte que la partie supérieure, les jambes et les cuisses un peu arquées, le cou court, les yeux bleus ou olivêtres, enfoncés dans de petits orbites, le regard vif, les oreilles très-petites et sans lobe. C'est à cette dernière particularité que partout le peuple croit les reconnaître, abstraction faite de tout autre signe.

Dans la commune de Juncalas, canton de Lourdes (vallée de Castetloubon), il y a trois familles que l'on prétend être originaires des Cagots. Elles ont toujours vécu mêlées aux antres habitants, qui, néanmoins, repoussaient leur alliance, il y a à peine cinquante ou soixante ans. Toutes trois exercent des professions différentes : celles de charpentiers, de laboureurs et de forgerons. Le caractère primitif de leur physionomie, qui, il y a quarante ans, présentait le même type que chez les Cagots de Lourdes, s'est effacé par suite du croisement des races. Il existait, dans l'église de Juncalas, une petite porte, qui a été fermée depuis moins de vingt ans, et un bénitier extérieur encore existant, le tout à l'usage exclusif des Cagots. Morts, on les enterrait avec les autres.

Il existe, dans la commune de Gazost (vallée de Castetloubon), une scule famille de la race des Cagots. Il y a environ un siècle qu'un jeune homme d'une commune étrangère, Cagot d'origine, vint s'engager, en qualité de domestique, chez un paysan de Gazost, dont il séduisit la servante. Après avoir longtemps combattu les répugnances de celle-ci, il devint enfin son époux. La famille issue de cette union a toujours vécu parmi les autres habitants, qui, dans les petites querelles de localités lui prodiguent l'épithète injunteme de Cagof. Dans les premiers temps, ce ménage faisait des solives de sapin, qu'il allait vendre à la ville et ailleurs; il y eut ensuite, dans cette famille, des tireurs de laine; aujourd'hui on y trouve un chirurgien et un garde-champètre. La seconde génération, que j'ai connue, m'écrit M. Arrou, possédait les mêmes caractères de physionomie que les Cagots de Lourdes, et de plus une tête d'un développement plus qu'ordinaire. Ces différences n'existent plus dans la génération actuelle, confondue avec les autres habitants. Le peuple ne reconnaît les Cagots qu'à l'absence du lobe auriculaire.»

A Luz, chef-lieu de canton dans le même arrondissement, il y avait autrefois un grand nombre de Cagots; il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir de ces hommes. On désigne encore deux familles comme descendant de ces malheureux; mais elles vivent parfaitement bien avec les autres habitants, et n'en diffèrent en rien sous le rapport de leur physionomie et de leurs mœurs. Si j'ai dit que les Cagots étaient autrefois nombreux à Luz, c'est que j'ai été amené à le penser par la porte et le bénitier qui leur étaient réservés dans l'église du lieu 4.

Tout le monde, à Saint-Pé, chef-lieu de canton dans le même arrondissement, s'accorde à croire qu'il y existe en-

⁴ Ce bénitier, si souvent cité, se trouve incrusté à l'angle intérieur du mur de la porte qui est au midi de la chapelle contigué à l'église, et presqu'en face de la petite porte du mur d'enceinte par où entraient les Cagots. Suivant toute apparence, il fat enlevé du mur primitif de l'église-mère ag 1589, et placé où il se trouve aujourd'hui; mais on l'a tellement incrusté dans le mur, qu'il n') a qu'un des angles qui paraisse. L'artiste y avait sculpté la tête de quelque animal; mais cette tête, formant saillie, a été dégradée et même coupée.

On trouve des vues de l'église de Luz, dans les Sourenirs des Pyrénées, par J. Jacottet... À Paris, chez Gihaut frères, sans date, grand in-folio, n° 31; et dans l'ouvrage intitulé Excursion dans les Pyrénées... par Ft. Mialhe et Ft. Dandiran. À Paris, chez Mialhe frères, 1837, grand in-fol., n° 68.

core deux ou trois familles de la race des Cagots; à s'en rapporter à une tradition qui subsiste encore de nos jours, ces parias s'y scraient trouvés autrefois en nombre, et leurs querelles, leurs dissensions avec le peuple, les anecdotes où ils figurent, sont le sujet de récits qui, faits par des vieillards, ne manquent jamais d'intéresser ceux qui ne comptent pas plus d'un demi-siècle de vie. Aujourd'hui les Cagots de Saint-l'é n'ont pas de préférence bien marquée pour une profession plutôt que pour une autre; ils sont ou cordonniers, ou tisserands, ou marchands, tandis qu'autrefois ils n'étaient et ne pouvaient être que charpentiers : de là ce vieux dicton patois encore en usage dans le pays : A la maisou deü Cagot la gouttère, qui correspond au proverbe français : Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés.

Les Cagots de Saint-Pé assistaient aux offices divins dans une espèce de vestibule qui donne entrée dans l'église, mais qui en est distinct. Ils passaient par la porte extérieure qui ouvre sur le cimetière, et qui leur était commune avec les autres fidèles, et prenaient de l'eau bénite dans un bénitier qui se trouvait à droite derrière cette porte. Il leur était interdit de franchir le seuil de la porte intérieure et de s'introduire dans l'église. A une époque évidemment très-reculée ces parias avaient, suivant une tradition qui se conserve encore, une église à cux qu'on appelait Gleisiate, et dont l'emplacement situé tout-à-fait à l'extrémité occidentale de cette ville est aujourd'hui un champ .. cultivé. Ce ne fut probablement qu'après la destruction ou la chûte de ce bâtiment qu'ils furent admis au vestibule de l'église paroissiale. Ils avaient encore à eux un autre emplacement, connu depuis sous le nom de Paianquet, situé vers le centre de la ville, où ils enterraient leurs morts à part. Cet emplacement, devenu longtemps après le cimetière des protestants, et ensuite, après la disparition de ceux-ci.

un dépôt d'immondices, a été utilisé, depuis environ vingt ans, pour la construction d'une partie de la chapelle des Filles de la Croix.

S'il faut en croire les renseignemens fournis à M. Arrou, par un de ses amis, ancien élève de feu M. l'abbé Julien, de Montaut (Basses-Pyrénées), à qui ce dernier les aurait souvent répétés, le hameau appelé Réouilhès, situé sur la rive gauche du Gave, à l'extrémité nord-ouest de la forêt de Lourdes, et dépendant de la ville de Saint-Pé, aurait été bâti et habité par une peuplade de Cagots. M. l'abbé Julien aurait ajouté qu'à une époque remontant à plusieurs siècles, une rixe s'étant engagée entre les Cagots de Réouilhès et quelques habitans de Lourdes, ceux-ci furent massacrés, et que leurs têtes séparées des troncs servirent de boules pour jouer aux quilles sur la place de Saint-Pé. A la suite de ces actes de férocité, les Cagots auraient été condamnés, entre autres choses, par arrêt du parlement de Toulouse, à ne plusentrer dans la ville de Lourdes que par la petite rue dite Capdetpourtet, à ne marcher que sous les gouttières, avec défense expresse de s'asseoir en quelque endroit que ce fût et d'arriver en ville après le lever du soleil, et injonction d'en sortir avant son coucher, le tout sous peine, pour chaque contrevenant, de se laisser couper deux onces de chair sur toute la longueur de l'épine dorsalc. Ce fait, que M. Arrou regarde comme vrai en lui-même, et dont aucune pièce ne nous garantit l'exactitude, est communément attribué aux habitants de Saint-Pé en général. Ce que l'on peut assurer, c'est que cette ville renfermait autrefois beaucoup de Cagots, qui y étaient traités comme dans les communesenvironnantes, et enterrés à part.

A Montgaillard, sur la route de Tarbes à Bagnères, il y a encore des Cagots et en assez grand nombre. Ils habitaient autrefois un quartier qui porte toujours le nom de quartier des Charpentiers ou des Cagots. La porte par laquelle ces parias devaient entrer dans l'église existe encore avec leur bénitier, au couchant de cet édifice; mais elle est murée. Une partie du cimetière leur avait été assignée, et on continue à les y enterrer; mais il est à croire que cela tient plutôt à l'usage établi qu'à toute autre cause, usage qui consiste à inhumer autant que possible chaque individu auprès de ses ancêtres. Au reste, les habitants de Montgaillard n'éprouvent aucune répugnance à s'allier avec les Cagots.

A Campan, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Bagnères-en-Bigorre, à une lieue et demie de cette ville, il y a cinq ou six familles que le préjugé flétrit du nom de Cagotes et tient réléguées dans un quartier séparé du gros de la commune, appelé quartier des Cagots '. « l'ai, m'écrit M. le docteur Abadie, connu les chefs de ces familles ; ils exerçaient tous le métier de charpentier. Il y a cinquante ans, ces familles ne s'alliaient qu'entre elles; aujourd'hui, elles se sont mèlées aux autres habitants. Leur physionomie ne présente aucun caractère particulier. On remarque seulement que les individus provenant des familles Pescadère, Latoure, Lacôme et Daléas, ont la peau très-blanche et; les yeux gris, circonstances d'organisation, ajoute M. Abadie, qui s'expliquent par la prédominance du système lymphatique, résultat d'une habitation froide et humide.»

Les individus réputés cagots étaient, il n'y a pas longtemps, enterrés à part dans le cimetière commun ²; ils entraient dans l'église par une porte particulière ³, et y occu-

⁴ A l'orient de Campan, sur la rive droite de l'Adour. Le reste de la commune est sur la rive gauche.

Dans l'ancien cimetière attenant à l'église. On avait affecté aux Cagots la partie occidentale.

C'est anissi par la porte la plus eccidentale qu'ils antesient à l'église.

paient une place désignée encore aujourd'hui sous le nom de rang des Cagots . On voit à droite de la porte par où ils entraient, porte qui se trouve sous le clocher, un petit bésnitier qui leur était affecté. Ce bénitier porte une sculpturs qui a disparu en partie sous le ciseau; les traces qui subsistent ressemblent assez à la patte d'un grand oiseau.

Les familles dites Cagotes de Campan n'ont pas de crétins. Le médecin que je viens de crter ne connaît chez elles qu'un rachitique, encore peu difforme. Il observe, en outre, que tout le monde, dans ces familles, a le lobe de l'oreille bien normal.

La commune de Guizerix, qui faisait autrefois partie de l'archiprètré de Castelnau-Magnoac, et qui maintenant se trouve dans le canton de ce nom, arrondissement de Bagnères-en-Bigorre, renfermait des Capots, qui avaient un quartier particulier, et une petite porte réservée pour l'entrée et la sortic de l'église; les autres fidèles se seraient bien gardés d'en faire usage. Cela dura jusqu'à la visite faite en cette église par Louis d'Aignan du Sendat, archidiacre de Magnoac, qui, pour abolir cette distinction, passa, en sontant du lieu saint, par la porte des Capots, accompagné du curé et des autres ecclésiastiques de la paroisse et de coux de sa suite. Le peuple, voyant cela, les suivit aussi, et, depuis ce temps-là, tous les habitants ont passé indifféremment par l'une ou l'autre porte?

Il ne fallait rien moins qu'une parcille initiative pour vaincre la répugnance qu'inspirait la porte maudite, nonseulement aux gens du peuple, mais a ceux que leurs lumières auraient dù garantir d'un tel préjugé. Nous en trouvons la mesure dans le mechant tour qu'un habitant de

³ Ghron. scel. du dies. d'Auch, peg. 397, 398.

<sup>C'est aujourd'hui la place occupée par les notabilités de l'endroit.
Partie occidentale de l'église.)</sup>

Larroque, commune du même canton que Guizerix, joua à son curé : il mit du gravier dans la serrure de la porte par laquelle ce dernier entrait, pour l'obliger à passer par celle des Cagots. Il n'y a pas à douter que le tour ne fût sanglant, puisqu'on en a conservé la mémoire dans le pays. On y garde également le souvenir d'une espiéglerie dont nous n'aurions pas cru les Cagots capables et dont on n'a pu nous dire le but. A en croire une octogénaire, ils auraient creusé un trou fort profond au bas de la côte, près du ruisseau de la Jeze, et tait sortir de là des cris semblables à ceux d'une personne qui se plaint, à la grande terreur des lavandières, qui n'auraient plus osé approcher de l'eau sans ètre escortées. La même octogénaire rapporte qu'ils avaient creusé un autre trou pareil dans le padouent, ou bois communal, et que le peuple, ignorant d'où provenaient ces cris, s'y était transporté processionnellement pour les faire cesser. Il est permis de croire que les Cagots n'étaient pour rien dans cette affaire, qui probablement n'aura été mise sur leur compte qu'après coup, en raison de l'isolement dans lequel ils vivaient, et de l'opinion qu'on avait qu'ils étaient magicieus. Il existe encore à Larroque deux familles réputées issues de Capots.

Tel est aussi le nombre de celles qui sont signalées ainsi à Hachan, commune voisine. Il y en avait autrefois quatre, dont les membres étaient assez nombreux pour que tous les habitants, encore aujourd'hui, soient appelés la Capotaille de Hachan.

Il a existé aussi des Cagots dans la commune de Hèches (canton de la Barthe-de-Neste), située à l'entrée de la vallée d'Aure au pied d'une montagne, à environ douze kilomètres de Lannemezan : on le voit par la petite porte et le bénitier que l'église du lieu a conservés. On m'a également assuré qu'il se trouve une femme de pure race cagote au hameau

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

de Lapoutge, qui dépend de Mazouan, commune située au pied de la montagne, à une demi-heure de Hères.

Dans la situation où se trouvait autrefois Lannemezan, il serait étonnant qu'il n'y eût pas eu de Cagots : ce n'était en effet qu'un petit village au milieu de forêts et de vastes landes, à douze ou quinze kilomètres de l'entrée de la vallée d'Aure, et par conséquent très-propre à leur retraite. Les habitans de race pure les reléguèrent au midi du village, dans un hamcau voisin de la forêt communale appelé Capde-la-bielle, et l'on y trouve encore deux familles réputées d'origine cagote. Les alliances successives qu'elles ont contractées ont effacé leur type primitif; mais, s'il faut en croire la tradition, leurs premiers ancêtres différaient des autres habitants par une tête plus grosse et par un crâneplus large. Ces familles n'étaient sans doute pas les seules de cette espèce qui existassent à Lannemezan; mais les autres ont réussi à se fondre, par des alliances, dans la masse générale, et leur origine n'est plus connue. Avant qu'il en fût ainsi, ils ne pouvaient prendre de l'eau bénite que dans un bénitier particulier ni entrer à l'église que par une petite porte pratiquée au mur septentrional et donnant sous la tribune, place qui leur était assignée, avec défense de pénétrer plus loin. Je n'ai pu savoir s'ils étaient enterrés à part ; mais il existe, à côté de la porte dont il vient d'être question, une petite partie de cimetière longeant l'église vers le levant, où personne n'a été inhumé depuis nombre d'années : ce qui ferait présumer qu'ils étaient enterrés en cet endroit.

L'église de Campvern, village situé à six kilomètres de Lannemezan, au milieu de vastes landes, présente aussi une petite porte avec un bénitier à côté. Si l'on en croit les vieillards à qui l'on demande l'explication de ces deux choses; il y avait autrefois, dans un quartier du village, des gens qui vivaient séparés des autres habitants, pour lesquels ils étaient des objets d'horreur. Ne pouvant les chasser, voyant d'ailleurs qu'ils étaient inoffensifs, ils les laissèrent tranquilles et leur permirent d'assister aux offices divins; mais, ne voulant pas être confondus avec eux, ils firent percer une porte pour eux seuls et les placèrent à côté d'un pilier latéral à cette porte, sur lequel se trouve le millésime 1600. Les vieillards qui font ce récit croient bien se rappeler qu'on donnait à ces individus le nom de Cagots.

On raconte aussi, dans le pays, qu'à la même époque environ, un certain nombre d'hommes se réfugia dans le chàteau de Mauvezin, dont on voit encore les ruines à un quartd'heure de Campvern, qu'ils vivaient de rapines et entièrement séparés des autres habitants du pays, et qu'ils se mettaient à l'abri de la haine populaire au moyen d'un pontlevis. Un seul homme de Mauvezin, qui faisait journellement paitre ses moutons aux environs de ce repaire, parvint à les aborder et à capter leur confiance. Il en devint maître à ce point qu'un jour, après s'être concerté avec les principaux habitants de son village, il engagea les individus en question à sortir tous du château, jusqu'à un hoiteux qu'il porta sur ses épaules, pour aller jouer aux quilles dans un champ situé au midi de leur retraite, et qu'on appelle le Champ de Bataille. Après avoir joué avec eux un certain temps, il fit semblant d'avoir soif et feignit d'aller boire dans le château. Une fois entré, il lève le pont et se met à crier. A ce signal convenu, le tocsin sonne, et tous les habitants de Mauvezin se jettent en masse sur ces malheureux, qui, se trouvant sans armes et dans l'impossibilité de rentrer dans le chàteau, succombent sous les coups des assaillants. On n'est pas bien d'accord sur le nom de la race à laquelle appartenaient les victimes. Certains croient que c'étrient des Cagots; pour moi, je pense que c'étaient des Bohémiens. Il n'est point rare de prouver dans l'histoire des contrées méridionales de la France des exemples de luttes à main armée entre des hordes de ces bandits et des habitants du pays. On cite un combat que les Viannois soutinrent, en 1632, contre une compagnie de Bohémiens qui voulait loger par force dans la ville. Ces aventuriers périrent tous; leur chef fut pris et conduit devant le parlement de Bordeaux, qui le condamna à être pendu '. Vingt et un ans auparavant, le maire et les jurats de cette ville donnaient l'ordre au capitaine du guet d'opérer l'arrestation d'un chef de Bohémiens qui s'était enfermé dans la tour de Veyrines, à Mérignac, d'où il infestait le pays 2. Mais revenons aux Cagots, que cette digression nous a fait perdre de vue.

Suivant Laboulinière, qui renvoie à un manuscrit communiqué 3, il y avait plusieurs familles cagotes en Aure; les Fachan de Saint-Lary en étaient les seigneurs. Il a dù en exister également à Tuzaguet, commune du canton de Nestier; en effet, on y conserve par tradition que la porte pratiquée au nord de l'église l'avait été pour l'usage exclusif des Cagots.

Nous allons entrer maintenant dans le département des Basses-Pyrénées, où nous trouverons un plus grand nombre de Cagots, comme des renseignements plus abondants et plus positifs pour leur histoire.

⁴ Annuaire ou Description statistique du département de Lot-et-Garonne... Par M. C. Lafont-du-Cujula. A Agea, de l'imprimerie de Raymond Noubel, 1806, in-8; p. 70.

² « Ledict jour fut enjoinet au cappitaine du guet de se transporter à la baronye de Veyrines, et se saisir du cappitaine des Bohemes qui faisoit hà des ravages et larreclas, et qui s'estoit mis dans la tour dudict Veyrines. Et pour y aller en diligence. » Registres de la jurade de Bordeaux, conservés à l'hôtel-de-ville, volume s'étendant du 5 janvier au 31 juillet de l'an 1611, folio 128 verso.

folio 128 verso.

⁵ Itin. desc. et pitt. des Hautes-Pyrinéss, tom. 1^{es}, ch. VII, pag. 73 ct. 79, en note.

Arrondissement de Pau.

Canton de Clarac-près-Nay. — La commune de Coarazze compte trois familles réputées cagotes', dont l'une se fait remarquer par la fraicheur de son teint; elle a pour auteur un homme natif de Buzy; ses membres, comme les autres Cagots de Coarazze, exerçaient l'état de charpentier ou de scieur de long. On y voyait une habitation appelée la maison des Cagots, qui maintenant n'existe plus. A Beuste, cinq familles passaient pour avoir du sang cagot dans les veines; leurs membres étaient enterrés dans un coin du cimetière, actuellement affecté aux protestants. A Angaïz, comme à Bordes, il y a encore une famille de charpentiers réputée cagote; on en comptait deux à Bénéjacq au commencement du siècle dernier. Le même nombre de familles existait anciennement à Igon: l'une d'elles est éteinte, les membres de l'autre vivent mèlés aux autres habitants; leur profession a été de tout temps celle de cultivateur. A Lestelle, il y a un champ vulgairement appelé Darreus-Cagots, et deux ou trois maisons vaguement réputées pour avoir appartenu à des individus de cette race.

Suivant l'abbé Julien, déjà nommé, il aurait existé jadis, à Montaut, un nombre assez considérable de Cagots, qui auraient émigré dans la ville de Toulouse, dont une rue ou un quartier, peuplé par eux, aurait pris le nom de Montaut. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a eu autrefois, dans la commune ainsi nommée, un grand nombre de Cagots; ils étaient charpentiers et vivaient séparés du reste des habitants. Leurs maisons se trouvent, en partie, situées au sud-ouest de la commune. Quelques autres étaient à l'ouest; elles ont été démolies, et ce quartier conserve toujours le nom de Chrestiaàs. Les Cagots de Mon-

taut avaient pour eux seuls, à l'église de cette commune, une petite porte, extrèmement basse, appelée porte des Cagots dans un acte de sépulture de l'an 1630, et un bénitier, qui a été enlevé. La petite porte a existé jusqu'à la fin du siècle dernier. Actuellement il n'existe plus de Cagots à Montaut. L'année dernière, une famille appartenant à cette race, d'après la croyance populaire, a vendu les possessions qu'elle avait dans la commune et s'est allée établir, à ce que l'on prétend, dans le l'ays Basque. Peut-ètre est-il nécessaire de dire que cette aliénation de biens et ce départ n'out été nullement forcés. Toutes les relations, qui, d'ordinaire, unissent les habitants d'une commune, existaient entre ceux de Montaut et les membres de cette famille.

Canton de Gartin. - A Baliracq, on a pu voir jusqu'en juillet 1813, au nord de l'église, un cimetière où jadis on enterrait les Cagots. En défrichant ce petit morceau de terre et en détruisant la haie qui le séparait du lieu consacré à la sépulture du reste des paroissiens, on a exhumé des ossements appartenant à la race maudite, et on les a mis dans un trou éloigné des autres cadavres. Les communes de Burosse, Castelpugon, Mascaras, Monela et Saint-Jean-Poudge avaient chacune une famille de Cagots, dont la postérité existe encore; dans cette dernière localité, leurs sépultures occupaient une place distincte à l'une des extrémités du cimetière, au midi, sous des ormes, place que leurs descendants conservent toujours pour le même usage. A Taron, on voit encore, tout près de l'église, sur une petite place appelée Peyras, une colonne en maçonnerie surmontée d'une petite croix en pierre et portant d'un côté le millésime 1663 et de l'autre cette inscription latine : Absit gloriari nisi in cruce Domini. Cette croix était, dit-on, celle des Cagots; autour d'elle se trouvait sans doute leur cimetière : ce qui le ferait croire, c'est que le plus proche voisin voulant creuser un puits à deux mêtres de distance, y trouva des ossements humains. D'ailleurs la forme de ce petit monument et le vide qu'on y remarque du côté du levant, vide qui n'existe plus depuis qu'on y a placé la boîte aux lettres, indiquent suffisamment une de ces lanternes des morts qu'on élevait autrefois dans les cimetières et sur lesquelles on a tant écrit '. Une pierre bleue, placée au milieu de l'entrée de l'église de Taron et la seule de cette couleur, servait de borne entre les Cagots et le reste des habitants. On l'y voit encore.

Une autre particularité distingue l'église de Saint-Jean-Poudge. Outre une porte dite des Cagots et pratiquée au nord de l'édifice, porte par laquelle, il n'y a pas bien long-temps, la majeure partie de la commune se serait fait scrupule de passer, il s'en trouvait une autre au sud, de plus petite dimension que la première et dite également des Cagots. Cette porte a été murée.

Canton de Lembeye.—A Crouseilles le nombre des familles réputées cagotes s'élève à dix ou douze, toutes composées de charpentiers, de tonneliers et de charrons; à Gayon et à Momy il monte à deux, et à Lalongue il n'y en a qu'une. Moncaup en compte plusieurs dans son sein. Une Cagote de Seméac, ayant épousé un certain Majoureau de Moncaup, avait perdu cette qualité en vertu de la maxime béarnaise qué lou marit qu'és descagoutibe sa henne. Cette femme est décédée à Moncaup le 18 novembre 1835, àgée d'environ 92 ans, et fut enterrée le lendémain dans l'enceinte du grand cimetière; ceux de sa race étaient autrefois inhumés, entièrement séparés des autres habitants, dans un coin, transformé, depuis plus de trente ans, en un petit verger dépen-

Voyez, entre autres traités, le mémoire de M. A. de Chasteigner, la su congres archéologique de Poitiers en juin 1843, et publié dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

dant du presbytère communal. Une particularité qui m'est signalée par M. Sarthou, instituteur de la commune, et qui ne manque pas d'intérêt, c'est que des personnes auxquelles il s'est adressé pour avoir des renseignements, cinq étaient cagotes et avaient, toutes, les oreilles courtes. Ne serait-ce point pour ce seul motif qu'elles seraient réputées cagotes?

Il y a eu, il y a encore des Cagots dans la commune de Luccarré, où l'on a conservé le souvenir de deux familles dont les membres étaient cordonniers et charpentiers. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'une, composée de laboureurs. Autrefois, lorsqu'à l'église on faisait la distribution du pain bénit, on le présentait aux Cagots au bout d'une longue fourchette en bois. Dans la commune de Lussagnet, il existe deux familles qui, au dire des vieillards, seraient entachées de cagotisme; à Lusson il n'y en a pas, si ce n'est une branche de l'une de ces familles. A Cosledia, la tradition désigne encore quelques Cagots. A Seméac, avant la Révolution, il y avait quatre familles de ces parias; une est éteinte, deux sont dispersées dans les communes voisines. et une subsiste dans l'endroit. Les registres de la paroisse qui correspondent au xvije siècle contiennent divers actes où les parties sont désignées comme Capots', et dans les

¹ « Le 1a juin 1649, a été baptisé Guilhaume de Labarrère, Capot, de Seméac, fils a Jean de Labarrère et à Gailhardine de Mocau, mariés; parrain Guilhaume et Anne de Labarrère. Le saint sacrement a été confécé par moi. Signé: J. Funé, prêtre. »

[«] Le 27 décembre 1653, a été baptisé Bernard de Labarrère, Capot, de Seméac, fils à Jean de Labarrère et à Goualhardine de Mocau, mariés; parrains Bernard et Pierre de Mocau, freres, du lieu de Lalongue. Ledit Pierre a fait tenir l'enfant au fond du baptême, et substitué à sa place Catherine de Labarrere, sœur de l'enfant baptisé. Le sacrement, » etc.

e Le 4 mai 1659, a eté baptise Pierre de Labarrère, dit Crestiaa, de tioméac, fils à Joan de Labarrère et Marie de Labarthe, mariés; parraine Pierre de Labarthe, de Beutayou, et Catherine Duplaa, mariés, » etc.

[«] Le vingt-huitième décembre mit six cent soisante, a été baptiede Marie de Labarrère, fille à Jean de Labarrère et Marie de Labaille, Capots, iceux de Seméac; parrains Jean Duplea et Marie Buplea, Capets, du

denx livres terriers de l'endroit, leurs champs ou les pièces de terre qui leur appartenaient sont appelés les champs du Chrestiaa ou du Capot '.

« L'an de notre Seigneur 1666, et le 30° jour du mois de novembre, je, Arnaud de Lacaze, prêtre, recteur de cette église Saint-Vincent du présent lieu de Seméac, ay baptisé une fille née le 30 novembre et de Jean de Labarrère, de Seméac, et de Marie de Labache, de la parroisse de Bentayou, mariés, Capots, à laquelle on a imposé le nom de Marie; le parrain a été Mathieu Duplaa, de la paroisse de Sansons, la marraine Anne de Lafon, de la paroisse de Simacourbe, mariés.

Signé: Lacaze. »

a L'an de notre Seigneur 1671, et le 12° jour du mois de mars, je, Arnaud de Lacaze, prêtre, recteur de cette église Saint-Vincent du présent lieu de Seméac, ay baptisé une fille née le jour susdit et de Pierre Beradet, de la paroisse de Saint-Jean-Poudge, et de Catherine de Marlet, mariés, Capots du présent lieu de Seméac, à qui on a imposé le nom d'Anne; le parrain a été Pierre de Lafourcade, de Blachou, et la marraine Anne d'Arruau, mariés, du présent lieu de Seméac.

Signé: Lacaze.

l'Arruau, mariés, du présent lieu de Seméac. Signé : LACAZE.

* Extrait du Livre terrier de Seméac, établé le 13 avril 1684.

« Chrestiaa dessus possède sa maison, grange, jardin et vigne, de contenance de deux journaux, trois quarts, cinq escats; confronte orient terre de Fouix, midi au chemin public, couchant et septentrion terre de Fouix; contient 2 journaux 3/4.

« Plus possède autre piesse de terre, lande et baradat, terre labourable, vigne et pré, lout en un tenant, de contenance de vingt journaux, deux escats.»

« La fille du second lit deu Chrestiaa dessus possède un journal de terre labourable, que seu son père lui laissa par testament; confronte terre de Cascarret, qu'il a acquis deu Chrestiaa, et au chemin de service. » Extrait du livre terrier de Seméac, de l'année 1734.

« Geláa Pucheu possède sa maison, bassacour, jardin et terre labourable, qui confronte d'orient à chemin public, midi terre de Cabanné, couchant de Houix, septentrion du Capot; contient 2 arpents, 24 escats.

« Le même possède autre pièce de terre, vigne et labourable, appellée au Planté, qui confronte d'orient à terre de Gassiot, midi chemin public, de Coustau, du Capot et de Quintaa, septentrion de Cabanné; contient 2 arpents.

« Cabanné possède une pièce de terre labourable, qu'il a acquis de la fille du Chrestiaa, qui confronte à terre de Cascarret, qu'il a aussi acquis du Chrestiaa, et à chemin de service; contient un arpent.

« Tisné possède une pièce de terre, pré, appellée Larribère du Chrestiaa, qu'il a acquis de Labarrère, qui confronte d'orient à terre du Barbé, midi chemin de servitude, couchant terre restante dudit Labarrère, septentrien de Cabanné, contient un arpent. »



de la france et de l'espagne.

A en croire une vieille tradition rapportée par M. Patercq, instituteur à Seméac, les Cagots avaient été distribués dans les communes : ceux de cette localité seraient, par conséquent, des étrangers. Ce qui paraît plus certain, c'est que des quatre familles réputées cagotes avant 1789, une seule paraît avoir eu de temps immémorial son établissement dans le village : c'est la famille Labarrère, qui, dans toute espèce d'acte, registre, ou livre terrier, est indiquée avec la qualification de Cagot, Capot, ou Chrestiaa. Les autres étaient des garçons capots des communes voisines, qui étaient venus se marier avec de petites héritières de Seméac, et sans doute depuis l'ordonnance qui défendait de les qualisier ainsi; car cette épithète ne leur est donnée nulle part, quoiqu'ils passassent pour Capots dans l'opinion publique. Dans un village du même canton, à Simacourbe, il y avait deux familles de ces malheureux : c'est du moins ce que rapporte la tradition du pays, les registres de l'église et de la mairie étant muets à cet égard. A défaut de tous ces témoignages, nous avons, pour constater l'existence d'un nombre plus ou moins grand de Cagots à Lespielle, le nom d'une fontaine qui existe sur la propriété de M. de Saint-Jammes et qui est vulgairement appelée la Houn deus Cagots. Dans une commune peu éloignée de là, à Castillon, il se trouvait, il y a environ cinquante ans, une famille de cette race qui est actuellement éteinte et dont la maison est détruite; l'emplacement sur lequel elle s'élevait et qui a été converti en terre labourable, conserve toujours le nom de Cam du Cagot. Dans l'église de Bordes, commune qui touche Castillon, il existe au nord de l'édifice une porte murée et un bénitier dits des Cagots. Nous n'aurions point fait mention de cette particularité que présentent la plupart des églises des Pyrénées et des Landes, si nous n'avions à ajouter que la porte en question est surmontée du monogramme

du Christ, X, P, 8, accompagné de l'A et l'A, le tout dans un cercle de 45 centimètres de diamètre, à peu près comme dans l'inscription qui se voit au-dessus du portail de l'église de Saint-Macaire (Gironde), monument qui paraît appartenir au style roman du XII° siècle. Ne peut-on pas supposer, sans trop s'écarter de la vraisemblance, que ce monogramme n'avait été placé là que parce qu'il représentait aussi le nom des Chrestiags condamnés à passer au-dessous?

Canton de Lescar. - Avant 1789, les communes d'Arbus et d'Aussevielle comptaient chacune cinq ou six familles de Cagots; Artiguelouve, Caubios, Lons et Siros en avaient aussi, plus ou moins '. Trois familles sont réputées cagotes à Denguin, et l'on remarque qu'elles habitent un quartier isolé. Dans certaines de ces communes on peut voir encore la partie du cimetière qui était réservée aux maudits. A Lons il v a un quartier de neuf ou dix maisons, la plupart en ruines, qui porte encore le nom de quartier des Cagots et qui se trouve à près d'un kilomètre du village; il est complètement isolé, si bien que de nos jours encore, les habitans de Lons ne le traversent jamais, sans doute par suite d'une aversion innée. La rue dite des Cagots qui conduit à ce quartier, n'est pas plus fréquentée que le quartier luimême; elle aboutit derrière l'église, où se trouvait la porte des Cagots, qui ouvrait sur leur cimetière. A Momas, où l'on signale encore quatre familles comme cagotes, ces malheureux avaient également un coin dans celui de la commune. On observe même que ces familles ont toujours conservé leur place dans ce même endroit, et qu'à l'église elles

¹ On lit dans les registres de baptême de Caubios l'acte sulvant, où se trouve nommé, ce me semble, un Cagot : « Le 12 octobre 1692, j'ai haptisé un garçon né de Jean Testarrouge et de Marie du Chrestia, de Douazou, sa femme, et on lui a imposé le nom de Pierre. Parrain a 646 Pascel de Testarrouge, et la marraine Suzanne de Testarrouge, habitante à Bourges.

Signé : Caavante, curé. »



se tiennent également près de la porte qui leur était destinée. Néanmoins d'autres sépultures se trouvent mèlées avec les leurs, en raison, sans doute, des besoins que l'accroissement de la population a créés, et sous l'influence aussi de la diminution graduelle des préjugés populaires. Ils étaient si forts autrefois qu'un chef de famille cagote ayant été nommé par la protection du seigneur, jurat de Momas, et ayant pris place le dimanche dans le banc municipal, l'une des fortes tètes de l'endroit grava derrière le banc l'inscription suivante: Darre Cagot! (Arrière Cagot!) A la même époque et jusqu'à 1780 environ, une imposition nommée rancale était prélevée sur tous les Cagots de la commune, et le collecteur accompagné d'un chien avait le droit d'exiger pour ce dernier un morceau de pain ou de méture.

A Sauvagnon les Cagots étaient également enterrés dans un petit cimetière séparé, actuellement occupé, en grande partie, par une maison d'école. On y ensevelissait aussi les étrangers nouvellement établis dans la commune. Les dimanches d'été il y avait pour la masse des habitants une procession, à la suite de laquelle on en faisait une autre particulière aux Cagots, autour de leur petit cimetière.

On ne saurait douter qu'il n'y cut de ces malheureux à Lescar: ce qui me confirme dans cette idée, c'est qu'à l'église de Saint-Julien il existe encore deux portes, l'une au nord, l'autre au midi; que la porte du midi est étroite et basse, et qu'a l'entrée on voit un petit bénitier incrusté dans le mur: porte et bénitier qui, dans les autres communes, étaient à l'usage des Cagots. Il est à regretter qu'il ne reste plus de traces écrites de l'existence de ces misérables à Lescar; les archives, qui renfermaient des pièces trèsprécieuses sur l'histoire de Béarn, ayant été consumées en 1787, lors du terrible incendie qui détruisit l'hôtel-de

ville, et les papiers des savants Barnabites dispersés un peu plus tard, pendant la Terreur, on n'a d'autre ressource que la tradition. C'est elle qui nous apprend qu'Henri IV, courtisant une jeune fille de Bilhères, commune du canton de Lescar, celle-ci, tout en larmes, lui déclara qu'elle n'était pas digne de ses attentions et des sentiments qu'elle serait flattée de lui inspirer. « Et pourquoi donc? » lui dit-il. « C'est que je suis Cagote. » — « Et moi aussi, » s'écria aussitôt le verd galant. Et jou tabé qu'en soy, au Diou biben. Je dois cette anecdote à un vieillard plus qu'octogénaire, à M. Bordeu, d'Iseste, qui la tenait lui-même d'un ancien chanoine de Lescar, probablement le doyen des chanoines de France.

Canton de Montaner. — A Baleix, trois ou quatre familles sont encore réputées cagotes; à Bédeille il y en a deux ou trois, et à Lamayou quatre ou cinq '. Dans la première de ces communes, on voit, à côté du corps principal de l'église, les ruines d'une ancienne chapelle et une porte particulière qui leur étaient réservés. A Labatut, les Cagots n'étaient point enterres au cimetière, mais dans un petit espace de terre situé derrière l'église. Enfin Montaner possède une fontaine appelée la Houn deū Chrestiaa, sans doute à cause du Crestiaa Cagot dont le livre terrier de la commune indique l'existence sous ce nomi, jusqu'au 24 août 1661, date à laquelle il fut commencé ².

⁴ Il n'y en a qu'un de nommé dans le livre censier de la commune, dressé dans le xvii° siècle, où on lit au folio 143 verso :

[«] M. Jacob de Vignaau, seignou de Bisanoz, abbax de Lamayou, tien et poussede lanne au parsa deux Olaas, et confronte dap terres de Caussade et de Laboup, et deu Cagot deux présents, à la lanne; countien eu journau, douse excats, estimats eue livre, eu sol, tres ardits. 1 liv., 1 sol, 3 liards.»

² Lou Crestiaa Cagot possede sa maison, jardin et casalar, de contenance de un quart, trente escats, tenant orient Boualette, occident au ruisseau du Lis, septentrion Boualette. i q' 30 escats. Paye 3 d.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Canton de Morlaas.— Il y a encore des Cagots dans presque toutes les communes de ce canton. Celle de Serre-Castet en comptait quatre familles, et celle d'Ouillon une seule, dont les descendants sont repoussés de toutes les alliances qu'ils cherchent à contracter avec les jeunes filles du lieu, sort qui leur est commun avec les Cagots de Saint-Armou. L'église de Serre-Castet, ayant été reconstruite à la suite d'un incendie, ne présente aucune trace de l'existence de la race dont il s'agit; mais une vieille femme, digne de confiance, rapporte que sa mère l'a punie plus d'une fois pour avoir pris de l'eau bénite dans le bénitier des Cagots, qui se faisait remarquer par sa sculpture. La mème personne se rappelle fort bien que, avant la révolution de 1789, les Cagots de Serre-Castet occupaient, à l'église, un tout petit recoin, sous l'aile gauche du clocher.

Dans les anciens registres de la paroisse d'Andoins on lit des actes où quelques noms sont accompagnés de l'épithète de Capot. Ces actes, au nombre de deux seulement, sont des actes de baptème de l'année 1659 4. Dans le premier, c'est la famille qui est ainsi qualifiée; et la maison, quoique la famille ne soit point réputée telle aujour-d'hui, existe encore. Dans l'autre, ce sont les parrains qui portent l'épithète de Capot; ils avaient leur domicile

Plus possède autre piesse de terre labourable au parsaan de Bellegarde, de contenance de trois quarts, douse escats; tenant orient Marfaut, et occident aussy, septentrion Pecastaing. 3 q¹⁰ 12 escats.

Paye 4 d.

Signé: Cassou Felix, curé d'Andoins.

Le 12 aoust 1659, par moy soubs-signé a este baptise Pierre de Sarthou, d'Oilhon, fils légitime de Juan du Sarthou et de Marguoy de Rabhas, sa femme; parrain Gassiot... du lieu de Sedrére, et marraine sa femme, Capots; ayons imposé audit enfant le nom de Pierre, et nioy,

Signé: Cassou Félix, curé d'Andoins.

dans la commune de Sedzère. Le livre terrier d'Andoins, qui date du xviie siècle, fait mention de trois autres familles pareillement notées'; et par les confrontations de leurs propriétés on voit que ces maisons étaient voisines et situées au versant de la côte, où habite également une autre famille qui a toujours été réputée cagote. Il est à remarquer que ces cinq habitations étaient placées les unes fort près des autres et dans un très-petit espace de terrain; leurs mattres étaient peu aisés, à en juger par leurs propriétés, qui, réunies, ne formaient qu'une contenance de 4 jornals de 144 escats chacun (un hectare, 42 centiares).

A Morlaas, il y a quelques familles qu'on suppose descendre des Cagots; mais aucune n'en convient, et personne n'oserait le leur dire. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en 1676

ARNAUDING DANTY, Capot,

Tient et poussède une maison et une petite grange, basse-cour, jardin;

confronte orient, midi, couchant, septantrion avec terre, chemin public, midi avec terre, enclos de Lacoste, midi, couchant avec terre de Durant; contient un quart.

contient un quart.

Plus tient une autre piesse de terre labourable, appelée à Lacoste dessus; confronte orient avec terre de Lacoste et terre de Morosan, midi avec terre de Carrerot poussédée par le sieur de Jouet, couchan et septantrion avec terre et chemin publiq; contient demy-jornal, dousse escats.

3 12 es.

BERNARD DE LACOSTE, Capot,

Tient et poussède une maison, grange, basse-cour, jardin; confronte orient avec terre, chemin publicq; midy, couchant avec terre, préé de Duran; septantrion, avec terre, cuclos de Cassala; contient demy-jornal...

Plus, tient autre piesse de terre labourable et chataignerée; comfronte orient et midi avec terre de Mourousan, couchant terre de Cassala et chemin, et septantrion aussi chemin publicq; contien dus Jornals, deinyquart.

Somme: 2 j. \frac{1}{2}, \frac{1}{2}.

PIRRE DE COUSTET, Capol,



DR IA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

il y avait aept capoteries ou maisons habitées par des individus de cette caste, qui payaient à la commune une redevance annuelle de 18 sous tournois chacun. Il existe encore, dans l'église de Ste-Foy de Morlaas, une petite porte, accompagnée de son bénitier, que la tradition dit être la seule par laquelle il leur fût permis de passer. On les enterrait à part dans leur cimetière, qui était hors ville et qui portait le nom de Cimetière des Ladres; des vieillards ont vu des pans de la muraille qui servait à le clore. Un pont, construit à côté du cimetière devenu champ, a pris le nom de Pont des Ladres.

Canton de Nay. — Ce canton n'est pas moins peuplé de Cagots que le précédent; on désigne encore comme ayant hérité de cette épithète une famille à Asson, une à Arros, et deux à Nay. L'une de ces dernières est remarquable par la fraicheur et la beauté de la plupart de ses enfants : aussi se rit-elle, la première, de son origine. Comme dans une foule d'autres communes, il y a , à Nay, une fontaine dite des Cagots. A Pardies, ils étaient nombreux. En 1725, l'un d'eux paya trente livres et une buvette à la commune pour avoir l'entrée du sanctuaire et la permission de chanter avec les autres à l'église; il s'obligea, en outre, à subir toutes les charges onéreuses de la communauté '.

A Saint-Abit, les Cagots occupaient une maison connue sous le nom de Sempseus, qui, en 1675, relevait de noble homme Antoine de Peyré, seigneur dudit lieu, du chef de dame Anne de Saint-Abit, son épouse. Pour ce fief, ils payaient annuellement douze sous bons à la Toussaint, et deux poules, l'une à cette époque, l'autre à l'àques; en outre, les maîtres de ladite maison, en leur qualité de Cagots, étaient obligés de servir le seigneur de leur métier de char-

⁴ Histoire de Béarn, de l'abbé Bonnecaze, de Pardies, ch. IX, pag. 98. Cot ouvrage, encore inédit, est entre les mains de M. Bernerd Bonnecase, de Pardies, neven de l'antour.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

pentier et de maçon toutes les fois qu'il en avait besoin, moyennant la nourriture et deux sous bons par jour. En 1686, cette obligation de faire des journées de charpentier fut confirmée, avec cette différence que le seigneur devait payer douze liards pour chacune, ou nourrir les ouvriers, à son choix.

Canton de Pau. — Ce canton a ses Cagots en aussi grand nombre que les autres parties du Béarn. Dans la commune d'Assat, on en compte trois familles, dans celle d'Idron quatre ou cinq, dans celle d'Ousse deux, à Jurançon huit, à Gelos deux ou trois, à Bizanos trois et même plus. A Aressy, il y avait dans le cimetière une place réservée pour les Cagots. On se rappelle, à Idron et à Gelos, avoir connu des descendants de ces parias qui, ayant ambitionné d'ètre admis dans la confrérie du Saint-Sacrement établie dans les églises de ces communes, s'étaient vus repoussés avec mépris, et n'avaient trouvé ouverte devant eux que la confrérie du Rosaire. A Ousse, la manière de sonner l'Angélus était différente pour les Cagots, et il n'était sonné qu'après l'Angelus ordinaire. A Jurançon, on les astreignait à avoir, devant la principale porte de leur habitation, une figure d'homme sculptée en pierre, et un coin du cimetière leur était particulièrement consacré. Il serait curieux de savoir ce que représentaient ces sculptures; mais c'est en vain qu'on le chercherait : comme elles étaient pour les Cagots une distinction injurieuse, ils les ont détruites avec le plus grand soin. Ils n'ont pas pu en faire autant pour un censier de 1704, relégué dans un coin des archives municipales, dans lequel les familles cagotes de Jurançon se trouvent inscrites à la suite les unes des autres. En tête de l'article qui leur est propre, on lit ces mots: Chapitre deus Cagots. Des registres pareils, dressés l'un en 1674, l'autre en 1762, se conservent dans les communes de Gelos et de Bizanos, et signalent



m iv group il m l'eliche.

l'existence de quatre familles de Cagots : Dans le premier de ces deux villages, ils avaient un coca a part dans le conctière. Si l'on en croit les gens de l'endroit : les Cagots devenuent la proie, à certaines époques, d'une espèce de delire, count 'sous le nom de conjoutille : on ajoute que , lorsque cette frénésie commençait à leur prendre, ce qui arrivait ordinairement aux nouvelles ou aux pleines lunes, les ouvriers charpentiers, maçons et autres de cette caste, quittaient leur travail, lancant leurs outils à force de bras et à tout hasard, et allaient vagabonder çà et là en faisant mille folies, jusqu'à ce que l'accès fût passé. En mari, ajoute-t-on, en prevint le retour chez sa femme à force de la battre et en la menaçant de la tuer. D'autres anecdotes, rapportées par M. Domenginc, instituteur à Gelos, ne permettent pas de douter de l'existence de cette frénésie, qui, cependant, ne m'a eté signalée par nul autre que lui et par un septuagenaire de Lurbe. A ces anecdotes, M. Domengine joint les détails suivants, qui ne sont pas sans intérêt. D'après le recit de plu-

Bergeret, Cagot, possède sa maison, jardin et caralàa, de contenance de trois quarts, sept escats; confronte a orient chemin du seigneur, à occident terre et jardin de Yurque-Debat, midi l'orres de Cabeittut, septentrion terre d'Arnaud Sabt. — Paye 10 deniers, Liv. ter. de Gelos, arpentage général de janvier 1674.

POURTAU DEBAT, dit LACOUDURE, Capot,

Possède une maison et jardin, qui confronte d'orient avec terre, jardin de Marthres dit ci-devant Suberbielle, d'occident avec terre, jardin de Palette, du midi avec le chemin, rue publique, et du septentrion avec terre de M. de Bizanos; contient la dite pièce vingt escats. Ci. 20 escats. Pour raison de laquelle paye de fief au seigneur sis sols, trois deniers et une poule, à livrée. Ci. 25. T. d. Liv. tor. de Bizanos, 1762.

sleurs octogénaires, qui le savaient pour en avoir été témoins, ou par ouï-dire, les Cagots avaient certaines coutumes qui leur étaient particulières, comme celle de préparer leurs aliments, le couvert de leur table, la charge de leur monture, etc. Mais personne n'a aujourd'hui connaissance de ces coutumes. La seule chose que l'on sache, c'est qu'ils avaient l'habitude, sinon le droit, de s'emparer des choses qui n'étaient point préparées ou arrangées de certaine manière. Ainsi, le pain était-il renversé sur la table d'un habitant de race franche, au moment où un Cagot entrait dans la maison, celui-ci prétendait avoir le droit de le prendre et de l'emporter, particularité qui nous a été signalée par un aûtre Béarnais et par un instituteur des Landes '. « Un ancien sabotier, ajoute M. Domengine, m'a assuré que, du temps qu'il allait à la montagne avec son grand-père pour y fabriquer des sabots, ils mettaient le plus grand soin à arranger sur leurs bêtes leurs sacs de vivres ou de hardes, de manière à ce qu'ils ne fussent ni bouche contre bouche ni fond contre

⁴ M. Philippe, de Lembeyc, et M. Bernède, de Moustey. Une vieille femme a rapporté à M. le docteur Lassore qu'assistant, il y a plus de soixante ans, vers 1780, à la noce de deux Cagots, à Sainte-Marie-d'Oloron, et qu'ayant remarqué sur la table servie pour le repas, que devant certaines places il y avait des pains ronds posés sur leur face supérieure convexe, au lieu de l'être, comme d'habitude, sur leur face insérieure plane, elle témoigna son étonnement de cette distinction établie entre les convives, car les petits pains ronds des autres étaient posés sur leur face insérieure. La personne à qui elle s'était adressée lui dit de se taire, et lui apprit que les pains posés sur la surface supérieure convexe désignaient les places de ceux qui étaient cagots.

Aujourd'hui, à Castelnau-Magnoac, quand un maître, mangeant avec ses enfans et ses domestiques, retourne ainsi le pain, les assistants n'y touchent plus, et le repas se termine. A Escos, commune des Basses-Pyrénées, lorsqu'un homme recherche une fille ou une femme en mariage, il commence par inviter la famille à dîner. Cette politesse lui est rendue; mais si, pendant le repas, la personne dont il recherche la main retourne le pain sur la table, c'est signe qu'il doit renoncer à ses prétentions. Dans l'une tl'autre cas, c'était dire autrefois aux individus auxquels cette démonstration s'adressait, qu'ils étaient dans l'alternative ou de s'arrêter, en de passer pour des Cagots, avec lesquels tout rapport était impossible.

DOWN STANCE ET DE L'ESPAGNE

fond, car le grand-père disait : « Si nous avions le malheur » de rencontrer les Cagots en chemin, ils nous prendraient » toute la charge de nos montures. » Mais ect homme ne sut pas m'expliquer si, dans l'opinion de son grand-père, les Cagots étaient naturellement voleurs, ou s'ils l'étaient seulement lorsque la cagoutille les tenait. »

Nous ne savons rien sur ceux de Pau, sinon qu'en 1756 les pénitents blancs de cette ville firent beaucoup de difficultés pour admettre dans leur confrérie un riche bourgeois de cette caste; après plusieurs séances, on lui fit dire que, appyennant cent écus (les autres ne donnaient que six livres), on le recevrait. Le candidat fut assez sot pour les donner, et, grâce à cette somme, on passa par-dessus la tache de son origine 4.

Nous savons aussi qu'à la fin du xvie siècle, les cheminées de la ville de Pau et de ses faubourgs étaient ramonées à l'entreprise par des Cagots, qui ne recevaient qu'un misérable salaire en échange d'un travail hérissé de périls. Il existe encore un contrat passé entre Jacmes de Puxeu, Cagot de Lezons, village voisin de Pau, et les jurats de cette ville, par lequel cet homme s'engage à faire cette opération deux fois par an, moyennant la somme de 36 francs et la fourniture des cordes nécessaires; encore promet-il de rendre les vicilles qu'il aura en sa charge.

Canton de Pontacq. — Des douze communes qui forment ce canton, celle d'Eslourenties-Darré compte einq ou six familles cagotes, Limendous autant, et Ger quelques-unes. A Barzun, il existait deux individus de cette caste; mais ils étaient tous deux étrangers au village: l'un venait de Ger, l'autre de Pontacq; il n'est resté d'eux qu'une fille, qui, bien qu'elle soit de plus goitreuse, jouit d'une considération

Hist, de Biern, de l'abbé Bonnecaze, ch. 12, pag. 86.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

aussi grande que les autres habitants : chose d'autant plus remarquable, qu'il ne faut pas beaucoup s'éloigner pour trouver des personnes qui répugnent à s'allier avec des Cagots.

Canton de Thèze. — Ceux de Thèze forment un total de trois ou quatre familles, dont des membres décédés ont été enterrés, il n'y a pas très-longtemps, dans un carré du cimetière, réservé de temps immémorial aux individus de leur caste. Dans la commune d'Argelos, il existe, à côté du cimetière actuel, un morceau de terre qu'on appelle lous Cassous deous Cagots: c'est sur ce terrain que passaient nécessairement autrefois ces infortunés pour entrer dans l'église, par une porte située au levant. Cette porte, qui leur doit son nom, n'est pas condamnée comme dans une foule d'autres villages; mais la population actuelle conserve tant d'aversion pour cette race, que, pour éviter de passer par là, elle fait un détour d'environ vingt mètres, et descend au cimetière par une petite échelle, tandis que, si elle passait par la porte en question, elle arriverait de plein pied sur le chemin public. Sous le clocher, il existe encore deux recoins et des bancs qui, s'il faut s'en rapporter à la tradition, étaient ménagés pour les Cagots. Ceux de Thèze étaient relégués dans une tribune située au fond de l'église, à laquelle une porte qui leur était particulière donnait entrée, et ils prenaient de l'eau bénite, il n'y a pas soixante ans, dans un chaudron suspendu derrière la porte. A Carrère, où l'on compte encore trois ou quatre familles issues de Cagots, à Lasclaveries, à Viven et à Auga, il y avait des cimetières ou des morceaux de cimetière spécialement affectés à ces parias : nom qui peut bien être donné aux douze familles cagotes de Claracq; car elles vivent presque entièrement séparées des autres habitants de la commune, occupées du métier de tisserand qu'exercent la plupart de leurs membres, et elles travaillent

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

pour le dehors, les gens du village ne leur donnant rien à faire, sous prétexte que leur drap serait encagotté. Comme dans les autres communes du canton, les Cagots de Claracq avaient un cimetière à part derrière l'église, et, au lieu de buis, comme de coutume, on plantait sur leurs tombes du houx. Il ne leur était point permis de prendre eux-mêmes de l'eau bénite; c'était un individu choisi par la commune qui la leur donnait au bout d'un bâton. Enfin, Miossens et Navailles ont l'une de sept à huit, l'autre deux familles réputées cagotes. Dans ce dernier village, dont le maire, qui est issu de l'une d'elles, ajoute Chrestiaa à son nom ', elles entraient à l'église par une petite porte, maintenant remplacée par un mur, au milieu duquel se voit l'image de saint Loup, entourée d'une branche de chène supportée par deux oiseaux de la grosseur d'un pigeon. Les habitants de la commune, atteints d'un mal qu'ils appellent le mal du loup, vont passer un mouchoir sur l'image du saint, et le portent ensuite à leur tête, dans l'espoir d'être ainsi débarrassés de leur infirmité. On ignore à quelle époque naquit cette folle superstition; mais tout porte à croire qu'elle était pratiquée par les anciens Cagots, réputés lépreux. Il est aussi à remarquer que, sur le côté droit de la porte commune de cette église, se trouve un escalier fort étroit qui mène à une tribune où règne une assez grande obscurité. Or , c'est précisément dans cet endroit que se rendent certaines familles réputées cagotes, pour assister au service divin.

A Sevignac, où le nombre des maisons ainsi qualifiées est actuellement de deux, il existe au centre de la commune, à la jonction des routes de Garlin à Morlaas, et de Lembeye à Arzacq, une petite place connue sous le nom de la Gley siote

⁴ A Bournos, même canton, il y a une maisen qui porte le nom de Chrestian.

de Balère: c'est là qu'on enterrait les Cagots de Sevignac, qui, à en juger par les actes mortuaires relatifs à ceux du xvıre siècle, qu'on retrouve dans les registres de la paroisse', étaient plus nombreux qu'aujourd'hui.

Arrondissement de Bayonne.

Le Pays Basque, dans lequel nous allons entrer, a ses Cagots, qui y sont appelés Agotac. Si l'on en croit la population au milieu de laquelle ils vivent, ils sont, en général, excessivement lascifs, doux, présomptueux, hableurs, adroits, dissimulés, avides et de mauvaise foi²; ils n'ont ni

⁴ Guirautine de Luzo, Cagete, de Loubée, mourut le 26 avril 1657, et fut ensevelie le mesme jour devant Balère.

Daniel de Lanabère, Cagot, de Loubée, mourut le 13° septembre 1661, ajant receu tous les sacrements, et fut ensevely le 14° dud, mois.

Guilhem de Joangros, Cagot, mourut muny des sacrements, le 25 septembre 1665, et lut ensevely dans le cimetière des Cagots devant Balère, le 26 dud. mois.

Jean de Joangros, Capot, mourut le 15° février 1669, muny de tous les sacrements, et fut ensevely le mesme jour.

Mathieu de Joangros, Capot, mourut le 16° avril 1672, muny des sacrements de pénitence et extrême-onction; fut ensevely le mesme jour.

Pierre de Lanabère, Capot, de Loubée, aagé d'environ 8 ans, mourut et fut ensevely le 25 avril 1672.

Joanette de Joangros, Capote, mourut le 7 janvier 1674, ayant reçu tous les sacrements ; fut ensevelie le 8° dud. mois.

Jean de Lalassère, antignior, mourut le 13° juillet 1680, muny des merements de pénitance et extrême-onction; fut ensevely le 14° dud. mois.

N. B. Loubée est une section au N.-E. de Sevignac, qui dépend de cette paroisse.

Les individus ci-dessus désignés ont tous été enterrés par Bernard Labeyrie, alors curé de Sevignac, Loubée et Baziet, où il est mort le 19 septembre 1689.

² La tradition a conservé le proverbe suivant : « Si vous devez à un Cagot, payez-le tout de suite ; s'il vous doit, recouvrez sans retard. » Parler avec autant d'emphase qu'un Agota est une expression proverbiale qui a également cours dans le Pays Basque. Voyez la note de M. Guyon, col. 318 et 319. M. Pordoy, instituteur à Hosta, m'écrit qu'il a comm un cordonnier de cette commune, dont on ignorait l'origine, mais qui était répaté Cagot parce qu'il était menteur.

la franchise ni la vivacité des Basques. Voilà pour le moral. Au physique, ils ont, presque tous, les yeux gris-blancs, le nez camus, les lèvres un peu grosses, le lobe auriculaire très-court, et un air triste et peu expansif. « Les Agotac. m'écrit M. Hiriart, maître de pension à Ustarits, sont pour la plupart bien constitués, et les femmes ont un teint qui l'emporte en général sur celui des indigènes. Elles sont assez précoces, et leur nubilité semble devancer en quelque sorte celle des Basquaises de race. On a remarqué qu'elles perdent plus tôt leur fraicheur que ces dernières. » Bien que l'état sanitaire des Agotac ait été suspecté de tout temps, il n'en est pas moins vrai que des exemples de longévité se voient communément parmi ceux qui sont placés dans de bonnes conditions hygiéniques. M. Guvon nous dit qu'une Cagote, morte en 1841 à Saint-Jean-Pied-de-Port, avait atteint l'age de 103 ans. « A mon passage à Chubitua, ajoutet-il, j'eus occasion de voir un vieillard de 73 à 74 ans qui travaillait dans son jardin ; une femme du même age, qui était grimpée sur un cerisier pour en cueillir le fruit; une autre femme de 83 ans qui était couchée sur l'herbe, où elle se faisait peigner par une de ses arrière-petites-filles. Elle était encore forte et robuste, avec toutes ses dents antérieures, incisives et canines . . Enfin, M. Hiriart m'a cité un Cagot mort en 1810 dans sa 103º année. Quant aux professions que les Agutae exercent, ils sont de préférence charpentiers, forgerons, maçons, tourneurs, cordonniers, tisserands, et surtout meuniers ; dans de certaines localités, entre autres à Irissary, commune du canton d'Iholdy, il suffit qu'on ait cet état pour être rangé parmi eux. Il est assez ordinaire de trouver dans cette caste des joueurs de tambourin, et assez rare d'en rencontrer ches les indigènes.



¹ Missowe do M. 10 Dr Gayda, col. \$20.

autres habitants, qui contractent dissicilement des mariages avec eux.

Les deux communes que nous venous de nommer n'étaient pas les scules du canton qui eussent de ces ilotes; il y en avait aussi dans les localités où l'on n'en connaît plus maintenant, comme à Itsatsou et à Louhossoa. Dans le premier de ces deux villages, il existait, il y a quatre-vingt-dix ans, un meunier qui était Agota, ainsi que sa famille; mais il ne paraît pas avoir été traité autrement que les autres habitants : ce qui le prouve, c'est que son fils se maria à Louhossoa avec une femme non cagote, et que son petit-fils, mort il y a peu de temps, a été maire de l'endroit.

Cantons de Hosparren, de Saint-Jean-de-Luz et de la Bastide-Clairence. — Dans ces cantons, il reste moins de traces de l'existence des Cagots que dans les autres; cependant, on ne peut douter qu'il n'y en ait eu, à une époque plus ou moins ancienne : la petite porte et le bénitier de l'église de Hasparren, le bénitier extérieur de celle de Bonloc, les registres de la paroisse d'Isturits', ainsi que la bulle de Léon X, ne permettent aucune incertitude à cet égard.

Bernat d'Etcheverry, ills légitime de Bertran d'Etcheverry et de Joanna de



¹ « MARIE D'AGUERREGARAY. — Le 9° d'aoust 1619, a esté baptizée Marie de Aguerregaray, fille légitime de Guillem d'Aguerregaray en Ibar, au païs d'Ostabat, et de Marie de Samacoiz, habitans en Salaberry; estans parrin Guillem d'Aguerregaray, et marrine Marie de Samacoiz, habitans en Macaye, les tous Agots. ⁵

[«] MARIT DE GAZTELO). Agot.— Le 4° d'avril 1651, a esté baptizée Marie de Gaztelou, fille légitime d'Augé de Gaztelou et de Marie de Gaztelou, Agotz, nonobstant qu'elle feust baptizée alors; néansmoins, les cérémonies feurent remises jusques aujourd'hui, qui est le 18° de juin ; lesquelles cérémonies ont esté appliquées, estans parrir noble Charles Dupuy, curé d'Orrègue, et marrine Marie d Hirigoyen, du lieu de Beguiotz, »

CATHEBINE D. GAZTI LOV. Agot.— Le 3 de mars 1653, a esté baptizie Catherine de Gaztelou, filie legitime de Joannes de Gaztelou et de Gratiane de Samacoiz; estans parrin Arnault d'Urruty, dit Moço, et marrine Catherine de Harambouru, dame de Larralde. » « Bernat d'Etcheevery, Agot. — Le 27° de may 1652, a esté baptizé

Dans cette dernière commune, on signale comme cagotes quatre familles, dont les membres réunis forment le nombre de quinze individus. A Urt, on compte vingt et un Agots

Semecoiz, Agotz; estans parrin Bernat de Camongaray, du lieu de Bardos, et marrine Marie de Salaberry, du lieu d'Isturitz. Au jour que dessus, les cérémonies de baptesme feurent faites à cause de l'absence du compère. L'enfant nasquit le quinsiesme de may. »

« MARIE DE SALABERRY.— Le 26 d'aoust 1652, a été baptizée Marie de Salaberry, fille légitime de Guillem d'Aguerregaray, gendre de Salaberry, et de Marie de Sallaberry, habitans en ycelle; estans parrin Bertran d'Etcheverry, et marrine Marie de Salaberry, touts Agots. »

« MARIK DE GARTELOU, Agot. — Le 17 de septembre 1652, a esté baptizée Marie de Gaztelou, fille légitime d'Arnault d'Elhorribouru et de Marie de Gaztelou, habitans en Pugicoteguia; estans parrin Joannes de Gaztelou, et marrine Marie de Gaztelou, habitans en Saint-Palais. »

et marrine Marie de Gaztelou, habitans en Saint-Palais. »

« GRATIANA DE SALABERRY, Agots.—Le 16 de février 1655, a esté baptisée Gratiane de Salaberry, fille légitime de Joanne d'Aguerre et de Joannes d'Ilharreguy; estans parrin Guillem d'Ilharraguerregaray, et marrine Gratiane d'Etcheverry. »

« Mante d'Ibarraguernegaray, Agot. — Le dousiesme de septembre mil sis cens cinquante et cinq, a esté baptizée Marie d'Ibarraguerregaray, fille légitime de Tristant d'Ibarraguerregaray et de Gratlane de Salaberry; estants parrein Guillem d'Ibarraguerregaray, du lieu d'Ibar en Ostabarre, et marrine Marie de Salaberry. »

« JEAN D'IBARRAGUERREGARAYE, Agot. — Le 17º mars 1658, en l'églisq d'Isturitz, par moy soubsigné, a esté baptizcé Jean d'Ibarraguerregaraye, filz légitisme de Guillem d'Ibarraguerregaraye et de Marie Salaberry, conjointz; estans parrin noble Jean S' de la Sale, de Gatariz, et marrine Catharine de Belsunce, dame d'Arrolandeguy. Signé: P. D'ARGAIN, victe, a

« MARIA D'IBARRAGUERRE, Agote. — Le 25° d'avril 1658, en l'église d'Istaritz, par moy soubsigné a esté baptizée Maria d'Ibaraguerre, fille légitime de Tristant d'Ibaraguerre et de Gratianne Salaberry; estans parria Miguel de Salaberry, et marrine Maria d'Ibaraguerre, du lieu d'Oztibar, » etc.

« Le troisiesme de mars 1661, en l'église d'Isturitz, par moy soubsigné a esté baptizé Pierre, filz illégitime d'Arnaud, duquel on ignore le cognom, et de Jeanne d'Aguerre, Agotz; estans parrin Pierre d'Uhart, et marripe Madale Marie de Satharitz, » etc.

« Le 7^{me} juin 1861, en l'église d'Isturitz, par moy soubsigné a esté baptizé Tristand d'Elhorriburu, filz légitime d'Arnaud d'Elhorriburu et Jeanne de Salaberry, Agotz; estans parrin Tristand d'Aguerre sieur de Salaberry, et marrine Marie d'Aguerregaray, tous habitans en la maison de Salaberry du susd. lieu d'Isturitz, » etc.

do Salaberry du susd. lieu d'Isturitz, » etc.

« Le 14 e juillet 1663, en l'église d'Isturits, par moy soubsigné a esté hoptizé Tristand de Salaberry, filz légitime de Miguel de Salaberry et de Mario d'Aguerre-garsy, conjointz et demeurant à Salaberry; estans parrin

des deux sexes, disséminés dans six familles différentes. A Ascain, il existe une rue qui porte encore le nom d'Agota-Carrica (rue des Cagots), mais qui, dit-on, ne ressemble plus à ce qu'elle était autrefois. Aujourd'hui, elle

Tristant Sr de Salaberry, et marrine Margarite d'Aguerre-garay, du lieu d'Iholdy, Gotz, » etc.

« Le 29me avril 1665, en l'église d'Isturitz, par moy soubsigné a esté baptizé Marie d'Etcheberry, fille légitime de Joannes d'Etcheberry et de Jeanne de Buztingorry; estans parrin Joannes d'Olhondo, tanborin du lieu d'Ustariz, et marrine Marie de Buztingorry, du lieu d'Ahasparren, tous estans Cagotz, » etc.

« Le 17me décembre 1666, en l'église d'Isturitz, par moy soubsigné a esté baptizée Marie de Salaberry, fille légitime de Miguel de Salaberry et Marie d'Ibar-aguerre, Agotz et habitans de la maison de Salaberry du présent lieu, estans parrin Pedro, filz de Luro, et marrine damoyselle Marie

de Salaritz, » etc.
« Marie d'Etcheberry, Cagot. -- Le 22me décembre 1667, en l'église d'Isturitz, par moy soubsigné a esté baptizée Marie de Etcheberry, fille légitime de Joannes d'Etcheberry et de Jeanne de Bustingorry, conjointz et maistres de la maison de Larregain; estans parrin Joannes de Gaztelu, et marrine Marie d'Etcheberry fille d'Oyer, tous habitans dud. lieu, » etc.

« Le 22me juillet 1668, en l'église d'Isturitz, par moy soubsigné a esté baptizé Jean de Salaberry, filz légitime de Bernat de Salaberry et de Jeanne d'Aguerre, Cagotz et demeurans à la maison de Salaberry; estans parrin moble Jean héritier de la Sale de Sataritz, et marrine damoiselle Catherine de lad. maison de Satharitz, » etc.

« Le 27me septembre 1668, par moy soubsigné et en l'église d'Isturitz a esté baptizée Marie de Gaztelu, fille de Joannes de Gaztelu et de Gratianne d'Eiztecu, conjointz et habitans en une maisonnette d'Arnaud de Mendibourou; estans parrin Maneiz de Gaztelu, et marrine Marie d'Ithurbouru, du lieu d'Areguer, tous Cagotz et charpentiers. Signé: P. D'ARGAIN, vi-

« Le 7mº février 1658, a esté enterrée Maria de Puttingoteguy, Agot.» « Le 27me d'avril 1645, a esté décédée Marie de Salaberry, Agotta. »

JOANNES DE GAZTELOU, dit PUGICO, Agot. - Le dernier d'avril, an susd. (1652), a esté enterré Joannes de Gaztelu. »

Les registres d'ou ces actes sont tirés se trouvent aux archives de la mairie d'Ayherre, quoique appartenant à la paroisse d'Isturits, qui n'était, à cette époque et même longtemps après, qu'une annexe à la première. Nous en avons rapporté tous les articles relativement aux Cagots, parce qu'ils contribuent à prouver que ces parias n'étaient pas aussi dissolus qu'on le dit, puisque sur dix-huit enfants on n'en trouve qu'un d'illégitime; encore -ce le seul de cette sorte qui soit indiqué dans les actes nombreux que nous avons dejà fait connaître ou que nous publicrons plus loin. On y voit core que des personnes nobles ne rougissaient pas de tenir les Agols sur ses fonts du baptême.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

ne présente que cinq ou six maisons, reconstruites et occupées par des personnes qui ne diffèrent en rien des autres habitants de la commune. Enfin, dans celle d'Ayherre, il y a deux familles réputées cagotes; la totalité de leurs membres s'élève à sept individus, qui exercent la profession de cultivateur, et qui, loin d'être mal vus par les autres habitants, jouissent parmi eux de la plus grande considération, à ce point qu'un de ces Cagots est actuellement maire de la commune.

Canton d'Ustarits. — Après avoir été longtemps comme relégués dans le quartier de l'église, les Cagots d'Ustarits commencent à en sortir et à se répandre au dehors, grâce aux mariages qu'ils parviennent, depuis quelques années, à contracter avec les indigènes, bien qu'en général ils soient peu fortunés. Comme la plupart de leurs pareils, ils avaient une petite porte et un bénitier à part. Quant à la question de savoir s'ils étaient jadis enterrés dans un cimetière à eux, il est assez difficile d'être fixé à cet égard; cependant, quelques personnes tiennent de leurs ancêtres qu'il en était ainsi, mais que, dans la suite, les Cagots eurent l'adresse de faire l'acquisition des sépultures de certaines familles qui venaient de s'éteindre, et que, depuis lors, leurs tombes se trouvent mèlées avec les autres.

Si l'on en croit quelques vieillards d'Ahetze, il n'y avaît pas autrefois d'Agotac dans cette commune. Les deux ou trois familles cagotes que l'on y compte, proviennent d'un type de cette race qui était venu y contracter mariage il y a environ cent ans. Non loin de là, à Arbonne, les Cagots étaient autrefois assez nombreux; un document du 22 janvier 1693 nous apprend en partie comment ils étaient traités à cette époque : « Les Gots, à l'église de ladite parroisse d'Arbonne (y est-il dit), se mettent en un coin à part des autres pour antandre la saincte messe et les autres offices,

HISTOTRE DES RACES MAUDITES

donne pas la paix que lorsqu'ils ont quelque honneur funèbre de leur nation gote; et alors ils vienent au lieu que les autres gens ont accoutumé de venir à l'offrande, après que tous les autres ont offert, et on leur donne la paix avec la croix qui est au bout de l'estole, au lieu qu'aux autres on donne avec une croix d'argant. '» Il existe encore, à Arbonne, six familles d'Agots, dont deux franchement cagotes, et les quatre autres issues de mariages mixtes.

A Halsou et Jatxou, douze familles, et autant à Villefranque, sont réputées agotac; du moins, les chefs sont tenus pour tels dans cette dernière commune. Avant la première révolution, les Cagots de Villefranque se réunissaient une fois par semaine dans une maison, où ils tenaient une espèce de conférence. Ces réunions, dont on a toujours ignoré le secret et le but, n'ont jamais eu lieu depuis 1793. Comme on le verra plus loin, les choses se passaient à peu près de la même manière à Saint-Just, autre commune du Pays Basque.

Arrondissement de Mauléon.

Canton de Saint-Etienne. — Les Agotac sont assez nombreux dans cette partie du pays que nous parcourons; la sommune d'Anhaux en compte environ trois cent cinquante, selle d'Ascarat, cinq ou six familles, composées de quinze ou dix-huit membres, et celle de Saint-Martin-d'Arrossa trois ou quatre familles. Il est inutile de dire que les habitants de ces localités traitaient ces malheureux anssi durement que partout ailleurs; encore aujourd'hui,

Dénombrement des M^{rs} les prestres de la parroisse d'Arbonne... fourné par le sieur d'Etcheverry, ouré dudit lieu; série 5. G. Titres et documents se rapportant au chapitre de la cathédrale de Bayonne (Archives du département des Basses-Pyrénées).

les idées nouvelles ont si peu prévalu contre l'ancienne prévention, qu'on se garderait bien, dans l'église d'Anhaux. comme dans presque toutes celles des cantons de Baïgorry et de Saint-Jean-Pied-de-Port, de les nommer marguilliers et même de leur mettre en main un cierge pendant la bénédiction du saint Sacrement ou durant une procession. Au xvuº siècle, l'épithète de Cagot accompagnait, sur les registres de la paroisse d'Anhaux, le nom des individus de cette race qui recevaient le baptème ou la bénédiction nuptiale '.

vingt et quatre septembre mil six centx huictante-trois, nasquit Marie d'Oguihandy, alias Ordoquy, fille légitime de Joannes no jeune de lad. maison d'Oguihandy au quartier de Chubito, et de Marie Tristantena, conjoincix; et a esté baptisée le vingt et six dud. mois. Son parrin a esté Enaut me de Tamborindeguy, d'Uhart en Cize, et sa marrine Marie de Carricaburu messe de Tristantena, de Harriette aud. pays de Cize, les uns et les autres Cagots. Signé: D'IRIART, curé. » Reg. des bapt., pag. 35.

« Le siziesme octobre mil six centx septante-neux, nasquit Marie d'Etchegaray, fille légitime d'Enaut de Carricaburu, natif du lieu d'Arbouet en fixe, et de Jeanne de Landaburu, mes de la maison d'Etchegaray, de Chubito; et a esté baptisée le quinziesme dud. mois. Son parrein a esté Domingo de Carricaburu, dud. lieu d'Arbouet, et sa marrine Marie de Gas-tigar, de Saint-Estienne-de-Baïgorri, tous Cagots : ce que j'ai oublié d'escri-

re en son lieu. Signé n'Inant, curé. n Ibid., pag. 39.

Le vingt et cincq juin mil six centx septante, Tristand, fils caddet de la maison d'Urruty, et Marie, fille caddete de la maison d'Etchettippi (Cagots), ont espousé et contracté par parole des présentx, après la publication de trois bans sans empeschement quelconque, et ensuite receu la bénédiction nuptiale, estantx présentx avec moi Miguel de Narbais et Pedro d'Irigaray, 16 deux d'Anhaux. Signé: Dominicus de laiant, vicarius. » Reg. d mar., fol. 3.

« Le second mars mil six contx septante-sept, Joannes de Portaleburu, du lieu d'Uhart, et Marie de Vicencena, alias de Bidegain, d'Anbaux, Cagots, ont espousé et contracté mariage après la publication faicte de trois bans, soit en l'église dud. Uhart qu'en celle d'Anhaux, sans empeschement; et ont ensuite receu la bénédiction nuptiale, estanta présenta Gratien m° jeune de la maison d'Urruty, Gratiane de Minhondo met cienne d'Araudoquy, et autres. Signe: D'IRIART, curé. . /bid., fol. 12.

« Le dix et sept Janvier mil six centx septante-huict, Joannes de Lohite-huy, alias Cubiburu, du lieu d'Alciette en Cize, et Marie Oyhamburu, alias Etchettippi, d'Anhaux, Cagots, out espousé et contracté mariage, après la publication de trois bans faicte soit dans l'église d'Alciette qu'en celle d'Anhaux, ainsi qu'appert de l'attestation du S' d'Arostalde, curé, le jour et feste de l'Epiphanie sixiosme, et les dimanches neuflesme et seisiexme du présent mois de janvier; et ont ensuite receu la bénédiction suptiale, préParmi les actes qu'ils renferment, il en est un qui semble indiquer qu'il existait des rapports fréquents et intimes entre les Agots d'Anhaux, ou plutôt de Chubitua, et ceux de Bozate, dans la vallée de Baztan. Pendant leur vie, les premiers avaient à l'église une petite porte, un bénitier et une petite galerie réservés, qu'on y voyait encore il y a quelques années. Après leur mort, on les enterrait, il est vrai, dans le même cimetière que les autres habitants, et leurs tombes n'étaient séparées de celles des Basques purs ni par des haies vives ni par des murs de clôture; mais elles étaient et sont encore rangées en hémicycle, en sorte que le milieu du cimetière est occupé par les tombeaux de l'autre race. « Je ne sache pas, m'écrit le digne curé de la paroisse, qu'il fût permit aux Cagots de placer des croix tumulaires, car ici je n'en ai pas vu dont l'existence remontăt au-delà de 1800. »

A Saint-Étienne-de-Baïgorry, les Agotae étaient traités comme à Anhaux, et leurs enfants guerroyaient sans cesse avec ceux de l'autre race, qui, pour les vexer, contrefaisaient le bélement de la brebis, par allusion aux courtes oreilles de cet animal, que l'usage du pays est de couper. Peu de temps avant 1789, un jeune Cagot de Baïgorry, doué d'une belle voix, osa sortir de la partie de l'église destinée à ses par

sentx avec moi Miguel d'Etchettippi, frère de lad. espouse, et Joannes d'Aputeguy, dict Angeli, d'Anhaux. Signé: p'IRIART, curé. » Ibid., fol. 13.

* « Le vingt et un juillet mil six cents septante-huiet, Anton d'Etcheverribehere, alias Alhax, de Chubitua, et Jeanne-Marie d'Amorena, d'Hariscun au quartier de Bozaté en Bastan de la Haute-Navarre, Cagots, ont espousé et contracté mariage après la publication des trois bans faicte sans empeschement quelconque, soit en l'église d'Hariscun, aiusi qu'appert de l'attestation du sieur Nicolas, curé d'Hariscun, qu'en l'église dud. Auhaux, les dimanches troisiesme, dixiesme et dix et septiesme du présent mois de juillet; et ont ensuite reccu la bénédiction nuptiale, estants présents avec paol Joannes d'Apeztegui, dict Angeli, dud. Anhaux, Gratian de Tristantuna me de la maison d'Oguthandy, de Chubitus, et suires. Mgné: p'latars, euré. »

reils, pour aller au lutrin chanter avec les autres chantres; mais, quelque harmonieuse que fût sa voix, elle ne le préserva pas de la confusion de se voir honteusement chassé du lutrin en présence de tout le monde, uniquement parce qu'il était Cagot; et celui qui se chargea de le rappeler au devoir lui recommanda de faire attention une autre fois à son oreille, s'il ne voulait éprouver un pareil désagrément. Cela n'empêcha pas que, plus tard, ce jeune homme, appelé Çamoka, n'ait exercé comme chantre à Baïgorry, où il est mort depuis plusieurs années.

Cunton d'Iholdy. — A Iholdy, on comptait autrefois une dixaine de familles cagotes, dont les membres vivaient entièrement séparés des autres habitants; outre une petite porte et un bénitier réservés, ils avaient leurs places marquées, non-seulement au cimetière, mais aussi dans un coin de l'église, et ils étaient sévèrement surveillés pour qu'ils ne dépassassent point le lieu qui leur était assigné. Il était d'usage alors que le peuple, pendant la messe, allàt à l'offrande, et le curé leur donnait la paix : les Agotac ne pouvaient se présenter, pour la recevoir, qu'un instant après les autres paroissions. Tout cela avait également lieu dans la paroisse de Larceveau-Cibits-Arros, dont les Agotac forment une dixaine de familles, qui présentent un total de cinquante à soixante individus. A Saint-Just, on n'en connaît qu'une seule à laquelle on donne ce titre, encore est-elle venue d'un autre canton du Pays Basque. Interrogé sur sa caste, le chef de cette famille a répondu en hésitant qu'il ne savait rien que par tradition, ajoutant que cette même tradition leur défendait de divulguer à des étrangers ce qui se passait auparavant parmi les Agotae dans certaines occasions. Nous avons déjà vu que ceux de Villefranque tenaient des conciliabules hebdomadaires dont on n'a jamais pu pénétrer le secret.

Canton de Saint-Jean-Pied-de-Port. — La ville de Saint-Jean compte, dans sa population, des Cagots qui vivent mèlés avec les autres Basques; on trouve cependant, à quelque distance de la ville, un hameau isolé appelé Agot-Etcheac, exclusivement habité par des gens de cette caste. Il y a chez elle peu de mélange, si toutefois il en existe; en général, ils ont un beau sang et le teint clair, et l'on n'en voit que rarement qui soient bruns foncés.

A Aincille, il s'en trouve dans six familles, en tout vingtcinq individus, venus d'un hameau de Saint-Jean-le-Vieux appelé Harriettalde, et fixés dans ces familles par des mariages. La première de ces alliances date de soixante et dix ans; les autres sont récentes. Les habitants de ce hameau, quoique assujétis depuis environ cinquante ans, pour le spirituel, à la paroisse d'Aincille, n'ont aucun rapport avec les autres paroissiens. Avant la révolution, ils avaient l'usage de la chapelle du château de Harriette, dont il n'existe guère aujourd'hui que les ruines. Les vieillards rapportent avoir ouï dire que les Cagots de Harriette furent jadis préservés d'une expulsion générale par le seigneur de ce château. Ils sont les seuls habitants du quartier, au nombre de quatre-vingt-dix individus environ, formant dix-sept familles, et vivent de leur état de potiers, à l'exception de quelquesuns, qui sont tisserands.

Dans la commune de Caro, il existe neuf familles réputées cagotes, dont les membres, qui exercent en général la profession de tisserand, présentent un total de trente-neuf personnes. Il y a environ cinquante ans, cette commune n'avait encore qu'une famille d'Agots, et ce n'est que depuis cette époque que cette race s'est ainsi multipliée et a pris un accroissement aussi considérable.

Les autres communes du même canton ont toutes des Cagots, plus ou moins; celle d'Arnéguy, qui est sur la frontière de France, en face du village espagnol de Valcarlos, en possède dix familles, celle de Jaxu trois, celle d'Uhart treize, et celles de Lecumberry et de Mendive une cinquantaine d'individus chacune.

Canton de Mauléon. — Ce canton n'est pas plus exempt de Cagots que le reste du Pays Basque. La commune d'Ainharp en a six familles, souches qui, à leur tour, ont encore poussé quelques branches dans l'endroit et dans les villages voisins; la commune de Cheraute en compte treize familles, celle d'Ordiarp douze, celle d'Arrast quatre, celle de Moncayolle deux, et presque toutes les paroisses ont une petite porte, un bémitier et une partie du cimetière qui leur étaient exclusivement réservés. A Espès et à Undurein, ces malheureux étaient redoutés, parce qu'on supposait qu'ils ensorcelaient les troupeaux. A l'Hôpital-Saint-Blaise, où l'on signale dix familles comme plus ou moins entachées de cagotisme, et où l'on traite d'Agots soixante-six individus, grands ou petits (la population est de deux cent-un habitants), on voit encore à l'église deux petits bénitiers en pierre, l'un sous le porche, l'autre à l'intérieur, à gauche en entrant. Les anciens disent que le premier était pour les Cagots, et le dernier pour leurs femmes.

Canton de Saint-Palais. — Les Cagots ne manquent pas à Saint-Palais; mais ils sont disséminés et ne forment plus un corps de population. Autrefois, il y avait dans cette ville un quartier qui leur était propre et qui s'appelle encore Agot-Kharrica, ou Rue des Agotac; mais aujourd'hui ce quartier n'est plus exclusivement habité par cette sorte de gens. Ils vivent mèlés aux autres Basques, avec lesquels ils contractent même des alliances. Il est juste, néanmoins, de faire observer qu'elles n'ont lieu qu'autant que les Cagots présentent des avantages pécuniaires : aussi un grand nombre d'entre eux restent-ils sons se marier.

A Aicirits, il y a trois familles réputées cagotes, à Berraute une seule, et à Domezain trois, de six qui s'y trouvaient autrefois; les autres ont quitté la commune depuis quelque temps. L'église de Domezain offrait les mêmes particularités que la plupart de celles du pays.

Canton de Tardets. — A Alçay-Alçabehety-Sunharette, il y avait six familles de Cagots, quatre à Montory, et deux seulement à Sauguis.

Nous ne voulons point rentrer dans le Béarn sans présenter encore quelques observations sur les Agotac du Pays Basque. Le Labourd et la Soule possèdent, comme on vient de le voir, un certain nombre de ces individus; mais ils entrent pour une très-petite proportion dans la population des communes, et ils ont même disparu dans quelques-unes d'elles. Il en est autrement dans la Basse-Navarre : cette race s'y trouve agglomérée, surtout dans les cantons de Saint-Étienne-de-Baïgorry et de Saint-Jean-Pied-de-Port. Une autre remarque à faire, c'est que les Agotac ont leurs habitations dans le voisinage des châteaux, et que, seuls parmi les Basques, qui n'ont jamais courbé la tête sous le joug féodal, ils étaient en état de vasselage, à telles enseignes qu'il y avait encore en 1789 des familles tenues de faire la corvée. Parcourez la Basse-Navarre, vous verrez de petits châteaux flanqués de tours, couronnés de créneaux, placés comme des forteresses sur des éminences, et, assises à leurs pieds, les humbles cabanes des malheureux Cagots. En Baïgorry, les châteaux des vicomtes d'Échaux, de Licerazu; en Cise (canton de Saint-Jean-Pied-de-Port), celui des barons de Harriette, section d'Aincille, celui d'Apat de Bussunarits, celui d'Irumberry de la Magdeleine, section de Saint-Jeanle-Vieux, n'avaient autrefois d'autres voisins que les Cagots.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

La rue de Chubitua, à Anhaux, est incontestablement le berceau et le centre des Agotac pur-sang; on peut dire que de tout temps elle en a été la métropole, et pourtant elle ne peut pas se glorifier d'avoir vu près d'elle une maison habitée par la noblesse; mais elle est bâtie sur les terres d'Échaux, dont les vicomtes protégeaient les Cagots en toute occasion. Si les communes des Aldudes, de la Fonderie, de Bidarray, d'Ossés, de Lasse, d'Ascarat, n'ont point de quartiers occupés par ces gens-là, c'est qu'elles n'ont pas cu non plus des maisons seigneuriales anciennes et renommées, et l'on en peut dire autant de toutes les communes où cette race n'est pas en nombre. Dans le pays d'Ostabaret (canton d'Iholdy), il y a cependant aussi des maisons nobles; il y en également, et même beaucoup plus, dans celui de Mixe (canton de Saint-Palais), et pourtant, dans ces deux pays, les Agotac sont bien peu nombreux; frouleguy, qui est en vue de Chubitua, n'en possède pas un seul : cette différence s'explique par ce que nous avons dit plus haut. Un Cagot de notre temps, auquel n'avait point échappé cette attraction qui avait poussé sa caste vers la noblesse, disait un jour naivement : « Ou tous les nobles sont Cagots, ou tous les Cagots sont nobles. » Hélas! le pauvre homme oubliait le malheur de sa condition présente, et ne savait sans doute pas que ses semblables du pays de Cize, loin d'être tenus pour nobles, étaient autrefois traités plus durement que les serfs les plus infimes : il leur était défendu d'avoir aucun bétail, si ce n'est un cochon pour leur provision, et un âne ou un cheval de charge pour le transport de leurs outils ; encore n'avaientils pas pour ces animaux la jouissance du droit de parcours dans les montagnes. Le seul privilége qui leur fût commun avec la noblesse, était d'être, comme partout ailleurs, exempts des charges locales.

Arrendissement d'Oloren.

Il n'y a pas de commune, dans l'arrondissement, où l'on ne puisse trouver des familles cagotes. Le peuple sait partout les distinguer, quoique aucun signe extérieur ne différencie ces individus; mais la tradition est là, et parle contre eux. Dans beaucoup de communes, à peine compte-t-on quatre ou cinq familles de Cagots, tandis que, dans d'autres localités, au moins un tiers de la population descend de ces parias.

Canton d'Accous. — Tel est le cas à Accous, où l'on en compte cinquante familles; à Lescun, où il y en a un nombre plus considérable encore; à Borce, où cinq familles sont arrivées à en faire trente-cinq; à Bedous et à Sarrance. Il y a, dans l'église de cette commune, dont la madone reçut la visite de Louis XI, une chapelle qu'on appelle des Cagots, parce que c'était là qu'ils étaient relégués. L'un d'eux s'étant marié avec une fille de Bedous, on fit à cette occasion une chanson que je n'ai pu me procurer, et qui commence par ces vers:

A Bedous, lou bon bilatge, A Bedous Cagots son touts. Lou Cagot ey de Sarrance, La Cagote de Bedous. A Bedous, lou bon bilatge, A Bedous Cagots son touts.

Presque tous les villages de la vallée d'Aspe comptent un grand nombre de Cagots. A Borce, malgré la multiplicité des alliances qu'ils ont formées avec les Béarnais de pur sang, ils sont loin d'être aimés. Le fait suivant le prouve assez. Vers 1817, un Cagot fut nommé maire de la commune, au grand scandale des habitants du pays, indignés de voir, peut-être

pour la première fois, un homme de cette caste ceindre l'écharpe. Des réclamations arrivèrent de toutes parts au préfet du département; ce magistrat n'en tint nul compte et maintint l'arrèté qui confirmait la nomination du Cagot. Les plaintes ne cessèrent point pour cela; elles continuèrent à se reproduire jusqu'en 1830, époque à laquelle les électeurs contraignirent le maire réprouvé à rentrer dans la retraite, ainsi que les membres du conseil municipal qui avaient appuyé son administration. Dès lors, leurs noms ne sont plus entrés dans l'urne électorale, à cause de leur contact avec ce maire, qu'ils servaient, il faut le dire, plus par crainte que par considération. L'antipathie et la haine qu'on leur voua, dès cette époque, subsistent encore.

Après avoir quitté la route royale d'Oloron à Urdos, on gravit une côte pénible, d'une heure d'étendue, sur un chemin scabreux bordé de précipices et semé de périls de plus d'un genre, et l'on arrive au village de Lescun, situé sur un plateau et adossé à une montagne. Sur deux cent quatrevingt-six familles dont se compose actuellement la population de cette commune, il y en a quatre-vingt-six réputées cagotes, ou ladres, nom qu'on leur donne également dans le pays; mais il en est cinq de douteuses, c'est-à-dire dont l'origine n'est pas bien constatée. Toutes ces familles forment aujourd'hui une population de quatre cent quarante-six ames sur celle de quatorze cent soivante-dix, chiffre que donne le dernier recensement de la commune. Des quatre-vingt-six familles cagotes, cinquante habitent tout autant de maisons, ou plutôt de chaumières, qui sont entassées, pour ainsi dire, les unes sur les autres, en forme d'amphithéatre au-dessous de l'église et à l'entrée du village. Ce quartier s'appelle Besiat; on y voit une excellente fontaine connue sous le nom de Houn deu Chrestiau. Les trentesix autres familles se trouvent maintenant disséminées.

mèlées et confondues parmi les familles pures du corps principal du village, lieu qu'il leur était autrefois défendu d'habiter, et dans lequel ils n'ont pu pénétrer qu'au moyen de mariages ou d'acquisitions d'immeubles.

Avant 1789, les Cagots étaient, à Lescun, repoussés de toutes les fonctions publiques. Le seul emploi qui leur fût confié était celui de fossoyeur, rempli encore aujourd'hui par un individu de cette caste et héréditaire dans sa famille depuis un temps immémorial. Ce n'est qu'en éprouvant la plus vive résistance qu'ils parviennent encore à se glisser dans quelques places.

A l'église, où ils avaient une porte et un bénitier particuliers, l'entrée du sanctuaire leur était sévèrement interdite, à ce point qu'un Cagot s'y étant furtivement introduit, en fut honteusement chassé en présence de l'officiant et des fidèles. Le cimetière qui recevait les dépouilles mortelles des familles de race pure, leur était également fermé; on les enterrait dans un endroit à part.

Les plus grandes fortunes territoriales, les meilleurs fonds de Lescun sont au pouvoir des familles pures. Les Cagotes, sauf quelques exceptions, ne possèdent que des propriétés de peu de valeur et d'une nature inférieure. Il en est de même pour les capitaux et pour les bestiaux, principale richesse de la commune. Mais si, de ce côté, une inégalité subsiste entre les deux races, la Cagote a un autre avantage sur la pure : elle possède la force et le courage. C'est chez elle qu'on trouve les hommes les plus intrépides et les plus endurcis aux fatigues. S'il s'agit d'une corvée dangereuse, les Cagots sont les premiers requis, et ils marchent les premiers en bravant tous les périls; enfin, ils sont toujours chargés des travaux les plus rudes, et ils les exécutent avec succès. Malgré cela, les alliances entre les deux races sont rares; il faut, pour qu'un Cagot soit admis par un mariage dans une

funille pure, qu'il se recommande par une position sociale ou par des qualités supérieures à celles de cette famille; encore les parents de celui des deux époux qui n'est pas cagot, ne consentent-ils, le plus souvent, à une pareille union qu'avec la plus grande répugnance : tant la prévention qui pèse sur les malheureux en question a encore de racines profondes parmi cette population imbue de tous les préjugés de ses pères!

Ces préjugés ne se montrent pas seulement quand il s'agit de mariage, ils percent dans toutes les occasions. La race pure de Lescun considère les Cagots comme une population mandite et dépravée, et ne voit, dans le quartier où ils habitent en plus grand nombre, qu'un lieu de perdition. Il en résulte que les deux races s'observent et se méfient mutuellement l'uns de l'autre, comme par le passé. S'il s'agit d'élections d'officiers municipaux ou de chefs de la garde mettionale, elles se divisent en deux partis, dont chacun met beaucoup d'acharnement à faire triompher ses candidats et à repousser ceux de l'autre, quels que soient, d'ailleurs, leurs titres à la confiance publique. Enfin, il est rare qu'une réunion d'individus de pur sang se sépare, à la suite d'une partie de plaisir, sans que les Cagots n'aient été l'objet de leurs sarcasmes ou de leurs insultes.

Comme les Cagots de Lescun, ceux d'Accous, de Redeus, de Borce et d'Etsaut avaient, à quelque distance du village, un quartier séparé dont le nom servait le plus souvent à les désigner: ainsi, ceux de Bedous étaient généralement connus sous la dénomination de Cagots de Carrolle, ceux de Borce sous le nom de Pézilles, et ceux d'Etsaut sous celui de Cap-det-Poun; dans ces quatre paroisses, ils avaient un bénitier spécial, une place distincte à l'église et au cimetière.

Canton d'Aramitz. — Aramitz, Arette et Issor (vallée de Baretous) avaient aussi beaucoup de ces gens-là; oa ea mist. Des naces mauditas. 1.

compte encore un nombre considérable, et plusieurs pères de famille ont eu la plus grande difficulté à établir leurs filles, parce qu'elles étaient cagotes. Dans l'église d'Arette, le bénitier était commun; mais l'eau bénite était offerte aux maudits au bout d'un bâton. A Issor, ils avaient un quartier à part, qui existe encore, et qu'on nomme, comme à Lescun, Bésiat.

Canton d'Arudy. — A Arudy, il y a également des Cagots; ils vivent tout-à-fait confondus avec le reste de la population, qui fait d'autant moins d'attention à leur origine, que certains d'entre eux sont parvenus à l'aisance et même à la fortune '. Le caractère de leur physionomie est sombre, morose, d'une lividité terreuse et peu expansif; ils sont d'une taille moyenne et trapue. Autrefois, ils entraient dans l'église par une petite porte pratiquée pour eux dans la partie nord-ouest de cet édifice, et maintenant condamnée. Un homme se tenait auprès du bénitier et donnait de l'eau bénite aux Cagots au moyen d'un goupillon, pour empêcher que leurs doigts, trempant dans le vase, ne souillassent l'eau destinée aussi à l'usage des autres habitants de la paroisse. Dans l'église, ils occupaient un petit coin situé tout près de leur porte.

Buzy, village éloigné d'Arudy de cinq kilomètres, avait aussi ses Cagots. L'ancienne église, qui a été détruite il y a dix-sept ans, se trouvait bâtie sur le haut d'une colline, au

⁴ Cette fusion ne date cependant que de ces dernières années; car. sans remonter plus haut que 1815, on trouve des exemples de la répugnance qu'avaient les Béarnais d'Arudy à s'allier avec les Cagots. Cette année même, un paysan, près d'unir son fils avec la fille d'un Cagot de Buzy, déclara, au moment même où le mariage allait s'accomplir, qu'il n'aurait pas lieu. On eut beau le presser, il se refusa à donner la moindre explication. Il n'en demeura pas moins certain pour tout le monde que ce changement d'idée dans le père du prétendu avait été amené par une révélation relative à la descendance de celle qui devait être sa bru. Mémoire de M. P. H. Medevielle, maître de pension. à Arudy.

sud-ouest du village. Une grande partie des Caguts de cette commune avaient pour habitation quelques maisons asses rapprochées de cet édifice; le reste de cette race se trouvait relégué dans des bicoques bâties à une centaine de mêtres de la route, à gauche en allant d'Arudy à Oloron. Placés sur ces différents points, et éloignés qu'ils étaient du village, les Cagots de Buzy n'avaient presque pas de communication avec les autres habitants.

A Bescat et à Iseste (vallée d'Ossau), on comptait également beaucoup de Cagots; comme à Buzy, comme partout, ils avaient une porte particulière à l'église, et un bénitier séparé. La répugnance que les habitants de ces communes avaient à contracter des mariages avec eux dure encore. A Mifaget, la main d'une jeune fille, appartenant à une riche et honnête famille de paysans, a été refusée il n'y a pas très-longtemps, uniquement parce qu'elle descend de Cagots, et cette personne n'a pu trouver à s'établir jusqu'ici. On montrait encore, il y a peu d'années, la partie du cimetière où ces parias étaient enterrés, ainsi que le bénitier et la porte de l'église qui leur étaient affectés. Ces deux derniers indices de l'existence d'une certaine agglomération de Cagots dans une localité, se voient aussi à Rébénacq, où il y a encore quatre familles réputées telles. Leurs ancêtres avaient une place à part dans l'église, où les autres habitants se tenaient à une certaine distance d'eux, dans la crainte de toucher du pied leurs crachats.

Canton de Sainte-Marie.—Les Cagots d'Agnos se débattent encore sous le poids de l'anathème qui s'attache à leureaste. Sans parler des obstacles sans nombre qu'ils ont à surmonter pour contracter des alliances avec leurs voisins de race pure, au moindre conflit, leurs adversaires leur jettent à la face l'épithète de Cagot, qui amène presque toujours des coups de bâton et de fourche, l'effusion du sang, et parfois

l'intervention de la justice. La famille B..., d'Agnos, a été six fois au moment de conclure le mariage de l'ainé de ses fils, garçon agé de quarante ans, et toujours ce mariage a été rompu quand on a découvert l'origine du prétendu.

La répugnance que les habitants d'Agnos éprouvent à s'unir avec des Cagots se remarque encore à Esquiule, Moumeur, Saint-Goin et Géronce. A Sainte-Marie, il y avait beaucoup de ces parias, tous charpentiers. Ils habitaient de préférence une rue, encore appelée de leur nom et occupée par leurs descendants. Là, comme ailleurs, ils avaient une place marquée à l'église, et un bénitier à part; un valet de ville leur présentait l'eau bénite su bout d'un bâton. Ils ne pouvaient être affiliés à aucune confrérie, sinon à celle de Saint-Jean, qui leur était spéciale. M. de Revel, évêque de Sainte-Marie, mort en 1784, n'admettait aucun Cagot à recevoir les ordres sacrés.

.. A Esquiule, les Cagots étaient enterrés dans un coin particulier du cimetière.

Canton de Monein. — Il en était de même pour œux de Lahourcade, qui, pendant leur vie, avaient à l'église un coin fixe séparé par une petite balustrade.

Conton d'Oloron. — Il existe, à l'église Sainte-Croix d'Oloron, hatie ou rebâtie par Centulle rv en 1088, un petit bénitier encastré dans le mur, que les plus anciennes traditions disent être le bénitier des Cagots, et qui, de nos jours encore, est désigné sous ce nom. Quant à la petite porte qui accompagne ordinairement ce bénitier, on n'en voit ici aucune trace. Il y a bien deux portes, mais toutes les deux sont principales. La manière dont est disposé le bénitier des Cagots à Sainte-Croix, au côté droit de la porte qui se dirige vers le fond de l'église, indiquerait qu'ils entraient par la porte commune pour se rendre directement au fond de l'édifice, place que leur désignait la coutume de Béarn, où on lit que les Cagots

ne devaient point se placer devant les hommes mis les femmes, dans les églises ou dans les processions. Amjentés d'hui, il y a hien peu de personnes, à Oloron, qui soient signalées comme telles.

Le plupart des habitants de Lurbe étaient carots: le quartier qu'ils occupaient primitivement était bleu distinct et séparé par un pont, qu'on voit encore, des autres parties de la commune. Ils avaient à l'église une entrée partieulière. et une auge placée à quelques pas de leur perte leur servait à la fois de bénitier et de borne : ils se tenaient sur un banci devant lequel il y avait une grille en bois; dernière cua étaient leurs femmes, à genoux sur les dalles. On leur présentait le pain bénit au bout d'une baguette en heis. L'ans cien curé de Lurbe, M. d'Abidos, éprouvait une grande répugnance contre les Cagots; il n'aurait pas choisi peur l'effice de marguillier, ni pour tout autre emploi de l'église, un individu réputé tel. En 1788, il séparait encore, dans la milson de Dieu, les Cagots de ceux qui ne l'étaleut pas; et comme, vu le grand nombre des premiers, cette séparation était fort difficile, les enfants s'amusaient, pendant les oftices, à coudre une queue de mouton ou de brebis à une Cagote et à une femme qui ne l'était pas, comme pour les unir a ce qui était une union monstrucuse. Un vieillard agé de 78 ans se rappelle fort bien qu'un jour une Cagote, ayant voule se placer devant la borne dont nous venons de parler, le curé, hors de lui, se prit à crier de toute sa force : « Votre place n'est pas là, Cagote, et sachez que moi, que je soie devant ou derrière vous, je suis toujours votre curé; mais vous autres, que vous soyez devant ou derrière, vous ne seren jamais que de vilains Cagots. - Souvent il arrivait à cet esclésiastique d'inselter ces malheureux en présence d'annombreux public, et de les qualifier de dannes. Un jour, un Cagot, ayant touché par mégarde l'encensoir, fut mus immédiatement à la porte, et l'entrée de l'église lui fut interdite pour toujours. Après cela, il est superflu de dire combien était grande, dans cette commune, la répugnance qu'éprouvaient les familles non cagotes à s'allier avec celles qui présentaient cette tache. Peu de temps avant notre première révolution, l'abbé de Lurbe intenta un procès à son frère ainé, seigneur de ce lieu, parce que ce dernier avait épousé une Cagote; il voulait le priver de ses droits et priviléges. Le parlement de Navarre débouta l'abbé; mais cette famille seigneuriale n'est plus aujourd'hui qu'une famille de paysans. « Je tiens, m'écrit M. Laffore, je tiens d'un bon propriétaire de cette commune, homme instruit et digne de soi, qu'étant sur le point, il y a quelques années, de marier sa fille avec un Cagot, il reçut la visite d'un de ses beauxfrères, qui lui fit de vifs reproches sur cette union, et qui, n'ayant pu le décider à rétracter sa parole et à contrarier sa fille, finit par lui déclarer formellement que, si le mariage avait lieu, il ne se présenterait plus chez lui, et que tous leurs rapports devaient cesser. »

M. Laffore, après beaucoup de recherches pour savoir si les Cagots avaient un cimetière particulier, s'est assuré que, dans un grand nombre de communes, ils n'étaient point enterrés dans l'intérieur de l'église, mais au cimetière, qui, cependant, leur était commun avec les pauvres gens non cagots, hors d'état d'acheter une tombe dans le premier de ces deux endroits. Cela avait lieu surtout à Sainte-Marie-d'Oloron, où il y avait un évéché; mais il paraît qu'à Lurbe il existait un cimetière particulier pour les Cagots: M. Ch. Paliole, l'un des notables habitants de cette commune, homme digne de toute confiance, assure avoir lu dans un acte public qu'il a égaré, et dont il ne se rappelle plus la date, acte qui portait vente d'une pièce de terre, qu'elle confrontait d'un côté avec le cimetière des Cagots (dap lou cemiteri deous Cagots).

Il y avait aussi beaucoup de Cagots à Escou, Escout, Herrère et Pedegiet. Un grand nombre des habitants les plus riches de ces communes descendent de ces parias, et l'on y trouve, chez les habitants nou cagots, la même répugnance à s'allier avec ceux qui le sont. Il paraît que le cagotisme a plusieurs degrés; on en est plus ou moins infecté. « Je connais, dit M. Laffore, une mère de famille riche, dont la fille était recherchée en mariage par deux jeunes gens, tous deux cagots. La mère, fort embarrassée, consulte son notaire, elle lui dit qu'elle ne voulait pas donner sa fille à l'un des prétendants, parce qu'il était cagot; et, comme le notaire lui objectait que l'autre l'était également: « C'est vrai, » dit la mère, « mais il l'est beaucoup moins, cela se perd dans la famille. » Les individus dont je parle appartiennent aux communes dont il vient d'ètre question.

A Buziet, il y avait un grand nombre de Cagots; peut-être même la moitié de la population appartenait-elle à cette race. Ils habitaient un quartier entièrement séparé. Un médecin de cette commune, nommé Dabadie et cité par Palassou, s'était beaucoup occupé de ces parias; malheureusement, il n'a pas laissé d'écrits.

Arrondissement d'Orthes.

L'arrondissement d'Orthez, auquel nous sommes arrivés, ne le cède à aucun autre quant au nombre des Cagots qu'il renferme. Toutes les communes en comptant plus ou moins, dont les ancètres étaient traités comme ailleurs, c'est-à-dire avaient, à l'église, une porte, un bénitier et une place réservés, et étaient enterrés à part, soit dans le cimetière commun, comme à Orthez, à Doazon et à Hagetaubin (canton d'Arthez), à Lacq et à Sarpourenx (canton de Lagor), à Do-

gnen, à Ogenne, à Préchacq-Joshaigt, à Rivehaute et à Sus (canton de Navarrenx), à Bellocq et à Escos (canton de Salies), à Castet bon et à Montfort (canton de Sauveterre), ou dans un cimetière particulier, comme à Noguères et à Sauvelade (canton de Lagor), à Audaux (canton de Navarrenx), à Salies, et à Ossenx (canton de Sauveterre). A Dognen, le morceau de terre, réservé aux Cagots à l'extrémité du cimetière, reçoit encore exclusivement les dépouilles de leurs descendants, tandis qu'à Sus, à Bellocq et à Montfort, cette partie du champ du repos ne sert plus qu'à l'inhumation des étrangers morts dans la commune. A Castetbon, et sans doute à Ossenx, tout habitant se croirait déshonoré si quelqu'un de ses parents était enterré en cet endroit : aussi, dans cette dernière commune, a-t-on abandonné aux broussailles, qui le couvrent, le cimetière des Cagots, qui, même aujourd'hui, est séparé du grand par une clôture.

Canton d'Arsaeq.—A Arzacq, où l'on compte encore deux ou trois familles issues de Cagots, il y a un monticule qu'on nomme Coste deou Camot, et qui pourrait bien avoir été appelé ainsi des Goths ou Cagots. Ce qui me suggère cette conjecture, c'est qu'il y a, au bas de ce monticule, une source qui porte le nom de Houn déou Chrestiaa. A Morlanne, une famille a pour nom le dernier de ces trois mots, qu'une famille de Méracq a pour surnom.

A Malaussane, les familles cagotes, à peu près au nombre de douze, habitent le même quartier; le bénitier qui servait exclusivement à leurs ancêtres se fait remarquer par deux oreilles assez grotesquement sculptées qui en forment les anses. Dans deux communes voisines, Coublucq et Pouliacq, qui comptent encore chacune, parmi leurs habitants, deux familles cagotes; ces familles étaient, avant la Révolution, reléguées au fond de l'église, sous le clocher; et, quand elles sortaient, on leur chantait les couplets suivants:

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Cagot capale, Cacheou de muie, Cousi germa

La Cagote eschermenta: Can la camise esquissade, La mieytat deu cu qu'espat.

Lou Cagot taille la bigne,

Deu nouste ca.

Tout cela prouve que ces pauvres gens n'étaient pas mieux traités à Malaussane, à Coublucq et à Pouliacq qu'ailleurs. Il parait cependant qu'ils étaient plus heureux à Vignes, où, de quatre familles cagotes qu'on y connaissait autrefois, une scale reste encore qui soit réputée telle : en effet, non-sculement ils vivaient au milieu des autres habitants, et étaient enterrés au même cimetière sans distinction de lieu, mais encore ils n'avaient à l'église ni entrée ni place réservées, et l'on se souvient même d'un charpentier, membre de l'une de ces familles, qui chantait au chœur.

Canton de Lagor. - On peut en dire autant des Cagots de Vialleségure, qui, assez nombreux autrefois, sont actuellements réduits à dix familles. Ils vivaient mêlés aux autres habitants, et ont toujours communiqué avec eux; cependent, ils avaient un bénitier particulier, et maintenant, quand il s'agit de mariage, on voit encore percer un reste de cette vive répugnance qui, dans des temps plus reculés, mettait entièrement obstacle à ces alliances. Les Cagots de Vielleségure ont toujours participé aux affaires de la commune, en ont partagé les charges et ont pris part à ses travanx. Néanmoins, une famille réputée cagote a continuellement vécu et vit encore dans un isolement absolu. Habitant la ligne limitrophe de deux sections de la commune, elle a toujours été rejetée par les fonctionnaires respectifs de chacune de ces sections. Les autres communes du canton où l'on trouve des Cagots, qui y sont diversement traités, sont Os, Abidos, Gouze, Sarpourenx, Marcerin, Noguères et Sauvelade, où il y a une famille réputée cagote, Besingrand et Mourenx, où l'on en compte deux, Lagor, qui en possède

trois ou quatre, Lacq, qui en a ce dernier nombre. A Sauvelade, au lieu d'une, il y en avait autrefois quatre ou cinq, et deux seulement à Gouze et à Sarpourenx; mais l'une des familles cagotes de cette dernière commune est éteinte, et celle qui a disparu de Gouze a transporté son domicile dans un village voisin. A Mont, il y avait sept familles réputées cagotes; il est probable qu'elles y existent encore.

Canton de Navarrenx.--Ce canton est un de ceux qui renferment le plus de Cagots ou de Gaheigts, comme on les nomme en quelques endroits, par exemple à Bugnein; on en compte à Dognen et à Gurs une quinzaine de familles, comme à Préchacq-Joshaigt, où elles étaient autrefois au nombre de vingt-deux. A Nabas, il y en a neuf; à Susmion huit, dont une pure, quatre cagotes du côté paternel et trois du côté maternel (les enfants de ces dernières ne sont pas réputés cagots); à Bugnein sept, dont trois ne le sont que par la mère; à Sus, sept également; à Méritein six; à Castelnau-Camblong quatre '; à Ogenne-Camptort, quatre ou cing; à Audaux deux; à Angous et à Préchacq-Navarrenx une. Dans la plupart de ces communes, les Cagots avaient à l'église une petite porte et un bénitier à part; dans d'autres, comme à Ogenne, ils recevaient l'eau bénite au bout d'une baguette. A Rivehaute, où il y avait quatre familles de Cagots, ils entraient à l'église par une porte particulière pratiquée dans l'unc des faces du clocher; là, sans aller plus loin, ils assistaient aux offices, séparés des autres habitants, attendu que le clocher n'est point compris dans le corps principal de l'édifice. Sans doute, les Cagots vivaient également à une certaine distance des villages dont leurs maisons faisaient partie; mais nous ne saurions l'affirmer

⁴ Si l'on n'admettait pas, comme on le fait, que la race dégénére par la femme et qu'elle ne se multiplie que par l'homme, il se trouverait quelques familles de plus.

quartier, appelé lou Coo, et de Dognen et de Gurs, où ils étaient relégués dans des espèces de faubourgs séparés, désignés sous le nom de rue deus Chrestiaas. Quelque peu fondée que soit l'opinion populaire, qui voit un signe de cagotisme dans le peu de longueur du lobe auriculaire, il est cependant à remarquer que toutes les personnes de la première de ces trois communes désignées comme cagotes ont cette partie de l'oreille fort courte. A Susmion, annexe de la paroisse de Sus, le parrain et la marraine d'un enfant cagot devaient l'être eux-mêmes, sinon l'enfant mourait, dit-on, peu de jours après sa naissance.

Canton d'Orthes. — On répute encore comme cagotes, à Puyoo, six familles, autant à Sallespisse, et trois seulement à Sault-de-Navailles.

Canton de Salies. — A Salies, comme je l'ai déjà dit, les Cagots étaient enterrés à part. Ceux de la paroisse Saint-Vincent avaient leur cimetière au coin de la place Saint-Grace, et ceux de Saint-Martin à côté de l'ancien cimetière des protestants. Quand les Cagots des environs de Salies étaient persécutés, ils se réfugiaient à Escos, commune du canton, où la moitié des maisons, toute la partie sud, appartenait à des familles cagotes. Elles habitaient, à environ deux kilomètres du bourg, un quartier dit lous Cagots, qui se compose de huit ou neuf maisons, dont l'une porte le nom de Crestiaa. Les familles qui, de nos jours, passent pour appartenir à cette race, sont au nombre de huit ; elles entrent dans l'église par leur porte particulière, prennent de l'eau bénite dans leur bénitier, et vont se placer en bas contre le confessionnal, dans un coin séparé par une balustrade du reste de l'église.

Canton de Saurcterre. — La commune d'Abitain compte

¹ Chrestiaa est le nom que porte encore une maison de Dognen.

deux familles de Cagots qui y sont établies depuis quelques années seulement, Barraute-Camu trois, Narp une seule, composée de deux sœurs, et Montfort se souvient d'avoir eu deux familles de ces parias. A Montestrucq, il y a une maison qui porte encore le nom de Chrestiaa. Un vieillard da Castetbon, qui a exercé pendant longtemps les fonctions de maire, se rappelle avoir vu, sur un vieux cadastre, les noms de trois familles, accompagnés de la syllabe ca, qui, selon toute apparence, était une abréviation de chrestias ou de cagot; c'étaient les familles Hourmilougué, Sensoulet et Colibet. Ce dernier nom indiquerait-il l'ancienne condition des ancêtres de ceux qui le portent?

A Ossenx il n'y a plus de Cagots, au moins n'y signalet-on personne comme tel; mais, à une époque assez rapprochée de la nôtre, il s'y trouvait une famille, maintenant éteinte, qui passait pour appartenir à cette race. Pour ce motif et pour d'autres, cette famille était tellement abhorrée, que les murs même de la maison qu'elle habitait ont été détruits.

Le souvenir des Cagots paraît à peu près effacé à Sauveterre; cependant, on y emploie un proverbe qui allonge encore le catalogue des imputations répandues sur leur compte. Quand on veut donner une haute idée de l'étourderie de quelqu'un, on dit qu'il est pire que le Cagot de Gamachie. Qu'était ce Cagot? Je n'en sais rien. Gamachie n'est pas un nom de commune; ce doit être un nom de famille. Mais à quelle partie des Pyrénées rattarher cette famille? A Sauveterre, par la raison que le proverbe en question y est répandu? cela ne suffit pas; d'ailleurs, il existe, dans une autre partie du pays, un vieux dicton qui me semble se rapporter au mème personnage. Dans l'arrondissement d'Oloron, quand une vieille fille manifeste un tel désir de se marier qu'il semble que toute alliance lui serait benne, on dit qu'elle épouserait même le Cagot de Gabachies. Il faut croire qu'à des imperfections morales, ce malheureux joignait des défauts physiques non moins remarquables, qui, les uns et les autres, lui ont assuré une certaine célébrité; mais elle n'a point empêché que son nom ne s'altérat, circonstance qu'il faut sans doute attribuer à la distance à laquelle a vécu celui qui le portait, de ceux qui l'emploient aujourd'hui dans leurs comparaisons et dans leurs hyperboles.

Si l'on admet avec M. Thiers que les pays de montagnes sont, par les institutions, les mœurs et les habitudes, des lieux de conservation, on ne s'étonnera pas que, dans les départements du Gers et des Landes, il reste moins de souve-airs des Cagots que dans les Hautes et dans les Basses-Pyrénées. Commençons par le Gers.

Arrondissement d'Anch.

Centon d'Auch. — Les Capots avaient un quartier dans la paroisse de Saint-Pierre d'Auch; mais, au temps de D. de Brugèles, dans l'ouvrage duquel nous puisons ce renseignement ', il ne s'en trouvait plus. A Sainte-Christie, il y avait au moins un Cagot en 1700, date d'un arrêt du parlement de Toulouse, où Antoine Darrieu est nommé avec d'autres individus qui se plaignent d'être appelés ainsi et traités comme tels. A Pessan, cette race maudite s'était perpétuée et avait souvent des contestations avec les autres paroissiens au su-

¹ Chron, ecclés, du diocese d'Auch, pag. 375.

jet du pain bénit, de l'eau bénite et de quelques autres cérémonies et fonctions ecclésiastiques, qui leur étaient faites séparément des autres fidèles; mais, au temps du savant bénédictin que nous venons de citer, la seule différence qui subsistat entre eux était dans le cimetière, que les Capots avaient à part '.

A Monbert, il y avait également des Capots. A une époque antérieure à 1750, ils eurent un procès, probablement en réhabilitation, devant le parlement de Toulouse, pendant le cours duquel M. Vanque-Bellecour, avocat de cette ville, publia contre eux un factum que nous n'avons pu nous procurer, et dont l'abbé Venuti a cité un passage 3. Maintenant il n'y a plus, à Monbert, de Capots, ou, pour mieux dire, de gens traités comme tels. Néanmoins on signale comme leurs descendants les habitants d'un hameau, communément appelé le Pouchots, et qu'autrefois on nommait aussi le hameau des Capots. Il existe encore dans l'église de Monbert, sous le clocher, un monument qui témoigne de la condition de ces malheureux dans cette commune : c'est une balustrade où le prêtre leur donnait la communion, après les autres fidèles, dont il était obligé de traverser la foule pour arriver aux Capots. Ceux-ci étaient considérés comme étant d'origine juive et descendant de ceux qui avaient crucifié notre Seigneur. Ils exerçaient, de préférence à tout autre, l'état de charpentier.

Canton de Jegun. — Dans la commune de Biran, contiguë à celle de Monbert, on voyait aussi un hameau appelé les Cloutets, qui n'était habité que par des Capots. C'est à cette race qu'appartenait un révolutionnaire, fameux dans le pays, le nommé Délom, qui en voulait surtout au clergé, et qui,

¹ Ibidem, pag. 379.

² Seconde partie, pag. 136.

poursuivant le neveu de Mgr de la Tour du Pin, archevêque d'Auch, le tua d'un coup de fusil, dans la commune de Barran, non loin de cette ville.

Canton de Vic-Fezensac. — A Vic, ancienne capitale du comté de Fezensac, devenu ensuite comtés d'Armagnac et d'Astarac, il y a un faubourg nommé lous Capots, qui n'est adhérent à la ville qu'à cause de son agrandissement.

Arrondissement de Coudom.

Canton de Condom. — Il n'y a plus de Capots à Coudom ni dans l'étendue de cette commune; du moins rien ne distingue du reste du peuple les descendants de ces parias. Nous savons cependant qu'il y en existait un certain nombre: la coutume de cette ville en fait mention sous le nom de Gafedz, et ordonne de leur remettre la viande saisie chez les bouchers pour une raison ou pour une autre '. Qu'on ne dise pas que ce mot signifie mi lépreux; pour peu qu'on parcoure la coutume de Condom, on y verra ces malheureux désignés par le nom de lebros 2.

^{*} a Item. Tot mazerer qui ben en la viela de Condom carn mezera morta, o trois per porc, o solha o craba en loc de creston, o autra carn corumpuda a coneguda dels senher e dels cosselhs, que pague .xxx. sols de bos mortans per non de pena arbitraria, e que la carn sia dada als Gafedz, etc. » Item. Tout boucher qui vend en la ville de Condom viande de boucherie morte, ou truse pour porc, ou brebis ou chèvre au lieu de mouton, ou autre chair corrompue à la connaissance du seigneur et des consuls, qu'il paye trente sous de bons mortans d'amende, et que la viande soit donnée aux gabets, etc.) Ms. de la Bibliothèque royale, supplément français. » 2472, folio 25 recto, col. 2.

^{2 «} Que a mayzoo de religioos, ni a persona de religion, ni a glisia, ni a caver, ni a donzel qui no fos vezin, ni a maa-morta, ni a lebros, no pod leixar ni dar sos bees no mobles ses voluntat deu senhor deu qual aquets bees seran tenguts en flus; e si per aventura ac faze, aquera mayzon d'areligion, o glesia, o aquet caver, o lebros... devre mostrar e mete home hor-

Aux deux extrémités de la ville, hors des faubourgs Labouquerie et du Pradeau, se trouvent des maisons qui, quoique maintes fois reconstruites, portent toujours le nom de maisons des Capots. C'est là, sur les bords de deux ruisseaux, que vécurent jadis ces hommes qui eurent si longtemps à souffrir avant de parvenir au rang de citoyens. Il y en avait aussi dans un endroit plus rapproché de la ville, sur la ronte de Lectoure : là ,si nous en croyons une tradition assez récente, se trouvait une petite église ou chapelle, et un cimetière attenant, consacrés sans doute aux seuls Cagots.

Quand leur race fut éteinte, ou que, par l'extinction du préjugé, elle se fut confondue dans le sang commun, les maisons des Capots gardèrent encore quelque chose de leur destination. En effet, depuis cette époque jusqu'à nous, et sans interruption, elles furent, comme elles sont encore, un lieu de refuge pour les mendiants étrangers à la ville; ils y trouvent une grange et de la paille pour la nuit.

Les églises des faubourgs Labouquerie et du Pradeau étaient naturellement les églises que fréquentaient les Capots de Condom; elles avaient, l'une et l'autre, une petite porte latérale destinée à ces réprouvés. La porte de l'église de Labouquerie est murée depuis longtemps; celle de l'église du Pradeau existe encore. Aucun de ces édifices n'a conservé le petit bénitier qui se voit ailleurs incrusté dans le mur à côté de la petite porte; mais dans tous les deux on

gues, o autre plus bas, dents .i. an e .i. mees en aquets fieus, » etc. (A maison de religieux, ni à personne de religion, ni à église, ni à chevalier, ni à damoisel qui ne serait pas habitant de la localité, ni à main-mortable, ni à lépreux, on ne peut laisser ni donner ses biens ni ses meubles sans la volonté du seigneur duquel ces biens seront tenus en flef; et si par aventure on le fait, cette maison de religion, ou église, eu ce chevalier, ou lépreux... devra montrer et mettre homme bourgeois, eu autre plus has, dans un an et un mois en ces flefs, etc.) Ibid., folio 12 v., e. 2.

Fewille d'annonces de Condom. Mardi 22 octobre 1838; 🖝 506.

**Traive encore intérieurement, le long des murs latéraux, **Es siéges d'une maçonnerie grossière, qui étaient autrefois exclusivement réservés aux Capots.

Cantons d'Eauze, de Montréal, de Nogaro et de Valence. A Bascous, il y avait encore une famille de Cagots en 1700. suivant l'arrêt du parlement de Toulouse que nous avons cité plus haut. On en peut dire autant de Betous et de Lanne-Soubiran; mais à Gondrin, le nombre de ces malheureux devait être plus considérable; car, dans le voisinage de cette commune, on trouve un hameau appelé lous Capots, habité. il y a environ un siècle, par des charpentiers qui étaient mal vus, et vraisemblablement traités comme ceux de Lialores, de Grasimis et de Mezin, en faveur desquels il existe un arrêt du parlement de Bordeaux en date du 28 mai 1710. Un semblable hameau existe à Valence, à une lieue de Condom; mais il s'appelle lous Chrestias, nom que portent encore, dans les actes de vente des notaires, certaines pièces de terre. En général, il n'est pas de petite ville dans le département, qui n'ait en dehors de son enceinte, un amas de maisons portant le nom de Cupots, sans compter les lieux ainsi appelés qui sont situés loin des villes, comme celui que l'on trouve sur le chemin de Mezin, en-deçà de la rivière de l'Osse.

Arrondissements de Lectoure et de Mirando.

Canton de Fleurance. — On désigne dans le pays les Capots de la Sauvetat; ils ont un nom de famille commun, celui de Mortera, que nous retrouverous plus tard parmaceux des Capots du Mas-d'Aire.

Canton de Plaisance. — A Plaisance, il y avait un quartier des Capots qui communiquait avec la ville par un pont désigné par le même nom. Un propriétaire faisait, il y il mor, ses saces mausites. 1.

quelques années, niveler une prairie. En creusant un monticule, on trouva, à une certaine profondeur, deux voûtes basses et longues construites en briques et appuyées sur un mur mitoyen. Elles étaient percées d'ouvertures latérales trèsétroites, et contenaient une grande quantité d'ossements qui avaient appartenu à des âges et à des sexes différents, et qui se réduisaient en poussière à la moindre pression '. Faut-il croire que c'étaient ceux des Capots de Plaisance?

Canton d'Aignan. — L'existence des Cagots dans ce canton ne nous est révélée que par l'arrêt du parlement de Toulouse cité plus haut; il en nomme trois pour Averon et cinq pour Sabazan.

Avant de sortir du département du Gers, ne manquons pas de faire observer qu'il a dù se trouver des Cagots, s'il ne s'en trouve plus aujourd'hui, dans plusieurs autres communes, dont les eglises laissent encore voir la petite porte par où ces malheureux se rendaient, pour entendre les offices, dans une place séparée des autres.

DÉPARTEMENT DES LANDES.

Arrondissement de Mont-de-Marsan.

Canton d'Arjuzanx. — Dans le xviiie siècle, il y avait des Gahets en grand nombre à Arengosse, et très-peu dans les communes environnantes. A cette époque, un quartier aujourd'hui dépendant d'Arengosse, quartier appelé Bezgudus, était la paroisse, la succursale, tandis qu'Arengosse n'était qu'une annexe. Tous les Gahets, mèlés avec les autres habitants, se tenaient dans Bezaudun; ils assistaient aux offices divins dans leur église, et presque jamais ailleurs;

⁴ L'Opinion, journal constitutionnel du Gers, mardi 11 avril 1843, 20 20 78; feuilleton de M. D. Vincent, homme de la localité. Cet écrivelle moit dans les Capots des lépreux.

ils avaient une petite porte et uu bémitier exprès pour itus sils devaient se tenir dans un endroit qui leur était réservé, et après leur mort on les enterrait au cimetière dans un recoin qui leur était affecté. Ce quartier, dont l'église n'existe plus depuis longtemps, est encore aujourd'hui en horreur à la commune d'Arengosse tout entière et même à celles des environs; on le désigne sous le nom de République de Bezaudus.

On rapporte qu'un peu avant la Révolution, un mur de l'église de cet endroit s'étant lézardé, les habitants de race pure, se croyant inspirés de sainte Magdeleine, leur patronne, defendirent l'entrée du saint lieu aux Gahets, dans la crainte que leur présence n'en amenàt la ruine prochaine. Ainsi chassés, les Gahets durent aller aux offices de l'église d'Arengosse, et là encore ils furent soumis aux mêmet règlements et séparés des autres fidèles. On voit-très-bien à cette église, la porte, anjourd'hui murée, qui leur servait d'entrée; et hon nombre de personnes affirment qu'elles ent vu les vestiges de leur bénitier, et se rappellent que les Gahets étaient enterrés au cimetière, mais à part.

L'habitant d'Arengosse, auquel je dois les détails qui précèdent, y joint ceux-ci qui les complètent: « On reconnait généralement les Gahets aux oreilles, dépourvues de labes et pour ainsi dire rondes. Ils diffèrent encore du resto de la population, soit par leur physique, soit par leur langage. Dans le principe, ils étaient fort ingénieux, et s'adomnaient spécialement à l'état de charpentier. Les membres des trois familles issues de Gahets qui sont encore à Arengosse, n'ont pas de profession propre; ils sont laboureurs comme le reste des habitants; mais il est à remarquer qu'ils font très - bien leurs affaires. Ils ont beaucoup d'ordre et par suite ils jouissent d'une honnête aisance. »

Canton de Grenade-sur-l'Adour. - Au Vignau, il y a doug!

familles réputées cagotes, et composées chacune de trois ou quatre membres: ce sont les familles Hustaillon et Fustaillon, dont les noms qui, comme on le voit, ne diffèrent entre eux que par une légère variante orthographique, nonseulement indiquent une souche commune à ces familles, mais encore semblent dérivés de la profession de charpentier ou de bûcheron, qu'exerçaient leurs membres ¹. Ceux d'aujourd'hui sont cultivateurs, comme les autres habitants; ils vivent au quartier dit des Capots ², à l'une des extrémités de la commune. Petite porte à l'église, petit bénitier joint au mur, l'un et l'autre au midi, cimetière à part, les Cagots du Vignau avaient tout cela; et pendant leur vie, comme après leur mort, ils figuraient sur les registres de l'état civil avec la désignation de Capots ³, qui perpétuait la tradition et le malheur de leur origine.

Canton de Mont-de-Marsan. — Il est à peu près certain qu'il a existé des Cagots à Mont-de-Marsan, dans un temps plus ou moins reculé, et qu'ils étaient relégués dans un quartier séparé de la ville, appelé quartier des Gézits, qui est habité aujourd'hui par des gens mal famés et des filles de mauvaise vie. On voyait, à l'ancienne église de cette ville, écroulée en 1821, une petite porte latérale, murée, qui était, assure-t-on, à l'usage des Cagots. Pareille petite porte, latérale et murée, se voit encore à l'église du collége, construite en 1656. On y distingue aussi un bénitier qui était, dit-on, affecté également aux Cagots.

Canton de Pissos. — Il y a eu des cagots à Moustev : la

⁴ Hustaillon, comme Fustaillon, me paralt signifier mauvais ouvrier sur bois.

² Ce quartier a été réuni à Cazères, tant pour le civil que pour le spirituel, par ordonnance royale de 1864.

tuel, par ordonnance royale de 1844.

³ Baptême. — A Hustaillon, le 5° jour du mois de septembre 1679, est may, et a esté baptisé dans l'église paroissialle du Vignau. Pierre de Hustaillon, fils légitime de Jean Hustaillon et de Catherine Hustaillon, mariés,

porte de l'église qui leur était réservée et dont la forme paraît encore, suffirait pour le prouver; mais la tradition n'i guèra transmis sur eux que l'extrême répulsion dont ils étaient l'objet. Des lieux qu'ils habitaient, de leurs professions, de leurs mœurs, les octogénaires ne savent absolument rien. Cependant un souvenir qui s'est conservé, c'est celui du droit qu'on leur reconnaissait de s'emparer, quand ils entraient dans une maison, du pain entamé qui se trouvait sur la table, s'il était renversé et si le côté coupé était tourné vers la porte '. Il paraît qu'il y a quarante ans, il n'existait plus qu'un Gahet dans la contrée (il demeurait à Pissos, où il a laissé des enfants dont l'origine est oubliée); car c'était le seul dont on craignit l'arrivée, lorsque le pain

gens de labeur; parrain a esté Pierre de Hustaillon, et marrine Françoise de Labarrere; présents à ce Jean et autre Jean de Hustaillon, les susdits gens de tabeur, habitants dudit Vignau, etc. Signé sur la ménute: R. De Cappeville, curé du Vignau. Décés.—Le 23° jour du mois de may 1682, a été enterrée dans le cime-

Décés. -- Le 23° jour du mois de may 1682, a été enterrée dans le cimetière de l'église paroissialle du Vignau, et décéda la nuit précédente Jeanne de Salies, quand vivait semme de labeur, âgée de 30 ans ou environ, habitante dudit Vignau; présents à ce Pierre et Jean Hustaillon, charpentiers, habitants aussi dudit Vignau, etc.

Le 27° jour de novembre 1685, ont consenti mariage Joseph Hustaillon, charpentier, capot, âgé de 30 ans ou environ, avec Catherine Hustaillon, capote, fille de labeur, âgée de 20 ans ou environ, tous deux habitants d'Aurandet et paroissiens du Vignau; ledit Hustaillon assisté de Jean Claverte et de Catherine Hustaillon, ses cousins, et ladite Hustaillon assistée aussi de Pierre Hustaillon et de Françoise Labarrere, ses père et mère, en présence des memes témoins que dessus, etc.

Décèt. — Le dernier janvier 1695, décéda Jean Hustaillon, capot, âgé de 40 ann environ, et fut inhumé au cemitière du présent lieu, le 1 former 1605, présents Pierre et Jean Hustaillon du présent lieu, etc. Signé : SAINT-MARTIN, caré.

Nationers.—Le 20° juillet 1728, naquit Joseph Hustaillon, fils légitime à Pierre Nanux et à Jeanne Hustaillon, mariés; parrain et marrine, Jean et Jeanne Hustaillon, etc. Signé: SAINT-MARTIN, curé du Vignau.

Décès. — Aux Capots, le 4º jour du mois d'avril 1738, est décèdée Joanne Claverie, de condition de travail; et son corps a été enseveli le lendemain dans le cemitière, en présence de Jean Pierre Hustaillon et de Bertrand Claverie. Signé sur la minute: Boully, vicaire.

Voyez ci-dessus, page 106.

se trouvait placé par les petits enfants dans les conditions indiquées plus haut.

Canton de Roquefort. — A Roquefort, il existait encore des Cagots il y a cinquante ou soixante ans; ils étaient relégués dans un quartier qui porte toujours le nom de quartier des Capots, et ils avaient à l'église une porte et un bénitier particuliers.

Canton de Villeneuve-de-Marsan. — Il existe encore à Villeneuve, petite ville à cinq lieues et à l'est du chef-lieu du département, une famille de Cagots, si l'on en croit la tradition conservée par les vieillards de l'endroit. Cette race y stait bien plus nombreuse autrefois, à en juger par la petite porte, aujourd'hui murée, que l'on distingue encore à la gauche de l'entrée principale de l'église, et au petit bénitier que l'on remarque aussi dans l'intérieur et du même côté, bénitier au-dessus duquel il y avait autrefois une inscription pour le désigner. A une époque que nous ne saurions préciser, les Cagots de Villeneuve, repoussés par les autres habitants, se réfugièrent à un kilomètre au nord-est de la ville, sur un plateau environné de fondrières, et y construisirent des cabanes. Plus tard, ces individus se dispersèrent, et Pon eleva une ferme sur ce même lieu, qui porte encore aufourd'hui leur nom.

Il existe encore à Hontanx et à Perquie des descendants de Capots, appartenant à d'autres familles, qui, aujour-d'hui semblables au commun du peuple de cette partie des Landes, ont pris toutes ses habitudes et son industrie, et sont considérés comme les autres citoyens. Cependant la superstition et l'ignorance sous le joug desquelles se trouvent encore quelques-uns des paysans de la contrée, leur font redouter la présence de ces Capots; ils craignent qu'ils approchent du berceau de leurs enfants, s'imaginant qu'ils peuvent, par leurs regards ou par leurs caresses, les

frapper de terribles maladies ou d'infirmités incurables. On reconnait assez facilement ces Cagots à leur petite stature, peu développée, à leur physionomie large et basse, à leurs traits gros et saillants, à leurs yeux enfoncés et sans expression, enfin à leur teint brun et olivâtre. Mais le signe le plus particulier qui les fait distinguer par le peuple, c'est qu'ils ont les oreilles très-courtes; il ne peut y être attaché de pendants qu'avec beaucoup de difficulté. Je tiens cette observation de M. Caussin, instituteur communal de Villeneuve, qui n'est peut-être ici que l'écho d'un préjugé généralement répandu.

Arrendissement de Dax.

On compasit autrefois un grand nombre d'Agots dans tout cet arroudissement, entre autres, à Caphreton, Orx, Saint-Martin-de-Hinx, Saint-Jean-de-Marsacq, Saubrigues, Rivière, Seignosse, et à Sainte-Marie-de-Gosse. Le préjugé dont ile dialect les victimes était, il y a vingt on trente ans, beaucomp plus sensible qu'aujourd'hui. A mesure que les races se mélent il disparait ; cependant il existe encore, bien qu'il nicecasionne plus de facheuse collision. A Seignosse et 🎳 Teste (canton de Soustons), ainsi que dans presque toutes les pareisses du pays, les Agots avaient un bénitier à part. Un jour, un individu nommé Hougas ou Fabas, mattre de la ! House, se vit arracher violemment la croix des mains pendi dant la procession, sous le prétexte qu'il était Agot, et, à co titre, indigne de la porter. Aujourd'hui un descendant déest homme est maire de Seignosse : tant les choses suf changé depuis!

Dès 1574, nous trouvons, à Capbreton, des Agots, que des pièces conservées aux archives de la commune appellent également Gesitz et Gesitens, et qui sont nommés Copets 60

Galets dans un arrêt du parlement de Bordeaux, rendu contre eux en 1581. Outre cet arrêt, sur lequel nous reviendrons, la justice doit avoir eu souvent à en prononcer d'autres; car, à en juger par les titres des pièces dont d'anciens inventaires font mention, il y eut de longs, de sérieux procès entre les Agots et les habitants de Capbreton. Nonobstant ces dissensions, ces derniers employaient leurs adversaires, soit pour garder la paroisse et plus particulièrement les sables, qu'ils faisaient garnir par eux de joncs et d'autres herbes asin de les sixer, soit pour d'autres travaux d'utilité publique. Ainsi on les trouve, en 1619 et en 1640, occupés, au nombre de vingt-cinq, à déblayer la rivière. Ils le furent également en 1726 '. Ils étaient alors réunis dans un hameau appelé la Punte ou la Pointe. Aujourd'hui il existe encore à Capbreton une dixaine de familles agotes, qui vivent mèlées et entièrement confondues avec les autres, et dont les divers membres exercent indistinctement toute sorte de professions.

Le nombre des familles agotes d'Orx est encore moins considérable: il est de six sur soixante-treize maisons. En 1738, deux de ces Agots eurent un procès qui se termina par la condamnation de leurs adversaires. Aujourd'hui encore, malgré les progrès de la civilisation, les Agots d'Orx sont exclus des charges de l'église, telles que de marguillier, fabricien, etc., par suite d'une répugnance qu'on peut également signaler chez les habitants de Saubrigues, parmi lesquels il existe environ sept familles agotes. Outre ces familles, il y en a plusieurs qu'on cite comme macouaous, mot patois qui indique le produit du cheval et de l'ànesse, et par lequel on désigne les individus nés d'une union mixte.

⁴ Histoire ou Annales de Cap-Breton, et partie de celles de Bayonne. Par J. M. Bartro. Bayonne; imprimerie et lithographie de Lamaignere, in-8, pag. 96, 97.

A Saint-Martin-de-Hinx, il y a un quartier qu'on appelait, il n'y a pas longtemps, le quartier des Agots, parce qu'en effet il était peuplé par des gens de cette sorte. Aujourd'hui il y a, dans cette commune, une quinzaine de familles réputées agotes, sans compter les macouaous. Le nombre des Agots de pur sang peut s'élever à une centaine sur une population de 1,400 habitants, proportion que présente à peuprès celle des communes voisines. Outre les imputations de háblerie, de mensonge, d'avarice, de gourmandise et d'autres vices auxquelles les Cagots sont en proie là comme ailleurs, ceux de Saint-Martin passent pour avoir, en général, le cou plus rouge que les individus de race franche. C'est une chose tellement reçue, que lorsque les paysans trouvent un épi plus rouge que les autres, ils disent : Voilà un Agot ; et ils le sépapart de la pile.

'Arrendissement de Saint-Sever.

Canton d'Aire. — A Aire et au Mas-d'Aire, il y avait bom, nombre de Cagots, comme le prouvent les registres des décès de la dernière de ces paroisses et le quartier qu'elles, out l'une et l'autre, quartier désigné encore sous le nom de ...

Le quinzième du mois de février 1671, est mort un petit enfant aux Capets, nommé Jean Laranier, âgé de quatre ans, et est ensevell au cimétière des Capots.

L'an 1671 et le huitième mars, a été ensevelle au Mas une petite fille, ... agée de trois ans, ou environ, fille à Jan Mortera, Capot, et est ensevaille la cimetière desdits Capots.

Le 1er mars 1676, est mort un petit enfant des Capots, âgé de deux en trois ans, et a été enseveli au cimetière des Capots.

Le dernier juillet 1676, est mort aux Capots du Mas, Bernadon Laren, nier, vigneron, âgé de trois vingts ans, ou d'avantage, administré des saccremens et exhorté jusques à la mort; et est ensevell au sépulcre des Call pets, lui étant Capot.

Le 28 décembre, est morte Jeanne Pataille en l'année 1676, mariée avec Jean Maubareil, après avoir reçu tous les sacremens de notre mère YB-1500, et est enseveli su cimetière des Capots.

Cupots ou de Carces, mot qui pourrait bien être dérivé du latin carceres, soit que ce lieu ait été assigné pour prison, en quelque sorte, aux débris de la race maudite, soit, ce qui est plus probable, que ce fût là l'ancien emplacement des prisons de la ville. Aux Capots du Mas, on voit encore une maison, la plus antique du quartier, qui, de temps immémorial, a réuni plusieurs ménages sous son toit : particularité qui fait exception aux usages du pays, et qui porte à croire que c'était là l'asile commun des Cagots de l'endroit.

En général, on retrouve de ces parias dans tous ou presque tous les villages de la Chalosse, notamment à Saint-Cricq, Brassempouy, Bastennes, Gaujac, Amou, Miramont, Hagetmau, communes situées sur la frontière du Béarn et faisant partie de l'arrondissement de Saint-Sever. Dans ces localités, il existe encore un ou deux quartiers désignés sous le nom de Carrère dous Cagots, ou de quartier des Cagots; chacun se compose de trois, quatre, cinq familles. A Saint-Cricq, il y a deux de ces quartiers; à Brassempouy, à Gaujac, à Miramont, à Hagetmau, il ne s'en trouve qu'un. Dans celui de la dernière de ces communes, qui comprend une grande partie de la population, c'est-à-dire, de 7 à 800 habitants, il y a une fontaine dite des Cagots.

Comme dans les Pyrénées, les églises des Landes ont assez généralement deux bénitiers, dont l'un, uniquement à l'usage des Cagots, a retenu leur nom; auprès de ce bénitier, il se trouvait toujours une cheville dont les habitants de race franche se servaient pour offrir de l'eau bénite à ces pauvres gens, tout en évitant leur contact. Les bénitiers qui restent sont sans date et sans sculptures; cependant, celui que conserve l'église de Brassempouy, formé d'une assez grosse pierre, porte un grand C bien sculpté et encore fort apparent, initiale commune aux deux principaux

noms des Cagots, dont l'un se retrouve dans celui de que ques familles des Landes, comme à Marpaps (canton d'Amou), où il existe une maison appelée Chrestiaa. Il existela aussi, dans les églises des Landes, une petite porte isolée, exclusivement réservée aux Cagots. Dans celles de Brassempony et de Hagetmau, cette porte a été conservée; haute d'un mètre vingt-cinq centimètres', elle donne sur un escalier obscur, qui conduit à une galerie ou tribune. On retrouve également cette porte à Ossages (canton de Pouillon, arrondissement de Dax); à Caupenne, à cinq lieues et au sud-ouest de Saint-Sever; et à Doazit, à une lieue et à l'est de Caupenne. Ailleurs, elle a été murée depuis longtemps; mais il est facile d'en reconnaître la forme, comme à Nerbis (canton de Mugroa), où elle se trouvait à l'extrémité de l'ails gauche de l'édifice, et à Mirémont (canton de Geaune), où elle était au nord. Il ne parait pas qu'il y ait jamais eu de porte pareille à Tith (canton de Pouillon). On y voit bien le petit benitier dont nous avons parlé; mais il est placé vis-àvis de l'entrée principale, sous le porche de l'église, où il est encastré dans la muraille. Quant au lieu de sépulture des Cagots, ceux de Mirémont avaient un cimetière à part, et nous tenons de M. le curé de Brassempouy qu'au quartier de cette commune, nommé dous Cagots, il y avait, avant la Révolution, un cimetière uniquement destiné à la sépulture de cette race, et que l'on trouve parfois encore des essemen sur ce terrain. A Urgons, près de Saint-Sever, il existe à côté du cimetière un endroit réservé autrefois aux Cagets : il reçoit aujourd'hui les restes des personnes qui moure cans confession. On se rappelle également, à Nerbis, le lieu particulier où l'on enterrait les Gahets; car c'était là le nece par lequel on désignait les Cagots de cette commune, aussi bien que tous les habitants de celle de Gouts, près de Tagtas. Nous ignorons comment ces derniers justificie

épithète, qu'il ne serait pas prudent de leur donner aujourd'hui; car, bien que le temps, les progrès de la raison et les changements opérés dans les idées par la révolution de 1789, aient presque entièrement détruit le préjugé que les Landais nourrissaient contre les Cagots, cependant on ne peut pas dire qu'il n'en reste pas des traces dans le peuple. Il se souvient des dictons qui les flétrissaient ', et l'on peut citer des descendants de ces malheureux qui participent à la malédiction dont étaient frappés leurs ancètres. Ainsi, à Brassempouy, il y a plusieurs familles cagotes qui, par l'apreté de leurs mœurs et de leur physionomie, semblent former une caste distincte du reste de la population; elles restent encore vouées au mépris de tous, et surtout en butteaux insultes des enfants.

Avant de sortir du département des Landes, nous rapporterons une anecdote qui, à défaut de tout autre renseignement, suffirait pour prouver à quel point l'aversion que le peuple ressentait pour les Cagots était violente, et combien l'autorité du parlement de Bordeaux était impuissante contre elle. Dans les premières années du règne de Louis XVI, un riche Cagot de cette contrée fut remarqué à trois différentes reprises prenant de l'eau bénite dans le bénitier des habitants de l'endroit. Un ancien soldat, l'ayant appris, s'arma de son sabre et alla un dimanche guetter notre homme à l'entrée de l'église. A l'instant où l'imprudent s'apprètait à violer de nouveau la défense faite à toute sa race, le soudard lui coupa la main, que l'on s'empressa de ramasser et de fixer à la porte du lieu saint, comme pour servir d'avertissement à ceux qui auraient pu être tentés d'imiter ce malbeureux.

^{&#}x27;Set Cagots qué balen un chrétien. — Ilil de chrétien et dé Cagote, machou. C'est-à-dire : Sept Cagots valent un chrétien. — Fils de chrétien et de Cagote, mulet.

DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE.

On ne connaît plus de Cagots dans ce département, bien qu'il y en ait eu autrefois, surtout à Marmande et au Masd'Agenais, comme on le verra au chapitre suivant. En 1578, il se trouvait des « Capots et Gahets » dans la ville et juridiction de Casteljaloux : un arrêt du parlement de Bordeaux, que nous citerons plus loin, en fait foi. Dans le cadastre de Lusseignan, village de l'arrondissement de Nérac (canton de Lavardac), lequel fut qualifié de ville autrefois, et n'est même plus une commune, non-seulement on donne à un hameau voisin le nom de Capots, mais c'est aussi la qualification que reçoit l'un des tenanciers du même lieu, à la suite de son nom patronymique , qualification remplacée

```
Des Crestians ou Capots.
  Jeen Renun, Capot, tient terre labourable, bouzigue et vigne à un te-
nant au Couston; confronte du levant, septentrion, bouzigue et bois du
sieur de la Cazenave; midy, couchant, vigne, bouzigue et terre de monsieur
Perès. Contenant la vigne un quart, neuf escats; faira . . . .
  La bouzigue un quart de car<sup>de</sup> ; fera . . . . . .
                                                               0 °, zj 4.
  La terre deux cartallades; faira
  Plus, maison, ayrial, jardin et terre à un tenant au Couston; confronte
du levant terre des hoirs Bernard Bibrette; du midi terre desditz hoirs Bi-
brette, maison et ayrial des hoirs veuve Renun; couchant, septentrici
 naison, ayrial, jardin et vigne desditz hoirs Renun et vigne du sieur de l
Cazenave. Contient la maison, avrial et jardin dix-huict escatz; faira iije, ixe.
 La terre un car, vingt-quatre escatz
      Somme, troys cardes, troys quartz, quinze escatz.
       Somme d'alluvement.
                                                        vj¹, iiii•, viii•.
  Pierre Renun tient maison, ayrial, jardin et vigne à un tenant au Cous-
ion; confronte du levant maison, ayrial et jardin de Margueritte Misson,
maison, ayrial et jardin de Jean Renun; midy, couchant, à un chemin et
 erdin dudit Jean Renun; septentrion, vigne du sieur de la Cazenave...
Somme, demye carde, dix-huict escatz.
Somme d'alleuvement
                                                          U', 코', 비4.
  Margueritte Misson tient une chambre de maison et syrial en Couston;
```

1.9

par celle de charpentier dans un second livre d'arpentement d'une date postérieure '. Enfin à Mezin, dans l'arrondissement et au sud-ouest de Nérac ², il se trouvait une colonie de Cagots qui habitait vers une porte appelée Parte-Anglaise.

DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE.

Les Gahets ont existé en grand nombre dans le Bazadais, c'est-à-dire, dans la partie du département qui confine à ce-lui des Landes, et particulièrement à Savignac, près d'Au-res, à Birac, à Bazas et à Saint-Michel-de-la-Prade, section de cette dernière commune; au Nizau, dont les habitants sont encore surnommés Gahets par ceux des communes voisines; à Lignan, à Captieux, à Préchac et à Uzeste. Certaines de ces localités présentent encore quelques individus iso-lés que l'on dit appartenir à cette race. On voit, dans la commune de Lignan, un hameau appelé lou Gaheraou, parce que, probablement, il était habité par des Gahets. Aujourd'hui, il n'en renferme plus un seul; mais, à une petite distance de ce hameau, on trouve encore une fa-

3 Annuaire... du département de Lot-et-Garonne... Par C. M. Lafontde-Gajule... pag. 64.

d Jean Renum, charpentier, tient borde, pâture, jardin et terre aux Capots; confronte du levant et midi terre de Jean Broussé, et borde des héritiers de Louis Vigneau, etc. Reg. de 1672. Suit une série d'articles pour le
compte de Jean Berrété, marchand as Capots, articles qui n'ont aucun intérêt pour nous.

mille dont le chef descend de ces parias de l'Occident. Une semme qui habite Bazas est encore appelée la Galère (femme ou fille de Gahet), nom qui n'excite contre elle ni répulsion ni mépris; car aujourd'hui les familles qui comptent des Gahets parmi leurs ancètres ne sont pas plus évitées que les autres, et personne ne se fait plus un scrupule de s'allier à elles. Deux ou trois générations se sont écoulées depuis que les Gahets ont été admis à la vie commune et se sont mêlés au reste de la population, avec laquelle ils se sont tellement confondus, qu'il est assez difficile d'établir leur filiation. Enfin la révolution de 1789, qui a nivelé tant d'autres choses, a fait disparaître le reste de préjugés qui avait pu se conserver contre eux, en dépit de l'esprit de tolérance ct de civilisation du dix-huitième siècle. En effet, les vieillards du Bazadais se rappellent encore certains individus à qui, dans leur jeunesse, ce nom de Gahet était donné comme une espèce d'injure, et personne, de nos jours, ne cherche à en faire ressouvenir leurs descendants.

A Auros, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Bazas, il y avait sept ou huit familles de Gahets, qui exergient tous le métier de charpentier; elles vivaient séparées des autres habitants, dans trois hameaux contigus, dont deux portent encore aujourd'hui les noms de Labaste et de Montalieu, qui sont ceux de deux de ces familles, tandisque le troisième est connu sous la désignation de Gaheta. Quelques unes de leurs branches sont éteintes à Auros, où les maisons ainsi qualifiées ne dépassent pas le nombre de quatre, et la totalité des individus qui les composent celui de seize. Il est vrai que plusieurs rejetons se sont répandus dans les communes voisines, telles que Savignae, Saint-Pardon, etc.; mais il est a présumer qu'on ne les y connaît pas partout sous la dénomination de Gahets.

Ceux d'Auros n'ont jamais eu de petito porte partiene



HISTOIRE DES RACES MAUDITES

1160

lière à l'église de leur paroisse, dont un coin leur était réservé, avec un bénitier qui a été détruit. Certains vieillards prétendent que les Gahets y prenaient de l'eau bénite à l'aide d'un baton : comment concilier cette circonstance avec la destination exclusive de ce bénitier? Il est probable qu'ils avaient dans l'unique cimetière d'Auros un endroit particulier; mais on n'en est pas certain.

Les noms des Gahets du Bazadais ne différent en rien de ceux du reste de la population : ainsi la famille qui existe à Lignan porte le nom de Labaste qui, comme nous venons de le voir, est également celui d'une autre famille de Gahets établie à Auros. A Préchac, il y a une famille de cette race qui se nomme Courrèges; et, à Bazas, il y en avait une qui s'appelait de Mussos. C'est ce que nous apprenons d'une requête présentée le 30 mars 1641 au juge de Langon par Jean de Clavet, de Saint-Michel, près de Bazas, dans laquelle sont invoqués en témoignage un très-grand nombre d'habitants et des plus notables, en présence du procureur d'office. Le requérant y dit « qu'il lui est besoin et nécessaire d'attester comme quoi Jean de Mussos, qui se tient près la ville de Bazas, est fils de Jehan de Mussos, du présent lieu, et qu'on tient ledit Jean de Mussos et toute sa famille en la présente ville comme Gahets et séparés des autres personnes, soit en leur habitation, soit à l'église, et qu'ils ne se mèlent point parmi le peuple, et qu'ils ont leur place, tant eux que les autres de leur nature, au devant la porte de ladite église, sans qu'ils se puissent avancer plus avant; ni ne vont jamais à l'offrande que séparément, ni ne prennent jamais de pain bénit que comme on leur baille, ni ne vont à la communion qu'avec les gens de leur condition... Ce qui fut attesté. -

« Et même les dits ss. Joué Lafon et Castelnau ont décharé avoir vu Mussos fils aller au collége de la présente ville, et que le dit Mussos avait sa place séparée à sept ou huit pas des autres écoliers '...

Suivent plus de trente signatures des plus notables.

Il existe encore dans le pays une famille portant le nom de Clavet, dont le chef habitait, il y a une cinquantaine d'années, le même Saint-Michel; ce Clavet passait pour appartenir à la race des Gahets, quoiqu'il niât cette filiation et repoussat cette qualification comme une injure. Cette famille descendrait-elle du dénonciateur de Jean de Mussos?

Il ne reste rien des mœurs et des coutumes particulières des Gahets, si tant est qu'ils en aient eu qui s'écartassent de celles des paysans au milieu desquels ils vivaient. Les traits physiognomoniques et caractéristiques d'une race particulière, s'ils en ont eu autrefois, ont complétement disparu; seulement, on prétend, dans le pays, qu'il est facile de les reconnaître à leurs yeux bleu-gris, et cette couleur se retrouve assez bien chez les individus qui paraissent avoir du sang gahet dans les veines; mais on la retrouve aussi chez bien d'autres qui n'ont jamais passé pour appartenir à cette race.

Après ces détails, est-il nécessaire d'ajouter que les Gahets de Lignan, entre autres, avaient à l'église une place à part, un bénitier particulier et une porte distinctive; et qu'on voit sur le mur méridional de plusieurs des églises rurales de l'arrondissement de Bazas, une petite entrée qu'on appelait la porte des Gahets, et un bénitier désigné par le nom de ces malheureux ¹?

A Langon, ville du même arrondissement, nous trouvons

Pièce du cabinet de M. Lafargue, ancien notaire à Langon.

² Nous avons puicé une partie des détails qui précident, dans une leitre du doctour Ardusect, de Bazas, et dans l'Essas sur l'Asstoire de la ville et de l'arrendissement de Bazas, par l'abbé Patrick J. O'Renity, chap, xxx, pag. 484.

_ 1

un lieu appelé les Gahets', qui portait aussi le nem des Christians ou des Chrétiens. Non loin de là, il y a une lecalité désignée par la dénomination de la Gahère, probablement à cause du séjour volontaire ou forcé qu'y firent les Cahets, et nous savons qu'il y en avait à Saint-Pierre-de-Mons, près de Langon: Au commencement du tvir siècle. l'appellation de Chrétien était encore en usage dans cette partie de la Guienne 2, et ne manquait pas, sans doute, d'exciter la haine et le mépris contre ceux à qui elle était donnée. En 1711, Etienne de Jaas, écuyer, habitant de Savignac, se qualifiait seigneur de la maison noble de Chrestians ou Crestians, ce qui peut s'expliquer de trois manières: ou l'un des anciens propriétaires de cette terre avait été seigneur d'un certain nombre de familles de Gahets; ou il avait consacré à ces infortunés un lieu particulier dans ses domaines; ou, mieux encore, il avait acquis des biens qui leur avaient appartenu. Quoi qu'il en soit, il existe encore une métairie du nom des Christians, appartenant au maire actuel de Bordeaux.

De l'autre côté de la Garonne, à Saint-Macaire, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de la Réole, il y avait également des Gahets; car, à la porte de la première de ces villes, il existe, près de l'église de Pian, une croix qu'on appelle la Croutz dous Gahetz (la Croix des Gahets). Il a dûs en trouver aussi à Monségur, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de la Réole, comme nous le fait supposer une pièce de

¹ « André Lacroix, facturier, habitant de Saint-Gervais, pour 10 journaux, 10 lattes, 19 escats, dans Saint-Gervais et Toulene; lieu apelle à Gaidon, à Pibot, à Deysse, à la Garenne, à Jean de François, au Couloumés, aux Gahets, à Bruhon, et au Laquai, à la reate generaile 5 l 11 l. » Terrier ou Lieve des rentes on censives de la buronie de Langon, pour servir aux receveurs et fermiers de monseigneur le due (d'Antin)... Ms. des archives de la mairie de Langon, pag. 80, art. 5.

Ms. des archives de la mairie de Langon, pag. 80, art. 5.

A Hoirs de Barre dit Chrestian. » Etat de toutes les maisons de Laggon en 1804. (Ms. des archives de la mairie de cette ville, folio 3 verso.)

l'Esciapot, on livre des franchises et priviléges des habitants de cette ville '. Sans doute, il faut soigneusement distinguer les Gahets des lépreux; mais rien ne nous prouve que cette distinction ait été faite dans la Guienne à toutes les époques, et que le nom de ces derniers n'ait pas été étendu à ceux qu'atteignait soulement le soupçon de lèpre, c'est-àdire, aux Gahets. Il est à croire que la réciproque eut également lieu, et ainsi, il faut peut-être restituer aux lépreux les legs que plus loin nous supposons avoir été faits aux Gahets par Rose du Bourg , Pierre Amanicu et Asalhide de Bordeaux. Une autre remarque importante à consigner ici, c'est que nous ne sachons point que le mot Gahat ait été représenté en latin autrement que par leprosus. Si l'on admet qu'il a dù être employé pour désigner les malheureux dont nous faisons l'histoire, on reconnaîtra, pour peu qu'on lise attentivement l'acte qui vient d'être cité, qu'il y avait des Gahets à Monsegur. En effet, rien dans cette pièce n'indique que l'on traite avec des gens atteints d'une maladie contagicuse : on établit une circonstance où des animaux appartenant à des lépreux pourront passer de leurs mains dans celles d'autres habitants, et on les astreint, en cas de guerre, ou pour quelque autre raison ou occasion des affaires de toute la communauté, à la servir comme messagers ou autrement; enfin, à faire comme feront les autres lépreux du diocèse de Bazas. En un mot, on les traite comme des étrangers avec lesquels on veut vivre en bons voisins, et non comme de vrais lépreux qu'ils n'étaient sans doute pas.

Le monument le plus ancien où il soit question des Gahets de Bordeaux est le testament de noble dame Rose de Bourg, dame de Vayres, fille de Guiraud de Bourg, chevalier,

Ordinatio facta inter jurati (sic) et habitatores Montis Securi de parte una, et leprocos dicti loci, etc. Ms. des archives de la mairie de Montigur, fol. 35 verse — 38 recie.

seigneur de Vertheuil en Médoc, et veuve de feu noble homme Avguem Wilhem, seigneur de Lesparre ', acte en date du 14 novembre 1287, et où la testatrice lègue vingt sous aux « Gaffets de Bordeu 2. » Le noble seigneur Pierre Amanieu, chevalier, captal de Buch, leur laissa cinquante sous, dans son testament du 20 mai 1300, retenu par Guiraud du Cournau, notaire 1. Le 2 avril 1328, la noble dame Asalhide de Bordeaux, fille de Pierre de Bordeaux, damoiseau. et épouse de noble et puissant baron, Pierre, seigneur de Grailly, vicomte de Benauges et de Castillon, fit son testament, qui fut retenu par Ramond Thomas de Vertfulh, notaire. Elle y légua dix livres, une fois payées, à la communauté des Gahets de Bordeaux; et par un autre article du même testament, elle fit un pareil legs de dix livres à chacume des maisons des Gahets, placées dans l'étendue des juridictions de Benauges, de Castillon-sur-Dordogne et de Castelnau-de-Médoc 4.

On voit par là que les Gahets se trouvaient autresois en grand nombre dans le Bordelais, puisqu'il existait des maisons pour les recevoir, dans l'étendue des sei-

¹ On retrouve le nom de cette dame dans un manuscrit conservé aux archives de la Gironde, qui contient des extraits de bulles de divers papes concernant l'ordre des frères mineurs en général et le couvent de Bordeaux en particulier. Voyez nº 1, liv. 1ºr, folio 128. Il est également question de la même dans la collection Doat, où l'on lit la Promesse de passer le contrat de mariage de Ayquem Guillem de Lesparre avec Roze, fille de Guiraud de Bourcy, seigneur de Berteuil, et de Thomase, fille de Gombaud, seigneur de Vayres. Secundo exitus julii 1269. — Bibliothèque royale, Colb. 38, pièce nº 10.

² Variétés Bordeloises, l. 1V, p. 18, 19.

¹ Ibidem.

^{* **} Item., a leyssat la deita dona a tot lo communal dels Guafetz de Bordeu detz libras una vetz pagaduyras... Item, a leyssat a totas las maysons delz Guafetz de las honors de Benauges, de Castelhon et de

nguries de Benauges et de Castillon, qui appartenaient à Pierre de Grailly, et dans celle de Castelnau, qui était du chef de son épouse. Au reste, on sait que le village du Bas-Médoc qui porte à présent le nom de Grateloup, comptait autrefois des Gahets parmi ses habitants 1: et l'on conjecture avec assez de raison que les lieux du Bordelais qui sont désignés par le nom de ces malheureux, l'ont reçu uniquement parce qu'ils leur étaient anciennement affectés. Ainsi, s'il faut s'en rapporter à Baurein, qui cite un titre du 14 mars 1488 2, il existait à Saint-Vincentde-Cancjan un lieu appelé les Gahets ou les Gaffets, près Camparrian, et les anciens titres qui concernent l'hôpital de Saint-Jean-de-Grayan font mention d'un tenement appelé aux Galets 3. Suivant le même auteur, l'un des principaux villages de la paroisse de Vensac en Bas-Médoc s'appelle les Galots, et dans Mérignac, près de Bordeaux, il existait un lien nommé ou Gahet, comme cela résulte d'un titre du 11 novembre 1562 5. A un demi-kilomètre du bourg de Carbon-Blanc, sur le bord et à la droite de la route qui va à Bordeaux, il y a une fontaine ou ruisseau, appelé le ruisseau des Ladres, dans lequel ces malheureux devaient puiser exclusivement l'eau dont ils avaient besoin. Ce ruisseau était aussi pour eux une limite qu'il leur était défendu de dépasser dans leurs promenades. Nous n'aurions point fait mention de ce fait, en apparence étranger à l'histoire des Cagots, si à une pareille distance de Carbon-Blane, du côté

^{*} Variétés Bordeloises, I. 2". p. 257 ; le Producteur, journal des in irite epiciaux de la propriété vignoble du département de la filtrende. un 1880: 2º année, 4º 6, p. 365.

T. w. p. 167. Variète Bordeleises, l. 11, p. 24.

⁴ Midem, p. 32.

1 Ibidem, p. 307. Il est à remarquer cependant que le mot Gahet s
milieit aussi échales. Voyez le Supplément des chroniques de la nob
ille et cité de Bourdeaus, folice 31 verso et 25 verso.

opposé, sur l'ancienne route qui conduit à Ambarès, il n'existait pas un autre point appelé le pas du Gahet, qui leur était pareillement assigné comme limite qu'ils ne devaient pas franchir. Ces Ladres ou Gahets avaient un hôpital ou chapelle, et un cimetière particulier, dans lequel, outre des ossements, on a trouvé des pierres tumulaires, dont quelques unes existent encore chez les nouveaux propriétaires de l'emplacement qu'il occupait. A Saint-Loubès, commune du canton de Carbon-Blanc, il y avait, à la fin du seizième siècle, une certaine étendue de terrain, qui portait le nom de Graves du Gahet, nom qu'elle a peut-être conservé!.

Pour en revenir aux Gahets de Bordeaux, ils étaient rassemblés, nous ne savons à partir de quelle époqué, dans un faubourg qui leur était affecté et où ils formaient une espèce de communauté; l'église de Saint-Nicolas-de-Graves, ou des-Gahets, qui, dans le principe, n'était pas paroissiale, leur était exclusivement réservée, et ils en payaient la jouissance au chapitre de Saint-André par une redevance annuelle 2. Mais longtemps avant Baurein, auquel nous empruntons une partie de ces détails 3, il n'était plus question de Gahets, ni dans le faubourg qui en retenait le nom, ni dans le reste du pays bordelais.

^{*} a Sçavoir est une piece de vigne située dans la paroisse de Seint-Loubés, lieu apellé cy-devant et encore à present aux Graves du Gahet dans ladite paroisse Saint-Loubés, confrontant du cetté du levant à la rigne de Sr Jean Chevalier, où 31 y avoit cy-devant fossé et haya antre deux, apellé aussy les Graves du Gahet, du fiel dudit seigneur. > Contrat entre Vincens Roux, tisserand, et François de Pontac, chevalier, seigneur d'Anglade et Fourens, vicomte des Jaubertes et autres lieux, conseiller du voi au parlement de Bordeaux; pièce de notre cabinet.

¹ Ibidem, t. 17, p. 15, 20.

L'archiprètré, dont le chef-lieu, qui était d'abord à Saint-Nicolas-de-Graves, fut transféré ensuite à Saint-Pierre-dé-Gradignan, est appelé dans les anciens pouillés du diocèse ershiprètré de Cernès. Le titre latin était archipresbyteratus Sarnesii, ou de Sarnesio, ou simplement Sarnesium. Ce terme, dont le sens paraissait inexplicable i, n'était que la traduction littérale du mot Gahets ou galeux, puisque dans l'indième basque sarnà signifie la gale, et sarnotsus galeux, mots qui sont passés dans la langue espagnole? On s'était donc borné, à l'époque où l'usage du basque était encore moins circonscrit qu'aujourd'hui, à transporter matérislement dans le latin le mot populaire qui répondait à galeux; et cette phrase archipresbyteratus de Sarnesio, signifie simplement archipretré de la gale, ou plutôt des galeux.

Depuis Bordeaux jusque dans la Basse-Bretagne inclusivement, il y avait, comme on l'a déjà vu, ou comme on le verra dans la suite de ce travail, des Cagots qui y étaient counus sous divers noms. Il s'en trouvait dans le Poitou, surtout à l'extrémité de l'île de Maillezais; et vraisemblablement la Saintonge, l'Aunis et l'Angoumois avaient aussi les

²a Barna, es voz Bascongada, sarnd, atzd, saragarra. Lat. Scables, bi.» a flamogn. agraptona, atzaigna, zaragarduna, f.at. Scablessa. » Dig,

Voyez les Variffia Berdeloises, t. 1v, p. 1-4. L'auteus, après apair tanté plusieurs explications de ce mot, s'arrête à celle-ci : « Ces mots in Barnesio, employès dans les titres latins au sujet de cette contrée, nons font soupçonner qu'ils ne sont qu'une contraction de cruz-ci in Saroinepie, c'est-à-dire, dans la contrée occupée ou ravagée par les Sarrasins.»

Fril, 10m, 11, p. 274,

Bons l'ignorance de l'étymologie primitive, les lexicographes espagnels se sont épuisés en conjectures plus singulières les pass que les autras, que sont allés chercher très-loin ce qu'ils avaient sous la main; on le voit par Cavarravies, qui dit : « Βαπια, una especie de lepra... Algunes quisvan que sea Griego del nombre ψωρα. Psora, scabies: est enim cutis summa especitas cum furfureis scamulis. A otros les parece ser nombre Hebres de la vaya μημ sarang, inde 1913 saruang, leprosus, et 1913 sarangte, lepra sua. 2. Reg. c. 5. Tambien puede ser del nombre Laine canies, di, par la sanguaça de la sengre interposita r. sanies, inde sarna. » Tuo. de la Long. Castel., segunda parte, fol. 23, col. 2.

leurs. En Bretagne, on en voyait dans la ville et dans le diocèse de Tréguier en 1436, dans l'évèché de Saint-Malo en 1477, et généralement dans tout le duché dès 1474. Un aveu rendu le 6 novembre 1556, à Henri II, par l'évèque de Saint-Malo, Bohier, nous apprend que cette sorte de pauvres, vulgairement nommés Caquins, était dans la totale juridiction de ce prélat, et que leurs villages appelés maladreries étaient, entre autres endroits du diocèse, au hamean de Saint-Denis en Ploërmel, à celui de Saint-Marc en Guer, à celui de la Corderie en Campénéac, à celui de la Corderie encore en Caro, à celui de la Magdeleine en Mohon, à celui de la Maladrerie en Guilliers, à celui de Saint-Marc en Mauron, enfin à Guignen, à Ploubalay, à Plélan-le-Petit et à Pleurtuit '.

En 1795, on voyait encore de ces parias dans le district de Quimperlé, et sur le chemin de Plaçamen on rencontrait un joli village de Caqueux; encore aujourd'hui, dans le Finistère, on poursuit du nom de Cacous les cordiers réunis dans plusieurs villages, notamment à Trebirou, en Lannilis.

A Maroué, près de Lamballe, département des Côtes-da-Nord, il y avait, dans un lieu nommé la Caisse-d'Or, une corderie célèbre dont les ouvriers appartenaient à cette race maudite. Il n'y a pas encore vingt ans, dit M. Habasque ², qu'on les enterrait à part.

L'un des hameaux des environs de Saint-Brieuc, auprès du bois Boixel, porte encore à présent le nom de Caquinerie, nom commun à tous les lieux des Côtes-du-Nord habités par des Caqueux.

Il y en avait aussi à Hillion, à Pledran et à Yffiniac, com-

p. 85, note 1.

⁴ Histoire de la Petite-Bretagne... par M. F.-G.-P.-B. Manet... Saint-Malo, impr. d'E. Caruel, 1834, in-8; tom. II, p. 300, en note. ² Notions histor. sur le littoral du dip. des Côtes-du-Nord, tem. 5",

numes du canton de Saint-Brieuc (midi); à Plérin, qui fait partie du même canton (nord); à Plélo et à Trégomeur, canton de Chatelaudren; à Pléguien, canton de Lanvollen; à Hénon, Quessoy et Trédaniel, canton de Moncontour; à Pleneuf, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Saint-Brieuc, et à Planguenoual, canton de Pleneuf; à Plouha, chef-lieu de canton dans le même arrondissement, et à Plé-hédel, canton de Plouha. A Quintin, autre chef-lieu de canton à trois lieues et demie de Saint-Brieuc, les cordiers travaillent encore aujourd'hui hors ville, près du champ de la Saint-Ladre.

Enfin, il y avait encore des Caqueux à Loudéac, chef-lieu d'arrondissement dans le même département que les communes qui précèdent, à Plumieux, canton de La Chèze, au Goursy, canton de Colinée, et sans doute dans beaucoup d'autres lieux des Côtes-du-Nord; mais nous craindrions, en les désignant, de tomber dans des erreurs, et nous préférons nous en tenir à ceux que nous a indiqués M. Habasque, l'homme sans contredit le plus versé dans l'histoire et dans les antiquités de cette partie de la France.

Au dire de ce savant, les Caqueux, qui, outre le métier de cordier, exerçaient aussi ceux de tonnelier et d'écorcheur de bêtes mortes, étaient tous serfs d'église, et, comme tels, sous la protection de l'évêque; leurs biens ne pouvaient être transmis qu'à d'autres Caqueux.

A Pontivy, ches-lieu d'arrondissement et de canton dans le département du Morbihan, ils se tenaient près de la léproserie, et ne furent autorisés que peu de temps avant 1789 à mettre leur banc devant l'église', au bas, près de la porte. Sur la route d'Auray et assez près de Vannes, il y avait une

¹ Breal sur les Antiquités du département du Morbihan, par J. 1866, p. 411.

corderie, et conséquemment un certain nombre de familles de Caqueux.

Dans les environs de Hennebont, ville du même département, on méprise, comme par le passé, les cordiers, ainsi que les tonneliers et les tailleurs, répandus dans les villages de Kerhart en Kervignac, Kerroch ou Kerror en Saint-Caradcc, et Goerch-en-Eijone (le Ruisseau-du-Bœuf) en Languidic; on prétend qu'ils jettent des sorts. Pour s'en préserver, on tient le pouce caché sous les quatre autres doigts, et l'on prononce ces mots inexplicables même pour les Bas-Bretons: Ar garet '. Tout récemment un boulanger d'Hennebont ayant épousé une Cacouse, a perdu toutes ses pratiques dans le bas peuple.

Mais ces sortes de mariages mixtes sont extrêmement rares: les Caquins, considérés en Bretagne comme des lépreux, ne s'allient qu'entre parents à cause de la grande difficulté pour eux de trouver une alliance dans d'autres familles. « Depuis quatorze ans, m'écrivait M. le chanoine Gaudin, je suis secrétaire de l'évêché de Vannes, et je n'ai jamais vu un cordier se marier qui ne fût parent de sa future. Aussi les dispenses de parenté, qui ne s'accordent jamais sans raison canonique, sont-elles accordées, à eux, sans la moindre raison, si ce n'est qu'ils sont tous deux cordiers ou Caquins. »

Aux environs de Ploërmel, les cordiers s'irritent du nom

En Andalousie, les enfants portent presque tous à leur cou de petites mains ciselées en corail, en ivoire ou en tout autre matière. La main fersnée a le pouce passé entre l'index et le doigt du milieu. Cette menième de représenter la main sert, dit-on, à conjurer le mauvais vil. Une jeune femme, quand elle porte dans ses bras son fils, et qu'elle rencourte une vieille qui louche et pourrait jeter un sort à l'innocente srégture, garanne aussitét la petite main de l'enfant, en plaçant le pouce entre les deux doigts indiqués; elle lui dit en même temps: Hijo, hijo, haga usted una fija! Math fils, mon fils, fais-lui la figue. Voyer l'Espagne sous firationed VII, par le marquis de Custine. À Paris, chez Laginerat, m pocce xxxviii, in-8; tom. Iv, pag. 173.

de Caqueux; mais ils se résignent tristement à recevoir celui de Malandrins. Ils ont eu longtemps leur cimetière et leur chapelle à part. On croyait que la prétendue lèpre de leurs pères avait dégénéré en quelque autre mal, tel que l'épilepsie. Depuis la révolution de 1789, la fusion populaire s'est à peu près opérée.

Enfin, au Mans, à l'extrémité d'nn des faubourgs, il y avait aussi des Cagots dans le xviie siècle, s'il faut s'en rapporter au témoignage de D. Louis le Pelletier, qui était né dans cette ville'; ils étaient tous considérés comme étant de la lie du peuple; on les désignait par le nom de Cagous de Saint-Cilles, à cause du lieu qu'ils habitaient, et plusieurs d'entre eux exerçaient les professions de cordier et de tonnelier.

Cette superstition était aussi répandue dans le Pays Basque, comme l'atteste le conseiller Pierre de l'Ancre, dans un passage où ce grand persécuteur de sorciers rapporte que Jeannette d'Abadie « dict qu'ayant veillé dans l'Eglise de Siboro,... le jour venu, elle s'en alla dormir chez elle, et pendant qu'on disoit la grande Messe, le Diable lui vint arracher un Higo de cuir qu'elle portoit au col, comme font une infinité d'autres; qui est une forme de main ou poing serré, le poulce passé entre les deux doigts, qu'elles croyent et portent comme remede à toute fascination et sortilege : et parce que le Diable ne peut souffrir ce poignet, elle dict qu'il ne l'ose emporter, ains le laissa prés du sueil de la porte de la chambre dans laquelle elle dormoit. » Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, liv. 11, pag. 130, etc. A Paris, chez Jean Berjon, m. DCXIII. in-6;

démons, liv. 11, pag. 130, etc. A Paris, chez Jean Berjon, M.DCXIII. in-6;
On conserve dans plusieurs cabinets d'antiquités, notamment à la Bibliothèque royale de Paris, des mains antiques de bronze, de cristal, de corail, qui sont fermées, avec le pouce passé entre les doigts; ces mains étaient portées suspendues pour servir d'amulettes préservatrices. Les mains de bronze sont très-souvent opposées à un phallus, avec un anneau au contre: dans ce cas, la vertu du talisman se trouvait doublée, car le phallus était aussi un signe de défense contre le mauvais œil. Encore anjourd'hei, ans Normandie, des paysannes portent de petits phallus de verre au cou. Dans l'Italie moderne, la main faisant les cornes a été substituée à la main phallique faisant la fica.

Le 20 janvier 1663.



CHAPITRE II.

4

Condition, droits et obligations des Cagots; lois et réglements relatifs à catte caste; procès que les Cagots soutinrent pour obtenir l'exercice des druits communs.

La première mention des Cagots et le renseignement le plus ancien que nous ayons sur leur condition, se trouve dans le cartulaire de l'abbaye de Luc. Au temps de Loup Amer, vicouste d'Oloron en l'an 1000, Garcias Galin donne à ce monastère les villages de Verdets et d'Aos; il se retire lui-même parmi les moines et se consacre à Dieu avec sa femme, son fils Sanche Galin et sa fille Bénédicte. Celle-ci voulant rentrer dans le monde et se marier dans la maison de Préchacq, il fallut obtenir le consentement de l'abbé et des moines; une digue de moulin, à Préchacq, et la maison d'un chrétien nommé Auriol Donat furent concédés au couvent par cette dame.

Hormis trois testaments, dont le plus ancien, du 14 novembre 1287, contient un legs de vingt sous aux Gahets de Bordeaux, du xrº à la fin du xiiiº siècle les documents historiques découverts jusqu'à ce jour sont muets au sujet

⁴ Mistoire de Biern, p. 270 ; Missoire de Palessou, p. 344 ; Espais de Pages de Boure, p. 51.

des Cagots '; ce n'est qu'en 1296 que nous les retrouvons à Monségur concluant, en présence de l'official de Bazas, dont sans aucun doute ils relevaient, un traité avec les habitants de la première de ces deux villes contre lesquels ils plaidaient depuis quelque temps. Les parties en cause étaient d'une part douze bourgeois et jurats, en leur nom et au nom de toute la communauté, et de l'autre Jean Bossin, Hélie Bossin et Marie Bossin, lépreux demeurant dans le district de ladite ville, pour eux et leurs successeurs lépreux habitant Monségur ou sa juridiction, ladite Marie Bossin également pour Raimond Bossin, son fils, comme sa tutrice légitime. « Ils ont voulu, dit l'acte destiné à mettre fin aux débats entre les Gahets et les bourgeois de Monségur, ils ont voulu et arrêté que tout lépreux tenant feu continuellement dans ladite bastide ou dans le district, ne puisse avoir,

P. de Marca, on l'a vu plus haut, dit que « l'Ancien Por de Navaire, qui fut compilé du temps du Roi Sancé Ramires, envirun l'an 1874. fait mention de ces gens, sous le nom de Gaffos, d'où est venn celui de Gahets els fincogne, et les metant au rang des ladres, les traité avec la mesme rigueur, que le For de Bearn. » C'est là une de ces erruins qui, une fais mises en circulation, passent de livre en livre, et finissent par acquérir l'autité d'un fait incontestable. La vérité est que l'ancien for de Navarre ne dit pas un mot des Cagots, et que le thapitre qui s'y treuve sur les Gafos, ne peut se rapporter qu'aux lépreux, ainsi appelés de tout temps en Espagne. Au teste, voici le texte de cé chapitre, tel qu'il se lit dans la dernière édition du for de Navarre:

u En que logar deve morar si alguno ternare gafo.

« Infanzon, ó Villano si tornare Gafo en Eglesia, ó en abrigos de la Villa, no debe ser con los otros vezinos, mas que baya a les otras Gaferias el diziero el gulo en sui heredat puede vivir, que lifto a otras tierras, y sen de la Villa, et todos los vezinos de la Villa faganli casa fuera de las heras de la Villa, en logar que los vezinos vean por bien. Est gafo mezquino que non puede ajudarse con lo suyo, vaya demandor almitma por la Villa, et demande fuera de las puertas de los corrales con sus tablas, et no aya salaz con los niños ni con los homes jobenes quando anda por la Villa pidiendo almosna, et los vezinos de la Villa deviende à lures creaturas que tran tayata à su casa por aver solaz con cill. Et cill non dando solaz si dayno viniora, el gafo non tiene tuerto. » (En quel l'ien doft demeurer celut qui deviendra lépresaz. Si un noble ou un vilain devient lépreuz dans l'église ou dans les millons de la ville, il ne doit pas être àvec les autets háliticas, mais qu'il

tenir et mourrir chaque année que vingt brebis, un cochon, un belier et six vies; et que si lesdites hrebis ont des agneaux, ils les puissent tenir et nourrir jusqu'à la Saint-Martin d'hiver suivante. Ladite fête passée, lesdits lépreux deivent choisir tant des agneaux que des brebis vingt brehis, et les tenir avec un eochon, un bélier et les oies susdites, comme ôter et faire sortir de la bastide et du district ce qui dépassera ce nombre le jour de la fête, ou après. S'il arrive que ladite fète passée, il se trouve supérieur à celui de vingt brebis, un bélier, un cochon et six cies, la moitié de cet excédent appartiendra à la communauté de ladite bastide pour subvenir aux dépenses à faire pour la nécessité et l'utilité d'icelle, et l'autre moitié au bailli ou prévôt alorsen exercice. Lesdites brebis, bélier, cochon et oies ne doivent pas descendre, pour pâturer ni autrement, depuis le chemin roman de Monségur jusqu'au Drot, ni de-

aille anx légroseries d'ailleurs. Et si le lépreux dit qu'il peut vivre dans son héritage sais after en d'autres terres, et qu'il soit de la ville, que tous les hourgeois lui fassent une maison hors de la ville, au lieu qu'ils jugeront convenable. Et si le lépreux est misérable de telle sorte qu'il ne puisse s'aider dit sien, qu'il aille demander l'aumône par la ville et qu'il demande en dehors des portes des cours avec ses tables (cliquettes; qu'il ne joue point avec les enfants ni avec les jeunes gens, quand il va par la ville demandant l'aumône, et les bourgeois de la ville doivent dire à leurs enfants de ne pas alter à sa maison pour s'amuser avec lui. Et en ne jouant pas s'il arrive malheur, le lépreux n's point tort.) Fueros del Reyno de Navarra, desde su creacton, haste su felis union con el de l'astilla. En Pamplona, por Longas, año de 1815, in-folio; lib. v, tit. x1, cap. v, p. 165.

Ce mésne mot gafo se retrouve dans la formule du serment des Julis,

Ce même mot gafo se retrouve dans la formule du serment des Julis, qui forme le chapitre m du livre 11, titre v11, du même for : « Si mientes, é juras falso, sequense tus manos, et podrezcan tus brazos, dolor rabiosso se buelva en tus guessos, et podrezcan tus brazos, miembros, et cayante bervesses buffientes, et si algunos nazieren, é han de ti nazer, sean ciogos, et serdos, et maneos, et coijos, et sean en escarnio de todo el Pueblo, et mueran salos, di amen. » Si tu mens ou jures faussement, que tes mains se sèchem et que tes bras se pourrissent ; qu'une douleur atroce ronge tes on; que ta bras, tes membres se pourrissent; qu'il te lombe des vers grounlants ; et si tu as des enfants, ou que tu doives en avoir, qu'ils soient aveugles, sourds, manchots, bolteux; qu'ils soient un objet de mépris pour tout le monde, et n'is mourent lépreux. Dis amen. ») déidem, p. 47, col. 3.

puis Serbeirac, ni même du lieu appelé Landouille, autar que ledit chemin roman dure et s'étend du côté de bas ju qu'à ce même Drot; mais lesdits animaux peuvent paitr dans les autres paturages communs de ladite bastide qu sont au-dessus dudit chemin roman, sans causer ni porte de dommage à aucun bourgeois ni à set biens. Et s'il arriv que les animaux en question s'écartent dans ces endroit prohibés, tout bourgeois qui les y trouvera peut les tuer sans être tenu à aucun dédommagement envers lesdit lépreux; mais les animaux ainsi tués appartiendront ceux dont ils étaient la propriété pendant leur vie, et l lépreux peut les prendre et les porter à sa maison comm à lui appartenant. Item, les parties contractantes ont voul et arrêté que tout lépreux tenant feu et habitation dans ladite bastide ou dans le district, puisse tenir une paire de bœufs ou de vaches de labour, s'il en a besoin pour cultiver ses terres, et une bête, c'est-à-dire un cheval ou une jument, un ane ou une anesse avec bat, à son propri usage pour le service de sa maison, et lesdits animaux, c'està savoir hœufs, vaches et bêtes avec bât, pourront paccage par le district de ladite bastide, dans tous les pâturages où le bestiaux des bourgeois paissent ou paitront, sans causer de dommage aux biens d'aucun d'entre eux. Item, ils ont vouls et arrêté que, dans le cas où lesdits animaux, tant aratoires que non aratoires, feraient du mal aux biens ou aux choses de quelque bourgeois ou habitant de ladite hastide, le lépreux, propriétaire des animaux, soit tenu de réparer le dommage, au jugement et à l'appréciation des jurats alors en exercice, ou d'autres gens de bien de ladite bastide, et, le dommage ainsi réparé, qu'il soit quitte et déchargé de toute amende et action pour raison de ce. Ils ont également voulu et arrêté que si la communauté de ladite bastide, en cas de guerre ou pour quelqu'autre raison on occa-

des affaires communes, a besoin desdits lépreux ou de iduite-un d'étatre eux pour s'en servir comme messagera, comme valets ou autrement, ils sont tenus d'obéir andits jurats ou à la communauté de ladite bastide, et de faire comme font les autres lépreux demeurant ou résidant dans le diocèsque Bazas. De plus, ils ont voulu et arrêté que si le hétail de quelque bourgeois ou habitant de ladite hastide ou du district fait du dommage dans les biens ou appartenances desdits lépreux, celui à qui les animaux appartiendront sera tenu de réparer le dommage, au jugement et à l'appréciation des jurats alors en exercice, ou d'autres sens de hien de ladite bastide, » etc. Grâce à ce traité, dont les articles, je le répète, ne peuvent se rapporter à de vrais Mossus meis concernent évidemment les Gahets soupçonnés d'être tels, quoique à un moindre degré, nous pouvons nes sire une idée de la condition de cette classe de permes en Guienne au XIIIe siècle, et constater déjà chez elle The bitude d'avoir recours à la loi pour améliorer cette condition, ou, du moins, pour empècher qu'elle ne devint pire. Passons maintenant au Béarn, et voyons comment, au xive siècle, la législation de ce pays traitait les Cagots.

• Item. Fo stablit et autreyat que si, per aventure, leadits jurats no poden saber vertadere sabence qui cura feyt la mala-feyta, que aquets de qui hom aure mala sospieyta, que se esdigne sa maa septabe d'espetits o ab trente XPistiaas (Christiaas). "Item, il fut établi et octroyé que si, par aventure, lesdits jurats ne peuvent point avoir une véritable connaissance sur celui qui aura fait le

délit, celui contre qui on aurait de mauvais soupçons se justifie, sa main septième de témoins, ou avec trente Cagots'.

Les Cagots sont peut-être bien aussi compris dans deux ordonnances de police rendues par la municipalité de Bayonne, l'une en 1315, l'autre en 1319 2; mais ils n'y sont pas clairement nommés. En effet, les Arcabodz ou Arcabotz, dont il y est question, me paraissent n'être rien autre chose que des Bohémiens, nommés Cascabotac en basque du Guipuzcoa, et le mot de tafars ne me semble désigner que des gens sans aveu. Ce n'est donc que dans les echaureilhadz ou ischaureilhatz que l'on pourrait reconnaître les Cagots,

I Fors de Béarn... Par MM. A Mazure et J. Hatoulet. A Pau, impri-

merie de E. Vignancour, etc. (1844), in-4; pag. 29.

2 « En l'an de Nostre-Senhor m. ccc. xv. lo dissapte après le feste de S. Per et de sent Pau apostos, en le mairetat dou seinher en Lop Bergoinh de Bordeu, maire de Baione...

« Fo establit que todz los tasars eus echaureilhadz eus arcabodz e todz los autres qui mestir no han, que isquen e boitien le biele de lor medis. » (En l'an de Notre-Seigneur 1315, le 17 après la fête de saint Pierre et de saint Paul apôtres, en la mairie du seigneur Loup Bergoing de Bordeaux, maire de Bayonne...

Il fut établi que tous les tafars et les essorrillés et les arcabodz et tous les autres qui n'ont qu'y saire, sortent et vident la ville de leurs personnes.) Livre en parchemin, conservé aux archives de Bayonne sous la marque E.

12, page 126. « En l'an de Nostre-Seinhor m. ccc e xix, en le mairetat dou seinher en Laurens de Biele, maire de Baion...

e Es estat ordenat dous arcabotz e dous ischaureilhatz qui son cridatz en le date sobre-dyte e die, que ades buytassen le biele de lor medis sobre peie de meter au fons de le tor; e que nulhe persone nous aubergui : car, si affeze , passeri medisse peie. »

(En l'an de Notre-Seigneur 1319, en la mairie du seigneur Laurent de Biele, maire de Bayonne..

Il a été ordonné au sujet des arcabotz et des essorillés dont il est question dans la proclamation faite à la date et au jour susdits, qu'ils vidassent tout de suite la ville de leurs personnes, sous peine d'être mis au fond de la sour ; et que nul ne les loge : car, en le faisant , il serait passible de la même peine.) Ibidem, pag. 145.

3 Voyez sur le sens de tafur, dont ce mot est sûrement dérivé, et qui

était usité au midi comme au nord de la Loire, les exemples cités dans le Lexique roman de M. Raynouard, tom. v., pag. 294, et dans notre Tristan, t. 11, pag. 263. Maintenant tahur en espagnol, comme en catalan, signific joueur.

dont le caractère distinctif, aux yeux du peuple, consistait, comme nous l'avons déjà vu, dans l'absence du lobe ou de l'extrémité inférieure de l'oreille; mais ce mot peut signifier aussi les repris de justice, ceux à qui une précédente condamnation avait valu la perte d'au moins une des leurs.

En 1378, on retrouve les Cagots faisant un traité avec Gaston-Phébus, qui, en échange de leur travail, leur accorde certains priviléges. Par cet acte, qui existe encore dans les archives de la préfecture des Basses-Pyrénées, les Crestiaus d'une part s'engagent à exécuter tous les ouvragte de charpente nécessaires au château de Montaner, situé à quelques lieues à l'est de Pau; d'autre part, le comte de Poix, en récompense de leurs peines, leur fait grâce et remise complète des deux francs de focage que les Crestiaus payaient pour chaque feu, et leur accorde exemption des tailles perçues sur les autres habitants des lieux où ils séjournaient eux-mèmes, si toutefois ils n'avaient pas coutume de les payer. De plus, le comte leur donne le droit de forètage dans tous ses bois, afin de prendre ce qui leur était/nécessaire pour le travail dont ils s'étaient chargés.

Cette pièce, inédite jusqu'à ce jour, nous semble jeter une vive et curieuse lumière sur l'état des Cagots du Béarn dans le xive siècle. Après l'avoir lue, on ne peut s'empècher, de reconnaître qu'ils n'étaient ni serfs, ni les vassaux de tels que tels seigneurs, puisqu'on les voit passer, de leur plein gré et libre volonté, un contrat avec leur souverain; et il est permis de croire qu'ils n'étaient pas encore officiellement tenns pour infames et lépreux, puisque le traité est consenti par eux dans l'église de Pau, en présence de témoins, dont l'un, au moins, était gentilhomme, et par devaut un notaire public d'Orthez, chargé des affaires du comte de Foix. Quant à l'énumération qui termine l'acte, il semble en résulter que les Cagots étaient disséminés et isolés dans les différents

lieux du Béarn, et qu'il y en avait peut-être une famille dans chacun des endroits qui en contenait. On a lieu de faire une observation pareille après l'inspection de plusieurs censiers de 1365 et de 1385, qui, énumérant les feux exempts de taille, ne mentionnent jamais de Cagot pour aucune localité, sans le désigner par ces termes : lo Crestiaa, et quelquefois par ceux-ci : l'oustau deu Crestiaa.

Les priviléges que les Crestiaas venaient d'obtenir leur fagent-ils maintenus? Les Béarnais, au milieu desquels ils villatent, les virent-ils d'un meilleur œil? Nous n'avons aucan moyen de répondre à ces deux questions, les documents découverts jusqu'ici étant muets à cet égard. Nous savons sculement que, trois ans après la date de la charte de 1379, quatre-vingt-dix-huit Crestians et Crestianes faisaient hommage au comte de Foix, et que quatre d'entre eux s'engageaient solidairement, et par corps, à lui payer, à huit jours de là, soixante-quatre florins d'or, à peine du double. Il est à remarquer que la plupart des noms qui se lisent dans les actes de 1383, se retrouvent également dans la charte de 1379, ce qui sert à confirmer l'observation que nous avons consignée plus haut. Quant à ceux dont les noms diffèrent, on peut les considérer comme les fils ou les héritiers des Crestias des mêmes localités, désignés dans l'acte le plus ancien.

Vers la même époque, nous trouvons les Cagots différemment traités dans une petite ville de Gascogne, actuellement chef-lieu de canton dans le département de Lot-et-Garonne. La coutume du lieu, rédigée par écrit en 1388, frappait d'anathème, mais à des degrés différents, trois classes de malheureux dont les tristes aventures, au moyen-àge, nous touchent vivement aujourd'hui. Elle prohibait expressément aux juifs de toucher le pain et les fruits qui étaient exposés dans la ville, à tout habitant d'acheter aux Gahets des choses

servant à la nourriture de l'homme, et de les prendre à ses gages en temps de vendanges, et aux jongleurs d'entrer dans les maisons de la ville le jour de Noël et les autres jours de sête, soit pour jouer des instruments, soit pour quêter.

- Notice historique sur la ville et l'église du Mas-d'Agenais. Par L. Fd. Lagarde, XXII. (L'Écho de Marmande et de Lot-et-Garenne, nº 81. Jeudi, 14 mai 1840, p. 1, col. 3.) M. Lagarde, auquel nous nous sommes adressé pour avoir des renseignements sur la coutume du Maa, ent sa motice nous révélait l'existence, a bien voulu nous donner les dérivante :
- « Le livre qui renferme les coutumes de la ville du Mas-d'Agenais e un manuscrit grand in-4, en parchemin, d'environ 200 pages. Il coult des actes de nature, de dates et d'écritures diverses. Les plus ancient écritures sont du xive siècle, les plus récentes du xviire. Ces actes sont, d'abord, les coutumes, qui se trouvent vers le milieu du livre, et l'intitulé fixe à l'amée 1388 la date de leur mise en écrit; puis des composition entre le prieur et les habitants, des listes de consuls, que l'on rencontre au rement et en plusieurs autres endroits, des réglements pour la foret, les boucheries, etc., des actes d'installation de prieurs. Cette diversité de dates dans les écritures a entrainé une grande négligence dans la ginaffin, ou plutôt une absence à peu près totale de pagination. « L'article x111 est relatif aux juifs, le voici :

 - « Que nul juziu ni juzia no toguia pan ni fruyta al Mas. « Item. Es establit que nulh juziu ni juziva no toquia pan ny fruite
- « al Mas, quant lo voleran crompar, ab las mas; mas que se fassan valhar « en aquetz qui lasditas causas veneran. Et qui encontra fara, paguen « V. 90 s armandenz de gatge; et aquet qui venera, paguera autres v. sole « de gatge. »
 - (Que nul juif ni juive ne touche pain ni fruit au Mas.
- Item, il est établi que nul juif ni juive ne touchent avec les mains join ni fruit au Mas, quand ils en voudront acheter, mais qu'ils se les fassent den-ner de ceux qui vendront les dites choses. Et celui qui fera le contraire, ayera cinq sous arnaudens d'amendo; et celui qui vendra, payera autras ng sous d'amende.)
 - Voici l'article Lviic, qui est relatif aux jongleurs :
- « Que nulh joclar ni joclaressa non augua als ostals lo dia de Nedal per toquar estrimens.
- « Item. Es establit que aulhs joctar ni joctareza no augua lo jorn de Nadal « mi en autra festa per las maysons ni per los ostals del Mas queren ni dee mandan ni en altra maneira. E si fasia lo contra, ni degun ni deguna k « donaba, pagueri cascun v. sols de gatge als cosselhs. Ni no sie tengut lo-
- « dit jocter o joctareza de anar veser jazent sino ab lo senhor de l'hostal. » (Que nut jongleur ni jongleresse n'aille aux maisons le jour de Neël er jouer des instruments.
 - Item, il est établi que nul jongleur ni jongleresse n'aille le jour de Noti

Dans une autre ville du même département de Lot-et-Garonne, dont les règlements de police municipale furent rédigés en corps de coutumes huit ans plus tard, on trouve des dispositions bien plus rigoureuses contre les Cagots. Ils ne pouvaient entrer en ville sans avoir sur leur robe de dessus une pièce de drap rouge, faute de quoi ils étaient condamnés à cinq sous d'amende, et se voyaient confisquer

ni en autre sête par les maisons ni par les hôtels du Mas, quétant ni demandant ni en autre manière. Et s'il fait le contraire, et que quelqu'un an quelqu'une leur donne, chacun payera cinq sous d'amende aux consuls. ime soit tenu ledit jongleur ou jongleresse d'aller.... si non avec le instre de la maison.)

- « La fin de l'article 34 se rapporte aux Gahets ; la voici :
- « De malafeyta de bestiar. . E si hom trobaba bestiar menut, porc, truga, aolhia ni craba do
- « Gaffet en l'autrui malaseyta, e li aussi, non sia tengut de esmendar, e le e gatge sera als cosselhs.

De dommage de bétail.

. . . Et si quelqu'un trouve petit bétail, porc, truic, brebis ou chèvre de Gahet, faisant du mal à autrui, et le lui tue, qu'il ne soit pas tenu de réparer le domage, et l'amende sera aux consuls.)

Art. LIV: « Que nulha persona no compri bestiar per vendre ni nulha bolatura de Gaffet ni de Gaffera.

a Item. Es establit que nulha persona non compria pore, ni truga, ni « aolha, ni crabas, ni autru bestiar, ni auzels que bom mingia, ni autra « mingeria ab giu ni sens giu, de Gaffet ni de Gaffera, ni non prengua en « comanda per vendre al Mas en nulha maneira. E si hec faze, seri encors « lo cors, e l'aber al senhor e a la vila d'aquet qui o fari. »

(Que nulle personne n'achète bétail pour vendre ni aucune volaille de Gahet ni de Gahère.

Item, il est établi que nulle personne n'achète porc, ni truie, ni chèvre, ni autre bétail, ni oiseaux qu'on mange, ni autre viande de chasse ou non, de Gahet, ni de Gahère, ni n'en prenne en commission pour vendre au Mas en aucune manière. Et si elle le fait, le corps sera confisqué, et l'avoir sera au seigneur et à la ville de celui qui le fera.)

Enfin, voici l'art. LV :

- « Que nulha persona no logui Gaffet ni Gaffera en verenhar.
- « Item. Es establit que nulh Gaffet ni nulha Gaffera no se logui a veren-« har, ni nulha persona no los sia tengut de logar a verenhar; car, si bec « fey, paguera x. sols de gatge als cosselhs. »

(Que nulle personne ne loue Gahet ni Gahere pour vendanger. Item, il est établi que nul Gahet ni Gahere ne se loue pour vendanger.

ni que nulle personne ne soit tenue de les louer pour vendanger; car si elle le fait, elle payera dix sous d'amende aux consuls.)

leur robe '; il leur était interdit de marcher sans chaussure dans les rues, et enjoint, lorsqu'ils rencontraient hommes ou femmes, de se tenir sur le bord du chemin autant qu'ils le pouvaient, jusqu'à ce que le passant se fût éloigné 2; ils ne pouvaient acheter que le lundi, et ne devaient jamais entrer dans les tavernes, y prendre du vin ni y toucher les hanaps et les brocs; il leur était défendu de vendre des porcs et quof que ce fût pour manger, sous peine de soixante-cinq sous d'amende et de confiscation des denrées ; s'ils avaient soif, il leur fallait puiser de l'eau dans leur fontaine, et non

• a Contra los Gaffet que intran en la vila sens senhal.

« E can plus establit losdeyt cosselhs que Gasset ni Gassera, estranh ni privat, petit[z] ni grans, no intre dens la vila de Marmanda sens senhal de drap vermelh, lo qual portia de lonc de .i. dorn, et de ample de .iij. ditz, en la rauba sobirana e descubert davant, apert esquera, en pena de .v. sols de gatge al sembor e a la vila, e la rauba sobirana encorssa. »

(Contre les Gahets qui entrent dans la ville sans signe.

Et ont de plus établi lesdits consuls que Gahet ni Gahère, étranger ou de l'endrait, petit ou grand, n'entre dans la ville de Marmande sans signe de drap reuge, lequel il porte long d'une darne, et de trois doigte d'amplesse ge, lequel il porte long d'une darne, et de trois doigts d'ampleur, a la robe de dessus et découvert devant, à gauche, sous peine de cinq se nende au seigneur et à la ville, et de confiscation de la robe de dessus.) 2 « Cum non angan pes nut.

« E an establit plus que non angan pes nutz per la vila, et cant s'encontraran ab home o ab femna, ques remangen a la una part del camin tant fora an poyran, entro que hom ne sia passat, en pena de .v. sols de gatge. » (Qu'ils n'aillent pas pieds nuds.

Et ont établi de plus qu'ils n'aillent pas pieds nuds par la ville, et quand ils se rencontreront avec homme ou avec femme, qu'ils restent d'un côté du chemin aussi loin qu'ils pourront, jusqu'à ce qu'on soit passe, sous peis de cinq sous d'amende.)

« Cum no deven beve vin ni comprar en taberna.

« E can plus establit que los desobredit Gaffet que si compren are que o mercadegen de lunh, e que no vengan en taberua, ni prengan vin, ni pres gan enap ni pichir, ni venden ni fassan vendre pore ni creston ni altra bestia minjadoyra ni nulha autra causa manjadoyra, en pena de .lxv. sols de gatge e la causa encorssa, »
(Comme ils ne doivent pas boire du vin ni acheter en taverne.

Et ont de plus établi que les susdits Gahets n'achètent rien qu'au marché de lundi, et qu'ils ne viennent pas en taverne, ni ne prennent du vin , ni ne prennent hanap ni pichet (verre ni pot), ni ne vendent ni ne fassent vendre porc ni mouton ni autre animal bon à manger ni aucun autre comestible, sous prine de soizante - cipq sous d'amende et de confiscation de la chose.) ailleurs, sous peine de cinq sous d'amende, en cas de contravention '; enfin, l'article cxvii de la coutume 2 prescrivait aux Gahets complètement lépreux de ne demeurer, ni de stationner, ni de s'asseoir dans Marmande, sous peine de cinq sous d'amende, dont un tiers devait revenir à la ville, un autre tiers au seigneur, et le troisième aux Crestias de la ville qui se saisiraient des délinquants. Cependant, les fêtes et le lundi matin, ils avaient la permission de se tenir et de s'asseoir devant l'église des frères mineurs, vers les fossés, lieu où, depuis nombre d'années, ils avaient coutame de se placer.

1 a Cum no deven beve a las fons de la vila ni trayre oly de notz.

« E establiren plus que los desobreditz no pusian ni bevan en las fons de la vila, mas tant solamen en la lor font propria, en pena de .v. sols de gatge; et que nulha persona de la vila no los traga oly de not, en encorrement del deyt gatge. »

(Comme ils ne doivent pas boire aux fontaines de la ville ni extraire de l'huile de noix.

Et ont établi de plus que les susdits ne puisent ni ne boivent aux fontaines de la ville, mais seulement à leur fontaine propre, sous peine de cinq sous d'amende; et que nulle personne de la ville ne leur extraie de l'huite de noix, sous la même peine.)

2 « Cum los Gaffetz no deven intra en la vita sino lo difus.

« E plus establiren que losditz que son forment lebros, no demorian en la vila ni estangan ni se asieten, en pena de .v. sols de gatge, dels quals sia lo ters a la vila, e 'I ters al senhor, e 'I ters als Crestias de la vila que los penhorien; exceptat que en las festas e al dilus de matin puscan estar e sezer davant la gleysa dels frays menutz, al loc on anssianament an acostumat a sezer, devert los fossat. »

(Comme les Gahets ne doivent entrer dans la ville que le lundi.

Et de plus établirent que lesdits qui sont fortement lépreux, ne demeurent pas en la ville, ni ne stationnent ni ne s'asseyent sous peine de cinq sous d'amende, desquels soit le tiers à la ville, et le tiers au seigneur, et le tiers aux Crestias de la vide qui les appréhenderont ; mais qu'aux fêtes et le lundi matin ils puissent se tenir et s'asseoir devant l'église des frères mineurs, au lieu où depuis longtemps ils ont coutume de s'asseoir, vers les fossés.)

Ces cinq articles sont tirés d'un manuscrit appartenant à M. Gustave de Colombet, avocat à Marmande, et intitulé : Asso son los Establimens de la vila de Marmanda, los cals an feyt far e escrivre Jacme de la Cauzea e Grimonet Pelicey l'an .M. e ccc. xc. vi; ils commencent au solio

zzziij verso.

A la fin du xive siècle, nous retrouvons les Cagots dans un article des Fors de Béarn, qui date de cette époque, et qui leur concède d'assez importants priviléges. Une remarque importante à faire, c'est qu'ils y sont désignés par le nom de Crestias, alors que, dans la dernière rédaction de ce même article, ils sont appelés Cayotz. En voici la première:

- Item. Fo establit e ordenat que los caperaas, hospitalees, ni Crestias, deu sedent qui an per lors glisies, hospitalaries, crestianaries, no paguin talhas ni contribuesquen a las donations deu senhor. Actum a Morlaas, lo iiii jorns de julh, l'an M¹ iii xcvviii. »

Item, il fut établi et ordonné que les prètres, ni les hospitaliers, ni les Cagots, pour l'emplacement de leurs églises, hôpitaux et cagoteries, ne payeront tailles ni ne contribueront aux donations du seigneur. Fait à Morlaas le quatrième jour de juillet, l'an 1398 '.

Des réglements pareils à ceux de Marmande et du Masd'Agenais existaient vraisemblablement dans plusieurs autres villes du midi, où se trouvaient des Cagots; mais ils étaient tombés en désuétude, lorsque, à la requête des capitouls de Toulouse et des consuls de plusieurs villes du Languedoc et de la Guienne, Charles VI renouvela, par ses lettres du 7 mars 1407, d'anciennes ordonnances qui n'étaient plus observées, et qui portaient que les personnes attaquées d'une espèce de lèpre ou mesellerie, qui, en certaines contrées, sont appelés Capots, et dans d'autres Casots, porteraient des enseignes ou marques qui les distingueraient des personnes saines, et qu'elles habiteraient dans des lieux séparés des demeures de ces personnes. Le duc de Berry, lieutenant du roi dans le Languedoc et dans la Guienne, ordonna l'exécution de ces lettres, par celles das

^{&#}x27; Fors de Béarn, p. 255; Renovation de cour majour, art. 12. La dongtion dont il est ici parlé est la taille perpétuelle instituée par Gaston Phæbus.

17 mars de cette année, adressées aux trois sénéchaux du Languedoc, et à ceux du Rouergue et du Quercy '.

A leur tour, ces prescriptions eurent le sort de celles qui les avaient précédées : aussi, en 1439, le dauphin Louis (depuis Louis XI), se trouvant à Toulouse, nomma, le 10 juillet, des commissaires pour visiter plusieurs personnes, hommes, femmes et enfants, qui s'étaient répandus dans la ville et la sénéchaussée de Toulouse, « et qui estoient malades ou entichiés d'une très-horrible et griève maladie, appellée la maladie de la lèpre et capoterie, » pour empêcher qu'ils ne se mèlassent avec les habitants du pays 2.

Trois ans avant cette époque, nous trouvons une mention des Caqueux de Bretagne, qui nous prouve que ces individus, semblables, par le nom, aux Cagots du sud-ouest de la France, leur ressemblaient aussi par la proscription sous le. poids de laquelle ils gémissaient. Suivant la tradition populaire, ils étaient juifs; ils ne devaient pas communiquer avec les autres habitants, et, aux églises, leur place était dans la partie inférieure. Il ne leur était pas permis de toucher les vases sacrés, ni de recevoir le baiser de paix avant les gens sains. Les contraventions à ces règlements étaient punics d'une amende de cent sous, somme considérable pour le temps 3.

¹ Ces lettres sont imprimées sur une copie envoyée de Montpellier, où l'original n'existe plus, dans les Ordonnances des rois de France de la troisième race, t. 1x, p. 298, 299.

² Histoire générale de Languedoc (par DD. Vaissette et de Vic), édit. in-fol., t. 1v. p. 492, liv. xxxiv, ch. Lxxix. En marge se trouve la citation suivante : « Domaine, de Montp. sen, de Toul, en géner, 7, contin. a. 5. » L'original de la pièce ainsi indiquée n'existe plus.
 ¹ « Item, quia cognovimus in dicta civitate et Diocesi plures homines

utriusque sexus qui dicuntur esse de lege *, et in vulgari verbo Cacosi no-

^{*} Ces deux mots, que les divers éditeurs de la pièce n'ont pas compris, semblent être synonimes de leprosi. Voyez l'épisode du lépreux, dans notre publication intitulée. Frisan, tom. 1, p. 37. On y lit ces vers :

Trop est Tristran preus et cortois

A octive gent de tel lois.

(P. 63, v. 1985.)

En 1477, le duc François II, pour empêcher les Caqueux d'une dans la nécessité de mendier et de se mèler avec les gens sains, leur permet de faire valoir, comme fermiers, les terres voisines de leur domicile, borne la durée des baux à trois ans, renouvelle l'injonction de porter une marque rouge, et leur défend tout autre commerce que celui du fil et du chanvre, nécessaires à leur état de cordier '. Une chose à remarquer, c'est que cette ordonnance ne se trouve pas dans le corps de coutumes rédigé sous le même duc et imprimé huit ans plus tard à Loudéac 2, exclusion qu'on peut attribuer à la spécialité de cette pièce (il n'y est, en effet,

minantur, quorum conditio et habitatio debet esse separata ab aliis hominibus sanis (puta in esu, potu, et aliis participationibus mutuis); nihilominus dicti Cacasi indebite et irreverenter, et ultra quam deceat, se immiscent cohabitationi et communioni ceterorum hominum, et maxime in Ecclesiis parochialibus et aliis locis in quibus Divina celebrantur officia presumunt precedere alios homines in pacis et Reliquiarum osculo; et exinde contentiones et scandala oriuntur. Et ideo statuimus ut dicti homines legis sive Cacasi debeant in Divinis officiis stare et residere in parte inferiori Ecclesiarum, et non presumant sanctos calices aut alia vasa Ecclesiastica tangere, nec etiam osculum pacis ante alios homines sanos presumant recipere, sed postquam fuerit tradita pax aliis, tradatur eisdem Cacasis; et hoc sub pena c. solid. Datum, teste sigillo nostro, die ultima Maii, anno Dom. mccccxxxv1. die jovis post festum Pentecostes. » Statuts synodaux de Raoul Rolland, évêque de Tréguier. (Histoire de Bretagne, de D. Lobineau, t. m, col. 1610; Thesaurus novus Anecdotorum, t. IV, col. 1142, C; Collection de D. Morice, t. 11, col. 1277.)

de Mandement contre hommes et femmes nommez Caqueux, auxqueis il est fait dessense de voyager dans le Duché sans avoir une pièce de drap rouge sur leur robbe, pour éviter le danger que pourroient encourir ceux qui auroient communication avec eux, pour ne les pas connoistre; comme aussi il leur est fait dessense de se mesler d'aucun commerce que de site chanvre, et d'exercer aucun mestier que de cordier, et d'aucun labourage que de leurs jardins seulement, à peine de confiscation; et ordonné qu'il soit sait dessense à cri public à tous subgets de leur vendre autre marchandise que sil et chanvre, et de leur assense de leurs beritages, à peine de confiscation, et autres rigueurs. » Extrait d'un registre de la chancellerie de Bretagne, pour les années 1474 et 1475. (Hist. de Bretagne, L. II, col. 1350; Collect. de D. Morice, t. III, col. 283.) L'ordonnance de François II a été rapportée par D. Lobineau, tom. II, col. 1362 et 1363, et par D. Morice, tom. III, col. 309.

par D. Morice, tom. III, col. 309.

² Les Coustumes et Constitutions de Bretaigne, in-6, goth., sans shiffres, contenant 138 articles. Bibliothèque royale, F. 2904.

question que des Caqueux de l'évèché de Saint-Malo), et d'où il est permis de conclure que ces malheureux n'étaient guère répandus en Bretagne hors de cette circonscription, à l'époque dont il s'agit. Il est fort possible, cependant, qu'ils aient été désignés, dans ces coutumes, comme gens qui s'entremettent de vendre villaines marchandises, et qu'il faille rechercher leur état dans les articles suivants:

- « Les quelx sont villains natres (naturels).
- " VIII"XIIE chapitre...
- « VIII XVII. Lesquelx doivent estre appellez à tesmoings de droit et de coustume, et en quelle action.
- a Justice ne officier ne doibt appeller à tesmoing d'explet de court nul villain, nulles gens de basse condicion de villaiges, qui ne s'entremettent de droiz ne de coustumes, ne s'en doivent entremectre, et s'ils ne les entendent; car une conjunction peut porter une cause de cent livres de rente comme de troys deniers, et aussi une disjunction, et ceulx recordent aussi tost le faulx comme le droit; tout cuidassent bien recorder, ou pourroient estre plustost su-

[&]quot;« Madame la Vierge a filé sa quenouille pendant tout mon voyage, répondit l'anguy, et je n'ai trouvé dehors que des Caqueux qui cherchaient les bêtes mortes, et les pendus qui brandillaient aux potences. » Poésses populaires de la Bretagne, troisième partie, §. 11. (Rovus des Deux-Mondes. 1. 111.—4° série. — Paris., 1835., p. 69.)

::

bornés ou corrumpus par colusion, que ne deussent estre gentilshommes. »

Au commencement du seizième siècle, les Agots de la Navarre adressèrent au pape une requête pour se plaindre de ce que le clergé des localités où ils vivaient se dispensait à leur égard des cérémonies et solennités qu'il accomplissait pour les autres chrétiens, dans l'administration des sacrements, les offrandes, la paix et les places à l'église; parce qu'on disait que leurs ancêtres avaient prêté secours à un comte Raimon de Toulouse, dans sa revolte contre la sainte Église romaine : ce qui les en avait fait séparer par le saintpère jusqu'à nouvel ordre. Ils suppliaient Sa Sainteté d'ordonner que, puisqu'ils n'avaient trempé en rien dans la conduite de leurs aleux, ils fussent remis en possession de tout ce qu'on leur déniait. Le pape, par une hulle donnée à Rome le 13 mai 1515, ordonna de les traiter avec bienveillance et sur le même pied que les antres fidèles, dans le cas où leurs griefs seraient fondés, et il confia l'exécution de la bulle à Don Juan de Santa-Maria, chanoinc et chantre de l'église de Pampelune. Cet ecclésiastique procéda immédiatement à cette enquête ; il s'en occupait depuis deux ans, lorsque les Agots, perdant patience, ou pensant que l'intervention des états de Navarre ne pourrait qu'activer la solution de leur affaire, profitèrent de leur réunion en cortès générales, sous la présidence de Don Antonio Manrrique, duc de Najera, vice-roi et capitaine-général du royaume, pour leur adresser une pétition. Elle trouva un antagoniste dans Caxarnaut, huissier du conseil royal de Navarre, qui exposa que leur séparation d'avec les autres chrétiens n'avait rien de commun avec le comte Raimond de Toulouse et ne provensit pas de ce qu'ils cussent été schismatiques, mais qu'elle datait du prophète Élisée, c'est à savoir quand le prince Nahaman se rendit auprès de lui pour chercher la

guérison de sa lèpre. Ledit prophète Élisée, ajoutait l'huissier, ayant recommandé audit Nahaman d'aller au fleuve Jourdain, et celui-ci y ayant, par la grace de Dieu, retrouvé la santé, le prince offrit des présents à celui auquel il la devait; mais le saint homme refusa de les recevoir. Alors Giezi, serviteur du prophète, animé par une cupidité désordonnée, prit lesdits présents et richesses destinés à son maître : pour cela il fut maudit par le prophète, lui et toute sa postérité, qui n'est autre que les Agots : malédiction qui a toujours pesé et pèse sur eux, parce qu'ils restèrent lépreux à l'intérieur et damnés, comme l'expérience le démontre. A cette explication de l'origine des Cagots, Caxarnant ajoute plusieurs imputations non moins absurdes, mais qui sont précieuses pour celui qui veut se rendre compte des préjugés dont ils étaient les victimes au xvf siècle. La preuve, disaitil, que les Agots sont lépreux, infectés et maudits, c'est que mème les herbes qu'ils foulent aux pieds se sèchent et perdent leur vertu naturelle; les pommes ou tout autre fruit qu'ils placent dans leurs mains ou dans leur sein, se pourrissent à l'instant même; sans compter que sur leurs personnes et dans leurs maisons ils sentent mauvais comme des individus contaminés d'une grave maladie. Sans s'arrêter aux allégations de Caxarnaut, les états prirent en considération la pétition des Agots, et recommandèrent leur affaire au chantre et à l'archidiacre de Santa-Gema, par un acte en date du 16 octobre 1517. Le premier de ces dignitaires de la cathédrale de Pampelune mit encore deux ans à terminer son enquête; enfin, avant trouvé les plaintes des Agots fondées et telles qu'ils les avaient exposées à Sa Sainteté, il ordonna d'obéir et de se conformer en tout à la bulle, sous peine, pour les contrevenants, des censures de l'Église et de cinq cents ducats d'amende. Le dispositif de l'ordonnance porte que les nommés Agots seront traités comme les autres indigènes en ce qui touche l'administration des sacrements et la présentation des offrandes; que la paix leur sera donnée de la même manière, etc. Cette sentence déclaratoire fut prononcée le 30 avril 1519 dans la cathédrale, afin qu'elle fût connue de tout le monde, et plus particulièrement des parties intéressées, qui avaient appelé des témoins à cette publication.

Les trois états généraux de Navarre se trouvant de nouveau réunis en cortès, présidées au nom de LL. MM. la reine et l'empereur par le même Don Antonio Manrrique, la bulle et la sentence du juge-commissaire apostolique Santa-Maria leur furent présentées pour qu'ils voulussent bien en accorder l'exécution et leur donner force de loi, et le 15 novembre de l'an 1520, les cortès rendirent une ordonnance conforme à la requête.

Vexés et molestés, nonobstant la bulle et les arrêts dont il vient d'être fait mention, les Agots eurent de nouveau recours à l'empereur Charles-Quint pour être admis et traités, dans les églises comme ailleurs, sur le même pied que les autres habitants, et pour pouvoir jouir des honneurs et des avantages spirituels et temporels, suivant ce qui était spécifié dans ladite bulle et dans les arrêts obtenus en vertu de cet acte. L'empereur, après s'être fait rendre compte des faits, expédia une provision ' royale, datée de la ville de Vitoria le 27 janvier 1524, et signée par son ordre de la main de son secrétaire Francisco de los Quobos; elle s'adressait au vice-roi et capitaine-général comte de Miranda, régent, au conseil royal, aux alcades de la cour supérieure, aux municipalités, aux jurats et aux autres officiers du royaume, et leur enjoignait de voir lesdites bulles, sentences et déclarations apostoliques, de les observer et d'y obéir, sous peine

PROVISION, dit Covarruvias, los autos acordados y determinaciones que salen de los Consejos Reales, o chancillerias.

d'encourir la disgrace royale, et mille florins d'amende pour chaque contravention.

En possession de cette provision royale, les Agots présentèrent une requête afin d'obtenir qu'elle reçût son entière exécution, et le même vice-roi et capitaine-général comte de Miranda, après avoir pris l'avis du conseil, et vu les ordonnances, les sentences et la requête, ordonna, le 27 juin de la même année 1524, que du moment que les adversaires des Agots seraient requis avec cette provision royale, ils eussent à se conformer et à obéir aux ordres de Sa Majesté, du juge ecclésiastique commissaire apostolique, et des trois états, en traitant les réquérants avec bienveillance, sans leur faire injure ni tort dans leurs personnes, dans leurs biens mi dans quoi que ce fût, en les admettant, dans les églises et dehors, aux offices divins, et en les laissant jouir desdits honneurs et avantages spirituels et temporels, sous peine de mille ducats en cas de contravention.

Battus sur ce point, les adversaires dés Agots ne se découragèrent pas ; plusieurs habitants de la vallée de Baztan leur refusèrent le droit de vecindad, qui est propre à tous les indigènes, et par conséquent celui de faire paitre leurs troupeaux dans les montagnes communes, et de couper du bois, tant pour les besoins de leurs ménages que pour des constructions. Les Agots leur intentèrent, devant la cour supérieure de Pampelune, un procès que termina un arrêt rendu contradictoirement (j'ignore à quelle date) par les licenciés Don Geronimo de Feloaga et Don Miguel Lopez de Dicastillo, et confirmé par les membres du conseil, les licenciés Don Juan de Aguirre, Don Estevan Fermin de Marichalar et Don Juan Antonio de Otalora. Cet arrêt condamnait Pedro de friverri à une amende de cinq cents ducats et à deux ans de banissement, seize de ses consorts à cent ducats et à un bannissement d'un an, et tous les dix-sept

adversaires des Agots à les indemniser de tous les dommages et préjudices qu'ils leur avaient fait souffrir.

Les Agots ne pouvant obtenir l'exacte observation de la bulle, des arrêts et des ordonnances royales rendues en leur faveur, eurent de nouveau recours à l'autorité, et une provision royale en date du 20 août 1548, signée de Don Luis Belasce, du licencié Argüello, et rendue sur l'avis des membres du conseil Martin de Zunzarrem et les licenciés Pobladura, Berrio et Martin Vicente, ordonna, sous peine de dix mille maravédis d'amende, en cas de contravention, de traiter les Agots en ce qui touchait les sacrements de l'église, le baptème de leurs enfants, la réception de la paix, l'offrande, la présence aux processions et la place à l'église, à l'égal des autres habitants, et sans différence aucune. Cette ordonnance royale fut communiquée à la vallée de Baztan et à la ville de Maya le 4 novembre de la même année 1548.

Cette provision royale fut communiquée en la forme cidessus; mais elle ne fut pas publiée. Les Agots sollicitèrent
qu'elle le fût par ministère de crieur public, aux frais de la
vallée; et le 12 septembre suivant parut une autre provision
royale, siguée par les mêmes membres du conseil, qui ordonnait que tous les habitants de la vallée se réunissent
dans l'espace de vingt-quatre heures, et que cette ordonnance leur fût notifiée par notaire.

Tout ce qui vient d'être rapporté ne fut pas suffisant pour détruire le préjugé qui subsistait contre les Agots; car ils curent de nouveau recours à l'autorité pour obtenir l'exécution des ordonnances pontificales et royales rendues en leur faveur, et par arrêt du 19 juin 1582, signé des membres de la cour supérieure de Navarre, les licenciés Villagomés et Don Luis de Suescum, arrêt confirmé par le conseil le 31 janvier 1587, tout ce que demandèrent les Agots leur fat.

accordé, avec la réparation de tous les demmages et prédices qu'ils avaient soufferts.

En 1655, les habitants d'Arizcun mutilèrent à Martin

Legarreta et autres individus de sa caste plus de trois en arbres fruitiers, et furent, pour ce fait, condamnés, par sats de la cour et du conseil, à cent livres chacun. Ils avais voulu se venger de leurs adversaires et les punir d'avoir f publier dans les églises du Bastan la bulle de Léon X, ais que l'ordonnance royale de Charles-Quint, et de les av motifiées à l'alcade, aux jurats et aux habitants de la vall En 1657, Juanes Perlixena, Juanes Jubri, Gracian Mar nena, Petri Maestruarena et consorts, habitants de Bosa adressèrent au tribunal ecclésiastique de Pampelune u requête tendant à obtenir l'exécution d'un ordre donné p Don Pedro Sanz y Racax, chanoine de cette ville et visite du diocèse, qui avait prescrit, sous peine d'excommunic tion majeure, de donner aux Agots de Bozate la paix et pain bénit de la même manière qu'aux autres fidèles. Les l hitants d'Arizcun se portèrent opposants à cette requêl mais leurs prétentions furent repoussées par un arrêt ren À Pampelune le 8 mars 1658 par le docteur Don Juan . Echauz, prieur de cette ville et vicaire-général de l'évèc pendant la vacance du siège . Ils interjetèrent appel 1 devant le métropolitain; mais il est à croire qu'ils ne fure pas plus heureux.

, Quoiqu'il en soit, il ne se passa pas longtemps avant q les Agots de Bozate ne fussent de nouveau troublés da l'accomplissement de leurs devoirs religieux; mais avant rapporter la scène qui cut lieu dans l'église d'Arizcun-1678, il ne me semble pas hors de propos d'indiquer da qual ordre la population y était rangée. Elle était divis

Archives du tribunal ecclésiastique de Pampelune, fajo de sentence line; seorstario Otelsa.

on eine estégories. La première, la plus rapprochée du gresbitario i, se composait des maitres de maisons vecinales. qui, pour chacane d'elles, avaient leurs places particulières. et, chasun selon son rang, allait à l'offrande, suivait la procession, adorait la croix, recevait les cendres et accomplissait tons les autres actes et cérémonies de l'église auxquels les laïques prennent part. La seconde catégorie était celle des gens mariés qui n'étaient pas maîtres de maisons pecinales, on, s'ils l'étaient, dont les descendants vivaient et jouissaient des honneurs de préséance dans la première catégorie; dans la seconde figuraient également les fils ainés non mariés, leurs domestiques et les étrangers qui venaient entendre l'office. Les uns et les autres étaient tous assis, quand il y avait de la place; s'il n'y en avait pas, ils allaient au chour. Il n'y avait point pour eux de place déterminée. ils s'asseyaient dans l'ordre on ils arrivaient, suivaient la procession et preneient part à tous les actes dont il a été guestion. Avec eux allaient d'autres habitants, maries ou pon, qui avaient des maisons dans le même lieu, hien qu'elles me fussent point de celles qu'on appelait vicilles et d'ancienne origine. La troisième classe était celle des femmes propriétaires desdites maisons vecinales; celles-là avaient, comme leurs maris, des places marquées pour entendre la masse, suivre la procession et prendre part aux autres actes et cérémonies indiqués plus haut. Ces femmes se tepaient dans la nof de l'église, où il n'y avait point de banes pour les hommes. La quatrième catégorie était celle des mmes mariées qui n'avaient pas de maisons, ou qui, dans le cas contraire, avaient encore leur père ou leur mère en possession de la place qu'elles devaient avoir; elle comprepait anssi les tilles ainées, leurs domestiques et les étran-

On appelle presiderée en Espagne, la partie de l'église où est placé le grand autel, et qui est séssesée au clergé pour la célébration des effices.

gères. Toutes ces femmes assistaient aux offices et aux autres cérémonies de l'église, sans observer aucun ordre ni occuper aucune place déterminée, attendu qu'il n'y en avait pas pour cette catégorie. La cinquième et dernière était celle des Agots.

A ces détails il faut ajouter qu'il y avait dans la paroisse deux prêtres, le recteur ou curé, et le vicaire. Le mercredi des cendres, le premier les donnait aux hommes de la première catégorie sur les marches du grand autel : chacun se levait pour aller les recevoir dans l'ordre où il était assis, et en même temps le vicaire en faisait autant pour les femmes; il se plaçait dans un lieu convenable en tête de leurs bancs, et celles de la troisième catégorie allaient recevoir les cendres dans l'ordre où elles se trouvaient. Puis venaient celles de la quatrième, l'une après l'autre et sans distinction de rang.

Cet ordre fut interrompu le mercredi des cendres de l'an 1673, par Martin de Babace, Inigo de Enecorrena, Juanes de Elorga et Juanes de Barazabal, dit Buruzuri, tous habitans d'Arizcun; au moment où les Agotes allaient, avec la dévotion et l'humilité qui leur étaient habituelles et que demande une telle cérémonie, recevoir les cendres après toutes les femmes de la troisième et de la quatrième catégories, ces individus, placés dans la seconde, s'y opposèrent, et proférèrent contre elles des injures et des menaces telles qu'elles aimèrent mieux retourner à leurs places sans avoir reçu les cendres, que de s'entendre traiter de la sorte.

Mais ce motif de plainte n'était pas le seul que les Agots enssent contre les habitants d'Arizcun, et généralement contre les Bastaneses, qui leur faisaient une guerre sans pitié comme sans relàche. L'un de ces derniers, Martin de Aguirre, dit Zapatero, avait défendu à ces pauvres gens de pêcher aux époques et avec les instruments permis, et avait été jusqu'à confisquer à un visillard une ligne et un

petit filet, son gagne-pain et la seule ressource de sa nomhreuse famille. Tous ces griefs donnèrent lieu à un procès
pendant le cours duquel l'avocat des Agots publia un volumineux factum dont nous n'avons pu retrouver que des débris ', et qui, en fait de verbiage et d'érudition oiseuse et
indigeste, est un modèle du genre. Entre autres conclusions,
il demandait la restitution des ustensiles de pèche saisis, et
la condamnation de Martin de Aguirre à mille ducats d'or
et aux frais, et il citait l'exemple de Joanesto de Landarruero, habitant d'Arizcun, condamné par sentence du conseil
à quatre cents livres, à une année de réclusion, ainsi
qu'aux frais et dépens, pour un fait semblable accompagné
de mauvais traitements et de violences à l'égard de Gracian
de Sanchotena. Les Agots demandaient aussi justice sur
d'autres points qu'on leur contestait. C'est probablement

⁴ Ce factum, écrit en 1674, et publié la même année ou la suivante, est m-folio; nous n'en possédons que les feuillets 29-30, 31-32, 37-38, 39-40, 43-44, 49-50, 51-52, 53-54, 55-56, 57-58, 59-60, 61-62, 63-64, 65-64, 67-68, 71-72, 73-74, 75-76, 79-80, 83-84; encore certains d'entre eux sont-ils en fort mauvais état.

Page 53 se trouve ce sommaire : « §. IV. Pruevase que estas partes pueden pescar en los rios comunes del dicho Valle, y que los acusados han cometido delito en prohibírselo. »Et pag. 56 se lit celui-ci:« §. v.y vI. Pruevase, que se les deve dar la centza como a los demás vestnos, y que deven ederar la Santa Cruz, ofrecer, y hazer las demás ceremonias de la Santa Iglesia Catolica nuestra Madre, como los demás Catolicas Christianos. » Dans tout le cours de ce factum, l'auteur renvoie fréquentent à un Momorial, qu'il ne désigne pas autrement, mais que nous supposons être celui dont un habitant d'Arizcun possède un exemplaire, que nous sommes parvenu à avoir en communication. Il est intitulé: « Hecho ajustado del pleito que Martín de Agarralde, Gabriel de Aguirre, Guillen, de Videgaña, alias Esponda, Juanes de Amorena, Juanes de Mechingorena, Petri de Martinena, Martin de Legarreta y otros muchos consortes, vezinos del barrio de Bozate en el Valle de Baztan, llevan sobre cortas de arboles. Contra Leon de Arizcun, alcalde ordinario del dicho Valle, y Esteban Ormart, alias Aguirre, vezinos del lugar de Aspileueta del dicho Valle, y dichos consortes, vezinos asi bien del dicho Valle, gobre cortes de arboles y otras cosas. » C'est de ce livre, vraiment précieux, que nous avons tiré la plus grande partie de ce que nous discus ici des Agots du Bastan.

dans de procès que leurs advérsaires nyant produit ébantes entre un arrêt du parlement de Bordentx en date du 3 juillet 1604, ceux-ci lui opposèrent un certificat signe par noble homme Salomon de Belaspet, conseiller et bailli juge royal, Antoine Noguès, consul en la cour et tribunal royal de Manicon, au diocèse d'Oloron, M' Arnaud Mearon, accal et procureur du roi, Louis Belaspet, avocat, et Aguirre, graffer da tribunal, daté de Mauléon le 4 juin 1675, dans lequel il est déclaré qu'il n'y avait aucune différence entre les individus qualifiés de Goths et les autres gens du peuple.

Toujours est-il qu'en 1854 les Agots du Baztan ét des autres lieux de la Navarre payaient les contributions de guerre et faisaient le service militaire comme les autres habitants, ayant servi sous les ordres de Don Miguel de Runvide, capitaine de la vallée; malgré cela, la condition des Agots de la Navarre, comme nous le verrons plus loin, ne fut pas améliorée, et postérieurement, dans les enquêtes de pureté de sang que l'on faisait subir pour l'exercice de certains offices, le candidat devait prouver qu'il ne descendait ni de Maure ni de juif ni d'Agot, ni d'individu mis en pésitence par l'inquisition '.

Au récit de toutes ces misères, on est tenté de se demandér pourquoi les Agots du Baztan ne cherchaient point une terre plus hospitalière. Hélas! il leur eût fallu aller bien loin pour la trouver : tant les contrées pyrénéennes étalent unanimes dans leur rigueur contre eux. Pour ne parler maintement que du Guipuzcoa, ils y étalent peut-être encore plus persécutés que dans la Navarre. Ainsi, en 1696, Don Miguel de Mendizabal adressait à l'une des juntes générales de la

⁹ Die. de Ant. del Reino de Navar., tom. 1^{er}, pag. 13. Il y a, dene les atabives de Pampetane, des milliers d'actes qui témoignent de ce figi, abtériumement à l'année 1819, époque à laquelle il fat rendu une let pour imprimer ces preuves de pureté de sang.

province, en séance à Tolosa, un mémoire dans lequel il. invoquait différents décrets contre les Agots, dont il y avait. disait-il, quelques-uns dans le pays, au grave préjudice de la pureté et de la noblesse du sang de ses enfants, et il suipliait l'assemblée de les expulser à leurs frais. Conformément à cette requête, la junte ordonna aux alcades de rechercher avec une grande vigilance, chacun dans sa juridiction, les Agots qui y habitaient, et de les expulser dans le terme de deux mois, sous peine de cinquante ducats d'amende à laquelle elle condamnait d'ores et déjà ceux qui scraient omis. Elle nomma pour Tolosa et sa juridiction Don Ventura de Aveldaburu, bourgeois de cette ville 1. Cet: homme remplit sa commission avec un zèle qui lui mérita les éloges de l'une des juntes tenues l'année suivante à Mondragon s; mais il ne put empêcher que les Agots ne revinssent dans les lieux dont il les avait chassés : aussi la sixième des juntes générales, tenue l'année suivante à Saint-Sébastien, rendit le 13 mai un décret par lequel elle enjoi-

de Habiendose leido un memorial de Miguel de Mendizabal, en que haciendo reincion que estando dispuesto por diferentes decretos el que en el distrito de esta Provincia no puedan habitar los Agotes, que viven algunes en grave perjatcio de la limpieza y nobleza de los hijos de esta Provincia, suplica à la Junta se sirva de mandar el que todos los Agotes que se habieren en su distrito, sean echados y espelides de él a costa de ellos y sus bienes. Acordo la Junta que los señores alcaldes, cada uno en su jurisdiscion, inquieran con gran vigilancia los Agotes que en ella habitan, y los oches de ella dantro de dos meses, pena de cincuenta ducados que se sacarán invisiablemente, en los cuales desde ahora condena la Provincia à los que fueren omisos; y para la villa de Tolosa y su jurisdiscion nombró la Junta al Sr Da Ventura de Ayeldaburu. « Archives de la députation forale de Guipuzcoa, a Tolosa; se junte générale, tenue le 14 mai 1696.

2a Leyose una carta de Da Ventura de Ayeldaburu, vecino de la villa de

²a Leyose una carta de Dⁿ Ventura de Ayeldaburu, vecino de la villa de Tolosa, en que avisa que en virtud de la comision que la Provincia se sirvió darle en su úttima Junta general, ha erhado'del distrito de esta Provincia à todos los Agotes que había en la de Tolosa, y remite los autos hechos en su rason. Acordó la Junta se le den las gracias. » Ibidem, junta du 15 mai 1697. Une observation importante à consigner ici, c'est qu'à la suito do co décret et des précédent, il y en a un relatif aux Bohémiens, qui n'étalent guère mieux vus dans la prevince que les Agots.

gnait aux Agots de sortir de la province s'ils ne voulaient en être expulsés, les menaçant, dans le cas où ils y reviendraient encore, de chatiment et de six ans de réclusion. Elle confia l'exécution de ce décret à Don Antonio de Arrieta, hourgeois de Tolosa et l'un des adjoints du corregidor ou maire, et l'autorisa a leur faire supporter les frais que pourrait occasionner cette expulsion. La junte ordonna également à toutes les municipalités des communes de son territoire de chasser tous les Agots, et prononça une amende de cinquante ducats d'or contre tout propriétaire de ferme ou de moulin qui serait convaincu de les avoir pris pour fermiers ou de leur avoir donné asyle chez eux '.

En 1723, les Agots, à ce qui paraît, furent encore inquiétés; car le savant auquel on doit le catalogue des archives du Guipuzcoa, Don Domingo Ignacio de Egaña, signale sous cette année deux consultations relatives à ces proscrits².

En 1742, Don Joseph Jacinto de Mendizabal fut chargé d'en bannir quelques-uns ³.

pag. 16.

3 Ibidem. Cette pièce, comme les deux consultations montionnées cidessus, ne se trouve pas dans les archives de la Province.

^{* «} Con la noticia que resultaba por el registro de la diputacion de que habian vuelto los Agotes, que por comision de esta Provincia fueron echados de la jurisdiccion de la villa de Tolosa : Acordó y decretó la Junta salgan luego del distrito de esta Provincia, y no lo cumpliendo así, sean espelidos, apercibiendoles que si volvieren otra vez, serán castigados y condenados à presidio per seis años. Y cometió la egecucion de este decreto à Da Antonio de Arrieta, vecino de la villa de Tolosa, uno de los merinos del Sr corregidor, con calidad de que las diligencias que se hubieren de egecutar para la espulsion de dichos Agotes, sean à costa de sus bienes. Y asimismo mandó que todas las justicias ordinarias de las republicas de su distrite echen de ellas à todos los Agotes, y que ningun vecino dueño de sessa ú molino, los admita por arrendadores ní los recoja en sus casa, pena de que constando se les sacará irremisiblemente cincuenta ducados de plata à cada uno. »

² « Dos Pareceres de Abogados, sobre Agotes, y Hidalguías. » Bl Guspuzcoano instruido en las reales cedulas, despáchos, y ordenes, que há venerado su madre la Provincia, etc. Año 1780. En San Sebastian. En la Imprenta de D. Lorenzo Riesgo Montero de Espinosa, etc., in-felie; pag. 16.

En 1776, la septième réunion des juntes générales assemblées à Guetaria, rendit le 8 juillet un décret destiné à en expliquer d'autres émanés de celles de Saint-Sébastien et d'Hernani, et relatifs à la conduite à tenir dans l'admission des individus qui viendraient demeurer dans la Province; elle accorda le recours au conseil pour l'éclaircissement de ce point, et ordonna que la prescription adoptée dans lesdites juntes d'Hernani, ne pourrait pas favoriser des aventuriers suspects d'avoir le sang gâté, et susceptibles, par l'obscurité et la bassesse de leur origine, de faire du tort à la réputation de pureté et de lustre des familles de la Province, le bénéfice de la prescription en question devant s'étendre uniquement sur les habitans qui auraient résidé dix ans dans le pays, et chez lesquels on ne découvrirait ni ne soupçonnerait aucun défaut contraire à cette pureté d'origine '. Quoique les Agots ne soient point nommés dans cette pièce, il n'en est pas moins certain que c'est à eux qu'il y est fait allusion, observation qui s'applique également à un document de 1777, renfermant des instructions demandées par la vallée d'Oyarzun sur le mode à employer pour faire vider le pays à un individu d'origine obscure 2. De pareilles instructions avaient été données en 1775 à l'al-

² « Pide, y se dà instruccion al Valle de Oyarzun, para el modo de exterminar (sie; leg. extrañar) un Sugato de obscuro linage. » El Guipune. inst., pag. 17. Cette pièce manque dans les archives de Tologa.

^{* «} Deseosa de ocurrir la Junta à los embarazos y perjuicios que se notam por la mala inteligencia de los decretos celebrados en las Juntas generales de la ciudad de San Sebastian y villa de Hernani, sobre el metodo que se ha de observar en la admision de los sugetos que vinieren à morar en el distrito de la Provincia, acordó se recurra al Consejo, para que se sirva actarar este punto, mandando que la prescripcion adoptada en dichas Juntas de Hernani, no pueda favorecer à gentes advenedizas y sospechosas de infestada sangre, que puedan desacreditar, por la obscuridad y bajeza de sus lianges, la notoria limpieza y lustre de las familias de la Provincia, debiendose entender el favor de la citada prescripcion unicamente para les moradores, que hubiesen residido diez años, y no se descubriere ni sospecháre algun defecto, que se oponga à esta originaria limpieza. » Ibidasa.

* Pide, y se dà instruccion al Valle de Oyarzun, para el modo de ex-

cade d'Asteazu, village à une lieue de Tolosa, dans un'prooès que ce magistrat suivait contre quelques habitants qui ne pouvaient point faire leurs preuves de noblesse, et principalement contre un étranger soupçonné d'être de la race des Agots, procès qui n'était point encore vidé l'année suivante'.

Maintenant reportons nos regards de l'autre côté des Pyrénées, et voyons si la condition des Cagots y fut plus

Al'époque où les ordonnances royales se succédaient pour protéger les Agots de la Navarre, les Cagots du Béarn se virent de nouveau signalés à l'animadversion publique par la législation. Les anciens fors les nommaient Crestias; la nouvelle coutume rédigée en 1551 les désigne sous le nom de Gagotz, et renferme relativement à eux les articles suivants;

- « Les prêtres, ni les Hospitaliers, ni les Cagots, ne payeront pas de tailles pour l'emplacement de leurs églises, hôpitaux, ou cagoteries; mais dans le cas où ils feraient des acquisitions, ils en payeront, si ces biens sont ruraux 2.
- « Les Cagots ne doivent pas se mêler avec les antres hommes ni les hanter familièrement; ils doivent au contraire habiter séparés des autres personnes. Ils ne se mettront pas devant les hommes et les femmes, à l'église ni

« El mismo Alcalde expone, que aquel Sindico necesita de Acompañado, para evacuar en Navarra algunas diligencias, tocantes à la Causa del Sugeto forastero ; en que se condesciende.

miento, por incidencia de recusacion. » El Guipuzt. inst., pag. 17. Ces trois pièces manquent dans les archives de la députation, à Tolosa.

2 Los Fors et Costumas de Bearn. A Lescar, pet Joan de Saride, 1885, petit in-4; art. XXIII, pag. 5. — A Pau, per Joan Besbarrais... 1882 in-4; art. XXIII. in-4; pag. 14.

^{4 «} Se dá tambien instruccion al Alcalde de Astrasu, en una causa que sigue contra algunos Moradores, que no tienen Hidalguía, y principalmente contra un Sugeto forastero, sospechoso, de raza de Agote.

u Avisa el mismo Alcalde, haver fallecido el Bugeto notado de Agote, sobre cuya residencia se introdujo demanda en el Tribunal del Corregi-

aux processions, sous peine d'une forte amende pour chaque fois qu'ils ferent le contraire.

« Il est défendu à tous Cagots de porter des armes autres : que celles dont ils unt besoin pour leurs offices, sous peins d'une forte amende ' pour chaque fois qu'ils feront le contraire. Les jurats auront la faculté de se saisir de leurs armes, qui seront vendues au profit du seigneur du lieu, et de la chose publique, par égales portions 2.

Quelque rigoureux que fussent ces règlements, les habitants du Béarn ne s'en contentèrent pas, et les états de ce pays, assemblés à Sauveterre, sollicitèrent une aggravation de précautions sanitaires contre les malheureux que l'opinion publique et les lois traitaient avec tant de cruanté. « Ils présentèrent, dit Maria dans ses mémoires manuscrits sur les fors et coutumes du Béarn, une requête à la reine Jeanne * pour la prier de faire défense à tous les Cagots de marcher nuds pieds dans les rues, à cause que les Béarnois pourroient par l'attouchement des pierres sur lesquelles les Cagots auraient marché, contracter leur ladrerie; le conseil de la reine, néanmoins, plus sage que le reste de la province, n'eut point d'égard à cette demande des états, qui conservèrent néammoins leur bizatre sévérité contre les Cagots 4.

Duis pens de sengles Leys Majors.

² Ibidem, édit. de Lascar, pag. 189, 180. - Ed. de Pau, pag. 109; Rubrica de Qualitatz de personnas, art. IV et V.

li ne sera pas inutile, nous le croyons du moins, de faire connaître ici l'article vi, qui est relatif aux lépreux, avec lesquels les Cagots offrent tant nts de ressemblance, sans qu'il soit permis de les confondre. Nous misserons parler le législateur béarnais, dont le langage est assez transpa-rent pour n'avoir pas besoin de traduction. « Los Ladres, dit-il, no pedèn ablé à plus avant, ni en autre part, que à les maisons qui lée son depu-des per lêrs domicilis. Et en cascuna Ladraria no déu demorà que un dre solét, ab sa familie : Mes lés passants et repassants se y poderén re-

tiră, et demoră tant solument per dus Jorna. »

3 Jeanne d'Albret, mère d'Élenri IV, qui épousa Antoine de Bourben en
1848, et mourut en 1579, dis aus après son mari.

4 Memoire de Palasson, p. 875. Nous avons vainement absorbé auto-

204 PROPERTY DES BACES MAUDITES

A Bordeaux, ces pauvres gens ne furent pas mieux traités; cependant il ne paraît pas qu'ils aient été l'objet d'aucun règlement particulier avant le xvio siècle 4. Ce n'est qu'en 1573 que les jurats de cette ville rendirent une ordonrequête dans les archives du département des Basses-Pyrénées, où nous avons trouvé l'ordonnance suivante, qui pourrait bien se rapporter en partie aux Cagots, bien qu'ils n'y soient pas nommés.

a De par les Roy et Reyne.

« Il est fait inhibition et deffence à tous vagabonds et autres sans aven,

s'ils n'ont expresses affaires à la suite de nostre court, qu'ils aient incontiment abbider (à vider), sur peyne que là où ils seront trouvez vingt-quatre beures après la publication de la presente, d'estre pugnis du fouet pour premiere foys, et pour la seconde d'estre pendus et estranglez, en mandant et orjoignant aux gentz de nostre conseil tenans la chambre criminelle, noz mes d'hostelz et controlleur et juratz de noz villes, faire entretenir, garder et observer la presente ordonnance, et icelle faire mectre à execution en cas de contrevention; et affin que personne n'y puisse prendre cause de ignorance, faire icelle publier par tous lieux où il appartiendra. Donné à Pau le douziesme jour de juillet l'an mil cinq cens cinquante-six. Signé : Anthoine et Jeranne ; contre signé : Moreau.

¡Le xiii jour'deu mees de julh mil cinq cens cinquante-sieys, Johan de Vinhau, cride publiqque de Pau, se transporta per toutz et chasce loexs, partz et cantoos de la presente ville de Pau, et aqui preconiza en haute botz la present ordonnance, de que en recquery acte à my Pees de Puyau, notary. Signé: DE PUYAU. » Registre des Etablissements de Béarn.

mº 5, de 1555 à 1574, fº 58.

⁴ En effet, ils ne sont pas même nommés dans les anciennes coutumes de Bordeaux, publiées en 1778 par les frères Lamothe. On conserve aux archives de la mairie de cette ville un compte de Dubosc, trésorier, du second semestre commençant le 23mº jour de février 1495, et finissant au [un blanc] du mois de [un blanc] après suivant, l'an révolu 1496, compte dans lequel on trouve, parmi les dépenses de police, l'article suivant, où le nom des Gahets ne figure point, sans doute parce que le rédacteur de ces rôles ne les distinguait pas des ladres, des béltires et des vagabonds : « Item, plus compte que a pagat a mestre Johan Batalbey la soma de vingt francs bord', et asso per sa pencion d'aquest segond mech an, per aver lo regard a far tenir las carreiras netas, far abidar los aygueys et retreyts qui no son en locqs convenables, far tenir la riveira desembargada, far gitar los ladres de la villa, reservat los jorns ordenats den temps passat, ayssumed los belistres, coquins et gentz vacabontz. Per so . xxv lib. .

(Item , de plus comple qu'a payé à maître Jean Balaihey la somme de vingt francs bordelais, et cela pour sa pension de ce second mois de l'année, pour avoir le soin de faire tenir les rues nettes, faire vider les éviers et commodités qui ne sont pas en lieux convenables, faire tenir la rivière libre, faire jeter les ladres bors de la ville, excepté les jours anciennement fixés, ainsi que les bélitres, coquins et vagabonds. Pour esta vingt-cinq livres.)

nance, par laquelle ils les soumettaient aux préscriptions les plus humiliantes. « Item (est-il dit dans cette pièce), est estably et ordonné que doresnavant nul Chrestien ne Chrestienne appelez Gahectz, de quelque lieu qu'ilz soient, [ne soient] si hardis de saillir de leurs maisons ne entrer en la present ville pour aller par les ruhes, sinon qu'ilz portent l'enseigne de drap rouge coasu sur la poictrine, de la grandeur d'un grand blanc et en lieu descouvert et apparant, et qu'ilz ayent les piedz chaussez; et ne soient si hardiz de entrer ez boucheries, ès taverne[s] ne en la mayson de la paneterie, sur peine de soixante-cinq soulz d'amende par tant de foys qu'ilz seront trouvez venant au contraire '. »

Une amende de soixante-cinq sous suppose que ceux qui pouvaient l'encourir n'étaient pas dénués des biens de la fortune; cependant, soit que cette peine parût trop douce, soit qu'elle fût d'une application trop restreinte, le règlement fut ainsi modifié quelques années plus tard :

« Des Gahets.

- « Est statué, que aucuns de ceux que l'on nomme Chrestiens et Chrestiennes, ou autrement Gahets, de quelques lieux qu'ils soyent, ne pourront sortir hors de leurs maisons ou habitations, ne entrer en la presente ville, pour aller par les ruës, sinon qu'ils portent une enseigne de drap rouge de la grandeur d'un grand blanc, cousuë et bien attachée audevant leur poictrine, et en lieu descouvert et aprent, et qu'ils n'ayent les pieds chaussez, sur peine du fouët, ou autre amende arbitraire.
- Et ne pourront entrer lesdits Gahets ez boucheries, tavernes, cabarets, paneterie de la presente ville, et participer avec l'autre peuple, à mesme peine que dessus 2. -

Ordonnances de messieurs de la ville touchant la police d'iselle. (Registres de la jurade de Bordeaux, conservés à l'hôtel-de-ville, cellection de 1573, folio 6 recto et verso.)

3 Anciens et neuvoqua Statute de la velle et cité de Bourdeaux. À

Vers la mame époque, les compagnies de métiers qui faisaient rédiger leurs statuts par écrit, ne manquaient pas d'y consigner, pour ceux qui aspiraient à être admis chez elles la condition expresse de ne pas être cagot. C'est ce que nous voyons dans les Ordonnesses de l'estat des Pasticiers:

Premierement (y est-il dit) aven ordonnat et establit, que aucun nou pourra usar d'assi en avant (dorénavant) en ladicte ciutat, ny territory d'aquera (d'icelle), deu mestey deu Pasticey, ou Boustissour, sinon que sys homme de bona fama (réputation) et renom, et honnesta conversation (conduite, commerce), et que sia net de son corps, et non sia ladre, gahet, ne malaud d'autre maladia contagiousa, ne dangerousa '. »

Mais les mesures législatives employées contre les Cagets étaient trop sévères pour qu'ils ne fissent pas tons leurs efforts pour s'y soustraire; et, de leur côté, leurs adversaires ne manquaient pas de réclamer auprès de l'autorité et des magistrats, qui ne laissaient échapper aucune occasion de remettre en vigueur les anciens règlements relatifs à ces malheureux. C'est ainsi que les habitants du pays de Cizc, vallée de la Basse-Navarre, dont Saint-Jean-Pied-de-Port était le chef-lieu, ayant présenté requête aux états pour demander qu'il fût défendu aux Cagots de porter des armes, et prélevé une certaine somme sur le salaire de leurs journées, les états, présidés par M. de Saint-Geniès, ordonnèrent en 1579, que les Cagots de Cize paieraient pour l'année cou-

Bourdeaus, par S. Millanges... 1612, in-6; p. 70. — Edition de Tillet. A Bordeaus, chez Simon Boé, w. p. ccr. in-6; p. 54. Entre ces deux articles, il y a un renvoi aux arrêts du parjament, en date du 14 mai 1578 et du 12 mai 1581.

¹ Ibid., éd. de Millanges, p. 276.—Ed. de Tillet, p. 355, 380.

Au dire des patissiers de 1718, ces statuts sont de l'année 1577. Voyez Factum responsif pour Anne Bonnet veuve de Pierre Duvignau, Maistre Môtellier et Cabaretier de cette ville... contre les payles des Moistres Pa-fissiers et Batisseure de la presente ville de Borneaux, p. 2.

rante, un réal de Castille par jour, et que plus tard les magistrats aviscraient à fixer le chiffre de la contribution suivant les occurrences et les besoins. Quant au port d'armes, il fut expressément interdit aux Cagots, auxquels on ne toléra que l'épée, qui devait, plus tard, leur être également interdite.

Le 14 mai 1578, le parlement de Bordeaux, faisant droit à la requête de Jacques la Ligne, habitant de la ville de Casteljaloux, et an réquisitoire du procureur général du roi, ordonna et enjoignit « aux officiers et consuls dudit Casteljaloux et tous autres, sur peine de mille escus, de politer les ladres et Gahets estans en leur ville et jurisdiction, et en ce faisant leur faire porter la marque et signal qu'ils cut accutumé de tout temps porter, sçavoir est : aux dits ladres et lepreux les cliquects, et aux Capots et Gahets un

de Sus la requeste aus fins que aus Cagotz sie prohibit de portar armes, et que lor sien taxatz lors jornaus et sallaris deus jorns que tribailheran per ung et per autres.

a Ordonam que los dits Cagotz deudit pays de Lise se contriberan per la presente aneye de ung real de Castelle per jornau ab la despence, a comptar deu jorn present en avant; et passat l'an, los mazistratz deu lucqs y probediran segund las occurrences et la necessitat et fecillitat de... Cagotz mandan y obadir; et en oultre... deffendon tres-expresement de portar armes, (et men quis) espades sollement, a penne de privation de las dites armos et autre arbitraige, sinon que aultrement per lo rey, o aultres qui auran puixance de Sa Magestat, en fosse ordonat. Feyt iodit jorn, presentz los dits arignors. Bignat Baint-Genies et autres, signat Sponde. » (Sur la requête aux fins qu'aux Cagots soit probibé de porter des armes, et que leur seient taxées tours journées et salaires des jours qu'ils travailleront pour l'en et pour l'autre.

[«] Ordonnons que lesdits Cagots dudit pays de Cize, contribueront page la présente année d'un réal de Castille par jour a la dépense, à compter du Jour présent à l'aventr: et passé l'an. les magistrats du lieu y pourvoiront seton les occurences et la nécessité et facilité de... Cagots commandons y Obtir; et en outre... deffendons très-expressément de portor des armes (nice n'est) des épées seulement, sous peine de privation desdites armes et mère peine arbitraire, à moins qu'autrement par le roi, ou autres qui auxaismt pussance de Sa Majesté, en fût ordonné. Fait ledit jour, présents fort tesdits seigneurs, etc.) Cahier des états de Méarn, 1979, en fort many als état. Archives de la préfecture des Masses-Pyrénties.

signal rouge à la poctrine en forme de pied de guit (canard), et à memes peines et du fouet auxdits lepreux, Gahets et Capots, d'y obeir et porter lesdites marques. » Trois ans plus tard, cet arrêt fut invoqué par Étienne de Laudoir, « voisin et habitant du lieu et jurisdiction de Cabreton, » qui en réclamait l'exécution contre les Cagots des Landes de Gascogne; et le parlement de Bordeaux, par un nouvel arrêt en date du 12 août 1581, enjoignait « aux officiers et jurats dudit Capbreton, à peine de mil escus et de privation de leurs estats, de policer les Capots et Gahets estans audit lieu de la Punte et jurisdiction dudit Capbreton, et chacun d'eux ensemble, à leurs femmes et enfens, faire porter un signal rouge sur leurs acoutremens et à l'endroict de leur poctrine, en forme de pied de guid, auxquels Gahets et Capots ladite cour enjoint d'obveir (sic) et porter ledit signal, à peine du fouet et autre plus grande peine telle que de droict par raison; et à mesmes peines leur fait inhibitions et deffences toucher au marché ny autres lieus de ladite jurisdiction aucuns vivres autres que ceux qu'ils voudront achepter des vendeurs d'iceux '. » Le 9 décembre 1592, les

nt à en entendre la lecture.

« Du douzieme jour mil cincq cens quatre-vingtadux, pardevant Perichon Debayle, Esticane

⁴ Copie notariée conservée dans les archives de Biarrits. Une pièce de celles de Capbreton nous apprend que cet arrêt ne fut signifié que l'année suivante aux parties intéressées, et témoigne de la répugnance bien nata-relle qu'elles avaient à en entendre la lecture.

Defouarqx, juratz, au parquet ordinaire de la cour« Entre Me Estienne de Laudear, le procureur du roy joinct à luy, contre
Sanbat Menjon et autre Menjon, Bertranon, Mingot Colas et autre, Sanbat
Biroucq de Sainct-Jehan, Arnault Guilhen, Menjon Peyroton, Pierre et
Jhanon Dongins, Jehan Desbarry dict l'Homme, autre Jehan Desbarry dict
Pachon, Estienne Saubadon et Arnaulton Ducasso, Gahetz du lieu de la
Punte, asignés à dus hures après mydy de ce jourd'huy, comparant le procureur du roy en la presente juresdiction et de Laudear, lesqueix parlant
par ledict procureur, ont dict que par arrest de la court de parlement de
Bourdeaulx donné le douxieme d'aoust mil cincq cens quatre-vingtz-ung,
a esté enjoinct aux officiers et juratz de Capbreton... de policer leadictz Capoix et Gahetz estanz au lieu de la Punte...; lequel arrest ilz ont faict aignifler aux descus nommés et autres qu'il appartient, en verta de certaines.

shhé et jurats de la paroisse d'Espelette avant présenté au parlement de Bordeaux une requête contre les Cagots, la cour rend, le 11 du même mois, un arrêt par lequel elle ordonné et enjoint « auxdits Capots et Gahets residans en ladite parroisse d'Espelete et ex environs, leurs femmes et enfens, d'incontinuent prendre sur leur[s] acoutremens et leurs poetrines le signal rouge en forme de pied de guid, et leur inhibe de plus toucher aucuns vivres quy se debitent aux marchés et places publiques, sauf celles qui leur seront baillés et délivrés, et ce à peine du fouét et d'estre exhillés et chassés de la jurisdiction d'Espelete; et à mémes peines leur fait inhibitions et dessences d'aller à l'offrande avec les autres parroissiens de ladite parroisse d'Espelete, et enjoint aux officiers dudit lieu, à peine de cinq cens escus, de policer lesidits Capets et Gahets suivant le precedant arrêt, et de tenir la main à l'execution d'icelluy et autre[s] arrets donnés en semblables causes, selon leur forme et teneur 1. •

Appedeshult desdicts assignés, sauf s'ils se presentent dans vendredy pro-, bure du matin, et leur sera signifié par le premier sergent royal re de la presente juresdiction sur ce requis; et à faulte de se prester à la dicte hure, sera procedé comme de raison. »

^{*} Catte appoliation, par laquelle les maires étaient anciennement désignés me la Pays Basque, est fort curieuse et paraît remonter aux premiers aid-ande notre histoire. On lit, en effet, dans l'Astronome, biographe de is-le-Débonnaire, et dans le continuateur d'Aimoin, livre v, chap. 1 : a Ordinavit autem (Carolus) per totam Aquitaniam comites abbatesque, neceson alios plurimos, quos Vassos vulgo vocant, ex gente Francorum... eisque commisit curam regni, » etc. Recueil des Historiens des Gaules, tom. VI. p. 88, D. Potgiesser fait sur ce passage l'observation suivante : « Per Abbates hic intelligi volunt, non personas Ecclesiasticas sacra mitra donatas, sed, Barones, Comites, Duces, Principes; vel ex eo, quod Abbatias occupassent, aut illo avo perquam honoratum ac magnificum Abbatum nomen haberetur. Apud Aimoinum quoque procese bellico-si, Abbates dicentur: qualis pagnacissimus ille Ebolus, de quo vetus Poeta. · Post nullus procerum remanet, nisi Martius Abba. »

⁽De Conditione et statu servorum apud Germanos tam veleri, quam more Libré true, etc. Colonie Agrippine, apud Jacobsen Promper, stoccvis, in-8; lib. 1, cap. III, \$. Lv1, p. 139, 130. Ce passage manage dans la deuxième édition du traité de Potgiesser, publiée en 1736.)

2 Copie notariée, cuastre de fins les archives de Biarrits.

L'année suivante, le même parlement de Bordesax récut de Saubat Darmoire, notaire royal et syndie du bailliage de Labourd, une nouvelle requête contre les Cagots, à laquelle il fit droit par un arrêt dont voici le dispositif : « Dit a esté, interinant laditte requeste quen a ce, que la cour a ordonné et ordonne, suivant les precedans arrets, que les Capots et Gahets residans au bailliage de Labourt et lieux circonvoisins, leurs femmes et enfens, prendront sur leurs acoutremens et poctrines un signal rouge en forme de pied de guid, pour estre dicernés, distincs et separés du reste du peuble, et leur inhiber de dors en avant de toucher ausuns vivres qui se debitent aux marchés et places publiques, sauf celles qui leur seront baillés et delivrés par ceux qui les debitent, et ce à peine du fouet et d'estre exhillés et chassés dudit bailliage. Et pour le regard des ladres, si avans en y a, porteront les cliquets à mesmes peines que desus. Et fait la cour inhibitions et dessences aux susdits Capots et lepreux d'aller à l'offrende avec les autres habitans dudit hailliage ez eglises d'ycelluy bailliage, ny toucher de leurs meins l'eau beniste, au lieu où lesdits habitans ont acoustumé la prendre; et enjoint au baillif dudit Labourt et autres officiers de tenir la mein à l'execution du present arret, à peine de cinq cens escus et amende arbitraire, telle que de droit et raison. Prononcé à Bordeaux en parlement le vingtiesme de may, mil cinq cens nonante-trois '. .

Le 7 septembre 1596, le même parlement rendit un untre arrêt, entre le syndic de Labourd et ses consorts d'une part, et Jeanne de Lagarrete de l'autre, par lequel il fut ordonné, entre autres choses, « que, conformément aux précédens arrêts, les Cagots et Gahets residans aux bailliages et ès lieux circonvoisins, porteroient sur leurs vêtemens et sur

Copie notariée, conservée à la mairie de Biarrila.

la poitrine, un signe rouge, en forme de patte de canard, pour étre séparés du résidu du peuple. » La cour « leur inhibe de toucher aux vivres qui se vendoient aux marchés, à peine du fouet, sauf à ceux que les vendeurs leur auront délivrés, et d'être bannis de leur bailliage; défense aussi auxdits Cagots de toucher l'eau bénite dans les églises où les autres habitans la premnent !. »

Par un arrêt du même parlement en date du 3 juillet 1604, la même rigueur s'exerça en Soule, à la requête de Grégaray, syndic du tiers état de ce pays. « Il est ordonné (y est-il dit), en conséquence du précédent arrêt, aux Cagots et Gahets de Soule, de porter ladite marque rouge en forme de patte de canard, et fait les mêmes défenses ci-dessus, avec celles de ne prendre dans les églises que les mêmes places que leurs prédécesseurs et ancêtres dudit ordre des Cagots, etc., etc., etc., etc., etc.

L'animosité contre cette malheureuse caste fut poussée plus loin le 29 juin 1606. Les trois états du même pays de Soule, étant en assemblée générale de la cour d'ordre, à la requête de Bernard d'Etchart, syndic du tiers état, « il fut défendu auxdits Cagots, à peine du fouct, de faire l'office de meunier, de toucher à la farine du commun peuple, ni de se mêler dans les danses publiques avec le peuple, sous peine corporelle . . »

L'excessive sévérité et l'injustice de ces règlements dûrent nécessairement provoquer la désobéissance de ceux contre qui ils étaieut dirigés; mais les ennemis des Cagots ne s'endormaient pas, et trois ans après, les états de Navarre présentaient au marquis de la Force, gouverneur du royaume,

Mémoire de Palasson, p. 371.

^{*} Médon. Trento-cinq ans plus lard, comme l'implique une phrase de P. de Marca, les Cagots du Béarn avoient abandonné la marque du pied L'apo ou de canard, qu'ils estoient contrainets anciennement de porter. \$564m, p. 371. 579.

une requête à l'effet d'en obtenir une ordonnance qui enjoignit aux magistrats de tenir la main à l'exécution des règlements portés contre cette caste malheureuse. Le marquis fit ce que voulaient les états, et le 12 juillet 1609 il rendit cette ordonnance, où les Cagots se trouvent nommés après les Bohémiens et autres vagabonds '. »

L'année suivante, les villes d'Oloron, de Sainte-Marie, de Monein, et plusieurs communes voisines firent une levée de boucliers contre les Cagots; elles se plaignaient que depuis quelque temps ils violaient les articles du For qui leur désendaient de se mèler avec les autres habitants, de porter des armes et de faire d'autre commerce que celui des bois. La requête qu'elles présentèrent aux états de Béarn 2 n'amena

¹ Réglements et délibérations des états de Navarre, conservés aux archives des Basses-Pyrénées, à Pau, registre 15 (de 1807 à 1822). Entrept deus establissementz obtengutz per ladite gens deus tres éstats de Navarre, en l'aneys mille sieys cons et nau, de monsieur lo marquis de la Force, loctenent general du rey en son reaume de Navarre et pais souverain de Bearn, et president aux estats (fol. 58-58).

Art. 13 (fol. 56). — « Sus la requeste presentade à so que los reglamentz feytz touccant los compayradges, misses nouvelles, Bohemis et autres bagamonds, et deus Cagots, sien obserbat, et los magistratz mandatz los far goardar et obserbar et entertenir sens aucune dissimullation.

« Lodict seignor ordonne que los reglemenz feytz sus las causes supplicades, seran evactement et de poinct en poinct gouardatz; mandan à toutz magistratz deu present reaume, et à chascun en lor district et juridiction, tenir la man à l'obserbation dequetz. »

(Sur la requête présentée pour que les réglements faits touchant les associations, mises nouvelles, Bohémiens et autres vagabonds, et relativement aux Cagots, soient observés, et que les magistrats reçoivent l'ordre de les faire garder et observer et entretenir sans aucune dissimulation.

Ledit seigneur ordonne que les réglements faits sur les choses demandées, seront evactement et de point en point gardés; mandant à tous magistrats du présent royaume, et à chacun en leur district et juridiction, de tenir la main a l'exécution d'iceux.)

a Que, combien per los quoate et cineq artigles deu For, rub. De Quallitatz de persones, sie dessendu aus Caguotz de converçar familierement ab los babitans deu present pays, au contrary de habitar separatz et no portorautres armes que las deservientes per lors officys de charpentiers, per lorquoaus termis los sie prohibit et interdict toute sorte de traffique et commerce et de s'adonar à autres officis que de fusités, neahduciags desjuh; petit de temps se licentien de traffiquar en vins, granadges et autres maraucune disposition nouvelle relativement aux Cagots, contre lesquels ce corps réclamait l'amende pour une première contravention, et des peines corporelles en cas de récidive; mais le marquis de la Force lui renouvella l'assurance que les articles du For seraient rigoureusement exécutés.

Dans une autre partie des Pyrénées, à Cauterets, les Cagots, auxquels il avait été assigné un lieu particulier pour se baigner, appelé la cabane des Capots, éprouvaient des vexations dans l'exercice de ce qu'ils considéraient comme leur droit. Le neuf mai 1647, Dom Hugues Calmel, religieux réformé, et vicaire général du monastère de Saint-Savin, assisté des consuls des lieux de la rivière de ce nom, rendit une ordonnance portant défense aux Cagots de se bai-

chandises, et acqueros vendre an gros et au menut, et exercen depuix noa oayres l'officy de laes, logan à lorservicy mestre s experts de tal offecy et antres habitans frances, qu'y entretienen baylets et servidors en lors maisons, porten armes per lo pays, comme los autres, comme plus ample-ment appar per la requeste ausdits estats presentade per los mestres experts de lanescy de las villes d'Oloron, Sainte-Marie, Moneing, Luc, Momor, Gurmenson, Arros et Anlios, atachade ab un arrest baillat en la court de parlement de Bordoaux, lo vingt de may, mill cincq cents nonante et tres: quy no es autre cause que se mesclar et familiarisar, contre la disposition edit For, nonobstant plusors et diverses ryterades dessences tant de vostre seignorie que deus seignors deu conseil, et ce a creigner que lor continuen s de libertat et bardiesse, sy no y es prouvedit per quoauque reme i i et convenable. Per que supplican plus humblement vous playt inhivir nder ausdits Caguotz d'exercir lodit officy de laes ni autres que de fustéés, sy traffiquer de vins, granadgos et autres marchandises en gros ou au mo-nat, si no ou en gros sollement deus fruit excrescuiz en lors terres, ni porter aucunes armes, anan et retornan per lo pays, que acqueres quy lus son ne-cessaris per lordit officy, à pene d'emmende pécuniary per la prumere vegade, et per la segonde de pene corporalle; no re meings por evitar ladite conver-sation et familiaritat ab los autres, vous play t ordonar que lor et lors familyes seran distinguitz deus habitans deu pays per certane merque qu'y portaran en lorq apparent, illie que per vostre seignorie sera ordonat. » (Que, combien ue par les articles à et 5 du For, rubrique *Des Qualités des perso*nnes, il sit défendu aux Cagots de vivre familièrement avec les habitants du présent pays, (mais ordonné, au contraire d'habiter séparés et de ne porter d'autres armes que celles qui leur servent paur leurs offices de charpen-tiers, par lesquels termes leur soit prohibé el interdit tout sorte de traffic et commerce et de s'adonner à d'autres métiers que celui de charpentier, ménamolas depuis pou de temps ils se permettent de traffiquer en vins, gner dans le petit bain de Cauterets, de jour ou de nuit, sinon après les autres, sous peine de payer un petit écu pour chaque contravention, et même d'être mis aux ceps dans la maison de ville de Cauterets 1.

Nonobstant ces persécutions incessantes, les Cagots, plus industrieux que leurs voisins, devenaient propriétaires. Leurs maisons conservèrent le privilége des biens ecclésiastiques, celui d'être exemptes de tailles, et leurs personnes no pouvaient être assujetties au service militaire 2.

grains et autres marchandises, et de vendre icelles en gros et en détail, et ils exercent depuis peu l'état de marchand de laines, louent à leur service des maîtres experts de ce métier et autres habitants francs, qu'ils entre nent valets et serviteurs dans leurs maisons, portent des armes par le paya, comme les autres, comme plus amplement appert par la requête auxdits états présentée par les maîtres experts du commerce des laines des villes d'Oloron, Sainte-Marie, Monein, Luc, Moumour, Gurmençon, Arros et Agnos, attachée avec un arrêt donné en la cour du parlement de Borde le 20 mai 1593 : ce qui n'est autre chose que se méler et familiariser, co tre la disposition dudit For, nonobstant plusieurs et diverses défenses rélrées tant de votre seigneurie que des autres seigneurs du conseil, et ce dans la crainte qu'ils ne continuent avec plus de liberté et de bardies n'y est pourvu par quelque remède propre et convenable. C'est pourquoi fis supplient plus humblement qu'il vous plaise interdire et dessendre auxilits Cagots d'exercer ledit état de marchand de laine et autre commerce que celui des bois, de traffiquer en vins, grains et autres marchandises en gre en détail, sinon en gros seulement des fruits venus sur leurs terres , et d porter aucunes armes, en allant et revenant par le pays, que celles qui le sont nécessaires pour leur dit métier, sons peine d'amende pécuniaire pu sont nécessaires pour leur dit metter, sous perme u amestre promisers la première fois, et de peine corporelle pour la seconde; et dans le bui d'éviter ledit commerce et familiarité acce les autres, qu'il vous plaise donner qu'eux et leurs familles seront distingués des habitants du pays peut de leurs familles seront distingués des habitants du pays peut de leurs familles seront distingués des habitants du pays peut de leurs familles seront de la magnetie de la magne cortaines marques qu'ils porteront en lieu apparent, telle que par votres rie sera ordonné.) On liten marge : « Lo contengut aux quoart et ch artigles deu For, rubricque De Qualitatz de personnes, seran exacte goardatz et observatz, à pene aux contrevenans d'estre punitz de las pe ortades per losditz artigles. » Cahiers des états de Béarn, 1896-1621 , vol. in, année 1610, fol. 9 recto.

Archives du département des Basses-Pyrénées

^{5 «} Conformement à l'art. 23. de la prumere Rub. deu For : lous Ci non poderan estar taillats per lou cedent de las Cagotaries antiques qui se troberan establides fens lou Bays en lour favour, mes solament per lous autres bées et maisons qui se auran acquisit. Per Redglament de l'annaya 1643. accordat per loudit Seignour de Gramont, o Compilistion Canada.

BE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Cette exemption servit de prétexte à quelques-uns de ces proscrits, pour usurper les prérogatives des gentils-hommes. Les états de Béarn adressèrent au duc de Grammont, le 13 décembre 1640, une réclamation à laquelle ce sei-

Priviledges et Reglamens deu pays de Bearn. A Orthes, chez Jacques Rouyer, m. Dc. LXXVI. in-4, art. XX, rubr. XV, p. 207; à Pau, per Isaac Desbaratz, 1716, in-4, p. 216.

« Loss Cagots non poderan estar constrets à portar las armas ab lous autres hommis ni mandats à la guerre, que per servir de lours mestiers en Siedges. Per Redglament deu 8. de Juin 1612, feyt per Monseignour de Poyanne (sie. Lisez de Grammont), Loctenent general. » Phidem. rub. XVIII, art. XIII; édit. de 1716, p. 227.

Voici l'extrait du cahier des états de Béarn, tel qu'il se trouve dans le registre 1625-1643, sous l'année 1642 :

A Monseignor lo comte de Gramont, gouverneur et loctenent general representan la personne deu rey, seignor souviran de Bearn, »

8º article :

« Sus so qui es estat representat que lous Carots de Castagner, Saubalade. Lobieng et Masiacq demanden estar deschargentz tant de la table per lou sedent de lor Cagoteries, que per lou man a la guerre comme sobialz, suppliquen plus humblement vous placie ordonnar que los dits Cagotz, conformemt au 23 arie de la prumere rub, deu For, nou pouderan estar taillatz per lou sedent de las cagoteries antiques qui se trouberan establides fens lo pays en lour favour, més soulement per lours autres biens et maysons qu'i auran acquisit, et que, seguien lous 4 et 5 ar 2 the du For, rub, De Qualitat de personnes , nou pouderan portar armes ny far fonctions de soldatz , se schan en conversacion ab lous autres hommys, més ponderan soulement ester mandetz per lou superiour per anar à la guerre quoand besoin sie, per servir de lours mestiers, outils et ferrementz de charpentiers, e es, ou autres actes et expeditions qui se rencontreran. » (Sur ce qui a 44 représenté que les Carots de Castagner, Sauvelade, Loubieng et Mas-lacq, demandent à être déchargés tant de la taille pour l'emplacement de leurs cagoteries, que de l'appel à la guerre comme soldats, supplient plus humblement qu'il vous plaise ordonner que le-dit« Cagots, conformément au 28° article de la première rubrique du For, ne pourront être soumis à la taille pour l'emplacement des cagoteries antiques qui se trouveront éta-Mies dans le pays en leur faveur, mais seulement pour leurs antres biens on maisons qu'ils auront acquis, et que, seton les te et 5º articles du For, rique Des Qualités des personnes, ils ne pourront porter des armes ni faire les fonctions de soldats, se mélant par un commerce journalier avec les autres hommes, mais pourront seulement être commandés par leur suérieur pour aller à la guerre quand besoin sera, pour servir de leurs métiers, outils et ferrements de charpentier, en sièges, ou autres actes et exéditions qui se rencontreront.) On lit en marge : « Ledit seigneur gouornour et Houtenant general accorde aus suppliants ledit article. »

gneur fit droit en défendant aux Cagots d'Oloron de bâtir des colombiers, et au Cagot de Mont et autres de s'arroger le port d'armes et le costume d'un gentil-homme.

1 « Per los quoatte et cinq artigles deu For, rub. De Qualitats de personne, los Cagots son inhibitz de se mesclar ab los aultres hommys per familiare conversacion, et de portar aultres armes que aqueres qu'i auran besoin per lours officys et charpantiere; et per monstrar que talles gens son excludits de tontz los advantadges et priviledges qui competexin à las aultres per-sonnes, losditz artigles adjusten que losditz Cagotz deben habitar separatz deus aultres personnadges, comme en effleyt lours semiterys son à part, et lours bancqs et siedges son aussy à part et reculatz en las gleyses; et , el toutesbetz losditz estatz an recebut plaincte que, au prejudicy de so dessus, auguns Cagotz en la ville d'Oloron an bastit coulomers fens lours maysons, et tienin et nourixin couloms qui se nourixin en las terres deus auttres habitans de ladite ville; et que un aultre Cagot, qui habitte en lo locq de Mont, porte l'espade au coustat, mantou, bottes et esperons, et de plus se mesle de cassar ab armes à houecq et ab cass. Et d'autan que tout so dessus es contrary à la subjection sus laquoalle son nasculz, et tend visiblement à s'establir en quoauque condition esgalle ab los aultres personnadges et à violar per tal moyen lo for et statut municipal, supplient plus humblement vous plasie ordonnar que lodit coulomer deudit Cagot d'Oloron sera demolit et tollit, ab inhibitions à luy et en sa personne à toutz aultres d'en dressar aucun; et inhibir aussy audit Cagot de Mont de portar mantou, bottes, espade ny armes à fouecq, ni aultres ferraments ou armes que acquetz qui son necessarys à son mestier de charpantier, seguien lo For, ny aultrement s'habillar que comme es convenable à sa condition. » (Par les articles 4 et 5 du For, rubrique Des Qualités des personnes, il est défendu aux Cagots de se méler avec les autres hommes par fréque tation familière, et de porter d'autres armes que celles dont ils auront à soin pour leurs états et métier de charpentier; et pour montrer que telle gens sont exclus de tous les avantages et priviléges qui appartiennent au autres personnes, lesdits articles ajoutent que lesdits Cagots doivent habiter séparés des autres personnages, comme en effet leurs cimetières sont à part, et leurs bancs et sièges sont aussi à part et reculés dans les églises; et toutefois lesdits états ont reçu plainte que, au préjudice des articles cidessus, quelques Cagots en la ville d'Oloron ont bâti des colombiers dens leurs maisons, et tiennent et nourrissent des pigeons qui se nourrissent sur les terres des autres habitants de ladite ville; et qu'un autre Cagot, qui ha bite au lieu de Mont, porte l'épée au côté, manteau, bottes et eperons, et de plus se méle de chasser avec des armes à seu et avec des chiens. Et d'autant que tout ce qui est ci-dessus est contraire à la sujétion en laque ils sont nes, et tend visiblement à s'établir en quelque condition égale avac les autres personnages et à violer par ce moyen le for et statut municipal, ils vous supplient plus humblement qu'il vous plaise d'ordonner que ledit colombier dudit Cagot d'Oloron sera démoli et enlevé, avec inhibition à lui el en >2 personne à tous autres d'en dresser aucun; et de défendre an audit Cagot de Mont de porter manteau, bottes, épée ni armes à fou, si

A six ans de là nous trouvons les Caqueux traités plus igniominieusement encore dans une ville de la Bretagne. Un des registres municipaux de Saint-Malo porte ce qui suit, sous la date du 9 août 1646 : « Sur la représentation du maire qu'il regne diverses maladies contagieuses en plusieurs villes du royanme, maladies qu'on suppose introduites par les Cagous et autres hommes de neant, qui s'y retrayent, desenses sont faites à qui que ce soit, sous peine d'amende, de donner asile à ces sortes de gens, s'ils se presentent à nos portes. - A cet effet deux chasse-gueux furent établis à l'entrée de cette place '. Il est évident qu'ici le mot Cagous s'applique surtout aux lépreux; mais il n'est pas moins certain que les Caqueux, qui, après avoir été une subdivision de ces malheureux, en furent si longtemps un souvenir héréditaire, devaient être également compris sous cette désignation; peut-être même, et je suis assez porté à le croire, le furent-ils dans la proportion la plus forte.

Toutes ces mesures, on l'a vu plus haut, étaient dictées par le soupçon de ladrerie qui poursuivait les Cagots, et par la crainte qu'en se mélant avec les citoyens ils ne répandissent la lèpre au milieu d'eux; cependant, ils avaient de bonne heure été soumis à l'examen d'habiles médecins, qui tous avaient attesté la pureté de leur sang, la force, la vigueur et la bonté de leur constitution. Pendant que le sieur de Nogués, médecin du roi et Béarnais lui-même, leur donnait ce témoignage, rapporté par Pierre de Marca ², le

sutres ferrements ou armes que ceux qui sont nécessaires à son métier de charpentier, selon le For, ni d'autrement s'habiller que comme il est convenable à sa condition. Etats de Béarn, reg. de 1625-1643, sans pagination générale; 13 éécembre 1640, art. 7. On lit en marge: « Ledit seigneur gouverneur enjoinet ausdits Cagots de se comporter suivant le For. » Voyez aussi Compil. d'aue. Pric., etc. rub. 27, art. viii; édit. de 1676, p. 240, 241.—Edit. de 1716, p. 249, 250.

^{261.—}Edit. de 1716, p. 269, 250.

Histoire de la Petite-Bretagne, par M. Manet, tom. 11, p. 301, en note.

³ Yoşez ci-devesit, p. 28.

parlement de Toulouse ordonnait le 24 avril 1606, durant l'instruction d'un procès, un examen dont voici le résultat: · François Vedally fut deputé commissaire, et faute par les parties d'avoir accordé des médecins et chirurgiens, à l'effet de la vérification et visite, le commissaire ayant pris d'office Emmanuel d'Albarrus et Antoine Dumay, docteurs en faculté de médecine de l'université de Toulouse; Raymond Valladier et l'rançois, maîtres chirurgiens de ladite ville, qui par la relation du 15 juin 1600 attestèrent avoir visité vingtdeux personnes, dont un enfant de quatre mois, tous charpentiers ou menuisiers, soi-disant Cagots, et qu'après avoir palpés, regardés exactement chacun à part, en tous les endroits de leur corps par plusieurs et divers jours, et fait saigner du bras droit, sauf l'enfant à cause de son bas age, non plus que sa mère parce qu'elle étoit nourrice, lui ayant fait néanmoins tirer du sang par ventouses appliquées sur les épaules, observé et coulé le sang d'un chacun d'eux, et avoir fait les preuves accoutumées, examiné les urines et discouru diligemment sur tous les signes de ladite maladie, le tout suivant les règles de l'art de médecine et chirurgie, sans avoir omis aucune chose nécessaire pour porter un bon et solide jugement en fait de si grande importance; et pour voir si les soupçonnés ou quelques-uns d'eux étoient atteints de ladrerie ou de quelque autre maladie qui y eut quelque affinité, et qui par communication pût préjudicier au public ou au particulier; examiné aussi si les accusés avoient quelque disposition ou inclination à ladite maladies le tout mûrement considéré par lesdits médecins et chirurgiens, ils rapportèrent d'un commun accord par leur relation, qu'ils déclaroient avoir trouvé les vingt-deux personnes dont il s'agit, toutes bien saines et nettes de leur corps, exemptes de toutes autres semblables maladies contagieuses, et sans aucune disposition à des maladies qui dat les séparer de la compagnie des autres hommes et personnes sains; qu'il leur devoit, au contraire, être permis de hanter, commercer et fréquenter toutes sortes de gens, tant en public qu'en particulier, et former tous actes de société permis per les leis, sans crainte d'aucun danger d'infection, comme étant tous bien disposés et sains de leurs personnes '. .

Les médecins curent beau faire, ils ne purent jamais réconcilier les Cagots avec la société; la haine convertie en habitade n'écouta point les déclarations de la science, et le législateur même, au lieu de protéger l'opprimé, renouvelait sans cesse les ordennances qui le signalaient au mépris populaire. La suite des registres des règlements et délibérations des états de Navarre fournit la preuve de ce que nous venens de dire; en lit dans l'un d'eux : « N'estant pas permis aux Cagots par les anciens reglements de se mêler avecq d'autres personnes quy ne le sont pas, soit par mariage ou autrement, ny de porter des armes à feu, ny autres armes tranchantes ayant pointe, il a esté arresté aux estats dans la sceance du 8°. juillet 1672. que lesdits reglements anciens contre lesdits Cagots sortiront leur plain et entier esfait, et ordonné au scindicq de tenir la main exactement à l'observation d'iceux 2. •

Ce règlement fut confirmé par un autre règlement du 15

¹ Mémoire de Palassou, p. 377-379. ² Registre 17 (de 1666 à 1699), n° 31, p. 14. On retrouve également 3 Registre 17 (de 1666 à 1699), n° 31, p. 14. Un reurouve aparente la restives de la préfecture, à Pau, un autre procés-verbat de la même ance, dans le registre n° 16 (de 1666 à 1719), folio 63 recto. Le volci :

e fiur la requeste presentée par les deputez de Cise, disans que les Cagots, projudice des deffences portéés par plusieurs reglemens, se veullent nariage qu es quy me le sont point, soit par u l'Aveg e nume portent des drines à feu et autres armes somment, et qu'ils portent des drines à feu et autres armes sommes de deserdre, sointe ; suplient les estats de pourvoir par leur justice à ce deserdre, sointe ; suplient son de de de deserdre de deser la main avec pointe; suplient les estats de pourvoir par leur justice à ce desercitedits estats ont arresté que les attiens reglemens contre lesdits Cagets; tiront leur plain et entier effect, et ent erdonné su stadic de tenfr la mexactement à l'abservation d'issue. »

ectabre 1678, accordé à Saint-Jean-Pied-de-Port par le duc de Grammont et ainsi conçu : « . . . Sur le septiesme artiele, exposant que, comme les Cagots sont des gens distinguez de tous les autres à raison de leur condition, on a faict des reglemens particuliers contr'eux, où ils sont dessendus de porter de certaines armes, mais parce que ces dessenses ne sont pas accompagnées de peynes, c'est à quoy ils contreviennent tous les jours ; concluant ledit article à ce qu'il plaise à Son Excellance ordonner que les dits reglemens seront executez par lesdits Cagots, à peyne de cent hivres pour chaque contrevention, aveq enjonetion an sindiq de tenir la main à l'execution et agissant de la maniere qu'il verra estre faire, à peyne de privacion de ses gages. Lodit seigneur gouverneur et lieutenant general a dit uu'il accorde aux supplians le contenu audit article, à la charge meantmoins que l'amande cedera au profit du roy . . .

Par un autre règlement en date du 23 août 1680, rendu par le duc de Grammont, il fut défendu aux Cagots de tenir caharet ni taverne pour vendre du vin, soit dans les maisons, soit ailleurs, sous peine de cent livres d'amende pour chaque contravention. Néanmoins les communes habitées par les Cagots pouvaient en user autrement, si bou leur semblait 2.

Nous rapporterons aussi une délibération pour l'exécu-

Registre 16, folio 121 recto.

² « Sur le sixiesme article contre les Cagots, aux fins qu'il pleust modit soigneur gouverneur et lieutenant general leur roiterer leurs inhibitions portées par les anciens reglemens, de tonir cabaret et taberne pour vendre du vin à pot et pinte, soit en leurs maisons, soit ailleurs, à poyne de cent livres d'amande pour chaque fois qu'ils contreviendrent, à lequelle pagne ils seront condamnés par le juge ordinaire, à qui la connoissance en appartiendra exclusivement à tout autre, ledit soigneur gouverneur et lieutement general accorde aux supplians le contenu au present article, sauf aux communautés ou lesdits Cagots habitent d'en user autrement, si bon leur samble. » Ibid., fol. 141 racto. Voyez ansei une mote marginale du registre n° 17, déjà cité; elle contient un résumé de cette délibération.

tion des règlements qui défendaient aux Cagots de se murier avec ceux qui ne Bétaient pas : « Sur ce qui a esté representé par le scindie qu'an prejudice des reglemens des estats faits contre les Cagots, de ne se marier point à ceux qui ne le sout point, le parlement a prins divers arrests par lesquels il permet à un Cagot de se marier avec une fille non Cagotte, ce qui tend à une infraction entiere desdits reglemens, à quoi les estats doivent pourvoir par leur prudence ordinaire, pour eviter les abus et faine valoir lesdits reglemens : sur que y les estats ont d'une comune voix delibéré que les reglemens faits contre les Cagots seront executez regulierement, et que les parties interessées pourront requerir l'intervention du sçindic à leurs propres frais et despens, sans que pour raison de ladite intervention le royaume puisse estre d'aucun fraix '. »

Quatre ans après cette délibération, Jean Lalanne, nommé trésorier de l'hôpital de Nay, était rejeté parce qu'il avait été porté à la connaissance des jurats de cette ville qu'il était (Lagot, et que l'ancienne rubrique défendait aux Cagots de se mêler avec le reste de la population 2.

^{1 7} octobre 1682; (bid., folio 154 recto.

² Per détinération des jurats et députés de la commune de Nay, en date du 13 février 1667, Pierre Loustau et Jean Lalanne fils ainé, de la méme ville, furant nommés trésoriers de l'hôpital. Cette délibération est en français; mais deux jours après, la délibération suivante fut consignée en béarmais sur le même registre : « Lou quinse de fevrer, mil six cens quoattevingt-sept, loudit de Loustau c'es presentat, qui a dit que l'is fée offre d'acceptar la de charge de tressaré et de prestar lo serment au cas requerit. « Et à l'esgard deudit de Lolanne, sur Court de per lo For, rubrique De

a Et à l'esgard doudit de Lelanne, attendut que per le For, rubrique De Qualitat de persouns, es defiendut aux Cagots de se mesclar ab les autres hommis; vist acquet, lou d' de Lelane es estat deschargat de ladite charge, per nou poder en fur la founction à cause de sa qualitat de Cagot: ser perque d'une commune bout es estat noumat per thresaurer M° Bernard Dulemane de Nay, per, conjoistement ab lodit Loustau, exersar ladite charge de thresauré, et sera apperat per acceptar acquere; et lod's de Loustau a scoptar la dité charge, a prustat le serment au cas requerit, de que es estat rollengut acte, et à signita.» Signite ou registre : Loustau, trésorier, Dalma and, trésorier, Palmann, 1ºº Justi.

An milieu de la prévention et de la haine générales, il y avait, ainsi que nous l'avons déjà vu, des hommes qui plaignaient les Cagots et qui s'efforçaient de les faire monter au rang de citoyens. Le premier qui, parmi nous, passe pour avoir conquis un résultat aussi glorieux, est le célèbre avocat Pierre Hevin, dont la voix s'éleva en favour des Caqueux de la Bretagne. Il ne faut pas croire néanmoins que l'arrêt du parlement de Rennes, rendu sur les instances d'Hevin', ait en rien affaibli les répugnances du peuple contre ces malheureux, et rencontré partout une obéissance complète : il y eut, à quelques années de là, entre le curé et les paroissiens de Saint-Caradec, près d'Hennebont, et les habitants du village de Kerroch, dans lequel il y avait des cordiers de profession, un procès qui se termina en appel par devant le parlement, le jeudi 20 mars 1681, par un arrêt d'audience dont voici l'analyse telle que nous la trouvons dans un volumineux recueil de la bibliothèque publique de Bennes 2: « Il a été jugé qu'il n'y a plus de lépreux, la-

(Le 15 février 1687, ledit de Loustau s'est présenté et a dit qu'il faifoffre d'accepter ladite charge de trésorier et de préter le serment requis dans rette circonstance.

Et à l'égard dudit de Lalane, attendu que par le For, rubrique Des Qualités de personnes, il est défendu aux Cagots de se mêler avec les autres hommes; cela vu, ledit de Lalane a été déchargé de ladite charge, pour me pouvoir en faire la fonction à cause de la qualité de Cagot : c'est pourquei d'une commune voix a été nommé pour trésorier maître Bernard Dalemane de Nay, pour, conjointement avec ledit Loustau, exercer ladite charge de trésorier, et sera appelé pour accepter icelle; et ledit de Loustau a accepté ladite charge, a prêté le serment requis dans ce cas, dont a été retenu acte, et a signé.)

¹ Histoire de Bretagne, de D. Lobineau, liv. XXII, nº CXLI, tem. 1st, pag. 847; Glos. ad script. med. et inf. latin., édit. de 1733-1736, tom. 11, col. 27. Il paraît, cependant, que le parlement de Toulouse avait rendu, en 1637, un arrêt en faveur des Cagots de son ressort.

² Factums et mémoires, vol. x1, folio 593. Ce recneil, competé d'imprimés et de manuscrits, paralt mériter une entière centianos; car il propient de l'ancienne bibliothèque des avocats au parlement de Roman, et le conseil de l'ordre n'y aurait pas laissé finsérer des documents ipenests.



de la faance of de l'espagne.

dres ou Caquins. Il a été ordonné que, sans aucune distinction, les habitants de Kerroch, qui jusqu'ici avoient eu leur chapelle et leur cimefière à part, seroient admis aux charges de la paroisse pendant leur vie, et inhumés dans l'église après leur mort; et l'on a dit qu'il avoit été mal et abusivement ordonné par M. l'évêque de Vannes, en 1633, que les femnes desdits habitants ne seroient purifiées que dans leur chapelle particulière.

Dufon, Blouet, Lescandu et Primaignier plaidaient dans la cause; Primaignier l'emporta. Il était pour les cordiers, et recherche tout ce qu'il put trouver de curieux à leur sujet, qu'il tourna pour le sien. Il dit qu'il était cruel de séparer, junga'après la mort, des hommes de la société des autres hommes; que, quoiqu'on voulût dire que ces malheureux étaient ladres, il n'y avait plus aucun reste de la lèpre ca France; qu'elle était venue dans le royaume après les communications que nos troupes, dans les croisades, avaient encs avec les orientaux, mais que le mal avait éprouvé le sort qu'out les plantes transportées loin de leur climat naturel, lesquelles, à la vérité, produisent quelque temps, mais dégénèrent infailliblement. Il ajouta qu'il tombait d'accord qu'on avait vu en France des gens entachés de ce mal; il.avona même qu'il avait paru dans l'ancien Testament ame la marque assurée de la colère de Dieu contre ceux qui en étaient frappés. Il cita là-dessus le malheur du valet da prophète Nathan (sic), qui, pour avoir pris des habits da roi, fut atteint de sa lèpre. Il dit ensuite que la femme de Moise, pour s'être moquée des actions de son mari, avait été d'abord affligée de ce mal : El ecce lepra candens apparuit. Il dit encore : Ces malheureux étaient si fort en exécration aux anciens chrétiens, qu'ils ne pouvaient paraître en public qu'avec des habits déchirés. S'ils passaient sur un pont, et qu'il fallût s'y appuyer, ils devaient être gentée. Ils

portaient un voile sur la bouche, se mettaient sous le vent des passants; et, pour comble de misère, on avait établi exprès dans le rituel romain une manière expresse de les séparer des fidèles : on les plaçait sous le drap mortuaire on faisait pour eux le service des morts, et on les chassait dans un endroit écarté, où ils trainaient une vie languissante, sans secours et sans consolation. Enfiu il fallait que la main de la justice soulageat des gens calomniés injustement. Ce mot de Caquin venait, disait-il, du mot grec xanic, méchant, depuis que ces malades s'étaient joints aux juifs pour empoisonner les fontaines de France. Ainsi, il n'était pas juste que ce nom infame fût appliqué à des gens qui ne l'avaient pas mérité, et n'avaient jamais eu de relations avec les scélérats qui se l'étaient attiré. C'était une imagination de chercher une maladie qui n'existait plus ; il était de notoriété qu'aucun des habitants du village de Kerroch n'avait jamais été atteint de la lèpre .

L'arrêt du parlement de Rennes, rendu sur cette plaidoirie, fut confirmé par un nouvel arrêt émané de la même
cour, le 3 octobre 1690, « lequel faisant droit sur les conclusions de Mª Lelièvre, ordonne que le règlement du 20
mars 1681 sera exécuté selon sa forme et teneur, fait défense d'y contrevenir, ce faisant qu'ils seront inhumés dans
les églises, reçus à la communion, aux honneurs et charges
des paroisses, défend de les comprendre dans des rôles séparés, et de les appeler Caquins à l'avenir, sous peine de
punition exemplaire. » Dans cette circonstance la cour condamna François Thomas en soixante hivres et dix livres d'amende, pour avoir ainsi qualifié Henri le Bihan, cordier,

Ce sommaire du plaidoyer de Primaignier nous est fourni par le même recueil que dessus, où il se trouve à la suite de l'arrêt. Quoiqu'en disent D. Lobineau et les éditeurs de du Cange, il ne paraît pas qu'aucun autrearét als précédécelui de 1881. Autrement l'avocas et la courre auraient fait attention.

appelant de sentence de Carhaix, qui avait mis hors de cause et de procès '.

Ces deux arrêts furent loin de mettre un terme aux distinctions humiliantes dont les Caqueux étaient l'objet pendant leur vie et après leur mort. Nous n'en voulons d'autre preuve que celle que nous fournissent les registres de décès de la commune de Planquenoual (département des Côtes-du-Nord), pour l'année 1716; on y lit : Mathurin Rouault, agé d'environ 72 ans, est décédé dans la communion des fidèles. après avoir recu les sacrements de l'Église pendant sa maladie, le 22 avril 1716, et inhumé le lendemain, dans l'église de Planquenoual, au bas de l'aile de ladite église, contre les fonts, présents Mª de la Villéon, des Vauhéas, de Rollon, de Pont-Rouault, et plusieurs autres. Signé: GALLTIER, recteur de Planquenoual. » Les témoins de cette inhumation étaient, comme on le voit, toute la noblesse du pays, et cette assistance lui fait honneur. Elle voulait sans doute proclamer par sa présence que les Caqueux étaient des hommes, et que, chrétiens, ils avaient droit après la mort, aux mêmes honneurs que le reste des fidèles. C'est également, on le croit, pour inculquer cette vérité au peuple, que le clergé avait fait inhumer Rouault dans l'église.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on trouve à la page suivante, écrit et signé par le même Gaultier, recteur de Planquenoual: - Ledit Mathurin Rouault exhumé dans la nuit du

Recueil d'arrêts, manuscrit in-folio, appartenant à M. Ganche, Inbraire à Rennes, au mot Injures, folio 23. Aux mots Ladre, Lèpre, simul, folio 78, on trouve une copie littérale de la notice de l'arrêt du jendi 20 mai 1681, telle qu'elle se lit dans le xr volume des Factums et mémores de la bibliothèque publique de Rennes. Seulement le nom de l'avocat qui obtint cet arrêt est écrit Primagnier, au lieu de Primagnieries. Les avocats, dans l'affaire de 1690, étaient Fleuriau et Poulain. On ne trouve dans l'arrêt range sons cette dats aucune mention de celui qu'aquait obtenu Hevin

25 avril et porté au cimetière des Cordiers, et y enterré le lendemain 26, la justice de St-Brieuc en ayant été averlie par un dénoncé, vint le 27 pour le porter à l'église pour l'y faire inhumer dans sa 1^{re} fosse. Quelques femmes s'y opposèrent, et ainsi il fut par ordre de justice, porté à St-Brieuc, le corps salé et en dépôt à St-Michel: sur les charges, informations et plaintes du procureur du roi de St-Brieuc, la cour ordonna qu'il fût apporté et ensépulturé, et le 15 du présent mois (de mai), lesdits juges royaux de St-Brieuc vinrent avec des archers de la maréchaussée, et le firent inhumer avec les cérémonies ordinaires, et le tout en leur présence, et ce dans sa première fosse de l'église. En marge du registre se trouve cette note: « Cette translation et cet enterrement se montent à 700 livres, au dire des juges, pour tout compte. »

D'après les recherches faites par M. Habasque, président du tribunal civil de Saint-Brieuc, auquel je dois les renseignements qui précèdent, il paraîtrait que depuis cette époque les cordiers auraient été, sans contestation, inhumés dans le cimetière commun de Planquenoual.

Dans le midi de la France, la justice que le xvii siècle devait rendre aux Cagots s'était fait attendre moins long-temps que dans le nord; déjà en 1627 le parlement de Tou-louse avait rendu un arrêt qui défendait d'injurier « les pretendus de la classe de Giezy, à peine de 500 livres d'amende !. » Un autre arrêt, prononcé en 1688 par une autre cour souveraine, acheva d'étendre le bienfait de cette jurisprudence nouvelle aux lieux qui comptaient le plus de Cagots. Cet arrêt, émané du parlement de Navarre, éprouva une vive opposition de la part des Navarrais de pur sang; et deux ans après, les états de ce pays décidèrent qu'il en

¹ Cet arrêt, cité dans cètel du 30 juillet 1700; L'il pie dire reiseard.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

227

serait appelé au roi. Voici le procès-verbal de la délibérétion à la suite de laquelle cette résolution fut prise : « Sur ce qui a esté representé par le sindic que, par reglement des Etats de l'année 1581, accordé par le seigneur de St-Genies et confirmé par autre reglement de l'année 1608, accordé par le seigneur de la Force, il est deffendu aux Cagots de se minrier avecles personnes qui ne le sont point, avec dessences à cux. à peine de la vie, d'avoir aucun comerce charnel qu'avac des Cagots, et qu'ils auront leurs habitations dans les endroits de leur residence, et leurs places dans les eglises en heux reculés et separés; et que par autre reglement de l'année 1628, accordé par le feu seigneur maréchal duc de Gramont, il fut enjoint aux substituts d'informer contre les contrevenances; et que par un quatriesme et deritter reglement accordé par meme seigneur maréchal duc de Gramont en l'année 1660, il leur est deffandu de porter des armes à feu, epées, poignards et batons ferrés, et de tentr cabaret; ausquels ' reglemens on a pris soin de faire gardêr et observer, non-sulement par la tache et le mepris etti suit encore les gens de cette sorte, que rien n'est capable d'effacer, et par la necessité qu'il y a de les tenir dans les metiers qu'ils font, qu'autres qu'eux ne voudroient faire. mais encore par ce que les Navarrois sont capables de tous offices et benefices et de toutte sorte de dignités en Espagné. et passent tous pour nobles, pourveu qu'ils aient des certificats comme ils ne sortent point de race ni de melange dés Cagots: ce qui fait qu'il y en a qui obtiennent des evechés. des charges de presidant, et parviennent à des postes considerables, dans lesquels conservent leur cœur à leur prince et à leur patrie, ils font passer dans le royaume le plus de commodité qu'ils peuvent, et font des progrès dans les és-

¹ Bierpitene.

prits des sujets de Sa Majesté vivant sous la domination d'Espagne, en faveur de Sa Majesté; cepandant il a esté rendu quelques arrests depuis peu au parlement de Navarre, par lesquels ledit parlement, renversant lesdits reelemens, a pretendu lever la tache qui suit lesdits Cagots. et les mettre dans la societé generale des sujets de Sa Majesté sans distinction ni difference, les rendant capables de toutte sorte d'offices et benefices, et il y en a qui se sont sindiqués pour faire declarer comun à tous ces arrests rendus entre des particuliers, à l'effet de quoy ils ont fait assigner le sindic audit parlement. Sur quoi etant necessaire de deliberer, les etats, connoissant l'importance de maintenir lesdits reglemens, non-seulement par les raisons touchées cy-dessus, mais encore par ce que si les arrests rendus au contraire avoient lieu, les Cagots se melant avec les autres, les habitans du royaume en general se rendroient le mépris et l'aversion de l'Espaigne, et deviendroient tous suspects de sortir de leur race ou d'y estre melés : ce qui fairoit une exclusion entiere pour eux de touttes ces charges et dignités et de tous les autres biens et facultés qu'ils y aquierrent, sur le certificat qu'ils sont de race pure, et non melée avec lesdits Cagots; ils ont arreté que le sindic se pourvoira devant le roi ou ailleurs où besoin sera, par les voies les plus convenables, pour faire maintenir lesdits reglemens, nonostant lesdits arrests, qui seront cassés et annullés '. »

Quelque résistance que les Navarrais opposassent à la bienveillance du parlement pour les Cagots, ce corps n'en persista pas moins dans ce sentiment. Le 21 avril 1723, il rendit un arrêt dont voici l'extrait, rapporté par Palassou²:

Reg. 16 déja cité, folio 212 r°. Cette pièce est du 30 juin 1690.
 P. 385, 386. Nous n'avons pu recourir aux originaux, les registres du parlement de Navarre ayant été détruits par un incendie en 1721. Coux

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

• La cour, du consentement du procureur général du roi, a ordonné et ordonne que les arrêts de la cour du 4 décembre 1688, 9 juillet 1692 et 20 septembre 1721, seront exéctités selon leur forme et teneur. Ce faisant, fait inhibitions et défenses à tous habitans du ressort, de quelle qualité. sexe ou condition qu'ils soient, de distinguer les supplians des autres habitans sous prétexte de ladrerie, cagoterie, capoterie, ou de vice de naissance, dans les églises et dans les assemblées de la communauté, soit publiques ou particulières: leur enjoint de les admettre à présenter à leur tour le pain hénit aux églises, les admettre aux confréries et aux assemblées pieuses, avec défenses de les distinguer dans les églises d'avec les autres habitans; ordonne qu'ils entreront comme les autres habitans, sans aucune différence, dans les charges onéreuses et honorables du corps de la communauté des villes, bourgs et villages du ressort, à peine de 500 livres d'amende, etc., etc. »

Les arrêts du 4 décembre 1688 et du 9 juillet 1693 que rappelle celui du 21 avril 1723, avaient donc été impuissants contre le préjugé dont les malheureux Cagots étaient les victimes, puisqu'à vingt-huit et à trente ans de là il avait fallu en rendre d'autres dans le même sens. Il existe d'ailleurs un monument qui témoigne de l'inefficacité des décisions du parlement de Navarre contre des habitudes si profondément enracinées chez le peuple. C'est une requête qu'on nous pardonnera de rapporter ici en entier; nous la devons, ainsi que l'arrêt qui la suit, à M. Monlaur, instituteur communal à Saint-Pé (Hautes-Pyrénées):

- A Monsieur Pinon, chevalier, seigneur, vicomte de Quincy, conseiller du roy en ses conseils, maître des requê-

qui restent encore, de la première partie du xviiis siècle, ne contiennent que de peties procès d'individus. tes ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finances en Bearn, Navarre, Bigorre et Soule.

- Suplient humblement Louis de Lalanne de Nay, Jean de Fonsdevielle de Pau, Guillaume Puyou, Isac Lacoste, Bernard de Souler, tous de Nay, Pierre Lalanne de Mont, Jean de Souler de Bruges, et autres en nombre considérable; disans qu'encore que par plusieurs arrests du parlement de Pau, il soit fait défenses à toutes personnes de quelque qualité que ce soient, d'injurier les pretendus de la race de Giesi, à peine de 500. livres d'amende et autres peines arbitraires, cependant, au préjudice desdits arrests, plusieurs habitans des lieux voisins ne laissoient pas de continuer leurs njures, et les appelloient Ladres, Cagots et Capots, les empêchoient d'assister aux assemblées publiques, ou, s'ils y assistoient, faisoient refuser leurs suffrages, comme gens indignes de participer à aucun acte de société civile, et ne se contentant point de cela, ils les faisoient même separer des autres habitans dans les eglises de leur parroisse, et leur faisoient refuser par les curez le pain à bénir qu'ils presentoient, ce qui les rendoient pour ainsi dire des esclaves, au prejudice des loix fondamentales du royaume : c'est pourquoy les supplians ont esté obligez d'avoir recours au roy, qui a eù la bonté de leur faire délivrer la lettre de cachet qui a esté presentée à Vostre Grandeur, et ont apris que l'intention de Sa Majesté estoit que lesdits arrests fussent executez selon leur forme et teneur, que défenses fussent faites à toutes personnes de quelque qualité que ce fût d'injurier de Ladres, Capots et Cagots ou autrement, les supplians, ny même de leur refuser leurs suffrages dans toutes assemblées, dans lesquelles Sa Majesté entend qu'ils soient admis : comme aussi en toutes charges, et droits honorifiques, comme tous les autres habitans, sans ancune distinction, à peine contre les contrevenans de 500. livres



d'amende, ou autres arbitraires, et punition, s'il y échoit. Pourquoy les supplians ont recours à l'autorité de Vostre Grandeur, pour leur estre sur ce pourvû.

- Ce considéré, Monseigneur, attendu ce que dessus, il vous plaise ordonner l'execution desdits arrests dans tout vostre departement; qu'à cet effet copies collationnées de ladite lettre de cachet, ensemble de vostre ordonnance, seront lûes, publiées et affichées par toutes les parroisses et tous endroits necessaires, avec deffenses à toutes personnes de plus à l'avenir y contrevenir, à peine de 500. livres d'amende, ou autre peine arbitraire, même de punition corporelle, s'il y échoit; et en cas de contravention, commettre et deputer les premiers juges ou magistrats royaux requis, sur les lieux où les contraventions se commettront, pour, les informations rapportées à Vostre Grandeur, estre decerné contre les coupables tel decret que de raison; et au surplus enjoindre à tous juges, maires, consuls, jurats et officiers de justice de vostre département, de prester ayde et main-forte pour l'execution desdits arrests et ordre du roy, sous peine d'estre declarez complices, et autres arbitraires. Et les supplians, Monseigneur, continueront leurs vœux pour vostre santé, et la prospérité de Vostre Grandeur. . Signés: De LALANNE, suppliant. De Fonsdevielle, suppliant, et plusieurs autres.

Sur le vu de cette requête l'intendant Pinon rendit l'ordonnance suivante, que nous rapportons textuellement, d'autant plus volontiers qu'elle donne une espèce d'analyse des arrêts de 1688 et de 1692.

- Veu la presente requeste, l'arrest du parlement de Navarre du 4 décembre 1688. rendu sur les conclusions du sieur procureur general en iceluy, entre Jean de Pedezert, habitant du lieu d'Aubertin, et les jurats dudit lieu, portant défenses ausdits jurats de distinguer sous pretexte de ca-

gotterie ledit Pedezert des autres habitans du même lieu, dans l'eglise, dans les assemblées de la communauté, à telles peines que de droit; autre arrêt dudit parlement du 9 juillet 1692. rendu sur les conclusions dudit procureur general, entre Bernard de Capdepont, faisant tant pour luy que pour les autres charpentiers, tisserans des parroisses Sainte-Croix et Saint-Pierre dans la ville d'Oloron, demandeurs, afin d'être maintenus au droit de présenter à leur tour le pain beny ausdites eglises, d'une part, et les nommez Miqueu et Dufaur, habitans de ladite ville d'Oloron, d'autre, et encore les jurats de la même ville, d'autre, par lequel il est fait défenses ausdits Miqueu, Dufaur et tous autres, de differencier les pretendus Cagots d'avec les autres habitans de ladite ville, dans les fonctions ou assemblées, soit publiques, soit particulieres, à peine de 500. livres d'amende et autre arbitraire, et ordonné que les arrests cydevant rendus sur pareil fait en faveur des habitans d'Aubertin et autres parroisses demeureroient communs avec cux et avec les habitans des autres lieux de la province pretendus Cagots et Ladres, avec inhibitions et défenses à toutes personnes de les distinguer, méfaire ni médire; ordonné qu'ils entreroient comme les autres habitans, sans aucune difference, dans les charges honnereuses et honnorables, et enjoint aux jurats des lieux de tenir la main à l'execution dudit arrest. Veu aussi l'ordre de Sa Majesté à nous adressé, datté à Fontainebleau le 5. octobre 1695. signé Louis, et plus bas Colbert, par lequel il nous est enjoint de tenir la main à ce que lesdits arrests soient executez selon leur forme et teneur dans l'étendue de ce département, et empêcher qu'il y soit contrevenu directement ni indirectement sur quelque protexte que ce puisse. Et ce tout consideré.

« Nous, en consequence du pouvoir à nous donné par Sa Majeste, ordonnens que les arrests dudit parlement de Na-



varre des quatriéme décembre mil six cens quatre-vingthuit, et le neuviéme juillet mil six cens quatre-vingt-douze, seront executez selon leur forme et teneur dans l'étenduë de ce département ; faisons défenses à toutes personnes d'y contrevenir, à peine de cinq cens livres d'amende, et, en cas de contravention, permettons aux supplians d'en faire informer: scavoir, dans le pays de Bearn, par devant le procureur du roi de chaque parsan, et, dans la Basse-Navarre, par devant les juges royaux des lieux, lesquels nous avons commis et subdelegué à cet effet pour les informations faites et à nous raportées estre decretées contre les coupables de tels decrets qu'il appartiendra. Enjoignons à tous juges royaux, maires et jurats de ce département, de tenir la main à l'execution de nôtre presente ordonnance, lorsqu'ils en seront requis, à peine d'en demeurer civilement responsables. Et sera notredite ordonnance lûë, publiée et affichée dans toutes les parroisses dudit département et partout où besoin sera, et executée nonobstant oppositions ou appellations quelconques et sans préjudice d'icelles. Fait à Pau ce huitiéme mars, mil six cens quatre-vingt-seize. » Signé Pixon; et plus bas, par mondit seigneur, Chastanier.

L'exemple de l'intendant de Béarn ne tarda pas à trouver des imitateurs, et le 29 avril 1697 M. de Besons, commissaire de parti en la généralité de Guienne, rendit une ordonnance par laquelle Saubat de Harosteguy, Martin Saubat, Pierre du Casse, Joannes et François d'Oyhamboure, tous - Capotz, Gahetz et Gôtz » des paroisses de Biarrits et d'Arcangues, devaient être admis dans les assemblées générales et particulières, et reçus à participer aux charges municipales et honneurs de l'église comme les autres habitants. Ceux-ci s'émurent de ce qu'ils considéraient comme une énormité, et dans leur bilsar ou assemblée générale de 1699, ils chargèrent le syndic général du pays de Labourd

de faire opposition à l'exécution de cette ordonnance. En conséquence, cet officier présenta au parlement de Bordeaux la requête suivante :

- · A Nosseigneurs de Parlement.
- « Suplie humblement Pierre du Halde d'Iribaren, sieur dudit lieu, scindicq general du païs de Labourt, disant que sur l'avis donné aux habitans dudit païs que Joannés et François d'Oyhamboure des parroisses de Biarritz et d'Arcangues, et leurs consortz, quoy qu'ils soint des Agotz, Capotz et Gahetz, et par consequent exclus d'estre admis aux honneurs des èglises et à toutes les charges publiques. ainzy qu'il a esté jugé par divers arretz contraditoirement randeues en faveur dudit païs de Labourt, datés des 14 may 1578, 12 aoust 1581, xj decembre 1592, 20 may 1593, et 7 septembre 1596, neanmoins ilz ont surpris un arrêt sur resqueste qu'ilz veullent executer contre les habitans dudit païs de Labourt et singulierement contre ceux desdites parroisses de Biarritz et d'Arcangues, par lequel la cour les a retablis et jugés habilles à participer ausdits honneurs et charges publiques : à raison de quoy les habitans dudit païs de Labourt, assemblés en la manierre acoustumée par leur acte de Bilcaer du 21 juillet dernier, on[t] deliberé de faire oposition à l'execution dudit arrest sur requeste, par le ministerre dudit supliant; et dit intervenir dans la cause pandante en la cour entre lesdits d'Oyhembourre et consort (sic) et les habitans desdittes parroisses de Biarritz et d'Arcangous qui on t] formé osposition à l'execution dudit arrest sur requeste, et en execution le suppliant donne sa requeste en oposition et intervantion, et pour moiens il soutient que les arretz precedantz aiant jugé la question en faveur dudit païs de Labourt, l'arret sur requeste surpris par lesdits d'Oyhamboure et consort ne peut pas subsister. Ce consideré, Monseigneur, il vous plaise de vos gra-



DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

ces octroyer acte au suppliant de son opposition et intervantion, et y faisant droit remetre les parties en l'estat qu'elles estoint avant l'arret sur requeste, ordonner que les precedantzarrets seront executés, avec dessences aux dits d'Oyhamboure et leurs consortz capotz, gahetz et gôtz dudit païs de Labourt d'y contrevenir sous les peines y conteneues, et les condamner aux depens. A ces sins le supliant raporte l'acte du Bilçar et la procuration des 21 juillet dernier et 5 du present mois de decembre, l'acte signé Dibarrart, et la procuration du Halde notaire roïal. Et fairés bien. Signé Miremont.—Ayt acte, au surplus face le supliant sa requette en jugement. Fait à Bordeaux en parlement le 9 decembre 1699. »

Nous n'avons pas l'arrêt que le parlement rendit sur cette requête; mais il n'y a pas à douter un seul instant que, fidèle à sa nouvelle jurisprudence, il ne se soit montré favorable aux Cagots. Leurs adversaires, soit qu'ils craignissent d'échouer à Bordeaux, soit pour toute autre raison, se pourvurent en même temps contre l'ordonnance de M. de Besons auprès du conseil du roi, et en obtinrent des lettres d'appel en date du mois de décembre 1699, qu'ils firent signifier par huissier le 16 décembre 1700, aux « personnes et domicillies de Joannes d'Oyhanlboure, charpantier, habitant de ladicte paroisse de Biarritz, domicillié en sa maison appellée de Coulau, et de François d'Oyamboure aussy charpantier, habitant de ladicte parroisse d'Arcangues, domicilié aussy en sa maison appellée d'Oyhamboure Beherc. » Nul doute que l'ordonnance n'ait été confirmée !.

Les habitants de Biarrits ne se tinrent pas pour battus, et dix-huit ans plus tard, un « nommé Estienne Arnaud, meunier de la race des Gotz, Quagotz, Bisigotz, Astragotz et Gahetz, du lieu de Biarrits, » qui était « marié depuis peu

Les pièces de catte affaire que mous avons citées, seit en entier, soit par extrait, sont conservées dans les archives de la mairie de Biarrits.

avec l'héritière d'Erretéguy, Gotte, du même lieu de Biarrits, « s'adressa à la justice pour en obtenir un arrêt qui déclarat qu'il était « en droit de se placer aux galeries de l'église du présent lieu, et entrer aux charges municipales et locales. » Il obtint un décret d'ajournement personnel contre les jurats de sa commune, dont l'un, accompagné du greffier, alla « rendre son interrogatoire au lieu d'Ustaritz. » Depuis, Arnaud poursuivit vivement cette instance au liailliage de Labourd. Voyant cela, les jurats, abbé et députés convoquèrent, le 8 mai 1718, les habitants de Biarrits à l'endroit accoutumé où se tenaient les assemblées capitulaires. et le sieur Jean Petit de Labat, second jurat, prenant la parole, leur exposa la procédure qui avait été suivie dans le procès pendant entre Arnaud et la commune. Les habitants, au nombre de cent-cinquante, «d'une vive et commune voix » déclarèrent approuver et ratifier tout ce qui avait été fait jusqu'a ce jour; en même temps ils donnèrent à Petit de Labat pouvoir de poursuivre l'instance liée au bailliage contre Arnaud, et, en cas d'appel, au sénéchal et autres tribunaux qu'il appartiendrait, et ce, jusqu'à jugement ou arrêt définitif, etc. Comme Arnaud n'était pas le seul qui inspirat des inquiétudes aux habitans de Biarrits, « et comme depuis peu un particulier étranger s'était marié également avec la fille de la tripeire gotte, » ils donnèrent pouvoir aux jurats d'expulser ledit étranger des galeries de l'église, s'il s'y plaçait; et, dans le cas où il voudrait se ranger du parti d'Arnaud et plaider contre la commune, « de poursuivre jusques à fin de cause l'instance qu'ils pourroient introduire au bailliage pour raison de ce. »

Le 25 juin de la même année, le lieutenant criminel au bailliage de Labourd, d'Etchegoyen, donna gain de causc à Arnaud, par une sentence qui fut signifiée à Jean de Labat le 5 juillet suivant. Le 10, les jurats et députés, assistés des

manants et habitants de Biarrits, au nombre decent soixante, comparurent devant Planthion, notaire royal et greffier de la paroisse, et se constituèrent en assemblée capitulaire. Le sieur de Labat commença par annoncer l'issue du procès intenté à la commune par Arnaud, et fit ensuite lire la sentence rendue par le lieutenant criminel. Cette lecture fut suivie de celle de l'acte d'appel interjeté par maître Jacques de Lalande, avocat de la commune au grand conseil privé du roi, en date du 6 juillet.

Tous les assistants furent unanimes pour approuver ledit appel fait au grand conseil du roi, et donnèrent au sieur de Labat tous les pouvoirs nécessaires pour réduire, si cela était possible, le Cagot récalcitrant. Mais les temps étaient changés, et à Paris, moins que partout ailleurs, on n'était disposé à seconder les préjugés cruels des Basques : aussi, bien que l'arrêt par lequel se termina cette affaire ne nous ait pas été conservé, il y a mille raisons de croire qu'il débouta la commune de Biarrits de son appel, et qu'Arnaud put se placer aux galeries de l'église et se présenter aux charges municipales de la paroisse ¹.

Il ne parait pas, cependant, que les habitants de Biarrits se soient résignés à laisser les Agots exercer leurs nouveaux droits; car quatre ans après, un charpentier, nommé Miquel Legaret, s'étant mis, à l'église, à une place autre que celle qui était réservée à ceux de sa caste, il en fut violemment tiré par Jean Lartigne, Guillaume Baillet et Pierre Dalbarade, second abbé et jurats de la paroisse. Legaret résista et - commit des excés avec un couteau pointeu et un bâton. - Non content de cela, il fit assigner ses trois adversaires devant le lieutenant criminel d'Ustarits, qui

Les deux procès-verbeux qui nous ont fourni ces détaits se lisent dans les registres de la commune de Biarrits.

rendit, le 6 mars 1722, une sentence par laquelle ceux-c furent condamnés « à une réparation publique à la porte de l'églize, à genoux, issue de messe parroissiale. » Les abbé et jurats en appelèrent au parlement de Bordeaux, et demandèrent une consultation à l'avocat Rochet, qui la délibéra le 5 décembre suivant '. Le parlement mit fin à ces débats, par un arrêt rendu le 9 juillet 1723, dans lequel la cour, devenue plus juste et plus éclairée, s'exprime ainsi : Au surplus, faisant droit des conclusions du procureur général du roi et conformément aux arrèts précédents, ladite cour fait ittératives inhibitions et défenses à toutes sortes de personnes du pays de Labourd et à toutes autres du ressort de la cour, d'injurier aucuns particuliers comme prétendus descendans de la race de Giezi, et de les traiter de Cagots, Gahets ni Ladres, à peine corporelle, si le cas y échoit, et de tous dépens, dommages-intérêts. En outre, ladite cour ordonne qu'ils seront admis dans les assemblées générales et particulières, qui se feront par les habitans et communautés, aux charges municipales et honneurs de l'église, mème pourront se placer aux galeries et aux lieux desdites églises, où ils seront traités et reconnus comme les autres habitans des lieux, sans aucune distinction; comme aussi ladite cour ordonne que leurs enfants seront reçus dans les écoles et colléges des villes, bourgs et villages, et seront admis dans toutes les instrutions chrétiennes indistinctement 2. >

Quelques années auparavant, le même parlement de Bordeaux avait eu à protéger les Cagots du Condomois contre

^{&#}x27;Cette pièce, qui nous a révélé tous ces faits, se trouve dans les archives de la mairie de Biarrits.

² Mémoire de Palassou, p. 385. Nous avons retrouvé une capie un peu plus complète de cet arrêt dans un manuscrit appartenant à M. Gustave d'Olce, de Biarotte (Landes), dont un extrait nous a été obligoamment communiqué par M. Duprat, instituteur primaire à Saint-Martin-de-Hinz.

les autres habitants, qui voulaient s'opposer à ce que leurs corps fussent inhumés dans les cimetières des paroisses. En 1706, Marie Arboucan, fille d'un charpentier de Lialores, petit endroit de la commune de Condom, étant venue à déceder, son enterrement donna lieu à une émeute, à la suite de laquelle la justice informa et décréta de prise de corps contre seize particuliers devant le juge-bailli de Condom, pour raison de voie de fait, violence et attroupement. Quatre ans plus tard, le parlement, qui avait dù connaître de cette affaire en dernier ressort, fut saisi d'une procédure criminelle dirigée contre un grand nombre d'habitants de la même paroisse de Lialores, pour avoir empèché avec violence l'inhumation d'un charpentier également nommé Arboucan, et sans doute de la même famille que Marie, au mépris d'un arrêt de la cour, en date du dernier janvier 1710 '.

Le même parlement donna un arrêt, le 27 mars 1738, par lequel il fut fait inhibition et défense d'injurier aucuns particuliers - prétendus descendans de la race de Giezi, et de les traiter d'Agots, Cagots, Gahets ni Ladres. » On y ordonne l'exécution des arrêts de la cour en date des 9 juillet 1723 et 22 novembre 1755, à peine de cinq cents livres d'amende; on veut que les Cagots soient admis à toutes les assemblées générales et particulières qui se feront par les habitants, aux charges municipales, et aux honneurs de l'église, comme les autres 2.

Huit ans auparavant, le parlement de Navarre avait rendu à l'au un arrêt portant défense aux habitants du ressort d'établir des distinctions et séparations dans les églises, processions et autres assemblées, entre les Cagots et les autres

³ Rech. sur las Gah. de Bord., pag. 142, 143. Nous possédons la totalité de cet strêt.

Tous ces faits nous sont révélés par un arrêt du 28 mai 1710, publis dans le Journal judiciaire, ou Feuille d'annonces... de l'arrondissement de Condom, etc., nº 782, 23 avril 1839.

habitants. Cet arrêt fut prononcé à l'occasion des rixes sanglantes qui avaient eu lieu, et des meurtres qui avaient été commis à Lurbe et à Asasp (arrondissement d'Oloron), parce que les Cagots de ces deux villages voulaient, contrairement à l'usage établi, se mêler, dans l'église et dans les lieux publics, aux autres habitants. A Lurbe, on ne tint guère compte des défenses portées dans l'arrêt, puisque M. d'Abidos, curé de cette commune, mort en 1788, exigeait que, dans l'église, les Cagots occupassent une place distincte.

De son côté, le parlement de Toulouse, qui s'était déjà montré bienveillant envers les Cagots en 1627 et en 1700 '. rendit un pareil arrêt le 11 juillet 1746, en confirmation de deux autres du 20 août 1703 et du 11 août 1745, sous les mêmes peines et règlements que dans ceux de Bordeaux. Voici dans quelles circonstances furent prononcés les deux derniers de ces arrêts : cinq Capots de Monbert ayant eu recours à la justice pour obtenir le redressement des torts dont ils étaient les victimes, le parlement, accueillant leur requête, déclara commun avec les demandeurs un arrêt rendu par la cour le 30 juillet 1700, entre les charpentiers des lieux de Sabazan et autres lieux voisins de Monbert, et ordonna que les ordonnances rendues par le vicaire général en l'archeveché d'Auch, les 7 août 1699 et 12 avril 1703, contre Jean Cassaigne et autres marguilliers dudit Monbert, seraient aussi exécutées par provision. Les requérants, scandalisés de ce que la fille de Guillaume Delom, l'un d'eux, demeurat enterrée dans un lieu aussi sale et aussi peu décent que celui où on l'avait mise, avaient prié la cour d'enjoindre à Me Laubas, curé de Monbert, de déterrer ou faire déterrer, par le jour de la signification de l'arrêt qui inter-

⁴ Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'arrêt du dernier août 1627 n'a pu être retrouvé.

viendrait, ladite fille dudit lieu, pour être enterrée dans la carré destiné, dans l'église, aux enfants qui venaient à décéder avant l'âge de communion, ou dans le cimetière communion dudit lieu, sous peine, pour le curé, d'une amende de cent livres et de la saisie de son temporel; mais la cour se contenta d'ordonner que lesdits Delom, leurs femmes et enfants, seraient enterrés dans le même cimetière et admis a tous les droits, honneurs et priviléges, de même que les autres habitants et paroissiens, avec inhibition et défense au curé dudit lieu d'y donner aucun trouble ni empêchement, sous peine de voir saisir son temporel.

Quarante-deux ans plus tard, la même famille Delom n'ayant pu obtenir l'exécution de l'arrêt rendu en sa faveur, adressa au parlement, de concert avec deux autres Capots, Blaise Lacoste et Guiraud Mathera, une requête tendant à ce que la cour déclarât commun avec eux l'arrêt par elle rendu le 20 août 1703, et en renouvelât, en tant que de besoin, les dispositions. Fidèle à sa jurisprudence, le parlement rendit un arrêt conforme à la requête, et y prononça une amende de cinq cents livres contre ceux qui, à l'avenir, molesteraient, insulteraient ou injurieraient les Capots.

Cependant, tout en rendant arrêt sur arrêt pour protéger les Cagots, les parlements portaient aussi la main sur leurs antiques priviléges. C'est ainsi qu'en 1707, le parlement de Navarre ordonna que les maisons et les terres des anciennes cagoteries seraient sujettes à la taille et aux autres charges de la communauté, auxquelles le Cagot Pierre Crestiaa de Cardesse, de Monein, prétendait se soustraire : décision qui me paraît avoir eu pour but de placer les Cagots au niveau des autres citoyens, et d'aplanir par là les obstacles qui s'opposaient à l'exécution des arrêts rendus, pour ainsi dire coup sur coup, en faveur de ces parias.

Nonobstant toutes ces prescriptions, qui témoignent de BIST. DES RACES EACDITES. 1. 16



la ténacité des répugnances contre lesquelles la justice eut à lutter, aucun Cagot ne fut ni consul, ni jurat, ni admis aux ordres sacrés jusqu'à M. de Romagne, évêque de Tarbes, prélat vertueux et éclairé, mort en 1768, qui, le premier, éleva au sacerdoce quelques membres de la race proscrite '. Jusqu'alors elle n'avait reçu des évèques que des dispenses pour les différents degrés de parenté, dont ces infortunés, forcés de s'allier entre eux, avaient un besoin impérieux, et qui leur étaient facilement accordées 2.

Grace à ces mesures équitables et bienveillantes, les Cagots se fondirent dans la masse générale des citoyens, et purent rendre des services à leur pays, qui ne les avait regardés jusque la, qu'avec des yeux de mépris et de haine. Parmi ceux qui eurent ce bonheur, on peut citer M. Dufresne, qui joua un rôle important, quoique secondaire, dans l'administration de nos finances, sous le ministère de Necker, et qui mérita que Bonaparte, premier consul, fit placer son buste dans une des salles du trésor public, en témoignage de ses bons services 3.

Quant aux Agots du Baztan, ils sont restés bien plus longtemps sous le poids de la réprobation dont leur caste tout entière a eu tant à souffrir, et il faut descendre jusqu'en 1817, pour trouver une loi du gouvernement espagnol qui désende l'emploi de ce nom, comme injurieux, et qui ordonne de traiter à l'égal de tout le monde les individus que cette appellation désignait auparavant à l'animadversion publique 4. Cette loi, jointe aux progrès incessants que la

⁴ Extrait de l'essai historique sur Mézin. (Bulletin polymathique du Muséum d'instruction publique de Bordeaux, tome x111, p. 135.)

² Ibidem

<sup>Lettre de M. Walckenaer, p. 336.
Voici le texte de cette loi, rendue sur la demande des états du royaume</sup> de Navarre :

[«] LEY LXIX.

a Que à nadie se llame Agote, bajo les penas que se expresen.

civilisation fait en Espagne, ne tardera pas, nous l'espérons, à dissiper entièrement les préjugés dont les Agots du versant méridional des Pyrénées ont été si longtemps les victimes; mais il est vrai de dire qu'elle a jusqu'à présent très-peu modifié les habitudes des populations parmi lesquelles ils vivent.

En veut-on un exemple? on le trouvera dans le procès que deux Cagots de Bozate, Pedro Antonio Videgain et sa

a S. C. R. M.

« Los tres Estados de este Reino de Navarra que estamos juntos y congregados celebrando Córtes generales por mandado de V. M. decimos: que en este vuestro tidelisimo reino se conoce, aunque en numero bastante corto, cierta clase de gente, llamada Agotes, à la cual se atribuye diverso origen, segun la variedad de opiniones, y el Padre Josef Moret en los Anales de este Reino, tomo 8, pagina 119 conjetura ser descendientes de las reliquias disipadas del gran egército de Albigenses, que fue derrotado en el año de 1214 por el Conde Simon de Monforte, junto al Castillo de Murello, sito a las márgenes del Garona; y aunque positivamente no consta su origen, esas y otras congeturas y vulgares tradiciones han sido causa, de que hasta ahora se le haya tratado con notorio desprecio, reputandolos viles, y excluyéndolos de todos los oficios públicos, y aun puede decirse que del trato social y civil; pero considerando nosotros, no ser justo que se tolere por mas tiempo una costumbre nada conforme á los principios de nuestra Sacrosanta Religion, contraria a las Reglas de la Sana política, é injusta por sí misma, pues que los llamados Agotes son Catolicos, y son Navarros, como todos los demas, hemos creido propio de nuestra obligacion elevarlo todo á la superior noticia de V. M., para que esta desgraciada porcion de vuestros fieles súbditos, sea restituida á la consideración publica, que le es debida, y se estreche en fraternales lazos con todas las demas, sin distinción ninguna; y á este fin

« Suplicamos rendidamente à V. M. se digne concedernos por Ley, que à nadie se llame Agote, sopena de injuriador, el que tal dijere, y que los denominados hasta ahora tales, hallándose avecindados á los Pueblos ó sus Barrios, ó Arrabales, sean reputados como los demas vecinos, ó habitantes, para todos los efectos y oficios, segun la clase á que deben corresponder. Asi lo esperamos de la notoria justificacion de V. M., y en

ello, etc. - Los tres Estados de este Reino de Navarra.

« DECRETO.

« Pamplona 27 de Diciembre de 1817. — Hágase como el Reino le pide. - EL CONDE DE EZPELETA. »

Cuaderno de las Leyes y Agravios reparados á suplicación de los tres Estados de Navarra, etc. De orden de la Ilustrisima Diputación del Remo de Navarra. Pampiona. Imprenta de Longas año 1819, in-folio; pag. 140, 141,



944 Histoire des races mandites de la France , etc.

Appame, Catalina Josefa Zaldúa, furent obligés d'intenter devant le tribunal ecclésiastique de Pampelune, aux habitants d'Arizeun, pour obtenir d'être admis, sur le même pied que ceux-ci, à la participation des cérémonies de l'Église. Ce procès, commencé le 11 août 1840, se termina le 28 septembre 1812, par une sentence qui donna gain de sanse aux Cagots. Leurs adversaires interjetèrent appel par devant l'évêque de Calahorra et son tribunal; mais ils ne furent pas plus heureux, et le 13 mars 1843, le notaire D. Vicente Munuca signifia à D. Angel Ustariz, curé d'Ariseun, la sentence qui confirmait celle du 28 septembre. Les souffrances des Agots du Baztan, du moins au point de vue légal, sont donc maintenant du domaine de l'histoire.



CHAPITRE III.

Source des préjugés relatifs aux Cagots.—Motifs des règlements rendus à leur sujet.

Nous avons maintenant à examiner la source d'où dérivent les préjugés répandus sur le compte des Cagots; cette tache ne nous prendra pas beaucoup de temps : il nous suffira, pour la remplir, de renvoyer à ce qui a été dit des individus atteints de la lèpre, dont les Cagots ont totijours été fortement soupçonnés.

Il est certain que dès l'an 1363, époque à laquelle le célèbre Guy de Chauliac écrivait à Montpellier sa Chirurgie, il y avait une classe de lépreux appelés cassati, dont, pour le dire en passant, on chercherait vainement le nom dans le Glossaire de du Cange ou dans celui de D. Carpentier.

Mais s'il a, » dit un traducteur du grand médecin qui parle ici d'un malade soupçonné de la lèpre, « mais s'il a plusieurs signes equivoques et peu d'univoques, il est vulgairement appelé Cassot ou Capot. Et tels doivent estre afgrement menassez, qu'ils tiennent bon regime : et ayent bon conseil de medecins, et qu'ils demeurent en leurs bòries ou metairies, et maisons, et que ne s'ingerent fort avec

le peuple : car ils entrent en ladrerie 1. » Ce passage, dû à la plume d'un autre médecin fameux de Montpellier correspond assez bien à celui de l'auteur, à cela près que Guy se sert uniquement du mot cassatus 2. Un second traducteur, médecin juré de la ville de Bordeaux, qui écrivait en 1672, c'est-à-dire près d'un siècle après Laurent Joubert, le rend par le mot Cagot, probablement parce que Cassot avait vieilli ou qu'il ne s'entendait pas dans la Guienne 2. Ce qu'il y a de sùr, c'est qu'il était déjà en usage en 1411, date des lettres de rémission d'un registre de la chancellerie de France, dans lesquelles on le lit 4. Ce qui n'est

⁴ La grande Chirurgie de M. Guy de Chauliae... Restituée par M. Laurens Joubert, etc. A Tournon, par Claude Michel, 1598, in-8; pag. 433, §. 8. Cette édition, pour le dire en passant, n'est autre que celle de Lyon, Est. Michel, 1580, dont on a seulement renouvelé le titre.

de Lyon, Est. Michel, 1580, dont on a seulement renouvelé le titre.

2 « Si autem multa habet signa æquivoqua, et pauca univoqua, cassatus vocatur vulgariter. Et tales sunt acriter comminandi, quòd teneant bonum regimen, et habeant bonum consilium medicorum, et quod stent in domibus et mansionibus ipsorum. Et non multum se ingerant cum populo: quia ingrediuntur lepram. « D.N. Guidonis de Cauliaco, in arte medica exercitatissimi Chirurgia, etc. Lugduni, apud Sebastianum Honoratum. M. D. INKH. petit in-4; pag. 311, 312. A part quelques transpositions de mots, ce passage se trouve conçu de la même manière dans les manuscrits de la Bibliotheque du Roi, dont trois appartiennent au xvª siècle: ce sontles mess, e 910 Å, 6966 et 7133 Å, où il faut recourir au folio 148 recto, col. 2., du premier, aux folios 101 verso et 102 recto du second, et au folio 219 verso du troisième. Les autres manuscrits portent les nº 60012; 7132, et sont ou plus ou moins anciens. L'un d'eux a cassotus: c'est le mes, 7132, qui est sur parchemin et du xiv siècle; on l'y trouve au folio 30 verso. Quant au ms. 7133, qui est sur papier et du xvi siècle, il porte rassatus. Voyez le folio 116 verso.

Parmi les editions imprimées, il en est une pareillement qui donne cassotus : c'est celle de Lyon, Q. Phil. Tinghi et Est. Michel, 1595, in-4. Voyez feito 255. L'édition plus ancienne, de Venise, apud horedes Luca Antonie Junter, 1546, in-folio, porte cassatus.

Antonii Janter, 1546, in-folio, porte cassatus.

3 La grande Chivarvie de Maistre Guy de Chauliac... traduite nouvellement ca Français... par Maistre Simon Mingeloussulx, etc. A Bourdeaux 1672, in-8; pag. 471.

Le passare ou se trouve le mot en question, a été supprimé dans Le Maistre en chirurgie de Guy de Chauliac expliqué... par L. Verdue. Paris, Laurent d'Houry, 1704, in-8.

 4 λ chives du royaume, reg. coté 165, ch. 267, fol. 87. Voici de cette pièce ce qui est de nature à nous intéresser :

pas moins certain, c'est qu'à cette époque, les Cagots des Pyrénées n'avaient pas encore échangé contre ce nom celui de Chrestiaas, sous lequel ils sont désignés dans les actes les plus anciens.

Quoi qu'il en soit, ayant recherché l'origine de l'opinion populaire qui veut que ces parias se distinguent par la couleur sombre et grisatre des yeux, et par le peu de longueur du lobe de l'oreille ', nous l'avons trouvée dans

« Charles, etc... Savoir faisons.... nous avoir oy la supplication des amis charnelz de Anthoine Sabbatier filz de Etienne.... contenant que comme à un certain jour du moys d'aoust... estans en l'hostel d'un nommé Jehan Blanc, autrement dit le Bastart, audit diocese de Saint-Flour,... ledit Jehan Darsae, qui estoit homme très-felon, orgueilleux et queroit voulentiers r, ijotes et debas pour travailler et dommagier les bonnes gens,... eut dit... plusieurs grans et enormes injures.... et entre les autres l'eust appellé très-hort vil cassot, qui vaut autant à dire comme mezel et venn ou extrait de lignée mezelle ou ladre, avec plusieurs autres injures, villenies, opprobres et menasses, en disant que avant que l'année feust passée, il lui donroit si grant esgarade par le visage, qui vault autant à dire comme lui faire une très-grant plaie, que les grains de la mezellerie en cherroient à terre, telement que chacun pourroit veoir et congnoistre qu'il estoit mezel; et qui plus est et demonstrant son felon courage et voulant mettre son prepos danpnable à effect, eust sachié un grant coustel, » etc. Ce document a été cité par D. Carpentier, Gloss. Nov., tom. 11, col. 1258, au mot MEZELLUS. Tom. 1v. col. 122, on lit: « CASSOT, Lépreux, de race sujette à la lepre, en Auvergne. »

à la lepre, en Auvergne. »

1 Voyez le Tableau élémentaire de semeiotique, par M. Victor Broussonnet. Palassou réfuie cette erreur, pag. 330-332. Ceta n'a pas empêché M. Guyon de la reproduire, et d'adresser à l'Académie des Sciences, comme pièce à l'appui de son Mémoire sur les Cagots des Pyrénées, qu'il avait soumis précédemment au jugement de ce corps, une série de figures représentant la conformation de l'oreille, qu'il considère somme un caractere distinctif de la race. « Ce caractère, dit M. Guyon, consiste dans un arrondissement de l'oreille résultant de l'absence de lobule. Ma premiere communication n'était accompagnée que d'une seule figure, dont le sujet était une fille de Saint-Jean-Pied-de-Pert. Aujourd'hui je mets sous les yeux de l'Académie six figures prises au hasard parmi les Cagots de diverses localités... J'appelle de nouveau l'attention sur ce fait, que les Cagots, que je considère, avec plusieurs voyageurs, comme continuant les Goths dans les Pyrénées, appartiennent à une race de taille élevée et parfaitement conformée, et que le gottre et le crétinisme, dont un grand nombre de Cagots sont entachés, me tiennent qu'à la nature des localités habitées par ces derniers. Ainsi, des six sujets dont je présente les oreilles figurées,

ce que Guillaume des Innocens, au chapitre des signes univoques de lepre, dit des éléphantiques ou lépreux dont il fait l'examen, et dans ce qu'en avait écrit avant lui le célèbre Ambroise Paré, dont voici les paroles : « D'avantage, ils ont les oreilles rondes, pour la consomption de leurs lobes et parties charneuses par défaut d'aliment suffisant, grosses, espaisses et tuberculeuses à cause de la crassitie et terrestrité de l'aliment qui afflue à la partie : ce que nous mettrons pour le troisième signe (. »

Voyons maintenant comment s'exprime le chirurgien de Toulouse :

« En outre la tunique dicte conjonctive ou adnata (qui vient du Pericrane) appert tenebreuse et grisastre aux ladres. Car tout ainsi qu'aux icteriques, ou qui ont la jaunisse, la conjonctive tunique est jaune et saffranéc, en tesmoignage de l'humeur cholerique non naturel qui domine : aux phrenetiques ou qui ont inflammation aux muscles du cerveau, et aux vrays ophtalmiques les conjonctives sont rouges signifiante la seigneurie du sang, pareillement aux ladres les yeux avec ses membranes sont obscurs, sombres et de couleur tenebreuse, tout de mesmes que l'humeur

Les deux premiers seuls étaient goîtrés, un avec atteinte de crétinisme. »
Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, tom. xix, nº 11
(9 septembre 1844 : pag. 526.

1 De la petite cerolle et lepre, ch. x : Signes qui monstrent la lepre

* De la petite verolle et lepre, ch. x : Signes qui monstrent la lepre estre jà confirmée. (OEuvres complètes d'Ambroise Paré, édit. de J.-F. Malgaigne, tom. 111, pag. 275, col. 4.)

Bien avant Paré, au xive sieure, Guy de Chauliac rangeait parmi les sit signes univoques de la lèpre, la rondeur des yeux et des oreilles et la puanteur de l'halcine. Voyez sa Chirurgie, traité vi, éd. de Lyon, 1672, pag. 309. Plus anciennement encore que Guy de Chauliac, Bernard Gordon avait consigné tous ces symptômes dans son Lys de la Médecine, en y ajoutant le brillant de la face, color faciei lucidus, vergens ad fuscedinem mortificatam; color faciei rubens, vergens ad nigredinem; color est albus, vergens ad niveum, etc. Voyez Bernardi Gordonii Opus, Lilium Medecinæ inscriptum, etc. Lugduni, apud Guiliel. Rovillium m. d. Lxiii. in-4; de lepra particula 1, pag. 96, 97.

abondant au corps est noir, crasse, cendré, ou grisastre suyvant le degré de son adustion diverse, grande ou petite. A ce signe premier s'ensuyt la figure ronde observée aux oreilles, desquelles la rondeur procede d'une mesme cause, à celle qui rondist les yeux aux ladres, sçavoir est de la selcheresse depravée du nourrissement, a la différence toutesfois des hectiques, tabides, et marasmés, ausquels la nourrature defaut és membres. Or bien que les oreilles sovent naturellement rondes ou oblongues, si est ce que ces petits houts, et extremités d'icelles l'esquelles l'on fiche les bagues et jovaux...) estans desseichées, retirées ou consommées, rendent leur rondeur mieux formée et plus remarquable. De tant que ce qui les fait plus longues, aux uns qu'aux autres, c'est ceste pinne de chair qui est la partie plus mollette de toute l'oreille. Mais icy, il y a d'avantage outre la rondeur une espesseur tubereuse et dure aux borts, et cernes des oreilles des ladres : avec des escorcheures, esgrafigneures, ou rogneures qui apparoissent volontiers !. »

L'accusation de lubricité portée contre les Cagots, s'explique aussi par la chaleur reprochée aux lépreux. Nous ne savons d'on était venue l'opinion que rien n'égalait l'ardeur et la vigueur de ces malades; mais au moyen âge, c'était une épinion généralement recue dans fous les pays. Dans le Roman de Tristan, dont la composition remonte au vue si éle, un lépreux, nommé Ivain, propose au roi de Caronaville, qui veut faire périr Yscult la Blonde, sa femme, d'a la list livrer, a lui et à ses cent compagnons. Il ajoute:

c Sire, en nos a si grant aidor, sor coel n'a dame qui di jor Peust softer nostre convers (commerce), o

Tristan, tom, rev, pag. 59.)

^{&#}x27; I rawen des Elephantiques ou Lepreux... ch. x1, p. 82, 83.

pour autant que l'humeur predominant une atre bile, aduste, accompagnée de quelque male qualité virulente, est plus cachée et occulte que manifeste à nos sens, laquelle fume en la teste par son ebullition: de la vient que les songes des ladres, ne sont pas seulement paoureux et espouvantables (comme il sera dict) que mesmes toutes leurs actions (on la plus-part) en veillant ne sont que ruses, tromperies. et desloyautez. Qui est cause que bien souvent ils se ruent malicieusement sur le peuple sain : tant afin que l'on estime qu'ils n'ayent aucune tache de ce mal sur eux, que par ceste mesme meschanceté qui les accompagne, par laquelle ils se pensent estre moins offensez et travaillez de leur mal, comme ilz se communiquent avec les personnes saines, esquelles ils sement (à leur advis) et despartent leur contagion venimeuse. Cependant l'on ne laisse pas de voir autant d'habilités, perfidies, et desloyautés, voire plus grandes, en beaucoup d'autres personnes saines 1. »

Avant des Innocens, A. Paré avait dit: « et vrayement le temperament des ladres est fort semblable à celui du chat, sçavoir sec et melancholique, comme aussi les mœurs, en ce qu'ils sont malicieux comme eux 2. » Puis, développant cette phrase, il avait ajouté: « Pour le dixseptiéme (signe qui monstre la lepre estre ja confirmée), nous mettrons qu'ils sont quasi tous cauteleux, trompeurs, et furieux, sur le commencement et increment 3 de leur maladie, à raison de l'adustion des humeurs, à laquelle d'avantage la siccite sert d'aiguillon: mais en l'estat et declinaison 4 de la maladie,

Ex. des Eleph., chapitre x, intitulé: Des signes de Lepre, et premierement des equivoques; pag. 75, 76.

² De la pet, ver, et lepre, ch. x. (Œuv. compl., tom. 111, pag. 275, col. 2.) ⁵ « L'accroissement, lorsque le virus apparoist au dehors, et les signes et accidens se multiplient et accroissent. »

^{*«} La declinaison est que la face est hideuse à regarder, et que les extremités des doigts tombent, et alors les signes sont populaires et conneus à un chacun. »

ils deviennent cauteleux et trompeurs, et soupconneux, à cause qu'ils sont dessians d'eux-mesmes, à raison de la melancholique qui, froide et seiche, les rend ineptes à executer toutes choses, soit de corps ou d'esprit : d'où vient que craignans toute chose, voire les plus asseurées, ils tachent tousjours à parvenir et suppleer par malice ce qu'ils sçavent leur defaillir d'esprit et d'adresse : qui est la mesme cause pourquoy les vicilles gens, les malades et femmes sont sur tous sujets à tels vices '. »

Un autre trait du caractère que la tradition prête aux Cagots, au moins à ceux du Pays Basque 2, est d'être présomptueux et hableurs. Méritent-ils cette réputation? C'est ce que je ne saurais dire; toutefois. j'en doute. A la rigueur, l'existence d'un pareil défaut chez des malheureux en butte à des humiliations continuelles, peut s'expliquer par l'esprit de réaction qu'elles entretiennent chez eux, par la préoccupation constante où ils doivent être de chercher à se rehausser dans l'opinion; mais à cette imputation je soupconne une autre cause. En basque, presomptueux se dit goitia, et présomption goitardea 3 : or le premier de ces deux mots se rapproche assez du nom des Goths qui servait à désigner les Cagots chez les Basques ', et je ne serais

Pag. 278, col. 1. Guy de Chauliac établissant seize signes équivoques de ladrerie, dit pour le douzième que les lépreux « sont fins et trompeurs, furieux, et se veulent trop ingerer sur le peuple. » Traité vi, pag. 310, édit. de 1572. Voyez aussi le Lilium Medecina, pag. 97.

Voyez ci-dessus, pag. 110.

^{3 «} Presumido, presuntuoso, antustia, facatia, andigotia, goitia. Lat. Arrogans, confidens.

Presuncion, vanidad, antustea, goitardea, andigoú, facá. Lat. Arrogantia, superbia. »

Dic. tril., tom. II, pag. 193, col. 2.

A En escuara un Goth se dit non - seulement Agota, mais encore
Gota, pluriel Gotac. En voici un exemple tiré d'une tragédie basque de Clovis que le possède : Kombataq hanits irain cian, bay eta rude içan ;

Bena asquenecos, Clovis Jouan cucun burutan

point étonné que ceux-ci cussent étendu aux choses le rapport qu'ils avaient saisi entre les mots, attribué au fond ce qui n'appartenait qu'à la forme.

La dernière, comme la plus grave, des principales accusations portées par le peuple contre les Cagots et les Caqueux était d'entretenir un commerce avec l'esprit du mal, et peut-ètre est-ce là qu'on doit chercher l'explication d'une coutume qui, nous l'avons vu, se pratiquait à l'égard des premiers (. Cette imputation leur était commune avec les lépreux. Bouchet rapportant « que l'espreuve la plus certaine pour sçavoir si un homme est ladre, estoit de luy mettre un poinçon bien avant dans la sole des pieds, car on asseure qu'il sera bien ladre s'il ne le sent 2, » ajoute : « Et aussi fut dit par

Bortu Pyrenen eta Poitieresen harteia,
Coin heiteiren heresia gaisto harez infectatia.
Ördian, içan çutuçun, ordian purquy chahatu,
Eta Gotaq arrastatu eta catolico' lovaz errendatu.
Bena, noula ezpeiquira seculacoz mundian,
Clovis eta san Severin hanty sarry hil ciradian.
[Beaucoup de combats curent lieu, et aussi its furent rudes;
Mais à la fin Clovis alla à la tête (de ses troupes)
Prendre Portiers et les montagnes des Pyrénées,
Lesquels étaient infectés par cette méchante hérésie.
Alors, alors ils furent proprement nettoyés;
Et les Gotha furent s'arrêtant et se rendant de peur des catholiques.
Mais, comme nous ne sommes pas toujours dans le monde.
Clovis et saint Séverin moururent bientôt après.]
Premier prologue, v. 57.

4 Voyez ci-dessus, pag. 106. On lit dans la confession de Loys Gaufridy, prêtre, brûlê à Aix par arrêt du parlement de Provence, pour magie et sorcellerie, le dernier avril 1611, les passages suivants:

 a J'advoue comme on offre du pain, prenant ordinairement la crouste de dessous.

« J'advoué comme on consacre beaucoup de croustes et de morceaux pour donner aux assistans , et quand il n'y a assez de croustes du dessous, on prend de celles de dessus.

a J'advone comme l'on leve la crouste offerte, chacun renie Dieu tout haut, et crient, Maistre, ayde nous, s'addressans à Lucifer et autres Diables, » Voyer La Continuation du Mercure françois, etc. A Paris, chez Es-

tienne Richer, M. DC. XV. in-8; folio 22 recto et verso.

2 « Veritablement je me suis souvent trouvé à l'espreuve des lagres, et



un de la serce, que si ceste espreuve estoit vraye, que les Diables rendoyent donc ladres ceux qui se donnoyent à eux, tous les sorciers estans ladres à vingt et quatre carats: parce, disoit-il, que Bodin asseure que les Diables marquent les leurs, à fin qu'ils les obligent à eux par ce moyen, comme par un sacrement: et qu'en ceste marque on pourroit fourrer toute une grande ayguille, ou quelque autre fer pointu, sans qu'ils en sentent rien, estant un moyen aux Magistrats de convaincre les Sorciers aussi bien que les ladres '. •

Ensin, il n'y a pas jusqu'à la tradition de l'origine juive des Caqueux de la Bretagne et de certains Cagots qui ne dérive de la croyance où l'on était que ces malheureux avaient la lèpre. Dans une pièce de vers composée par un lépreux du xiir siècle, cette maladie est appelée l'œuvre d'Israel: ce qui donne à penser qu'on accusait les Juifs de l'avoir introduite, ou du moins propagée en Occident?

C'est à l'opinion qui voyait dans les Cagots une classe de lépreux, et seulement à cette opinion, qu'il faut attribuer les règlements qui les concernaient. Ainsi les Cagots, comme nous l'avons vu, étaient frappés dans leur existence ci-

cutre tous les aignes dignes d'estre hien notés, cestuy-cy m'estoit commun, c'est que les ayant piqués d'une assez grosse et longue espingle au gros tendon qui s'atlache au talon, qui est fort sensible par-dessus les autres, et voyant qu'ils n'en sentoient rien, bien que j'eusse poussé l'aiguille fort avant, je conclus que veritablement ils sont ladres. » Uffur. compl. d'A. Perf, tom. m, pag. 277, col. 2.

1 Tr. Liv. des Ser., pag. 526.

1 Hé, maistre Guillaume Rost,

17. Lec. des Ser., pag. 530.

Hé, maistre Guillaume Rool,
Donnés ces lettres sans seel
Maistre Jaquemon Travolouce,
Soit en gardin u en praiel,
Tant h'il sace l'overs Israel
One fai empraint decore me les

Que f'al empraînt desous me houce. (Che sont li Congli Baude Fastoul d'Aras, y. 289. — Fablique et Contos, edit. de Méon; tom. 147, pag. 121.) vile et jusque dans leur postérité; mais nous savons que le sort des lépreux n'était pas plus digne d'ényie : pour n'en citer qu'un exemple, la coutume de Calais exclusit du droit de bourgeoisie les membres d'une famille dans la quelle il y avait eu des individus attaqués de la lèpre.

Plus dures encore, les anciennes lois du pays de Galles, compilées par Howel Dha, ou le Bon, et confirmées par le pape en 940, excluent un lépreux de son patrimoine, parce que, disent-elles, il n'est point de ce monde : elles en excluent son fils par une raison semblable, « parce que Dieu a séparé son père du monde. « Le même code déclare la lèpre cause légale de divorce, et interdit à ceux qui en sont atteints de remplir des emplois publics, d'être juges ou de plaider dans quelque cour que ce soit. Un lépreux n'a à payer ni ne peut recevoir galanas, compensation due par les parents d'un meurtrier à ceux d'un mort; et quoiqu'il ait droit à la valeur de ses membres, s'il a été attaqué ou blessé, il ne peut réclamer saraud, compensation qui se donnait comme dommages intérêts aux personnes saines.

Les statuts de l'Écosse ne se montrent pas animés envers les lépreux d'un autre esprit que les lois d'Howel le Bon." Entre autres dispositions relatives à ces malheureux, un acte de Robert III renferme la suivante : « Le porc et le sanmon gatés, qu'on apportera au marché, seront ains par

⁴ Usances particulières de la ville et banlieus de Calais, in 1975. (Nouveau contumier general... par Ch. A. Bourdot de Richelle 1975. (Nouveau contumier general... par Ch. A. Bourdot de Richelle 1975. (Nouveau contumier general... par Ch. A. Bourdot de Richelle 1975. (Nouveau contumier de Médecine, tom. xx., pag. 273. M. Dezeimeris y cite à lest les Ordonnances du Louve, t. xx.)

² Ancient Laws and Institutes of Wales... Printed by command of his late Majesty William IV. under the direction of the commissioners on the public records of the kingdom. (Edited by Angurin Owen. (mdcccx1.1. in-folio; liv. x. ch. vII, S. 19 fol. 556; liv. xI, ch. iv, S. 17, fol. 602.

fel. 602.

3 Ibidem, folios 39, 200, 234, 255, 365, 103, 518, 556, 471, 744, 796, 797, 827.

les baillis et envoyés aux lépreux; et s'il n'y a pas de lépreux, ces denrées seront complètement détruites '.» On pent se rappeler avoir vu plus haut une disposition à peu près semblable dans les coutumes de Condom, à l'égard des Galiets de cette ville.

Coux de Bordeaux ne pouvaient sortir sans être chaussés, obligation à laquelle les états de Béarn voulurent, commé nous l'avons vu, soumettre les Cagots de cette province; les lépreux y étaient également astreints, avec cette différence qu'ils devaient porter des souliers couverts ou det bottes *.

Les Cagots ne pouvaient avoir des armes ; mais les lépreux étaient soumis à la même prohibition : le règlement de la maladerie d'Amiens, qui fut rédigé en 1305, est ex-

In Fole swine or corropted salman sould be not sauld.

a It is statute, that gif any man brings to the market corrupt swine, or salmond to be sauld, they salbe taken be the Baillies; and incontinent without any question, salbe send to the Lapper folk.

a 5. And mif there be no Lapper folk; they sailed destroyed attuterile, a Region Majestatem. The auld Laures and Constitutions of Scotland, Edmingth. Printed by Thomas Finlason, A. D. 1609, in-folio; ch. 50, art ret iv, folio 59. h.

^{2 «} De Calcenmentis Fratrum leprasurum.

a Licet circa calicamenta fratrimi leprosorum, fuerat atrictiús antiquiths ordinatum; quia tamen subscripta calcamenta que corum infirmitati (que nunquam certis imilias contentatur, et nequit minus strictis observamenta autique en magia credimus convente : volumes et pracipimus, quòd frates leprosa astivatibus largis seu botis pro calcamenta sint cisdem quabus si velmi, calura perfruntir. Alia verò calcamenta sint cisdem pomitus interducta, a statuta hospitalis de Sancto Juliano, i Vatthei Parlolmonia Additumenta... Londini, Excusum Lypis Min. Firsuna, m. nc. xxxxx, in-folio, pag. 248, lig. 40.

a talcementa peditti sint calige el estivalia, sint sotulares erecti, cum trabas sel quattor nodula enca tibas, qualus un consecverint. Sotulares voro bassas cum uno indido, et laqueatos, otinino interiorinus et demandamente, et quis frates de extero utatur imposibili, inses sotularitas cumbra altabata, cantra altab statutum, est nudos pedibus singulas debus, donce magistas domus que immistatem considerans, docat ei, sufficit, a etc. 1864., p. 556, lag. 19.

plicite à cet égard ; il interdit aux ladres le port ou la posassion d'une arme quelconque 1.

. On se souvient qu'il fallait le témoignage de cinq Carrets pour valoir celui d'une autre personne; mais n'oubliens pas non plus que les lépreux ne pouvaient, en ancun cas, ainsi que nous l'apprennent les coutumes de Beauvoisis. servir de témoins 2.

Les Cagots avaient une place à part à l'église et au cimetière; traités de même, mais plus rigourensement, les lépreux devaient avoir, suivant les prescriptions du troisième concile général de Latran, tenu sous Alexandre III en 11793,

a Nous dessendons que freres malades ne porte ne ait sur lui ne entour son lit, ne en son huchel ne ailleurs, coutel à pointe, ne hache, me mache. Be fauquet, ne espée, ne broque de fer ne d'acher ne de os ne de fust ne de autre cose. » Archives de l'hôtel de ville d'Amiens. er ne do registre aux chartes coté E, folio 101; Bibliothèque Royale, collection de Dom Grenier, 15° paquet, nº 8. page 117. Voyez aussi Des L'ipresertes de Genève au xvº siècle...., par le docteur J.-J. Chaponnière. (Mémotres et documents publiés par la société d'histoire et d'archéologié de Genère, tom. 1er. Geneve, chez Jullien et fils, 1841, in-8; pag. 122.)

2 « Mesiax ne doivent pas estre oys en tesmognage, car constume s'acorde qu'il soient debouté de le conversation d'autre gens.» Les Cout. de Benev., pr Messire Ph. de Beaumanoir, édit. in-folio, chap. XXXIX, pag. 210; dit. de M. le comte Beugnot, Paris, Jules Renouard, m. pocc. ZLH, in-6,

tom. 11, ch. xxx1x, art. 33, pag. 103.

« Leprosi sibimet ipsis privatam habeant ecelesiam et es «. . . Ecclesiastici quidam, que sua sunt, non que Jesu-Christi, que gentes, leprosis , qui cum sanis babitare non possunt et ad ecclesium et aliis convenire, ecclesias et cœmeteria non permittunt habere, nec proprii Juvari ministerio sacerdotis. Quod quia procul a pietate Christiana esse dioscitur, de benignitate apostolica constituianu s at apicament for sign sub communi vita fuerint congregati, quot ecclesiem cum cara stituere, et proprio gaudere valeant presbytero, sine contradictio permittantur habere..., Statuimus etiam ut de hortis et nutrimentis a lium suorum decimas tribuere non cogantur. » Sacresaneta Concilia.... Studio Ph. Labbei, et Gabr. Comartii, tom. x, col. 1520; Regeri de Hoveden Annalium Pars posterior. (Rerum Anglicarum Scriptores post Bodam præcipui, ed. Henrico Savile. Prancofurti, M. DCI, in-folio, p. 586.)

Ces prescriptions furent généralement suivies, excepté dans les lecalités où il n'y avait qu'un seul lépreux ou un polit nombre de ces maiheure Ainsi, à Plounévez-Moédec, commune de l'arrendissument de Lagniers, « Ainsi, à Plounévez-Moédec, commu la grande route de Paris à Brest, il existe un petit réduit attenant à l'ég

et avaient en effet une église et un cimetière particuliers! Conformément à l'article xxin de la première rubrique du for de Béarn, les Cagots échappaient à l'impôt pour une partie de leurs biens; mais les lépreux jouissaient d'une exemption encore plus étendue : le concile provin-

cial d'Auch, tenu à Marciac en 1326, avait défendu, sous peine d'excommunication, d'imposer à la taille les clercs,

les religieux et les lépreux enfermés '.

S'il faut en croire François de Belle-Forest², il était rare que les enfants d'un Cagot riche héritassent de ses biens : ils avaient tout au plus en partage les meubles du défunt. Nous n'avons trouvé cette disposition consignée dans aucun for, dans aucune coutume; mais on sait qu'elle existait à l'égard des lépreux, non-seulement dans le pays de Galles ; comme nous l'avons vu plus haut, mais dans le nord de la France, au moins dans le Beauvoisis 3.

Enfin, dans plusieurs provinces, comme le Béarn et la Bretagne, les Cagots étaient sous la protection et dans la

placé entre les contre-forts, qui se nommait la créche du lépreux, nom qu'il conserve encore aujourd'hui, en breton cambr ar lor ou cambr ar cacodd. Cette chambre ou créche communiquait avec l'intérieur de l'église par un trou en entonnoir, dont la partie la plus large était tournée vers le lépreux. De là il entendait la messe comme par une sarbacane, et sans pouvoir être vu de personne.

Voyez ci dessus, pag. 9.

[«] De ils qui talliant clericos, religiosos, reclusos leprosos. « Excommunicamus, et excommunicatos denunciari publice pracipimus comites, barones, consules, bajulos, et alios quoscumque,qui clericos; religiosos, reclusos leprosos, ratione personarum, vel patrimonii ipsorum, ausi fuerint talliare, vel aliquid pro tallia exigere ab cisilem : nisi sic exacta, infra quindecun dies plene restituerint, requisiti. » Concilium Marciacense. A. C. 1326, cap. Litt. [Sacrosaneta Concilia, tomi xi. parsii, col. 1767.]

ompaignie des gens sains, il n'a puis droit en nule propriété d'eriage, ne qui fust siens, ne qui li peust venir de son lignage... car silost comme il est pris de cele maladie, il est mors quant au siecle. » Les Cont. de Bogue., ch. Lv1., edit. de Th. de la Thaumassiere, pag. 290; édit. de M. le combs Beugnot, tom. 11, pag. 325, 326.

dépendance du clergé, tandis que dans d'autres contrées, dans la Basse-Navarre', par exemple, ils étaient les vassaux de la noblesse. On en peut dire autant des lépreux, dont les hôpitaux, dits maladeries, qui faisaient généralement partie des établissements soumis à l'autorité épiscopale, étaient dans de certaines localités, administrés par les seigneurs ou par les communes 2.

Il faut conclure de tout ce que nous venons de rapporter, que les dispositions législatives et réglementaires prises à l'égard des Cagots, dispositions qui nous paraissent si étranges, tenaient au soupçon de ladrerie dont ils étaient l'objet, et non pas, comme on l'a cru jusqu'à présent, au mépris qu'ils inspiraient comme changers, et à la proscription que l'on voulait faire peser sur leurs tètes.

Si l'on est curieux de savoir pour quelle raison le moyen age avait donné aux lépreux des cimetières à part, qu'on

⁴ Voyez ci-desaus, pag. 134, 125.

² « Voirs est que, de droit commun, le garde des maladeries apartient à l'evesque en quele evesquiée eles sunt assises, par le reson de ce qu'à sainte Eglise appartient le garde des cozes ammosnées et amorties heritavlement. Réporquant, noz savons aucunnes maladeries qui especialement sunt de le sarde des signeurs terriens, » etc. Les Cout. de Beaut, ch. Lvi, édit. in-fol., pag. 290; édit. in-8, tom. st. pag. 327.

Philippe de Beaumanoir aurait dû ajouter que d'autres maladerjes étaientsous la tutelle des communes; rentré en 1290 dans le sein du parlement de Paris, il ne pouvait pas ignorer que ce corps avait rendu, en mara 1287, un arrêt qui maintenait la ville d'Amiens dans le droit de surveillance et de gestion qu'elle avait exercé jusque-là sur sa maladerie. Voyez cet arrêt dans les archives de l'hôtel de ville d'Amiens, liasse cotée F, fol. 3, 1er dossier, plèce 28c; et reg. nux chartes coté E, fol. 29 verso. Voyez également l'Histoire d'Amiens du P. Daire, pièces just., tom. 11, pag. 391; et Chopia, liv. 11, tit. 1, monast. 11 37. On peut, du reste, conclure de l'omission de Ph. de Beaumanoir, qu'il avait composé et même publié son ouvrage avant l'année 1287. Voyez la notice de M. Beugnot, pag. xxvj.

Mais la ville d'Amiens n'était pas la seule qui eut l'administration de sa maladerie; plusieurs autres cités, parmi lesquelles nous ne citerons que Bordeaux, gouvernaient les leurs. Yoyez les Priviloges des Bourgesies de pélie et Cité de Bourdeaus, etc. A Bourdeaux, Par Simon Milapaps. ...

1. DG. XVIII. in 4; pag. 44.

÷



lise les derniers versets du 27° chapitre du second livre des Paralipomènes, où il est dit qu'Hosias, devenu lépreux pour avoir voulu s'immiscer dans les fonctions des sacrificateurs, s'endormit avec ses pères, et fut enseveli avec eux dans le champ des sépulcres des rois, mais non dans ces sépulcres mèmes '; on verra que, dans cette disposition, comme dans la plupart des autres règlements relatifs aux lépreux, le moyen age avait pour guide l'ancien Testament.

Dans une traduction de l'une des parties de ce fivre, probablement exécutée au xir siècle. le 23 des versets que nous venons de citer, est ainsi rendu ; « Li reis Azarias murut e ne fud pas enseveix en la sepulture reale, har mesels fud, e ses fiz Joathan regnad pur lui.» Les quatre Livres des Rois... publiés par M. le Roux de Lincy. Paris, Imprimerie royale, m docc xxx, in-4; pag. 392.

.

DR LA PROCESSOR SECTION OF A CONTRACT OF A C

1.1 -.



Prepression (1996) (199

CHAPITRE IV.

286

. . 15

Le moment est veriu pour nous d'examiner les diver opinions relatives à l'origine des Cagots, et d'émetire suite la nôtre. Commençous d'abord par celle qui compité plus d'adhérents, je veux dire l'opinion qui voit dans i infortunés les rejetons abstardis et dégénérés des Goti mis en déroute par Clovis dans les plaines de Vetille. système, qui paraît être une ancienne tradition pop mérite, à ce titre, du respect, sinon une entière co En effet, comme toutes les traditions de ce gemre, il ' contenir des éléments de vrai ; mais comme le max s'y l' contre en proportions au moins égules, et cela par suite l'indifférence du vulgaire en matière de chronologie, o saurait prendre trop de précentions avant d'en adopte que chose. Ainsi, comme nous le ferons voir tout à l' cette opinion sur l'origine des Cagots n'est pas ment erronée; mais, pour être admise, elle est en hi

preuves, et le seul témoignage qu'en l'absence des documents écrits on puisse invoquer, lui est contraire. Je veux parler du caractère anthropologique de ces parias. Il n'est personne qui ne sache que le caractère des races se maintient avec une persistance singulière, surtout quand, par une cause ou une autre, elles ne se mêleut pas à celles qui les avoisinent. C'est ainsi que les Bohémiens n'ont rien perdu de leur physionomie asiatique, et que les Juifs sont reconnaissables en quelque lieu que que soit, par leur teint olivatre, leurs cheveux crépus et couleur de jais, leur nez arqué et leurs yeux noirs et ronds. Les Goths, au rapport de l'histoire, étaient des hommes robustes; ils avaient le teint bianc, les cheveux blonds, une taille élevée, imposante et noble '. Voyons maintenant jusqu'à quel point ce portrait peut s'appliquer aux Cagots des temps modernes. Une lettre de M. Dabadie de Buziet, médecin très-instruit (dit Palassou) contient, entre autres choses, les passages suivants : * Je défie qu'on distingue en rien les Cagots des autres bahitants. Comme ces derniers, ils présentent des tejuts et des traits différents; on en remarque de hien faits, de mal tournés, de bons et de méchants, de riches et de pauvres, eu un mot, les mêmes qualités physiques et morales 2. « Le témoimage de M. Làa, médecin recommandable d'Arudy, est couforme a celui que nous venons de rapporter : « Il est impossible, dit-il, de faire quelque différence entre la classe des Cagots et nous 3. » Un autre observateur, né dans une commune qui, composée de cent quarante maisons, en contient au moins cinquante habitées par des Cagots, assirme que · leur teint n'est pas remarquable par une nuance particuliè-

^{1 «} Arund γάρ άπαντες τὰ σύματά τὶ εἰσι, καὶ τὰς κόμας ξανθοί . Δήκφαια τε καὶ ἀγαθοί τὰς όψεις. » Procop. Cæsar. de Bello Yandalico , lib. 3 . 60). 11.

tep. 11. - P Dignertation de Palasson, pag. 331. - A finisme

ro'; et M. Minvielle nous apprend qu'après avoir fait des rocherches relativement à leur constitution physique et à leurs qualités morales, il n'a pu découvrir chez les individus de cette caste la moindre différence, ni dans leur corps, ni dans leurs mœurs, ni dans leurs consciences 2. J. A. de Zamacola tient, à peu de chose près, le même langage . Cependant, comme nous l'avons dit, la tradition populaire n'est pas tout-a fait dans l'erreur, et elle est en partie confirmée par un temoignage précieux, par colui de Palassou lui-même, qui, comme on l'a vu. regarde comme invraisemblable que les Cagots tirent leur origine des Wisigoths on des peuples du Nord qui ravagérent la Novempopulanie vers le commencement de la monarchie française. « On voit chez eux , dit-il, des familles entières à blonde chevelure, avec un teint blanc et frais, qui joignent à la beauté du sang les avantages d'une taille haute et dégagée; on en remarque en outre où la couleur brune domine, et chez lesquelles la force, l'adresse du corps se déployent admirablement, quoique les individus scient d'une stature movenne. Tous ces dons de la nature leur sont communs avec les habitants originaires

That | 1a2 | 322. Palassou ne nous apprend pas quelle est cette com-nune : man vrausemblablement elle fait partie, comme Buriet et Arudy, de l'arrondissement d'Oloron, département des Basses Pyrenées. Quoi qu'il en soit, ce que MM. Dabadie et Las et l'observateur anonyme unt du ch son, re que man. Dabante et Lan et l'observateir anonyme ont derit des Cagots de leur voisinage, ne peut, à ce qu'il paratt, s'appliquer à ceux des Hantes-Pyrénées, « Cette population, dit M. Buate, pharmacien instruit d'Argelés, dans une lettre qu'il nous crivait le 28 novembre 1848, offre permi tous un teint basané, blême, blaffard, des cheveux touffus, noirs, roides, des yeux bleus. Elle est fort sujette aux scrophules, notamment au per , infirmaté qu'il faut peut-être afgibuer plutôt à l'aut stagnant et hum d'est de leurs behitations qu'en projet. d leurs habitations qu'a un vice d'origine. On pretend reconet hun 🧬 tialité les autres dus de cette caste à la conformation des oreilles, depou<mark>rvues</mark> du lote inférieur: Les pommettes des joues sont plus saitlantes que ches Bous. .

Préjugé tutineu, pag. 6.

Préjugé tutineu, pag. 6. estos fiagoles en Doden y en otros pueblos del Bearne, por si catre ellos hallaba, como supone el valgo, las orejas sin perilla, ó alguna otra diferen-

de ce pays '. - On ne saurait douter, après la lecture des passages qui précèdent, que les Cagots ne soient issus d'une race secondaire et même tertiaire; mais si la caste en question ne présente pas de type particulier, on peut dire anssi qu'elle n'en exclut aucun.

Voyons maintenant si l'histoire autorise à croire que les Cagots soient les descendants des Goths qui s'établirent dans une partie du midi de la France.

Dans le cours de l'an 416 de Jésus-Christ, ou au commencement de 417, Wallia, chef des Wisigoths, conclut avec le patrice Constance, général d'Honorius, un traité, par le-

cia que los distinguiese de las demas gentes, pero debo decir en huner de la verdad, que no hallé variedad alguna entre unas y otras personas en su capacidad, en sus costumbres, ni en su trato, y que léjos de ser invéciles y estupidos, me parecteron mas industriosos, aplicados y laberieses que lus demas gentes del país. » Historia de las Naciones Basoas, t. un, p. 218.

Un autre E pagnol non moins linstruit, Don Juan Crisésione de Vidaondo, l'un des plus notables habitants d'Elizando, m'écrivait, à la date du 13 décembre 1842: « Ni por su trage, ni por sus costumbres, ni por su idioma, ni por su fisonomía se diferencian de los restantes habitantes de este país; son generalmente laberiouse, tiemen hastantes habitantes, emigran tambien à otras provincias, y algunos de ellos na han dejado de adquirir ventajas. Hay tambien familias en otros pueblos de este mismo valle, y tambien fuera de él. »

⁴ Mémoire de Palassou, pag. 322, 323.

« Toutes les personnes que j'ai consultées, dit M. Barraut, médecin, m'em assuré qu'il n'y avait pas de plus beau sang que parmi les Cagois. Nous en avons quelques familles à B. [Bagnères] dont les hommes et les femmes sont blonds et remarquables par leur beauté.... » Ibidom, p. 325.

« La physionomie, en général, des Cagots réputés pur sang est opposée à celle des Bohémiens; beaucoup d'entre eux ressemblent aux peuples du nord: cheveux blonds ou chatains, surtout dans l'enfance; teint blanc, yeux bleus ou gris, nez court, doigts assez courts. » Lettre de M. Dominique David, ancien payeur d'armée, propriétaire à Itsatsou, en date du 19 mars 1843.

a Cette haine nationale pour les Visigoths était encore entretenue chez les Basques par les traits physiques des Agots. Ils conservaient œux de leur race : les yeux d'un bleu verdâtre, les cheveux blonds, la peau blanche, le teint pâle, et, ce qu'il y a de remarquable encore de nos jours, le carillage de l'oreille adhérent, et la botte osseuse très-épaisse. » Lettre de M. le vicomte de Belsunce, Méharin (canton d'Hasparren, dép' des Basses-Eyst-nées), 31 mars 1863.

quel il s'engages, entre autres chosés, à combattre les Alainis. les Vandales, les Silingues et les Suèves, qui avaient conquis l'Espagne. Après les avoir battus en plusieurs rencontres. il se rendit dans les Gaules, en 418, pour occuper la seconde Aquitaine et les terres dont l'empereur lui avait fait don, et il établit sa résidence dans la ville de Toulouse 1. Quelque voisia que fit le Béarn de cette nouvelle capitale, il ne parait pas qu'il fat compris dans cette cession, et P. de Marca pense qu'il fit partie de l'empire jusqu'à l'époque où Eurike, successeur de Wallia, en opéra la conquête, c'est-à-dire jusqu'en l'au 471 environ 2. Quoi qu'il en soit, les Goths n'en furent pas longtemps les maîtres; car Clovis ayant formé la résolution de s'emparer d'une partie des états d'Alaric II, il s'en suivit une guerre, que termina la bataille de Vouillé, où le roi des Francs tua de sa propre main celui des Goths. Avec lui s'éteignit la domination de ce peuple dans les Gaules, et les provinces qu'il occupait tombèrent au pouvoir du vainqueur 5.

Le Béarn ayant été une des dernières conquêtes des Goths, - doit-on présumer (dit Palassou, que nous croyons devoir citer, malgré l'incorrection de son style) que le temps qui s'écoula depuis, jusqu'à la défaite de l'armée d'Alaric, c'est-à-dire l'espace d'environ trente-cinq ans, pût suffire pour les nombreux établissements de la caste à laquelle ils auraient donné naissance? Cette possibilité n'est-elle pas difficile à concevoir, lorsqu'on se rappelle que le règne d'Euric qui voulait profiter des débris de l'empire, ne fut pas assez paisible pour laisser aux Goths le temps de contracter dans le

^{*} Histoire de la Gaule méridienale sous la domination des conquérents germains, par M. Fauriel. Paris, Paulin, 1836, in-8; tom. 2*, pag. 180-182.

² Hist, de Bearn, pag. 64. ⁶ Greg. Turen. Hist, secles, Franc., lib. 11, cap. 27;

Béarn des alliances que la paix seule est capable de favoriser; que les Goths, qui naissaient tous soldats, durent par
conséquent ètre sans cesse occupés à servir les projets de ce
prince..... Alaric son fils, qui lui succèda, fut, j'en conviens, un prince plus pacifique; mais il fallait conserver de
vastes états continuellement menacés; et, pour y parvenir,
la prudence ne semblait-elle pas exiger de retanir les Goths
rassemblés sous les drapeaux? Il ne paraît pas vraisemblable que cette nation belliqueuse, qui ne s'occupait ni des
arts ni des sciences, ni de la culture de la terrie, ait formé
les établissements auxquels on attribue l'originé des Cagots.
On peut dire à peu près la même chose par rapport à coux
qui sont répandus dans les autres contrées de la Nevetapopulanie.

« En supposant même que les Goths se fixèrent en Réara et dans les provinces adjacentes, doit-on penser qu'ils s'obstinèrent, après la victoire remportée par Clovis dans les plaines du Poitou, à ne pas quitter la nouvelle patrie qu'ils avaient adoptée, lorsqu'assurés des motifs qui avaient fait prendre les armes aux Francs, ils s'exposaient à se voir exterminés comme ememis de Jésus-Christ? Le chemis de l'Espagne leur était ouvert. Maîtres des passages dus Pyrénées, ils auraient fui vers une contrée qui, réduite sous leur puissance, leur offrait un refuge ! »

Les Goths d'Alaric qui ne périrent pas à Vouillé, na sont donc point les premiers Cagots. Voyons à présent ai nous les retrouverons dans les Arabes que P. de Marca et d'autres anteurs supposent être restés en Gascogne après que Charles-Martel eut défait Abderame. D'abord, rien dans la constitution physique des Cagots n'indique une pareille descendance, qui, a coup sur, aurait imprimé sur leurs fraits un

Mémoire de Palassou, pag. 238, 350, 11.11 m. 1 y ... 4

sceau caractéristique et durable; ensuite les raisons que P. de Marca fait valoir en faveur de cette opinion, ne sont que spécieuses et n'ont aucun fondement solide. « On leur donna la vic, dit l'historien du Béarn, en faveur de leur conversion a la religion chrestienne, d'où ils tirerent le nom de Chrestiens. La dernière partie de cette proposition est fausse, comme nous ne tarderons pas à le démontrer. Mais continuons l'examen des preuves dont. P. de Marca, étaye le système que nous combattons. Il veut que le soupeon de ladrerie se soit attaché aux Cagots, parce que les Arabes, dont il les croit sortis, étaient originaires de la Syrie, où la lèpre était endémique, et où avaient vu le jour Naaman qu'Élisée guérit de cette maladie, et Giezi, serviteur infidèle que le prophète frappa d'anathème dans sa personne et sa postérité!. Cette explication est ingenieuse, mais elle n'est que cela; rien ne nous prouve que les Aquitains aient considéré comme venant de la Syrie, les envahisseurs qui marchaient sous l'étendard de l'islamisme, et qui, en réalité, ne comptaient pas sculement des Arabes dans leurs rangs, mais aussi des Berbers et même des hommes d'origine germanique et slave?. Pour les peuples des provinces pyrénéennes, les hordes qui se ruèrent sur eux dans le huitième stecle, etalent des Sarrasins, c'est-a-dire des paiens, vénus: d'I spagee, et les chrétiens, en butte à leurs attaques, s'occupérent tout d'abord, on peut le croire, à v résister, et & réparer ensuite les dominages qu'elles leur avaient causés, plutôt qu'à se rendre compte d'où émmait l'autorité des generaux sarrasins et des émirs qui commandaient en Afrique et en Espagne. Si les Cagots furent appelés Gezituens, ce ne doit avoir été que bien plus tard, non pas dans le

Lepra Nasman adheretit tita et semini tuo naque in sempiterium, v Reres, ix. e. 5.

[·] Incasions des Sarrastne en France.... Par M. Reinaud, p. 208, 2084

but d'empêcher une importante tradition de s'altérer, mais par suite d'une méprise ' et de l'assertion d'un clerc béarnais, qui, nourri de l'Écriture-Sainte et plein de confiance dans l'accomplissement des prophéties, aura cru retrouver la race de Giezi dans les Cagots, dont il ne pouvait s'expliquer autrement l'état misérable. La découverte du clerc aura été d'autant mieux accueillie et propagée par le clergé, qu'elle fournissait une preuve de plus de la divine provenance des livres saints, et que probablement, à l'époque où elle eut lieu, les versions les plus contradictoires circulaient déjà au sujet de l'origine des Cagots; elle obtint d'autant plus de succès dans les masses, qui, d'ailleurs, n'y regardent pas de si près, qu'elle satisfaisait au désir de connaître qui se trouve chez elles développé jusqu'à un certain point, et qu'elle légitimait la proscription que leur éducation leur avait appris à faire peser sur ces infortunés. Dans cette circonstance, l'opinion émise par la science parvint à contrebalancer, même parmi le peuple, la tradition populaire qui désignait les Cagots comme les descendants des sujets d'Alaric; dans d'autres cas, on a vu cette dernière source de connaissances disparaître entièrement sous une couche savante, qui, à son tour, prenait la physionomie traditionnelle.

P. de Marca fait observer qu'on a toujours reproché aux Sarrasins, comme aux Cagots, l'odeur infecte qu'ils exhalaient, « ce qui est tellement vrai, dit-il, qu'ils estimoient que cette mauvaise odeur ne pouvoit leur estre ostée, que par le moyen du Baptesme des Chrestiens, auquel pour cét effet ces Agaréniens ou Sarasins présentoient leurs enfans, suivant leur ancienne coustume...., laquelle coustume les

⁴ En effet ce mot , que je n'ai trouvé dans aucune pièce ancienne , me paraît être tout simplement le mot espagnol *Gitano francisé* et anguenté, Ou suit que *Gitano* est la contraction d'*Egipciano*,

Turcs continuent encore aujourd'hui. » Fondée ou non; isithe accusation ne prouve pas que les Cagots descendent des Arabes; car elle a été portée contre bien d'autres peupliss, entre autres contre les Juifs 'et les Lombards, comme le semarque de Marca kui-même. Dans une circonstance, plunt Paul Diagre fait le récit ?, l'un des fils de Turisende, roi dans

DE SA PRANCE OF DECLIONAGEE.

Voyez les épigrammes de Martial, liv. Iv, épig. Iv; Ammien Marmiel lin, liv. xxII, ch. v; l'Itinéraire de Rutlius Numatianus, liv. 107, I. 257; Fortunat, liv. v; et surtout une note du R. P. Christophe Brower, à la fin des cruvres de ce dernier poète, édition de Mayence, Balthasar Lippins, 1603, in-1, pag. 138-143.

ישפח זרחטתן

« Rabbi Johanen dit: An moment où le serpent aborda Eve, il langa sur elle une souliture. Quant aux Israélites qui l'ent pas été présents lu mont Sinat, leur souliture a disparu; mais la souliture det (autres) middles qui n'ont pas été présentes au mont Sinat, n'a point disparu. » On renvoie à la même tradition dans deux autres passages du Thabangh;

On renvoie à la même tradition dans deux autres passages du Thabault traité Schabbath (du Sabbat), ch. 22, fol. 146 recto, et traité Abadd Spird (de l'Idoldtrie), ch. 2, fol. 22 verso; de même dans le livre calificitique Zoher, édition d'Amsterdam, tom. 10, fol. 126 verso.

Au reste, il faut dire que les rabbins prennent ce passage thalamathair.

Au reste, il fant dire que les rabbins prennent ce passage thalmuilités au figuré, ainsi que les autres passages de même nature; ils pensent que la la soulliere morale, c'est-à-dire aux passions humalités que la loi mossique preclamée sur le mont Sinni devait faire dispandité. Le célèbre Moise Malmonide, dans son Moré Nobouchim (Guide des Allheit, deuxième partie, ch. 30, en expliquant le sens ésotérique de plusions sudditions de la Genèse, s'exprime ainsi (je cite la traduction latine de Buitlest, Doctor perplesserum, p. 281):

Doctor perplexorum, p. 281):

« Ex dictio autem maximo admirandis, et secundum literam paradicida ac absurdio, est et hoe; (sod si solido hunc librum intellexeris, admirabilità quanta sepientia in illo latest, et quan eleganter cum natura hujus Unidida estatis comentiat): Ex quo serpens vendt ad Evam, humorem cel serial project in Evam (lis. eass): Israelitis, qui steterunt in monte Shill, sordes tila absterguntur: Gentibus, qui non steterunt in mente Shill, serdes tila absterguntur. Animum igitur intende et ad istad. »

sorder Mer non eleterguniur. Abbusan igster istenuv et se usum v Ac Mis Albein a pelve suelitis , quadreginia selupusaede juvenerajikin lellens , Ed Turisendum, eum que dudum bellum plastral, signiis (kiajibGépides, comparait ces derniers à des cavales paantes; dans une autre, en 770, le pape Étienne, à la nouvelle du mariage de Charlemagne avec Berthe, fille du roi Didier, lui écrivit, ainsi qu'à son frère Carloman, de ne point le consommer, sous peine d'excommunication, tant à cause que le roi leur père les avait déjà fiancés à d'autres filles illustres de France, que pour ne point souiller, dit-il, le très-noble sang des Francs, qui excelle par dessus tous les autres; avec la per-

rum profectus est, causamque qua venerat intimavit. Qui eum benigne suscipiens, ad suum convivium invitavit, atque ad suam dexteram, ubi Turismodus ejus quondam filius sedere consueverat, collocavit. Inter bec dum apparatus varii epulas caperent, Turiscudus jam dudum sessionem fili mente revolvens, natique funus ad animum reducens, præsentemque peremptorem ejus loco residere conspiciens, alla trahens suspiria, sese continere non petuit; sed tandem deler in vocem, prorupit : » Amabilis, inquit, mihi locus iste est; sed persona quæ in co residet, satis ad videndum gravis. a Tune regis alter qui aderat filius, patris sermone stimulatus, Langobardos interiis lacessere corpit, asserens eos, quia suris inferius candidis utebantur fasciolis, equabus, quibus crurum tenus pedes albi sunt, similes esse, dicens : « Fertidæ sunt equæ quas similatis. » Tune unus e Langobardis ad hæc ita respondit : « Perge, ait, in campum Asfeld, ibique procuidubie poteris experiri duam validæ istæ quas equas nominas, pravaleant calcitrare, ubi sic tui dispersa sunt ossa germani, quemadmodum vilis jumenti in mediis pratis. » His auditis, Gepidi, confusionem ferre non valentes. vehementer in tra commoti sunt, manifestasque injurias vindicare mituntar. Langobardi e contra parati ad hellum, omnes ad gladiorum capulos mane injiciunt. Tunc rex a mensa prosiliens, sese in medium objecit, suceque ab ira belloque compescuit, interminans primitus cum puniri, qui primus pugnam commississet, non esse victoriam Deo placitam dicens, ena a quis in domo propria hostem perimit. Sic denique jurgio compresso, jam dei ceps lætis animis convivium peragunt. Sumensque Turisendus arm rismodi filii sui , ca Alboin tradidit, eumque cum pace incolumem ad pa-tris regnum remisit. Reversus ad patrem Alboin , ejusdem conviya hine effectus est. Qui dum cum patre la tus regias delicias caperet, ordine cuncte retulit que sibi apud Gepidos in Turisendi regia contigissent. Mirantor qui aderant, et laudant audaciam Alboin, nec minus adtollunt laudibus Tr sendi maximam fidem. » Pauli II arnefridi... de Gestis Langobardon libri vi. lib. 1, cap. xxiiii, ed. Lugd. Batav. clo. Io. zcv. ii n-8; p. 22-20. L'auteur de cette édition , ainsi que Muratori, écrivent ce passage : « Fe tole is nt equa quas similatis. " Mais ce dernier n.et en note à fetide : And . et Mod. fatide sunt, inquit equa, quas similatis. Lind. fatide. Voyez le Rerum Italicarum Scriptores, tom. ler, 120 partie, Medioleni, MDGUXXII. in-folio; p. 420,



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

fide et très-puante nation des Lombards, dont la rece des lépreux tirait certainement son origine '.

P. de Marca poursuit ainsi: «Ayant recherché l'origine de l'imputation de la Ladrerie, et de la puanteur des Gentains ou Cagots, dans la race des Sarasins; on doit deriver de la mesme source, la marque du pied d'oye ou de canard, qu'ille estoient contraincts anciennement de porter.... Car comme le plus fort et le plus salutaire remede, qui soit proposition

"a Qua est enim, pracellentissimi filit, magni reges, tatis desiphicitical ut pentius voi dici tireat, quod vestra penelara Francorum genatignosti; super omnes gentes enitet, et tam splendiflua ac nobilissima regalis vestra potentia profes, perida, quod absit, ac fretentissima Longobardelli gente potentar: quo in numero projum nequaquem conquestator, del posetti pius natione et leprosurum genus oriri certum cet? Nullus enim, qui montem sanam habet, hoc vei suspicari potent, ut tales nominatusimi regis tanto detestabili atque abominabili contagio implicantur. Quo enimenoricietas luci ad tenebras, aut que pars fidels cum infideli? » Sacrosunets Concilia,... Studio Philip. Labbel, et Gabr. Cossartii, tom. vi, col. 1717, D. Recueil des Historiene des Gentes et de la France, t. v, p. 548, 1816, 18-5, 18-5, 18-7, p. 232.

To Cent voir dans le pied d'ole ou de camera le symbols de la bipparette

de la puanteux, n'y a-t-il pas lieu de croice que la fameuse come l'étauque, dont on moutrait le tombeau à Toulouse, et la status aux parielles de Saint-Marie de Hestes, élecése de Troyes, de Saint-Mente de Dijon, de Saint-Père de Nevers, de Saint-Pourçain en Auvergne, et ailleurs, et aux laquelle on à tan! discuté, n'était nouve chose que d'une part, M. Didron traite de conte archéologique l'assertion relative à l'enistance monumentale de co personnage, que d'une part, M. Didron traite de conte archéologique l'assertion relative à l'enistance monumentale de co personnage, que d'un surve cété, il assure que les statues des prétendus rois de France que d'un surve cété, il assure que les statues des prétendus rois de France que une tentre l'appa et l'alians sur le premier point, nous continueruns à cruse DD. Mabilien, Montfausen et Plancher, qui ont parlé des statues de la respectance de circus de crite avant 1884; a Li vilains Balance et d'un passage d'une pièce écrite avant 1884; a Li vilains Balance et d'un premite devent Nostre-Dame à Paris, et regarde les rois et dist : « Ve la Papin, vés-là Charlemainne. » Et en li coupe sa borse par deriere.

[&]quot;Delletin prehiologipus, publif por la contid hienrique des arts et menticipus.

Dentitus relaca. Peris, 4045, pag. 680; tem. 111, 1044, pag. 544. "11 rujus .

On Haden, tem. 11, pag. 688 , 538.

On Haden, tem. 11, pag. 688 , 111 .7 , 1110]

dans l'Alcoran pour la purgation des pechés, consiste aux lavemens de tout le corps, ou d'une de ses parties, que les Mahometains prattiquent sept fois, ou pour le moins trois fois chasque jour, on ne pouvoit conserver la memoire de la superstition Sarasinesque, par un Charactere plus expres, que par le pied de l'Oye, qui est un animal qui se plaist à nager ordinairement dans les eaux. » Je rends de nouveau hommage à l'imagination du savant prélat, d'autant plus volontiers que c'est elle qui a fait tous les frais de cette explication du signe auquel on reconnaissait les Cagots. Mais avant de chercher la signification du pied d'oye ou de canard, il eût dû, ce me semble, vérifier si cette désignation était juste, et ne se faire qu'à bon escient l'écho des arrêts émanés du parlement de Bordeaux '.

Pour représenter un pied d'oie sur un habit, sans employer le secours du dessin ni de la broderie, ce que les règlements n'eussent pu exiger des Cagots, attendu leur panvreté, il fallait au moins employer de l'étoffe jaune. Or, bien que ni de Marca ni aucun autre auteur ne nous apprennent la couleur du signe auquel on reconnaissait ces malheureux dans le Béarn, il y a tout à parier que ce n'était pas le jaune, vû qu'il était déjà affecté aux Juifs, avec lesquels

² Cette observation s'adresse également à le Duchat, qui a donné de la marque des Capots une autre explication. On les obligeait anciennement, dit-ii, de la porter sur leurs habits, « parce qu'on les prenoit pour également (comme les Vaudois) infectez de lépre et d'hérésie; et par cette marque, on les exhortoit tacitement à recourir aux eaux de la Grace, et à se lavre et relaver sans cesse, comme font les canards. » OBuvres de Maître François Rabelais, édit. d'Amsterdam, 1741, in-4; tom 1^{ex}, pag. 266, note 27.

² « Quoniam volumus, quod Judæi a Christianis discerni valeant et co-

w Quoniam volumus, quod Judzi a Christianis discerni valeant et co-gaosci, vobis mandamus, quatenus imponatis omnibus et singulis Jadais utriusque sexus signa, videlicet unam rotam de filtro, seu panno crocco in superiori veste consutam ante pectus, et retro ad corumdem cognitionem: cajus tota latitudo sit in circumferentia 4 digitorum; concavitas autem contineat unam palmam...» Charta Alphonsi, comitis Pictavensis, an. 1269. (Apud du Cange, Glos. ad Scriptores med. et inf. Latinit, infolio, t. m., col. 1566.)



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

le vulgaire n'a jamais confondu les Cagots, mais le renge, comme dans le Labourd et le pays de Soule, comme à I mande et à Bordeaux, où les Gahets, on l'a vu plus hai portaient une enseigne de drap rouge de la grandeur d'un gra blanc. Dans beaucoup de circonstances, ce serait perdre temps que de rechercher pourquoi l'emploi d'une couleur a été prescrit à l'exclusion de tout autre, car bien souvent ceux qui ont présidé à ce choix n'ont rien voulu rappeler, n'out cherché aucune allusion; mais ici le cas est différent. Les magistrats ont eu pour but de rendre sensible le soupçon de ladrerie qui s'attachait aux Cagots, et ils l'ont fait en leur ordonnant de porter cousu et bien attaché audevant leur poictrine, et en lieu descouvert et apparent un morceau de l'étoffe dont les lépreux portaient un manteau 1. Si maintenant on demande pourquoi on avait adopté pour les lépretix la couleur rouge, la réponse est facile: c'était pour les ve de plus loin.

Ce qui a pu contribuer à affermir l'opinion qui donne des

Cotte ordonnance a été reproduite par Louis IX dans les mêmes termés et la même année. Voyes les Ordonnances des Roys de France de la troissème race, t. 1", p. 294. Philippe III, on ne sait en quelle année, rédit un mandement pour ordonner l'exécution du réglement de ses plus. Voyes le même recueil, p. 312.

c Ledict jour (30 août 1520), a esté aussi arresté par massiché seigneurs que monseigneur provost fera diligence de trouver ung Jaquania, pastissier, qu'on dit estre ladre; l'amener ceans pour l'epprouver. » Bogistres de la Jurade, conservés à l'hôtel de ville de Bordenux; collètion de 1821, folto 9 recto.

« Au jour d'uy x- jour de septembre mil v- et xx, estans messeigneus les soubz-maire prevost Valier, Ramon-Coibo, Jossait, Leimé, Mense ét du Casse, assemblés en la moison de la ville, ont faict assembles en la moison de la ville, ont faict assembles en la moison de la ville, ont faict assembles en la moison de la ville, ont faict assembles en la moison de la ville, ont faict assembles en la moison de la ville.

a An jour d'uy xº jour de septembre mil vº et xx, estans messaigneme les soubx-maire prevost Valier, Ramon-Colbo, Jossait, Leisné, Meann è du Casse, assemblés en la maison de la ville, ont faiet assemblés méd-sieurs les modecins et barbiers de la ville pour epprouver ung nommé quenault, que l'on accusoit d'estre taiché de ladrerie. Losqueix eppressionens faietz en tiel ces requis, mendits seigneurs amprès la volution été desdicts modecins et barbiers que ledict Jaquenault estoit ladre, mondicts seigneurs luy ont dit presentement qu'il aureit ung mantean soups aves les cliquetis et gant, et l'yroit conduire jusques Agoutts in Bonges sergent de ceens, et tiels melades ent accessiumé extre mie. » Join

Cagots les Arabes pour ancêtres, c'est que ceux qui ravagèrent l'Aquitaine en 732, et qui en particulier pillèrent ét incendièrent la ville de Bordeaux, étaient venus dans cette province, au rapport d'un auteur presque contemporain. avec l'intention de s'y établir, et que dans ce but ils y avaient amené leurs épouses et leurs enfants ; mais cette circonstance prouve tout au plus que les Musulmans ne s'attendaient pas à un revers. Battus par Charles-Martel, les débris de l'armée d'Abdérame durent repasser les monts, car on ne peut raisonnablement supposer que les Arabes n'avaient ni gardé les passages ni fait aucune disposition militaire dans l'Aquitaine. « On ne peut croire, dit M. du Mège, à une telle imprévoyance de la part d'une armée d'invasion, qui devait assurer ses flancs et ses derrières, et préparer sa ligne de retraite pour le cas, très-présumable, d'un violent échec. Les Arabes étaient, d'ailleurs, maitres du revers méridional des montagnes qui nous séparent de la Péninsule, et les habitants de l'Aquitaine, postés dans les passages, n'auraient pu résister à l'attaque simultanée des troupes échappées au glaive de Charles-Martel et de cetles qui, de l'Espagne, seraient accournes à leur secours 🔭

Les Cagots sont-ils, comme le veut l'abbé Venuti, les descendants de ces premiers chrétiens qui sortirent des provinces de Guienne, de Navarre, du Béarn et du Languedoc, pour entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte, avant et après la célèbre époque des croisades d'Occident? Non, et comme l'auteur de ce système ne l'appuie sur aucune preuve, nous ne nous arrêterons pas à le combattre. Venuti semble avoir été amené à l'adopter, par la conviction qu'il

⁴« Deinde post decem annos cum uxoribus et parvulis venicates (Sarracent) Aquitaniam, Gallier provinciam, quasi habitaturi ingressi sunt. »
Pauli Warnefritti de gestis Langobardorum liber vi, cap. XLVI; ddition de Leyde, déjà citée, p. 248.

2 Statistique générale des départements pyrénéens, t. 11, p. 134.

gueit que les posmiers Cagots étaient atteints de la libre ce qui n'est fondé sur aucun témoignage, et il n'a trouvé d'autres moyens pour expliquer la présence de cette maladie chez ces malheureux qu'en supposant qu'ils l'avaient apportée d'Orient. « C'est de ces pays, dit-il, que ess devots Chrétiens l'apporterent en Europe, où ils la rendirent du moins plus fréquente et plus connue. » Nous sevons hien que des autorités fort respectables ont attribué aux pèlerinages l'introduction de la lèpre en Europe, et sa récrudescence aux Croisades; mais nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi '. Pour ne parler que de notre pays, les plus anciens monuments de notre histoire contiennent une foule de passages qui prouvent à n'en pas douter, die dans les temps les plus reculés de nos annales, il y avait un grand nombre de lépreux et d'hôpitaux exclusivement affectés à leur usage. Grégoire de Tours parle fréquentment des uns et des autres , et déjà avant la fin du sixième

Il existe un texte d'où il résulte clairement qu'un grand nombre pélerinages à la Terre-Sainte étaient entrepris par des lépreux gaulois espéraient trouver dans les caux du Jourdain, en s'y lavant sont le comme Nasman, la guérison de leur infirmité. Voyes le livre le Traité de la Gloire des Martyrs, de Grégoire de Tours, chap. XIX.

² « Ad cajus (sancti Hilarii episcopi Pictavionsis) beatum aspaterum multa quidem virtules ostensa narrantur, quas liber vita ejus coaffoli, fled tamen duo leprosi in eodem loco mundati sunt. » S. Georgii Florati li Gregorii apiscopi Turonensis Liber in gloria beatorum confusiorum, cap st; luter opera sua edita a domno Theodorico Ruinart, col. 804, D, anno cocc.xviir. 13 januar.

"Posthæc a lificato zenodochio teprosorum Sacerdos suburhano, in ejus basilicam confectis Abbatibus et omni clero, beatum corpus (Boildarati presbyteri) transtulit, et in basilica superiàs memorata summo studio sepelivit. » Id., cap. LXXXVI; ibid., col. 970, C, anno plix. 30 april. « Factum est autem quodam tempore, dum iter ageret ad visitandas fratres, ut occupante erapusculo ad haspitiolum diverteret leprosorum.

[«] Factum est autem quodam tempore, dum iter ageret ad visitandes fratres, ut occupante erapusculo ad haspitiolum diverteret leproseruta. Erant autem novem viri. susceptusque ab eis, statim plesus caritate lidjussit aquam calidam fileri, atque omuium pedes manu propria lavit, lipiustulumque spatiosum fieri procepit, ut omnes in uno stratu requiesserut, non abborrens iaride maculam lepre, quod chus factum fulcut, sildermientibus leprusis, hic inter decentationes pasimorum vigilions, extindit manum suam, et tetigit latus infirmi unius, statimque mundatus est: tat-

aiècle, les conciles avaient à plusieurs reprises porté leur attention sur ces infortunés. Un des canons du cinquième concile d'Orléans⁴, renouvelé en partie dans le troisième concile de Lyon², les recommandait à la sollicitude spéciale des évêques. Enfin, au VIII^c siècle, leur état attira les regards de Pepin le Bref, au point que ce prince rendit à leur sujet un règlement qui fait partie du capitulaire de Compiègne³. Plus tard, Charlemagne s'occupa d'eux dans un but de police⁴; et quelque laconique que soit le texte

tuque salubri iterum tangens alium, et ipse protinus est mundatus. Camque se sensissent redditos sanitati, tetigit unusquisque proximum suum, ut scilicet expergefacti rogarent Sanctum pro emundatione sua. Sed cum tacti ab invicem fuissent, et ipsi mundati sunt. Mane autem facto adspiciens omnes nitente cute effulgere, gratias agens Deo, et vale dicens, ac singulorum oscula libans, abscessit, » etc. S. Gregorii Turonensis Vite Patrum, cap. 1, nº 1v. (Ibid., col. 1149. SS. Lupicin. et Roman.)

1 « XXI. Et licet propitio Deo omnium Domini sacerdotum, vel quo-

4 « XXI. Et licet propitio Deo omnium Domini sacerdotum, vel quorumcumque hac cura possit esse fidelium, ut egentibus necessaria debeant ministrare, specialiter tamen de leprosis id pietatis causa convenit, ut unusquisque episcoporum, quos incolas hanc infirmitatem incurrisse, tam territorii sui quam civitatis agnoverit, de domo ecclesiæ juxta possibiliatem victui et vestitui necessaria subministret, ut non eis desit misericordim cura, quos per duram infirmitatem intolerabilis constringit inopia. » Concilium Aurelianense V. Anno Christi 549. (Sacrosaneta Concilia, ed. Philip. Labbeo, et Gabr. Cossartio, tom. v, col. 396, p.)

² a Placuit ctiam universo concilio, ut uniuscujusque civitatis leprosi, qui intra territorium c'vitatis ipsius aut nascuntur, aut videntur consistere, ab episcopo ecclesia: i; sius sufficientia alimenta, et necessaria vestimenta accipiant, ut illis per alias civitates vagandi licentia denegetur. » Conc. Lugd. nr. A. C. 583. Sacr. Conc., tom. v, col. 975, A. Citatur hic Canon in antiquis collectionibus Andegavensi et Divionensi, titulo De viduta, pupillis, et pauperibus.

* & Si conjugum after sit leprosus, potest alter cum illius consensu aliud intro conjugium.

a XVI. Si vir leproses mulierem habeat sanam, si vult ei donare commeatum et accipiat vicum, ipsa femina, si vult, accipiat. Similiter et vir.» Capitulare Compendier e factum anno Christi occivii. in generali populi conventu. Capitularia Regum Francorum, ed. Stephano Baluzio, t. 2, col. 184.

3 - XIII. De manu leprosi.

a XX. De leprosis, ut se non intermisceant alio populo.

Capitulare tertium anni occlexxxix. (Capit. Reg. Franc., t. 1, col. 244.)

٠:



qui témoigne de ce fait, il en résulte cependant d'une mainière évidente que les lépreux étaient alors asses nombreux pour alarmer le monarque relativement à la salubrité publique.

Au xr siècle, ils n'avaient pas diminué, surtout en Normandie, où le duc Robert le Magnifique leur portait upe affection particulière '. Dans une autre partie du royaume, un comte épousant une femme de son rang, s'engageait à ne la répudier qu'antant qu'elle deviendrait lépreuse 2: ce qui semble indiquer que cette maladie était alors assez commune. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que les malheureux qui en étaient atteints fussent généralement tenus ca quarantaine. A Cluny, par exemple, ils étaient admis à recevoir la communion des mains de l'abbé, comme nous l'apprend une curieuse anecdote, dont le héros est Goderanne, mort en 1076, abbé de Maillezais en Poitou 2. Il est vrei que

Nus n'out unques si chers lepros, Nus autres ne lor fist tel bien : Là entendoit sor tota rien.

(Chronique des Dues de Normandie, par Benoît, t. m, p. 511, v. 3004t.

2 c...et predictus Artallus comes non dimittet predictam Luciam, dum viva fuerit, per ullam occasionem, si leprosa non fuerit, etc.» Charta epontaliti quod ferit Artallus Méronis comes Palariensis Lucia comitteen, etc., etca 1060. Appendix Marce Hispanica, col. 1121.)

Lum llugoni pro cetaris acceptum faisse colligitur es Chronico Cluniacensi, in Bibliotheca Cluniacensi col. 1843. Ubi idem Godorannus monachus et capellanus ancti Hugonis appellatur. Huio officio incumbebat, cum sacram Eucharistiam, quam Leproco cuidam ministraterat sanctus Abbas, cum comitu asserantam, fide accomous absorbuit, quad discipuli sui facinus ipse Hugo miratus dicitur. Id refert Chronici supra laudati auctor, sed alium omni exceptione majorem proferimus testem. Hildebertum Cenomannensem episcopum, in quadem sancti Hugonis Vita, ubi oa de re sie loquitur.... Accidivantem ut co prasento, leproco cuidam per manus heati Hugonis Eucharistia traderstur. Qui dum suscepta sacri panas portione uti non posset, diaque luctotas in vacuum titeretur, sacramento cum salivis et screntibus herrendis visu ex ere lum titeretur, sacramento cum salivis et screntibus herrendis visu ex ere describus decidenti Goderanus utramque manum suppositi, et gloriesius de so, quam de quelibet hoste triumphana, adhibitum eri tetum absorbuit, Quo viso beatus Abbas obstupuit, craticulum Laurentii hoc aniasi termento die

le lépreux dont il est question dans ce récit pouvait être du nombre de ces malheureux que les abbayes étaient alors dans l'usage de recueillir et d'entretenir pendant toute leur vie. Dans un acte de 1096 environ, nous voyons Hélie de Didonne, Aricie sa femme et Hélie leur fils, sur le point de faire le voyage de Jérusalem, donner au monastère de Maillezais divers immeubles. De son côté, l'abbé Geoffroi leur accorde la société et le bénéfice de l'abbaye, et promet de nourrir un lépreux à leur intention, d'en prendre un autre après sa mort, et de lui rendre les mêmes soins '.

Ce qui a pu faire croire que les croisades avaient accéléré les ravages de la lèpre en France, c'est que l'époque à laquelle la première de ces pieuses expéditions fut achevée, coıncide avec l'ardeur de fondations religieuses qui se manifesta vers le même temps 2. On élevait de tous côtés des léproseries, dont certaines, comme celle de Chartres, qui fut achevée par les libéralités de Henri Ier, roi d'Angleterre (1199-1135) 2, étaient aussi remarquables par leurs dimensions que par leur architecture.

cens cese meliorem. » Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti, secul. v1, pars secunda, p. 316, ann. Ch. MLEXIV. Voyez aussi Histoire de Maille-zais...., par Charles Arnauld. Niort, Robin et Cie., 1840, in-8; chap. 1v, p. 73.

p. 73.

¹ Recueil de diplômes, chartes, notices et autres actes authentiques pour servir à l'histoire du Poitou, etc., par D. Fonteneau, conservé aux archives de la Vienne, à Poitiers; tout. xxv., pag. 163.

² a Charitate priorum frigescente comobitarum, exorti sont illo tempore diversorum dogmatum sectatores, scilicet Templarii Hospitalarii, Grandimontenses, Carthusienses, Cistercienses, xenodochia pauperum, conventus sanctimonialium, coadunationes leprosorum, et quorumdam novorum congregatio canonicorum. » Chronica Gaufredi prioris Vosiensis, cap. xxxi. sub anno circiter 1100 (Nova Bibliotheca manuscript. librorum Tomus secundus, p. 296.)

* A Secon etiam xenodochium elephantiosorum Carnoti manentium, opus videlicet pergrande ac miriticum, ipsius munificentia complevit. » Willelmi Gemmeticensis monachi Historia Normannorum Liber vm. csp. xxxII. (Historia Normannorum Scriptores antiqui, ed. Andrea du Chesse, p. 808, p.)

Oue dire maintenant des autres opinions émises sur Postgine des Cagots? Comme les deux prémières que nous avois déjà examinées, elles réposent presqué toutes sur PMSe que cette caste devait provenir d'un peuple vainen par les armes. Ainsi les auteurs nommés plus haut ont va dans ces parlas des testes d'Albigetis cohappés au massacre qu'en fit Simon de Montfort; mais ce nouvetu système, bien qu'adopté par les Cagots de la Haute-Navarre, dans la réquête qu'ils présentèrent au pape Léon X, à l'effet d'être admis aux sacrements de l'Église ', n'a pent-être que du vrui, sans présenter toute la vérité. Depuis longtemps les Cagots avaient perdu non seulement les chartes, mais encore les traditions relatives à leur origine ; ou, s'ils avaient conservé quelque chose de ces dernières, ce n'était qu'un souveur confus d'une imputation d'hérésie autrefois portés contre leurs ancêtres. Or, quelle hérésie pouvait-ce être, simon celle des Albigeois, la scule dont le peuple au xvr siècle cht gardé la mémoire? Mais tians cette circonstance ; les Cugots, contre l'ordinaire des autres populations, se faisaient moins vieux qu'ils ne l'étalent réellement; car les Albigeois, dit P. de Marca, « commencerent à paroistre en Languade environ l'année 1180, et furent ruinés l'an 1215, et neutsmoins les Cagots estoient reconnus sous le nom de Chrestient. des l'an misse, ainsi qu'on remarque dans le Chartulaire de l'Abbaye de Luc; et l'Ancien For de Navarre qui fut complé du temps du Roi Sance Ramires environ l'an 1074. fait montion de ces gens, sous le nom de Gaffot 1. - Ajoutons à cela

> A Chartres mist grant manantie A faire la maladerie, Uncor i puet l'om bien veeir Les grans ovres de son ayeir.

(Chronique dat dues de Normandie, par Baiell, L. 121, p. 208, p. 14072.)

Miet. de Nopre, p. 75, g. 752.

2 On a un ciriquest, pa ciriquesticulari di debitabli (f. 150.700 minus per qu'il faut penser de cotte dermiter asserbits.

que, si elle eût été complètement exacte, cette tradition eût régné de préférence dans les lieux qui furent le théâtre des croisades contre les Albigeois, c'est-à-dire dans le Langue-doc et dans l'Agenais. Or, nous ne savons pas qu'il en ait été ainsi.

Le système de Court de Gebelin, dépourvu de preuves comme il est, ne nous arrêtera pas longtemps; on a vu plus haut en quoi il consiste.

Quant à celui de M. Walckenaer, il est, comme tout ce que fait le savant académicien, excessivement ingénieux; mais il est fondé sur une fausse étymologie, et croùlera du moment que cette fausseté sera démontrée.

Passons maintenant aux diverses dénominations données aux Cagots.

L'opinion la plus généralement répandue sur l'étymologie du mot Cagot veut que ce soit la contraction de Caas Goths, qui, en béarnais, signifie chiens Goths. Cette étymologie, recueillie par Fl. de Ræmond, est adoptée par P. de Marca, Millin, Deville, du Mège, X. Durricu et autres écrivains. Scaliger, dans le premier Scaligerana, fait venir Cagot (qu'il écrit Cagoth) de Canis Gottus, et J. A. de Zamacola voit l'origine de ce mot dans le basque Gaukotes, dont la signification est bien différente.

Fl. de Ræmond regarde le mot Capot comme une altération de Cagot, et conjecture que le nom des Gahets peut venir de celui d'une secte d'hérétiques qui vivaient au v1º siècle. Il n'y a pas jusqu'au nom de Chrétiens, donné aux Cagots, qui

¹ Prima Scaligerana, nusquam antehac edita, cum præfatione T. Fabri... Groningæ, apud Petrum Smithæum. m.Dc.Lxrx. petit in-13;

p. 4.

² « Hayotes ó Cagotes , es voz Basca derivada de la palabra Gauhotes, que significa los de los despoblados ó argomales de la noche, esto es , los habitantes de las montañas despobladas de la parte de Francia, sin domicilio ni vecindad.» Hist. de las nac. Bascas. t. III, p. 213, 214, note 33.

ne le confirme dans l'opinion que leurs ancêtres avaient été retranchés du reste des fidèles, à cause de l'hérésie dans laquelle ils seraient tombés '.

Bosquet dérive le mot Capot de capo, qui veut dire chapon, châtre, en basse latinité, ou de capus, qui signifie, dans les auteurs du moyen âge, entre autres dans Théodulphe d'Orléans, un épervier, à capiendo.

P. de Marca, voulant expliquer le nom des Cagots, ne trouve rien de plus vraisemblable à proposer, sinon qu'on leur faisoit ce reproche, pour se mocquer de la vanité des Sarasins, qui ayans surmonté les Espagnes, mettoient entre leurs qualités, celle de vainqueurs des Goths... On prétendoit donc (ajoute-t-il) leur donner le tiltre de leur vanterie, en les qualifiant Chiens ou Chasseurs des Goths, par une signification active :... si l'on n'aime mieux croire que c'est un ancien Reproche, et terme de mespris tiré de ce convice de Concagatus, dont il est fait mention dans la Loi Salique... » Don Miguel de Lardizabal se range de cette dernière opinion ².

Le Duchat ne doute point que les Cagots ou Capots du Béarn n'aient été appelés de la sorte à cause des capes de ce pays, qu'ils étaient obligés de porter en tout temps, lors-

de J'ai aussi remarqué qu'en plusieurs lieux on les appelle Chrestiens, ce qui est advenu à mon advis, de tant que comme ont tousjours fait tous les heretiques, ainsi que remarque Sainet Hierosme des Luciferiens, et Sainet Augustin des Donatistes, et de nostre temps les Puritains : cus Gots se disoient les vrais Chrestiens, nom que le peuple a laissé à ces Cappets, soit par mocquerie, soit par coustume, s'estant les vrais Chrestiens contentez de retenir ce fameux et victorieux nom de Catholique. On les appetle aussi Gahets : peut-estre sont ce de ceste race d'heretiques, dont parle nostre Empereur Justinian, au tiltre de hareticés, qu'il appelle Gazaros, p. L'Antichrist, chap. XII, pag. 869.

^{2 « (}Nros, à mi ver mas probablemente, piensan que se tomó de aqual Concegatus, término vilipendioso, de convicio, y de denucto, con que la Ley Sálica se pena de qualta probibe insultar à etro, » Apologia per les Agétes, p. 9, 10.

qu'ils paraissaient en public. « Et comme les Sarrazins, ajoute-t-il, ont régné longtemps en Espagne, de là vient aussi le reproche qu'on fait aux Espagnols de sentir le faguenat '. . A. F. Jault tire du latin cacatus l'étymologie de Cagots, qui, dit-il, est la même que celle de Caqueux .

On se rappelle que Vanque-Bellecour, dont nous avons déjà cité le factum contre les Cagots de Monbert, imagine l'étymologie suivante pour l'explication du nom de Gezitains; il assure que « le mot Yezite est un composé de celui de Yezith, grand Emir, ou Califfe des Sarrasins. - Comme nous l'avons démontré plus haut, si les Cagots ont été désignés par le nom de Gezitains, ce n'est que dans quelques pièces peu anciennes et par une extension vicieuse du mot Gitanos, qui appartient exclusivement aux Egyptiens ou Bohémiens.

Borel, qui écrivait en 1655, mais dont le Trésor de Recherches et Antiquités gauloises et françoises, imprimé pour la première fois cette année, a été réimprimé à la suite du Dictionnaire de Ménage, nous laisse libres de chercher la racine de Cagot soit dans le grec, soit dans une langue, mais je ne saurais dire laquelle, qui posséderait le mot agotes avec le sens de sarrasins, ou d'adopter l'étymologie béarnaise mise en circulation par Fl. de Ræmond et plus encore par P. de Marca 3.

¹ Dictionnaire etymologique de la langue françoise, par M. Ménage, édition de m.ncc.L. tom. 14, p. 284.

¹ lbidem, p. 204, art. caqueux.

4 a CAGOT, et bon; de xayabu, ou de caasgoths, c'est à-dire, chiens Goths, selon de Marca; ou de agotes Surasins. Cela signific aussi un Ladre: et Capoterie, Ladrerie: car il y a un serment du Seigneur de Bearn, au livre des Offices de France, nu on voit ces paroles qui le prouvent : Caperaas, Espitalées, ny Cagots, no pagaran Tulhas, etc. Et plus has: Lus Gleisus et Cayotariez. D'ou peut estre venu le mot de ladre espot. » Dictionnaire des termes du vieux françois. A Paris, ches Brimson, u. acc. L. in-felie, page 34. Le serment du geigneur de Mênca cité dans ce passage n'est autre chose que les Fors et coutypes de pa gant,



D. Louis le Polletier donne l'explication suivante du nom. des Cacous · • Ce nom est, si je ne me trompe, vanu du Erancois Caque, petit tonneau, prononcé par nos Bratons Gaget qui ne devroit se dire que des Tonneliers: mais pourquoi. y comprendre les Cordiers? Je croi que cette prégention populaire vient de ce que ces deux sortes de métiers s'exercent ordinairement hors des villes, ou dans les fauxbourgs. l'un parce qu'il faut de l'espace en longueur, pour faire aes cordages, et l'autre parce qu'il fait beaucoup de bruit: ca ce qui n'étant pas compris par la populace, elle aura attribué cette séparation à la lépre Judaïque, que la Loi Sainte, excluoit de tout commerce avec les sains. Je me souviene qu'à l'extrémité d'un des fauxbourgs de la ville du Mans, y a une maladrerie, dite vulgairement le Sanitas de Saint Gilles, et que les habitans de ce lieu sont qualifiés les Cagous de Saint Gilles, lesquels sont tous de la lie du peuple, et plusieurs sont Cordiers et Tonneliers. Voilà douc le nom. de Cacous un peu altéré, lequel est douné aux voisins d'un hôpital de lépreux, et séparé comme un corps particulien du reste de la ville, où ils forment une petite Paroisse; et parce que ces gens sont presque tous pauvres, ou a fait de ce nom Cagous, le verha Cagousser, pour Gueuser, c'este à-dire, demander l'aumône, et être vagabond. On nomme aussi Cagous une tasse de terre que les gueux portent aven cux. Les Hauts-Bretons nomment les hommes de ces deus métiers, scavoir, Cordiers et Tonneliers, les Caquins, En ces trois différentes prononciations d'un même nom, se trouve toujours la caque, qui sent le hareng. Le Coquin ne s'en chigne pas beaucoup, et sent encore plus la cuisine, Coqui-

de nt la première rubrique est ainsi conçue : Lé Jurament deu Senhor de Bearn. Voyez, au reste, Trois livres des Offices de France.... Per Mr E. Girard... Le tout verifié... Per M Jucques Johy, etc. A Redi, chez Estienne Richer, m. nc. axxynn. deux volumes in hille ; lett. Te liv. 17, titre 1211, peg. 507.

na, qui semble et peut être le féminin de Coquinus, pour Coquus. Quant à ce vaisseau dit Caque, qui a la réputation de mauvaise odeur, on a pû en faire un usage plus sordide que celui d'y arranger du hareng, qui est de s'en servir sous une chaise percée; et on a pû faire ce nom de Cac'h, etc.

Venuti est persuadé que le nom des Cacous a été tiré du grec par quelque médecin; quant à Cagots et Gahets, il regarde comme vraisemblable que ces mots ayent été formés de la Langue Allemande ou Celtique, plutôt que du nom des Goths et des Wisigots: les Cagots ou Gahets (ajoute-t-il) n'ont donc point donné le nom à la Nation des faux dévots, mais au contraire ils l'ont emprunté d'elle 2. »

Court de Gebelin assure que le nom donné aux Cagots et aux Cacous « est le mot Celtique Cach, Cakod, Caffo, qui signifie puant, sale, ladre. »

Baurein veut que le dénomination de Gahet dérive du verbe gascon gahar, qui signifie s'attraper, s'attacher, s'accrocher, sans doute, dit-il, parce que les Gahets étaient atteints d'une maladie qui se communiquait aisément.

Ramond, comme nous l'avons vu, rejette l'opinion de ceux qui croient que le nom des Cagots vient de Caas-Goths, et penche vers l'explication de Court de Gebelin.

Laboulinière semble tirer l'étymologie du nom des Cagots (qu'il dit se nommer Caffos dans les Alpes : ce qui est faux) d'une langue africaine : c'est au moins ce que laisse entendre la note suivante de son Itinéraire 4 : « M. Bruce , au sujet de l'Abyssinie, dit que le mot gafat veut dire oppri-

C'est l'opinion de Pasquier, qui dit : « Got en langue Germanique et Françoise significit Dieu, et de là nous tirons les mots de Bigot et Cagot, pour denoter ceux qui avec une trop grande superstition s'adonnent au service de Dieu. » Les Recherches de la France... A Paris, chez Laurens Sonnius, M. DC. XXI. in-folio, livre VIII, chap. 2; p. 679, C.

² Rocherches sur les Gahets, p. 141. 3 Variètés Bordeloises, t. 14, p. 258; t. 17, p. 16.

⁴ Tome 1⁴, p. 73.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

mé, arraché, repoussé, chassé par la violence; et il parté d'une nation de ce nom qui semble avoir fait partie des tribus persécutées par Roboam, fils et successeur de Salomon.' Peu avant, il parle d'une autre peuplade condamnée à servir les rois des agaazi ou des pasteurs, à cause de la malédiction de Chanaan, et qui de temps immémorial porte l'eau et coupe du bois. (Voyage aux sources du Nil, tom. n, p. 223 et 225.) » Plus loin, p. 79, Laboulinière s'exprime aimi dans une autre note: « Le plus probable est que cette dénomination nouvelle de Cagots est une altération des auciennes, et qu'elle n'a été employée comme elles, qu'en signe de mépris. Dans la Romagne et à Naples, on appelle du nom de Caffoni les gens de la campagne les moins civilisés et les plus grossiers. »

A son tour, M. Charles Nodier, recherchant l'étymologie du mot Cagot, n'est pas éloigné de la demander à la langue grecque: « Je ne suis pas trop porté (dit-il) à chercher des étymologies grecques aux mots qui paroissent anciennement naturalisés dans notre langue; mais je conçois qua, à une époque plus voisine, on ait substitué au nom de casta de ces malheureux un nom grec qui consonnoit peut-être avectui. Karde signifie malus, improbus, ignobilis.

Quant à l'étymologie de cagot, pris dans l'acception? d'hypocrite, il ne faut pas la chercher ailleurs. Il est à re- "marquer que les cagots s'appeloient aussi chrétiens. Chi' dernier nom ne pouvant être injurieux pour désigner un dévôt outré, on se sera servi de l'autre, qui se prenoît depuis longtemps en mauvaise part. Il est probable encore que les misérables dont je parle, restant fidèles à la communique catholique, les réformés en auront pris l'idée de confondre tous les partisans de l'Église romaine sous la même désignant de l'autre, qui se monte pas au-delà de la réforme. Voyes Rabelais, qui se

MIST, DOS BACOS MAUDEENS, L

aget sonvent du mot de cagot, et qui l'accompagne presque tonjours de celui de bête puante. La lèpre et la puanteme étoient deux des reproches que l'on faisoit aux cagots.

« Nous avons eu.la même libéralité à l'égard des Juifs ,, tant, la société est invariable dans ses préventions, et les proseripteurs délicats dans le choix de leurs prétextes . »

Mais la plus curieuse étymologie de ce mot, est celle que luija récemment donnée un auteur qui, ce nous semble. anrait dû s'en dispenser, eu égard à la gravité du sujet. Voici comment s'exprime M. Pierquin de Gembloux dans son, livre des patois et de l'utilité de leur étude 2: « Dans qualques unes de nos provinces les crétins portent le nome de cagots. On a vainement recherché l'étymologie gracieuse de ce binome, inintelligible aujourd'hui. Cependant cette dénomination ne sigure pour la première fois que dans la nauvelle coutume de Béarn réformée seulement en 1551, tandis que les manuscrits portent chrestiaas, c'est-à-dire caux à qui le ciel appartient, les pauvres d'esprit, les persannas tutalaines des familles, les chrétiens par excellences La pourrait bien être l'origine tant cherchée aussi de crétin. qui ressemble tant à chrétien. Marca pense que le mot francais de caget vient du Béarnais Caas Goths. Nul doute quant à la première pentie de ce binome, car on a pu vouloir représentar ainsi métaphoriquement l'attachement extrêmades cagots pour le foyer domestique. La seconde suppesition, ne me parait pas aussi probable. Peut-ètre aura-t-on dit amoureusement d'abord caas gros, comme on dit encore mon.gros amour, et l'on aura sini par supprimer le s, tout

Paris, chez Techener, 1841, in-8; p. 124.

^{*}Epquen critique des Dictionnaires de la langue françoise, ?.
Paris, Delangle frères, M. DCCC. XXIX. in-8; p. 85, 86.

*Histoire littéraire. philologique et bibliographique des patols. A
Paris, cher Techenge. 1814 in. 8. p. 1021.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

comme on n'a fait qu'un mot des deux expressions. » Nous sommes tente de demander excuse au lecteur d'avoir in des dans un livre sérieux une boullonnerie semblable.

Mais les noms que nous venons d'énumérer ne solit les seuls qui aient été donnés aux Cagots; ceux du versant méridional des Pyrénées étalent non-sculement appe Agotes, mais encore Sistrones ou Chistrones, Miseles, etc. Ce dernier mot ne doit point nous embarrasser : ce ne autre chose que notre mot meseaux, qui était syllonyme lépreux, et qui, sous sa forme espagnole, laisse en co micux voir sa racine latine. Celle de Sistrones ou Chisare est plus difficile à découvrir, et l'ou chercherait vainement ce mot dans les dictionnaires espagnols les plus étendus. Hons sommes porté à croire que c'est un terme d'injure analogue à celui de quistoun, que B. de Roquefort a consigné hans son Glossaire de la langue romane, avec le sens de mendidat, queteur, ou à celui de quistron, qu'on lit dans le Lai d'Harelok le Danois*, et que nous avons peut-être eu tort de traduire par marmiton. Notre mot cuistre, il est vrai, avait

' « Ponderaron por afrentosas... y están comprehendidas las que a está parte hazen las contrarias, llamandolos Agotes, Chistrones y Leprocas. » Factum pour les Agots de la vallée de Baztan, déjà cité.

« ... eran y habian sido Agotes, Sistrones, Miseles y Ladres de san Lazaro por tales habidos, tenidos y nombrados y comunmente reputados, en voz y fama publica de todo el Valle; y... no eran los demandantes admitidos en los Concejos y Ayuntamientos de los Lugares y Valle de Bastan, por ser, como es, la dolencia de los dichos Agotes, Sistrones, Miseles, muy contagiosa a los que con ellos conversaban, » etc.

a... han cometido nuevo delito; pues los tratan de Agotes, expulsos y otros nombres de injuria, a etc.

Hecho aj ustado, dėja citė.

Pur la franchise que il out, Entre eus le tencient pur sot; De lui fesoient lur deduit, Cuaran l'appelloient tuit; Car ceu tencient li Breton En lur language quistron.

Édition de Paris, mococaxxim, in-8; pag. 9, v. 255,

292 HISTOIRE DES RACES MAUDITES DE LA FRANCE, ETC.

une signification à peu près semblable, qu'il a perdue pour celle d'homme pédant et grossier. Viendrait-il, comme le veulent Ménage et B. de Roquefort 2, de coquister, fait de coquus? de coquere, comme penchent à le croire les compilateurs du Dictionnaire de Trévoux, ou, suivant d'autres, de l'allemand * Kuster', qui signifie un serviteur d'église? Nous ne prendrons pas sur nous de le décider; nous nous bornerons à rappeler que les Cagots, considérés comme lépreux, relevaient, à ce titre, de l'autorité ecclésiastique, bien que dans le Pays Basque ils fussent plus particulièrement dans la dépendance de la noblesse.

de collège.

2 Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, Decourchant, 1829, in-8; tom. 1⁴⁷, pag. 217, col. 2.

6 Ce mot ne dériverait-il pas du mot latin custos?

Comme on le sait, on donnait autrefois ce nom par injure aux valets

CHAPITRE V.

Origine des Cagots; étymologie des différents noms qui leur uns été donnés.

Charlemagne, appelé de l'antre côté des Pyrénées par les prières et par les plaintes des chrétiens qui gémissaient sous le joug des Arabes ', aussi bien que par les communications que lui avait faites l'émir Soliman el Arabi, était entré en Espagne à la tête de forces considérables. Il devait , à ce qu'il semble, être secondé par les populations chrétiennes de la vallée de l'Ébre soumises aux infidèles et par un parti nombreux de ces derniers ; mais la coopération qu'il en attendait se borna à peu de chose : aussi le grand empereur, craignant d'avoir à soutenir une lutte inégale contre les populations musulmanes du bas Ébre et de l'Espagne orientale qui s'armaient et venaient en toute hâte au secours de Saragosse, leva le siège de cette place et reprit le chemin de la Gaule.

Annales Francorum Motenses, sub anno 77%. (Recueil des Hist, des Gaules el de la France, tom. v. p. 343, 2.) — Vita sancti Genuif con fessoris. (lhidem, p. 470, A.)

« Bientôt après lui, dit M. Fauriel, et comme sur ses races, l'on vit accourir en Septimanie et dans les autres parties de la Gaule voisines des Pyrénées des chrétiens espagnols, et même des Arabes, qui venaient chercher un refuge en-deçà des montagnes. C'étaient les plus compromis des partisans de Charlemagne, livrés par sa retraite précipitée aux persécutions du parti victorieux et fuyant pour s'y soustraire. Leur postérité subsista longtemps dans le midi de la Gaule, distincte du reste de la population et l'objet spécial de la protection des rois Carlovingiens!. »

Ge fait est attesté par un diplôme de Charlemagne de l'an 812, dont voici la traduction:

- «Ceci est le mandement de la concession et de la donation que l'empereur Charles a faites aux réfugiés espagnols.
- « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Charles sérénissime auguste, couronné par Dieu, grand, pacifique empereur, gouvernant l'empire romain, et, par la miséricorde de Dieu, roi des Francs et des Lombards, à Bera 2. Gauscelme 5, Gisclafred 4, Odilon 5, Ermengar 6, Ademar 7, Laibulf , et Erlin, comtes. Sachez que ces Espagnols de

⁴ Histoire de la Gaule méridionale, etc., tom. III, p. 349.

⁸ Bera, comte de Barcelonne et duc de Septimanie, Goth de naissance. Yoyez sur lui l'Hist. I. génér. de Langued., t. 1-2, p. 462, etc.

Comte de Roussillon, fils de saint Guillaume, duc de Toulouse. Voyez, sur ce comte, l'ouvrage déjà cité, p. 464, 468, 469, etc. 4 Vraisemblablement comte de Carcassonne. Voyez l'Hist. de Langued.,

t. ter, p. 474 et suiy., 517, 518, etc.

5 Odilon, comte de Bezalu dans la Marche d'Espagne. Voyez Marces

Hispan., p. 348; et l'Hist. de Langued., t. 1", p. 474.

Ermengar, comte d'Empurias, cu nommé dans les Annales d'Eginhard, à l'année 813 (OEuc. compl., édit. de M. Teulet, t. 1", p. 368), dins les Annales de Loisel et dans la vie de Charlemagne par un molan d'Angoulème. Voyez le Recueil des Hist. des Gaules, t. v, p. 68, C; es 186, B.

⁷ Ademar devait être comte de Béziers ou de Gironne. Même observa-

tion pour Erlin.

On connaît un Leibulfe, qui, à ce qu'il paraît, était comte de Narbot

en 812; on trouve également un comte d'Aries de ce nom, qui set pu

votre juridiction, Martin, prètre, Jean Quintila, Calapodius. Asinarius, Egila, Etienne, Rebellis, Ofilo, Atila, Fredemir. Amabilis, Christianus, Elperic, Homodei, Jacentus, Esperandei, et encore Etienne, Zoleiman, Marchatellus, Teodald. Paraparius, Gomis, Castellanus, Ardaric, Wasco, Wigise, Witeric, Ranoid 1, Suniefred, Amancio, Cazerellus, Langobard, Zate, soldats , Odesind, Walda, Roncariolus, Mauro, Pascales, Simplicio, Gabinius, Salomon, prètre, se rendant, auprès de nous, nous ont informé qu'ils étaient en butte à une foule d'oppressions de votre part et de celle de vos subordonnés. Et ils nous ont dit que plusieurs habitants de vos cantons s'approprient des portions de notre fisc en se servant les uns aux autres de témoins relativement à la propriété, qu'ils les en chassent contre toute justice et qu'ils les en dépouillent, malgré l'investiture que nous leur avons donnée depuis trente ans ou plus, des terres qu'ils ont retirées de l'état de friche au moyen de notre concession et de notre licence. Ils disent encore que vous leur avez enlevé des domaines qu'ils cultivaient, et que vous avez autorisé ves huissiers à exiger d'eux par force des beboranies. C'est pourquoi nous avons ordonné à Jean, archevêque et notre

être le même que le précédent, et qui peut avoir passé successivement de comté de Narbonne à celui d'Arles. Voyez l'Hist. de Langued., tem. 🗫 pag. 474, 475, 492-494, etc.

' Il faudrait lire, ce me semble, Calopodius; du grec selles (been) et nos (pied).

1 Probablement Ranold.

Les auteurs de l'Hist. de Languedoc écrivent Militole, comme si c'éta

le nom d'un des réfugiés.

* Saiones. Voyez, sur ce mot, le Glossaire de du Cange, édit. in-fal., tom. vi, col. 65, 66; et l'ouvrage de J. Grimm, intitulé Deutsche Reshte-Alterthümer, pag. 765. On rencontre fréquemment de page dans les fueres de Navarre avec le seus d'alguacil, de mayoral; et dans le Fuere Juage, avec celui de ministre du roi, juge.

go explique ce mot par Praestationis species, et cite e tyre sea Glossaire, édit. de m. nor. xxxxx., col. 1988. b Du Can passage. Voyes son Glosseire, édit. de sr. nor. Exxsts., col. 1006. * Co Jose était archevêgue d'Arles, son nom figure parest esus d

envoyé impérial, de se rendre auprès de notre cher fils le roi Louis et de lui exposer ces faits dans tous leurs détails. Nous lui avons recommandé de s'y rendre en temps opportun, asin que, vous étant aussi rendus devant lui, il fasse décider de quelle manière ces Espagnols doivent vivre à l'avenir. A ces causes, nous avons ordonné que ces lettres fussent faites, asin que vous ni vos subordonnés ne soumetticz à aucun cens ni ne dépouilliez de leurs propriétés nos Espagnols, qui sont venus d'Espagne sur notre foi, et au moyen de notre concession ont cultivé les terres en friche; mais qu'au contraire, aussi longtemps qu'ils seront fidèles à nous et à nos fils, vous les mainteniez, eux et leur postérité, dans la tranquille possession des domaines qu'ils tiennent depuis le terme de trente ans. Et tout ce que vous ou vos subordonnés vous avez fait ou pris sur eux contre la justice, vous devrez le réparer en totalité, si vous voulez mériter la grace de Dieu et la nôtre. Et pour que vous ajoutiez plus de foi à ce mandement, nous l'avons fait sceller de notre anneau. Guidbert, diacre, l'a collationné à la place d'Ercanbald.

- Donné le 4 des nonnes d'avril, la douzième année de notre empire (le Christ nous étant propice), qui est la quarante-quatrième de notre règne en France, et la trentebuitième de notre règne en Italie, indiction cinquième.
- « Fait heureusement à Aix-la-Chapelle dans le palais royal, au nom de Dieu. Amen '. »

Cette pièce donne lieu à deux observations. Première-

gnataires du testament de Charlemagne. Voyez, sur ce prélat, le Gallie Christiana, tom. 1er, col. 585.

⁴ Capituluria regum Francorum, ed. Stephano Baluzio, tom. 102, col. 499-502.— Recueil des Historiens des Gaules et de la France, tom. v. pag. 776, 777. Cette même charte se trouve également col. 36, 20 xvi, des preuves du tome premier de l'Histoire générale de Languedoc. (Nouvelle édition, tom. 11, pag. 601.) Voyez aussi pag. 678, liv. 22, 20 LEEE.

ment il en résulté clairement que les réfugiés dont il y est question étaient ceux-là même ou les fils de ceux qui avaient suivi Charlemagne à son retour en France. On voit par leurs noms qu'il y avait parmi eux, outre les descendants des Espagnols latinisés, des Goths et des Arabes! En second lieu, ce diplôme constate les travaux agricoles et l'état misérable de ces émigrés, que la protection de l'empereur n'avait pu garantir des mauvais traitements des indigènes, ni des exactions et des spoliations des officiers chargés de veiller à leur défense.

Il parait que l'archevêque Jean s'acquitta de la mission qui, suivant le diplôme, lui avait été confiée; car trois ans après, Louis le Débonnaire, remplissant les intentions de son père à l'égard des réfugiés, leur donnait la constitution et les priviléges suivants:

- Ceci est le mandement de la rémission ou concession que l'empereur Louis a faite aux Espagnols qui se sont réfugiés auprès de lui.
- Au nom du seigneur Dieu et de notre sauveur Jésus-Christ. Louis, par la volonté de la divine Providence, empereur auguste, à tous les fidèles, présents et futurs, de la sainte Eglise de Dieu et de nous, habitant dans les parties d'Aquitaine, de Septimanie, de Provence et d'Espagne. Comme nous pensons qu'il n'est échappé à la connaissance d'aucun de vous comment quelques hommes, à cause de l'injuste oppression et du joug très-cruel que la nation sarrasine, ennemie mortelle de la chrétienté, faisait peser sur teurs têtes, abandonnant leurs demeures et leurs patrimoines, en Espagne pour se réfugier auprès de nous, se sont ren-

^{&#}x27;Les noms propres d'origine germanique qui se lisent dans cette piéce sont, outre ceux des comtes francs, Egila, Offio, Atlia, Fredemir, Elperie, Teodald, Ardario, Wasse, Wigise, Witeric, Ranold, Suniefred, Langebard, Odesind et Walda; les noms d'origine arabe, Zeleiman et Zate.

dus, pour y habiter, en Septimanie et dans cette partie de l'Espagne qui a été réduite en solitude par nos comtes des frontières, et, s'affranchissant du pouvoir des Sarrasins, se sont soumis au nôtre de leur libre et plein gré; de même nous voulons qu'il vous soit connu à tous que nous avons reçu ces hommes sous notre protection et sauve-garde, et décidé de les tenir en liberté.

Article Ier.

« Qu'ils aillent à l'armée avec leur comte, de la même manière que les autres hommes libres, et qu'ils ne négligent pas de faire sur nos frontières, sur l'ordre raisonnable et l'avis du même comte, les gardes et le guet, que nous appelons vulgairement wacta; qu'ils donnent le gite à nos envoyés impériaux ou ceux de notre fils qui seraient dirigés vers ces provinces suivant le besoin des circonstances, ainsi qu'aux députés qui viendraient vers nous des provinces d'Espagne, et qu'ils leur fournissent des chevaux; mais aucun autre tribut ne soit exigé d'eux, ni par le comte, ni par ses hommes, ni par ses agents.

Article II.

« Qu'ils ne refusent pas de venir au tribunal de leur comte pour les causes capitales, comme homicides, rapts, incendies, pillages, amputations de membres, vols, larcins, attentats contre les biens d'autrui, et toutes les fois qu'ils auront été accusés au civil ou au criminel par leur voisin, et appelés en justice. Quant aux causes de moindre importance, il continuera de leur être permis de les vuider réciproquement entre eux, suivant leur coutume, comme on sait qu'ils ont fait jusqu'à présent.

Article III.

Et si quelqu'un d'eux attire d'autres hommes, de quelque part qu'ils viennent, dans l'endroit qu'il aura choisi pour l'habiter, et les fait demeurer avec lui dans sa portion qu'on appèle adprisio 2, il pourra user de leurs services sans contradiction ni empéchement de personne, et il lui sera permis de les obliger à se juger entre eux relativement aux causes dont ils peuvent connaître. Quant aux causes ou actions criminelles, elles seront réservées à l'examen du comte.

Article IV.

• Et si quelqu'un de ces hommes qui aura été accueilli par l'un d'entre eux et établi sur son domaine, abandonne l'endroit, néanmoins le lieu délaissé ne sera pas retranché de la propriété dont il faisait jusque-là partie.

Article V.

« Si, à cause de la douceur et de la mansuétude de leur comte, ils lui donnent quelque chose à titre d'honneur et de respect, cela ne sera pas pris comme tribut ou redevance quelconque, et le comte ou ses successeurs ne le regarderont pas comme coutume; il ne les forcera pas non plus à lui préparer des logements ou à lui donner des chevaux de charge, à lui ou à ses hommes, ni à lui payer d'autre impôt, tribut ou redevance, que ce qui a été exprimé plus hauti Mais il sera permis tant à ces Espagnols qui pour le présent résident dans les lieux susdits, qu'à ceux qui, fuyant la domination des infidèles, viendraient encore sous notre foi, et qui, s'établissant dans des lieux déserts et incultes avec notre permission ou celle de notre comte, y élèveraient des édifices et cultiveraient des champs, de vivre en liberté de la manière susdite, sous notre protection et sauve-garde; pourvu que dans l'occasion ils s'acquittent avec zèle et fidélité, envers notre comte et envers ses hommes, de ce qui a été spécifié plus haut.

² Ce nom désignait spécialement la condition des terres des Wisignths dans le midi de la Trapec. Tomos, à se sujet, le descriéme édition de l'Eleloire générale de Languedes, additions et notes du liv. xx, t. m, p., 80 et liftéantiff, cl'ice add. Il tibl. du lift ille, t. illij p. 30 juit p. 114 Pl.

Article VI.

« Néanmoins les Espagnols susdits sont prévenus que nous leur laissons la faculté de devenir les vassaux de nos comtes de la manière ordinaire; et si quelqu'un d'entre lesdits Espagnols obtient un bénéfice quelconque de celui auquel il se sera recommandé, qu'il se considère comme tenu envers son seigneur à un service pareil à celui que nos hommes ont coutume de faire aux leurs pour des bénéfices semblables.

Article VII.

- « C'est pourquoi nous avons décidé de leur donner ces lettres de notre autorité, par lesquelles nous décidons et ordonnons que cette constitution de notre libéralité et de notre mansuétude soit à jamais et inviolablement conservée dans toute sa teneur, à leur égard, par tous les fidèles de la sainte Église de Dieu et les nôtres. Nous voulons que de cette constitution il y ait trois copies dans chacune des villes où les Espagnols susdits sont connus pour habiter : l'une au pouvoir de l'évêque de cette même ville, l'autre qui restera aux mains du comte, et la troisième qui sera en possession des Espagnols établis dans la localité. Nous avons aussi jugé convenable d'en faire déposer un exemplaire dans les archives de notre palais, afin que, si, comme par le passé, il s'élevait des réclamations de leur part, ou s'il y avait des plaintes contre eux, soit de la part du comte, soit de tout autre personne, la contestation pût être réglée par l'inspection de cette pièce.
- Et pour que cette constitution obtienne plus de respect des fidèles de la sainte Église de Dieu et des nôtres, nous l'avons souscrite de notre propre main et fait sceller de notre anneau.
 - « Signe du seigneur Louis, sérénissime empereur.
 - Collationné par Durand, diacre, à la place d'Helisachar.
 - · Donné pendant les calcades de janvier, la première

année (le Christ étant propice) du règne du seigneur Louis, très-pieux auguste, huitième indiction.

« Fait heureusement au nom de Dieu, au palais d'Aix-la-Chapelle. Amen '. »

Cette pièce est remarquable sous plus d'un point de vue: Louis, voulant déterminer l'état des réfugiés espagnols, décide qu'ils vivront en liberté, soumis aux seules charges qui pèsent sur les hommes libres, avec l'unique restriction qu'ils ne pourront prendre les armes sinon sur les ordres du comte, et que, tout libres qu'ils sont, ils seront tenus de se soumettre au recrutement opéré par cet officier et à son ordre de départ pour l'armée, et de remplir tous les devoirs militaires. On peut voir dans ces dispositions une intention de prévoyance, quoiqu'il existe dans les lois des Wisigoths et dans les Capitulaires des passages qui témoignent formellement de ce droit du roi sur les hommes libres. Mais ce qui ressort évidemment des deux pièces qui précèdent, c'est que, en établissant dans le midi de la France les transfuges de l'Espagne, les empereurs carolingiens * avaient un double but : d'une part, ils attachaient à la protection des frontières sans cesse menacées par le Croissant, des hommes d'autant plus intéressés à les défendre, qu'ils n'avaient aucun quartier à attendre des infidèles; d'un autre

Capitularia regum Francorum... ed. St. Baluzio, t. 1, col. 549-552.

— Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. v1, p. 470, 471.

Cette pièce a été commentée par P. de Marca. Voyez le livre III., chapitre XIX., du Marca Hispanica sive Limes Hispanicus... Parisiis, apud Franciscum Muguel, mocl.xxxvIII. in-folio, col. 297-301.

Nous ne nous faisons aucun scrupule d'employer ce mot de création toute moderne, depuis que M. Augustin Thierry lui a donné place dans ses écrits à l'exclusion de earlovingien, dont la formation est vicieuse. Au reste, il ne faut pas croire que ce dernier mot soit lui-même fort ancien 3 il ne date que du xviis siècle, où l'on disait carlien ou carlovingien indifféremment. Voyez l'Abrigé chronologique de Mezerny. A Paris, ches Louis Billaine, m. ne. 2xvm. in-4; tom. 14, pag. 130. Au xvii siècle, on se servait du met carlien. Voyez les Mémoires de la Lique. A Ampterdam, ches Aristés et Mechus, m. nec. 2xvm, în-4; tom. 24, pag. 2576

côté, Charlemagne et son fils, qui connaissaient, pour l'avoir vu éclater plus d'une fois, la répugnance des méridionaux, et surtout des Aquitains, pour la domination franke, placaient au milieu d'eux des étrangers dont une longue suite de bienfaits leur assurait le dévouement, et qui, destinés par leurs mœurs, leur constitution et la jalousie de leurs voisins, à rester en dehors de la population indigène, la tiendraient en respect, et n'éprouveraient aucun scrupule à s'armer au besoin contre elle.

Quelque habilement combinée que fût cette constitution, elle était mauvaise, et, ce qu'il y a de singulier, les Espagnols qu'elle tendait à favoriser d'une manière aussi insigne, furent les premiers à le prouver en cherchant à dépouiller et même à réduire en servage les plus faibles et les plus pauvres d'entre eux. D'un autre côté, les comtes et les vassaux de l'empereur, après avoir accueilli sous leur patronage certains de ces émigrés et leur avoir donné des terrains pour les habiter et les mettre en rapport, les en avaient expulsés sous un prétexte ou sous un autre. Les victimes de cet état de choses le dénoncèrent à l'empereur, qui rendit l'ordonnance suivante:

"Au nom du seigneur Dieu et de notre sauveur Jésus-Christ. Louis, par la volonté de la divine Providence, empereur auguste. Qu'il soit connu de tous les fidèles de la sainte Église de Dieu et des notres, présents et à venir, ainsi que de nos successeurs, que, depuis que les Espagnols qui avaient fui le joug des Sarrazins se sont placés sous la protection de notre père et sous la nôtre, et que nous avons ordonné de mettre par écrit et de leur délivrér un mandement de notre autorité relatif à la manière dont ils doivent se comporter envers nos comtes et s'acquitter de leur service envers nous, quelques-uns cependant d'entre ces Espagnols nous ont soumis une plainte contentint délix griefs:



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

le premier constate que lorsque ces Espagnols venant dans notre royaume eurent obtenu par des concessions de notre père et de nous la propriété, pour eux et leurs successeurs, des lieux déserts où ils s'étaient établis, ceux d'entre eux qui avaient le plus dé puissance et de richesse se sont présentés dans notre palais ét ont obtenu des rescrits royaux, au moyen desquels ils out tenté, soit de dépouiller les plus faibles et les plus pauvres des domaines qu'ils cultivaient assiduement, soit de les réduire oux-mêmes en servage; la second est relatif à ce que ceux d'entre ces Espagnols qui s'étaient recommandés à nos comtes et à nos vassaux et qui en avaient reçu des terrains en friche pour les habiter et les mettre en culture, en ont été expulsés, après les avoir défrichés, par coux auxquels ils s'étaient recommandés et qui ont saisi tous les prétextes pour les retirer à eux ou les donner à d'autres, à titre de gratification. Comme nous as trouvons ces deux manières d'agir ni justes ni raisonnables. nous voulons et ordonnons par l'autorité de ces présentes que ceux qui ont obtenu une concession de nous ou de notre père, continuent de possédor les terres qu'ils ont défrichées avec leurs hommes. Quant à ceux qui, venus en même temps, se sont établis sur des terres désertes, nous voulons qu'ils conservent, eux et leur postérité, sens aucune espèce d'atteinte, la possession de tout ce qu'ils auront désrichés à condition toutefois que chacun d'eux s'acquittera du sérvice qu'il nous doit en raison de l'étendue de son demnitée avec œux qui ont obtenu des concessions spéciales. Quant à ceux qui sont venus plus tard et qui s'étant recommandés. soit a nos comtes, soit à nos vassaux, soit à leurs propres compatriotes, en ont reçu des terres pour s'y établir, ile les posséderont à l'avenir, eux et leurs héritiers, aux titres et conditions qu'ils les ont primitivement reçues. Et ce cret de notreantorisé, niturementandons qu'il suit déserves

non-seulement envers les émigrés espagnols passés et présents, mais encore envers ceux qui viendront plus tard de ces régions pour se placer sous notre foi : aussi nous avons ordonné qu'il en fût dressé sept copies semblables, dont la première sera envoyée à Narbonne, la seconde à Carcassonne, la troisième à Roussillon, la quatrième à Empurias, la cinquième à Barcelonne, la sixième à Gironne, la septième à Beziers; un exemplaire en sera en même temps déposé dans les archives de notre palais, de manière que les susdits Espagnols auront les sept autres entre leurs mains, et que celui qui restera dans notre palais servira au jugement des nouvelles contestations qui pourraient nous être déférées par la suite. Et afin que cette constitution de notre autorité obtienne plus de force et soit plus pleinement observée à l'avenir par les fidèles de la sainte Église de Dieu, nous l'avons souscrite de notre propre main et fait sceller du sceau de notre anneau.

- Signe du seigneur Louis, sérénissime empereur.
- « Collationné par Arnald, à la place d'Helisachar.
- « Donné le 4 des ides de février, la troisième année (le Christ étant propice) de l'empire du seigneur Louis, trèspieux auguste, indiction neuvième. »
- Fait heureusement à Aix-la-Chapelle, dans le palais royal, au nom de Dieu. Amen '. «

Les ordonnances impériales rendues en faveur des émigrés espagnols, bien que violées peu après leur promulgation par ceux-là même qui avaient intérêt à les observer, leur présentaient trop d'avantages pour qu'un grand nom-

⁴ Capitularia regum Francorum, ed. Steph. Baluzio, tom. 1, col. 569-572.— Recueil des Historiens des Gaules, t. vt. p. 487, 487. Cette pièce se trouve analysée et commentée dans l'ouvrage de Pierre de Marca déjà cité, livre III, chap. xx, col. 301-304; elle a été traduite, pour la plus grande partie, par M. Guizot. Voyez ses Essais sur l'Histoire de France, V° édition, Paris, Charpentier, 1841, post 8; p. 84-66.

bre d'autres réfugiés de cette nation ne s'empressat point d'en échanger la jouissance contre l'esclavage où les tenaient les Arabes: aussi est-il permis de croire que bientôt les provinces limitrophes de l'Espagne regorgèrent de chrétiens, goths et espagnols d'origine, avides de participer aux priviléges octroyés par Charlemagne et son fils. A l'ombre de leur sceptre, les nouveaux colons n'avaient pas tardé à changer les déserts qui leur avaient été concédés, en campagnes riantes et fertiles : l'aisance, sinon la richesse, dut être le fruit de cet état de choses; mais il ne pouvait manquer de faire naître également une violente jalousie dans le cour des habitants de race gallo-romaine, ruinés, soit par le passage des armées de Charlemagne qui se rendaient dans la Péninsule (778-797), soit par les ravages des Sarrazins en 793. Ce sentiment, entretenu par les colons eux-mêmes et par le soin que probablement ils mirent à ne pas s'allier en dehors de leur nation, dut réveiller les vieilles accusations portées contre leurs ancêtres. Les Goths avaient été ariens ', et à ce titre, ils avaient passé pour entachés de lèpre 2; il n'en fallut pas davantage pour autoriser les Aquitains à croire et à répandre le bruit que les Espagnols domiciliés parmi eux avaient hérité de cette affreuse maladie, et en cela ils obéissaient peut-être à un préjugé populaire, ainsi formulé plus tard:

⁴ Entre autres écrits, voyez, sur l'hérésie d'Arius, les conférences qu'eug. S. Grégoire de Tours avec Agilaf et Oppide, ambassadeurs de Louvihild, roi d'Espagne, et dont il fait le récit dans son Histoire ecclésiastique des Francs, livre v., chap. 44, et livre vi., chap. 49.

Francs, livre v. chap. 44, et livre vi, chap. 4b.

*a Characici cujusdam regis Galliciensis filius gravitor argrotabat, qui tale tudium incurrerat, ut solo spiritu palpitaret. Pater autem cjus fintidm se illi Arianu secta una cum incelis loci illius subdiderat. Sed et regio lia pi us solito, quam alia provincia, lepra sordebat.... Rez unitatem Patris et Filii et Spiritus Sancti confessus, cum canni domo sus chrismanes est. Squalor lepra a populo pellitur, et cannas infirmi salvanter, nec unaquem ibi postea usque muce super aliquem lepra morbus apparult. » S. Gragorió epici. Turenensis de Miraculis S. Martini, lib. 1, cap. xx.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

. fil de lebros es lebros, E del qui ha gota, gotos 1.

Sans doute l'arianisme des Goths suffisait pour faire considérer les Espagnols du viii siècle comme doublement infectés; mais peut-être la haine des indigènes contre les colons n'eut-elle pas besoin d'aller rechercher dans le passé cette imputation d'hérésic d'où découlait le soupçon de lèpre par suite de la confusion introduite dans les idées par le langage mystique de l'époque 2. L'erreur d'Arius, qui sub-

Eluc. de las propr., fol. 69, cité t. 111, p. 486, du Lexique roman de

M. Raynouard.

2 Quelques exemples, choisis entre mille, suffiront pour démontrer le fait.

On lit dans le Peristephanon de Prudence :

l'eccante nil est tetrius, Nil tam leprosum, aut putridum;

Cruda est eicatrix criminum, Oletque ut antrum Tartari.

(Hymnus III. Passio Sancti Laurentii, v. 285.)

Grégoire de Tours donne le nom de lèpre à l'idolatrie de Clovis, dans le révit qu'il fait du haptême de ce roi. Voyez l'Histoire ecclésiastique des Francs, livre 11, chapitre 31. Dans la lettre de félicitation que le pape Anas lase cerivit à Clovis, à cette occasion, on lit le passage suivant, où le pontife fait évidenment allusion aux Wisigoths, contre lesquels le clergé catholique conspirait déjà, attendant le moment de lancer sur eux le nouveau converti : « Sed speramus in spem contra spem et Dominum collaudamus, qui ornit te de potestate tenebrarum et in tanto principe providit Ecclesie, qui possit cam tueri, el contra occurrentes pestiferorum conatus galcam salutis laduere. » (Sacrosancta Concilia, ed. Philip. Labbeo et Gabr. Cossartio, L Jy, col. 1283, A.

Sur un bas-relief qui faisait partie des décorations du portail de Saint-Saturnin de Toulouse, on voyait une femme plongée jusqu'aux hanches dans une cuve, et, près d'elle, saint Saturnin et saint Martial qui lui conféraient le baptéme. On lisait sur les côtés et au-dessous du bas-relief :

IVRAE NOVAE LEGIS SANATUR FILIA REGIS CVM BAPTISATUR MOX MORDAX LEPRA FYGATUR

« La femme nue, à demi plongée dans une cuve, dit M. du Mège, n'est point la reine de Saba, mais bien cette princesse, cette prétendue fife du roi Marcellus (autre personnage mythique), à laquelle S. Saturnia conféra le baptéme, et qui fut ensuite miraculeusement guérie de la lèpre, c'est-à-dire, sans doute, de la somilure du polythéisme. » Histoire generale de Languedoc, additions et notes du liv. v. tom. 1er., pag. 399

Au reste, cette habitude d'assimiler l'idolâtrie, l'hérésie et le péché à la le; re, n'a pas cessé avec le moyen âge : nous n'en voulons pour preuve que le titre suivant d'un livre qui a paru il y a quelques années? La Vi-

1-12-

T: 84.

20 1

· i)/

neb

sista si long-temps dans le nord de l'Europe , ne dut cesser qu'ostensiblement dans le midi après sa suppression légite, d'ailleurs, dans le même temps et presque dans les mêmes lieux où nous avons vu les émigrés espagnols s'établir, nacht. une hérésie concernant le mystère de l'Incarnation! Sei auteurs étaient Elipand, évêque de Tolède, et Félixis évêque d'Urgel; ses sectateurs, quelques individus caché

rité et la Grace, ou la Lèpre prouvée et la Lèpre guérie... Imprin

Deversté, à Abbeville. » Journal de la Librairie, 1841, so 598.

Elle avait encore des adhèrens en Pologne au voir siècle. Voyez le Voyages et Observations du sieur de la Boullaye-le-Gous, genti dennité angevin... A Paris, chez Gervais Clousier, m. DC. LIII. in-6; chap. xxxxxx p. 485.

Le nom des sectateurs d'Arius s'est longtemps conservé en Espa comme le prouvent les passages suivants, empruntés à des ouyrages xive et xve siècles:

Asy fué por cierto que fueron vencidos los infantes moros, en esta sancta fiesta : pues ya bien paresce è se manifiesta el noble infante de los escogidos que Dyos quiso ungir entre los nacidos por destruymiento de los Arrianos, é por que los nobles tieles christianos

sycutan que hiven por el desendidos.

Alfonsso Alvares de Villasandyno. (Cancionero de Baena, ms. de la Bibliotheque royale, folio 5 recto, col. 2.) Por ende, ssey ledo humano;

que ssy bives, tú verás cosas con que gozaras, si)n non eres arryano, elc. Ibidem, folio 66 recte. Por ende el fondo arcano

de la mi breve conciençia, rruego a la suma potençia que non tarde, mes temprano, faga el mundo sofragano d'el, e de sus valedores, muy fuertes batalladores, por que abasen los favores oi cittri pueblo arryano,

Abo menopoli ano. Ibid., folto 92 verso, col. 1. Si aquesta ducha bolviendo su dança avre les puertes de Jene en treyano,

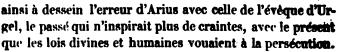
dans les Pyrénées '. Voici en quoi elle consistait : le Christ est fils de Dieu, qu'on le considère dans sa divinité ou dans son humanité. Les deux évèques espagnols, trouvant que c'était établir trop d'égalité entre les deux natures, demandaient une différence plus marquée : que le Christ, dans sa divinité, fût pleinement et entièrement sils de Dieu, ils l'admettaient; mais ils voulaient que, comme homme, il ne fût que son fils adoptif². Il y avait là, on le voit, une déviation peu sensible du dogme catholique; cependant la nouvelle hérésie mit en émoi toute la chrétienté. Les conciles s'assemblèrent en différents endroits, les controverses s'établirent, et tout le monde y prit part, depuis le moine obscur jusqu'à Charlemagne lui-même. Le zèle qu'il déploya contre les novateurs, rapproché de la protection constante dont les Espagnols réfugiés furent l'objet de sa part, démontre suffisamment qu'ils restèrent étrangers, ostensiblement du moins, à l'hérésie de Félix; mais il ne s'en suit pas que les voisins de la frontière d'Espagne n'aient point pris conseil de leur haine contre les nouveaux venus pour les en accuser, confondant

> bien creo syn duda que grand alegrança se seguirá al pueblo arryano.

Respuesta que fiso é ordenó miçer Françisco Inperial. (Ibidem, folio 184 recto, col. 1.)

I a Unum e duodus: aut in toto mundo est Ecclesia Christi supra petram fundata... aut ctiam in Felice et suis paucis sectatoribus, quod omnino indignum est Christo Deo nostro, ut plures non habeat in ovili suo, quam illos paucos, qui in montanis latitant cum Felice. » Epistola Albini magistri ad Elipantum Toletanum episcopum. (Beati Flacei Albini seus Alessini abbatis... Opera... cura et studio Frobenii, etc. Literis Joannis Michaelis Englerth, M. DCC. LXXVII. in-folio; tomi primi volumen secundum, pag. 865, no vii.)

² Einkardi Annales de Francorum, sub anno dececti. (Rec. des Hist. des Gaules, t. v., p. 210, C; OEuv. compl. d'Eginhard, éd. de M. Teulet, t. 1er, pag. 218.;—Baronii Annales ecclesiast, anno Christi 794, nº 5. — Marcæ Hispanicæ Liber tertius, cap. x11, col. 268-272.—Histoire ecclésiastique de l'abhé Fleury, liv. 44, nº 50 et suivants; liv. 45, nº 9 et 13. — Dissertatio historica de Hæresi Elipanti archiepiscopi Toletani, et Felicis episcopi Orgelitani, etc., ad calcem Alcuini Operum tomi primi vol. accandi, p. 923-944. — Histoire de Charlemagne, par Gaillard, t. 11, p. 22-84.



Que les choses se soient ainsi passées ou qu'il en été autrement, les fugitifs espagnols établis dans le Bordelais recurent, entre autres noms, celui d'Ariens. Ce qui nons le fait croire, c'est le nom de Camparrian, Campus Arianus, donné à un quartier de la paroisse de Canejan en Cernès, près duquel, comme on l'on déjà vu, il existait en 1488 un lieu appelé les Gahets ou les Gaffets, sans nul doute à cause des Cagots qui l'habitaient ou qui y avaient anciennement demeuré. En assignant cette origine au nom de Camparrian, nous nous éloignons, il est vrai, du texte de Jean Vascens 4 et de celui de Gabriel de Lurbe 2, qui le dérivent de la défaite d'un parti de Goths taillés en pièces un cet endroit après la bataille de Vouillé; mais rien, ni sur les lieux mi dans les écrivains contemporains, ne vient à l'appui de cette prétendue défaite, et « cette vague tradition, comme le dit M. Jouannet 3, parait n'avoir d'autre fondement que

* « In Burdegalensium finibus Gothi qui prælio abfuerant, ausi fortunam predii tentare, tanta cede victi sunt, ut is locus Campus Arianus etiam m rocitetur. » Rerum Hispanicarum Scriptores aliquot... tomus priec. Francolurti, m p LXXIX, in-folio; p. 546, lig. 32.

² Burdigalensium rerum Chronicon... Burdigalæ, excudebet S. I langius... clp. Ip xc. ad calcem Ausonii Operum codem anno excessera in-4; folio sexto recto.— Chronique Bourdeloiss... A Bourdeaus, par f mon Millanges, M. DC. XIX. In-4; fol. 8 verse, asus l'année 509 .tės bordeloises, l. IV, p. 174-176.

³ Statistique du département de la Gironde... 1, 11, — Première par-tie. A Paris, chez P. Dupont et comp^a, 1839, in-4; p. 170. Per une distraction singulière. M. Jouannet nomme ici les Sarrasins au lieu des Wisigoths.

Camparrian n'est pas le seul lieu de la Guienne auquel on ait re souvenir des Goths : il y a encore la paroiase de Villegouge en Production qu'on trouga appellée (dit Baurein, Variétés bordoloises, t. IV, p. Extitudades les antièmes pouillés de ce Diocese, cilla Gosta, c'est-à-dire, ville di Gots, comme l'attacte une access de tradition.

Gots, comme l'alteste une espece de tradition. »

Une autre tradition, consignée dans un écrit du xvue siècle, place s
loin de là d'autres établissements de Goths : « Depuis l'ancienne lisen.

le nom même de l'endroit, Campus Arianorum.» Quoi qu'il en soit, le passage de Vasæus et celui de Gabriel de Lurbe prouvent une chose, c'est qu'au xvi siècle, époque à laquelle vivaient ces deux chroniqueurs, le souvenir de l'émigration espagnole du vine était complètement effacé dans le pays bordelais, et que, dans l'ignorance de l'évènement auquel Camparrian devait son nom, des cleres avaient supposé un fait d'après ce même nom, en rapprochant celui-ci des notions historiques dont ils étaient en possession et qui pouvaient s'y rapporter.

Si les réfugiés espagnols qui s'établirent à l'est des Pyrénées échappèrent au malheur d'être accusés de lèpre dans le sens naturel et mystique du mot, ils furent, comme leurs frères d'Aquitaine, de Vasconie et de Gothie, sans cesse attaqués dans leurs propriétés et dans leurs priviléges, et. pour les consolider, ils s'adressèrent à l'autorité impériale dont ils les tenaient. C'est au moins ce que nous inférons d'un mandement de Charles le Chauve, rendu le 19 mai de l'an 811. Quelques réfugiés espagnols domiciliés dans le comté de Beziers, aux villages d'Aspiran et d'Alignan, avaient demandé à ce prince de leur confirmer les possessions que Charlemagne et Louis le Débonnaire leur avaient données. Charles confia, suivant l'habitude royale, de more regati, le soin d'examiner cette affaire à Noton, archevèque d'Arles , à Elmerad ou Hilmerad , comte du sacré palais , celui-là même qui, suivant la Chronique de Fontenelle, mourut en 851, dans un combat que le même empereur livra aux Bre-

tion et arrivée des Goths en Guyeaue et à Bourds, il est resté aux environs dud. Bourdeaux vers la palu et vers le Cazaguès une certaine engennee desd'. Goths qui s'y voit encore et dure en la presente andie 1653. lesquels, sont hommes et femmes, sont de plus haute stature qué les autres habitans, et s'assemblent tous les ans à Bordy le jour de la feste de St. Searin proche de l'Eglize, où ilz dansent l'après disnée après avoir ouy vespres. » Manuscrit relatif à l'histoire de la Guienne, décrit dans le Mémertal Boidala, nº du dimanche 24 juillet 1842; folio 27 verso.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

tons : à Suniefrid, marquis ou comte des frontières, le même sans aucun doute qui avait été fait comte d'Urgel tur Louis le Débonnaire; à Suniarius, comte, et à divers mubles. Le prince, éclairé par leur rapport sur la vérité et la justice de ce qui était exposé dans la requête, y fit droit et ordonna que les mêmes Espagnols et leurs descendants tichdraient et possèderaient les mêmes choses sans aucun tenpêchement, sous la sauve-garda de la protection royale, et qu'elles pourraient passer aux collatéraux, si les possesseurs mouraient sans fils ni petits-fils 2.

Bien que ce mandement ne contienne pas de mention expresse des tribulations dont nous supposons que les Espaguols de la Septimanie furent nécessairement les victifies, il les laisse néanmoins entrevoir d'une manière vague dis les premières phrases. On doit aussi induire, the me semble, du silence que tette pièce et les diplômes de Charlemagne et de Louis le Débonnaire gardent au sujet des chiens de Gotte, qu'il n'en existait pas encore à l'époque où les uns et les autres furent rédigés, ou que, s'il y en avait (ce qui aurait besoin d'être prouvé), ils ne sauraient être la tige des thalheureux désignés plus tard par ce nom ; autrement de déix choses l'une: ou il en eut été question dans ces mandements soit pour distinguer les émigrés espagnols de ces misérable considérés plus tard comme étrangers sur le sol qu'ils lu bitaient, soit pour recommander aux comtes de veiller à De

Le 5 juin suivant, Charles le Chauve accorda un pareil diplom frid. l'un des descendants de ces Espagnoje; et tils de Jean, à and finition Débonnaire qui en 814 confirme la possession de plusieure demain entre autres de Fonjoiteoure au dincèse de Narbonne, conceilés étant per Charlemagne. Y oyea, l'appendice aux Capitulaires, t. 19, col. 444.

Hist., gon. de Lang., 1, 17, preuves, col. 85, pp. 1331 (describme de S JURE PO Long., L. P. preuves, col. \$5, 10 LXVI (40)



Rec. des Hist, des Gaules, t. vii, p. 43, A.
 Copitul, reg. Franc., ed. St. Baluzio, t. ii, col. 1868; Mircé Mop., col. 854, 885; Hist. gener. de Langued., 1. er, preuves, col. 84, 2º 25%. (Deuxième édition, t. 11, p. 634.

que ces derniers ne participassent point aux priviléges concédés aux réfugiés; ou, cette distinction et cette recommandation n'existant pas, aucune barrière ne se fût opposée à la réhabilitation des descendants des Wisigoths échappés à la déroute de Vouillé, rien ne les cût empêchés de se réunir à leurs frères d'Espagne, qui n'auraient pu se refuser à les considérer comme tels, si, dans leur isolement, les descendants des compagnons d'Alaric eussent conservé, entre autres traces de leur nationalité, la tradition de leur origine: ce qui fût arrivé, comme nous l'accordent les partisans des systèmes contraires au nôtre, en se fondant sur des traditions vieilles de neuf siècles.

On l'a sans doute déjà deviné, nous croyons que les Cagots sont les descendants de ces Espagnols qui n'échappèrent au pouvoir des Musulmans que pour ployer bientôt sous un joug mille fois plus pesant, mille fois plus insupportable, et qui durent leur longue misère à un acte de munificence mal entendu, à une erreur de l'administration, comme nous dirions aujourd'hui.

Des quatre instruments carolingiens que nous venons de citer, à l'accord intervenu entre Gaston-Phébus et les Cagots, il y a une lacune immense que les documents connus jusqu'à ce jour ne sauraient combler, même en partie. Nous sommes donc obligé d'employer la divination, en attendant que nous ayons recours à la philologie, pour nous rendre compte de la lamentable histoire des Cagots.

Si l'on admet que le précepte de Charles le Charve fut rendu pour surmonter les difficultés que ceux de Charlemagne et de Louis le Débonnaire rencontraient dans leur exécution, on peut croire que le dernier en date n'eut pas plus de succès. En effet, les uns et les autres péchaient par la base, et Charles avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper des Espagnols auxquels son aïeul et son père avaient

donné une position si belle en apparence. D'autre part, ces étrangers durent ressentir d'autant plus vivement l'oppression qu'on cherchait à faire peser sur eux, qu'ils n'avaient pas la ressource d'y échapper. Retourner en Espagne, c'eût été s'exposer à une mort à peu près certaine; pénétrer plus avant dans le royaume des Francs, leur eût valu des maux pires que ceux dont ils étaient abreuvés : dans cet état de choses, qui nous dira ce qui se passa? Peut-être, profitant de l'anarchie dans laquelle était tombé l'empire d'occident sous les enfants de Louis le Débonnaire, usèrent-ils des armes que leurs comtes leur avaient mises entre les mains, pour se faire rendre justice; peut-être furent-ils jugés indignes de les porter en raison des accusations auxquelles ils étaient en butte; peut-être faut-il voir en eux l'occasion, ou du moins les victimes des troubles qui agitèrent l'Aquitaine avant le mois de juin 854, troubles dont le souvenir ne nous a été conservé que par quelques mots d'un article du plaid d'Attigni '; si toutefois ils ne furent pas les complices et les fauteurs de la conspiration du Goth Aïzon, qui éclata dans le courant de l'année 826, en des lieux affectés comme résidence a des réfugiés espagnols?. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la fin du 1x siècle, comme j'espère le démontrer, il y avait des Cagots établis dans le Bas-Poitou, et qu'en 1365 nous en trouvons un grand nombre disséminés et isolés dans différents lieux du Béarn : ce qui donne à penser qu'ils furent dispersés par une force supérieure, qui, après leur avoir enlevé leurs priviléges ainsi que les pièces qui en faisaient foi, leur laissa cependant la liberté; mais quelle

pit. reg. Franc., t. 11, col. 69.

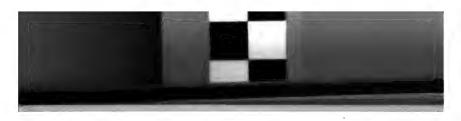
² Einhardi Ann. Franc. (Œuv. compl., édit. de M. Teulet, t. 27, pag. 384); Eist. de la Gaule mérid., tem.tv, p. 68 et eniventes.

^{1 «} De advenis quos affligunt ministri reipublicae, scilicet ut qui ab elle quos Nortmanni vel Brittones adfliserunt, et ideo mendicando in istud regnum venerunt, vel qui propter adflictionem Aquitanicam huc venerunt, censum vel operationes exegerunt, hoc cum sua lege illis emendent. » Capit, rag. Franc., t. m, col. 69.

liberté! On a pu juger si le servage le plus dur n'était pas mille fois préférable. Certains d'entre les Cagots durent le penser et demander à descendre au rang des seris, et c'est probablement par suite d'une requête de ce genre que le stigneur de Préchac put, plus tard, faire présent de la maison du Crestina Auriol Donat à l'abbaye de Luc.

Je prends occasion de ce nom pour répondre à une objeétion que l'on ne manquera pas d'élever contre mon système. Ce nom d'Auriol ainsi que ceux qui se lisent dans le traité entre les Cagots et le comte de Foix, ne diffèrent en rien des noms en usage dans le Béarn, et l'on n'v apercolt aucune trace de gothique, d'arabe ou d'espagnol latinisé ou non: ce qui nécessairement aurait lieu, ajouteront mes contradicteurs, si les Cagots provenaient des Espagnols qui émigrèrent sous et après Charlemagne. A cela je répondrai qu'il dut en être de ceux-ci comme des Juifs, dont le sort fut à peu de chose près pareil au leur pendant toute la darée du moyen âge. Pour échapper à l'attention publique et à la persécution qu'elle enfantait, ils changèrent de nom, à une époque qu'il est difficile de préciser, et prirent en général celui du lieu de leur naissance: c'est ainsi qu'il faut expliquer les noms de Rotschild, de Fould, de Crémicux, d'Anspach, de Ratisbonne, connus sous différents rapports. Nous savons d'ailleurs que les hérétiques du xme siècle, non contents d'avoir recours à la fuite pour se soustraire à la proscription prononcée contre cuy, prenaient également la précaution de changer de nom 1. Une autre objection que je

^{**} a De Piphilis. Quoniam impurissima Manichæorum secta tergiversatione lubrica sub specie religionis apud imperifissimos se occultans, simplicium animas perditum ire molitur, et per al jectissimos textoras, qui sæpe de toco fugiunt ad locum, nominaque commutarunt, captivas duennt mulierquias oneratas peccatis, » etc. Concil. Rem. an. 1157. apud Marten. to. 7 Ampl. Collect. col. 74; vid. etlam Gloss, ad Script. med. et inf. Latin. to. v, col. 47b, sub voce parkt.





DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

315

prévois résulte de la différence qui existait entre la profession des réfugiés espagnols et celle des Cagots. En effet, les premiers, comme on vient de le voir, étaient agriculteurs, ét les autres étaient bûcherons et charpentiers. Il ne nous parait pas très-difficile d'expliquer cette différence : privés des biens qu'ils tenaient de la munificence des empereurs francs. repoulsés comme argués d'hérésie par les propriétaires fonciers, au service desquels ils auraient pu songer à entrer, les descendants des émigrés durent se résoudre à descendre encore plus bas, c'est à dire avoir recours à des professions industrielles ' dont l'exercice pût soutenir leur existence et celle de leur enfants; mais également repoussés par les ouvriers dont ils voulaient partager les travaux, ils ne trouvèrent ouvert devant eux que l'état de charpentier, qui avail autrefois plus d'extension qu'aujourd'hui, et qui sans donte était infame, parce que ceux qui l'exerçaient étaient tenus de se prêter à la fabrication, à la réparation et à la mise en place des gibets et autres instruments de supplice2. Ce qui nous confirme dans rette opinion, c'est la tradition populaire relative à leur origine juive, et l'analogie que

Lucore en 1609, un avocat plaidant par devant le parlement de Breiggue pour les charpentiers de Nantes, après avoir dit que la cause était de conséquence, pouvait ajouter : « Car encore que les arts méchaniques soient les plus basses et ravallées conditions de l'Etat, si est-ce que ce soiet parties indispensablement necessaires à sa conservation, » etc. Voyez Âfrests du Parlement de Bretagne, pris des Memoires et Plaidoyers de feu Me. Schart. Frain.. troisieme et dernière edition, revûé... par M. Pleirie Hevin, etc. A Rennes, chez Pierre Garnier, m. nc. Luxuiv. dang volumbes in-1; tom. 11, pag. 78.

in-1; tom, 1", pag. 78.

2. — Apres avoir ony les officiers du roy et bourgoels de let Troyes, qui nous ont attesté n'avoir jamais veu fourches patibulières ny potancès en la parce mentionnée en la presente requeste et qu'il y a autres lières destinés aux executions de justice, mandons et enjoignous au un charpontier du roy transporter lad. potance et la dresser en l'Estappe au ville did.

Troyes. Faict aud. Troyes ce un septembre un ve liffuse, a etc. Les Afrechites l'istoriques du département de l'Aude et de l'aucion discribites troyes.

Troyes. pur A. Vallet de Vatyme. Troyes. Bougast, a facultable in-8; p. 251.



présente la profession des Caqueux de la Bretagne. Ceuxci, il est vrai, ne pouvaient exercer d'autre état que celui de cordier, et le seul commerce qui leur fût permis était celui du fil et du chanvre nécessaires à leur état!; mais il était in-

' Nous ne pensons pas qu'il faille voir dans les achats de fil que faisaient les tailleurs bretons, ou dans l'habitude où ils pouvaient être d' ensevelir les morts, la cause de la défaveur qui pesait sur leur état, si l'on en croit un ancien proverbe rapporté par M. Théodore de la Villemarqué (Barzas-Breiz, chants populaires de la Bretagne, t. 11, p. 99); mais nous ne poulaires de la Bretagne, t. 11, p. 99); mais nous ne poulaires de la Bretagne, t. 11, p. 99); vons nous empêcher de faire remarquer que la condition de tailleur était également tenue pour vile à Bordeaux, comme le prouve ce qui suit : « Ledict jour les capitaines de la ville, en nombre de dix-sept, sont entrés en la chambre du conseil, parlant par l'organe de maistre Lamarque avocat en la cour, l'ung desdictz cappitaines; ont represanté qu'ilz sont avertis qu'un tailleur nonmé Tholouse a puis naguaires presté le sermant de capitaine es seigne en la jurade Sainet-Pierre, qu'ilz supplient messieurs les juratz ne pe metre qu'ung tel personnage de ville condition et noté en sa personne s ceste foncion : aussy ne trouveroit-il personne quy le voulut suivre, me plus que à la veille de la Sainct-Jehan qu'y ne sceut trouver q'ung seul soldat, encores estoit-il son serviteur. E[t] ou cas on lesdictz sieurs juratz agreeroict ladicte nomination et le continuer en ceste charge, iceux capitaines declairent qu'ilz remetent leurs charges ez mains desdictz sieurs juratz, pour y pourvoir à leur plasse telles personnes que bon leur semblera, à cause qu'ilz ne pouroient permetre q'ung tel personnage demegrat en leur compagnie.

compagnie.

«A esté deliberé, ayant esguard à la plaincte desdictz cappitaines, qu'il sera pourveu à ladicte plasse d'enseigne d'ung autre personne que dudict Tholouse, lequel sera adverty de ladicte deliberation.»

(Registres de la jurade de Bordeaux, conservés à l'hôtel de ville, volume de 1623-1624, folio 84 recto. Délibération du mercredi 26 juin 1624.) Si l'on objecte que le grade de capitaine-enseigne dans la milice urbaine

Si l'on objecte que le grade de capitaine-enseigne dans la milice urbaine de Bordeaux exigeait un homme d'une profession plus relevée que celle de tailleur, et qu'un praticien aux prévôtés *, un homme vivant du travail de ses mains, qui se fut trouvé dans le cas de Tholouse, eût été évincé comme lui, nous répondrons par un autre extrait des mêmes registres: « Le lundy septiesme febvrier audict an, les habitans du lieu de Caudeyran et Bosquat sont entrès en la chambre du conseil, et represanté que, suivant la permission à eux donnée, avoir faict choix d'ung capitaine, quy est maistre

Louys de Candeyran, praticien; comme aussi a presté le sermant de lieutenant Gelliot Blandin Maitisan, laboureur, habitans dudict village de Caudeyran, » Volume de 1620-1622, folio 223 recto.

Il est possible, cependant, que ce qui était exigé pour Bordeaux ne le fût pas pour la banlieue, ou d'ailleurs il devait y avoir moins de choix qu'en ville; et puis ne suffisait-il pas que Tholouse exerçat un art mécanique pour

être réputé de ville condition?

^{*} Voyes, relativement à l'office et aux devoirs des praticiens sex prévôtés, les Auciens et nouvesus statute de la ville et cité de Bourdeaus, éd. de 1612, peg 38 et 30.



DE LA PEANCE ET DE L'ESPAGNE.

comme je suppose que celui de charpentier l'était dans l-ouest de la France, et cela apparemment par la même 1, car, si les charpentiers dressaient les gibets et les instruments de supplice, les cordiers fournissaient les destinés à mettre un terme à la vie des criminels conés à être pendus. D'un autre côté, il ne faut pas oublier état de charpentier présente de fréquents dangers, et rouissage du chanvre que mettent en œuvre les corbretons, est une opération dégoûtante, qui leur vaut 1 genres de maladies.

voit par là combien l'on est peu fondé à croire que oths, après avoir été réduits en servitude, furent conés à couper du bois, par assimilation aux Gabaonites. naaissance de l'Ancien Testament, si répandue aujour, surtout chez les protestants, ne se trouvait, avant re siècle, que dans la partie la plus éclairée, c'est-dans la minorité du clergé, et cette minorité, qui pou-ien rechercher les causes d'un fait accompli, et donner par ià à une explication bonne ou mauvaise, n'avait ssez d'influence sur les masses pour leur faire imiter iduite des Israélites de Josué, quelque désir qu'elle it avoir d'ailleurs. Quand Shakspere donnait à l'es-de Prospero, au fils repoussant de la sorcière Sycorax, artie des occupations réservées aux Cagots , il ne se

nous dira maintenant si ce sont les Anglais qui ont apporté en e les préjugés qu'eux aussi nourrissaient autrefois contre les tailu si ce sont les Gascons qui les leur ont communiqués? sepero. Shake it off; come on;

We'll visit (Laliban, my slave, who never Yields us kind answer, randa. 'Tis a villain, sic,

I do not love to look on.

p. But, as 'tis,
We cannot miss him : he does make our fire,
Fetch in our wood; and serves in offices
That profit us, What he! slave! Caliban

faisait pas l'organe d'une tradition du moyen age; il subissait l'empire des opinions de son temps et de son pays, où, par suite de la réforme, la Bible était devenue d'un usage aussi général et avait acquis une autorité aussi grande, aussi étendue, que le Coran dans les contrées soumises à Mahomet.

Une troisième objection, bien plus forte que les autres, peut nous être opposée; mais nous espérons en venir heureusement à bout. Voici en quoi elle consiste : il résulte du premier mandement de Louis le Débonnaire en faveur des réfugiés espagnols, qu'ils habitaient l'Aquitaine, la Septimanie, la Provence et une partie de l'Espagne soumise aux empereurs francs; il résulte également du second mandement de Louis le Débonnaire et de celui de Charles le Chauve, qu'il y avait de ces émigrés à Narbonne, à Carcassonne, à Roussillon, à Empurias, à Barcelonne, à Gironne et dans le comté de Beziers 1. Cela étant, comme on ne trouve à aucune époque, en Provence et dans la contrée que nous venous de nommer, des individus que l'on puisse assimiler aux Cagots, comment expliquer cette circonstance? Nous pourrions alléguer l'insuffisance des documents écrits. et cette fin de non recevoir, que nous opposons pour ce qui touche la Catalogne, dont nous ne savons rien pour le sujet présent, doit être admise jusqu'à un certain point relativement au sud-est de la France; cependant nous croyons pouvoir donner une meilleure réponse à l'objection que nous avons prévue.

Thou earth, thou! speak.

Catiban within. There is wood enough within.

Tempest, acti, sc. 11.)

Les établissements des Goths durent être nombreux dans la Marche d'Espagne et la Septimanie, mais presque tous ont disparu; on a cru retrouver les traces de l'un d'entre eux, a environ deux kdomètres de l'erpignan, dans le heu de Malloles, nommé aussi dans les anciens titres l'illa Gothorum, cel Malleolas. Voyez la seconde édition de l'Histoire générale de Languedoc, additions et notes du liv. xiv, 4. m., p. 46.

Il suffirait peute de dire qu'à l'est des Pyrénées, les réfugiés espagnols, dont la majeure partie, comme nous sommes fondé à le croire, se composait de Goths, trouvèrent de nombreuses familles wisigothes qui y vivalent lequeuses sous l'empire des lois particulières de ce peuple, autrefois si puissant 2, et qu'accueillis en frères par ces familles, ils durent n'être à aucune époque considérés comme étrangers, et se mèler de bonne heure avec elles; mais il nous semble qu'il est possible de mieux faire. Nous allons donc essayer de prouver que la cause première du mépris et de l'aversion que les émigrés inspiraient dans le sud-ouest ne pouvait exister à l'orient des Pyrénées.

¹ Eginhard, faisant le récit de la révolte d'Atzon, sous l'année 827, parle des Goths et des Espagnols qui habitaient la Cerdagne et le Val : « Defeck ad eum et filius Berani, nomine Willemundus, nec non et alii complurae novarum rerum gentilitia levitate cupidi, junctique Sarracenis ac Mauris Certaniam et Vallensem rapinis atque incendiis quolidie infestabant. Camque ad sedandos ac mitigandos Gothorum atque Hispanorum in ithe faisbas habitantium animos Helisachar abbas, cum aliis ab imperatore misgis, multa et propria industria et sociorum consilio prudenter administraset, » etc. Annales Francorum. (Euvres compl. d'Eginhard, édit, da M. Teulet, t. t. r., p. 388.) Çes Goths et ces Espagnols étalent-its les descapdants des anciens conquérants du pays ou des émigrés de fraiche date? Nous erroyons qu'il y en avait des uns et des autres.

Anno Decent Franci Narhonam obsessam obsident, datoque sacramento Gothis qui ibi erant, ut si civitatem partibus traderent Pipini regis Francoium, permitterent cos legem suam habers. Quo filto, Gothi flareccinos, qui in præsidio illius erant, occidunt, ipsamque civitatem partibus Francoium tradunt. » Chronicon Moissiacense. (Recueil des Hist. des Godes de V. p. 69, a.) Voyez aussi les Mémoires de l'Higt. de Languedes. ... p. 10 (Guillaume de Catel. A Tolose, par Pierre Bosc. u. p.c. xxxpi. mediant les ur n. 538.

m-folio; liv. iii. p. 538.

1 Jame: Aarbonam diu obgessam per Gothos recipiunt, peremptis Sartas instituta pactione cum Francis, quod illic Gothi patriis legibus, mothus paterrus vivant. Et sic Narbonensis provincia Pippino subicitur. » Originali di Cartasii Tilberiensis. (Historie Francorum Scriptores... operation la Provincia du Characteria.

au sindio Francisci du Chesne, t. m., p. 366. A.)

Voyez aussi l'Astronome auteur de la vie de Louis le Débonnaire, sur l'demande faite par les pouples de la Septimanie, dans l'accomblés de l'Étatiqueil de du Gaence, t. p., p. 316, p; Rec. des Illes, des ficalité, de p. 131, p.)

On se rappelle que la principale des accusations dirigées contre les Cagots était celle d'arianisme, et que celle-là donna lieu à toutes les autres. Or, ce grief était peu de chose dans le sud-est de la France, où le peuple et la noblesse furent toujours très-tolérants, parfois même hérétiques; et les réfugiés, que des répugnances religieuses ne tenaient pas en dehors de la population indigène, durent s'y fondre rapidement. On trouve des preuves de cette tolérance dans la manière dont les Juifs étaient traités dans cette partie du royaume. Au vie siècle, les Juifs de la Provence pouvaient faire le commerce avec des navires à eux et des équipages de leur nation '. Dans le xue siècle, si l'on s'en rapporte à Benjamin de Tudèle qui visita, vers 1170, les synagogues de l'Europe et de l'Asie, les Juiss pouvaient être encore propriétaires de biens fonds à Narbonne. A Beziers, à Montpellier², à Lunel, à Marseille, il y avait un grand nombre de familles juives riches et bienfaisantes, et d'académies célèbres, dans certaines desquelles on entretenait aux frais de la communauté les étudiants qui venaient s'y appliquer à l'Écriture Sainte 3: toutes choses qui supposent une existence paisible et même une certaine indépendance, dont étaient loin de jouir les Juifs du reste de la France. Au treizième siècle, il en était de même; les sectateurs de Moïse

⁴ S. Gregor, episc. Turon. de Gloria confessorum, cap. xcvii, inter opera sua edita a Domno Th. Ruinart, col. 978.

² Un passage du testament de Guillaume vii, seigneur de cette ville, qui est de l'an 1172, donne à penser qu'avant lui les Juifs étaient admis aux emplois dans ce comté. On y lit : « Volo et jubeo ne unquam Judarus sit bajulus Montis-pessuli, vel castelli de Palude, vel alicujus honoris mei. » Mistoire generale de Languedor, t. 111, preuves, col. 127, lig. 6. Il est à remarquer que ce seigneur avait puisé cette disposition dans les testaments de ses deux prédécesseurs nommés Guillanme comme lui. Voyez les Mémoires de G. de Catel, déjà cités, livre 1v, p. 661 et 663.

² Itinerarium Benjamini Tudelensis... Ex Hobraico Latinum factum Bened. Aria Montano interprete. Antuerpin, ex officina Christophesi Plantini... M.D.LXXV. in-12; p. 15-18.

pouvaient acquérir des aleux dans le sud-est de notre pays: on le voit par les plaintes de Guillaume de la Broue, archeveque de Narbonne, contre Amalrie, vicomte de cette ville, qui ne voulait pas permettre aux clercs d'acheter des aleux . dans ses domaines, sans payer un certain droit: « ce qui. ajoutait le prélat, a toujours été permis à un chacun, même aux Juifs, suivant les us et coutumes du pays '. » A Montpellier, la communauté juive vivait tranquille et heureuse, état qui dura pour elle jusqu'à l'expulsion générale des Juifs de France. Plus favorisés encore à Toulouse, les enfants d'Israël furent admis aux emplois publics par le comte Raimond vr. et ce fut là un des griefs que le pape Innocent III avait contre lui 2: aussi pour obtenir l'absolution, ce seigneur fut obligé, en 1209, de promettre, entre autres engagements, de no plus employer de Juiss 3. Cette promesse, bien que garantie par seize barons, ne fut pas tenuc; car on obligea, en 1229, Raimond v11, son successeur, à dépouiller les Juiss des charges publiques dont ils étaient revêtus 4.

Soixante-deux ans plus tard, en 1291, il y eut à Toulouse un Juif ou un Marrane (chrétien d'origine juive) élu consul ou maire de la ville; mais sur la représentation du syndic, qui rappela les défenses canoniques et les anciens arrètés, l'élection fut cassée au parlement 5.

^{&#}x27; Mist. gen. de Lang., liv. XXVI, chap. XIV; édition in-fol., t. En. p. 475, 476, an. 1251.

² Petri Vallium Sarnati monachi Historia Albiyensium. (Rec. des Hist. des Gaules, tom. x1x, p. 16, p; 17, B.)

³ Hist. gen. de Lang., liv. xx1, chap. xL1x; tom. 111, p. 162. 4 « Instituemus etiam ballivos, non Judwos, sed catholicos in terra, et nulla hæresis suspicione notatos, et tales prohibiti non possint admitti ad emendum redditus civitatum, villarum, vel castrorum, vel pedagiorum; et

si forte aliquis talis ignoranter institutus fuerit, expellemus cum et punie-mus, cum super hoc fuerimus certificati. » Hist. gen. de Lang., tom. ttt. preuves, col. 330. Voyes aussi le Rec. des Ilist, des Gaules, t. 112, p. 220, c.

**Blist. gen. de Zangued., Hv. xxvm, chap. xx, t, vi, p. 71 ; et prese-

²¹ HIST. DES RACES MAUDITES. I.

On voit par là ce qu'il faut penser des éloges que, le siècle précédent, saint Bernard adressait aux Toulousains, sur des renseignements probablement erronés 1.

A Marseille, comme nous l'avons dit, les Juifs avaient été l'objet d'une grande tolérance. Lorsqu'en 1219 la ville fit son accord avec l'évêque, au sujet des franchises municipales de la partie de Marseille soumise à la juridiction épiscopale, les Juifs et les Sarrazins domiciliés dans cette partie furent assimilés aux bourgeois; il fut stipulé que Chrétiens, Juifs et Sarrazins auraient la faculté d'aller, de venir, de demeurer, de trafiquer, comme ils voudraient :; pour tout cens, ils ne payaient à l'évêque que deux latieproies. Ces deux nations étrangères furent également comprises dans le traité qui intervint en 1257 entre Marseille et le duc d'Anjou, comte de Provence. Les Marseillais stipulèrent pour les Juifs et les Sarrazins les mêmes conditions que pour eux-mêmes : aussi, dans les transactions commerciales de cette époque, les Juifs se qualifient-ils de citoyens de Marseille '. Il est vrai de dire que cet état de choses fut changé quelques années après; mais, en somme, il faut reconnaître que la tolérance fut beaucoup plus

ves, col. 8 et 9. - Les Juifs dans le moyen dge, par G.-B. Depping. Paris, Imprimerie royale, M DOCCXXXIV, in-8; p. 112, 113,

[&]quot;

"Ad Tolosanos, post reditum suum. Epistola cexxii. (Sancti Bernardi Opera, ed. D. J. Mabillon, vol. 1. Parisiis, apud de Launay, m. 1000, xix. in-foho, p. 239, ann. Cbr. Mcxivii.) Cette épitre commissive ainsi: « In adventu carissimi fratris et coabbatis nostri b. de Grandisile. exsultavimus, et delectati sumus in his qua dicta sunt nobis ab illo de constantia et sinceritate fidei vestra in Deum, de perseverantia dilectionis et devotionis in nos, de zelo et odio adversus hæreticos, » etc.

² Pacta episcopi Massiliensis, A. D. 1219, a la suite des Statuta Massil., ms. de la Bibliothèque du Roi nº 4660 s.

3 Capitulations de l'an 1257. Ibid.

^{4 «} Crescanus de Biens, Judaus, civis Massil., vendidit Johanni de Vapingo, civi Mes et, unam taletam orti, » Charte de l'an 1332, citée par du Cange, au mot fancia, t. m., col. 306, de son Glossaire, édition de M. DCC. XXXIII, in-folio,



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

grande dans le sud-est de la France que dans le reste de ce pays. En veut-on une preuve de plus? On la trouvera dans le Roman de Girard de Vienne, qui contient un épisade que M. Fauriel eût pu sûrement citer pour démontrer forigine provençale de ce poème. On y voit, en effet, dans les rapports des paladins de la cour de Charlemagne avec un Juif, un reflet des mœurs du midi, dont celles du nord différaient si essentiellement, sous ce point de vue du moins, aux x11° et x111° siècles. Le morceau que nous allons citer commence au moment où Olivier, qui doit combattre contre Roland, va s'armer:

> Si com armer se duit li cuens gentis, A tant ez-voz un Jui, Joiachis; Blanche ot la barbe si come flor de lis. Dès icele oure ke Pilaitres fut pris, Per cui Jesus ot esteit en croix mis (Mais pues en prist vanjance, ce m'est vis, Rois Pasiens l'emperere gentis; Car il fist pandre, si conte li escris, Toz les Juis ki ierent à cel dis En Jherusalem, la cité signoris. Dedans la ville furent trestuit ocis), Très icele oure ke je ci vos devis, Fuit en Viane cil Juis Joachis. Riches hom fuit et d'avoir raamplis; Tant en donait as bairons del païs. Ki entor auz l'orent laisié toz dis. Voit Olivier, si l'ait à raison mis: - Olivier freire, ce li dist li floris, Car pren de moi uns garnemans petis; Ainz n'ot si boin Karlon de S. Denis. • Olivier l'ot, à resguarder s'est peis,

Desuz ses pailes li avoit son brais mis: S'il créist Deu, jai le baisaist el vis. Cortoisemant li dist li quens jantis: « Doneiz-les-moi, Joachis, biaz amins. Se Deus ceu done, li rois de paradiz, Ke de bataille revigne sains et vis, Tantost serait baptiziés vostre fis, S'iert chevaliers ainz viij jors acomplis; Donrai-li armes et boin destrier de pris, Se li donrai grant part de mon païs. » - « Ne plaice Deu, ce ait dit Joachis, Ke crestienz devigne jai mes filz! Par le cors Deu! miex vodroic estre ossis Et ke il fust escourchiez trestoz vis. » Olivier l'ot, volantiers en eust ris, Et li bairon, li conte et li marchis. Li hoinz Juis les garnemans ait pris, Olivier les aporte.

Cil Joachis ne fist arestison,
Les armes done Olivier le bairon.
Sor une table les mistrent à bandon.
Uns arseveskes i fist beneison;
Les armes seigne de Deu et de son non,
Por Joachim o le flori grenon
Ki tant les ot gardé en sa maison!

^{4 (}Quand le gentil comte dut s'armer, voici venir un Juif, Joachim; il avait la barbe blanche comme fleur de lys. Dés le moment que Pilate fut pris, par qui Jésue ent eté mis en croix mais depuis en prit vengeance, ce m'est avis, roi Vespasien l'empereur gentil; car il fit prendre, comme raconte l'écrit, tout les Juifs qui étaient en ce jour en Jerusalem, la cité seigneuriale. Dans la vide de furent lous tués , des ce moment où je vous parle ici, ce Juif Joachim fie à Vienne. Riche horanes fut et comblé de richesses; il en donnait tant aux barons du pays, qui autour d'eux l'avaient laissé toujours. Il voit Olivier et lui a adressé la parole : « Frère Olivier, Jui dit la steillard,





DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Si je ne m'abuse, ce morceau renferme tous les éléments nécessaires pour apprécier la condition des Juifs dans le midi et le sud-est de la France aux xme et xme siècles . Joachim était riche; il faisait des largesses aux barons du pays, quil'avaient toujours toléré autour d'eux et même admis dans leur familiarité, au point que le vieil Israélite se croit autorisé à donner le titre de frère à Olivier fils de Renier, le puissant comte de Gènes. Loin de s'en formaliser, le neven de Girard de Vienne s'appuie sur lui, il s'en faut de peu qu'il ne lui baise la face. Olivier parle-t-il au Juif, il l'appelle bel ami, et lui promet pour son fils la chevalerie, des armes, un dextrier de prix, ainsi qu'une portion considérable de son pays, s'il veut se faire chrétien. J'aimerais mieux, dit Joachim, être mort et que mon fils fût écorché tout vif... Une pareille réponse eut allumé le courroux d'un baron du

prend de moi une petite armure: Jamais Charles de Saint-Denis n'en eut jamais de si bonne. » Olivier l'entend, il s'est pris à regarder, sur sus habits il lui avait son bras mis; s'il crût en Dieu, il le haisât au visage. Courtoisement lui dit le comte gentil: « Donnez-les-moi, Joachim, bel ami. Si Dieu, le roi de paradis, me fait la grace de reventr sain st sauf de la bataille, tantôt sera haptisé votre fils, et il sera chevaller avant huit jours accomplis; je lui donnerai des armes et un bon déztrier de prix, je lui donnerai aussi grand'part de mon pays. »—« A Dieune plaise, a dit Joachim, que mon fils devienne Jamais chrètien! Par le corps de Dieu! J'aimerais mieux être occis et qu'il fut écorché tout vif. » Olivièr l'ouit, volontiers il en eût ris, ainsi que les barons, les comtes et les manquis. Le bon Juif a pris les armes et les apporte à Olivier.

Ce Joachim ne perdit pas de temps, il donne les armes au baron Offvier. Sur une table ils les exposèrent. Un archevêque les bénit; il signe les equimes du nom de Dieu, a cause de Joachim à la barbe blanche qui les avais tant gardées en sa maison.

Der Roman von Fierabras, Provenzalisch, Herausgegeben von Immanuel Bekker, Berlin, Bei G. Reimer, 1829, in-4; p. xxxii, col. 2, v. 2024.

Voyez aussi les Memoires pour servir à l'histoire des Juifs, depuis leur arruée en Provence, jusques à leur expulsion, par P. Bougerei, dans le tome 11 de la Continuation des Memoires de Litterature et d'Histoire, de Salengre. A Paris, chez Simari, 20.002. XXX. in-12; pag. 354 422. Quant aux Juifs de Languedoc, 18 out fourm à M. du Mêge les sujet d'une longue mote, inserée parmi les Additions et notes du liv. XVIII de l'Histoire générale de Languedoc, 1. IV, p. 83-103.

mord; elle donne envie de rire au chevalier septimanien: tant les mœurs différaient d'un point de la France à l'autre. surtout pour ce qui avait rapport à la tolérance religieuse!

Au risque d'abuser de la patience du lecteur, je citerai un dernier exemple tiré du roman allemand de Perceval. dont l'original était, suivant Wolfram d'Eschenbach, l'œuvre d'un romancier provençal qu'il désigne sous le nom de Kyot ou Guyot, nom inconnu parmi ceux des troubadours. Un chevalier chrétien, célèbre dans ce roman, ne se fait point scrupule d'entrer au service du calife '. « Cet adoucissement du fanatisme fougueux qu'on voit dans les romans de Charlemagne (dit, à ce propos, A. W. Schlegel). fut un effet lent et graduel des croisades. Après une longue lutte, dont les succès sont balancés par une égale bravoure des deux cotés, des guerriers apprennent toujours à s'estimer mutuellement, quelle que soit la différence des religions 2. • Sans doute il en fut ainsi dans l'histoire des croisades, sur les lieux même qui en furent le théâtre; mais l'explication du critique allemand me paraît peu propre à rendre compte d'un détail littéraire imaginé en France, et destiné à être lu par bien d'autres personnes que celles qui pouvaient être au fait des choses d'outre-mer. Il vaut sans doute mieux nous rappeler la déclaration de Wolfram, et y ajouter foi, avec M. Fauriel 3: de cette manière on comprendra aisément qu'un troubadour provençal n'ait éprouvé aucune répugnance à faire entrer un chevalier chrétien au service du calife.

Si maintenant nous tournons nos regards vers le sudouest de notre pays, nous ne trouverons que peu de docu-

¹ Voyez les œuvres de Wolfram d'Eschenbach, publiées par Lachmann, p. 18-19; Parcival, 13, 3-14-11.

2 Journal des Débals, nº du mardi 21 janvier 1831.

Rerne des Deux-Mondes, huitième volume. 15 octobre (1889.) -2º livraison; p. 188.



ments relatifs à la condition des Juifs dans le moyen age; mais ces documents indiquent dans la masse un sentiment de répulsion contre ces étrangers. A Bordeaux, où ils se trouvaient en grand nombre au commencement du 1x° siècle, il fallait qu'ils eussent bien à se plaindre des habitants pour introduire de nuit dans cette ville, comme ils le firent, les Normands, qui la livrèrent au pillage et aux flammes, qui dispersèrent une partie de la population et massacrèrent l'autre '. Dans la seconde moitié du xur siè-

* « Dani Burdegalam Aquitania, Judais prodentibus, captam depopulatamque incendunt, » Annales Bertiniani, A. D. DCCCXLVIII (Rec. des Hist. des Gaules, t. vII, p. 65, c.; Chronicon de Gestis Nortmannorum in Francia. (Ibid., p. 152,). M. Depping met en doute la véracité de in Francia. (thid., p. 152,). M. Depping met en doute la véracité de ce fait, qu'il dit n'être rapporté que par une seule chronique. Voyes les Juifs dans le moyen age, p. 60.

Quatre ans plus tard, les Juifs de Barcelonne livrérent cette ville aux Musulmans, s'il faut en croire les Annales citées plus haut. Voyez le recueil

de D. Bouquel, t. vii, p. 68, p.

'En 508, les Juifs d'Arles, qui était alors sous la puissance des Wissigoths, avalent offert à Clovis de lui livrer cette vifie, dont il hisgit le siège, à condition que dans le pillage on épargnerait leurs biens et leurs personnes. Voyes la vie de saint Césaire par Cyprien, Firmin et Viventhus, ch. III., nº 22, (Acta Sanctorum Augusti, tom. vi., pag. 69, col. 2.)

Enfin les Juifs de Toulouse furent en butte à la même accusaire par page le prouve l'histoire de la dispute de S. Théodard contre ceux de cette.

comme le prouve l'histoire de la dispute de S. Théodard contre ceux de cetté ville, qui se trouve dans l'ouvrage de Bertrand, ou l'on lit : « In quibes (Karoli Magni ejusque filii Ludovici præceptis atque edictis) scriptum era uid preterea ab eudem imperatoribus tali pena talique ultione dam quid preteres ab esseem imperatorious sei pe un acqui en tempore Tholos fuerunt; quod pre ceteris qui in toto orbe erant bi qui eo tempore Tholos degebant Judei Abidiramum. Sarracenorum regem non coacti, sed spont adierunt, et multis sussionaleus ad hocallum animaverunt ut hostiliter cu universo exercity suo veniens omnem Christianorum multitudinem nag ad interemptionem deleret, corumque regna ac regiones ita suo in perp tuum suhjugaret dominio, sient jam totam subegerat Hyspaniam. » Geste Tholosanorum edita per dominum Nicolaum Bertrandi. Impres Tholose industria Magistri Johannis Magni Johannis... Anno domini .Millesimo. Quingentesimo .xv. Die .x.iiij. Hegsis Julii.*, in-folio; fol. lvii recul. 2. Voyez le récit de toute la discussion dans la nouvelle édition de l'Histoire genérale de Languedoc, t. 111, additions et notes du liv. 310 P. 18 et l'Ancre.... A Paris, ches Nicolas Buon, m.nc.xxx. in-6; traicté huictionne, p. 584-467. cle, les Juifs de la Guienne étaient serfs: aussi voyonsnous Édouard, fils ainé du roi d'Angleterre, donner le 3 juin 1265, à Bernard Macoynis, citoyen de Bordeaux, son Juif de Lesparre, Bernard Bénédict, pour le posséder pendant sa vie, ainsi que tous les revenus qu'il pourrait en tirer '. Le 21 octobre 1283, le même souverain disposait pareillement du frère de ce Bénédict et de tous ses biens en faveur de l'un des siens, comme nous l'atteste une charte de la Tour de Londres ².

Dans les priviléges accordés au monastère bâti à Squirs, appelé plus tard la Réole, par Gombaud, évêque de Gascogne, et son frère Guillaume-Sanche, duc du même pays, l'an de J. C. 977, il est marqué que tout Juif passant par la ville aura à payer quatre deniers au portier, c'est-à-dire autant qu'un cheval d'Espagne, une charge de cuirs ou de métal ⁵. Dans la charte de commune de la petite ville de Monségur en Bazadais, donnée par la reine Éléonore, le

⁴ Notice d'un manuscrit de la bibliothèque de Wolfenbüttel intitulé Recognitiones Feodorum... par MM. Martial et Jules Delpit. Paris, Imprimerie royale, M DCCC XLI, in-4; p. 130.

² a Rex omnibus, etc. salutem. Sciatis quod pro bono servicio quod dilectus et fidelis noster Willelmus de Monte Revelli nobis impendit, concessimus ei Bonefercu de Burdegala, Judeum, fratrem Benedicti Judei, habendi eidem Willelmo cum omnibus bonis suis per triennium a die confectionis presentium; et finito triennio illo, predictus Judeus cum nibus bonis que tunc habuerit, ad nos vel heredes nostros revertetur. Precipis, etc. Teste rege apud Acton. Burnel. xxi. die octobris, » Collection Bréquigny conservée au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale, à Paris, tom xxxv.

^{3 «} Statutum est præterea quod si Judæus transitum fecerit per villam, 4 denarios solvat clavigero; de equo Hispaniæ 4 denarios; de traca (forte, ut postea, carga) coriorum, boum, ovium, vel caprarum, 4 denarios; de uno corio unum denarium; de carga stagni vel metalli 4 denarios, no Nove Bibliotheca manuscript. librorum tomus secundus, p. 747, l. 19. Voyer anssi la Notice historique et statistique sur la Réole, par M. Dapin. A la Réole, de l'imprimerie de J. Pasquier, 1839, in-8; p. 110. Dans les privilèges accordés aux habitants de la Réole par senhor Audoard, filz premeynat heritey de nostro senhor Andrit, per la grace de Dieu rey d'Anglaterra cann. 1255, au mois d'août), le septième des 143 articles

26 juillet 1265, la 49 année du règne de Henri III. on lit cet article: - E nos ni nostres mans ne devem metre Judeu ni Judeva en la vila, per adops qu'el locs aia, sens voluntat dels juratz e del comun '. . A Villefranche, dont les habitants ne possédaient pas, à ce qu'il paraît, un pareil privilége d'exclusion, les Juifs étaient si mal vus qu'en 1290 il se fit une pétition au roi d'Anglettre pour que ces étrangers fussent chassés de la ville; il est vrai qu'ils alléguaient, pour motiver leur demande, les ravages que l'usure avait causés chez eux 2. Le roi répondit qu'il traiterait les Juifs comme ccux des autres villes du pays 3 : ce qui suppose, à notre sens, nombre de pétitions semblables émanées des principaux endroits de la Gascogne et dictées autant par la haine religieuse que par le regret de se voir dévorer. Nous ne savons quelles mesures prit Édouard le; mais son successeur Édouard II, sur les plaintes qu'il reçut au sujet des excès des Juifs, leur enjoignit de sortir de Gascogne, ordre qui probablement ne fut pas strictement mis à exécution; car trente ans plus tard le même souverain le renouvela, en déclarant que sa volonté expresse était que les Juifs fussent bannis 4.

dont ils se composent est en partie relatif aux Juis : ce qui, avec une rue portant leur nom, constate leur existence dans cette ville pendant le moyen âge, à partir du x° siècle.

Lt nous ni notre messager ne devons mettre Juif ni Juive en la ville, quelques besoins que le lieu ait, sans volonté des jurats et de la commune.)

L'Esclapot, folio 17 recto, ligne 19.

Quant as Jeus, il fera de caux ausi come de autres en les autres viles

du pays. » Ibidem, p. 381.

² a Item, cum le leu de Vilefranque soyt poures, soupplient à nostre seigneur le roy que son bon playsir soyt que il comant que les Juyeus issent hors du leu de Vilefranque; car il destruyent de tot en tot la vile et le leu.» Lettres de rois, reines et autres personnages des cours de France et d'Anglelerre.... publices par M. Champollion-Figeac, t. 147, Paris, Imprimerie Royale, m decc xxxix, in-6; p. 380

Lettre d'Édouard au sénéchal de Gascogne, de l'an 1314, à la Tour de Londres.

A Condom, le tarif du chapitre, à Marmande, les réglements de police municipale soumettaient les Juifs qui y passaient, à un droit comparativement fort élevé : ce qui fait supposer l'intention de les écarter de ces villes.

Au Mas-d'Agenais, comme on l'a vu plus haut, la coutume interdisait formellement aux Juifs de toucher le pain et les fruits qui étaient exposés en vente; les statuts d'Avignon contiennent la même prohibition, assimilant ainsi les Hébreux aux filles publiques de la ville; mais, plus sévèrela coutume du Mas punissait d'une amende de cinq sous et le délinquant et le marchand qui avait laissé toucher sa marchandise, tandis que, à Avignon, le contrevenant était simplement obligé de payer les comestibles sur lesquels il avait porté sa main, considérée comme impure *.

Si nous avançons davantage vers le nord, nous trouverons encore une plus grande disette de documents concernant les Juifs. Les recherches auxquelles nous nous sommes

^{* «} XXII. Un Juif ou une Juive non enceinte passant par Condom, payera huit deniers tournois; et si la juive est enceinte, elle payera seize deniers tournois.

[«] XXIII. L'étranger qui aura acheté quelque part un Sarrazin ou une Sarrazine, payera pour chacun d'eux huit deniers pour la première fois qu'il les fera passer par Condom, après les avoir achetés.

Pancarte ou tarif des droits du péage que le chapitre de l'église cathédrale de Condom a droit de prendre dans la ville et juridiction de Condom sur l'étranger, etc., conforme à la transaction passée entre le chapitre et la communauté de Condom, le 13 avril 1506, etc. (Feuille d'annonces de Condom, Gers), nº 545, mardi 24 décembre 1833, pag. 3.:

Condom (Gers), nº 515, mardi 24 décembre 1833, pag. 3.)

« Et en tout Juif passant par la ville établit dix demiers de peage , s'il passe par l'eau; et s'il passe par terre, quatre deniers; et s'il est institué ///, dix deniers; et s'il passe l'eau, dix deniers; et s'il est mainte (sic. et si la Juive est enceinte ///, huit deniers, » Statuts et privilèges de la ville [de Marmande , donnés par Richard, duc de Guienne, fils d'Henri II , roi d'Angleterre, 1190. Manuscrit de M. Perrin, de cette ville.

² a Ne Judei vel meretrices tangant panem vel fractus.
Item. Statuinus quod Judei vel meretrices non audeant tangere

manu panem vel fructus qui exponuntur venales; quod si fecerint, tunc emere illud quod fetigerint teneantur.

Statuta Avenionis , ms. de la Bibliothèque du Roi nº 4768, folio 36 verso.

livré au sujet de ceux du Poitou ont été sans résultat, ou, pour mieux dire, ne nous ont procuré que les lettres originales de Philippe le Bel, du mois de juillet 1291, prononçant l'expulsion des Juifs de la sénéchaussée de Poitiers. On y trouve la preuve que ces étrangers n'étaient pas mieux vus dans le Poitou que dans les autres parties de l'ouest. Au reste, l'ordonnance royale ne tarda pas à être rapportée, au dire de Bouchet!

Mais il est temps de revenir aux Cagots, ou plutôt aux colons espagnols dont nous croyons que les premiers tirent leur origine. On vient de voir que dans le sud-est de la France ils retrouvaient comme une seconde patrie, et que d'ailleurs le bruit d'arianisme qui circulait sur leur compte ne pouvait leur préjudicier en rieu dans cette partie de notre pays, où la tolérance était plus large que partout aillours. Ils durent donc se fondre rapidement dans la masse de la population de cette contrée, et y porter les germes de l'hérésie qui se développa plus tard, si toutefois le long séjour des Goths dans la Septimanie et dans la Provence n'en avait pas laissé dans ces pays. Nous savons bien que près de deux siècles avant le premier établissement des émigrés espagnols dans notre pays, le roi Recearède le avait passé de l'arianisme au catholicisme et déterminé par sa conversion celle de la plupart de ses sujets wisigoths 2; mais l'hérésie arienne ne dut pas s'éteindre pour cela en Espagne et dans la partie de la Gaule occupée par les Goths ; autant vaudrait-il dire que la conversion d'Henri VIII effaça com-

^{*} Les Annales d'Aquitaine. . . A Poictiers, par Abraham Mounin, 21. DC. XXXIIII. in-folio; quatrieme partie, chap. 11, p. 179. Yoyez aussi l'Abregé de l'histoire du Poitou, da Thibaudeau, tome 11, p. 230 première édition ; et tome 27, p. 361, 362 (seconde édition. Niort. Robin et CP), 1839, 18-8).

² b. Greg. Turen., lib. 12, cap. 15; lib. 21, cap. 8. — L'Apt depicifer les dates, 3° étition, 4. 1", p. 181, cal. 1.

plètement le catholicisme en Angleterre. Ce qu'il v a de certain, c'est que parmi les hérétiques qui plus tard reçurent le nom d'Albigeois, il se trouvait des Ariens : Guillaume de Puy-Laurent, chapelain de Raimond VII, comte de Toulouse, le dit positivement '; et pour peu que l'on voulût tirer parti de l'obscurité du premier des passages que nous citons en note, on pourrait y signaler une allusion directe à l'établissement des réfugiés espagnols dans le midi de la Gaule, et faire peser sur eux l'accusation d'y avoir importé l'hétérodoxie. Mais une pareille manière de procéder nous est étrangère, et nous nous bornons à livrer le dire de Guillaume de Puy-Laurent, tel qu'il est, aux conjectures des savants. C'est à eux de décider jusqu'à quel point il faut assimiler les émigrés d'au-delà des Pyrénées et les Cresticas qui en descendirent, aux Bons-Hommes, aux Bononiens ou Bonosiens, aux Lyonnais ou Vaudois, et aux Manichéens, qui furent plus tard désignés par le nom uniforme d'Albigeois, sous lequel ils ont acquis une triste célébrité dans l'histoire 2. Il ne faut pas cependant oublier que, dans leur

¹ α Dormlentibus autem qui vigilare debuerant, latenter hostis antiquus in terras istas miseras homines perditionis filios introduxit, habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes, quorum sermo at cancer serpens infecit plurimos et seduxit, sicque, nemine opponentes e in murum pro fide ascendentibus ex adverso, adeo profecerunt inprimis ipsi hæretici, quod per villas et oppida habere sibi hospitia, agros et vincas incaperunt, domos latissimas in quibus hæreses publice prædicarent, suis credentibus venditantes. Erantque quidam Ariani, quidam Manichæi, quidam etiam Valdenses sive Lugdunenses...» Guillelmi de Podio Laurentii Historia Albigensium, prologus. (Recueil des Historiens des Gaules et de la France, t. xix, p. 193, p.)

^{« . . .} terramque extra repleverant Ariani, Manichæi, hæretici et Valdenses. » Idem, cap. vm. (Ibidem, p. 200, A.)

² Les Bénédictins accusent d'avoir donné naissance à l'hérésie des Albigeois, une femme venue d'Italie qui porta d'abord le manichéisme à Orléans, puis le répandit dans plusieurs provinces de France, surtout en Aquitaine et dans le Toulousain. Le roi Robert fit assembler en 1022, à Oriéans, un concile à la suite duquel des bûchers s'élevèrent à Toulouse. Voyez l'Histoire generale de Languedoc, liv. xm., chap. Lxxiv, t. n.

requête au pape, les Cagots se disaient descendants de ces hérétiques, se faisant ainsi les organes d'une tradition qui devait être populaire chez eux et qui ne pouvait être complètement fausse.

Il est temps de rentrer dans notre sujet, que nous sommes loin d'avoir épuisé. Outre le signe que les anciens Cagots étaient astreints à avoir sur leurs habits, ils furent sans doute condamnés à porter les cheveux rasés, comme le furent plus tard les Maures en Catalogne, suivant l'ordonnance des états tenus à Lerida en 1301 : c'est au moins ce que nous trouvous dans le passage d'Oihenart, où il est dit que les Cagots appelaient les Basques velus ou chevelus. Quant à l'intention de cette ordonnance, on ne peut y voir que la volonté de perpétuer une dégradation encourue, peut-être même de ravaler à leurs propres yeux ceux qu'elle atteignait. Voyons jusqu'à quel point une pareille mesure pouvait produire cet effet sur les réfugiés.

Pour commencer par les Goths, qui vraisemblablement entraient pour la plus forte proportion dans leur nombre, on sait qu'à l'exemple des Scythes dont ils descendaient , de certains Thraces ², des Francs, des Burgondes et des autres peuples germaniques, ils portaient une longue chevelure. Apollinaris Sidonius, qui nous a transmis sur la personne de Théodoric, roi des Wisigoths, des détails curieux et pleins d'intérêt, nous apprend que, suivant la coutume de sa

p. 155, 156; liv. xvi., ch. l.ix, p. 383, 384. Voyez aussi, relativement à l'hérésie des Henriciens, qui se répandit dans le Touloussim et les contréss limitrophes vers le même temps, liv. xvii, ch. lxxiv, p. 443-447.

f « Quid capillum ingenti diligentia comis? Quum illum vel effudoris more l'arthorum, vel Germanorum nodo vinxeris, vel, ut Scythæ solent, sparseris; in quolibet equo densior jactabitur juba, horrebit in location cervice formosior. » L. Annei Senecæ Epist. exxiv, in fine.

³ a ... Quemadmodum e diverso Thraces quosdam appellatos scimus acrucomas , qui antias in frontem muliebriter demutterent. » Lodoudis Caetis Rhodigins Leationum antiquarum Libri 222. Besiton, 1866, Infol.; lib. vis. cap. 200., p. 268, p.

nation, ce prince avait les oreilles recouvertes de longues mèches de cheveux '; dans un autre endroit, il désigne le peuple goth par le mot crinitum 2. Claudien donne aux anciens de l'armée d'Alarie l'épithète de crinigeri 5, et Prudence mentionne la chevelure de ces barbares comme étant un de leurs attributs distinctifs . Il y a plus, les Goths laissaient. croître leurs cheveux à un tel point, que cette habitude leur valut le nom spécial de Capillati, qui leur fut donné sous le règne de Sitalcus, par Diceneus Boroista, l'oracle de ce peuple. Théodoric commence une de ses lettres par ces mots: « Universis provincialibus et Capillatis, defensoribus et carialibus Suavia consistentibus 7, » et dans un édit il désigne également ses compatriotes de cette manière . Jornandès, dans son Histoire des Goths, rapporte que ces barbares se tenaient pour honorés de ce nom, et qu'ils en faisaient encore usage de son temps, dans leurs chansons 7. De tout ce qui précède il ressort évidemment que les anciens Goths, à

Ignotus capta passim vagus erret in urbe, Transalpina means rapiens in vincula pubem.

(Aurelii Prudentii contra Symmachum Lib. 11, v. 692.) Isidore de Séville est encore plus explicite dans le passage suivant : « Nonnulla etiam gentes non solum in vestibus, sed in corpore aliqua sibi propria, quasi insignia vindicant, ut videmus cirros Germanorum, grados et einnabar Gothorum. » Isid. Hispal. Origin., x1x, 23. Par le mot eirre

le P. Sirmond, qui rapporte ce passage dans ses notes sur Apolliu Sidonius (Paris. M. DC. XIV. in-8, p. 13), entend des cheveux noués en tresses, in nodum coactos; et par granos, ces tresses mêmes. Epist. 49, lib. 1v. apud Cassiodorum.

 $^{^{\}dagger}$ α . . . aurium † legulæ (sicut mos gentis est) † crinium superjacentium flagellis operiuntur.» C. S. Apoll, Sidonii Epistolarum Lib. 1, epist. 12.

² Epist. Lib. 111, epist. 111. ³ Crinigeri sedere patres, pellita Getarum

Coria.

⁽Cl. Claudiani de Bello Getico Liber, v. 481.) . non armis, veste, comisque,

Edictum Theodorici regis, cap. 165 : « Dommodo tertio quembitot Coptilatorum fuisse conventum, aut cautionis ab eodem emisse, fides coiet, » etc.

^{9 «...} fectique sacerdotes , nomen illis Pileatorum contradens, ut requia opertis capitibus tiaris, quos pileos alio nomine nuncupabes

l'exemple des Hébreux du livre des Juges, plaçaient leur honneur et leur beauté, sinon leur force, dans la longueur de leurs cheveux '; mais qu'ils aient puisé cette idée dant l'Ancien Testament, c'est ce qui ne saurait être admis : car bien avant l'introduction du christianisme dans la Mœsie, par Ulphilas, elle dominait dans le nord, d'où les barbares l'apportèrent avec eux, non-seulement en Gaule et en Est pagne, mais encore en Italie et en Afrique .

Au sixième siècle, les Goths établis dans la Septimanie et en Espagne n'avaient pas raccourci leur chevelure, bien

bant; reliquam vero gentem Capillatos dicere jussit, quod nomen Gethis pro magno suscipientes, adhuc hodie suis cantionibus reminiscuntur, n

Cap. x1; édit. Lug. Bat. 1597, p. 38.

Polgiesser conjecture que les esclaves des Suèves avaient la tôte tondue, et démontre, d'après Tacite, qu'on coupait les cheveux à ceux qui parmi eux étaient condamnés à l'esclavage. Voyez liv. 111, chap. 1v. 8. 1v. pag. 21%, de l'édition in-4. Au reste, le lecteur curieux fera bien de lire le chapitre en entier ; il est intitulé : De peculiaribus servorum notis, quibus abingenuis discernebantur.

2 Constantin l'Africaia madesin na faction de la contraction de la contraction

² Constantin l'Africain, médecin né à Carthage et mort en 1087 moltidu Mont-Cassin, où il écrivait ses ouvrages, s'exprime ainsi : « Sant dippili naturaliter juvamentum corporis, vel tantum expulsio superfluitifis par vata, capilli, supercilia et cilia. Capilli enim caput custodiunt, honestati de defendunt; quibus si carcat, maxima est inhonestas, et precipue in maille, ribus, » etc. Constantini Africani deCommunibus medico cognitu nessariis Locis, lib. 11, cap. xvi : De pilis et unguibus. (Summi in omni philosophia viri Constantini Africani medici Operum Reliqua, etc. Easler, apud Henricum Petrum 'm p xxxv), in-follo.

leze, apud Henricum Petrum (M. D. XXXX), in-follo.

3 « Per provinciam Africam tantum quorumdam temeritati ficultăe confeperimus, ut Christianze legis antistites, de propriis domibus raptos, vel quiti est atrocius, de Ecclesiae catholicze penetralibus protractos, cruclatibus deversus afficerent : alios ad solam divini cultus injuriam, avusa capitlerum parte fordatos, vel alio injuriae genere deformatos, concurrentium speculis exhiberent, a Appendix Codicis Theodosiani novis constitution (bus et mulatior... opera et studio Jacobi Sirmondi... Parisiis, apud Sebastianulis...

Cramoisy, M. Bc. XXI. in-8; p. 39, constit. XIV.

Le cordeller Michel Menot nous apprend que les infidéles qui complete les cheveux à S. Pierre, le firent dans le dessein de le couvrir de confissit Voiri ses termes : « Heu, helas ! Domine mi, dictiur quod corestà atolicatum primo introducta fuit in Antiochia, ubi infideles feccerant tenantible to Patro qui residebat ibi ; et licet facta facrit in contameliati, it in tamen in honorem, » Perin tertia post peccandam deminioni qui malem.

qu'elle dût les incommoder sous les feux du soleil méridional: aussi le concile d'Agde, tenu sous Alaric, impose-t-il aux pénitents la condition expresse de se la faire couper ', tandis que, dans les autres parties de la Gaule, ceux qui étaient admis à la pénitence ecclésiastique devaient laisser croître leurs cheveux, ainsi que nous l'apprennent saint Isidore ², saint Colomban, abbé de Luxeuil ³, Grégoire de Tours ⁴, et Orderic Vital, moine de Saint-Evroul en Normandie ⁵. Cette prescription, qui avait pour objet d'humilier fortement les Goths auxquels elle s'adressait, et de les distinguer du reste des fidèles, dut produire l'effet qu'on en avait attendu, puisque nous la voyons renouveller quatre-vingttrois ans plus tard, au troisième concile de Tolède ⁶.

A la fin du vne siècle, les Goths n'avaient pas modifié les idées de noblesse qu'ils attachaient à leur chevelure: nous

4 a Pœnitentes, tempore que penitentiam petunt, impositionem manuum et cilicium super caput a sacerdote, sicut ubique constitutum est, consequantur. Si autem comas non deposuerint, aut vestimenta non mutaverint, abjeciantur... » Concilium Agathense, A. D. 506, canon xv. (Sacrosaneta concilia, ed. Philip. Labeo et Gabr. Cossartio, t. 1v, col. 1385. E.)

² « Hi vero qui prenitentiam agunt, proinde capillos et barbam nutriunt. »

De Officiis Ecclesiæ, lib. 11, cap. 16.

- 8 « Pœnitentes fratres, quamvis opera difficilia et sordida efficiant, non lavent capita nisi in die dominico, id est octavo. Sin autem, nisi in quinto decimo, aut certe propter fluentium capillorum incrementum. » Divi Gregorii papæ... Liber Sacramentorum... ed. Fr. Hugone Menardo. Parisiis, sumptibus Claudii Sonnii et Dionysii Bechet, m. de. xlii. in-4; notæ et observationes, p. 222.
 - Hist, eccl. Franc., lib. viii, cap. 20.

3 « Olim pornitentes et capti ac percerini usualiter intonsi erant, longasque barbas gestabant. » Ecclesiastica Historia Lib. viii. (Historia Normannorum Scriptores antiqui, ed. Andrea du Chesne, p. 682, ...)

** Quicumque ab episcopo vel a presbytero, sanus, vel infirmus, punitentiam postulat, id ante omnia episcopus observet, vel presbyter, ut si vir est, sive sanus, sive infirmus, prius eum tondeat, et sie pœnitentiam es tradat; si vero mulier fuerit, non accipiat panitentiam, nisi prius mutaverit habitum: sæpius enim laícis tribuendo desidiose pœnitentiam, ad lamentanda rursus facinora post acceptam pœnitentiam relabuntur. » Concilium Toletanum III, A. D. 589, cap. vit. (Sacrosancia Concilia, ed. Ph. Labbeo et Gabr. Cossartio, t. v. col. 1012, A.)

en voyons des preuves dans les canons de plusieurs conciles ', et dans la manière dont Wamba, roi de Tolède, traita les complices de la révolte du due Paul, auxquels il fit raser les cheveux et la barbe 2, imitant ainsi Reccarède, l'un de ses prédécesseurs, qui, dans une occasion semblable. avait appliqué la même peine 1, consignée dans un grand nombre d'articles du code wisigothique 4.

* Rege vero defuncto, nullus tyrannica præsumptione regnum assumat; nullus sub religionis habitu detonsus, aut turpat a dis alvatus, aut servilem originem trahens, vel extraneæ gentis homo, nisi genere Gothus, et n er bus dignus, provehatur ad apicem regni. » Concilium Toletanum vi. A. b. 638, regnante Cinthila, cap. xvii. (Sacros. Conc., t. v, col. 1748, p.)

 Et quia omnino justum est, ut pontifex sevissimam non impendat via dietam, quidquid coram judice verius patuerit, per disciplino severitates absque turpi decalvatione maneat emendatum, » etc. Concilium Emeritense, A. D. 666, regnante Reccesvintho, cap. xv. (Ibid., t. vi, c. 505, c.)

3 « Sed nulla mortis super cos illata sententia, decaivationis tantun pra cipitur, sustinuere vindictam..... Etenim quarto ab urbe regia milliario Paulus princeps tyrannidis, vel ceteri incentores seditionum ejus, decal vatis capitibus, abrasis barbis, pedibusque nudatis vel squallentibus, veste vel habitu camelorum induti, vehiculis imponuntur. » Historia Wambo regis Toletani, (Rec. des Hist. des tiaules, t. 11, p. 715, c; et 716, c. Yoyes aussi Hispaniæ illustratæ seu urbium rerumque Hispanicarum... Au torce rarii chronologi, historici... studio et opera Andrew Schotti...t. um. Francifurti, anno m. pc. viti, in-folio; p. 65, lig. 55, et p. 66, lig. 45.)

" Recaredo ergo orthodoxo quieta pace regnante, domestica: insid prate aduntur. Nam quidam ex cubiculo ejus, etiam provincia dua, nomin Argunundus, adversus Recaredum regem tyrannidem assumere cupies ita ut, si posset, eum et regno privaret et vita; sed nefandi ejus com detecta machinatione comprehensus, et in vinculis ferreis redactus, hal discussione, socii ejus impiam machinationem confessi, condigna sunt nitione interfecti. Ipse autem Argimundus, qui regnum assumere cupiebat, promium verberibus interrogatus, deinde turpiter decalvatus, posthere dezira angutata, exemplum omnibus in Toletana urbe asino sedens pompizando dedit, et docuit famulos dominii non esse superbos, » Chronicon Joannie Bicturiousis. Hispan, Illustrat. t. 1111, p. 158, lig. 22,1

A Neus ne citerons que trois de ces articles, renvoyant, pour les autres, au Glossaire de du Cange, t. n. col. 1322, 1323,

« Et si nulla mortis ultione plectatur, et pietatis intuitu a principe illi fuerit vila concessa, effossionem perferat oculorum... decalvatus tamen e fi gella «escepiat, et sub artiori vel perpetuo erit religandus exilio punas, a etc. Legie Wisigothorum Liber secundus, tit. 1, § 7: De his qui contra principem, vol gontem, aut patrium refugiunt, vel insolentes aziatunt, (Rec. des Hist. des Gaules, t. 17, p. 293, C.) a Berrus autem qui talia commisses delegitur, e icins accipint flagalio-

MMT. DES RACES MAUDITES. I.

Si maintenant nous passons aux Espagnols de race, en l'absence de documents nous supposerons qu'ils portaient les cheveux longs, comme leurs ancêtres ', ou qu'ils avaient adopté les modes wisigothiques. En cût-il été autrement, la mesure qui fut prise à leur égard n'en aurait probablement pas moins eu lieu, puisque les Arabes (on sait qu'il s'en trouvait parmi les réfugiés) portaient aussi les cheveux longs: « Voici venir au Christ, disait Théodulphe à Charlemagne, le Hun aux cheveux tressés ... Qu'après le Hun vienne l'Arabe, autre peuple chevelu; mais qu'ils viennent, l'un, les cheveux tressés, l'autre les cheveux flottants 2. » Nous savons, d'ailleurs, que chez ce peuple, du moins en Espagne. le supplice de la décalvation était en usage, accompagné des circonstances que nous avons signalées plus haut chez les Wisigoths 3.

rum, atque turpiter decalvatus in integrum mox reformet rem, quam causa pigneris occupavit. » Id., tit, 11, § 7 : Si quislibet ex alterius judicis potestate in alterius judicis territorio habiat causam. (Ibid., p. 305, E.) « Horum omnium transgressor, quisquis ille repertus fuerit, et centum

flagella decalvatus suscipiat, et debita mulctetur exilii perna. » Id., lib. xm, tit. 111. \$ 111 : Ne Judai aut se aut filios suos aut famulos baptismi gratiæ subtrahant. (Ibid., t. 1v. p. 448, E.)

**Execution and Continuous and Conti

Cuniculosa Celtiberia fili,

Egnati, opaca quem bonum facit barba, Et dens Hibera defricatus urina.

C. Val. Catulli Carmen vvvvi, v. 17.)

Pone venit texas ad Christian crinibus Hunnus.

Huic societie Arabs, populus crinitus uterque est, Hic textis crine , ille solutus cat.

(Theodulfi Aurebanene is episcopi Carmuna, lib. 111, carm. 1. — Rec. des

Hist, des Gardes, t. v. p. \$17, c.; 3 a ... Mahimen Alhaytam captum carceri mancipavit, nec mora fortiler flegellatum, turpiter judicatum, capite decalvatum, post terga manibus colligatum, catenis ferreis alligatum, ab asino deportatum, per civitatem

Dans cet état de choses, qui régnait, non-seulement en Espagne, où il dura jusqu'au quinzième siècle environ , mais encore en France, où il subsista jusqu'au seixième , et qui dut être le même dans le Pays Basque et en Gascogne, c'était un terrible châtiment que de priver les descendants des réfugiés espagnols d'un ornement auquel ils devaisat attacher le plus grand prix; cependant, comme la force n'était pas de leur côté, il leur fallut se résigner, et des maux plus récls étant venus éteindre jusqu'au souvenir de l'humiliation qu'ils avaient subie dans la perte de leur chevelure, ils donnèrent à leurs persécuteurs, à titre d'injure,

(Cordubam) attractum... iterum custodiæ mancipavit, » etc. Roderici Kimenez archiepiscopi Toletani Historia Arabum, cap. x111 ; ed. Th. Espenio. Lugduni Batavorum, ex typographia Erpeniana, 1626, in-folio, p. 42.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que le même supplice existait chez les Grecs du Bas-Empire, un passage de Georges Cedrenus en fait fai. Voyez son zùespie estapare, ed. G. A. Fabroto. Parisiis, e Typographia regia, m. De. Xivit. in-fol.; tom. 11, pag. 389, c. Chez les Indiens, an rapport de Stobée, ch. c.i.xv. on privait de leurs cheveux ceux qui se rindaient coupables de crimes graves, et l'on tenait cette punition comme extrêmement ignominieuse. Enfin, chez les Juifs, la loi de Moise ordongait de raser la tôte aux jeunes captives. Deuteron., ch. xxt.

Nous en avoas la preuve dans un passage d'Alphonse Tostat, évique d'Avila, qui, né en 1400, mourut le 3 septembre 1454 : « Sciendum autem (dit-il) quod istud tenebat tempore ilio quam nunc, quis inter Bobasos rari tondebantur, sed nutriebant comam : ideo ille qui majorem haberet comam ; pulchrior judicabatur. Sie autem erat de Absalom, qui habebat comam ita magnam, qued tonsio annua capillorum pondershet codos ducentos : ergo cateris pulchrior erat. Nunc autem quia viri non patrimit comam, sed omnes raduntur, praeter parvos capillos ad tutelam et pulchritudinem capitis, non tantum judicatur pulchritudo ex multitudine capillorum sicut tunc. » Alphonsi Tostati... Operum Tosa, vi... Colquin Agrippina, anno 2. pc. xiii. in-folio, p. 148, v: in secundum librum Regium commentaria, quaest. xviii.

2 J. Bodin, voulant prouver que l'exemple du souverain guide le peuple, s'exprime ainsi : « J'en mettrai encores un exemple du roj François, lequel se fit tondre, pour guarir d'une playe qu'il avoit reccue en la teste : soudrin le courtisan, et puis tout le peuple fut tondu, tellement que deslors en syant on se moque des longs cheveux, qui estou l'ancienne marque de hough, et en mothesse : car mesmes il fut defendu aux roturiers de porter les chappens longs, coustume qui dura jusqu'au temps de Pierra Lemphord Regenne de Paris, qui fit lever les defences par la puissence que less avecant les rols. » Les six Livres de la Republique de J. Bodin Angevin...

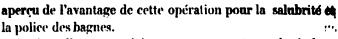
le nom dont leurs ancêtres s'étaient glorifiés. Or, pour que cette appellation cut un sens, il fallait nécessairement que. du temps d'Othenart, les Basques portassent les cheveux longs', et que les Cagots se fussent habitués à les avoir courts, bi in que les réglements ne leur en fissent plus une obligation; tout au moins, on n'y trouve aucune prescription à cet égard. Si maintenant l'on nous demande dans quel but les descendants des réfugiés espagnols auraient été tenus d'avoir la tête rasée, comme les forçats de nos jours et les soldats condamnés aux travaux publics, plus ou moins, nous répondrons que, pour les uns et les autres, c'est plutôt dans une vue de dégradation que par une mesure sanitaire. Nous nous arrêtons d'autant plus volontiers à cette idée, que les individus atteints et convaincus de lèpre, maladie dont les Cagots n'étaient que soupeonnés, ne furent nulle part, pendant toute la durée du moyen age, soumis à une semblable obligation. Quant aux galériens, nous sommes convaincus que la privation complette de leurs cheveux dérive également de l'idée d'infamie attachée autrefois à cet état*, et que c'est plus tard seulement qu'on s'est

A Lyon, de l'imprimerie de Jean de Tournes, M. D. LXXIX. in-folio; liv. v. chap. 11, p. 128.

Les Basques, surtout les vicillards, portent encore la chevelure longue et flottante. Cette mode, qui paraît avoir existé de tout temps chez ce peuple, a commencé à déchoir quand la conscription appela sous les drapeaux les diverses populations de la France et les souncit à un régime uniforme. De retout dans leurs foyers, la plupait des soudats basques ne purent se résoudre à porter leurs cheveux autrement qu'à l'armée.

Quant aux Basquaises, le conseiller Pierre de l'Ancre nous donnera sur leur cheveuire des renseignements qu'il nous serait fort difficile de trouver ailleurs que dans son livre : « Parmy les files et femmes du commun, ditil, y comprenant Bayonne comme ville capitale dont tout le reste puize levemple, aucunes sont tondues, sauf les extremitez qui sont à long poil, d'autres un peu plus relevées, sont is tout leur poil convrant à demy les joites, leurs cheveux voletant sur les esquales, « etc. Voyez Tableau de l'inconstance des mauvais anges et d'mons, etc. A Paris, chez Nicolas Buon, M. ec. XII. in-4; liv. 191, pag. 62.

2 Il nous est impossible de dire à quelle époque cette coutume prit male-



Je viens d'exposer, si je ne me trompe, toutes les inductions qu'on est en droit de tirer du petit nombre de textes relatifs aux Cagots, après avoir, toutefois, préalablement étudié les situations analogues que présente l'histoire des peuples. Quant à celles-ci, il n'en est pas de plus curiense que l'existence d'une peuplade transportée dans un coin du pays des Cagots, au xy siècle; qui, comme ces malheureux, a traversé les temps sans se mèler à ses voisins; qui a conservé tout ce qu'elle tenait de ses ancètres, et (chose

sance dans notre pays, pù elle a peut-être toujours existé à l'égard de certains condamnés. Une ordonnance rendue par Louis XII en 1499, et resonvelée en partie par Charles IX, aux états généraux d'Orléans, en 1560; enjoint aux Bohémiens de vider le royaume sous deux mois, « Et s'ils sont trouver jy est-il dit' ou retonnent après lesdits deux mois, nos Juges feront sur l'heure, sans autre forme de procez, raser aux hommes leurs barbes et cheveux, et aux femmes et enfans leurs cheveux, et après deliverent les hommes à un Capitaine de nos galleres, pour nous y servir l'espace de t ois ans. » Voyez Traicté des peines et amendes... Par Jean Duret, etc. A Lyon, pour Abel l'Anaclier, m. d. Lxxxiii. in-8, fofio 64 recto ; et Les Edicts et Ordonnances des rois de France... par Antoine Fontanon, etc. tom. 197. A Paris, m. dext. in-folio, pag. 660.

Cette jurispindence à l'égard des Bohémiens continua d'être en vigueur pendant toute la durée du siècle suivant et même longtemps après. Un arrêt rendu par le parlement de Paris, le 28 février 1612, contre le capitaine literosme, soi-disant capitaine de quatre ménages égyptiens, « ordonne que tant les hommes, femmes que filles, seront rasez, et les hommes menez et conduits aux Galeres du Roy pour y estre detenus, et servir ledit Seigneur comme forçaires à perpetuité. » La Continuation du Mercure françois, folio 317 recto.

Une declaration de Louis viv, du 11 juillet 1682, rendue contre les Bohémies et coux que leur donnent retraite, enjoint de faire attacher les hommes et tener et se forcais, pour être conduits aux galores et y servir à perpetite; et a le vid de leurs femmes et filles, ordonne de les faites raser la première toes qu'elles auront été trouvées menant la vie de Bohemennes, etc. Voyer le Dictionnaire ou Truité de la Police générale :, par Mr Edme de la Poix de Freminville. A Paris, chez Gissey, ve occupation à pag. 65.

Pendant le moven : ¿e. principalement au xim siècle, c'était chez nous anté peute iffictive et infamante pour une femme que de lui trancher un circyclure, et on l'appliquait surtout aux femmes coupables d'aduttire.



plus curieuse encore!) a reçu des indigènes le nom donné aux proscrits des Pyrénées et de la Gascogne. Voici les faits:

La peste enleva, en 1524 et 1525, une grande partie des habitants des communes situées sur l'une et l'autre rive du Drot, petite rivière qui se jette dans la Garonne au-dessous de la Réole. Henri d'Albret, roi de Navarre et seigneur de cette contrée, fit venir, pour réparer cette perte, du Poitou ct de l'Angoumois, de nouveaux colons, dont les mœurs, le costume et la langue parurent si étranges aux anciens habitants, qu'ils traitèrent les nouveaux venus de Gavaches. Ce

Quant à celles qui de leur plein gré se privaient de cet ornement, elleagissaient ainsi par esprit de pénitence. La duchesse Parise, accusée à tort d'avoir sait périr Beuvon, son beau-frère, se prépare au supplice par des actes de charité et de mortification.

Que li véist ses draps desrompre et desmaller Et par panz et par peces aus pores ganz doner ;

Par delez les oreilles fist ses tresces coper,

An sa pure chemise est li suens cor remés.

(Li Romans de Parise la Duchesse, publié... par G. F. de Martonne.

etc. l'aris , Techener , 1836 , in-12 ; pag. 62 , v. 9.)
Henri d'Andeli , faisant le portrait de la mattresse d'Alexandre , dit :

Si l'embelist moult et amende

Sa bele treche longue et blonde,

N'a pas deservi qu'on la tonde.

- Fabliaux et Contes, édit. de Méon. (Lo Lay & Aristote, v. 290. tom. 111, pag. 105.)

Dans un autre fabliau, un écuyer trompé par son infidèle moitié,

Sa fame a par les treces prise.
Por le | renchier son coutel tret.

(De la Dame qui fit trois tours entour le monstier, v. 136 .- Ibidem,

pag. 34.)

Plus tard, cette punition continua à être en usage pour la même calégorie de coupables. Les femmes adulteres étaient tondues, revétaient l'habit momastique et recevaient le fonct de la main, soit de la prieure du lieu où elles étaient renfermées, soit d'autres religieuses, ou de personnes commises par lejuge, etc. « Piusieurs tapoute Duret, auquel nous empruntons ces détails) trouvant la fustigation trop rigoreuse, ont dit, qu'en France la peine plus usitce est de tondre la femme adoltere, luy coupper sa robbe et cotte, devant et derrière, tellement qu'il ne luy demeure que la che**mise peu au-dessus d**es genoux , après la conduire ainsi tonduë , et court vestu**ë ignomi**nieusement par les ques, peur e tre mocque e du peuple. » Traicté des penies, fel. if recta et verso.

sobriquet est resté à leurs descendants, qui conservent encore les usages de leurs ancêtres et notamment leur langage. Il y a dans quelques petites villes de cette contrée, des rues où l'on parle d'un côté le gascon, et de l'autre le saintongeois et l'angoumoisien '.

Qu'on rapproche ces détails de ceux que Tacite nous a transmis sur la punition de l'adultère chez les anciens Germains, et l'on verra à quellé source il faut rapporter cette disposition des lois pénales en usage chez nos aleux : « Paucissima, dit le grand historien, in tam numerosa gente adulteria , quorum piena præsens et maritis permissa. Accisis crinibus nudatam coram propinquis expellit domo maritus, ac per omnem vicum

verbere agil. » C. Corn. Taciti de Mor. German , cap. xix. Il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer que depuis le douzième siècle, le mot tondre a dans notre langue le sens d'houmilier, de tromper, de prendre pour dupe , expression dont le peuple fait en ore usagé , plus rarement, il est vrai, que d'une autre qui s'en rapproche beaucoup : le veux parler de faire la queue. Le premier ouvrage où la première de ces locutions se retrouve, est, à notre connaissance, la Chronique des ducs de Normandie, de Benoît, poème composé par ordre et sous le regne de Henri II, roi d'Angleterre. Richard Ier, petit-fils de Hrolf, ayant réussi à s'échapper des mains de Louis d'Outremer, qui le retenait prisonnier, dit à son gouverneur Osmond, auquel il doit sa liberté :

« Maistre, mult sert eil bon luier Qui traitor puet engignier. Un en avez si prés tondu Que quant il s'iert apercéu Ne li entra teu glaive el cors. »

Tom. 1st, pag. 565, v. 11023.

Plus loin, Hugues le Grand, duc de France, par int des Normands qui ont battu Louis d'Outremer et qui le retienment captif à Reven, dit :

Cum sage e vaillant chevaher L'unt reès senz eve e senz moillier. »

Tom. 11, pag. 56, v. 16978.

Enfin, Richard I'r, ayant echappe aux embiches que l'archeveque de Cologne, Brue in le Grand, L. avait tendues, envoir à ce prélat un messager qui lui dit, en parlant de son maître :

a Ce set, l'avlez fait semondre Por lui senz eve rere e tondre. 🤞

Tom. n., pap. 187, v. 20820. Voyez aussi Les Recherches de la France d'E tienne Pasquier. A Paris, chez Guillaume de Luyne, M. DC. 133. In folio, liv. vitt, chap. 133 Du Proverbe, Je veux qu'on me tonde, dont assient a riennement nos peres et ayents, pour signifier une peine; pag. 676, 677. Le chapitre survant est relatif au proverbe faire bien la barle à quelqu'un.

Notice sur quelques monumens, usages et traditions antiques du département de la Gironde... Par M. de Caila. (Mémoires de l'Acadêmb



Il n'est peut-ètre pas hors de propos d'ajouter que les Girondins donnent aussi le nom de Gavaches à la population qui se trouve dans une partie du Blayais, rive droite de la Gironde, et dans le Bas-Médoc, le long du littoral et des marais salants, rive gauche de ce fleuve. On la reconnaît à son langage, qui est un français corrompu, prononcé d'une voix lente et trainante, et qui par là forme un contraste frappant avec le gascon berdelais que parlent les indigènes et dont tout le monde connaît le vif accent. De ces Gavaches ceux de la partie du Blavais qui est limitrophe de la Saintonge sont bien les enfants du sol; s'ils ont reçu ce nom, ce n'est que pour avoir emprunté à leurs voisins leur langage et leur accent. Pour ce qui est de l'introduction du saintongeais dans le Bas-Médoc, aux quartiers de Soulac, de Certes et d'Audenge, elle est moderne et remonte à l'époque

ccitique... tom. 1v. A Paris, de l'imprimerie de L.-P. Dubray, M.D.ccc.ix. in-8; p. 269, 270. \(\) Voyez aussi la Notice sur les Gavachs publiée par M. F. J. (Jouannet) dans le Musée d'Aquitaine... tom. 111. Bordeaux. M. D. GCC, VIV. in 8; p. 259-265. Le second de ces deux auteurs explique ains), dans une note, le nom de Gavach : a Le mot Gavach en gascon. Gavache en français. Gal acho en espagnol, paralt dériver du mot celtique gau, que désignant des cantens voisins les uns des autres, mais appartenant à des peuples différents. Ainsi le pluriel celtique gauc-ac, répondait aux mots latins Pagani et Villani. Dans la suite cette dénomination est devenue comme une injure, par la propension naturelle qui nous porte tropsouvent a n'es inier que nous-meme et ce qui nous appartient, » Après cette belie interpretation d'un mot, sur le sens duquel Baurein, bien inspire cette 15is la, 35a i gardé un silence prudent (Var. Bord., tom. 18, p. xxx), M. Journal acceptique de la mamère suivante l'état de mépris et d'isolement dans impe l'es dayaches facent si longtemps : « Ayant leur arrivée, tous les préprié res d'une chanome dans le même tenement étaient soli-daires; ma lossque les tenentes curent obtenu la concession des fonds que les sintes de la contagion, avaient fait tomber en déshérence, les Gascons refusérent d'etre solidares avec de nouveaux venus qu'ils ne connaissaient pas. De la, de longues con estations et des haines. Enfin, les seigneurs renoncerent à la solidarité. Le rente cessa par tenement et se perçut par jourmal. Les conses furent messi établies en 1544, » Pag. 263.

Voyez deux traclactions de la parabole de l'Enfant prodigue, l'une en gavache de Monségur, l'autre en ravache de la Motte-Landeron, deux communes de l'arrondissement de la Réole, dans les Mélanges sur les langues, d'infectes et patois... Paris, 1331, in-8, pag. 688, 489.

Z,

où des sauniers, originaires de Marennes, transportèrent leur industrie au Verdon. Leurs descendants ont fidèlement conservé la profession, les usages, la langue et jusqu'au costume de leurs devanciers!

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les faits qui précèdent prêtent un inébranblable appui à ma solution du problème d'algèbre historique que présente l'existence des Cagots. Il fallait que les suites de l'état où les mandements des empereurs francs avaient mis les Espagnols réfugiés, cussent nécessairement lieu comme l'histoire nous les fait connaître, puisqu'une transplantation analogue ayant été pratiquée plus tard dans un canton du pays où s'établirent jadis les colonies espagnoles, les mêmes effets s'en suivirent, bien que le temps, et partant les idées eussent changé. Au reste, c'est à la douceur comparative des mœurs du xvi• siècle, jointe à l'affermissement et à la succession régulière de l'autorité, que les Gavaches du Haut-Pays durent de ne point être persécutés. Je me hâte d'ajouter qu'il n'existait, dans leur passé, aucune tradition funeste dont on pid taire une arme contre eux.

J'ai dit que les émigrés du Poitou et de l'Angoumois avaient recu des riverains du Drot, parmi lesquels ils étaient venus habiter, le nom des Cagots; en effet, le mot Gaffo, dont Gaffet et Galet ne sont que des variétés, n'est autre chose que la contraction de Garacho, terme d'injure dont on se sert en Espagne à l'égard des Français², et dont

Var., hard., tom. iv. p. avv. axxj; Stat. du départ. de la Gir., par
 F. Journnet, tom. i^{et}, p. 165, 182 et 183.
 J. Leufellous, Gavachos, y Bourachos Franceses. » Les Voyages et Ob-

² L. Le (Common, Gavachos, y Bourachos Franceses, » Les Voyages et Observations du sieux de la Boullaye-le-Gouz, p. 442. Cela se disaiten 4643.

Gobernando están el mundo, Cogado s[†] con ques canejo. En la trampa de lo caro. Tres Cubachos (lís. Gabachos) i un Gallego.

D. Francisco de Quevedo Villegas, Musa vi, romance avis.- El Per-

le feminin Garasa (c'est là mon opinion) signifie fille publique ¹. Ce mot Garacho, que les Espagnols peuvent bien avoir emprunté à leurs voisins les Gascons ², qui prononcent Gabach, est évidemment une altération du nom des Gabali ³,

naso Español, etc. En Madrid, por Melchor Sanchez, año de m. DC.LXVIII. in-1; p. 364.)

6 «GAVASA, s. f. La muger pública, segun Covarr, que dice ser vos corrempida de Cavasa, por las casillas en que estas vivian, pegadas à los muros de la Ciudad, Lat. Scortam, i. « Diccionario de la Lengua Castellano.... compresta por la Real Académia Española. T. 1v.... Ba Madrid: en la Imprenta de la Real Académia Española.... Año de 1734, in-folio; p. 35, cd. 4.

a Gavasa, muzer publica, viene de el Bascuence gaud, gawaz, noche, de noche, y ganzz, es la que anda de noche en su mal vivir. Gavasá, gautarra.

gautarra.
« Gavasa, se diria tambien trastrocadas las letras de bagasa, que es von Bascongada, y con la misma significación. Vease. Lat. Scortum. » Díc. tril., tom. 1^{er}, p. 392, col. 1.

² « Je confesse que S. Flour avoisine les Quercinois, et Rouerguaz, et toutesfois n'est chef de Province, car les Gabales (qu'a present corrompue-ment les Gascons apollon) Gavache, ont leur capitale nomme Mande Evesché fort ancienne, » etc. La Cosmographie universelle de tout le monde, 1, 1^{ee}, p. 319, chap. 1: Du pays de Languedoch.

Ce curieux passage nous porte à croire que le Gavach, dont le nom se lit dans les suivants, ne l'avait reçu que parce qu'il était étranger aux Landes de Gascogne, et natif ou originaire du Gévaudan.

Item, le premier juing ay payé au Gayach pour porter une jarre d'ausitennes, ou bien elives, à Saint-Jours, afin de la fere tenir à M. Ravel, c'un soule pour con-

Dans le passage suivant, le mot Gabachou me paralt signifier le patois auvergnat :

Corobesios sonn de péguos Que se hen un saludg emdin, D'est iragues on de moundin. Deon Riberene, on deon Gabachou, Doon Lamaquet, on d'aquet machou, etc.

Lou Trinsfe de la Tempono invectuo... Par J. G. d'Astros de Sent-Cla de Loumangeo. A Toul (18), chez Antoino Birosse, M. 1000, EMI, in-12; pagayj.

3 - Giro, et le terme gacacho, que les Espagnols appliquent aux Monta-

peuple de montagnards dont une ville portait du temps de Savaron le nom de Ghave ', et qui, depuis un temps immémorial, vont gagner leur vie hors de leur pays, surtout en Gascogne et en Espagne, « où ils exercent, dit Ménage, d'après Covarruvias 2, les métiers les plus vils. » Cette dernière circonstance les placa de bonne heure en butte au

gnards du Gevaudan qui vont faire leur moisson et à tous les François, vienent du latin gabalus qui est le nom des habitans du Gevaudan, tout l'exterieur des habitans des montagnes et même leurs meurs et leur langage, tout so ressent de la rudesse du pays qu'ils habitent. » Dictionnaire languedo cien-françois... Par M. l'abbé de S'' (Sauvages). A Nimes , chez Michel Gaude, m. vcc. 1 xr. in-8; p. 234.

Voyez sur les Gabali ou Gabaliens , les Nouvelles Recherches sur l'étendue du pays des Gaball et sur la position de leurs villes antiques, pár M. J.-A. Cayx... (Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères, publiés par la Société royale des Antiquaires de France. t. vii, p. 80-113 ; et la Géographie ancienne historique et comparée des Gaules cisalpine et transalpine... Par M. le baron Walckenaer. A Paris,

librairie de P. Dufart, etc. 1839, trois volumes in-8, t. 177, pag. 345-348, da Ambigo num de Gabalitana urbe, de qua Gregor, Tur, lib. 1v. cap. 31. hist. et Usuard, in Martyrolog. VIII. Kal. Octob. et Ado XII. Kal. Septemb. hic locus interpretandus sit, quæ Ptolomæo lib. 2. c. 6. et ex eo veteri libello de notis, Anderetrum, postea Gabalis, Aimoin. l. 1. c. 5. hist, et hodie populariter Grave, num vero de Aniciensi urbe, que vulgo le Puis vocatur. » Jo. Savaronis Nota ad U. S. Apollinaris Sidonii carmen 221111, p. 206. Il s'agit de Javols, ou plutôt Jabous, comme on l'appelle en patois, village à cinq lieues nord de Marvejols, « Jabous, dit M. Cayx, & existé en même temps qu'Anderstum : il n'a pas changé de nom, mais seulement de manière de le prononcer. Cette ville s'appelait Gacous; et, sulvant l'usage du pays où elle est située, on a changé le g en j, et le v en b, et l'en a dit Jabous, comme on dit jal pour gal cou, bous pour cons, bostre pour côtre, etc. Gavous est la ville qu'on désigne par l'expression l'rbs Gabalitana, l'els Gabalum pour Gabalorum; c'était la véritable capitale des Gabali dont elle tirait son nom, ou anxquels elle avait donné le sien. » Pag. 105. Voyez encore les Mémoires de G. de Catel, l. 11, c. xi,

р. 307. ² · G vvacnos, ay unos pueblos en Francia que confinan con la provincia — по въстана (Invaebna, v nosotros Gavachos... Esta tierra deve ser miscra, porque muchos destos Gavachos se vienen a España, y se ocupan en servicios bavos y viles, y se afrentan quando los Haman Gayachos. Con todo esso buctyen a su tierra con muches dineros, y para ellos son buenas Indias los Reynos de España, o Teroro de la Leng. a castellana, o espanola, Compuesto por el licenciado Don Sebastian de Cobarruvias, etc. En Madrid, por Luis Sanchez.... Año del Señor

m. nc xi in felio; p. 432, cel. 2.

mépris des étrangers chez lesquels ils venaient chercher leur subsistance, et leur nom devint un terme d'injure, comme l'est encore chez nous celui des Savoyards pour des causes parfaitement semblables. On voit par là que ce serait une grande erreur de dériver, à l'exemple des académiciens de Madrid', du P. de Larramendi 2, de Don J. A. de Zamacola 3, de J. Hardy et d'autres, le mot Gavacho de Gave 4, qui, comme on le sait, est le nom que les Basques et les Béarnais donnent aux courants d'eau, et dont la physionomie pourrait entraîner un étymologiste déjà ébranlé par le fait de l'agglomération du plus grand nombre des Cagots pyrénéens dans les communes de la plaine du Gave d'Oloron 3.

A une époque fort ancienne, qu'il ne m'est pas possible

⁴ a Garacho, s. m. Soez, asquetoso, sucio, puerco y ruin. Es voz de desprecio con que se moteja a los naturales de los Pueblos que están à las faldas de los Pyreneos entre el río llama lo Gaba, porque en ciertos tiempos del año vienen al Reino de Aragon, y otras partes, donde se ocupan y exercitan en los ministerios mas baxos y humildes. Lat. Bardus, vilis, despicalus homo.... « Dic. de la Leng. cast., tom. 1v, p. 1.

2a Gabacho, es voz Bascongada, gubacha, gabachoa, gabacharra, que

^{2«} Gabacho, es voz Bascongada, gabacha, gabachoa, gabacharra, que por desprecio se dize a los Bearneses, y otros pueblos de Francia, por donde passan algunos riachuelos, que llaman gabes, ó gabas, y acha, aitza, risco, peñasco, y gabacho el habitador de los riscos, y asperezas de el rio gaba, en que ay mucha miseria, y pobreza. Lat. Despicabilis Benearnius, Gabalensis. » Dic. tril., tom. 1^{er}, p. 382, col. 2.

¹ a Estos dos rios Gabes de la primitiva Gasconia dieron nombre de Gaeachos antiguamente en España a los Franceses que ivan à gan ir la vida con su industria; y el motivo era, que como en sus orillas se habían tivado algunas familias de los Hagotes, descendientes de los Moros vencidos por Carlos Martel y Eudon... (de quienes pensa hoy todavia con equivocacion el vulgo del Bearne y del Valle Baztan, que son hombres inveciles, barbilanpiños... y de raza degenerada, de aqui resultó que los Bascos del Púrinco, y los Espanoles de la otra parte mirasen con desprecio a los Franceses que pasaban, creyendo fuesen todos de la raza de los Hagotes; y con este motivo empezaron a llamarios Gaeachos, que quiere decir hombres illos de los Gabes, « Historia de las Naciones bascas, etc., tom. per, p. 248, n.t. 111.

^{*} Vonage p it resque et discrif (p dans les II intes-Pyrénées... Par Jean Hardy, lenger, traduit de l'a cit est a par B. Barère-de-Vieuzac, etc. Tarbes, imprincere de l'a Lavague, 1800 no 18, pag. 55, 56.

[🍷] Mémoire de Palassou, p. 319

de préciser autrement, le mot Garach, Garacho, donna lieu à un accident philologique qui n'est pas assez rare pour que je le qualifie de phénomène. Il se forma de lui, sans que pour cela il cessàt d'exister, un nouveau mot qui eut cours parallèlement avec l'autre et dont le peuple ne tarda pas à oublier l'origine : c'était gafo, qui s'employa d'abord dans le sens de sale, de puant, et qui bientôt par extension signifia lepreux . Ce mot, dont on ne se sert plus en espagnol, si ce n'est pour désigner un homme qui a les mains gourdes , à son tour donna naissauce aux mots gafedad, gafex , gafe,

*Advierte, que leproso, y gafo es todo una misma cosa, y ha se de considerar, que esta misma palabra gafo la cuentan por injuriosa las leyes destos Reynos, como consta de la ley segundo, titulo 10, lib. 3 de la nueva recopilación que dize assi: Qualquiera que a otro denostare, y le dixere gafo, o so[do]metico, o cornudo, o traydor, o herego, etc. y lo mismo hallaras en la ley segunda tit, 9, libro 8, del ordenamiento, relierelo don Diego de Covarruvias mi señor lib. 1, variarum, capit. 11, num. 2, » Tesoro de la Leng. cast., p. 421, col. 1.

« GAFO, FA. adj. El que padece la enfermedad llamada Gafédad, o lepra. En lo antiguo se tenía por grande afrenta y deshonór el llamarle à uno Gafo, y estaban señaladas particulares penas contra el que injuriasse à otro con esta palabra. Covarr. dice viene del verbo Hebreo Cafaf, que vale Encorvar. Lat. Leprosus. Recop. lib. 8. lit. 10, l. 2... G. Lucan. cap. 3. Y el Conde, siendo gafo, e viendo que no podia guarescer, fuese para la tierra santa en romeria. » Dic. de la Leng. cast., t. 17, p. 3, col. 1.

² » G veo. Se llama tambien el que tiene contrahidos los nérvios, de sucrte que no puede mover las manos o piés. Lat. Curvus nervis contractis.) Dic. de la Leng. cast., t. 1v, p. 3, col. 1.

Quant a moi, je pense que ce mot n'a rien de commun, sinon la physionomie, avec le gafo synonyme de leproso, et qu'il dérive du roman gaf, gaffe, croc, crochet. Vovez le Lexique roman de M. Raynouard, t. 111, p. 414, col 2; et le Dicciounari moundi, ou dictionnaire de la langue toulousame, placé à la suite de las Obros de Pierre Goudelin... A Toulousame, per Claude-Gilles le Camus, m. decenti. petit in-8, p. 351. On y lit : a Gafe, croc; gafet, crochet, doigt : en gafet, crochet. »

3 « GAFEDAD, s. f. Gierto género de lepra, que no solo corrompe y

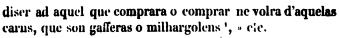
2 « GAFEDAD, s. f. Gierto género de lepra, que no solo corrompe y pudre les carnes, sino que pone los dedos de las manos encorvados y toreidos, a modo de las garras de las aves de rapiña. Lat. Lepra, e. Camos. 66. 157. El Emperador Constantino, andando con gran cuita de la gafedad, probando muchos Physicos si le podrian dar consejo. C. Lucan. cap. 3. Cada noche bafaban al Conde, é implebanle las liagas de la gafedad.

lèpre, et peut-ètre à gao, terme d'argot synonyme de piojo, pou; peut-être même au mot limousin gafignous!. Au xiiie siècle, époque à partir de laquelle l'à fut substitué à l'f dans un grand nombre de mots de la langue de nos voisins, comme dans harina (farina), hambre (fames), hermano (germanus), hermoso (formosus), takur, etc., le mot gafo se métamorphosa en gako 2, et conserva le sens de lépreux, qu'au dire de P. de Marca il avait du temps de Sanche Ramires, c'est-à-dire à la fin du x1e siècle. Dans le même temps, les habitants de la Guienne avaient gaffet et gaket. Les citations suivantes établissent d'une manière incontestable la svnonvmie de ces derniers mots et de ladre:

- « I)s porc gaffet, c'um deu diser que yaffet sien.
- « E establiren plus que los porcz e las truias guaffetz, e totas autras carns que no seran sanas, sian vendudas als bancs que son al carter de Puch Gayraut, fora los murs de la vila e aqui on es acostumat tenir losdeytz bancs fora losdeviz murs de la vila; e que los maseleys sien tenguiz de
- « GAFEDAD. Se llama tambien la contracción d'encogimiento de los nervios, que impide el movimiento de las manos y pies. Lat. Curvatio, vel carcitas. Nercorum contractio. » Ibid., p. 2, col. 2; et p. 3, col. 1. « GAFEZ. s. f. Lo mismo que Gafedad. PART. [Las Partidas del Rey Alonso] I. tit. 17. l. 1. Vino Naaman de Syria à el Propheta Eliséo, que
- lo sanasse de la gu/éz que tenia. » Ibid., p. 3, col. 1.
- ⁴ « GAFIGNOUN, s. m. Puanteur des pieds ou des autres parties de corps...» Dictionnaire du patois du Bas-Limousia (Corrèze)... A Tulle, de l'imprimerie de J. M. Drappeau, in-4, sans date; p. 114. Dans le Berry on donne le nom de cafignon à un chausson. Voyez le Vocabulaire de Berry et de quelques cantons voisins, par un amaleur du vieux langs (le comte Jaubert). Paris, à la librairie encyclopédique de Roret, 1882, in-8; p. 22. Au reste, il ne serait pas impossible que cafignon ne fitt de la famille de caffe, qui, en patois maconnais, signifie poche.

2 Paroseme en el sendero la gaha roin heda.

Poesias del Arcipreste de Hita, copla 935. (Coleccion de Poesias cas-tellanas anteriores al siglo XV... Por D. Thomas Antonio Sanches... tomo IV. En Madrid : por Don Antonio de Sancha. Año de M. DCC. RC. in-8 ; p. 151.)



« Item, fo establit que nulhs hom ni nulha femna no sia tant arditz que venda carn de boc, ni carn de porc ni de truia gaffet ni gafera, ni nulha carn de nulha condecion que no pusca vier ni intrar ni anar de sos pes en la vila de Montsegur, en degun loc, en pena de vi sols de gatge, la maitat al scuhor e l'autra maitat a la vila, e la caru encorssa 🐛 🦫

Je le répète, gavacho et gaffo sont tous les deux, à mon sens, sortis d'une scule et même souche; si j'avais à modisier mon opinion, ce ne serait que pour voir la racine du dernier de ces mots dans le nom des montaguards des Hautes-Alpes, qui s'appellent Gavots 3, et qui, comme les Gabales, vont encore gagner leur vie en Espagne et dans le

1 Des porcs ladres, qu'on doive dire qu'ils soient ladres.

Et ils établirent de plus que les porcs et les truies ladres, et toutes autres viandes qui ne seront saines, soient vendues aux banes qui sont au quartier de Puch Gayraud, hors des murs de la ville et la ou l'on est accoutumé de tenir lesdits bancs hors desdits murs de la ville; et que les bouchers soient tenus de dire à celui qui achetera ou voudra acheter de ces viandes, qu'elles sont ladres ou granulées.)

Établissements de la ville de Marmande, manuscrit déjà cité, fol. 21, recto. Le mot milhargolens, qui termine ce passage, nie paralt être le même que millargos, qu'on lit dans le troubadour Bertrand de Born et que M. Raynouard n'a pas compris. Vojez son Lexique roman, tom. 17. pag. 232, col. 1.

² L'Esclapot, on Livre des franchises et coutumes de Monségur en Bazadois, folio 54, recto et verso.

Cet article est ainsi conçu dans une traduction de ce recueil, faite au xvuº siècle et conservée dans les archives de la mairie de Monsegur : « Item, que nul homme ny nulle femme ne puisse vendre chair de bouc, de porc ny de truye ladre, ny nulle chair de nulle condition quy ne puisse venir, entrer et aller sur ses pieds dans la ville de Montsegur, en aucun lieu, à peine de cent sols d'amande, la moytié au roy et l'autre moytié à la ville, et la chair confi-quée. » l'olios 45 verso et 46 recto.

³ « Et ces Martegalles, et Madrigaux, ont pris leur nom des Martegaux, pouples montagnards de Provence: de mesme que les Gavots, peuples montagnards du pays de Gap, ont donné le nom à cette danse, que nous appellons Gavotte. » Traisé de l'Origine des romans. Par M. Hust. A Paris, chez Jean Mariette, m. pcc. xi. in-12; p. 159, 160.

midi de la France ', où leur rôle n'est pas plus brillant que celui de ces dernicas; mais pour changer ainsi d'avis, il me faudrait des preuves de l'émigration des Gavots antérieurement au xvie siècle, et des documents authentiques où leur nom se trouvât, à peu de chose près, tel que nous venons de l'écrire '.

Quelle que soit sa première origine, l'appellation injurieuse de Gahet n'eut pas cours sculement dans le voisinage des Pyrénées; l'usage s'en répandit jusque dans le Lyonnais et le Beaujolais, où le peuple donne encore, dans une intention de mépris, le nom de Garets aux paysans veuss des montagnes environnantes, et l'on sait que les Compagnons du Devoir désignent par celui de Garots les membres d'une société rivale, celle des Compagnons du Devoir de Liberté. Le mot en que stion fut même adopté dans le nord de la France, avec une double modification, comme on peut le voir dans le passage suivant:

Tant par est lais qu'il est hom vis N'en doic avoir poor et hide. Tous ses pechiez, fors l'omecide, A revelez et descouvers Li caffre pourris et cuivers, Dont Diex la dame a si vengié

^{* «} Les hommes (de la vallée de Queyras, Hautes-Alpes) émigrent toujours pendant l'hiver, et vont passer huit mois soit dans les provinces meridionales de la France, seit en Espagne, » France l'ittoresque, 1, pr. p. 151, col. 2.

AM, le baron de la Doucette, dans son o avrace intitulé Histoire, Topographie, Antiquités, Usages, Dialectes aux lla des-Alpes... 2 édition. Par : 1834, ip.8, s'exprance ainsi, p. 435 : a L'anigration périodique de pay froids parail avoir existé de font temps. C'est ainsi que les Savoyards se la pandent en France et les Tyroliens en Reale, Les traditions nous apprenaent deux faits intéressants du moden les en les cantons du Devoluy et de Queyraz, le Ces deux faits n'imple pa ut moune date positive. Pour le lieu des émigrations qu'il nous importe de constater, M. de la Doucette l'indique en ces mots, p. 437 : a ll en est des émigrants) qui... à Borcelonne, Cadix, etc. ont fait des fortunes importantes, la li n'en dit pas devantage.

Que vers il ont la char mengié Et les leffres dusques ès dens !.

S'il faut en croire le lexicographe auquel nous empruntons cette citation, la langue d'oil possédait également cassol et cassot, avec la signification de tépreux, sujet à la tèpre, de race sujette à la tèpre; mais comme il ne rapporte aucun exemple à l'appui de son assertion, il nous est permis de révoquer en doute l'existence du premier de ces deux mots. Quant au second, nous l'avons vu dans une traduction de la Chirurgie de Guy de Chauliac, dans une ordonnance de Charles VI, rendue en 1407, et dans des lettres de rémission de l'an 1411, conservées au Trésor des charles, et nous savons qu'il correspond au mot latin Cassatus, employé par le célèbre médecin de Montpellier.

Ce dernier mot doit nous arrêter un instant. Quel en est le sens exact et la racine? Dans le latin du moyen âge cassare, dont cassatus est le participe, avait plusieurs significations, bien différentes les unes des autres; il était synonyme de cedere, concedere, de frangere, de venari, d'abducere, d'exauctorare, etc. Auquel de ces mots faut-il ramener, pour le sens, le Cassatus de Guy de Chauliac? suivant nous, à ancun d'eux. Sans doute on pourrait soutenir sans trop de desavantage, que la classe d'individus dont parle le célèbre chirurgien, n'avait reçu de la bouche du peuple le nom qui correspondait à Cassati (car le vulgaire ne parlait pas latin), que parce qu'ils passaient pour les descendants de gens chassés

It est si laid qu'il n'est homme vivant qui n'en doive avoir peur et horreur. Tous ses péchés, hormis l'homicide, le coffre pourre et misécable les a révèles, et Dieu a vengé la dame de telle sorte que les vers lai ont manué la chaic et les févres jusqu'aux dents.) Giussaire de la langue remana... par J. B. B. limpuefort, t. e^{ee}, p. 201, col. t. L'anisur, avant de riter le passage de familler de Coinsi que nom venons de traduire, s'esperme de la manuere suivante : a Barbaran, duquel j'emprunte cet article, resti que ce mot [et cela est probable] agnifie un banc; de cuper, par le rhangement fort ordinaire du p en ff. u

de leur pays et réfugiés dans le nôtre, et l'on trouverait un puissant argument dans un passage que nous avons déjà cité ', passage où il est dit que les Navarrais de la vallée de Baztan traitaient les Agots d'expulsos; mais nous le répétons, la vérité n'est pas là, et pour la connaître il faut recourir à une autre acception de cassere, dont nous n'avons pas parlé. C'est celle d'annuller, de rendre inutile, de priver, de châtrer, que du Cange lui reconnait, d'après Papias et d'autres lexicographes 2. Cassatus n'était donc que la correspondance latine de Capot, que nous avons déjà vu bien des fois et sur lequel nous reviendrons dans un moment.

Le mot cafard, sur l'origine duquel les étymologistes sont divisés, nous semble également dérivé de gaffo. Nous rejetons, comme on le voit, l'opinion de Nicod, qui tire ce mot de l'hébreu caphat, couvrir 3; celle de Borel, qui le dérive de xxxxxpάρα, mala texere, ou du ture cafar, renégat; celle de le Duchat, qui le fait venir de cape, manteau ou robe auquel le capuchon tient 4; et celles de Ménage, des auteurs du Dictionnaire de Trévoux et de Roquefort, qui le rapportent au mot arabe cafara, et au ture cafar. Voici comment nous établissons l'étymologie que nous donnons à ce mot cafard. Les Cagots, comme nous l'avons vu, furent à tort ou à raison, accusés d'hérésie, et cependant il se livraient en public à toutes les pratiques du catholicisme le plus orthodoxe, le plus irréprochable. Ils allaient aux églises; mais, dit François de Belle-Forest, ce n'était que par manière d'acquit. On se crut donc autorisé à donner

Voyez ci-devant, pag. 291, note 1.

² Glos, ad Script, med. et inf. Latin., ed. in-fol., tom. II, col. 385, 386. Classane, nº 2.

3 Thresor de la langue francoyse... A Paris, chez David Douceur,

M. D., VI. m-folio; p. 100, col. 2.

OEuv. de me Fr. Rabelais , édition de 1741, in-4, t. Per, p. 3; t. 11 pag. XI, note 40. - Diet. etym. de la langue françoise, édition de M. DCC. L., f. 1er, p. 280.

leurs noms aux hypocrites, aux faux dévots. Je dis leurs noms, au pluriel; car les individus que je viens de mentionner ont été également appelés cagots, mot dont le sens est le même que celui de cafard. Quant à son étymologie, elle est différente, et j'adopte entièrement celle que P. de Marca nous a fait connaître le premier; en d'autres termes, j'ai la conviction que cagot a été formé de can, ca 2 (chien), et de goth!. On doit s'arrêter d'autant plus volontiers à cette

 a Cyaox. Pour Ligot, hypocrite, on pour sot, ignorant, malotra. Qual 1 je souffeirai, moi, qu'un en, et de critique Frence accuper chez mai un parcone (granni pu)?

Mot. Tart. Act. 1, sc. 1.)

" CAGOA, Str. 115 poerisas.

Oui, l'inso'ert organil de sa caqoterie

Na triorephé que teap de rapa juste courroux,

(Lor. Tart. Act. m., sc. 3.)

Casorism. La manière d'aza d'un hypocrite.

Son capet sme en élec a torte le ree des sommes,

Et prend droit degloser sur to is land que nous sommes.
(Mon. Tart. Act. 1, sc. 2.) »

Dictions fire configue... Par P. J. Leroux. A Pampelune, M.Dec. LXXXVI

deux volumes in 8, 1, et, p. 171.

Comme on l'a tait observer avant nous, l'usage de comot ne rementé pas au dela de la réforme. Neus en est de ens l'introduction dans notice l'anguesa Ciencent Marot, qui était valet de chambre de Marguerite, reine de vavarres qui, en 1533, suivitsa maltresse dans ce pays, où cette appellation e ut usalement qui cerivait, en 1536, a Lyon Jamet, dans sa quatriense l'introduction et d'avance.

Ils sont de chaude rencontrée Bigotz, cagotz, godz et magodz,

Fagotz, escargotz et margotz.

Un amon cans et ausiors.

Benenas DE BORS : S'abrils.

, ae foron porc e**n Guavad**a

1.1 n Viane soron ca.

P. Cardinal: Tot atressi. Cal. (ai hon can de cassa.

View et Vertus, fol. 39.

Entre ca e lop, à la fi del jorn.

Cat. dels apost, de Roma, folio 150.

Les ique Roman... par M. Raynouard, t. n. p. 206, cel. 1.)
The particularité que nous ne signalons ici qu'à titra de siagniarité,
c'est qu'en ancien provençal goz signifiait aussi chien. Voyez tem. In.

étymologie, qu'elle n'exige ni transposition ni retranchement, ni aucune de ces figures dont les philologues font un abus beaucoup trop fréquent ; d'ailleurs, qui ne sait que dans le catalogue d'injures que toutes les nations possèdent à l'égard les unes des autres, le mot chien figure presque toujours en tête? Le french dog par lequel la canaille de Londres désignait autrefois le Français qu'elle voyait passer dans la rue, l'épithète que les Turcs fanatiques accolent toujours au mot chrétien, tout cela est bien connu; ce qui l'est beaucoup moins, c'est que tout en nous récriant hautement contre ces expressions de haine religieuse ou nationale, nous les avons employées sans scrupule, dans l'occasion. C'est ainsi qu'au xme siècle, Jean de Flagy appelle les Wandres chiens et enfants de chiennes '; qu'au xmº siècle Gautier de Coinsi ² et l'auteur anonyme du Roman du Saint-Graal ⁸ appellent les Juifs chicas puants, et qu'au xviie un prédicateur général de l'ordre de Saint-Dominique, écrivant un petit traité de l'expulsion des Morisques du royaume de Valence, les désigne souvent par le mot perros 4. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les populations pyrénéennes aient donné l'épithète de chiens à des étrangers qu'on leur représentait comme infectés d'hérésie.

On nous objectera peut-être que les réfugiés espagnols dont il est question n'étaient pas plus Goths qu'Arabes, qu'Espagnols de race; à cela nous répondrons que l'élé-

pag. 488, du Levique roman, qui a aussi gosset, gosson et gossa, avec le sens de roquet et de chienne.

N'i ot busine ne oliphant sonné, Ne s'aperçoivent li chien de lisses né.

⁽Li Romans de Garin le Loherain, tom. 1er. Paris. Techener, 1833, in-12; pag. 20, vers 9.)

² De seinte Léocade, v. 431. : Fabl. et Contes, tom. 1er, pag. 264.)

A Bordeaux, de l'imprimerie de Prosper Faye, m DCCC XLI, in-12; pag. 23, vers 526.

⁵ F. Jayme Bieda, dela Expulsion de los Moros del reynode Valencia, pag. 596, lig. 15.

ment gothique dominait chez eux, et que les Aquitains s'obstinaient à les supposer descendants des premiers pour être autorisés par là à leur reprocher l'hérésie et l'infection imputées à leurs ancêtres. Nous ajouterons que le mot cagot n'est pas le seul terme d'injure dans la composition duquel le nom des Goths soit entré comme élément, saligot présentant une formation semblable '; sans compter que le nom des deux principales fractions de la nation gothique est resté dans notre langue avec un sens injuricux: nous voulons parler d'ostrogot, qui, dans le langage familier, se donne à un homme qui ignore les usages, les coutumes, les bienséances; et de bigot, par lequel on désigne ordinairement un dévot outré et superstitieux, et qui se donnait autrefois aux hypocrites, à ceux qui couvraient leurs vices des apparences d'une dévotion extérieure. Nous n'ignorons pas que notre opinion sur le radical de ce dernier mot diffère de celle du plus grand nombre des étymologistes, qui sont à peu près d'accord pour dériver higot de by Gott (anglo-saxon, be God; anglais, by God), qui, en allemand, signifie par Dieu 2; nous connaissons également le passage

⁵ Cette opinion, dont nous assumons la responsabilité, est loin de s'ascorder avec celle des étymologistes qui nous ont précédé. Voici ce que dit l'un des plus célèbres d'entre eux : « Saligor. De sale. Salus, Salius, Salius, Salicus, Salicotus. Saligor. Le Duchat.» Diet. étym. de la lang. frança, par Ménage, édit. de m. doc. L., t. n., p. 445. Le Dictionnaire de Trévoux porte à tort saligard.

³ « Bigot, Superstitiosus, Hypocrita, Bigot, Germanis, par Dieu. » etc. « Bigotie, Superstitio, Hypocrisis. » Thresor de la langue françoyse, ag. 78, col. 2.

a BIGOT, de par Dieu, ou superstitieux, et hypocrite, de by gud, mots Anglois, qui dénotent la mesme chose, » Diet, des termes du vieux francois, à la suite du Diet, étym, de Ménage, pag. 26, col. 1.

cois, à la suite du Dict. étym. de Ménage, pag. 26, col. 1.

" Cagot, Malayot, Burgot, Bigot sont des noms métis, comme de l'Allemand Gott Dieu, et d'un mot tiré de quelque autre Langue. Ainsi on peut s'imaginer que ca dans Cagot vient de cano, je chante, les Cagots chantant Dieu, c'est-à-dire louant Dieu ou affectant de le louer à tout moment. Dans Matagot, l'italien Matto nous marque les folles idées quo ces Matagots se forment de Dieu. Bur dans Barget fait senger aux Molnes burs du 3. liv. chap. 31. Ende, Bi dans Bigot signifie per en vieux Nor-

du Roman du Rou, où le mot bigot reparaît deux fois avec un sens de mépris '; mais nous nions qu'il eût à l'époque de Wace, c'est-à-dire au MIT siècle, celui que lui prete l'éditeur de ce poète et qu'il a aujourd'hui. Les Normands-n'étaient pas plus dévots que leurs voisins; s'ils avaient reçu le sobriquet de bigots, c'était, dit-on, par suite de la réponse de Hrolf, leurs premier duc, qui, invité à baiser le pied de Charles le Simple, en signe d'hommage, aurait répondu non par Dieu! dans sa langue maternelle; réponse dout les deux derniers mots auraient depuis servià le désigner, lui d'abord, son peuple ensuite. Cette anecdote, rapportée par un ancien

mand, les hypocrites mélant Dien, et le faisant intervenir dans toutes leurs paroles, et dans toutes leurs momeries. » OEuv. de m' Fr. Rabelais, édit, de le Duchat, in-3; ancien prol. du 10° livre, tom. 11, pag. x11. note \$1. « Bigot. Les Hypocrites, et ceux qui convient i ure vices des appa-

e Bigot. Les Hypocrites, et ceux qui convient i are vices des apparences d'une dévotion extérieure, pourroient être ainsi appellés, du mot allemand bigot, qui signifie per Deum; parce que tels gens ent d'ordinaire le nom de Dieu en la bouche, » Caseneuve, cité dans le Diet, etym, de Ménage, tom 197, par. 194, cel. t. Les auteurs du Diet, de Trévoux; roposent également cette étymologie, en nous laissant libres de la prendre dans l'anglais, comme l'a fait Ménage; Skinner et les B'in dictins, éditeurs du Glossaire de du Cance, renvoient à ce dernier, dont i's partagent l'opinion.

Wachter, dans son Glossarium Germanieum, an v. of Bei-Gott, n'est pas du sentiment de nos étymologistes au sujet de la cacine de bigot. Vest i ses paroles : « Gallis bigot hodie est superstitiose reliziosus, non certe a juramento bi-got per Beum, ut Menagius censet; sed nocius ab Anglo-Sax, bigan colere. Et hine etiam est begine mulier religiosa, « Etienne Guichard etle P. Thomassin dérivent bigot, quand il se prend pour hypocrite, de l'hébreu 723 bagad, transgresser, prévariquer.

Par la discorde e grant envie Ke Franceis ont vers Normendie, Mult ont Franceis Normanz laidiz E de mefaiz e de mediz; Sovent lor dient reproviers Et claiment bigoz e draschiers; Sovent les unt medlé al rei; Sovent dent : « Sire, por kei No toll z la terre as bigoz ? «

(Le Roman de Rou , etc. Rouen. Edouard Fière , M. BCCC. XXVII. in-8; tom. II., pag. 70 , v. 9817.)

³ Les Normands n'étaient pas les sents qui portassent ce nom. « L'ancien



ohroniqueur', peut être admise ou rejetée, à volonté, comme on est libre de croire que les Normands devaient ce sobriquet à leur origine septentrionale, et c'est là l'opinion de M. de Roquesort et la mienne, ou à l'usage qu'ils auraient conservé de jurer par le nom de Dieu dans leur langue primitive ²; mais il n'existe aucune preuve que le mot bigot ait eu, avantle xvi^e siècle, le sens qu'il a maintenant. Bien plus, on ne connaît pas d'exemples de son emploi différents de ceux que nous avons cités, et dans ces passages il est pris comme nom de peuple. Quand on voulait désigner un hypocrite, un faux dévot, on se servait du mot papetard; bigot eût-il eu cette acception, on n'aurait pas manqué de l'employer, ne sût-ce que pour varier, dans les nombreux passages dirigés contre l'hy pocrisie religieuse, si souvent com-

roman de Girard de Roussillon (dit Caseneuve)... fait mention d'un peuple appellé Bigots, lequel il joint avec ceux de l'Aquitaine et de la Gaule Narbonnoise:

Bigot, e Provenzal, e Rouergues, B Bascle, e Gasco, e Bordales.

Et en un autre endroit:

Bigot e Provenzal vengon essens.

Ce qui ne peut être entendu des Normans, mais hien des peuples du Bas-Languedoc, qui étoient anciennement appelles Gots ou Wisigots : de sorte (ajoute-t-il) qu'il y a apparence que Bryot est un nom formé per contraction de Wisigots : et qu'il a été depuis appliqué aux hypecrites ; d'autant que les Wisigots étant hérétiques Arnens, n'etoient Religieux qu'en apparence. Quolqu'il en soit, le dermer vers de ce Roman, faisant marcher ensemble les Bigots et les Provençaux, témoigne que c'étolent deux peuples voisms. « Diet étam, de Ménage, tom, 187, pag. 194, col. 1 et 2. Il est étomant et regrettable tout à la fois que M. Raynouard aut omis dans » on Lexique roman et ce mot et les pessiges du Roman de Ge ard de Roussillon qui en ctablesent l'acception.

Chronicon breve ab initio regni Francorum usque ad annum M. C. XXXVII (Historie: Francorum Scriptores, ed. And. et Franc. Duchesne, tom. 111, pag. 359, c. et 360, A); (Hass. ad script, med et inf. Latin., ed. in-folio, tom. 17, col. 1164, v. BIGOTHI.

2 Guillaume de Nangis rapporte que , sous Charles le ...imple , les Normands désirant devenir chrétiens, s'écrièrent devant lui by God ! by God ! et que c'est de la que leur vient leur nom de Bigots. Voyez le texte de cet auteur dans le Dictionfaire de Ménage, édit. de Janit, tom. 17, pag. 196, col. 2 , et pag. 196 , col. 2 .

battue par les trouvères '. Bigot n'est donc que le nom Wisigoth, qui, comme nous l'avons vu ², avait cours dans certaines localités des contrées pyrénéennes concurremment avec Goth, Cagot, Ostrogoth et Gahet, et désignait la même classe de réprouvés. Au xvie siècle, époque à laquelle le sobriquet des Normands, suivant toute apparence, n'était plus en usage, peut-être même n'était plus connu, bigot passa dans la langue française avec deux de ses synonymes ³, et fut depuis usité dans un sens figuré peu différent de celui que le mot Cagot reçut et qu'il a encore.

On m'objectera sans doute encore que le mot Cagot est comparativement moderne, et que d'ailleurs le nom des Goths ne saurait avoir subsisté dans les souvenirs populaires jusqu'à l'époque où la jalousie des Aquitains, y accolant une épithète injurieuse, le donna aux réfugiés espagnols. Ces objections sont faciles à réduire au néant. Premièrement, rien ne prouve

⁴ Voyez dans le Roman de la Rose, édit. de Méon, tom. 1^{er}, pag. 49, 20, vers 407-440, le portrait de Papelardie. Dans sa vie de sainte Leocade, Gautier de Coinsi insère une longue invective contre les papelards. Voyez les Fabliaux et Contes, édit. de Méon, tom. 1^{er}, pag. 307, vers 1147—pag. 325, vers 1684. Consultez encore le Glossaire de du Cange, aux mots PAPELARDIA et PAPELARDUS, « Papelard, dit le Duchat, est un synonyme de Cafard, qui se dit proprement des gens à capuchon, et plus proprement encore des Religieux Mendians, des Quéteurs et des porteurs de reliques. » OEuv. de me Fr. Rabelais, ancien prol. du livre 1v.; édit. 111-4, tom. 11, pag. x11, not. 43.

² Voyez ci-devant, pag. 235, avant-dernière ligne.

³ Le passage le plus ancien on j'ai trouvé ce mot, appartient à la Chronique Scandaleuse, on je lis : « Audit temps (1482) le Roy fist venir grand nombre et grand quantité de joueurs de bas et doux instrumens, qu'il fist loger à Sainct-Cosme près Tours... Et d'un autre costé y fist aussi venir grand nombre de bigots, bigottes, et gens de devotion, comme hermites et sainctes creatures, pour sans cesse prier à Dieu, qu'il permist qu'il ne mourust point, » etc. Memoires de messire Philippe de Commines, etc. A Londres... M. DCC. MINII. in-1; tom. II, pag. 167.

Il est vrai, cependant, que dans le procès de la canonisation de saint Wernhei, qui est du commencement du vie siècle, on trouve beguttæ pour des filles dévotes. Voyez Acta Sanctorum Aprilis! tom. 11, pag. 722; et Glos. ad Script. med. et inf. Latin., tom. 12, col. 1095.

que le nom des Cagots, bien qu'il ne se retrouve dans aucun document antérieur au xvie siècle, ne soit pas aussi ancien que l'établissement des réfugiés dans le midi de la France. En second lieu, on peut affirmer que les noms qui rappellent 💊 un antagonisme de races se conservent perpétuellement dans la mémoire et dans la langue des peuples vaincus, qui éternisent par là leur nationalité et leur rancune : c'est ainsi que les Gallois n'ont jamais désigné les Anglais autrement que par le nom de Saxons, bien que l'invasion normande eût fait passer le dernier de ces peuples du rôle d'oppresseur à celui d'opprimé, et qu'elle eût, d'ailleurs, singulièrement modifié la population saxonne de l'Angleterre. Mais sans aller si loin, ne savons-nous pas que les Bas-Bretons appellent les Français Gallaoued ou C'hallaoued. c'est-a-dire Gaulois, et leur pays Gall (Gaule) '? Est-il nécessaire de mentionner que les populations du midi et du sud-ouest de la France donnent encore le nom de Franchiman ou de Franciman (homme frank) à l'homme du nord dont la conquête l'a fait le sujet, et à l'idiome qu'il parle ??

vages , p. 217

Guillomo franciman, coumpagnou Pastissié.

(Las Obros de Pierre Goudelin... A Toulouso, per Glaude-Gilles le Camus, w. DCCAIII. in-8; p. 86, epigr. v.) Paris nou parlo pas Flamant,

Ni Brucellos lou Franciment.

(Lou Trimfe de la Lengouo Gascono... Per J. G. d'Astros, édit. de 1762, pag. vij, v. 6.)

« Cher armoire de mes desirs (pete le Franciman en fét d'Amour), » ctc. Ibid., p. 98.

De saliens francimans,

La coudannon à mort dezunye; trescens ans.

A Mouseu Dumoun, deputat. — Las Papillotos de Jasmin coiffur. tomo segoun Agen, imprimerio de Prusper Noubel, 1848, in-8; p. 45,79.)

Diction, nure françois-celtique, ou françois-breton... par le P. P. Gregoire de Restreuen... A Rennes, chez Julien Vatar... m. doc. xxxm. in-4; p. 433, 534 et 452.—Dict. de la lanque bretonne... par D. Louis le Pelletier, col. 322. — Dictionnaire celto-breton, ou breton-françois, par J. F. M. M. A. le Gonidec... Angoulème, 1821, in-8; p. 226.

3 Dictionnaire languedocien françois... par M. l'abbé de 8° (Sau-

Les divers noms des Cagots que nous avons soumis plus haut à l'analyse, ne sont pas les seuls qui leur aient été donnés: on sait que dans le Pays Basque et dans la Haute-Navarre, ils sont nommés Agotac, Agotes; mais ce nom, qui, au premier coup-d'œil, paraît hostile à une étymologie que nous avons adoptée, ne lui nuit réellement en rien. En effet qu'est-ce qu'Agotac, sinon le mot Goth, auquel a été ajouté la terminaison plurielle ue de la déclinaison basque, et que précède un a cuphonique, dans le but d'adoucir à l'oreille ce qu'a de gutturalement dur le mot primitif? Agotes est tout simplement la forme espagnole d'Agotac.

Que dire de Trangots, l'un des deux noms sous lesquels la race des Capots était connue à Gourdan '? En vérité, nous ne savons. Peut-être faut-il y voir une altération d'Ostrogoths, à moins qu'on ne préfère croire que c'en est une d'estrangot, dont nous ne pouvons offrir d'exemple, mais qui ne serait que le mot estrange (étranger) avec une terminaison de mépris. Enfin, comme il ne faut rien négliger quand on est à la recherche de la vérité, nous ferons remarquer que les Morisques d'Espagne, dans leur mémoire à Henri tv, parlant de leurs frères du royaume d'Aragon, les appellent Tagarinos ¹, nom qui aurait pu être changé en Trangots : cette hypothèse admise, il faudrait retrancher les Capots de

> Cependen, et l'aounou del país zou coumando, Estudiaren la francimando. (Ibid., p. 63.) Lou puple, tidel a sa may, Sara gascou, toutjour! et franciman, jamay!! Hid., p. 75.)

Nous ne dissimulous pas, neanmoins, que franciman pourrait n'avoir été dans l'origine qu'une épathete analogue à anglomans, épithète que les gens du midi auraient donnée à ceux des leurs ou aux étrangers qu'ils voyaient copier le langage, les noems on les modes des Français,

Voyez ci-devant, pog. 76, 77.
 a Nos bon frères aussi de notre nation, les Tagarinos du royaume d'Aragon, sont comptés passer quarante mille maisons, pintôt plus que moins, » Mémoires outhentiques de Jacques Nompar de Caumont duc



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Gourdan de la descendance des réfugiés espagnols du viir siècle, pour les rattacher à l'émigration du xvne.

Le nom des Caqueux brotons, appelés Cacasi en latin, vient-il, comme le pense D. Lobineau , du grec nanore, maladic? Doit-il (c'est l'opinion de Venuti) sa formation à quelque médecin? D'autre part, les celtomanes, et à leur tête C. de Gebelin, veulent que le mot en question vienne du celtique: n'ayant jamais rien vu de cette prétendue langue, dernière ressource des étymologistes dans l'embarras, nous ne les contredirons point. Nous nous bornerons à constater que, dans le xviiie siècle, il signifiait encore lépreux et cordier 2, deux qualifications synonymes quant a l'horreur qu'inspiraient les malheureux anxquels elles étaient données. Cependant, puisqu'il faut à mon tour émettre une opinion, je le déclare, je ne saurais voir dans le

de la Force... Recueillis... par le marquis de la Grange. Paris, Charpentier, 1813, in-8; tom. rer, pag. 344.

- Histoire de Bretagne, t. 11, glossaire, col. 1782.
 LADRE, malade atteint de lepre, Lozyr, loyr, lozr, lor, (Ven. lor, loit, malord.) ills. cacodd. Voyez ladresse.
- a Ledre verd, ou ladre confirmé. Lépreux qui a au déhors plusieune boutons blancs et durs, dont la base est verte, ou même une grosse gule en forme d'écailles de poissons. Love-pezel, p. lovréyen-pezel. mantennerg, p. scantennézen, lozr-broin, p. lozrégen vrein. e p. cacousyen. Van. lor-brein. lor-breign., als, cacodd. p. cacadedd. clan-lozz...
- a LADRESSE, femine ladre, Lovrès, p. lovresed, scantennegues, cacousec. malordes, pp. ed. »
 - Dictionnaire françois-sellique, par le P. F. Gregoire de Rostrenen...
- p. 557, 558. 8 « CORDERIE. Qordénnérez. p. qordénnérezon, qordérez, p. ou. queusery. p. queouseryou. ber ar gacousyen, etc.
- « CORDIER, Qordenner, p. qordennéryen, ¿Van. qordennour, qordesur. quediour, pp. yon, yan.) en termes injurieur, cacous. p. cacousen, consin. p. cousined, consined ar vadalen, malord. p. malorded, Fan. id. Voye: ladre verd. » Diet. fr.-collique, par le P. F. Gr. de Rostrenca, p. 211, 212.

nom des Caqueux de la Bretagne autre chose que celui des Cagots des Pyrénées, et les uns et les autres me paraissent issus d'une même tige, c'est-à-dire descendus des réfugiés espagnols qui, dépouillés par la violence, se dispersèrent au loin pour échapper à un sort plus funeste. Que de Cagots, usité non seulement dans les Pyrénées, mais encore (prenons bien garde de l'oublier) dans le Poitou, les Bretons aient fait Caqueux, Cacous, Caquins, je ne vois à cela rien d'extraordinaire; ce qui le scrait beaucoup plus, c'est qu'en passant de l'extrème sud au presque nord de la France, le premier de ces mots n'eût éprouvé aucun changement. Il est inutile, je le pense du moins, de signaler sur quelles bases j'établis la parenté que je trouve entre les Cagots et les Caqueux.

Si, dans l'altération du nom des premiers, on veut voir l'œuvre de l'érudition plutôt que l'effet du hasard ou le résultat de certaines lois, je n'ai aucune raison pour m'y opposer. En effet, quoi de plus naturel que de supposer un clerc cherchant à se rendre compte, par la philologie, des motifs de la malédiction qui pesait sur les Caqueux, et croyant trouver dans le grec le mot de l'énigme, puis le mettant en circulation sous une forme latine, qui s'imprime bientôt sur la langue vulgaire? Je regarde donc comme fort possible que le mot xacos, qui, en Italie, est entré dans la formation d'un mot usité pour désigner une léproserie ', ait pu servir, en Bretagne, à l'altération du nom des Cagots. Sans doute cacosomium, qui nous est fourni par une chronique des bénédictins du Mont-Cassin, était un mot savant, employé dans le langage des historiens monastiques et des juristes,

^{* «} Сасовомим, Domus leprosorum. Epitome Chronici Casin. apad Murator. tom. 2. p. 352. col. 2. Cam Ecclesiis, villis, xenodochiis, castris, ptochotrophiis, Cacosomiis, brephotrophiis. Vox ducta à zaubs, malus et выря, сограм, сограм. » Gl. ad Ser. med. et inf. Lat., t. 11, col. 18.

et loin par cela même d'être populaire; mais combien de fois n'a-t-on pas vu des systèmes, des mots, enfantés par des érudits, entrer plus tard dans les traditions et dans la langue du peuple des villes et des campagnes, et y réussir de manière à faire douter s'ils n'avaient pas toujours appartenu a la tige sur laquelle on les avait greffés? Nous faisons cette observation, non pour cacosomium, dont nous ne connaissons pas un second exemple, mais pour le mot Caqueux, qui, à nos yeux, est une variante de Cagots, et qu'on peut croire entaché de grec.

Le mot d'argot *eagoux* ', par lequel on désignait autrefois une classe de volcurs, celle des volcurs solitaires, nous parait n'être qu'une altération de *Cagot*.

On en peut dire autant du même mot pris dans le sens de cagnard², et qu'on applique à un homme qui vit d'une manière obscure et mesquine, qui ne veut voir ni hanter personne, en un mot à un ladre; et de cagnardier³, qu'on lit

Voyex le Jargon, ou le Langage de l'Argot reformé, comme il est en usage parmi les bons pauvres... composé par un pilier de boutanche, pag. 11. 66; et La Vie genereuse des Mattois, Gueux, Bohemiens et Cagoux, contenant leur façon de vivre, subtilités et gergon, avec un déctionnaire en langue blesquin; mis en lumiere par M. Pechon de Ruby, gentilhomme breton, ayant esté avec eux dans ses jeunes ans, ou il a exercé ce beau mestier. Paris, 1628, in-8. Ces deux traités ont été rélaprimés dans la collection des Joyeusetez, éditée chez Techener sous la direction de M. Aimé-Martin, et tirée à 76 exemplaires. Cest d'après ce recueil que nous avons cité le premier.—Pag. 75, il y a sept lignes consacrées aux capons, autre espèce de voleurs.

sacrères aux capons, autre espece de voleurs.

3 « САБКАВЬ, avare, paresseux, fainéant, retiré, et qui fait le grand monde, de peur d'être obligé à quelque dépense. Gens asmant lours sources, et qu'on nomme cagnards. (HALT. Nob. de Prov. Act. 5. Sc. 1.) » Diction. comique, t. 147, p. 171. Ménage et B. de Roquesort assignemt un sens quelque peu différent à ce mot , qu'ils sont venir de canss. Voyez le Dict. étym. du second, tom. 147, pag. 155, col. 2.

3 « Un mien frere nommé Jehan Paré... vit une grosse et potelée cagnardiere demandant l'aumosme à la norte d'un temple un dimanche. » Offu-

[«] Un micu frere nommé Jehan Paré... vit une grosse et potelée cagnardiere demandant l'aumosne à la porte d'un temple un dimanche. » Offuvres d'Ambroise Paré, liv. xix, ch. xxii; édit. de J.-P. Malgaigne, tem. 22. pag. 46. col. 2. La chapitre xxiv est intitulé: D'une cagnardiere foignant estre malade du mai sainet Flacre, etc. Voyez pag. 50, col. 2.

dans les auteurs du xvie siècle avec le sens de fuinéant, gueux, coquin.

Nous avons vu plus haut que des noms donnés aux Cagots du sud-ouest, celui de Cristinas ou de Crestiads était le plus ancien. Tous les auteurs, P. de Marca en tête, trompés par la ressemblance de ce mot avec celui qui en gascon signifiait chrétiens, n'ont pas soupçonné qu'il pouvait avoir une racine complètement différente, et non contents d'altérer l'orthographe du nom dans leur sens ', ils se sont évertués à rechercher l'origine des Cagots dans cette dénomination. On a vu plus haut tout ce qu'il en est sorti de bizarre. Au reste, ce n'est pas du xvii siècle que date cette erreur philologique; la physionomie de ce mot, tel qu'il est écrit dans les anciens fors de Béarn, dans le contrat entre les Cagots et Gaston-Phébus, et dans la coutume de Marmande, prouve à n'en pas douter qu'elle avait déjà cours au commencement du xive siècle. Au xvre, elle fut consacrée en passant du langage vulgaire dans la langue officielle de la jurade de Bordeaux, qui, certes, ne songeait pas à mal; et, à partir de cette époque, on ne rechercha qu'une seule chose, savoir les rapports qui pouvaient exister entre le titre de sectateurs du Christ et l'origine de misérables abreuvés de plu d'outrages que n'en subit le Sauveur. Un grand nombre de savants, dont aucun n'est plus illustre que M. Walckenaer se mirent à l'œuvre et conclurent différemment les uns de-

[«] A Venus, comme p....., m......., mariolets, boulgrins..., rufiens, caignardiers..., seront ceste année en reputanation, » etc. Pantagruelin-Prognostication, ch. v : De l'estat d'auteunes gens.

Etienne l'asquier, au liv. viii, ch. xl.ii, de ses Recherches de la France (édit. de l'aris, m. nc. 1 xv. in-folio, pag. 718, C), raconte, pour expliquer l'origine des mots caignard et caignardier, une histoire que Ménage répeten le citant et en ajoutant qu'il se trompe. Voyez son Dict. étym., tom. 1º., pag. 281, col. 1, au mot CAGNARD, ou CAIGNARD.

1 P. de Marca, dont nous voulons parler, écrit Chrestiaas: c'est du

P. de Marca, dont nous voulons parler, écrit Chrestiaus : c'est du luxe; cor, même dans le sens qu'il lui donne, ce mot se passait le plus souvent d'h dans l'ancienne langue.

autres, sans préalablement songer à l'impossibilité qu'il y aurait eu dans le moyen àge à imposer de propos délibéré le nom de chrétiens à des malheureux que l'on voulait flétrir. A notre tour, nous allons travailler sur le même fonds et tâcher de remplacer par la vérité, obscurcie par une fâcheuse coïncidence, l'erreur qui règne à la faveur d'une prescription de plusieurs siècles.

Du moment où les Cagots, soupçonnés de lèpre, reçurent l'ordre de porter sur leurs habits une pièce de drap rouge de la grandeur d'une pièce de monnaie, et sans aucun doute dentelée, le peuple, obéissant à son instinct de curiosité, dût rechercher à quel objet connu il pouvait rapporter ce signe qu'il ne connaissait pas encore, et il ne lui fallut ni beaucoup de temps ni grand'peine pour y voir une crête, appelée en langue du midi cresta 1, comme autrefois en latin crista. De la il n'y avait qu'un pas pour appeler les Cagots crestats, hommes à la crête, crêtés; il fut fait. Cette étymologie, quoique bien simple, et par là facile à conserver, ne s'effaca pas moins vite de l'esprit mobile de ses auteurs, et une légère altération opérée dans le mot en dénatura bientôt le sens du tout au tout. On peut croire que les Cagots, voyant dans ce détournement de la signification primitive, une lucur d'espérance, ne firent aucun effort pour s'y opposer, et qu'ils adoptèrent avec joie un nom qui devait leur assurer, sinon la pitié des hommes ici-bas, tout au moins l'appui de Dicu dans ce monde et dans l'autre.

C'est sans aucun donte de ce nom de Crestiaas que dérive le mot de crétins, affecté à une autre classe de malheureux, principalement dans les Pyrénées et dans les Alpes; mais, bien que moderne, puisqu'on ne le trouve ni dans le Dictionnaire de Trévoux, ni dans aucun de ceux du dernier

^{&#}x27; Voyet le Lenique remain de M. Raymouard, t. 21, p. 548.

siècle, il n'est pourtant point de la création de Ramond, comme voudrait le faire croire Hourcastremé ', car on le lit dans un livre imprimé six ans avant le voyage du premier aux Pyrénées ².

Le mot Capot, comme l'a très-bien remarqué Bosquet, vient de capo, qui veut dire chapon, châtré, en basse latinité, et voici comment il a été donné aux Cagots. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils furent originairement nommés Crestats, crétés, mot qui, mal compris, se changea de honne heure en Crestiaas, dans le Béarn et la Guienne. Il paraît que, dans le Languedoc, une partie du Pays Basque et dans les Landes, il se maintint plus longtemps sous sa forme première, bien que le sens en fût perdu. Ce sens était naturellement fort restreint, et ne s'appliquait guère qu'aux Cagots: il dut nécessairement se perdre, surtout à l'époque où les règlements rendus contre ces malheureux tombèrent pour la première fois en désuétude. Le mot néanmoins resta; et, quand on voulut se rendre compte de sa valeur, on ne trouva que châtré, qui, dès le xive siècle, se disait crestat en gascon.

Les Av. de Mes. Ans., tom. 1", pag. 385.

² Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale. A Neschatel, de l'imprimerie de la Société typographique, m. DCC. LEXXI. deux volumes in-8; tom. II, p. 233.

³ « Item, crabes, aulhes, e carn de truia sanà, e boc crestat, sula carreyra de la porta del castet jusca davant mayson. Martin Dantraut e Girant Darnols, e al pey sulla grant carreira. » L'Estlapet, fol. 54 verso. Ce passage est ainsi rendu dans une traduction du xvit siècle, conservée aux archives de la mairie de Monségur : « Et les chevres, brebis, et chair de truye chatrée, et bouc chatré, sur la rue de la porte du chateau jusques devant la maison de Martin Daudraud et Geraud Darnols, et au poids sur la grande rue. »

On lit ce spirituel quatrain parmi les œuvres de l'un des plus célébres poètes gascons :

Un Crestat d'uno naturo auto,
Disió à la Court tout courroussat:
« Messius, Messius, uno paraulo,
Faséts que jou sió ran.bourçat. »
(Las Obros de Pierre Goudelin, édit. de m. accum, p. 284.)



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

369

C'est, à n'en pas douter, à cette interprétation que la traition qui fait descendre les Cagots des Juifs doit son origine. Ceux-ci étaient appelés châtrés, chapons, en raison de la circoncision à laquelle ils étaient soumis, opération dont le peuple ne se rendait pas alors plus de compte qu'aujour-d'hui.

Le mot capot s'est conservé en français. Faire capot quelqu'un est un terme du jeu de piquet qui signifie faire toutes les levées; être capot, c'est ne faire aucune main. On

Que hare lou capoun crestat Ta bourit é més toustat?

(Lou Trimse de la Lengouo Gascouo... Per J. G. d'Astros, pag. 10, v. 11.)

L'espèce de bouc mentionnée dans l'Esclapot s'appelait aussi crestil, si f'ai bien compris un passage du Recognitiones Feodorum, rapporté par MM. Martial et Jules Delpit dans leur Notice d'un manuscrit de la bibliothèque de Wolfenhittel, par. 80, en note.

bliothèque de Wolfenbüttel, pag. 80, en note.

L'abbé Baurein cite deux autres mots presque semblables, auxquels il donne le sens de checreau châtré: « On devoit (dit-il en parlant du droft de gite qu'au xiv-siècle, Miramonde de Calhau, dame de Podensac et épouse de Bernard d'Ecoussan, seigneur de Langoiran, avait, pour elle sa suite, dans la paroisse du Pian en Médoc), on dévoit leur fournir le pain, le vin, et un houilli composé d'un gros morceau d'ancien chevreau châtré, appellé dans le pays castrum, ou crestic; une grosse pièce aussi bouillie, de cochon salé, et des poulardes rôties. So es assaber, pan e vin e carn grossa bulhida de crestic e de pore salada, e galinas tostadas. a Affeche de Bordeaux, Annoness, etc. (n° 16.) Du jeudi 16 avril 1778; pag. 112, col. 1. Voyez aussi les Variètés Bordeloises du même auteur, tom. 181, pag. 178. L'acte dont Baurein cite une phrase, yest imprimé pag. 182-197, et le passage se lit pag. 186.

et le passage se lit pag. 196.

Dans les établissements de la ville de Marmande, on rencontre à pinsieurs reprises le mot eracto ou craston, de la signification duquel je me suis pas certain; mais qui, à n'en pas douter, désigne un animal châtré : « E del cartey del crasto .iij pesses, ayssi cum sa enreir es estat acostumate establit. » Fol. .xiiij. recto.—« Que y abevra ren, ni lavian ventres de beus ni de bachas ni de porcs ni de crastos ni d'autra bestia en la mexican pena. » Fol. .xij. recto et verso. — « Per cada aulha o moton o eracton .ij. d'. arnaudens. » Fol. .xivj. recto et xix. recto. M. Raynouard traduit ce mot par chevreau, et cite à la suite de son interprétation le cartilaire de Montpellier. Voyez le Lexique roman, tom. 11, pag. 356, col. 1, nº 3. Peut-être eracton est-il sonlement une variante de eractil et de crastic, treis mots qui deivant présenter le même sens que chestré et chatris, dont on treuve un exemple dans le Roman de Gath le Lagrain, tom. 1º*, pag. 348, vers 2, et dans les comptes de dépance de la

dit familièrement et figurément faire capot, rendre confus et interdit, déconcerter quelqu'un. Dans ces diverses acceptions, le mot capot n'est autre chose que le nom des malheureux Cagots, qui faisaient tous leurs efforts pour cacher leur origine; mais auxquels il est arrivé plus d'une fois, pendant qu'ils discutaient avec quelqu'un sur le pied de l'égalité, de s'entendre appliquer la qualification qu'ils abhorraient. A cette fatale épithète, toutes les facultés du Cagot semblaient anéanties; un coup de foudre ne produisait pas un effet plus prompt, et le pauvre diable demeurait capot!

Ce nom, comme ceux de Cagot, de Gahet, etc., étant injurieux, on comprend que les malheureux auxquels on les donnait, n'en fissent pas usage quand ils avaient à désigner des individus de leur caste; ils employaient le mot cousts,

ville de Poitiers au xiv° siècle, et que MM. P. Paris et Rédet ont en misse de traduire par mouton. Voyez les Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Année 1840. Poitiers, 1841, in-8; p. 304. Voyes encure les Glossaires de du Cange et de D. Carpentier, aux mets CASTRITIUS, CASTO n° 2, et CASTRO.

Dans le Dicciounari moundi, ou Dictionnaire de la langue tenissaine, publié à la suite des œuvres de Goudelin, on trouve au-desseus de cresta: « Crestado, une truye châtrée; crestadoure, sifflet de châtreur; » Enfin, dans le Dictionnaire français-gascom publié par M. le vicomte de Métivier à la suite de son traité De l'Agriculture et du Défrichement des Landes (à Bordeaux, chez Th. Lafargue, 1830, in-8), on lit, au dessous de CRESTA, châtrer, CRESTE, jeune truie châtrée.

in-8), on lit, au dessous de CRESTA, châtrer, CRESTE, jeune truie châtrés.
Quant à l'étymologie de cresta, que l'abbé de Sauvages (Dictionnaire
languedocten-françois, pag. 129) écrit crésta, il faut la voir dans l'epération qui prive de leurs crétes les poulets destinés à devenir des chapons.

1 St. Skinner, après avoir défini ce terme du jeu de piquet, dont il penche

4 St. Skinner, après avoir défini ce terme du jeu de piquet, dont il penche à voir la racine dans le français cappot (esp. capote), qu'il traduit par pest l'um pastoritium, ajoute: « Mais, me diras-tu, par quelle analogie dit-en que celui qui l'emporte de beaucoup sur un autre à ce jeu lui donne un cametau ? Je crois que c'est par une analogie et une métaphore tirées d'un combat et des coups, par laquelle celui qui en a vertement froite un autre peut être considéré, par les coups dont il l'a surchargé, comme lui ayant donné un épais manteau propre à le garantir du froid. » Voyes l'Etymologicon Lingue Anglicana, etc. Londini, typis T. Reycroft... un pe anua, ju-folio; au mot capet.

sans doute parce que, forcés de s'allier entre eux, ils étaient tous parents à un degré plus ou moins rapproché. Et ce n'était pas sculement parmi les Cagots du sud-ouest que cette dénomination était répandue; elle avait également cours parmi les Caqueux de la Bretagne, s'il faut en croire le P. Grégoire de Rostrenen, qui, comme on l'a vu plus haut', donne le mot cousin (pluriel cousined) comme traduction de cordier. Je soupçonne, néanmoins, que ce mot n'est pas breton; je croirais plutôt qu'il a été transporté matériellement du français dans cette langue : en effet. cousin (consobrinus), dans l'idiome de la Basse-Bretagne, se dit kenderf ou kenderv, kévenderf ou kévenderv, et quelquesois késiniant, kéviniant ou késniant, suivant le degré de parenté; d'ailleurs, si quelques mots qui terminent l'article cousin du Dictionnaire français-celtique 2, indiquent qu'on donnait ce nom aux Caqueux, à certains d'entre cux du moins, ils n'autorisent pas le moins du monde à croire que ces parias le prissent cux-mêmes, et tel que l'écrit le bon capucin. Quoiqu'il en soit, il est curieux de retrouver les mêmes individus désignés de la même façon, aux deux extrémités de la France.

On a vu plus haut combien, à leur occasion, les idiomes du midi out fourni de mots à notre langue; mais peut-être ne sont-ils pas les seuls qu'elle doive aux malheureux Cagots. A en croire le P. Manuel de Larramendi*, qui

Pag. 263, note 2.

² a Cousins de la Madelaine, voyez Cordier, a Pag. 227, col. 1. Nous avons vu plus haut, pag. 168, qu'il y avait des Caqueux au hameau du la Magdeleine en Mahon. Mohon est une commune du département du Morbihan, accombissement de Pioèrmel, canton de La Trinité.

³ a Ladre en Fromés significa leproso, y tambien villano, y mezquino, ladrerie lepra, villania, mezquindad. Londre en Castellano significa una especie de seras, que dan en la gargania, y ciras partes. Hago juicio, que tienen ocigen en la voz Bascongada lander, que con el articulo es fanderra, y significa furantero, y de tierra estrafa landervisos, que de otra estrafa decimos utaervicoa, erbestecoa : también significa villano, y mese

S'est évertué, comme on sait, à chercher des étymologies dans le basque, le mot Ladre, au lieu de venir, ainsi qu'on l'a pensé jusqu'ici, du nom de saint Lazare, aurait son origine dans l'épithète de lander, qu'on donnait aux Agotac, tenus non-seulement pour lépreux, mais pour étrangers. Le raisonnement dont le savant jésuite appuie son opinion, est très-ingénieux; mais il ne saurait persuader celui qui, comme nous, croit que le mot ladre est aussi ancien que la langue française, et jusqu'à plus ample informé nous continuerons à lui assigner l'étymologie qu'on lui reconnaît généralement.

Un instant, j'avais cru que les mots gottre et gottreux pouvaient être dérivés du nom des Goths, qui, comme nous l'avons vu, ont été donnés aux Cagots pyrénéens avec ou sans addition de la syllabe ca destinée à le rendre plus injurieux; mais je n'ai pas tardé à reconnaître que ces deux mots avaient pour racine le mot latin guttur, et pour cela il m'a sussi d'ouvrir le Dictionnaire étymologique de Ménage, et celui de la basse latinité de du Cange ⁴. N'avais-je pas vu, d'ailleurs, dans le Roman de Rou ² et dans un fablian

quino. Y el principio de dar este nombre de lander al leproso, y landereris, à la lepra empezò en Gascuña, y Bearne, en los desgraciados Cagots, como dicen en Francia, ò Agotes como en España: los quales por forasteros, y estrangeros... solo porque eran landerres fueron admitidos en aquél Pais de Francia, con tanto horror, y aborrecimiento de los Naturales, como si en cada vno dellos les huviesse entrado vna peste. Entre otras calumnias empezaren à ser acusados de lepra, y leprosos, ò de otra enfermedad contagiosa... Esta lepra, ò enfermedad de que acusaban sin fundamento alguno à los Agotes, llamaron landereria, que significa enfermedad de forastero, y por esta misma razon los tuvieron por villanos, y mezquinos, llamandolos landerras. Y aunque la voz landerra en su primera institucion solo significa forastero, se tomaba despues por modo de oprobrio, porque por razon de los Agotes se le diò la significación injuriosa, que queda explicada. De lander quedò en Francès ladre, y de landereria, ladreria. s Dic. triling., prol., tom. 1^{cr}, pag. xxj.

4 Aux mots Gutteria, nº 2, Gutturosus, etc.

Parmi li cors lez le menton,
Entre la gorge et le yotron,

Entre la gorge et le yotron, Li fist passer le fer trenchant. Tom. 11, pag. 39, v. 9334.



du xille siècle i, le mot goitron ou gotron avec le sens de gorge, gosier? Mais si gottre et gottreux ne viennent pas de Got, que nous avons vu employé dans le sens de Cagot, d'Agota, on peut assurer également que cas deux derniers mots n'ont aucun rapport de filiation avec les premiers. En effet, en basque le goître s'appelle colambea, et un goitreux colambetsua 2, tandis que dans l'idiome du Bigorre cette affection se nomme gaoué, et celui qui en est atteint gaouerut 1.

> Au prestre vint, par les oreilles L'aert et puis par le goitron.

(D'Estourmi, par l'Iugues Piaucele, v. 458.-Fabliaux et Contes, édit. de Méon, tom. 1v, pag. 466.)

2 Die, tril., tom. 1°, pag. 141, aug mots papo et papudo.

Nous ferons remarquer, puisque nous en trouvons l'occasion, qu'en ancien espagnol, goitreux se disait gotroso, et que cette épithète est rangée, dans le Fuero Juzgo, parmi les injures graves : « Si algun omne, y lit-on, dice à otre tinneze é getrese, é aquel à quien le dice non le es, reciba L. azotes antel juez aquel qui le denesté. » Cet article correspond à celui-ci du Forum Judicum : « Si quis genebrosum vel gotrorum dixerit, et ille non habuerit cui dixerit, dictor criminis extensus ante judicem cu. flagella suscipiat. n Voyez le Fuero Juzgo, édit. de l'Académie royale espagnole, 1^{re} partie, pag. 147, col. 1; et 2^{me} partie, pag. 183, col. 1. Nous ignorons sur quel fondement s'appuie le rédacteur du glossaire des mois vieillis et rares qui se trouvent dans le texte castillan, pour traduire gotroso par go-toso, apres avoir rendu cotrosus, variante du texte latin, par cea mots t « Qui caput habet ulceribus scatens. Hisp. codd. gofrozo. » Voyez Fuer. Juz., 2º partie, pag. 206, cot. 3, et pag. 233, col. 1. Nous supposons, Béanmoins, que l'académicien de Madrid se sera décidé sur le vu de l'article de D. Carpentier consacré à gutrosus, qu'un glossaire latin-italien manuscrit traduit par euté infermo. Quant à gotrosus et à cotrosus, c'est en vain qu'on chercherait ces mots dans le vaste répertoire de du Cange et dans le supplément du savant bénédictin nommé plus haut ; ce dernier ne renferme que gutturosus, auquel l'auteur donne le sens de goîtreux, qui se disait autrefois gohatereau, comme un le voit par des lettres de ré mission de l'an 1410, conservées au Trésor des chartes, reg. 164, ch. 234.

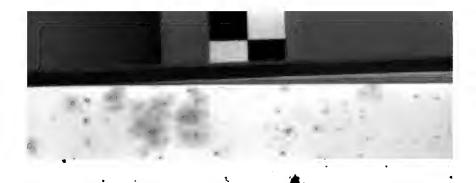
Mémoire de Palassou, tom. 17, pag. 326.



•

•

•



HISTOIRE

DF

RACES MAUDITES

DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE

MCES MAD

. .

\$,



HISTOIRE

DES

RACES MAUDITES

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE

PAB

FRANCISQUE-MICHEL

Bucteur és-iestres, decteur en philosophie, professeur à la Faculté des Lettres de Bordesux, nombre du Comité des Monuments écrits de l'histoire de France près le Ministère de l'Enstruction publique, et des sociétés des Antiquaires de Londres et d'Érosse, associé currespondant de l'Académie Boysle des Sciences de Turia, etc.

TOME SECOND.



A. FRANCK, LIBRAIRE-ÉDITEUR 69, RUE RICHELIEU.

1847.





CHAPITRE VI.

Colliberts du Bas-Poitou; signification exacte de leur nom; leur descendance des réfugiés espagnols du 1xº siècle.

Si les documents relatifs aux Cagots du midi de la France et aux Caqueux de la Bretagne sont rares, ceux qui concernent les Cagots ou Colliberts de l'Aunis et du Bas-Poitou la sont encore davantage. En effet, à l'exception des deux précieux, mais trop courts passages de Pierre de Maillezais, qui écrivait au x1° siècle, il n'existe, à notre connaissance, avant M. Dufour, aucun auteur qui ait parlé avec quelques détails de cette misérable population. Le P. Arcère, il est vrai, lui a consacré un petit nombre de lignes, que Court de

* « Il y avoit au onzième siecle, sur la lisiere du Poitou et de l'Aulnis, une branche des Telfaliens, nation Scythe : ces Peuples étoient entrès dans les Gaules, sous la conduite de Goar, Roi des Alains. Ces hommes féroces vivoient au milieu des marais et des halliers impénétrables de l'Isle de Maßlezais. Ils n'auroient pas choisi un séjour aussi sauvage, si une loi supérieure ou les malheurs de la guerre, ne les y avoient contrains, comme on l'a dit ci-dessus, a Histoire de la ville de la Rochelle et du pays d'Aulnis...

A la Rochelle, chez René-Jacob Desbordes... B. DCC. Lvi—Lvii. in-4; discours préliminaire, tom. 197, p. 30.

MIST. DES RACES MAUDITES. IL

Gebelin s'est borné à répéter ', et l'ancien évêque de Blois, Grégoire, en avait fait l'objet d'une partie du mémoire dont Ginguené nous a donné l'analyse; mais aucun de ces auteurs n'aborde le sujet d'une manière aussi franche et aussi complète que le savant auquel nous empruntons le passage suivant:

« Il existe encore dans cette ... partie du territoire. connu sous le nom de Marais, une sertaine classe d'individus très-peu nombreuse, appelée Collibert, Cagot, etc., dont le domicile habituel, ainsi que celui de toute leur famille, est dans des bateaux. D'où provient cette population exiguë, presque sauvage? Elle descend évidemment de ces anciens et mêmes Colliberts, assez nombreux autrefois dans le Bas-Poitou. Il en est fréquemment fait mention dans les anciennes chartes; et dans les onzième et douzième siècles. on gratifiait les abbayes et autres établissements religieux, de ces Colliberts et même de leur famille. Ils n'étaient charges que du soin de la pêche, et de fournir le poisson nécessaire pour la table des monastères auxquels ils appartenaient. Yais quelle fut la souche primitive de ces Colliberts, trop peu connus?... Pierre de Maillezais, qui passa une partie de sa vie dans le voisinage des Colliberts du Bas-Poitou qui survécurent la destruction de leur peuplade, nous apprend qu'ils cherchaient également leur nourriture dans les produits de la péche, à laquelle ils se livraient sur la rivière de la Sèvre-Niortaise, à l'extrémité de l'île de Maillezais, où ils avaient élevé quelques huttes grossières. Les uns prétendent, continue Pierre de Maillesais, que leur nom dérive de la coutume qu'avaient ces pêcheurs de rendre un culte à la pluie; d'autres, de ce que, lors des débordements de la Sèvre, ils abandonnaient leurs cabanes

Monde primitif, analysé et comparé avec le monde madespe, cana sidéré dans les origines françoises... p. X74 X75.



et allaient se livrer dans différents lieux, souvent assez éloignés, à l'exercice de la pêche. Que ce soit là, ou non, la véritable origine du nom de Collibert, on s'accordait à les peindre comme des gens très-irascibles, presqu'implacables, méchants, cruels, incrédules, indociles, et a qui tout sentiment d'humanité était en quelque sorte étranger. Les Normands, dans leurs fréquentes incursions vers l'embouchure de la Sèvre-Niortaise, dépouillaient et mettaient à mort tous les Colliborts qu'ils rencontraient, et l'on rapporte qu'ils en exterminérent un grand nombre '. Le portrait que fait de ces pécheurs habituels Pierre de Maillezais, convient fort bien a une ancienne peuplade barbare, et est encore applicable a leurs descendants actuels. Il faut seulement rejeter l'opinion particuliere des contemporains de l'auteur cité, qui croyaient que les Golliberts rendaient un culte à la pluie. Ceux existants de nos jours sont chrétiens-catho-

f a In extremis quoque insulæ unde agitur (l'ile de Maillezais), supra Separis alveum quoddam genus hominum piscando queritans victum, nonnulla tugursa confecerat, quod a majoribus Collibertorum vocabulum contraxerat. Quod nomen quamquam quadam servorum portio sortita sit, videtur tamen quod in istis conditione aliqua derivatum sit. Unde quoniam adest occasio, ipsius vocabuli perscrutetur interpretatio. Etenim Collibertus a cultu imbrigin descendere putatur ab aliquibus. Progenies autem istorum C. P bertorum hane forte isaid ore vulgi, multa interdam ex usibus rerum vera dicends, contraxit vocabulum, quomam ubi mundantia pluviarum Separis excrescere fecisset fluxium, relictis quibus incolehant locis, hinc enim procol babitacant nonnulli, properabatar ino, causa piscium. Sive ergo sit hor, aut aliquid, hor unum de illis fertur, quod sint et ira leves, et pene implicabiles, minutes, crudeles, increduli et indociies, et omnis propetuodum butuamiatis expertes. Aquilonaris certe gens. Normanni videlicet, que semper prædis, incendirs et rapmis ultra modum altos vexare parata præde dur, præfatum Aumen quam sepe solita erat introce, ac quescumque poterat benes eminibus, nudatos nece dabat. Horum gledio Collibertorum, post non numuram suorum stragem, deleta cantstur maxima multitudo. Pet, mon., de A. ...guit, etcommut. in wel. Maile w. ins., aj vl. Resty, Cond. de Poit., p. 286, 287. s Voyez aussi Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum Tomus sesundus... Operà ac studio Philippi Labbe, p. 223; Gloss, ad Script. med. et inf. Lat., t. 11, w. Box. xxiii., col. 760, sub voce Col-LIPERTY; of Bor. des Hist. des Gaules , tom. 2. p. 178, E.

liques, mais d'une ignorance crasse. Fignore sur quels documents se sont appuyés certains auteurs modernes, pour prononcer que nos Colliberts étaient des espèces de crétius; c'est, à parler franchement, porter un jugement sans connaissance de cause. On peut être sale, dégoûtant même dans ses vêtements; paraître idiot, hébété dans toutes ses actions; avoir le regard effaré, sans être un crétis. J'ai en occasion d'en voir quelques-uns : je suis intimement persuadé que leur maladie principale tient essentiellement et particulièrement au défaut absolu d'éducation, à leur genre de vic, et à la privation de communications avec les autres hommes, dont ils restent constamment séquestrés. Rendez ces malheureux à la société, faites-leur en apprécier les avantages, et vous aurez bientôt perfectionné leur moral, et changé leur physique.

« Je demeure encore convaineu que, d'après la situation des parages où ils se tiennent, et qui sont encore les mêmes que ceux fréquentés par leurs pères dans le onzième siècle, sauf les changements survenus dans quelques localités, par suite du retrait des eaux de l'Océan, nos Colliberts actuels ne sont autres que les malheureux descendants des Agesinates Cambolectri, dont la postérité aura continué d'habiter cette portion du territoire possédée par leurs aïeux, dont ils ont également conservé les mœurs et les habitudes '. »

Cette opinion, au sujet de la descendance des Colliberts, est celle qui a généralement prévalu; elle a été adoptée par M Abel Hugo, qui considère « comme appartenant à la famille celtique, les Colliberts ou Cagots de la Vendée, qui paraissent être les descendants des anciens Agesinates

⁴ De Vancien Poitou et de sa capitale... par J.-M. Dusour. Poltiers, Mines Loriot... 1826, in-8; p. 117-122. Ce passage, abrégé, se trouve répété dans les notes de l'Histoire du Poitou par Thibaudeau, nouvelle édition. Nic-t, Robin et Co., 1839, in-8; tom. 1^{er}, p. 429, 430. Voyes amed l'introduction, p. xv. en note.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Cambolectri, premiers habitants du territoire où les Pictes et les Scythes theiphaliens se sont établis par la conquête '. .»

Cependant M. Massiou 2 voit tout autre chose dans cette peuplade; après avoir rapporté, comme un on dit, l'établissement d'une colonie de Colliberts à la Rochelle pour y vivre de la pêche et de la navigation, et leur arrivée, au viii siècle, dans les marais du Bas-Poitou, pour les défricher, il s'exprime ainsi : « Les Colliberts du Bas-Poitou étaient vraisemblablement venus se fixer dans cette contrée marécageuse et encore inhabitée, pour se soustraire à la domination franke, aux rigueurs de la servitude de corps qui pesait sur les races galliques au nord de la Loire et n'existait pas au midi du fleuve sous l'administration nationale des ducs d'Aquitaine et des comtes de Poitou. Ces émigrations du nord au midi de la Gaule étaient encore fréquentes au xir siècle: un écrivain monastique de cette époque reproche à Loys le Jeune, époux d'Aliénor d'Aquitaine, d'avoir fondé plusieurs villes nouvelles dans lesquelles il recevait les hommes de corps échappés à la glèbe, et leur faisait des concessions de terre, ce qui était très-préjudiciable aux églises et aux barons ". »

France pittoresque, tom. 1^{er}, p. 15, en note.
M. Charles Arnauld s'est rangé du même avis. Voyez Histoire de Mailescie .. Niort, Robin et cle, 1840, in-8; p. 2, 3, 141. A la page 76 du deme ouvrage en lit la note suivante, communiquée par M. de la Fonte-elle : « Quand Gederanne (abbé de Maillezais) fut ainsi parvenu à l'une des las hautes dignités de l'église, des Colliberts, soamis ou domptés, farent cédés à la duchesse de Bourgogne. Ces habiles pécheurs des rives de la Sévre furent destinés, sans doute, à la terre lointaine pour y fournir à la table des grands le gibier, le poisson qu'ils savaient poursuivre avec tant d'audace et de persévérance. » Comme ce passage est dépourvu de tonte indication

de paraverance. I Comme de parage est depotive de tode indicator d'estation d'estation, j'ai de me borner à le consigner en note.

3 Histoire politique, civile et religieuse de la Saintenge et de l'Aunte, etc. Bezzième période. Tom. 2°. Paris, E. Pannier, 1838, in-8; p. 407-410.

i Qua t Affice Bortes artiflocrit, per grass planes esclesies et ariflor de

D'un autre côté, M. de la Fontenelle de Vaudore, en interprétant d'une façon toute nouvelle une phrase de Pierre de Maillezais, sur le sens de laquelle il s'est complétement fourvoyé, donne à penser qu'il considère les Colliberts comme venus du nord et descendant des Normands; il ajoute qu'à son avis les Huttiers actuels de la Sèvre du midi ne sont autre chose que des rejetons de cette race, et il étaie cette dernière opinion de l'autorité de M. Augustin Thierry, avec leguel il aurait eu une conversation sur ce sujet 1.

Essayons maintenant de déterminer la valeur exacte du mot collibert, ou plutôt la condition primitive de la race d'hommes qu'il désignait. Dans le latin ancien, où l'on en trouve plusieurs exemples 2, il signifiait un compagnon de

propriis suis hominibas, ad cas confugientibus, exharedâsse non est dubium. (Script. rer. franc, tom. x11, p. 286.)— Aug. Thirrry, Zettres sur

l'Hist, de France, p. 229.

Statistique of the iption générale de la Vendée par J.-A. Caro-1 Statistique a el l'inc. iption générale de la Vendée par J.-A. Cavoleau, etc. Fontenayle-Comte, Robuchon, 1844, in-8; pag. 93, 93, 93. Tout ce que dit M. de la Fontenelle des habitants du Marais est ampresalé a une notice sur les Huttlers de la Sèvre, par M. Savary, chef de bataillan du génie, publiée dans les Mémotres de la Société de statistique de Bataillan du génie, publiée dans les Mémotres de la Société de statistique de Bataillan du génie, publiée dans les Mémotres de la Société de statistique de Bataillan du génie, publiée dans les Mémotres de la Société de statistique de Bataillan de Robin, 1839, in-8; pag. 110-131. C'est bien peu de chose que ce mémoire, plus romantique que scientifique. Voici, du reste, la conclusion de l'atteur, qui ne conclut rien, comme on va le voir : « Avant Ramond le père Arcère... avait conclu en faveur des Alains; je n'entreprendrai point de concilier ces deux auteurs célèbres, c'est assez saus doute pour nous de concilier ces deux auteurs célébres , c'est assez saus doute pour nous de savoir qu'a peu d'heuces de notre ville , nous pouvons visiter des familles, soit de Goths, soit d'Alains, conservés à l'état fossile, pour ainsi dire, depuis quatorze siècles, avec leurs usages, leurs goûts et leur physionomie primitive. Amour et misère, telle est aujourd'hui la devise inscrite au front de cette population réprouvée. Si dans la jeunesse il y a compensation. qu'importe le reste de la vie ? »

2 Quin, hercle, conlibertus meus. favo, eris, si di volent.

(M. Ac. Plauti Poenulus, act. iv, sc. II.)

« Et inter collibertos , matrem et Illium, pietatis ratio secundum usbaram salva esse debet. » Ulpian, in lib. xxxv: n., til. xv , leg, 1 , § 1. Be Obsequies a liberis et libertis parentibus et patronis præstandis.

« Carist Danis juvenis innocentissimi Carist Amphion, Alexander, Heraclas, colliberti. » Yoyage dans les départ. Au midi de la France, par Millin, t. 111, p. 625. Tunc repente beatils Petrus apostolus in stota cuicilla discipuistal pa-



liberté, un esclave qui a été affranchi avec un autre ner le même mattre; et dans la lei des Dayareis il est encore employé dans le premier de ces deux sens '. Ce mot, qu'en le preme dans un monument de l'antiquité ou dans une charte du moyen age, vient évidemment de eum et de libertus. at non de se dernier et de collum, comme le craient plusieurs autours, entre entres D. Muley 2 et M. Charles Afnenit A qui n'ont pas fait attention que les formes combiservet et conlibertus sont là pour démontrer la fausseté de leur étymolegie. On voit par là combien nous sommes éloigné de partager l'opinion de Court de Gebelin, qui tire collibertus du celtique sol, servir, et de bor, hémme, homme qui sert, domestique 4.

vimento constitt ; elque dizit: a Coliforte, quare tam citius surrezieli? b Dislegi B. Gregorii , lib. III, cap. XXIII. De Theodoro mansionario es-clesia beali Petri apostoli urbis Roma. A la place de ce mot le pape Za-

charia seati Petri apostoti urbis Roma. A la place de ce mot le pape Zacharia donne sirrepen, d'est-à-dire sodalis.

Voyèz d'astres exambles de l'emplei des mots collibertus et solliberta,
dans la grand livique latin de l'acciolati et de l'orcellini.

a Si quis liber liberum heminam luraverit et vendiderit, et exinde pralielus lucrit, reducat eum, et libertati restituat, et cum octuaginta solidis
composta enn; la publice vero quadraginta solidos solvat propter pray-

implienen quam feett.

« Et si eum revocare gan gotnerit, tuns isse fur perdat libertatem sans pro so quod contibertum sunn servicio tradidit, si selvere non valet une

pro co quod contiburtus suum servitto tradidit, si solvere non valet wareplatum parantibus, si amplius non requiratur. » Dagoberti regis capituslate teritum, sive Lex Baravariorum, ili. vitt, Art-1v. (Cap. Reg. Françalate, soi. 117., Du Canze, n'a pes rapporté co passage dans son Glessaige,
Le lat des Lombards compte ausei les colliberts parmi les libres. Voggs
liv. t. hit. 30, g. 5: hv. 11. hit. 31, g. 10; hit. 27, g. 1; tit. 55, g. 13, 53,
A res indications, du Lange ajouté la remarque suivante : «Vorum lis in leele
Louisberti accipiuntes pro hominibus ejuséem conditionis, val ejuséem
liv. 3. Diet. cap. 24 s. Gloss. tom. 11, col. 760.

2 Colliberti, g. On appelait de sa nom caux ami n'étaient ni agric ni ne.

² Colliberti, a On appelait de ce nom coux qui n'étaient ni serfa ni affirmelus, dynt la constitum était entre l'homme fibre et l'occlare, le l'ai in-larprete et rendu par le mot culthert, qui signific franc du col, du collier, a Callectum des carribaires de France, tome u. Carluigire de l'abbase de Saint-Père de Charlerse, public par M. Guérard... t. M. A Paris, de l'im-

primetie de Ciapetet, a oc. 11. in-4; p. 346.

Mist. de Maillezais, p. 3.

Monde Primitif... considéré dans les origines françaiges, ed. 1

Mais si, dans l'antiquité, les colliberti étaient des affranchis, au moyen age leur état était loin d'être aussi heureux : un grand nombre de monuments authentiques prouvent que, chez nos ancètres, ils étaient vendus, donnés, affranchis et assimilés en tout aux serfs.

C'est ainsi qu'en 973, le roi Lothaire donne à Arbert, vicomte de Thouars, un fief appelé la Faye, avec une chapelle dédiée à saint Hilaire, cum silvis, aquis, aquarumve decursibus, simulque et collibertis utriusque sexus 4, et que, vers la même époque une chronique range les colliberts avec les serfs et les esclaves 2. En 1031, un concile de Bourges défend d'admettre à la cléricature les serfs et les colliberts avant qu'ils aient été affranchis en présence de témoins. J. B. Souchet, dans ses observations sur les lettres d'Yves de Chartres, rapporte un acte capitulaire d'après lequel ce-

tom. 13, p. 866, c.

Gallia christiana, ed. prior, tom. IV, p. 179, col. 3, B; edit. poster., tom. II, col. 366. — Rec. des Hist. des Gaules, tom. IX, p. 634, A.

^{2 «} Audiens autem Comes (Herbertus), quod fugisset Antistes (Avea s), invasit vi domos suas... Nec hoe suffecit el ; sed etiam servos et a cipia Episcopi, et colibertos tamdiu tenuit in carcere, donec cuncta reddiderunt quæ habebant. » Acta Pontificum Cenomannensium, cap. xxx. (Vetera Analecta, ed. D. Mabillon, in-folio, p. 303, col. 1; Res. des Hist. des Gaules, tom. x, p. 385, g, circa an. 996.)
Si l'on en croit J. F. Bodin, Foulques Nerra, comte d'Anjon, bâtit des

villes, des châteaux, des églises et des monastères en si grand nombre, que pour y attirer des habitants « il concéda plusieurs franchises aux Colliberts ou Serfs de son domaine ; il leur accensa des terres, et leur permit d'en vendre les fruits, à certains jours, dans les marchés qu'il établit en divers endroits. » Recherches historiques sur l'Anjou et ses monumens. (Angers et le Bas-Anjou.) Saumur, chez Degouy ainé, 1821--- 33, deux volumes in-8 ; tom. rer, p. 188. Le savant Angevin s'appuie de la charte de fondation l'abbaye de Beaulieu eu Tournine. Nous avons lu cet acte, dont on trouve le texte et la traduction dans le Dictionnaire historique, géographique... du département d'Indre-et-Loire, par Jr. Min. Jr. Mz. Dasour de Tours). 2º arrondissement (Loches). Tom. 1º, Tours, Letourmy, 1812, in-8, p. 35-37, et nous pouvons seurer qu'il n'y et nullement question de Colliberts. Bodia y a vu un affranchissement de serfs, et en sa qualité d'Angevin il a appelé ces serfs Colliberts; mais ici ce mot a été apporté par lui : il n'a pu le trouver dans la charte de Beaulieu. où, nous le répétons, celui-ci n'existe pa * Sacrosancta Concilia... studio Philip. Labbei, et Gabr. Co

DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

lui qui était admis à quelque dignité dans l'église de Chartres devait jurer qu'il n'était ni collibert ni fils de collibert . En 1035, l'évêque Drogon, dotant l'abbave de Saint-Symphorien, récemment fondée dans un faubourg de Beauvais, lui donne, entre autres choses, in Buriaco unum mansum cum collibertis ibidem manentibus 2. Des serfs de Thibaut, comte de Chartres, nés de ses serfs et des serves de Saint-Père, sont, entre les années 1037 et 1049, appelés colliberti dans la charte par laquelle il en fit don à cette abbaye, sous la condition que les moines chanteraient un psaume pour lui tous les jours de l'année, excepté les jours de fête 3. De même, Ebrard, vicomte de Chartres, cède a la même abbaye, pour le prix de cent sous d'argent et d'une once d'or, les fils de Gilbert, son serf, et d'une serve de Saint-Père, plus leur cousin, avec sa femme, ses fils et ses filles, ainsi que toute la descendance de Gilbert, qui habite sur le territoire d'Ymonville-la-Grande. Toutes ces personnes sont pareillement comprises sous le nom de colliberti dans le titre de l'acte, qui doit avoir été dressé entre les années 1033 et 1069 . En 1050 ou 1051, l'abbé de Saint-Maixent demande, après la mort d'un noble, qu'il lui soit donné, de sa succession, deux colliberts avec leurs enfants 3. Vers 1053, un

¹ D. Ivonis Carnotensis episcopi Opera omnia. Parisiis, apud Laurentium Cottereau, m. Dc. 3LVII. in-folio, pars altera, p. 231, col. 2. Cet acte a été également rapporté par du Cange, avec un serment des chanoines du Mans, qui se trouve dans le cartulaire de cette église, sous l'année 1408, et qui présente la même particularité. Voyez son Glossaire, tom. II. col. 761.

qui présente la même particularité. Voyez son Glossaire, tom. II. col. 761.

² Diplomata Henrici I. Francorum regis. (Rec. des Hist. des Gaules, t. v. p. 579 p.)

x1, p. 572, p.)

³ Cart. de St.-Père de Chartres , prolèg., p. xliij; et tom. r^{ee}j, p. 150.

⁴ Ibid., prol., p. xliij; et tom. r^{ee}, p. 159.

^{4 101}d., prol., p. xliij; et tom. 1er, p. 159.

3 « Anno xx post transitum domni Rotherti regis..... quidam vir nobilis nomine Petrus qui dicebatur Fortis, oppressus est infirmitate qua et mortuus est; qui, quanidiu vixit, tam in servis quam in collibertis possessor extitit. Post obitum autem ejus, accedens memoratus abbas (Sancti Maxentii, Archimbaldus,) ad ejus successorem uxoremque vel fillis, petik ab eis ut pro illius anima duo colliberti darantur cum infintibus suis, scilicot

sous-chantre de l'église de Sainte-Radégonde de Poitiers et son frère donnent la liberté à un collibert, avec l'agrément de ceux dent ils le tenaient '. Entre 1035 et 1063, Hugues, surnommé Broute-Saule, fait donation aux moines de Saint-Père d'une colliberta, en même temps qu'il leur donne un quart de l'église et du village de Guiri, avec un quart du bois, du moulin et des prés ². Vers 1080, Gausbert et Hélie son frère confirment et ratifient le don fait à l'abhaye de Saint-Cyprien de Poitiers par Isembert l'Asne, de la sixième partie des moulins, écluse et pêcherie situés dans le château d'Angle, et d'un homme serj ou collibert, avec toute sa postérité ³. Vers la même époque, un certain Arnaud, surnommé Villanus, fait don au monastère de Saint-Nicolas de Poitiers d'un collibert et de tous ses enfants ⁴.

Rainaldus et Adaffredus cum omnia que illorum erant, excepto quod de unumquemque infantem unum retinuerunt qualiscumque, atque super hes omnia donavit illis abbas jamdictus aliquit ex opibus supradicti sancti, hoc quod fpsi petierunt et societatem in monasterio cum ceteris semioribus. •
Mas. de D. Fonteneau, conservés à la bibliothèque de Poitiors, t. xv.p. 260.

¹ α Ego Ademarus, Sancte Radegundis elericus et subcantor, et frater meus Agardus, damus libertatem cuidam coliberto nostro, nomine videllect Gosberto, cum auctoritate Gisleberti ac Johannis fratris sui, quorum dune eum habemus, et Ademari vicarii Pictavis et uvoris sue Helisabeth et filii sui Ademari qui unam sellam habait, a cujus patre isti tenebant hame visum, nonnon et auctoritata Archimbaldi Sancti Mazentii abbaits, idem Burdegalensium archiepiscopi, a quo hic Ademarus Pictavis vicarius eum tenebat, et ab co movebat omne, ut deinde servitutis absolutus vinculis, nullius legibus subjaceat, nisi tantummodo Dei omnipotentis, ac potestatem faciendi quicquic volucrit habeat, et abiat quoquo loco placuerit. Hec scripta si quis infringere volucrit, iram Dei... » Mss. de D. Fontenean, tom. xv, p. 291.

Cart, de St.-Père, prolég., p. vliv; tom, 1^{er}, p. 187, c. 61.
 Ego Gausbertus et Helias frater meus concedimus... sancte Marie et

ancto Cypriano.... soxtam partem de molendaris qui sunt in castello Engla... et unum hominem servum vel colibertum, cum omni suo fructu.»

Mas. de D. Fonteneau, t. vii, p. 51.

* «Ego Arnaldus cognomento Villanus, desiderans meis peccatis reddera

* «Ego Arnaldus cognomento Villanus, desiderans meis peccatis reddens propitium Dominum, Hugone priore vivente, Deo et beato Nicolao et canonicis universis sue ecclesie Guidonem collibertum meum perpetuo in collbertum habendum et fructum suum dedi, et donationem hanc super prefati jameti Nicolai altara posui.» Ibidem, tom xx, p. 95.

MENS WHATE WE BE L'ESPARISE.

tiave dans l'histoire de Tulle; de Baldie; un titus de les servantes et les colliberts qui en dépendent : Vers les époque; un nomme Frédérie donne une moines de Père de Chartres deux colliberts, savoir : Robert et la Eremburge, avec leurs enfants, s'il leur en nait, pour tous colliberts de l'abbaye . D. Carpentier, dans son

Votum sit, etc., quog Alaiz de Maignac, uxor Ramnulfi, vicecomitia de b, dedit Beo et sáncio Martino et monachis Tutelensibits dubi maille de Castanet, cum servis et ancillis et colfbertés et cum omnibus insis vicecomes habebat, vel quiequid monachi de feralibus configuration vicecomes habebat, vel quiequid monachi de feralibus configuration in etc. Mistoria Tutelensis Libri tres. Parisils, ex Typonaregia, 1707, in-6; appendix actorum veterum, col. 645 et 448, a joignons ici un autre exemple d'une donation de colliberts faite à lière omnia dantus in rebus ecclesia et una corum, étificum que per adsignationem fiel defensoris vestra ecclesia possidendos pracipinus, cum mancific defensoris vestra ecclesia possidendos pracipinus, cum mancificam, et alidomisidado, et filio Leudophisio, cum Glia Childe-Bupa cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, et Leudomisidado, contitorios cum successorio pracipitation, et cum mancificam, et Leudomisidado, contitorios cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, et Leudomisidado, contitorios cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, et Leudomisidado, contitorios cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, et Leudomisidado, cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, et Leudomisidado, cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, et Leudomisidado, cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, Leudomadum, filedam, filipado cum filiis. Pupillonio cum porcis quos custodit, leudomisidado, filipado cum filiis. Pupillonio cum filipado cum filipado

rgaj. 115 indicatous suvennes resuves a cene classe a sommo (86. Charte de Roger de Monteceau, chevătier, fontenant donation Int-Piorent des collifierts de Saint-Sauveur, tous nomants dons ta fe, et de feur postérité. (Orig. préfect. d'Angère. Ms. Saint-Guet-français nº 1800, à la Biblioth. royale, p. 30.) 1053. Ponntion faite par Archambaud, sèigneur de Languac, à Préc, allés, et aux moines de Saint-Florent, de doux solliberte pour en em ple ne propriété. (Collection Housseau, à la Biblioth. royale, 6328.)

050. Donation field par Radul, vicente du Mans, d'une callières inoines de Saint-Fierent. (Mr. Saint-Gèrmain nº 1800, p. 20.) de. Donation faite par évas, châtelain de Chiaon... d'une callières taoines de Saint-Fierent, par de taoi, nº 1050, à la gréficture d'Angere).

\$230.) (b) Bustisk Galayla: Westbillelt... & Galat, Bedeut stür gefrecht n Gewenythe technisk gestlierte, etc. (Billestie), Mystisk, applichte. supplément au Glossaire de du Cange, cite une charte des laquelle un maître irrité déclare qu'il peut prendre la tan de son collibert et même le brûler '. Enfin, dans le Grécisme du grammairien Ebrard de Béthune, qui vivaità h **fin du x**111e siècle, on lit ces vers :

> Libertate carens colibertus dicitur esse ; De servo sactus liber, libertus : at ille Libertinus erit, quem libertus generavit 2.

et du Cange a inséré dans son Glossaire des extraits è trois chartes d'affranchissement de colliberts, conservés dans les cartulaires de Vendôme, de Marmoutier et de Seint-Étienne de Limoges 3.

Mais si, comme dit M. Massiou, les colliberts étaient, son beaucoup de rapports, assimilés aux serfs, la différence des noms semble au moins indiquer une différence de conditions, et plusieurs écrivains voient dans les premiers des affrachis 4, tandis que d'autres en font une classe de colons qui

1055-1070. Donations de serfs on colliberts faites à Saint-Florent de temps de l'abbé Sigon (Ms. Saint-Germain nº 1500, p. 39.)

1660-1067. Charte de Geoffroy III, dit le Barbu, comte d'Anjon, m à la restitution faite par lui à l'abbaye de Saint-Maur, de trois se colliberts (conlibertos). Analysée p. 331 des Rech. sur les Cart. d'Asjou, cette pièce y est imprimée p. 390, 391. • « Charta Juelli de Meduana ex Tabul. Major. monast. Iratus gravius

contra eum Guarinum Probum) dixi ei, quod meus Colibertus erat, a poteram eum vendere vel ardere, et terram suam cufcumque vellem dere, tamquam terram Coliberti mei. Vide Hist. Sabol. pag. 51.» Glosserium novum ad Scriptores medii ævi, tom. 1, col. 1926, sub voce collimant.

² Gloss. ad Script. med. et inf. Latin., tom. II, col. 761 3 Gloss., tom. 11, col 762. Voyez aussi Joh. Jacobi Hoffi Lexicon universale, etc. Lugduni Batavorum, apud Jacob Hackie

M DC XCVIII , quatre volumes in-folio; t. 1er, p. 930, art. COLLIBERTI. Veir, pour d'autres exemples d'affranchissements, les cartulaires de Bourgaeil et de Saint-Aubin d'Angers; et deux chartes, l'une de Louis VI, datée de 1103, l'autre de Geoffroy, comte d'Anjou. (Gloss., tom. 11, col. 761.)

4 Voyez Joachimi Potgiesseri.... Commentariorum juris Germanisi

de Statu Servorum veteri perinde alque novo Libri quinque, etc.Lem viæ , ex officina Meieriana. m DCC XXVI. in-4; lib. IV, cap. XIV, \$. XII, p 781. On y lit : « Denique notes velim, libertos aliquando collibertorum no ne signari. Neque tamen ideiroo necessum vid

e jouissaient pas d'une liberté entière, mais sculement restcinte et conditionnelle . Entre les années 1023 et 1056, un offibert de l'abbaye de Saint-Père de Chartres, nommé l'vien, et sa femme, ayant assassiné un serf, l'abbé les onne en servitude, avec leur pécule, à guillaume, chevalier, lattre du serf, à condition qu'ils aurent la vie sauve; mais l'retient au service de l'abbaye les enfants nés de leur ma-

am effingere, cum revera nullum discrimen inter utrosque adsit, sed games inter servos et ingenuos fluctuans. Notissimum enim est, tametsi res supism diversas appetiationes sortiatur, non tamen novas ideo equiponati species.» Au mot signari, l'auteur ajoutann note :«Apud marcalianem.

g. P. H. Histor. Frising. num. MCCXL. traditur prædium, quod Sigawold bartes passidot. Colliberti vero dicuntur, penes Baluntum... Idem fit en. Iv. Gallim Christ. Sammantmanonum. Eorumque fit mentio in appendes ad Origin. Palat. Francen, pag. 29. Observante Viro eruditissimo Essan, comm. de Minist. §. 209. » Cette citation se rapporte à la première filipm d'Estor ; l'ai en recours à la seconde, dont voici le tire : Joannés bergit Estor.... Commentaris de Ministerialibus. Argentorati, sumphus Jo. Reish. Duissickeri. 1727. in-4. On y lit, au chap. 11, §. 132vt, 109 : «... Utrum vero liberti a collibertis vixerint discreti, illud prime Mutu adparet ambiguum...

a S. LEVII. Nos ita rationes subducimus, libertorum et collibertorum val ime muliam, vel saltem exiguam comparere differentiam censentes. Si im quidquam durioris in libertis observes, id partim loco est tribucama. Immo reipsa libertorum ab collibertorum natura non est diversa, at utrumque genus inter servos ac ingenuos fluctuans. Neque mini pat utrumque genus inter servos ac ingenuos fluctuans. Neque mini pat, qui ubi in his materiebus diversi quid perspiciunt, continuo ad nom speciem fingendam sunt parati.» Estor ajoute en note : « Lage has de sonnem Withelmum Goodelfum de jure raticorum, p. 26.

Après avoir fait connaître la valeur qu'avait le mot collibertus dans le voit civil des Romains, et ses équivalents en grec et en Français, du Cango mitinue ainsi : « Sed Collibertorum, seu Collibertorum conditie afla apud is fait; nam nec inter omnino liberos, nec inter omnino serves accessoment, sed mediam quamdam inter utrosque conditionem tenebant, france liberis, nec servis annumerarentur, licet ad servorum statum press accederent, cum corum instar essent in commercio, dominos habent, quibus censum de more exsolvebant, et ab lis in libertatum non ses ac servi assererentur. »

is at servi assererentur. In a continuous service of the Colliberti was unquestionably derived from the Rosan Civil Law. They are described by Lord Coke as Tonants in free sestage of free rent. (Inst. edit. 1620. lib. 1. sect. 1. fol. 86.) Cowel says, they are certainly a middle sect of Tonants, between service and free, or death hold their freedom of tenure undefigurable or such works and service; and were therefore the same landholders when we must with the other most under the name of Conditionalist. (Law Interpr. in vice. the third

riage. Quant à ceux qui viendraient à naître, ils devront en serfs et appartenir audit Guillaume. On voit par là que per ser de la condition de collibert dans celle de serf constitu une véritable dégradation '.

A une époque antérieure à 1061, Hugue Broute-Sank, dant il a été question plus hant, danne aux moines de Saint-Pare un collibert, nommé Letaldus, aven son frère, a femme et leurs enfants, à condition qu'ils resteront libres, liberi, au service du monastère. Il s'agit donc ici d'un sef qu'il affranchit, en le faisant collibert de Saint-Père, comme le démontre également le commencement de l'acte.

En 1070, un certain Guillaume ayant réclamé la moitié des fils issus du mariage d'un serf de l'abbaye de Vendons avec une colliberte de son père, les moines s'y refusèrent, et il s'en suivit un procès qui se termina par un arrêt d'où il résulte évidemment que la condition du collibert était supérieure à celle du serf. Ce jugement porte que les exfants d'un homme de cette classe et d'une colliberte ne doivent point se partager, mais que tous les fils suivent le père 3. Or il ne faut pas oublier que, dans le moyen age, les

Kelham, p. 176.) . A general Introduction to Domesday Book ... by Six Henry Ellis, vol. 1, p. 85. Voyez aussi les prolégomènes du Cartulaire de Saint-Père de Chartres.

p. zlij-zly. Cart. de St.-Père, prolèg., p. xliv; et tom. II, p. 297, nº xLII.

2 Ibid., p. xliv; et tom. 147, p. 180.

3 « Notum sit fratribus nostris, scilicet monachis Majoris Monasterii quod quidam servus sancti Martini et noster, nomine Hildradus, daut uxorem quandam colibertam Hugonis, filii Teudonis, de qua habeit que tuor liberos. Post mortem Hugonis, filius ejus Guillelmus catumniatu nobis medietatem filiorum, propter colibertam patris sui. Do qua re, doi nus Ascelinus, tum praepositus obedientea Burziaci, iniit placitum cum o apud Montorium in feria sancti Laurentii, ibique judicatum est quod na da servo et coliberta non dehent partiri, sed patrem soquantur oranes fili, ideoque calumniam ejus esse injustam. Et cum ille contenderet illum fuiss qlihertum, guadjavit ei domuus Ascalipus Jurare quod ille servus fueris 10p. colibertus. Quod justurandum logit ej fieri per unum heminem gin-) familie nomine Alchierum, de ville Rebla, spud Rupes (f 1616 placifé apud Montorium babili: facil (64 abstu

enfants provenant de parents de conditions ainsi différentes. avaient pour lot, à peu d'exceptions près, la moins relevée 4.

Enfin, Bernard Sacci, dans son Histoire de Pavie, donne aux colliberts une charge qui n'était pas celle des serfs. Il s'agit d'un duel en champ-clos où chaque combattant avait son parrain et un collibert pour écuyer. Ajoutons qu'en Rapagne on donnait le nom de culbert aux étrangers qui s'établissaient en quelque endroit du royaume sans avoir un cheval et des armes; ils étaient tenus pour vilains, tandis que ceux qui possédaient ces choses étaient infansones, su nobles. Les premiers devaient payer au roi ou au seigneur une contribution annuelle de deux sous, et on leur accordait un an et un jour pour se procurer un chevel et des armes. Dans cet intervalle ils n'avaient rien à payer; mais ils étaient obligés d'aller à la guerre avec du pain pour trois jours, à leurs frais 3.

cod. reg. 5142. c. 161., - Polyptique de l'abbé Irminon, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale par M. B. Guérard. 1et livraison. Partie latine. Paris. Imprimerie royale, M DCCC XXXVI, In-3. Appendice, p. 361 : Gloss. ad Script. med. et inf. Latin., t. 11, col. 760.

Voyez le trlossaire de du Cange, au mot senven, édit. in-folio, t. vr., col. 450. Voyez egalement De Conditione et Statu Servorum apud Germanos, m.s. lib. 11, cap. 1, S. xm., p. 168; ed. in-4, dels chee, lib. 11, cap. 11, S. xm. — xm., p. 403-405.

3 a Produmbhus ad pugnæ locum socii aderant qui certandt perti mo-

nita suo queque pugili repetebant..... qui socius parentis nomen ab of-ficio obtinelai, hodicque etiam patrinus dicitur. Aderat etiamatter socius rel comes arma ferens qui collibertus appellabatur. » Bernarch Sacci Historia Lieinengis, lib. 18, cap. 10. Thesaur. Antiquit. et Histor. Italia, rd, Graves et Burn anno, tom. 111, col. 736.)

3 a De once de citra puertos que viene à pobla aquá.

e. El fo establido por fuero todo ome de oltra puertos qui viengua à cavay llo en les, ayna, le se asentane en quoalqmere vila, é non toviere e**l ayuno** primero et lan dia cavayllo et armas, que non sea pulanzon, et est atal esdito cultert : el rey o seynnor ha cada aynno sobre eyll dos sueldos ; el si to-Tiere el ayntio é dia primero cavayllo et armas sia infanzon, et non derà tà se) mor nulla tenta; é si non vinjete à cava) llum se asentare en caso, ço di palacio de cavayllero ó ynfanzon-hermunio que pende de seynnor, tal sasta palacio de cavapilero o pulanzon-hermunio que pende de sepunor. In

Quelle était donc au juste la condition des colliberts? Comme les colons qu'ils paraissent avoir remplacés', comme les métèques de la Grèce antique 2, ils étaient ou étrangers ou descendants d'étrangers, et pour n'être pas servile,

plara de aynno dia en adelant. Mas el primer aynno deben seer escusa os unos é los otros fuera de huest con pan de tercero día ó cavalgada ó sitie de castillo é apellido que deben seguir sus vecinos. » Articulo 5º del fuero de Sobrarbe manuscrito que existe en el archivo de la diputacion provincial de Navarra, sercion de fueros, leg. 1, carp. 3; y fué copiado de un codice que existe en el archivo de la Academia de la historia de Madrid, y se hace mencion en el Diccionario de Antigüedades del Reino de Navarra, t. 1, p. 563. Vease tambien p. 467.

i « Coloni sunt cultores advenæ dicti a cultura agri. » Isidorus Hispe lensis, lib. 1x, cap. 4; et ex eo Papias. « Illud-gravius et acerbius, qued additur huic malo servilius malum. Nam suscipiuntur advenæ, fiunt pre ludicio habitationis indigenæ.... et quos suscipiunt extraneos et alienos, incipiunt habere quasi proprios; quos esse constat ingenuos, vertunt in servos. » Salvian. lib. v de Gubernatione Dei.

Voyez, sur les coloni, le Glossaire de du Cange, édition in-folio, t. n., col. 773-775; et le traité de Potgieser, déjà cité, éd. in-8, liv. 1, chap. n., S. xvii, p. 89-93; éd. in-4, lib. i, cap. iv, S. xxxiv-xxxvi, p. 205-209. Un seul exemple suffira, je l'espère, pour démontrer la conformité qu'il y avait entre les colliberti et les coloni. Dans un acte relatif au manoir de Dene (Hampshire), qui se lit au Domesday Book, tom. 1er, folio 38, m main du temps a écrit *P Bures* au-dessus de coliberti, comme étant le synonyme de ce dernier mot; et William Lambard, dans son glossaire des lois anglo-saxonnes, s'exprime ainsi : « Colonus. Sax. gebure; villicus

ad certum censum singulis annis pendendum ascriptus. » Ed. Whel. p. 218.

Le mot météque (en grec µtrovos) signifie émigré, étranger domicilié, et, pour traduire littéralement, qui a changé de demeure, de maison,
de patrie. Eschyle, dans sa tragédie des Perses, dit ironiquement des barbares qui sont venus chercher leur tombeau dans la Grèce, qu'ils y ont peri, méteques d'une terre cruelle pour eux, parce qu'en effet ils semblent, par leur mort, y avoir sait à jamais élection de domicile. Dans les Se pliantes du même poète, les filles de Danaus, réfugiées dans l'Argolid chez Pélasgus, roi des Pélasges. y prennent le nom de métecques. Les météques étaient donc, comme leur nom l'indique, les étrangers domiciliés à Athènes. Maintenant quelle était la condition, quelles étaient les charge

quels étaient les droits des météques? Voici en somme ce que je crois SAVOIT : Les météques, dans l'origine surtout, formérent une classe interm diaire entre les hommes libres et les esclaves; libres, comme les premiers,

mais dans une dépendance qui les avilissait et les rapprochait des seconds; stais dans du clossqu'on affranchissait un esclave, on le faisait passer dans la classe des météques. Ils avaient ordinairement des patrons, choisis parmi les citoyens, qui les protégeaient et qui répondaient d'esp, et ils payaient un tribut annuel à l'état; les uns exerçaient des métiers, les enleur état n'en valait guère mieux. Ils payaient une capitation annuelle', et ne pouvaient se marier à qui que ce fût sans le consentement deleur maître; encore étaient-ils obligés d'acheter cette permission par une somme d'argent, qui, dans le diocèse de Beauvais, s'élevait à quinze deniers pour une fille et se distribuait entre les assistants. Ce n'est pas tout: à leur mort, ils avaient à acquitter un droit, vulgairement appelé main-morte? Quand une femme libre épousait un collibert, elle descendait de sa condition dans celle de son mari, payait sa capitation personnelle et jurait de ne

tres servaient le république comme marins. Ils pouvaient, par leurs services, obtenir, soit une exemption du tribut, soit même la fayeur de passer dans la classe des citoyens : on vit de nombreux exemples de ce genre d'incorporation, dans des temps d'épuisement où la cité avait besoin de se recruter.

"« De colibertis S. Cyrici et suorum canonicorum, qui unoquoque anno solvere debent de capite tres denarios. » Liber chart. ecclesta: S. Cyrici Niveru. nº 83. Apud du Cange, t. 11, col. 760, 763. Il existe une charte de Banulfe, abbé de Saint-Maur, concernant un collibert nommé Simon, forgeron, lequel se reconnaissait collibert de Saint-Maur, mais non pas an même titre que les autres qui payaient une redevance de quatre deniers. Cet acte analysé dans les Recherches sur les cartulaires d'Anjou, p. 368 et 343, y est imprimé en entier, p. 388.

3 e Notum sit universis tam futuris quam presentibus, quomodo ex promie Gisleberti, majoris Sancti Michaelis de Mariscello, quem proprii caitis natura sancti Michaelis ecclesie dederat, duo fiki ejus Bornerus et Gudo, cum tribus sororibus, videlicet Hildeburgi, Helisabeth et Hersendl, capitium quatuor denariorum, quod singulis annis dederant, no gantes; sine assensu vero prefate ecclesie cujuslibet generis mulieres uzores ducere, et supradictas sorores, insuper etiam universas sui generie femines quibuslibet in conjugium dare sibi licere dicebant, aique in extra vite corum consuctudinem, que vulgo mortua manas vocatur, ec ne ros affirmare volebant. Quocirca canonici supradicte ecclesie sos ad placitum invitantes, certam diem eis constituerunt. Illi autem in infidelitate s se non posse perseverare apud semetipsos sentientes, conscientia se sante, ante diem cause constitutam Bernerus et (iudo ad ecclesiam bei Michaelis, nullo invitante, spontanea voluntate venientes, quidquid inju prius negaverant, nullo cogente, coram Rainero decano alque Wars necnon et Baldrico atque Rainibaldo et Llamrico et Adame et Guntero, e nonicis, libentissime cognoverunt... Sorores autem cum vidissent fi ad viam veritatis rediisse, nolentes in errore suo diutius permanere, code modo das carum, Hildeburgis scilicot et Horsendes, non din past finires e candem sancti Michaelis declusium accedentes, quod fratres recognorom

jamais renier la servitude à laquelle elle se soumettait. On comprend que dans une foule de cas cette servitude ait été evagérée par des maîtres injustes et envahisseurs qui ne se faisaient aucun scrupule de méconnaître la différence existant entre le serf et le collibert. De là les textes nombreux qui pourraient donner à croire que le dernier de ces deux mots n'était qu'une variante du premier.

Ainsi, quoi qu'en dise Pierre de Maillezais, le nom de Colliberti par lequel il désigne les Cagots du Bas-Poitou, leur venait de leur condition actuelle ou passée, ou de tout autre cause en rapport avec cette condition, et non du culte qu'au dire de certains ils rendaient à la pluie. Suivant toute apparence, s'ils fétaient la pluie, ce n'est que parce qu'elle faisait sortir de leurs retraites les anguilles et autres poissons,

confiteri non distulerunt, attestantibus Lanseione de Alceio, Fulcone de Milliaco... Ad ultimum autem Helisabeth, soror tercia, cum filia sua Ermengardi, nolens nec potens denegare diutius nec veritati resistere, nullo, nisi rectitudinis ac conscientie voce, eam vocante, ad prescripte ecclesie presentiam modo serviti regrediens, quod injuste et negligentia fratrum proposuerat verbo veritatis recognovit; ibique propria manu, pro filia secum adducta, quam in conjugium erat datura, consuetudinem, que licentia vocatur, scilicet xv denarios sancto Michaeli ejusque canonicis, uti coram coliberta, multis altis videntibus, donayit. Itaque ut istius rei memoria omni tempore servaretur, denarii quos pro filia dederat, more solito, circumstantibus hie notatis, dispersi sunt...» Notitia de hominibus ceclesies S. Michaelis Belvaccusis, ined. (Ex apographo, ibidem, sub anno 1160.) — Polyptique d'Irminon, appendice, p. 378.

de Ascelinus de Bovisgenu et major, capitalis homo sancti Michaelis, Avelinam mulierem liberam duxit; hæc cadem postea fidelitatem sancto Michaeli et canonicis ejus, in presentia Garneri de Coionne, Petri Thesaurarii, Henrici et Rambaldi, ejusdem ecclesie canonicorum, in camera ipsius Rambaldi, fecit, quatuor denarios de capite suo solvens, et jurans quod servitutem sancti Michaelis et canonicorum ejus non negarel, et quod sanctus Michael et canonici.... illius Aveline fuit, » etc. Idem, ibidem, p. 360. Voyez aussi une charte du cartulaire de St.-Maurice d'Angers, rapportée par du Cange, t. II, col. 763. Il résulte de cette pièce que lorsque l'un des deux époux trompait l'autre sur sa condition, cette circonstance pouvait donner lieu à une séparation de corps.

[&]quot; Ce met est synonyme de roliberius, comme ou le voit par une nettes de 1114, que d'Cange à tirée du cartalaire de Bourgueil. Voyes son Glesseire, t. s., soi. 708, 705.

- dent se composait leur principale nourriture; d'ailleurs, ai nous en croyons une tradition rapportée par le même auteur, ils étaient catholiques, et non-seulement ils avaient élevé une église à saint Pient, mais encore ils y entendaient la messe toutes les fois que la pêche les amenait de ce côté '. Que du temps du moine de Maillezais les Cagots des bords de la Sèvre-Niortaise portassent un nom vulgaire qui conrespondait au mot latin colliberti, c'est ce qu'on ne saurait révoquer en doute; mais il est à croire que plus tard ils échangèrent ce nom contre celui de Cagots, par lequel nous les voyons désignés dans l'ouvrage de M. Dufour, et que le peuple leur donnait peut-être dans l'origine concurremment avec l'équivalent de colliberti. En tous les cas, ce mot ne peut avoir formé collibert, qui, à proprement parler, n'est pas français, et qui fait double emploi avec cuvert, en usage chez nos ancêtres dans le sens de collibertus.

> Le premier jour de mai, que passez est yvers, Se partent Herupois de lor pals divers... Demander vodront Karle s'il les tient à cuors... A l'issue de Marne lor a dit ,i. curerz Que Karles est à Aiz an son maistre palais 2.

« Si gentils homs (dit l'ancienne coutume manuscrite d'Anjou et du Maine, citée par Court de Gebelin ³) a homs cuvelt en sa terre, et il se muert, le gentis homs aura la moitié de ses muebles. « Un ouvrage écrit à la même époque environ»

La Chenson des Sagons, par Jean Bodel, L. pr., p. 68, complet xxxqi
 Monde primitif, etc., col. 270.

^{*} a Præterea in cadem insula cernitur ecclesia in honore heati Pientii, ut dicitur, episcopi fundata : que ipsa vetustate admodum probatur antiqua. Cum autem persona ejusdem fundatoris ecclesiæ, quisva fuerit Pientius quæritur, quantum adverto utriusque rei certitudo ab hominibus nooreitur. Totus nempe vulgi ore pradicatur, quod Colliberti, de quibus superius dicehamus, cam ecclesiam aditicaverunt, atque in ca quoties piecandi gratia illuc adveniment, mysteria misma audiverint. » Petri Malloca, mon, de Camob. Malloca, Ins., lib. 1, §. 1v. (Nov. Bibl. manuscript. Libr. Tom. secund., p. 226, 227.)

**La Chemon de Sacons, per Jean Bodel, t. 177, p. 66. camblet xxxvi.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

contient ce passage: « Une serve se maria o un serfeglise, enprès li sires à la serve l'afranchi et le mari reuvert. Il orent enfant: or vodrent li clerc à qui li pere serf, que li enfez fast serf pour ce que le peres l'estoit. l'à soi deffendre, mostra la chartre de franchise de sa : Le pape dit que se li clerc ne dient rien contre la ch que il ne demandent rien à l'enfant, cum il deent plu fendre que travailler '. « Au folio 18 du même manu où se trouve le passage précédent, il y a que « qui et de franche mere, ne doit pas estre mis en cuvertage.» le dernier mot se retrouve dans la Chronique des du Normandie, de Benoît:

Povreté aim tote ma vie
Mieuz qu'à totir si Normendie
Com vos faites à son dreit eir,
Ne rien ne puis-je tant voteir
Cum à eissir del couvertage
E deu renei e del servage
En que vos me quidez tenir.
(Tome 11, p. 47, v. 16702.)

Le mot acuvertir, devenir esclave, est également u rivé du mot cuvert; nous le trouvons dans la Bible Gui dans une curieuse chanson du xime siècle, publiéc quelques années *:

Manuscrit de la Bibliothèque royale nº 8407, fol. 100; c J.B. B. Roquefort, dans son Glossaire de la Langue romane, t. r**, col. 1.

Trop nos ont le siecle honi, Chevalier sont acuiverti Plus que cil où l'en fet les tailles.

La Bible Gulot de Provins , v. 212. (Fabl. et Contes, édit. de

t. II., p. 314.)

Bibliothèque de l'École des chartes, tome per, Paris, 1840.
p. 372-374. — Récits des temps mérovingiens... par Augustin T Paris, Just Tessier, 1840, in-8; L. 187, p. 10, en note. — Recueil de historiques français depuis le XIII jusqu'au xviii siècle... par Le Liney. 18 série. Paris, librairie de Charles Gosselin, Moccent., p. 218-220. Ces deux auteurs traduisent terre accourtie par terriches, des Idehes.

.

-

DE LA FRANCE MY DE L'ESPAGNE.

Gent de France, muit estes esbahie,
Je di à toux ceus qui sont nez des fiez;
Si m'att Dex, franc n'estes-vous mès mie,
Muit vous a l'en de franchise esloigniex;
Car vous estes par enqueste jugiez.
Quant deffense ne vos puet faire ale,
Trop iestes cruelment engingniez.
A touz pri,

Douce France n'apiaut l'en plus ensi; Ançois ait non le païs aus sougiez, Une terre acuvertis, Le raigne as desconseilliez, Qui en maint cas sont forciez.

Aculeertir se trouve aussi, avec son radical, dans la Chanson de Renaud de Montauban, qui appartient à la même époque que la pièce précitée. Roland veut insulter Ogier le Danois, qui n'avait pas livré Renaud à Charlemagne:

« Jamais, par cel apostre que quierent pelerin, Si mauvais serf coart de mere ne nasqui. Unques de Danemarce ne vis prodome issir. Fis à putain, coars, mauvès serf acatis. Por quatre deniers l'an les-tu acutecris... » Come Ogiers l'estendi, si est en piès salli : « Rolans, vos i mentez, par Dieu qui toz nos fist! Sire, vés ci mon gaige por combatre vers li, Que jo ne sui culcert, acatès ne conquis. Onques li miens linges à çou ne se tramist.

En même temps qu'on employait le mot cuvert pour désigner un homme d'une condition intermédiaire entre celles des serfs et des libres, on s'en servait, bien plus fréquemment encore, pour caractériser un homme digne de mépris, à peu près comme à présent nous donnons dans le sudouest de la France le nom de droie aux jeunes gens de basse condition et aux hommes dont la conduite mérite des reproches. On lit dans le Livre des Rois, qui peut être considéré comme appartenant à la première moitié du x11 siècle, au plus tard : « E cume Amasa vint vers lui, pur lui saluer

⁴ Manuscrit la Valliere nº 29, (*Li Romans de Garin le Lohgrain*, publié par M. P. Paris, tom. 21, Paris, Techener, 1835, in-12; pag. 267, 268, en note.)

cume ami e parent, Joab, par engin e par félenie, se enbrunchad si que la spée vers terre li esculurgad;

- « E li culverz mist sa une main vers terre, pur la spée lever , » etc.
- « Si huem péched vers sun prusme e trespast sun serrement, e il vienge merci requerre devant cest tuen altel,
- » Ai en de lui pitié, e salf e guaris le dreiturier, e culvert e le félun met à mort e à desfaçun 2. »

Dans la Chronique des ducs de Normandie, de Benoit, trouvère de la fin du xir siècle, le mot cuilvert se rencontre à tout moment avec un sens injurieux; nous nous bornerons à en citer deux exemples :

> Dune regarda li dux ariere, Veit le cors qui s'en vout lever; Senz sei de rien espoenter Li a dit : « Mar vos movrez, Cuilvert; jà le comperez. » (Tome II, p. 328, v. 25085.)

« Arde, euilvert! rien ne vos vaut, » Fait sei li dux, etc. (Ibidem, p. 329, v. 25113.)

Wace, autre trouvère de la même époque, fait un usage aussi fréquent de cueert dans le sens figuré : ainsi, parlant da stratagème que le pirate normand Hasteng mit en œuvre pour s'emparer de Luna en Toscane, il dit :

Li curert malade se faint. Le Roman de Rou, tom. 1er, pag. 29, v. 574.

et un peu plus loin:

D'un drap de seie fu covert, Come se mort fu[st] li covert. (Tome ier, p. 32, v. 645.)

Enfin, dans la Chanson de Roland, qui est pour le moins aussi ancienne que les poemes que nous venons de citer, si

Li socunds Livres des Reis. (Les quatre Livres des Reis, etc., p. 196.)
 Li tierz Livres des Reis, p. 262.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

elle ne l'est pas davantage, on retrouve cuivert dans un sens injurieux: 11/4 75 00

> Ahi! guivert, maivais bom de put aire... [Pag. 30, coulp. LIX, v. 3.]

Ultre, culvert, Carles n'est mie fol ! (Pag. 47, coupt. xc;, v. 20.)

De vos manaces, culvert, jo n'ai essoign. (Pag. 48, coupl. xcn, v. 20 4.)

Ce mot eut également cours, avec le même sens, dans le midi de la France, à une époque aussi reculée : on le lit, en effet, dans le Roman de Gérard de Roussillon, qui n'est pas postérieur au XIIº siècle :

Li culvert e 'lh malvat e 'lh baugadog 2.

On le rencontre aussi dans les œuvres de plusieurs troubadours postérieurs à l'auteur dont nons venons de citer l'ouvrage, entre autres dans l'une des pièces de Tomiers :

> L'evesque culvert Non o preson gaire. S'el sainz vas se pert 1.

Il est donc bien évident que cuvert n'est rien autre que le mot collibertus transporté dans notre langue; on ne saurait

1 Voyez ausa pag. 55, coupl. gvt; pag. 59, coupl. ckxvtt; pag. 133, coupl. ccli.

 Lexique roman de M. Raymouard, Iome par, p. 529, col. 3.
 Tomiers: De chantar, cité par M. Raymouard sons le moi curvent de son Lexique, à le suite duquei il rapporte le substantif Conventia, en l'accompagnant d'un exemple tiré du floman de Fierabras, v. 789.

Voici un autre exemple, sur mille que nous pourrions citer, qui prouve que ce deraier mot n'existait point exclusirement au midi de la Loire ; 🦠

One més si bon vilasu ne vi ;

Vo seneschal a bien servi.,

Rendu li a sa cuversise.

Le Dit du Buffet, v. 237 . (Fablissum et Contes, felit, de Moon, lam. eff., g. 271.)

Le langue d'oil passédait également le mui expertage au figuré, c'est-àre arec un eras injurious ; o'est ainsi que Guillaume de Lurres l'emplein dans les vers guivants :

Eux on milion je vi Raine

non plus douter, bien que la chose paraisse étrange au premier aspect, que collazo ou coillazo, mot qui se rencontre fréquemment dans les Fueros de Navarre et ailleurs, avec un sens identique à celui de collibertus ', et que couillaut, nom

> Qui de corrous et d'ataine Sembloit bien estre moverresse Et correceuse et tencerresse. Et plaine de grant cuvertage

Estoit par semblant cele ymage.

Le Roman de la Rose, éd. de Méon, tom. 1°r, pag. 8, vers 439.

Outre cuivertise et cuvertage, la langue des trouvères avait aussi le mot cuivre, dont le sens était presque le même et que l'on s'étonne de me pas trouver dans les glossaires :

Si compaignon sont bien apris,

Assis sont, ne lor firent cuivre. Le Lai de l'Ombre, v. 325. (Lais inédits des xIIIe et XIIIe siècles, etc., pag. 54.)

Plus ne me mete en lor bargaigne,

Car trop en ont soffert de cuivre. Che sont li Congié Jehan Bodel d'Aras, v. 356. (Fabl. et Contes,

édit. de Méon, tom. 1er, pag. 147.) Quant il aura laissié bon gaige,

Si le metez là fors au large ;

Ainsi n'en aurons james cuivre,

Ainz en serons trestuit delivre. De Cortois d'Arras, v. 315. (Ibid., pag. 366.)

J. celier fist faire soutil

Sous terre, ù nus n'aloit fors il; La dame cuidoit k'il l'éust

Fait faire por chou k'il péust La prier Diu sans nule cuivre

De gent, por plus loiaument vivre Par le commandement devin.

Roman de Mahomet, etc. A Paris, chez Silvestre, 1831, in-8; pag.

51, v. 1222.

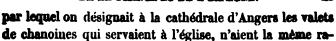
1 « Si al rey, ó à los monasterios se hi perdiere pecha de coillase, nin

1 « Si al rey, ó à los monasterios se hi perdiere pecha de coillase, nin

1 aqueill heredamiento, non deve emparar pe guno por vida, ó por muert, aqueill heredamiento, non deve emparar por si, mas deven dar al mas cercano parient, si parient non hobiere, al mas cercano de linage que lis dén las peitas, é todos sus dreitos, é si ninguno de estos parientes non quisicren la heredat, fagan coillazos de sus coillazos. » Fueros del Reyno de Navarra, lib. m, tit. v, cap. xm, p. 71.

« Quando algun coillazo parte las heredades con sus creaturas, 6 con otros parientes, deve dar al sainor la pecha, é los varones pecha entegra, é las mugeres, que no an maridos, la metad de la pecha. » Id., lib. mr. th. vi. cap. xv, p. 72.

« Si infanzona sobiere con villano é facre casada, ó blasmada que see, é



que non sea cassada con villano si por tal razon le demandare peita, porque està con villano, deve cada aino jurar una vegada que non sea cassada, é con tanto non li deven demandar peita, por fuero. Pero si moran las creaturas en las vezindades daqueill seinor, deven peitar, é ser coillasas de cill. » Id., lib. III. tit. VIII. cap. III. p. 78, 79.

D. Felipe Baraibar de Haro, auteur du dictionnaire placé à la suite des Fueres, explique sinsi le mot dont il est question : «Collazos, coillazos. Colonos, villanos ó pecheros, á quienes se dieron terras para cultibar de su cuenta : la persona dada en schorio juntamente con las tierras que poscian, en cuya virtud pagaban al Schor ciertos tributos : las mismas heredades, por las quales se pagaba pecha al Schor directo de ellas.

« Coillazos (facer coillazos de). Las heredades pecheras volvian algunas veces al dueño de la pecha, y quedaban en la clase de francas y libres; y un tal caso, podian los Señores volverlas à dar en pecha à otros villanos, y esto es lo que se decia hacer ó fundar Collazos de Collazos.

Coillazo (pechar el). Pagar la pecha.

« Collazos (facer). El acto de fundar pecha, ó adquirirse villanos entregándoles casas ó tierras bastantes a formar Collazo. » Diccionario, etc., p. 11.

Voyez aussi les Diccionarios de los Fueros del Reino de Navarra, p. 115 et suivantes, art. solabiliscos; et le Diccionario de Antigüedades del Reino de Navarra, t. 1ºº, p. 228. On y lit ce passage, qui complette la ressemblance entre les collèbrif du moyen âge et les collazos de la Navarre : « En 1251, en un cambio hecho por et rey D. Teobaldo con D. Marita de Sada, le dió et rey la villa y castillo de Javier por el pueble da Ordoiz cerca de Estella, que lo daba Aznariz con todos los collazos y cellazas : caj. 6, n. 97. »

Voici l'article que les rédacteurs du grand dictionnaire de l'Académie espagnole ont consacré au mot qui nous occupe :

« Collazos. Llaman en Castilla la vieja, y en algúnas partes de Andalucía, à los mozos que reciben los Labradóres, para que las labren sus tierras, y à quienes suelen dar los amos ciertos pedázos de tierra que labren para sí: y el diezmo de los quales se llama de los Collázos. Covarr. le dà el origen del Latino Colendo è Collégendo, porque los reciben por tiempo limitado; pero paréce mas verisimil se derive del Latino Colonus, que significa lo mismo. Recop. [La nueva Recopilación da las Leyes del Réino] lib. 2. tit. 11. 1. 27. O por ser peón, allegado è criado, è amo, è collázo de algun Caballero è otra persóna. Ocamp. Chron. [Florian de Ocampo : Chrónica de España] lib. 3. cap. 11. Certifican otros que dél hablan, haver mantenido en España mas de trecientos collásos à sus despensas y soldada. » Dic, de la Leng. cast., t. II, p. 616, col. 2.

Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici qu'en ancien béarnais coyalar signifie une réunion de cabanes de borgors. Veres un grand nombre d'exemples de ce mot dans Les Fors et Costumes de Bearn, édit. de Pou, 1689, pag. 105, art. vui et ix; et dans Les Coustames genecine ¹. A ce propos, le Duchat rapporte, d'après une lettre de la Monnoye, une anecdote assez curieuse pour mériter de prendre place ici. Ménage avait mis à la suite de Colibertus, Colbertus, comme une altération du premier mot. De mauvais plaisants en firent part au célèbre Colbert, alors intendant de la maison du cardinal Mazarin, et qui était déjà

rales du pays et vicomté de Sole. A Bourdeaux, par J. Mongiron Millenges, M. DC. LXI. in-8, p. 25 et suivantes.

Tout le monde connaît la charmante chanson de Despourrins, qui commence ainsi :

> De la plus charmante anesquette, Pastous, bienét mé counsoula; Tantôs pinnabe sus l'herbette, Are nou l'éy aŭ cuyalà.

Voyez Poésies béarnaises. Pau, E. Vignancour, M DCCC XXVII, in-8, pag. 38, 39; et Chansons et Airs populaires du Béarn, recueillis par Frédéric Rivarès. Pau, typ. et lith. de E. Vignancour, s. d., grand in-8, p. 17, 18.

Aujourd'hui cuyoula signifie un point choisi au milieu des montagnes des Pyrénées, où les pasteurs se retirent pour prendre leurs repas et pour passer la nuit dans leurs misérables cabanes, avec leurs troupeaux couchés autour de ces informes constructions, qui sont ordinairement au nombre de quatre ou cinq. C'est le terme employé par les Béarnais; les pasteurs des Hautes-Pyrénées se servent de celui de cuyen ou cuyeou. Ainsi ils disent eugeou de Gaube, cuyeou de Tumayou, de Rieumau, etc., expressions qui ne seraient point comprises dans le Béarn, où le mot cuyeou, ou plutôt cuyou, a un sens tout différent, celui de gourde, comme on le voit par une chanson de X. Navarrot, dont voici les premiers vers:

Coumpays,
Siam gays,
Oney qu'ey la heste
De sent Berthomiù,
Qu'eù pelen tout biù,
Lechém-lou dab lou boun Diu...
Et lou

Cuyou Debat ia beste,

Aném prené let Sus lou tucolét

Deu beryé den Sarthoulét.

Voyez le recueil de M. Rivares, pag. 128.

On comprend que, goguenard comme il l'est de sa nature, le peuple, jui ignorait l'étymologie de eulvert, eulucrt (vraisemblablement prononcé obsert), ait cherché à se rapprocher d'un mot dont il avait de bonne house litteé la dinaie.



regardé comme un personnage. Ce grand homme ne put pardonner à l'étymologiste; il lui fit rayer la pension dont il jouissait. En vain il fit des vers à sa longage; Colbert fut inexorable et eut toujours pour l'étymologiste une aversion insurmontable '.

Ensin le mot collibertus est entré dans la composition de plusieurs nomes de lieux, sans nul doute à cause des colliberts qui y faisaient leur demeure. On trouve un Malgerius de Culvertvilla dans le cartulaire de l'abbave de la Sainte-Trinité-du-Mont de Rouen, publié par M. A. Deville, à la suite du cartulaire de l'abbave de Saint-Bertin³, et les dictionnaires géographiques indiquent trois villages de Curertville, l'un situé dans le département de l'Eure, et les deux autres dans celui de la Scine-Inférieure. Nous pensons également qu'il ne faut pas chercher ailleurs l'étymologie de Coubert, village du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Melun, canton de Brie-Comte-Robert. Il résulterait de là, aussi bien que des passages rapportés eidessus, que la classe d'individus nommés colliberts était à peu de chose près répandue par toute la France, où leur condition différait peut-être selon les localités. Nous avons vu plus haut qu'il y avait aussi des colliberts en Angleterre et en Espagne.

De tout ce qui précède il ressort évidemment, ce me semble, que le mot collibert n'a jamais été, n'a jamais pu être, sinon à une époque moderne, le nom vulgaire des Cagots du Bas Poitou; comme le mot colliberti, quoi qu'en dise Pierre de Maillezais, n'a dû être dans l'espèce qu'une appel-

Diet étype, de la langue françoise, par Ménage, édition de Jault, 1. 11. p. 427; Monde primitif... considéré dans les origines françoises, col. 269

² Collection de decuments inédits sur l'histoire de France, etc. A Paris, 20 Dec. 27, 40-6 ; p. 456.

lation injurieuse par laquelle on les désignait comme étrangers ; ce qui n'empêche pas de penser en même temps que ce ne fût là le nom de leur condition : je ne dis pas sur les bords de la Sèvre (la recherche à laquelle cet auteur se livre relativement à l'origine de cette désignation défendrait de le croire, s'il n'était évident qu'il ne parle des pêcheurs de la Sèvre que d'après la tradition et sur des ouï-dires), mais en Béarn, où, en l'an 1000, un seigneur pouvait disposer de la maison d'un Chrétien en faveur d'une abbaye, et en Navarre, où, antérieurement à 1270 ', tout étranger qui n'avait ni armes ni cheval recevait le nom de culbert. Nous adoptons donc le nom de Cagots que Guillaume Bouchet applique à certains individus du Poitou, sans indiquer leur résidence, et que M. Dufour donne aux anciens habitants du Marais, tout en exprimant le regret que nous éprouvons de ne pas avoir une meilleure autorité à invoquer; et nous n'hésitons pas, comme le lecteur a déjà pu en faire la remarque, à les rattacher aux réfugiés espagnols que la guerre jeta sur notre territoire et qu'un évenement maintenant inconnu y dispersa bientôt. Pour nous, la race signalée par le moine de Maillezais est un anneau nécessaire de cette chaîne d'émigrés et de proscrits qui s'étendait autrefois depuis les Pyrénées jusque dans le Maine et en Bretagne. Le portrait que trace des Cagots du Bas-Poitou l'écrivain que nous venons de citer, se rapporte à merveille à l'idée que nous nous faisons de la population qui suivit de près Charlemagne dans sa retraite d'Espagne, et encore plus à l'idée que se font les Béarnais des Cagots de leur pays 2; le reproche d'incrédulité que leur adressaient les

Dic. de Ant. del Reino de Navarra, tom. rer, p. 564.

² « S'il faut en croire le public, nous écrivait M. Duplah, instituteur communal à Saint-Girons (canton d'Orthez), les personnes considérées comme venant de cette race (des Cagots), sont plus perverses et plus méchantes que les autres, et ordinairement plus colériques.»



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Poitevins au x11° siècle (reproche dont la fausseté est démontrée un peu plus loin par l'auteur qui s'en fait l'écho), résume complètement aussi les principales accusations dont ces malheureux ne tardèrent pas à être les victimes, et qui les suivirent partout où ils allèrent se réfugier. Il ne parait pas, néanmoins, qu'ils aient été traités, dans le Bas-Poitou. avec autant de rigueur qu'en deçà et au-delà; et cette bienveillance relative qu'on leur témoigna, jointe à cette circonstance qu'ils étaient en petit nombre depuis les invasions des Normands, qui les avaient décimés, dut leur permettre de se fondre rapidement dans la population indigène. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si, à une époque plus ou moins ancienne, ils ont été désignés par les appellations de Colliberti et de Cagots, la tradition s'en est perdue dans le pays'. La seule chose qui ait persisté, c'est la coutume de vivre sur l'eau. On voit encore de nos jours des familles habiter sur des barques, au milieu des marais formés par la Sèvre, du côté de Marans; ces gens-là sont désignés par le nom de Huttiers. Il est permis de croire que ce sont des descendants des anciens Colliberti, dont la mémoire serait complètement éteinte, si Pierre de Maillezais ne l'eût préservée de l'oubli.

Quant aux Cagots qui se trouvaient entre la Guienne et le Bas-Poitou, c'est-à-dire dans la Saintonge et dans l'Angoumois, ils n'ont pas été aussi heureux : aucun chroniqueur ne s'en est occupé, aucun acte ne constate leur existence d'une manière certaine; et cependant on ne saurait douter que les deux dernières de ces provinces n'aient eu leurs Cagots comme les premières : quelle cause cût empêché les émigrés espagnols, chassés des terres qu'ils tenaient de la libéralité des princes francs, de s'arrèter sur les bords de la Charente, comme ils l'a-

¹ Lettre de M. Rougier de Labergerie, juge de paix de Maillerais, en date du 39 juiles 1842.

vaient fait sur ceux de la Garonne et de la Sèvre? Nous n'en voyons aucune. D'un autre côté, si nous jetons les yeux sur l'Angoumois, nous trouverons une caste qui rappelle en quelque chose celle des Cagots. Nous voulons parler des ouvriers papetiers, qui vivent à part et ne se marient qu'entre eux : circonstance assez généralement attribuée aujourd'hui au désir qu'ils auraient de conserver leur état exclusivement à leur famille et à leur caste ', mais qui, suivant nous, n'est qu'un reste d'obéissance à d'anciens règlements, convertie en habitude, ou le résultat de la répugnance dont ils étaient autrefois l'objet de la part des indigènes. On comprend que lorsque les premières manufactures de papier s'établirent dans le pays, leurs entre-

¹ « Les ouvriers papetiers (du département de la Charente) forment une corporation très distincte, et la plus opiniatre peut-être qu'il y ait dans tout le royaume. Il peut se faire que ceux qui travaillent dans les papeteries sitnées aux environs de Paris y soient ctrançers et menent une vie ambu-lante; et cela vient sans doute de ce que les en repreneurs de ces établissemens, la plupart d'une date assez récente, n'ont pas particulièrement attité dans leurs fabriques les tamilles établies dans leur voisinage. Il en est autrement dans l'Angermoir, le Limousin et l'Auvergne : les ouvriers papetiers de l'Angoumois sont tres attachés à leurs villages; ceux du Limousin ne les quittent gamais... Els se font de leur état une sorte de bien héreditaire ; c'est pour le conserver à leur famille, qu'ils ne se marient qu'entre enx. Leurs enfans sont admis exclusivement à apprendre l'état de leur père.... Les papetiers vivent au milieu d'une atmosphère humide et ma & cageuse; les atéliers on ils travaillent sont pleins d'eau, dans la cuve et se fait le papier et ou ils sont obligés de rester douze ou quatorze heures de suite, ils nagent dans la vapeur qui s'en eleve abondamment; aussi la tibre est-elle continuellement relachée. Les maladies qui les affectent plus généralement sont les varices. l'erdématie des membres inférieurs, les rhumatismes chromques, le scorbut, les ulcéres aux jambes et aux malleoles. Leurs dents tombent de bonne heure ; ils sont, au printemps et à l'automne, sujets aux fièvres tierces, et l'hiver amene pour eux toutes les affections catarrhales... leurs genous se portent en dedans, et i'on en voit une assez grande quantité qui restent cagnenx... Les ouvriers papetiers ne vivent pas vieux, surtout s'ils ont survi cette profession depuis leur jeunesse sans interruption; leur carrière ne s'étend guère au-delà de soixante à soixante-cinq ans, et ils meurent le plus ordinairement d'un catarrhe chronique. » Statistique du département de la Charente... par J. P. Quénot, avocat. A Paris, chez Déterville, 1818, in-4; p. 484, 487. Ces passages ont été copiés dans la France pittoresque, tom. Ier, pag. 248, col. 1 et 8.



preneurs n'aient trouvé, pour y travailler, que des malheureux qui ne tenaient en rien au sol, et qui, comme les Cagots des Pyrénées et les Caqueux de la Bretagne, étaient en possession d'exercer des métiers dangereux et insalubres dont les vi!ains même ne voulaient pas.

Mais qu'est-il besoin d'aller chercher dans les papeteries de la Charente les descendants des parias qui nous occupent? De renseignements authentiques qui nous ont été fournis, il résulte qu'il y avait en Angoumois, durant et depuis la domination anglaise, une race ou secte qu'on peut assimiler aux Cagots des Pyrénées ou aux Caqueux de la Bretagne, et qui, suivant les diverses localités angoumoisines où ces hommes vivaient groupés et associés, recevaient de leurs voisins les noms de Creetés ou Crestés, et plus rarement ceux de Roux, Roussets, Cailluauds ou Cailhevols. Une agglomération de ces hommes vivant à part au milieu des autres Angoumoisins, a existé au village du Temple, près de Rouillac, où on leur a aussi donné quelquefois l'épithète de Pierrats, et plus tard le nom de Morins ou Maurins. Tous les documents recueillis à grand'peine sur ce sujet, sont antérieurs à la fin du XVII^e siècle, c'est-à-dire qu'il ne s'en trouve pas de postérieurs à la révocation de l'édit de Nantes ; sans doute parce que depuis cette époque, ces parias ont fait comme les protestants de la contrée, avec lesquels ils fraternisaient volontiers, surtout vers l'époque de la bataille de Jarnac, ainsi que le constate une lettre au capitaine de la Noue, qui existait au presbytère de Courbillac, et qui a été depuis conservée par les héritiers de feu l'abbé Prévost du Las, ancien curé de cette paroisse. Les principaux documents relatifs à ces Cagots de l'Angoumois, sont des actes entre cux et les possesseurs du logis de Boisauroux et des autres fiefs ecclésiastiques et laiques des environs, une vieille chanson et un noël saintongeais re-

32 HISTOIRE DES RACES MAUDITES DE LA FRANCE, ETC.

cueillis daus l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angely, où l'on parle d'eux, et où sont désignées, par les noms qu'elles ont encore de nos jours, les pièces d'héritage qui environnent le village du Temple. Les autres lieux de la contrée où il y a de ces parias réunis, sont Saint-Eutrope (arrondissement de Barbezieux, canton de Montmoreau), Guizengeard (même arrondissement, canton de Brossac), Saint-Même (arrondissement de Cognac, canton de Segonzac), les Tuilleries (commune de Julienne, arrondissement de Cognac, canton de Jarnac), Carrières et le château d'Auqueville, près de Bègue. Mais peut-être reviendrons-nous plus tard sur un sujet que nous ne faisons qu'effleurer ici.

CHAPITRE VII.

The Property of the Party of th

Trivial articipation SHOULD SOT YEARD COOK - LANGET 10000 1111 3

17

Tale of the 7 0.00 mg E

> _ 6 11111111 UNIVERS

Chuetas de Mayorque; Vaquéros des Asturies.

Il me faudra moins de peine et de temps pour retracer l'histoire des Chuetas, car elle ne présente aucune obscurité. Ces gens qui résidaient dans la ville de Palma, à la fin du siècle passé, étaient de race juive; le vulgaire les appelait de la Calle, à cause du quartier qu'ils habitaient, et les désignait par le sobriquet injurieux de Chuetas, qui faisait allusion à leur origine '. La persécution avait forcé leurs ancètres à chercher un asile dans l'île de Mayorque; ils s'y étaient établis 2 et avaient embrassé la foi catholique en

las inquistudes que resultaron del saco de la Juderia de Mallorea. Por

¹ Chuela est un diminutif du mot mayorquin chuya qui signifie lard. Un de nos compatriotes, qui a publié sur les lles fiablares un auvrage in-téressant, semble avoir ignoré ou dédaigné cette étymologie, sur laquede téressant, semble avoir ignoré ou dédaigné cette élymotogie, eur laquelle nous n'avons aucun doute, en transportant matériellement le mot chueld hous n'avons aucul doute, en transportant materiellement le met chuela dans notre langue, et en en faisant chouette. Vayez Foguge dans les Baldores et Pithiuses, fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1803, 1805 et 1805, par M. André Grasset de S.-Sauveur, jeune, etc. Paris, cher Léapold Cellin... 1807, in-8; p. 101, 102. Voyez tussi p. 819.

2 Voyez, sur les Juits de Mayorque, Tomo. II. de la Historia del Rayno de Mallores que escrivio Vicente Mut. 24 Ceronista Ingentero, y su Saryento Mayor por su Mayastad. 1850, in-folio, lie. vii, chiar vi Les las inquistudes una casulinran del carre de la Inderia de Mallores. Par

1435, du moins en apparence; car il ne se passait presque pas d'année qu'ils n'eussent affaire à l'inquisition.

En effet, en 1488, on voit les inquisiteurs de cette île rendre un décret d'amnistie en faveur de tous les Juifs qui auraient secrètement professé le judaïsme, s'ils se présentaient pour confesser leur hérésie et leur apostasie. A la suite de ce décret, il se présenta deux cent soixante personnes de race juive; elles abjurèrent leurs erreurs et furent reçues dans le sein de l'église. On les frappa néanmoins d'une amende dont le total se monta à la somme de dix mille cinq cents soixante livres, quatorze sous, huit deniers, monnaie de Mayorque '.

En 1491, quatre cent vingt-quatre individus, descendant des Juifs, demandèrent pardon pour leur apostasie. Ils abjurèrent leurs erreurs et firent amende honorable pour avoir feint d'être chrétiens, crime pour lequel ils furent condamnés à payer au tisc royal la somme de quinze cents ducats d'or. Quant au reste, le roi leur fit grâce.

En 1506 et 1511, à la suite d'une enquête relative aux Juiss qui, après avoir embrassé le christianisme, étaient retournés en secret à leur première religion, vingt-deux d'entre eux, tant morts et absents que fugitifs, furent livrés en effigie au bras séculier, et brûlés à la porte dite de Jésus.

En 1509, quatre femmes, également pour avoir judaïsé, furent livrées au bras séculier; on les conduisit à la porte de Jésus, où elles furent étranglées et leurs os brûlés.

En 1510, il en arriva autant à trois Juifs soupçonnés de pratiquer la religion de Moïse, malgré leur conversion au christianisme; ils furent étranglés dans le même endroit que les femmes ci-dessus, et leurs os furent hivrés aux flammes.

el mes de Agesto de 1391. se pusieron à saco las Juderias de España)), pag. 251-252; et liv. v11, ch. xv (*De las Sinagogas de Mollorca*). I Treis livres, mannaie de Mayorque, font dix francs à pau prie; viagt sueldes fant une livre, et douse dénores un suelde.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

L'année suivante, soixante-deux personnes, tant mortes qu'absentes, furent, pour les mêmes motifs, livrées en effigie au bras séculier, et brûlées pareillement en effigie.

A partir de cette époque, dit Don Antonio Fernandez de Cordoba', on ne trouve pendant le reste du scizième siècle aucun évènement qui nous fasse connaître quelques nouvelles apostasies des Chuetas, soit à cause des dissensions qui éclatèrent entre les Mayorquins, soit en raison des épidémies qui furent assez fréquentes, ou bien parce que les Chuetas eurent l'adresse de cacher leur judaïsme. L'histoire se tait à leur égard jusqu'en 1675.

Cette année les inquisiteurs découvrirent trois familles de Juifs qui suivaient la loi mosaïque. On les fit paraître dans un autodafé célébré le 13 janvier 1675, et ceux qui étaient en fuite furent brûlés en effigie. Un certain Alonso, natif de Madrid, dont le véritable nom était Lopez fils d'Abraham, s'étant montré obstiné outre mesure, fut brûlé vif.

En 1679, des apostasies des mêmes Chuetas donnèrent lieu à cinq autodafés. Le premier se fit le 6 avril ; on y vit cinquante condamnés, vingt-six hommes et vingt-quatre femmes. Entre autres peines qui leur furent appliquées, la prison perpétuelle fut prononcée contre quelques-uns, et la confiscation de biens contre tous. On démolit une maison qu'ils avaient hors ville avec un jardin, où ils avaient établi

¹ Don Antonio était fiscal, ou procureur du roi, de l'audiencia (cour royale¹ de Palma. En 1786, il écrivit des mémoires sur Mayorque, pour losquels il mit à contribution les archives et les papiers originaux de l'he. Ces mémoires, qui n'ont jamais été imprimés, se conservent dans la blabitothèque de l'Académie royale de l'histoire, à Madrid. Nous en avons estrait les annales des malhoureux Chuetas, dont il était un grand ennemi, jusqu'en l'année 1721 ; elles serviront à compléter l'ouvrage de Llorente, où l'histoire de l'inquisition des lles Baléares occupe si peu de pince. Voyes Histoire de l'inquisition d'Espagne, etc. Becunde édition. A Paris, chez Trouttel et Warts, 1818, in-8 ; tom. 1°, pag. 90, 92, 618, et tom. 11, pag. 30.

leur synagogue, et où ils enseignaient et pratiquaient la loi de Moïse et les cérémonies judaïques.

Le second autodafé fut célébré le 23 avril de la même année 1679; on y vit cinquante - deux condamnés, vingt-cinq hommes et vingt-sept femmes, qui furent traités comme les précédents.

Le troisième se célébra le 30 du même mois d'avril; il y parut soixante-deux condamnés, vingt-neuf hommes et trente-trois femmes. Les peines prononcées contre eux furent les mêmes que pour les précédents.

Le quatrième autodafé se célébra le 3 mai de la même année; on y vit quarante-six sentenciés, vingt-trois hommes et autant de femmes, dont plusieurs avaient entre treize et dix-sept ans. On ne dit pas la peine qui leur fut infligée.

La célébration du cinquième cut lieu le 28 mai de la même année; on y fit paraître treize condamnés, tous hommes, savoir : deux renégats, un Portugais, un individu natif des fles Canaries, et onze Mayorquins. Ils furent convaincus d'avoir fait acte de judaïsme en sanctifiant les samedis et en pratiquant plusieurs cérémonies judaïques. On confisqua leurs biens.

Malgré, dit Don Fernandez de Cordoba, qu'à la suite des confiscations qui les frappèrent en 1679, les Chuetas fussent restés pauvres et ruinés, cependant en l'an 1691, où l'on confisqua de nouveau leurs biens, ils étaient très-riches et opulents. Dans le seul espace de douze ans, ils avaient gagné un capital d'un million quatre cents quatre-vingt-onze mille deux cents soixante-seize pesos!. Cette somme énorme fut partagée; une partie le fut entre les inquisiteurs et le fisc royal; le reste servit à créer une rente destinée à l'entretien et aux appointements des inquisiteurs de Mayorque,

I Un peso valait alors et vaut encore aujourd'hui quinze résux de velllon, qui font trois francs soixante et quinze centimes de notre mennele.

DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

et à élever la maison, les archives et les prisons de l'inquisition de l'île.

En 1687, les Chuetas firent le complot de s'échapper pour aller s'établir dans un autre pays : à cet effet ils frétèrent un navire anglais, sur lequel ils s'embarquèrent; mais le mauvais temps les obligea de revenir au port. Instruite de ce qui se passait, l'inquisition les fit tous prendre et leur intenta un procès criminel. L'arrêt qui le termina long-temps après, condamna vingt-cinq Chuetas à paraître dans un autodafé (il eut lieu le 7 mars 1691) et à avoir leurs biens confisqués.

Le premier mai de la même année, eut lieu un autre autodafé de vingt-cinq condamnés, qui faisaient partie des fugitifs dont il vient d'être question; ils furent condamnés au supplice du garrot, puis à être brûlés. La sentence fut exécutée sur le bord de la mer, au même endroit où ils s'étaient embarqués pour fuir de Mayorque. On les accusait d'être opiniâtrement attachés au judaïsme.

Un autre autodafé où figuraient vingt-cinq condamnés, fut célébré le 6 du même mois et de la même année. Deux hommes et une femme impénitents furent brûlés vifs. Les autres subirent le supplice du garrot, et leurs cadavres furent livrés aux flammes.

Le 2 juin suivant, eut lieu un autre autodafé, où parurent vingt et un condamnés. On ne dit pas le genre de punition qu'ils subirent.

Le 15 septembre 1721, différents condamnés parurent dons une nouvelle cérémonie de ce genre. L'un d'eux fut brûlé en effigie comme absent; on l'accusait d'avoir fait profession de judaïsme à Livourne.

Ce n'est pas tout : afin de perpétuer l'épouvante que devaient causer des supplices aussi horribles, aussi répétés, l'inquisition fit exécuter dans le clottre des dominicains des peintures qu'on y voyait encore au commentement de ce siècle. Chacun des malheureux qui avaient péri par les flammes, était représenté dans un tableau au bas duquel étaient écrits son nom, son âge et l'époque de son supplice. Parmi ces tableaux, il y en avait plusieurs marqués d'ossements en croix : c'étaient les portraits de ceux dont les cendres avaient été exhumées et jetées au vent ⁴.

Ce n'est pas encore tout : en 1753, l'inquisition fit imprimer une relation contenant les noms, surnoms, qualités et crimes des malheureux sentenciés à Mayorque depuis l'année 1645 jusqu'en 1691; le plus grand nombre étaient des Chuetas. Cet affreux catalogue se terminait par un arrêté de l'inquisition non moins horrible, arrêté dont on peut lire le texte espagnol et la traduction dans l'ouvrage de M. Grasset de Saint-Sauveur *.

En présence de mesures de répression aussi sévères, on doit penser que les Chuetas qu'elles n'atteignirent pas, s'étant toujours fait remarquer par leur foi et leur piété, jouissaient d'autant de considération que tout autre habitant placé dans la même position qu'eux; cependant il n'en était rien. Plus de trois cents familles étaient encore, en 1782, en butte au mépris général pour le fait de leur origine, sans qu'il leur fût tenu aucun compte d'une conduite irréprochable et de l'exercice de toutes les vertus; bien qu'ils fussent soumis aux contributions, aux services et aux autres charges publiques, ils étaient presque entièrement exclus des classes, emplois, honneurs et commodités auxquels ont droit tous les citoyens. Cela résulte des informa-

Voy, dans les îles Baléares, pag. 101 et 102, « On m'a assuré, ajoute M. Grasset de Saint-Sauveur, qu'il y a peu d'années, les descendans de ces infortunés... avoient en vain offert des sommes, même assez fortes, pour obtenir que l'on effaçat ces monumens affligeans. »

2 Pag. 103, 184, en mote.



de la prance et de l'espaces.

tions faites par l'audience de Mayorque à la requête du conseil de Castille, et, ce qui est moins suspect, des allégations de la ville de Palma et du royaume de Mayorque, présentées par son clergé, le recteur, le grand chancelier et les professeurs de l'université, qui sûrement n'avaient garde d'oublier quelque chose de ce qui pouvait nuire aux Chuetas, afin d'obtenir du roi qu'il ne les fit pas les égaux de ses autres sujets, comme ceux-ci le demandaient le 12 février 1773, par une requête en règle que sa majesté renvoya au conseil; ces corps s'y présentèrent et opposèrent aux prétentions des Chuetas une vigoureuse résistance, dans laquelle ils persistèrent jusqu'à la prononciation de l'arrêt, qui eut lieu le 10 décembre 1782.

Par cet arrêt, conforme aux conclusions du conseil, le roi ordonna que non-seulement on n'empêchât pas les individus du quartier de la Calle d'habiter dans tout autre endroit de la ville de l'alma et de l'Ile de Mayorque, mais qu'on les y engageat, qu'on les favorisat et qu'on leur accordat toute espèce de protection pour le faire, en démolissant les arc, porte, ou autre marque qui les eût distingués du reste du peuple, de manière à n'en laisser subsister aucun vestige: qu'il fût défendu d'insulter et de maltraiter lesdits individus, et de leur donner des noms odieux et de mépris. encore moins de les appeler Juifs, Hébreux ou Chuctas, ou d'user à leur égard de sobriquets injurieux, quels qu'ils fussent, sous peine de quatre années de présides pour les contrevenants, s'ils étaient nobles, d'autant d'années d'arsenal, s'ils ne l'étaient pas, et de huit ans de service dans la marine, s'ils étaient peu avancés en àge. Quant aux exéntos, ils devaient, après les avoir constatées, signaler les contraventions au conseil, et celui-ci au roi, pour l'application de la peine.

Comme par cet arrêt les Chuetas n'avaient gagné que de

ne pas être insultés et de ne point former une population à part, ils eurent de nouveau recours au roi, qui, par ordonnance en date du 9 octobre 1785, déclara les individus vulgairement appelés de la Calle, aptes au service de terre et de mer dans l'armée et la flotte royale, et à tout autre emploi public. '.

« S. único.

« Real cedula de 10 de Diciembre de 1782.

« El Rey se ha servido mandar, que á los individuos valgarmente llamados del barrio de la calle de la ciudad de Palma, capital del Reyno de Mallorca, no solo no se les impida habitar en cualquiera otro sitio de dicha ciudad, sino que se les incline, favorezca y conceda toda proteccion, para que asi lo executen, derribándose cualquiera arco, puerta ú otra señal que los haya distinguido de lo restante del pueblo, de modo, que no quede vestigio alguno : se prohibe insultarlos y maltratarlos, ni llamarlos con veces odiosas y de menosprecio, y mucho menos Judíos, ó Hebreos y Chuetas, ó usar de apodos de cualquiera manera ofensivos, baxo la pena á los que contravinieren de quatro años de presidio si fueren nobles; de otros tantes de arsenales si no lo fueren; y de ocho al servicio de la marina si fueren de corta edad.

« Real cedula de 9 de Octubre de 1785.

« Dichos individuos, vulgarmente llamados de la calle, se declaran aptos al servicio de mar y tierra en el Ejército y Armada Real, y para otro qualquier servicio del Estado. »

Teatro de la Legislacion universal de España é Indias... sa auter D. Antonio Xavier Perez y Lopez. Madrid, 1794. En la oficina de D. Geronimo Ortega y herederos de Ibarra; tom. vii, pag. 141.

Les deux ordonnances royales que nous venons de rapporter forment la loi v1, titre 1^{er}, livre x11, de la Novisima Recopilacion de las Leyes de España, où elle est conçue dans les termes suivants :

« LEY VI.

α D. Cárlos III. en Aranjuez por céd. de 13 de Abril de 1788, con insercion de otras dos de 10 de Dic. de 782, y 9 de Oct. de 85.

« Tratamiento de los individuos cristianos de estirpe judaica residentes en Mallorca; y su aptitud para el Real servicio, exercicio de las artes y labranza.

« He tenido á bien resolver y mandar, que á los individuos del barrio de la calle no solo no se les impida habitar en qualquiera otro sitio de la ciudad de Palma ó isla de Mallorca, sino que se les incline, favorezca y conceda toda mi proteccion para que así lo executen; derribàndose qualquiera arco, puerta ù otra señal que los haya distinguido de lo restante del pueblo, de modo que no quede vestigio alguno : que se prohiba insultar y maltratar a dichos individuos, ni llamarios con voces odiosas y de menospresio, y mucho ménos judíos, ó hebreos y chuetas, ó usar de apodos de qualquiera manera ofensivos; baxo la pena, à los que contravinieran, de quatro afice



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Ces ordonnances auraient dû avoir pour effet de faire entrer, du moment où elles furent rendues, les Chuetas en possession des droits que leur donnait la nature et que personne ne pouvait leur ravir sans violence; mais la tyrannie du préjugé ne cède pas anssi facilement. A la fin du siècle dernier, les individus dont nous parlons étaient généralement orfèvres, commerçants en gros ou marchands d'étoffes en détail. On pouvait bien les traiter comme tels; un caballero pouvait bien condescendre à leur parler dans la rue, à faire des emplettes dans leurs boutiques, et même à les laisser entrer dans sa maison, où il les recevait d'aussi bonne grace que tout autre individu du même état; mais il n'eût pas permis à une fille attachée à son service, ou au dernier marmiton de sa cuisine, de s'allier avec eux; le goujat le plus vil et la femme la plus infame auraient fait fi d'une pareille alliance. Les Chuetas ne pouvaient aspirer à l'honneur d'être membres de la confrérie de saint Crépin ou d'entrer dans une corporation de bouchers : la corporation et la confrérie se seraient dissoutes dans le moment même. Et comment en eût-il pu être autrement? La forme et le couperet se seraient avilis dans les mains d'un Chueta.

Le sort des Vaquéros de alzada, dans la province des Asturies, n'est pas à beaucoup près aussi triste, et leur origine est moins certaine. Les écrivains du pays ne disent rien de

de presidio, si fueren nobles, de otros tantos de arsenal, si no lo fieren, y de ocho al servicio de la marina, si fueren de corta edad; publicandese la cédula, que se expidiere en la forma acostumbrada: y que en quanto à les exéntos, recibida la justificacion, me dé cuenta el Consejo de las contravenciones para la debida correccion. O Asimismo he venido en declarar à los referides individuos aptes al servicio de mar y tierra en el Exército y Armada Real, y para etre qualquier servicio del Estado. O Y dessando ademas de essa gracias concederas mi proteccion, persuadido de su fidelidad y amor à mi Real servicio, y con el objeto de que sean útiles al Estado; he venido en declararlos igualmente idónese para exercor las artes, eficies y labrama, del mismo modo que à los demas vasallos del estado general del Reyno de Mallorca, sin que per pingua motivo so les impida emplearse en estas ocupaciones.

cette caste, et je ne sache pas que le travail annoncé par D. Miguel de Lardizabal ait jamais paru '. C'est à l'Apologie de cet auteur que je dois le peu de détails que je vais donner relativement à ces Cagots des Asturies.

Les opinions sont partagées touchant l'origine des Vaquéros de alzada : les uns les font descendre des Morisques qui furent chassés d'Espagne au xvii siècle, les autres de quelques esclaves romains fugitifs qui seraient venus se réfugier dans ce pays; mais ces conjectures sont peu fondées, et, suivant toute apparence, les Vaquéros sont sortis de la mème souche que les autres Asturiens. Nonobstant cela, comme le peuple n'y regarde pas de si près, il lui est resté de ce préjugé certaines impressions, certains soupçons; et soit qu'il obéisse à leur influence, soit par suite de la situation même et de la manière de vivre des Vaquéros, ils sont, oux et lui, séparés par un sentiment, qui chez l'un est du mépris et chez les autres de la haine. Leurs villages, peu considérables, séparés les uns des autres et connus sous le nom

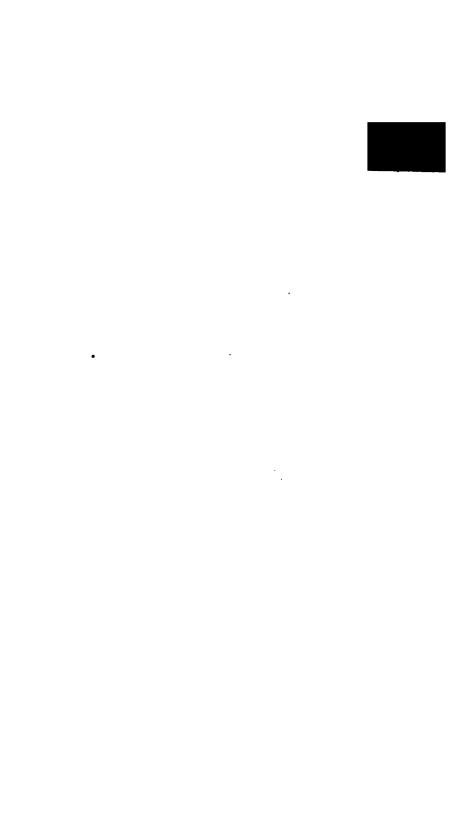
⁴ at Nada dicen de clios los Escritores de su país; pero un hijo de él, sugeto ilustre por su nacimiento, por su empléo, y por su instruccion, practico personalmente sobre el mismo terreno esquisitas diligencias, para a ceriguar lo que hay en el asunto, y publicar lo que su buena crítica deducese de ellas, y habiéndose por casualidad encontrado con otro que trabajaba al mismo intento, le ha cedido sus materiales para que junténdolos à los que ét tenga recogidos, forme una memoria que vereinos algun dia. » Apología por los Agotes, p. 20, 21.

Pendaut mon séjour à Madrid, je me mis en rapport avec un savant Asturien. Don Rafael Gonzaler Llanos, natif d'Oxiedo, qui me promit de faire toutes les recherches possibles pour arriver à découvrir quelque chose relativement aux Vaquéros. Six mois après, Don Miguel Salvà m'écrivait à la date du 1st mars 1845 : « Vino a verme el senor G. Llanos, y me dijo que es imposible recoger bastantes noticias para formar una memoria sobre los Vaquéros; que habiante escrito à sus amicos, y que no se encentran documentos sino tradiciones; y que à pesar de que los Vaquéros han gemodo bajo el peso de las preocupaciones populares, puede V. sin embargo asegurar que siempre han disfrutado de los mismos derechos civiles que los demas ciudadanos. »

de Brañas, sont situés sur des montagnes des Asturies défendues par d'autres plus élevées. Ils s'occupent uniquement de l'accroissement et de la vente de leurs troupeaux, et chaque année ils abandonnent leurs cabanes pour gagner les montagnes plus élevées de Léon, où ils demeurent depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, probablement pour avoir des pâturages plus frais et laisser reposer leurs terres. Comme trafiquants, ils sont plus rusés que ceux qui s'occupent uniquement d'agriculture; mais en même temps ils sont plus disposés à la supercherie et à la fraude, vices qui prennent leur source dans la cupidité dont les commerçants de profession sont si rarement exempts. Il en résulte que les autres Asturiens les regardent avec des yeux de mépris, et en retour les Vaquéros les abborrent. Les uns et les autres évitent autant qu'ils penvent d'avoir des rapports ensemble, surtout de parenté; et si, malgré cela, l'intérêt ou un violent amour les porte à contracter quelque magiage, il n'a jamais lieu sans scandale et sans que la famille de l'Asturien ne manifeste son dégoùt et sa désapprobation. Aussi les Vaquéros donneut-ils plus d'argent à Rome que toute la principanté ; car peu nombreux comme ils le sont et s'alliant entre eux, ils trouvent continuellement sur leur chemin une parenté qui réclame une dispense. Tous sont plébéiens, à l'exception d'une famille, mélée depuis plus d'un demi-siècle à plusieurs autres et qui obtint des lettres de noblesse lexecutorin de hidelguia) en la chancellerie de Valladolid. Ils sont, à l'église, séparés du reste de la population par un liteau de bois fixé sur les dalles, et relégués dans la partie inférieure, tandis que l'intérieur est occupé par les autres fidèles ".

THE L

Cette separation n'est pas générale : il y a des cummunes où elle n'existe pas,





CHAPITRE VIII.

Marrons ou Marans de l'Auvergne.

On a vu plus haut, dans un passage de Dralet, répété par Laboutinière ' et par M. Michelet, qu'il existait en Auvergne une caste réprouvée, analogue à celles dont nous venons de parler. Quelques recherches que nous ayons faites pour nous procurer des renseignements au sujet des Marrons ou Marans (c'est ainsi que les auteurs que nous venons de citer nomment les Cagots de l'Auvergne), elles ont été infructueuses : aussi sommes-nous réduit, pour nous rendre compte de l'origine de ces parias, à demander à ce nom les lumières que nous aurions voulu devoir à des documents plus significatifs et moins sujets à discussion.

Si l'on en croit l'un de nos meilleurs dictionnaires, le mot Maron ou Marronn'est qu'une altération de Maran ou Marran, nom que les Espagnols auraient donné autrefois aux Maures établis en Espagne. « Quelques uns (y est-il ajouté) veulent que ce nom se soit formé par corruption de Maurien, Mau-

¹ Icin. desc., tom. 1et, pag. 73.

rianus, nom que l'on donna, sous Frédéric Barberousse, aux Maures qui renonçoient à la Foi chrétienne qu'ils avoient embrassée. D'autres croient qu'il vient de Miranatha..., qu'on leur donnoit par mépris. Mariana, dans son Histoire d'Espagne, L. VII, rapporte une donation d'Aurélius, roi de Galice, dans laquelle anathème, marran et excommunie, sont synonymes, de même qu'anathème et maranatha, le sont, selon S. Paul I. Cor. XVI, 22; ce qui semble confirmer ce second sentiment. Cependant schlight, de Emendat. Temp. L. VI (p. 625), croit qu'il vient d'un Marawan, dont parle le géographe arabe, et qui ayant usurpé le Califat, et l'ayant fait passer de la postérité de Mahomet à la sienne, fut cause qu'on appela les Mahométans Marrans, de son nom Mirawanjoun, comme on les nomme Mahométans, de celui de Mahomet 1. »

4 Dictionnaire universel..., vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux, édit. de l'aris, M.DCC.LXXI. in-fol., t. v., p. 817, col. 1. A Scaliger le rédacteur de cet article aurait dà ajouter P. de Marca, qui a émis la même opinion, et qui, du reste, se trouge cité plus loin, au mot Marnans. p. 853, col. 2. Voyez l'Histoire de Bearn. liv. 11, ch. 2, p. 137, n° v; et le Marca Hispanica, liv. 111, col. 327.

Ménage, après avoir fait connaître l'opinion de Pierre de Marca, ajoute

Ménage, après avoir fait connaître l'opinion de Pierre de Marca, ajoute qu'il y souscrit volontiers; ce qui ne l'empéche point de dire plus loin: « J'oubliois à remarquer, que M. Ferrari, dans ses Origines Italiennes, a quelque opinion que le mot de Marano a été dit à Mauris: quasi Măuriano. Il viendroit plutôt de Maurus, de cette maniere: Maurus, Maura, Mauranus, Mauranus, Cette étymologie me paroît assex raisonnable. » Dict. étym., édit. de m. dec. L., tom. 11, p. 169, col. 1, art. Mananes. Ménage définit ce mot de la manière suivante: « Nous appellons ainsi, par injure, les Espagnols; qui appellent aussi de même les Juis et les Arabes convertis. »

Vin lexicographe plus ancien que Ménago lui donne plus d'extension encore : « Marran, dut-il, as Marrane; And most proporty, the Christian Gircumcised, or turned Jew.

a Marrane: m. A. Renegado, or Apostata; a perverted, or circumcised Christian; a Christian turned lurks, or Jew; also, a converted, or baplised Moore, Turke, or Jew; one that turnes Christian for feare rather then of devotion; also, a Jewish, eruell, hard-hearted, or hollow-hearted fellow.

A Dictionarie of the French and English Tongues. Compiled by Randle Cottrave... London, printed by Adam Lilip. Anno 1633.

L'origine des Marrans en Italie et en Espagne, est rapportée d'une manière différente dans un ouvrage du xyr siècle, où l'on ne trouve pas un mot sur l'étymologie de leur nont : - Charles d'Anjou premier (y est-il dit), et Charles second, son fils, rois de Naples, ayans soufert demeurer les Sarrazins en Lucerie par l'espace de cinquante ans moyennant les tribus qu'ils rendoyent, Charles second delibera de les estaindre du tout en ses terres, et fit un edict par lequel il permettoit à chacun de tuer tous les Sarrazins qui ne se voudroyent faire Chrestiens et qui demeureroyent obstinez en leur erreur. Neantmoins à ceux qui s'en aimoyent mieux aller il commanda de vuider le païs dans un temps prafix, et à ceux qui se voudroyent faire baptiser il permit de demeurer et jouir de leurs biens. Cest edict estant publié, presque tous les Sarrazins abandonnerent l'Italie et quelques uns et en bien petit nombre s'y arresterent et receurent le haptesme, mais ceux-ci et leurs successeurs tindrent et tienent encores en leur cœur, en leur maniere de vivre, en leurs coustumes, bref en toutes leurs actions (toutefois secretement), l'infidelité Sarrazinesque, et par l'exterieur contresont les Chrestiens. Ce sont eux qui, pour le jourd'hui sont appellez Marrans: et v en a beaucoup en plusieurs lieux de la Ponifie et de Portugal. Cest edit fut fait en l'an de nostre saint 1300 '. •

Si nous passons de ces articles, dont le premier est presque copié du Glossaire de du Cange ², à l'article supplémentaire de D. Carpentier ³, et à ceux que les meilleurs

in-folio. — Ed. by James Howell Esq.; London., printed for Anthony Dolle, mocLxxIII. in-folio.

⁴ Les diverses Leçons d'Antoine du Verdier... suivans celles de Plerre Messie... A Lyon, par Barthelemi Honorati, au Vase d'or. 1384, in-8; chap. 2711, p. 407.

³ Gluss. ad Script, med. et inf. Latin., in-fol., tem. 17, cej. 500, aph voce Manani.
³c Steph. de Infetura MS. whi de Innee. 785. 99. Inneenting frank.

lexicographes espagnols ont consacré au mot marrano , nous verrons que ce nom a été donné, non pas aux Maures de la Péninsule, mais aux Juifs devenus chrétiens et dont

unam bullam contra quosdam Hispanos, Judæos vel haretices, vulgariter dictos Marani lingua Hispana. » Gloss. novum, tom. E, col. 1169.

col. 1169.

'« MARRANO, es el rezien convertido al Christianismo, y tenemos ruin concepto del, por averse convertido fingidamente. Diego Velazquez, en en librito que hizo intitulado Defensio Statuti Toletani, dize assi: Sed eos Hispani Marranos vocare solemus, qui ex Judæis descendentes et baptizati ficti Christiani sunt. » Tes. de la Leng. cast., fol. 540 verso, col. 2.

« Mannano. Usado como adjetivo significa lo mismo que Maldito à descomulgado. En este sentido no tiene mucho uso. Lat. Marranus. Manian. Hist. Esp. lib. 6. cap. 7. Dice que el que quebrantare aquella donacion sea anathema, marráno y descomulgado. Purnt. Conven. (Pr. Juan de la Puente: Conveniencia de las dos Monarchías) lib. 2. cap. 5. 2. En lenguaje Español Judío marráno es decir lo mismo que Judío descomulgado. » Diceton. de la Leng. castellana... compuesto per la seal Acad. Españ., tom. 1v, p. 504, col. 1.

S. de Covarruvias et les lexicographes cités dans cette note et dans les précédentes, auraient dû rapporter également le passage de Michael Ritius de Naples, qui s'exprime ainsi en parlant des rois catholiques Ferdinand et Isabelle: « Hispaniam præterea purgaverunt omni superstitione, exactis inde Judæis omnibus, et lis qui Judæorum ritibus imbuti nomines temus christiani, vulgo marransi dicuntur, quorum magna vis erat. » Michaelis Ritti Neapolitani de Regibus Hispaniæ Libri tres. (Hispaniæ Hlustratæ... Scriptores varii, etc., tom. 1ºst, pag. 1182.) On chercherait aussi vainement dans les lexicographes en question le passage de Don Martin Alonso Vivaldo que voici : « Judæi multipliciter appellantur... Quintò, et ultimo Judæi hodierni, qui nullam hincinde vagantes, servant religionem, appellantur Marani, sic vulgo dicti, ita Marqua: sº ad c. 1. nu. 5. » Tractatus zelus Christi contra Judæos, Sarracenos, et infideles. Ab illust. Doct. Petro de la Cavalleria, Hispane ex civitats Casaraugusta, anno 1450. compositus, nec unquam impressus... ed. Dom. M. A. Vivaldo. Venetiis, apud Baretium de Baretiis, m. b. xcu. in-4; folio 1 verso, col. 2 de la glose.

Je n'ai point rencontré non plus dans les dictionnaires le passage suivant, qui est tellement explicite qu'il aurait pu tenir lieu de tous les autres: « Significavit nobis scindicus villæ Tolosæ, quod licet per sanctos camens et antiqua arresta. dictorum canonum approbatoria, Judæi et Christiani ex Judæis nati, vulgariter Marraní vocati, non valeant nec debeant temere magistraturam; nibilominus per vicarium Tolosæ, Germanus Ruben Marranus, in catalogo Marranorum adscriptus, nuper fuit in consulem electus, » etc. Chronique de Guillaume Bardin, ann. 1291. (Hist. gen. de Languedoc, tom. 1v., preuves, col. 8.)

N'oublions pas non plus que Rabelais, après avoir fait le dénombrement d'une partie des cuisiniers renfermés dans la truie dressée par grâte la conversion ne paraissait pas bien sincère. Quant à la racine de ce nom, il en peu qui aient autant exercé la sagacité des étymologistes. Quelques-uns dérivent ce mot de l'hébreu מרה marah, qui signifie changer, et ils croient que de là on appelle en Italie barche marane ces barques sans proue à'deux timons, parce qu'elles changent de voiles sans qu'on les fasse tourner. D'autres le dérivent du même mot hébreu. avec le sens de rebellis fuit. Gabriel Bounyn, dans son Traité sur les cessions et banquerouttes ', veut que les Juiss aient été appelés Marranes à cause des bonnets à la marrabais qu'ils étaient obligés de porter, pour être distingués des chrétiens; tandis que Borel penche à croire que Marran, qu'il traduit par Juif, vient de Marranus, « scavant Rabbin, duquel il est parlé dans la cabale qui est au fonds de Galatinus, au livre De Arcanis Scripturæ sanctæ. • Quelle que soit la racine de ce

de frère Jean, ajoute : « Noms incongneuz entre les Maranes et Juifz. » Voyez Pantagruel, liv. 1v, chap. xl.. Dans un autre de ses ouvrages, parlant « des gens de bas estat, » soumis « à Mars, comme bourreaulx, meurtriers, adventuriers, briguans, sergeans, » etc., il ajoute à ce dénombrement : « Tacuins et Marranes, renieurs de Dieu, » et autres sortes d'individus. Voyez Pantagrueline Prognostication, ch. v. De l'Aulnaye, dans son Erotica verba, traduit ce mot par prostituée, et l'omet dans son glossaire.

Vers le même temps, en 1537, Frippelipes, valet de Clément Marot, ou plutôt Marot lui-même, écrivait à Sagon à propos d'un valet :

Il avoit bien tes yeux de rane,

Et si estoit filz d'un Marrane

Comme tu es au demourant, etc., injures que Matthieu de Boutigny, page de Sagon, dans le Rabais au caquet de Marot, trouve moyen de retourner à l'avantage de son maître:

Venons au poinct, s'il a des yeuls de rane Et s'il est filz d'un Juif et d'un Marrane, Rane est latin, escript donc autrefoys

Royne en picard, ou grenouille en françoys.

Enfin, l'avocat la Roche, plaidant contre les Juis portugais de Bord
deaux, leur donne le nom de « Marrans, diction syriaque, «ignificant execration, malediction, anathème, duquel sont notez ceux, qui ayans une fois esté Chrestiens, se sont rendus Juifs, et sont recheus en leur vomissement, » L'Incredulité et Mesercance du sortilege plainement convaincue... par P. de l'Ancre, traicté huictiesme, p. 483, 484.

A Paris, chez Pierre Chevillot, 1586, in-8; ch. x, pag. 77.

MIST. DES RACES MAUDITES. II.

mot, nos voisins s'accordent assez généralement à la voir dans les mots maran-atha qui répondent à Dominus ventt , phrase ironique que l'on aurait adressée d'abord aux Juifs, et qui plus tard aurait servi à les désigner d'une manière méprisante. Cependant Sébastien de Cobarruvias propose deux autres étymologies qui ne sont pas moins probables; il tire la première du mot marrano, qui signifie cochon ², et la seconde du mot marrar, qui est synonyme de Jaltar ². Je laisse à d'autres le soin de décider quelle est la

¹ Aux ouvrages où cette opinion est exprimée et que nous avons déjà cités, il faut joindre l'Histoire de France, etc., de la Popelinière. De l'imprimerie. Par Abraham H. 1581, in-folio, tome 1^{er}, part. 11, folio 12 recto; les Annales ecclésiastiques du cardinal Baronius, tom. 1x, Antuerpiæ, ex officina Plantiniana. M. DC. XII. in-folio, an. 775, pag. 339, sa.; et l'Hist. crit. de l'inquisit. d'Espagne, tom. 1^{er}, pag. 142.

² « MARRANO. s. m. Lo mismo que Cochino. Lat. Porcus. Sus.

² « MARRANO. s. m. Lo mismo que Cochino. Lat. Porcus. Sus. PCE 17. Conven. lib. 2. cap. 5. S. 2. Del tiempo que los Judios estuvieron en España se llama el puerco marráno. » Dic. de la leng. españ., tom. 1v. pag. 504, col. 1.

a MARRANA, s. f. El tocino fresco que se vende por menor en alguhas partes, en diferentes tiempos del año. Llamose assi, porque regularmente suele ser de hembra. Lat. Caro porcina nondum salita. Espan. Escud. (Vicente Espinél: Vida del Escudéro Marcos de Obregón) Belac. 1. Desc. 13. A costa de ciertas espádas, que había quitado à ciertos escolares vagamundos, les hincho el vientre de pastéles y marrana. 3 lbid., p. 503, cul. 3.

a Quando en Castilla se convirtieron los Judios que en ella quedaron, una de las condiciones que pidieron, fue, que por entonces no les forçassen a comer la carne del puerco: lo qual protestavan no hazerlo por guardar la ley de Moysen, sino tan solamente por no tenerla en uso. y causarles nausea y fastidio. Los Moros llaman al puerco de un año marrano, y pudo ser que al nuevamente convertido por esta razon, y por no comer la carne del puerco, le llamassen marrano. Y segun otros, marrano se dixo quasi barrano; porque en Arabigo barrano vale lo mesmo. Y los Arabigos tambien pudo ser mudassen la m. en b. y el nombre fuesse de raiz Hebrea; porque algunos quierco se aya dicho marrano de la palabra Caldea, o Sira, Maran-atha, que vale Dominus venit, con que davan en rostro a los Judios, que esperavan y esperan hasta oy el prometido. Vide Avendanum. I. p. de exequendis mandatis legis, c. 19. nu. 20. Simancas in Cathol. instit. c. 27. nu. 8. Volfangus de Transmigratione omnium Gentium. Marrana, la carne del puerco fresca. » Tes. de la leng. Castel., fol. 540 verso, col. 2.

carne del puerco fresca. » Tes. de la leng. Castel., fol. 540 verso, col. 2.

« MARRAR, es faltar, vocablo antiguo Castellano; del qual por ventura
(sin embargo de lo dicho) vino el nombre de Marrano del Judio que no se
convirtio llana y simplemente, » etc. Ibid., fol. 541 recto, col. 1.

meilleure, et si les Marranes doivent leur nom à l'i animal dont Moise et Mahomet ont interdit la chair, en la d même que les Carots du midi de la France récurent le lité du chien, les Juifs espagnols furent désignés par veluipourceau. Je m'abstiendrai également de rechercher will mot marana i, en admettant qu'il dérive de marrine, a des donné aux individus d'une certaine classe fort peu full table de la société, par suite du mépris public qui les fa genit dans la même catégorie que les Israélites, ou d'une n'est que le nom de la femelle du porc, légèrement als Ce qui paralt certain, c'est qu'en Italie, dans le xive millies le mot de Murrane était synonyme de celui de trattri, in allusion, sans doute, au trultre par excellence, Judas M riote, qui était de leur nation 2. Il en fut de mêins a xviesiècle, où l'épithète de Marrane continua à être en t comme injure : nous en avons pour garant Paris de Grá maitre de la chapelle des papes Jales II et Léon X, qui 1 porte que le premier appelait Alexandre VI Marane, Judi Circoncis, et que le second donnait la même qualifica Jules II '. L'existence de ce nom chez un autre écrivain lien du moyen age, qui l'accole à celui des Juifs, p qu'il n'avait pas seulement cours en Italie avec ui figuré, et que, comme en Espagne, on le donnait ac tendus convertis. Nous ne savons à quel propos ni

^{4 «} MARANA. En la Gormania significa la mugér pública. Juan en su Vocabulario. Lat. Pollon. » Dissien. de la teng. Cast. 4 · 1 pag, 494, col. 1.

3 « Annal. Carsenat. ad an. 1304, apud Murator. to. 14, col. 41

die culem fecil pradictos captes ligates ducere, et contra cas cas figore, attestans eie, et non facerent, qued fratres qu parerent mandatis Communis, ponerat ose in furele pratie bus Pater, qui morabatur in castro, cum Maranis vol p allis. impendere sos videbat, a Gloss, ad Seript., sub vece ? 3 Notices et Estraite des manuscrits de la Bibliothig tom. 11, pag. 562 et 567. On seit qu'Alexandre VI étalt espa

tatus Vincent, Cigaltildo Bello Station: A

époque un canal de Venise, qui le porte encore, l'a reçu. - Rejetés par leurs auciens co-religionaires, dit M. Depping, et accablés de leurs imprécations dans leur prière journalière, appelée birchus hamminim, regardés avec mésance par les chrétiens, qui ne leur voyaient que trop de penchant aux anciens usages hébraïques, les Marranes furent pauvres, malheureux, et presque isolés de la société '. lls vécurent entre eux; et en secret, mais avec de grandes précautions, ils pratiquèrent souvent les rites de leurs ancetres 2. J'ajouterai, tout en exprimant le regret de n'avoir trouvé aucun détail à cet égard dans le consciencieux travail de M. Depping, que les infortunés Marranes eurent souvent avec les vieux chrétiens de sanglants démèlés, dont ils sortaient toujours les plus maltraités. Pour n'en citer qu'un exemple, en 1567 les Christianos viejos de Tolède, jaloux de la prépondérance que les Marranos avaient acquise

scienticus in medicina et multum expertus de Brivata nunquam voluit assisters cum Marranis, nec Judeis, et bene facit. » Gloss. ad Script., in-fol., tom. tv., col. 560.

dans la ville, grace au connétable Don Alvaro de Luna

Ils étaient exclus de certaines provinces de la Péninsule, par exemple, de la Biscaye, dont les fueros renferment à leur égard plusieurs dispositions ainsi indiquées par la table : « Judios ni Moros , nuevamente convertidos, ni sus descendientes no pueden vivir en Vizcaya, y la informacion
que han de dar los que vinieren a vivir a Vizcaya, a fol. 18, col. 2. Y
provision real para ello, y que si algunos traveren cedulas de su Magestad
en derrogacion, se suplique, y sigua la suplicacion a costa del Señorio a fol.
18 y 19. » Voyet El Fuero, Privilegios, Franquezas y Libertades de los
Casalleros hijos dalgo del Señorio de Vizcaya, confirmados por el Rey
don Felippe III ... y por el Emperador y Reyes sus predecessores. En
Medina del Campo impresso, por Francisco del Canto... M. D. LXXV. petit
in-folio.

Le chapitre premier du titre xix des Fueros de Guipuzcoa interdit également aux nouveaux chrétiens le séjour de la province; il est intitulé : Que ningun Christiano nuevo, ni del linaje de ellos no pueda vietr, ni monar ni avecindarse en toda esta Provincia, Voyez Nueva Recopilación de los fueros, privilegios... de truny Ne, y may L. Provincia de Guipuzcoa. Impresa en Tolosa por Bernardo de I garte... Año de 1696, ia-folio; pag. 326.

* Les Julfs duns le moyen dge, p. 401.

(c'était là du moins le bruit public), s'ameutèrent contre ceux-ci, en vinrent à bout après beaucoup de sang répaidu, et traitèrent fort rudement leurs adversaires. Le roi Dun Juan II, à la sollicitation de Don Alvaro, procéda en justice contre les vainqueurs: ce qui motiva un appel au pape et au roi, de la part du bachelier Marcos Garcia, lieutenant de l'alcade major Pero Sarmiento, qui commandait les viens chrétiens '.

Enfin, comme si rien ne devait manquer pour que le soft des Marranes fût pareil à celui des Cagots, on mit sur le compte des premiers une maladie non moins honteuse et. tout aussi terrible que la lèpre. On les a accusés, dit encore M. Depping, d'avoir répandu en Europe la syphilis, qu'on suppose avoir existé depuis longtemps chez leur nation. Un auteur espagnol peint les Marranes comme un peuple voluptueux et adonné à la débauche et à tous les vices. Peut-ètre dans leur état abject et dans leur misère se plongenient-ils en effet dans la débauche, de désespoir de n'ôktenir l'estime ni des Juiss ni des chrétiens, désespoir qui dans la suite les porta à la révolte. Cette débauche neut avoir causé des maladies parmi eux ; cependant il ne parlit pas qu'ils soient coupables d'avoir fourni un foyer à une ancienne maladie qui aurait été la syphilis. Isaac Abarbas nel, en commentant le prophète Zacharic, sur le passage relatif à une maladie devant attaquer ceux qui combattrust contre Jérusalem, dit que c'est vraisemblablement la maladie qui s'est répandue depuis peu, dont les médecins n'avaient point soupçonné l'existence, et qui ne règne point parmi les Israélites; il la nomme Zerkosim. On come

On peut fire cette pièce, qui est très-longue et des plus verieuits, dans le manuscrit de la Bibliothèque royale nº 2245, deut elle fortaffie dixième arficie. Voyez Catélogo rassenade de les manuscrites applicates existentes en la Dibliocad rent de Paris;... par Baginti il Catélogo Paris, en la Imprenta real, u. 202. 2247. in-6; p. 2017. 2019.

aves raison de ce passage que si la syphilis avait été une maladie ancienne chez le peuple israélite, Abarbanel n'en aurait point parlé comme d'une apparition nouvelle, tout-à-fait étrangère aux Juifs '. »

Il est donc bien établi que les Marranes étaient des Juifs espagnols qui avaient abjuré la foi de leurs pères, et qui ne parent obtenir, à ce prix, d'ètre acceptés par la société chrétienne. Mais ce nom ne servit pas exclusivement à les désigner; il devint un terme de mépris, que les étrangers ne se firent pas faute d'appliquer aux habitants de toute la Péninsule? Ils s'autorisaient de ce que ce pays avait été

Les Juife dans le moyen âge, p. 402, 403.

²⁶ Y el vulgo corrompiendo el vocablo de Mauros, o Mauritanos, los Hama Marranos: y por su vivienda en España, despues que la ganaron al Rey don Rodrigo (como adelante se verà) impropiamente, y por escarnio son llamados los Españoles Marranos, que entienden ser Judios: mas aunque los avia en España, no dependio el nombre, sino de los Mauros, o Mauritanos... » Historia de los Reyes Gudos... Por Juan del Castillo, etc. En Madrid, por Luis Sanchez, año m. pc. xxiiii. in-ful.; lib. in, discurso octavo, p. 98, col. 2.

[«] La Ligue, et principalement au siège de Paris l'alliance des Soldats, et la survenué des Marrans Espagnols acheva d'y corrompre le : : œurs et la padicité. » Memoires de la Ligue, t. 1v, p. 338, cités dans la Satyre Menépée... A Ratisbonne, chez les héritiers de Mathias Kerner, moccul., in-8; tom. 11, p. 340. A la table de ce dernier ouvrage on lit Marranes.

in-8; tom. 11, p. 340. A la table de ce dernier ouvrage on lit Marranes.

a Encore, ajouteront-lis, que nos Princes ne s roient assez puissans
pour supporter les frais. Car voilà la justice que l'Aviseur entend, alant jà
dépouillé toute affection envers sa Patrie pour se rendre Marrane.

^{« ...} La voilà bien chaudement, puisqu'elle est chute de la potle au feu, q'est-à-dire, de traitres à leur Roi, en mains de Maranss. » Memoires de la Lique... t. 1v. A Amsterdam, chez Arkstée et Merkus, m. DCC. LVIII. 1n-8; pag. 189.

a Quey! que ces Maranes soyent noz Roiz, noz Princes, que la Gentilhomme François flechisse souz le commandement Espagnol, que la France solt adjoustre entre les tiltres de ce Roy de Maiorque, de ce demi More, demi Juif, demi Sarrazin?

a ... Et toutesfois res quinze cens là estoyent tous francs Castillans, et maturels Marranes, a etc. Antiespagnol... M. D. xctt. in-8, p. 10 et 18; Mem. de la Ligue, t. 1v, p. 216 et 221.

De l'Ancre, p. 483, dit que l'appellation de Marrans « a ceté baillée par le consentement universel de toutes les nations de la terre aux Portugais, errans et vagahends, »

u

pendant plusieurs siècles au pouvoir des mécréants, pour reprocher aux Espagnols et aux Portugeis de n'être que des chrétiens de fraiche date, imputation dont chacun se défendait en toute occasion. Sancho Pança, faisant le détail des qualités qu'il dit avoir pour parvenir à la dignité de chevalier errant, pose pour premier item qu'il est des vieux chrétiens, et ajoute un peu plus loin qu'il n'est point glorieux ni personne de sa race, quoique pourtaut des vieux chrétiens : qualité dont son maître lui tient grand compte.

Il nous reste maintenant à expliquer comment il se fait qu'a une époque qu'il nous est impossible de préciser, mais qui ne saurait être antérieure au xvue siècle, le nom des Marranes se retrouve dans le centre de la France. Nous avons besoin pour cela de rapporter un épisode de l'histoire d'Espagne, que nous emprunterons à l'un des ouvists

ges de Voltaire.

Philippe III ne pouvait venir à bout d'un petit nombre de Hollandais, et il put malheureusement chasser six à sept ceuts mille Maures de ses états. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espague étaient la plupart désarmés, occupés du commerce et de la culture des terres, bien moins formidables en Espagne que les protestans ne l'étaient en France, et beaucoup plus utiles, parce qu'ils étaient laborieux dans le pays de la paresse. On les forçait à paraître chrétiens; l'inquisition les poursuivait sans relache. Cette perséastion produisit quelques révoltes, mais faibles et bientôt apaisses. Henri IV voulut prandre ces peuples sons an protection; mais ses intelligences avec eux furent découvertes par la trahison d'un commis du bureau des affaires étrangères; est incident hata leur dispersion. On avait déjà pris la résolution

D. Quifholie, troubline partie, ffv. 14, chap. m.

de les chasser : ils proposèrent en vain d'acheter de deux millions de ducats d'or, la permission de respirer l'air de l'Espagne; le conseil fut inflexible : vingt mille de ces proscrits se retirèrent dans des montagnes; mais n'ayant pour armes que des frondes et des pierres, ils y furent bientôt forcés. On fut occupé, deux années entières, à transporter des citoyens hors du royaume, et à dépeupler l'état...

· La plus grande partie des Maures espagnols se réfugièrent en Afrique leur ancienne patrie; quelques-uns passèrent en France sous la régence de Marie de Médicis; ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur religion s'embarquèrent en France pour Tunis; quelques familles, qui firent profession du christianisme, s'établirent en Provence, en Languedoc; il en vint à Paris même, et leur race n'y a pas été inconnue. Mais enfin ces fugitifs se sont incorporés àla nation, qui a profité de l'Espagne, et qui ensuite l'a imitée dans l'émigration de ses réformés '.»

A ce récit si l'on joint ce qu'ont écrit [l'abbé de l'Écluse des Loges 3, Chenier 3, M. Capefigue 4 et M. Reinaud 3, on aura à peu près tout ce qui a été dit sur l'émigration des Maures d'Espagne sous Henri IV, et c'est bien peu de chose; mais il est possible de mieux faire, et, comme on l'a dit avant nous ', le sujet mérite certainement qu'on le tente.

Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, etc. chap. CLEEVII, 1609.

m. 1609.

² Mémoires de Maximilien de Bethune, duc de Sully... A Londres, m.bcc.lxxv111. in-8; tom. v11, liv. xxv, pag. 129-136.

Recherches historiques sur les Maures, tom. 11, pag. 385.
 Richelieu, Mazarin, la Fronde et le Règne de Louis XIV, to

pag. 81, 88 et suiv.; édit. de Paris, Belin-Leprieur, 1844, deux volumes post 8, tom. 1er, pag. 29 et 30.

1 Invasions des Sarrazins en France, p. 305, 306.

4 Les circonstances de la sortie des Mauresques du royaume d'Espa-

gne, mériteraient une histoire particulière, composée avec plus de critique que celles de Fr. Marcos de Guadalaxara, et de Fr. Jaime Bioda, a etc. He . crit. de l'inquisition d'Espagne, tom. 111, pag. 430.

Dès l'année 1602 au plus tard ', les Morisques, justement mécontents de la manière dont on exécutait à leur égard les stipulations arrètées entre leurs pères et les rois d'Espagne, et cruellement persécutés par l'inquisition, tournèrent leurs

Le Mercure, rapportant la mort d'Antonio Perez, ajoute : « Il se peut voir dans le livre de ses Relations... l'execution par Justice d'un Espagnet et de son valet, qui avoient entrepris pour vingt mil escus de le tuêr : et la subtilité de cest assassinateur faisant semblant d'estre venu en France pour communiquer au Roy le desir et le dessein que les Morisques avoient de se revolter. » La Continuation du Mercure françois, folio 291 verse, an. 1612. On lit en marge : « Il fut rompu vif, et son valet pendu à Paris. »

Nous avons parcouru avec soin, à diverses reprises, les Relaciones de Antonio Peres, etc. Impresso en Paris...m. ducviu. in-8, et las Obrasy Relaciones de Anton. Peres, etc. Por Juan Antonio y Samuel de Tornes, m. de. etc. etc. etc. etc. Por Juan Antonio y Samuel de Tornes, et pag. 179, 180 du second, le passage ou il est question de la tentative d'assassinat ci-dessus indiquée, mais mous n'avons rien vu qui justifie en que dit l'auteur du Mereure françois, des moyens de défense de l'assassin. Perez rapporte au contraire qu'il fit des aveux complets : « Confessó la traycion... Declaró lo prometido, lo recibido, por cuya mano, y ordes. » Comme on ne peut supposer que le gazettier ait inventé la circonstance qu'il assure à tort se trouver dans les Relations d'Antonio Perez, il faut

Comme on ne peut supposer que le gazettier ait inventé la circonstance qu'il assure à tort se treuver dans les Relations d'Antonio Perez, il finat croire qu'il l'avait puisée à une autre source; il est possible assai que l'assassin ait, dans un premier interrogatoire, parlé du désir et dessein des Morisques, et cela parce qu'il en savait quelque chose, en parce que des ouvertures semblables antérieurement faites, lui donnaiset l'espoir d'être cru. Cet Espagnol (Don Rodrigo de Mur, baron de la Pinilla) fut roué sur la place de Grève, le vendredi 19 janvier 1596 (et non pas le 6, comme le dit M. Weiss dans la Biographie universelle, tom. xxxui, p. 353, en note). Voyez le Journal du regne de Henry IV...

Par M. Pierre de l'Etoile. À la Haye, chez les freres Vaillant, M.Doc.xea. in-8; tom. II, pag. 253.

It y a dans the British and Foreign Review... no xv. January 1830, London: Richard and John E. Taylor, in-9, pag. 63—95, un article de D. Pusqual de Gayangos intitulé Language and Literature of the Moriscos. L'auteur fait l'histoire de ce malheureux peuple jusqu'à la pag. 75, et pag. 61, note û, il parle d'un volume petit in-12, qu'il dit lui appartenir et dans lequel se trouvent des ltinéraires à l'usage des Morisques qui voulaient se soustraire à la tyrannie de leurs oppresseurs. Une circonstance curicuse, c'est qu'à toutes les deux ou trois pages, on y voit écrit en caractères arabes, grands et distincts: El Principe de Condé es cabans de los Luteranos.

« La seule conjecture que nous puissions former à l'égard de quile curiouse note, dit Don Pasqual, (our dans tout le reste du livre nous ne trouvons rien qui seit de nature à nous mattre sur la vele d'une désenregards vers la France, alors gouvernée par Henri IV . Un vaste projet de soulèvement était proposé par leurs envoyés;

verte) c'est que les Morisques, persécutés en Espagne parce qu'ils n'observaient pas les pratiques du catholicisme, attendaient peut-être des secours des protestants, ou cherchaient à se consoler en pensant que l'église catholique romaine avait à lutter contre un autre ennemt puissant et plus heureux. » Cette note n'indiquerait-elle pas aussi un commencement de négo intions avec les protestants?

On trouve à la Bibliothèque royale, manuscrit du fonds de Saint-Germain nº 290, folio 150, un itinéraire pour aller d'Espagne en Turquie, parcil à ceux dont parle D. Pasqual, et, à la suite de ce morceau, folio 151, des avis pour faire ce voyage. Ce manuscrit, comme celui du savant professeur de Madrid, est en espagnol écrit en caractères arabes; M. Silvestre de Sacy en a donné la description dans le toin. 1v des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, p. 626, description que s'est borné à traduire D. Eugenio de Ochoa, dans son Catdlogo razonado, p. 11-17. Les deux pièces que nous avons signalées, plus haut ont eté insérées en entier, pag. 635-636 du premier de ces deux recueils, et pag. 15 et 16 du second.

S'il saut en croire Sully, ou plutôt Henri IV lui-même, ce peuple s'était déjà adressé à ce prince, alors qu'il n'était encore que roi de Navarre. Voici les propres paroles du grand ministre : « Me ressouvenant que dés quelques années après vous estre depestré des servitudes où vous esties detenu dans la Cour (l'estime, Sire, qu'il vous souviendra mieux de l'année que je ne scaurois faire, car je n'estois pas lors prés de vostre Majest. et n'en scay que ce qu'il luy a pleu m'en conter depuis) que vous estant allé promener en Bearn et en Foix, Messieurs de Sainct Genies et d'Odon luy representerent que les Morisques d'Espagne.. desiroient ardemment de pouvoir secouër le joug intolerable par le moyen d'une generale sousle vation, toutes les fois qu'ils verroient un Prince puissant leur voisin disposé à les recevoir... moyennant qu'ils fussent asseurez d'estre maintenus en liberté pour leur Religion, biens et personnes, voire se disposeroient d'embrasser plustost la creance des Chrestiens Relormez (en laquelle ils sçavaient qu'un seu! Dien esto't adoré, prié, et invoqué, qu'il n'y avort point d'Images parmy eux, ne s'y commettoit aucune idolatrie, qui étoit qu'il n'y avort ce qu'ils detestoient le plus...' que de souffrir plus cette cruelle Inquisition d'Espagne. Lesquelles propositions entendues par vostre Majesté, elle «e delibera de les embrasser, et donna charge à ces deux Gentilshommes d'aprofondir les intentions de ces Morisques... A quoy ces deux Gentils hommes ne manquerent pas de travailler, et y employerent pour le com-mencement un seul capitaine nommé d'Anguin, et en suite jusque à douze autres. Tous lesquels, ensemble cette multitude de peuple manierent si dextrement et secrettement ces affaires, qu'aucune chose ne s'en décou vrit jusques à la perfidie de l'Hoste, lequel ayant appris quelque chose de cette trame des propos de son Maistre, eu donna le premier advis et soupe n aux Espagnols, lesquels ils ménagerent si bien durant quelques annér. qu'enfin ils verifierent y avoir plus de cinq cens mil personnes qui estoicut

٠.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE. il ne s'agissait de rien moins que de bouleverser l'Espagne. Les Morisques demandaient des armes et des chefs. ils offraient de l'or et des places fortes, ajoutant qu'on pouvait compter sur le concours d'un parti de mécontents, chrétiens et juifs 4. Le duc donna avis de ces ouvertures à Henri IV, qui en fut fort satisfait, et qui ordonna à ce seigneur d'envoyer auprès des Morisques un homme habile aux affaires et versé dans la science des armes, pour s'entendre avec eux et voir les choses par lui-même. Le personnage sur lequel tomba le choix du duc était le sieur de Panissault, des environs de Bergerac; il partit pour Valence en l'année 1603, accompagné du sieur de la Claverie, qui fut plus tard conseiller au parlement de Navarre 2. Déguisé en marchand, il séjourna plusieurs mois dans cette ville, et se rendit à l'assemblée de Toga, où s'étaient réunis tous les syndics des villages habités par les Morisques et les principaux chefs de cette race. Cet agent n'était pas le premier qui cût été envoyé en Espagne pour cette affaire ; il y avait trouvé un autre émissaire, qui, sous prétexte de commerce, resta plus de quinze mois chez les Morisques et examina

de l'intelligence, » etc. Suitte de la troisiesme partie des Memoires e (Reconomies royales d'estat... de Houry le Grand, etc. Rouen et Paris, m. nc.: vit. petit in-12; tom. vi, pag. 381-383. La trafter dont parle Sully, élait Nicolas l'Hoste, commis du secréthire

d'état Villeroy. Voyes, sur sa trahison et sa mort, le tam, us du même ouvrege, pag. 690-701. Quant à MM. de Baint-Geniès et d'Odun, d'Au don, ou d'Odou (car un trouve son non: orthographié de ces treis monières), ils ont-chacun une note dans le *Recueil des lettres missiuss de Henri IV*, don, ou d'Odou (car un trouve son nom orthographié de ces treis s toni. 1^{er}. Parls, Imprimerio royale, M.Decc.XLIII, in-4 ; pag. 186, 189 et 163.

4 Voyes le mémoire adressé à Henri IV par les Meriagoes d'Es-parini les Correspondances et documents foidits de la mais Jores, première partie , 1571-1610. (Mémoires authenties Jacques Nonyar de Caumant dus de la Forse, tem. 1º, pag. 36 Une lettre du rei à M. de la Forse, an date du 0 coptembre, entière realitée aux premières ouvertures des Mariagness. Voyte te 300-041. g. 350-061. ³ Mim. de la Berre, tem. 11, pag. 65.

tous les moyens qu'ils pouvaient avoir d'exécuter ce qu'ils promettaient 4.

De leur côté, ceux de Valence envoyaient deux agents auprès du duc de la Force. L'un étant tombé malade en route, resta à Teruel; l'autre arriva à Pau au mois de juillet de l'année 1604, et entama les négociations, en attendant la venue de deux ou trois autres députés qu'il annonçait pour le mois d'août. Le duc rendit compte de ces ouvertures; le roi l'approuva de n'avoir pas mis son nom en avant, et l'engagea à continuer à agir de son chef, et à poursuivre cette négociation si heureusement commencée. en appelant auprès de lui les députés des Morisques pour traiter avec eux de cette audacieuse entreprise .

Cependant Philippe III ne s'endormait pas; en 1603, il avait découvert l'objet du voyage de Panissault vers les Morisques de Valence³; en 1605, un agent du duc de la Force, nommé Pascal de Saint-Estève, employé dès le commencement de cette affaire, fut trahi par un Anglais, et arrêté à Valence le 23 avril; appliqué trois ou quatre fois à la torture, il fit des révélations qui donnèrent beaucoup à penser aux Espagnols, fut condamné à mort le 23 juin et pendu au mois de septembre suivant 4.

Mêm. du duc de la Force, liv. 1er, ch. VII; tom. 1er, peg. 217-219.

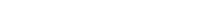
² Mém. de la Force, introduct., pag. xx; lettres de M. de la Force au roi et à M. de Sully, en date du 22 juillet 1604. (Ibidem, pag. 275-278.)

Voyez une lettre du roi à M. de la Force, en date du 27 juillet de cette

⁽Mem. de la Force, tom. 1er, pag. 365 et 366).

A Mém. de la Force, introd., pag. xx; lettre de M. de Villeroy à M. de la Force, du 10 juin 1605 (ibidem, tom. 1^{ex}, pag. 379); lettre du roi au même, du 7 juillet 1605 (ibidem, pag. 399); lettre de M. de Saulguis au même, du 4 soût de la même année. (ibid., pag. 406)

C'est probablement de ce malheureux que vout parler Bassempierre, dans le passage suivant : « Les Morisques, qui s'étoient du temps dans le passage suivant de la Force, avec offre de se rebeller en Espagne, si le Roi leur vouloit faire surgir en des côtes, qu'ils proposoient, quatre Navires chargez d'armes, pour les armer, et les assister de qu hommes, avec Monsieur de la Force, pour les commander; l'entreprise



de la **france et de l'espagne**.

Les négociations avec les Morisques 'se trouvèrent interrompues quelque temps; néanmoins on ne laissa pas de renouer des intelligences; mais ce fut d'une manière plus couverte: on ne mit plus tant de monde dans le secret; les Espagnols avaient les yeux ouverts et se tenaient sur leurs gardes.

Dans le même temps, l'archevêque de Valence, patriarche d'Antioche, D. Juan de Ribera, que l'église a mis au nombre des bienheureux, ne se lassait pas d'écrire à Philippe III, lui représentant avec beaucoup de force qu'il serait impossible d'opérer la véritable conversion des Morisques du royaume de Valence, quoique cette tâche cût. été commencée sous Charles-Quint 2; que leur opiniàtreté à persévérer dans l'erreur, et leur adresse dans les travaux de l'agriculture et dans les arts, étaient de justes motifs de craindre qu'ils ne troublassent un jour la tranquillité publique, à l'aide des Maures d'Alger et des autres états d'Afrique, avec lesquels ils étaient en bonne intelligence et en relation continuelle; que ces considérations l'engageaient

ayant tôt après sa mort été découverte, le Secretaire de Monsieur de la Force pendu à Sarragosse, qui la traittoit, ils furent cette année-là entierament chasses d'Espagne. » Memoires du Marechal de Bassompierre... A meterdam, aux dépens de la compagnie. M. DCCXXIII. petit in-12; tom. 1^{es}, pag. 216. 217.

pag. 316, 317.

'Ces négociations ont été indiquées par Siri, le P. Daniel et Fontenay—Marcuil, sans compter Bassempierre ni Sully; mais tous n'ont fait qu'en parler incidemment et d'une manière sommaire. M. le marquis de la firange promet unouvrage qui présentera le récit de tout ce qui s'est passé a resujet entre Henri IV et M. de la Force, et dans lequel il compte insérur tous les documents de cette longue et volumineuse négociation. Voyez les Mémoires de la Force, tom. 1^{ex}, p. 218, en note.

² Voyez, entre autres pièces, les lettres de saint Thomas de Villanusva archevêque de Valence, et les autres documents pour servir à l'histoire de sa vie, publiés dans la Coloscion de Documentos inéditos para la historia de España, por D. Miguel Salvà y D. Padro Bainz de Baranda, tom. v. Madrid : imprenta de la vinda de Calero, 1844, in-6 cap.; pag. 75-190, il s'y trouve des reuseignements précioux pour l'histoire des Modaques du royaume de Valence, sous Charles-Quint.

à proposer à Sa Majesté de les bannir entièrement du royaume, pour y conserver la pureté de la foi et la paix au milieu des peuples '.

Les gentilshommes, qui comptaient un grand nombre de Morisques parmi leurs vassaux, exposèrent au monar que le tort immense que cette mesure leur causerait, en leur enlevant les individus qui faisaient la force de leurs domaines, et qui en étaient les hommes les plus utiles; et que cette émigration, si elle avait lieu, ne laisserait presque plus d'habitants ni de cultivateurs sur leurs terres. A toutes ces raisons ils ajoutèrent que le récit de l'archevêque était choquant par son exagération, puisque le tribunal du saint office n'avait pas manqué, une seule fois, de châtier ceux qui tombaient dans l'hérésie, après les avoir découverts par le moyen de ses prisonniers ou de ses espions, continuellement occupés à surprendre les coupables; en sorte qu'on pouvait assurer que le nombre des mauvais catholiques était bien moindre qu'on ne l'avait annoncé, quoique l'inquisition n'exerçat pas une sévérité extraordinaire contre les Morisques.

Le roi convoqua son conseil d'état. L'inquisiteur général qui en faisait partie, vota l'expulsion des Morisques, et cette mesure fut approuvée par plusieurs membres de l'assemblée. Après qu'on cût entendu un grand nombre de rapports, d'avis et de discussions, la retraite de ceux de Valence fut fixée au 11 du mois de septembre 1699, et celle de tous les autres au 10 janvier suivant ².

On lit dans Nicolas Antonio, à l'art. D. Ioannes de Rimena: « Qui (auctor vite ejus, Franciscus Escriva, Societatis Jesu) et plures ejus Léteras pastorales atque item alias ad Regem Philippum III. quibus apud pium principem expulsionem Mauriscorum urget vehementissime, ac tandem Concionem sacram, cum expulsio intimata fuisset, ab eo habitam, aliaquo adducit. » Bibl. Hisp. nova, édit. de moccl.xxxii, tom. 14, pag. 767, col. 3.

col. 1.

² Hist, crit. de l'inquisit. d'Espagne, tom. III., page 489, 430.

Au reste, ce n'était pas la première fois qu'il avait été question de prendre une mesure semblable, au moins partiellement; mais toujours les instances du clergé avaient échoué contre les réclamations des propriétaires et la sagesse du monarque. Ainsi, aux états généraux de Catalogne tenus à Barcelone en 1503, il fut exposé à Ferdinand II, roi d'Aragon, ce qui suit:

- Comme il est notoire aux états qu'il y sera question d'expulser les Maures domiciliés en cette province, où ils sont peu nombreux : ce qui ne pourrait avoir lieu qu'au préjudice des seigneuries et autres parties intéressées ;

- Et comme de leur permanence, ou séjour, il ne peut rien résulter de fâcheux ni pour l'état, ni pour le pouvoir;

L'assemblée actuelle des états supplie S. M. de vouloir bien, par un acte de la présente session, ordonner, statuer et promettre en sa bonne foi et sous parole royale, qu'elle n'expulsera, ne fera expulser, ni ne consentira à ce que lesdits Maures soient expulsés de la principauté de Catalogne '. »

Le roi mit au has de l'exposé: Placet regi, formule sacramentelle qui donnait force de loi aux vœux exprimés par les états, et les Maures durent se croire à l'abri, eux et leur postérité, du malheur dont on les avait menacés; mais, au lieu de s'affaiblir comme dans le reste de l'Europe,

^{&#}x27; « Ferrando Segon en la tercera cert de Barcelona , any 1503, cap. de cort 1.

[&]quot;Com a noticia de la presente cort en aquests dies prop passots sie pervingut ques tractaria de expellir los Moros qui estan pobleta en lo present Principat, los quals son en por nombre, e seria gran dany et destructio dels barons, e altras parts abou dits Moros estan poblets, e dels quals no puso seguir del estat de Vostra Magestat, etc al dit Principot dany algust; per que impopica la dita cort a Vostra Magestat vulla, ab lo-present, asse de cort, estimat, steinir e premetro en as home le a gaustin regal, que no expellica, se engelite les dis l'altres del dit Principat,

l'influence du clergé, et en particulier de l'inquisition, grandit de plus en plus en Espagne; et quand le saint-office demanda que les descendants des Maures fussent chassés, toutes les représentations de l'intérêt public et privé ne purent prévaloir contre un désir formulé au nom de la religion. Moins sage que son prédécesseur, Philippe III rendit à l'Escurial ce fameux édit pour l'expulsion des Morisques: « Vu qu'ils continuaient leurs trames avec les hérétiques et autres princes qui détestent la grandeur du nom espagnol '. »

L'exécution de cet édit fut aussi prompte que sa publication. Le 22 septembre 1609, Don Luis Carrillo de Tolède, marquis de Carazena, vice-roi et capitaine général du royaume de Valence, le fit publier et envoya en même temps quatre commissaires principaux, assistés de trentedeux commissaires ordinaires, pour veiller à l'embarquement des Morisques, dans les trois ports qui leur avaient été désignés. Cette opération commença le 4 octobre, jour de saint François, et se continua avec la plus grande diligence. Un premier départ emporta plus de vingt mille Mo-

De Serrahins. Nous avons fait usage de l'édition imprimée à Barcelone, en 1704, chez Jean Paul Marti et Joseph Llopis, édition répatée la plus complète.

[«] Plau al senyor Rey. » Libre 1^{er} de las Constitutions de Cathalunya, superfluas, etc., tit. 11. s Serrahins. Nous avons fait usage de l'édition imprimée à Barcelone,

Mém. de la Force, introd., pag. xx et xxi.

² Voyez cette pièce dans la Breve Relacion de la Expulsion de los Meriscos del Reyno de Valencia, imprimée à la suite de l'ouvrage du P. Jayme Bleda, intitulé Defensio fidei in causa Neophytorum, sice Merischorum Regni Valentiæ, totiusq. Hispaniæ, etc. Valentiæ: Apud Joannem Chrysostomum Garriz. Anno 1610. Regis sumptibus, etc. in-4; p. 597-601. Outre ce traité, voyez encore l'ouvrage du même auteur, dont voici le titre: l'oronica de los Moros de España... En Valencia, en la Impression de Felipe Mey. Año 1618. in-folio. Le huitième et deraier livre, pag. 867-1074, est intitulé: « De la justa, y general expulsion de los Moriscos de España, executada por mandado del Catholico Rey Don Pelipe III. el ultimo, y supremo Conquistador de los Moros de España, gran libertador, y salud de sus Reynos. »

risques, et fut suivi de près d'un second, d'un troisième et d'un quatrième. Plus de cent mille de ces malheurenx avaient déjà quitté l'Espagne, lorsque vingt mille autres prirent les armes et la résolution de rester dans leur patrie. Ils se retirèrent dans les montagnes de Cortès et del Aguar; mais attaqués par des forces nombreuses, pressés par la faim et la soif, ils ne purent tenir que huit ou dix jours et mirent bas les armes, après avoir perdu un grand nombre des leurs. Sur l'ordre du roi, ils furent embarqués commé les autres Morisques, à l'exception de leurs chefs, dont les uns furent condamnés et exécutés à mort, et les autres conduits aux galères pour y servir comme esclaves Sa Majesté. Depuis les premiers jours d'octobre de l'an 1609 jusqu'en janvier 1610, plus de cent treute-quatre mille Morisques valenciens vidèrent le royaume.

Ce fut alors le tour de ceux des cinq autres royaumes de Murcie, de Grenade, de Jaen, de Cordouc et de Séville. A la fin du mois d'octobre de la même année 1609, Don Juan de

13. Bleda, de la Expulsion de los Moros del Reyno de Valencia, p. 587-596. Voyez aussi Relacion del Rebellion y Expulsion de los Moriscos del Reyno de Valencia. Por Bou Antonio de Corrat y Rojas, Chevallero del Habito de Santiago, Capitan y Sargento mayor de Valladolid y su partido, Palencia, y su Obispado por el Rey nuestro Señor... En Valladolid: Por Diego Fernandez de Cordova y Oviedo, impressor de libros in-4, sans date, de 43 feuillets, plus cinq de préliminaires. Le privilège est daté de Madrid le 25 mars 1613: commont conciller cette circonstance avec l'indication donnée par Nic. Antonio, Bibl. Hisp. nova, tomo 17, pag. 112, col. 2? « Expulsion de los Moriscos de Valencia. Pincia 1612. in-4. »

Nous mentionnerons également un poèmo en cinq dants, en octaves et en vers de dix syllabes, intitulé: Expulsion de los Moriscos rebeldes de la sierra, y muela de Cortes. Por Simeon Zapata Valenciano. Compuesta por Vicente Perez de Calla... En Valencia, por Juan Bantista Marcal, junto a S. Martin. m. 101. XXXV... in-4, de 72 feunleis, plus 9 de preliminaires. Nous supposons que cet ouvrage est le même que celui, dont Nic. Antonio fait mention en ces termes, lom. m. pag. 329,cul. 1, de sa Bibl. Hisp. nous : a De la Expulsion de los Moriscos del Reio y de Valencia.

Mendoça, marquis de San-Germano, se rendit, par ordre du roi, à Séville, et prit les mesures convenables pour la parfaite exécution da l'édit royal qui devait intervenir. Lorsque tout fat pret, l'ordonnauce fut rendue à Madrid, le 9 décembre 1609, et envoyée au marquis de San-Germano. Celui-ci la sit publier à Séville, le 12 janvier 4640 '. après avoir réduit à vingt, pour les Mogisques de Séville et de la juridiction, les trente jours que le roi accordait aux hannis pour « disposer de leurs hiens, meubles et choses mobilières, et les emporter, non en monnais, or, argent. joyaux, ni lettres de change, mais en marchandises qui ne soient prohibées, achetées des naturels de ces royaumes. et non d'autres, ou en fruits desdits royaumes. . Le marquis donnait pour motifs à ce retranchement de dix jours. la proximité de Séville, où les Morisques devaient s'embarquer, . et certaines autres causes justes, important au service de Sa Majesté. » Du reste, les exilés pouvaient choisir le pays où ils désiraient se retirer, et emmener avec eux, par la voie de mer ou de terre, tous leurs enfants, quel que fût l'age de ceux-ci, s'ils déclaraient vouloir se rendre dans des contrées soumises à l'autorité du Saint-Siège; à l'égard de éeux qui fréteraient des navires pour la Barbarle on pour les pays musulmans, le roi avait ordonné de leur ôter leurs enfants àgés de moits de sept ans : aussi un grand nombre de Morisques, pour ne pas être privés des leurs, feignirent de se mettre en route pour la France ou pour l'Italie, et une fois en mer ils traitèrent avec les pilotes et les matelots pour aborder sur les côtes d'Afrique. D'autres espérant vendre avantageusement les marchandises contre les-

On peut lire cet édit, traduit en latin, dans le Tractatus quartus Defensionis fidei de fusta Morischorum ab Hispania exputsions, pag. 319-323 : et en français, dans la Continuation du Mercure françois, an. 1620, folio 5 recto—folio 3 verso.

quelles ils avaient échangé leur avoir, se mirent en route pour la France et l'Italie, d'où ils devaient passer ensuite dans le royaume de Tunis et en d'autres parties de l'Afrique,

Dix jours avant la publication de l'édit du roi à Séville, c'est-a-dire le 2 janvier de l'an 1610, il en avait été publis uu pareil par le ministère de crieurs publics dans tous les endroits de la Vieille et de la Nouvelle Castille où il y avait des Morisques; ayant appris, y disait le roi, que ceux de ces deux provinces, à la nouvelle de l'expulsion des Mosisques de Valence et dans la crainte d'éprouver le même sort, dénaturaient leurs biens et les vendaient à vil prix, il leur accordait à tous et a chacun d'eux la faculté, a'ila voulaient quitter l'Espagne, de le faire en toute liberté dans l'espace d'un mois, pourvu qu'ils ne passassent point par les royaumes d'Andalousie, de Grenade, de Mursie, Valence, ni d'Aragon, mais par la Biscaye pour aller de la en France, et par l'Océan. Quant a ce qui était de leurs hiens ils étaient traités comme les Morisques audaloux. A es nouvelle, la plupart de ceux qui étaient riches se mirent route pour la France charges de marchandises, et furents vis d'une foule d'autres, malgré l'opposition qui se manifes tait contre leur passage sur la frontière . Comme ils avais de la perte sur leurs denrées, ils obtinrent du roi, mayi nant l'abandon d'une partie de leur argent, d'emparter la reste avec eux; et comme la rigueur de l'hiver empéchait mi grand nombre de ces proscrits de passer les montagnes, le roi leur accorda la permission de séjourner en Espaci

On lit ce qui suit dans le registre des délibérations de la jurade de Bajunne de 1610 à 1613, conservé aux archives de ceute vitte : u 16 ffer vrier 1610.—Sur la remontrance du sionr lieutenant (M. de Sansan, Sent tenant de M. de Grammont, gouverneur de la ville de Bajunne) no la mairie, d'un avis de M. l'ambassadeur de France du passage des Moring de la ville commet le sionr lieutenant, deux echoring d'a spaile, pour avertir M. de Sonsec du passage des Moringuit, aux finance de arrête le cours, el faire se pout.

jusqu'à nouvel ordre. Ensin Philippe III rendit à Aranda, le 10 juillet 1610, un édit par lequel il était enjoint à tous les Morisques des deux Castilles, de la Manche et de l'Estremadure, de sortir d'Espagne dans les deux mois qui suivraient le jour de la publication de l'ordonnance .

Ceux d'Aragon, étant plus près de la frontière de France, n'avaient eu que trois jours pour la gagner. Le roi, résolu de les traiter comme les autres, avait, à cet effet, écrit de Valladolid le 17 avril 1610, des lettres à Don Gaston de Moncada, marquis d'Aytona, vice-roi d'Aragon, qui le 29 mai suivant fit publicr l'ordre d'expulsion qu'elles contenaient 2.

Le même jour, le vice-roi de Catalogne, Don Hector Pignatello, duc de Monteleon, en faisait proclamer un somblable à son de trompe dans les rues de Barcelone. Il y était

1 De justa Morischorum ab Hispania Expulsione, pag. 524, 525. Le texte de l'édit se trouve un peu plus loin, pag. 607-612. Dans sa Bibl. Hisp. nova, tom. II. pag. 325, col. 1, Nic. Antonio signale en ees termes un ouvrage sur l'expulsion des Morisques d'Avila, qu'il paralt n'avoir jamais vu : « Vincentius Gonzalez Alvanez, Abulensis, stilo signavit popularibus suis, ut audio :

« La Expulsion de los Moriscos de Avila. » Il existe, sur l'expulsion des Morisques de Castille, un ouvrage intitulé: Prodicion y Destierro de los Moriscos de Castilla hasta el Valle de Ricole. Con las discusiones de los hermanos Xarifes, y presa en Berberia de la fuerza y puerto de Alarache. Por Fr. Marcos de Guadalajara y Xavier, religioso y general Historiador de la Orden de Nuestra Señora del Carmen. Año 1614. Pamplona, por Nicolas Assiayn; in-4 csp., de 132 feuillets. Le Prodicion, etc., a dix-sept chapitres, et le Presa est traité séparément en occupe douze. Le même auteur a également composé, sur le même de la composé, sur le même de la composé de la événement, un autre ouvrage intitulé : Memorable Expulsion y justissimo Destierro de los Moriscos de España, etc. Año 1613. En Pampiona; por Nicolas de Assiayn, etc., un volume in-4, de 164 feuillets, plus huit de préliminaires. On y trouve joint Dialogo de Consuelo por la Expulsion de los Moriscos de España. Compuesto y ordenado por Juan Ripol, Ciudadano de Caragoca, y Escrivano de Mandamiento de su Magestad, en el Reyno de Aragon. Repartido en nueve Paragraphos. Año 1613. En Pamplona : por Nicolas de Assiayn, etc., in 4, de 23 feuillets, plus un feuillet de litre.

³ Voyez le texte de l'ordonnance en question, à la suite du Defensiq fidei, pag. 602-606.

enjoint aux Morisques catalans de vider la principauté dans les trois jours qui suivraient cette publication '.

Ainsi s'accomplit l'une des mesures les plus funestes que des conseillers imprudents et bigots pussent proposer à un roi. Il ne faut pas croire, néanmoins, que les contemporains la considérassent comme telle : à la nouvelle de l'ordre qui frappait d'exil les descendants des conquérants de l'Espagne, tous les vieux chrétiens de ce malheureux pays poussèrent des cris de joie, et, l'évènement accompli, ils le célébrèrent à l'envi, qui par des poëmes, qui par des panégyriques 1.

* Ce bonde, en catalan, se trouve à la suite de l'ouvrage mentionné ci-dessus, pag. 612-618.

² Le premier ouvrage composé sur est évènement, est le poème de Bon Gaspar de Aguilar, de Valence, que che Bleda (De justa Morisch. Exp., p. 563), et dont Nic. Antonio donne ainsi le titre : « Expulsion de les

Moriscos de España por el Rey D. Felipe III. en estavas. Valentia, 1610. 8. » Bibl. Hisp. nova, tom. 1^{e7}, pag. 517, col. 2.

Nous trouvous ensuite le traité du dominicain F. Damian de Fûnsen, dont voici le litre : Del géusto Seacolamento de Moreschi du Spagna. Libri set... traslati dalla lingua spagnuola nell'italiana dal sig. Cosimo Gaci. In Roma, nella stampa di Bartholomeo Zannetti, anno Mu in-4, de 378 pages, plus 12 de préliminaires et 8 de table. L'anné suivante, l'original espagnol parut sous ce titre : Justa Expulsion de la Moriscos de España : con la Instruccion, Apostasia, y Traicion delles Y Respuesta à las dudas que se ofrecteron acerca destà materie. De M. F. Damian Fonseca de la Orden de Predicadores de la Provincia d Aragon, Compañero del R. ... P. Maestro del sacro Palacio, etc. En Re por Jacomo Mascardo. MDCXII. in-4 espagnol, de 478 pagés , plus 16'd préliminaires et 40 de table.

La même année parut un autre poême, de Juan Mendez de Va intitulé : Liga deshecha por la expulsion de les Morisces. 1612. in-8, 207 feuillets, plus 18 de préliminaires. Ce poême est en dix-sept ch en vers de dix syllabes et en octaves.

Il existe aussi un livre de la même année qui porte ce titre : Esp justificada de los Moriscos españoles, y suma de las excellencias Chris justificada as sos moriscos espanoles, y suma de las excellencias Christianas de nuestro Rey Don Felipe el Catholico Tercero deste nombre Dividida en dos partes. Compuesta por Pedro Amer Cardona Lieraciada Theologo, etc. En Huesca, por Pedro Caharta Año 1612. petit in-0, de 181 feuilleta, plas 16 de préliminaires. On lit à in fin du 180º feuillet : a ¶ lis la tercera parte saldra el escambro de Granada. »

Comme la bit remarquer Nicolas Antonio, dans en 2001. Hisp., nicola.

tom. 1", pag. 500, col. 1, co livro, bien qu'il sit para gine le man

Peut-être serait-ce ici le lieu de dire comment les fugitifs furent accueillis dans le pays de leurs ancêtres, quelle place on leur y fit, et quelle fusion s'opéra entre eux et les indigènes; mais outre que cette partie de l'histoire des Morisques est étrangère au cadre que nous avons adopté, les détails manquent pour la reconstruire, les relations du temps ne s'occupant plus d'eux hors de l'Europe. Une d'elles, il est vrai, en dit encore quelques mots; mais c'est pour nous apprendre les représailles qu'ils exerçaient ou tentaient d'exercer contre les chrétiens '. Un autre historien rapporte aussi que « Ces miserables se refugiérent en partie dans le Royaume de Fez et de Maroc, où étant regardez comme Chrétiens par ces Infidéles, ils v furent dépouillez de leurs Biens, plusieurs massacrez et plusieurs repoussez par les Peuples de ce Royaume; » mais d'Aigrefeuille, de qui est ce passrge, ne saurait faire autorité dans cette circonstance, étant postérieur de beaucoup à l'évenement qu'il raconte 1.

Pedro Aznar Cardona, est de F. Gerónimo Aznar y Embid Cardona, son oucle; l'éditeur le déclare dans son épitre dédicatoire.

Citons encore un Discurso de la expulsion de los Morfscos, par F. Blasio Verdu, de Valence, dont on trouve l'indication dans la Bibl. Hisp. nova, tom. 17, pag. 230, col. 2; et un Memorial contra los Morisons, y el memorial de Don Gomez de Avila, y otro que toca à lo mismo, fol. 119, tom. 111, d'une collection de mélanges manuscrits dont le catalogue se trouve dans le Museo o Biblioleca selecta de el Exceso, señor Don Pedro Nuñes de Guzman, marques de Monteolegre y de Quintana, etc. Escrita por el licenciado Don Joseph Maldonado y Pardo, abogado de los Reales Consejos. Año 1677... En Macho I, por Julian de Paredes, etc., intolio, tol. 167 vs. Le tome xxx de la même collection contensit un article sinsi conçu dans le catalogue: Tocante al expolio de los Moriscos. Voyez folio 181 verso.

1 Voyez le Troisiesme Tome du Mercure françois... A Paris, chez

'Voyez le Troisiesme Tome du Mercure françois... A Paris, chez Estienne Rucher, m. b. Cxvt. in-8; pag. 17 et 18; an. 1612 (Un capucin à Thuns, lapidé et brusté par les Morisques Grenadins), et pag. 27, même an. (Les Morisques Grenadins chassent les Juifs de Pera. — L'ambassadeur de France à Constantinople empesche les Morisques d'en chasser les Chrestiens.)

· Histoire de la ville de Montpellier depuis son origine jusqu'à notre



DE LA PRANCE MY DE L'ESPACINE.

Pendent le cours de l'année 18f0; il phorde et entre en France, en plusiours fels, tant per mut que per terre, plub de cent alaquante millo Moringues. Des primiers qui dreivèrent aux parts de Provence, quelques une passiront hourensement on Afrique!; mais sour qui partirent da port du: Brescou, près d'Agde, furent tellement maltruités et voldsnon loin de Porto Farina dans le royadme de Tauls, par les Français qui les conduissient, que cet acte excita une indignation generals a. Voici, du reals, has hitt, who also would les rapporte d'Aigrefcuille, dont nous eunervous les etpromiene 7: 1

« Parmi le grand-nombre de Refugiez qui entrésent dans notre Province, Cour qui ne purent ou qui ne voulurent pas s'y errêter, prirent le parti de s'emburquer sur nes Côtair pour passer à Alger, ch l'et fidébit surs Leurs un Acouell plus favorable qu'à l'es et à Maros : Toutes les Barques qui se trouvéreut dans was Partis, februist umployées par Ordredu Roi à ce Frejet. Beux patrons d'Apple (appelles les Anteroms. Pero et Pils) avbient déjà fait deux Voyages pour le Transport des Morisques, foraqu'au troisième, où la Voitare! était plus considerable par la Richesse des Passagers, ##

introllier, that Jana Marial, places.sexym. in his

lev. xvii, pag. 347. a o chicus termes Portirle et le sife igno'scar is non dif Grenatine: « Ilm secux Flamans aborderent aux Islos e sins, tant hommes que temasos et rafi ar sommationent da Roi d'Espogne ces presente, es il disigno se - (1610) deux charges de mil le Grenatius, lant il nt à Saville par pa chasses de ses Etats, un de ces Valor quement, ils fiséent logis la philiert si en maperals aums les jours qualquis-ut rins **e**ff **ar** ert sets utes via me course same les jours qualquis-use, et qu'en apprehendais ne courst la peste, op répoint de les congedier; en john quelq scarx qui les porterent à Bonne, à Tabarque, et à d'autres p Borbaries, » dissoire ple le ville de dischargelle..., dur fim M. A. Ruft, etc. à Marsaille... c. A Marseille, per Meuri Martel, 1600, In-felle; Nr. 12, 10 1. 17, peg. 454, 456. Inthospion de Messa. Ruffi, etc. A Mars

n du Miroure françois; en. 6990; 198/9 1980; :.



projetérent de les dépouiller dans leur Traversée: Pour cet effet, ils abordérent une Isle deserte, où ils persuadérent aux Voyageurs de décendre pour y prendre quelque repos; mais à peine commençoient-ils à le goûter, que les Mariniers rentrent dans leur Barque, et prennent le large, ils emportent tout le Bien de ces Pauvres-Infortunez, et vont se promener en diferens Ports écartez, afin de ne revenir à Agde qu'après le tems qu'on employe ordinairement à ce Trajet. Lorsqu'ils y furent arrivez, ils publiérent que Ceux d'Alger ayant voulu les assassiner, ils avoient été contrains de revenir sans prendre aucun Certificat de leur Débarquement.

« Cependant, la Justice-Divine, qui préside à la Punition des Crimes, permit que des Vaisseaux de Constantinople passérent auprès de l'Isle-Déserte, et qu'attirez par les Fenz que les Morisques avoient allumé pour les appeller à leur secours, ils détachérent la Chalonpe pour sçavoir ce qui en étoit : Après avoir appris leur malheureux sort, ils les menérent à Alger d'où quelques-uns d'entr'eux étant partis pour Agde, ils portérent leur plainte contre les Antoross', » etc.

Dans le même temps, les Morisques castillans, s'acheminaient en foule vers la Biscaye, trainant à leur suite leurs femmes, leurs enfants, et le bétail dont ils ne s'étaient point défaits. A cette nouvelle, Henri IV rendit, le 22 février 1610, une ordonnance pour régler l'entrée et le passage des émigrés dans le royaume. Ceux qui faisaient et voulaient faire profession de la religion catholique, apostolique et romaine, pouvaient y demeurer en toute sûreté, après avoir passé toutefois les rivières de Garonne et de Dordogne, « lesquelles passées, dit l'ordonnance, ils pourront demeu-

¹ Mist. de Montpellier, pag. 347.

DE LA FRANCE ET DE L'ENPAGNE.

rer et habiter dans les villes ou plat-pays des terres de l'obeyssance de Sa Majesté, qu'ils voudront choisir. « Quant aux autres Morisques qui ne voudraient faire profession de la religion catholique, ils devaient être conduits par un commissaire nommé par le roi, depuis la frontière jusque dans les ports de la Méditerranée, où l'on devait leur fournir des vaisseaux pour les transporter sûrement en Barbarie, ou autres lieux des terres du Grand Seigneur, à la charge par enx de payer raisonnahlement les frais du voyage !

Pour l'exécution de cette ordonnance, le roi donna au sieur de la Clielle la commission d'aller recevoir les Morisques castiflans qui voulaient entrer en France par Saint-Jean-de-Luz et dont le nombre s'élevait à plus de quarante mille, et envoya à d'Augier, prévôt général du Languedos, la commission de les conduire dans leur passage jusqu'aux ports les plus prochains des mers du Levant, pour y êtres embarqués et transportés en Barbarie, suivant leur de-mande.

D'Augier ayant reçu cette commission par le duc de Ventadour, licutenant du roi en Languedoc, l'exécuta fidèle : ment, et fit conduire ces Morisques depuis Bayonne junqu'à Agde sur le golfe de Lyon, où il en fit embarquer cur plusieurs fois plus de trente mille, qui abordèrent à Tunis.

Cependant l'émigration des Morisques continuant, le duc de la l'orce cut quelque appréhension qu'ils ne vinssent se jeter sur les frontières du Béarn et de la Navarre; il en donna aussitôt avis à la régente Marie de Médicis pour lui demander des ordres.

On pout lire cotte erdennance dans le recueil ci-dessus, fai. 9-14, L'expédition qui en fut adressés à la jurade de Bayonne en date du desmier février 1610, fut lue en conseil le 15 mers sulvant.

2 La Cont. dur More, françois, fai. 11 rests.

Ce qu'il avait prévu ne tarda pas à se réaliser; car il apprit que le marquis d'Aytona avait fait conduire au sommet des montagnes, sur les limites du Béarn, une troupe de quetre ou cinq mille Morisques, tant femmes qu'enfants ou vieillards, qui furent arrètés par les garnisons placées sur les frontières, et que, d'un autre côté, les Espagnols ne voulaient plus les recevoir dans leur pays : ce qui rendait ce peuple misérable et pouvait le porter à la dernière extrémité, d'autant plus qu'ils n'avaient pour vivre que ce que les Espagnols leur avaient laissé, c'est-à-dire fort peu de chose. Encore pour achever de les désespérer, les Espagnols ne leur fournissaient-ils des vivres qu'à un prix excessif. Le due de la Force sut aussi que Don Pedro Colonna en avait également conduit cinq ou six mille aux environs de Jacca, et qu'on en avait encore mené un grand nombre à cinq lieues de là. Sur cet avis il fit défense, sous peine de la vie, à ceux qui gardaient les passages, d'en laisser entrer aucun ; et se servant d'un ponvoir qu'il avail reçu du feu roi, de commander au gouvernement voisin. en l'absence du gouverneur, à la nouvelle que le sieur de Luc, sénéchal de Bigorre, en était absent, il fit défense a ceux qui gardaient le Lavedan et le château de Beauceas dans cette sénéchaussée, de les laisser passer.

Cependant Don Pedro Colonna, qui avait conduit beaucoup de ces Morisques aux environs de Jacca, vint trouver
le capitaine Bideau qui commandait sur le sommet des
mentagnes, et le pria de le laisser passer, désirant aller
trouver le lieutenant de roi. Ce capitaine l'arrête et dépêche un exprès pour savoir ce qu'il doit faire. Le duc de la
Force ne refusa pas sa visite, d'autant plus qu'il n'y avait
point de rupture de paix entre l'Espagne et la France. Do 1
Pedro s'achemina donc vers lui, et lui dit que sur sa reponse au vice-roi d'Aragon, le marquis d'Aytona l'avait

chargé de lui faire de nouvelles prières pour le passage des Morisques ', vu la mistre où se trouvait ce peuple qui se fondait sur l'espérance de pouvoir passer, puisque cette faveur leur avait été accordée en d'antres endroits de la l'rance; qu'ils seraient fort incommodés par la longueur et la difficulté des chemins, s'ils se voyaient contraints d'aller chercher d'autres passages, là où ils pouvaient se proimettre de ne pas être repoussés. Ce qui avait offigé Doit Pedro Colonna de venir trouver le due de la Force, était que parmi ce pauvre peuple, il y en avait einq ou six mille qu'il sortaient de ses terres, et qu'il aurait été bien aise de gratifier en leur procurant un passage assaré par cette frontière.

Le due de la Force lui répondit qu'en ce qui dépendait de l'exécution de sa charge, il ne connaissait d'autres raisons que l'obéissance qu'il devait aux commandements du rôi! Sur cela Don Pedro le pria d'en écrire à la reine, parce que dans le temps qu'on avait fait la défense de laisser passer les Morisques, il pouvait y avoir des motifs qui ne subsise taient plus aujourd'hui. Don Pedro partit ensuite. Le duit de la Force écrivit le tout à la reine, ajoutant qu'il y avait à craindre que si on n'accordait aux fugitifs le passage dé bonne volonté, ils le prissent au risque de leur vie, et qu'ils

I a Le nombre des Morisques pour leaquels Dun Pedro Colonne réclamait le passage, dit le savant éditeur des Mémoires de la Porce, dans lesquels nous continuerous de puiser, s'élevait à trente mille; il affrait trante nille ducats de cinquante sols, ou un deret par tête : ce qui faintit 75,000 fivres, somme considérable pour ce temps-là. » Tom. v., pag. 0, en unte Voyez, dans les correspondances placées à la fin du volume, planteurs lettres de la reine et du duc de la Force, concernant le passage des Morisques. L'une, du 7 juillet 1610 (pag. 200), contient l'approbation de la candulte de relui-ci dans cette affaire, et în défense de laisser passer sucus Marisque par la frontière, Bass une outre lettre, en date du 9 juillet, cutimo un mémoire du consoil qui s'y treuvâlt annesé (pag. 200, 200). Maris de Sicis a étant le possibilité du passage des émigrés, et adresse qui des des instructions à grapes, «····

aimeraient mieux se faire tuer que de retourner en arrière, après les cruels traitements qu'ils avaient reçus des Espagnols; qu'ainsi donc il se verrait forcé de faire massacrer ce peuple désarmé : ce qui serait d'une barbarie inouïe et sans exemple.

Sur ces remontrances, la reine manda au duc de laisser passer ces misérables et de s'entendre avec Marc-Antoine de Gourgues, conseiller au parlement de Bordeaux: mais que lorsqu'ils entreraient, il fallait mettre ordre à deux choses : la première, qu'ils passassent en petites troupes. pour ne pas fouler le peuple de Béarn; et en deuxième lieu, d'avoir soin qu'ils payassent pour les étapes que l'on leur fournirait, suivant le taux qu'il ferait mettre aux vivres; et enfin de tenir la main à ce que les Morisques ne fussent pas pillés. Le duc se mit en rapport avec de Gourgues par ane lettre en date du 6 août ', et par une autre écrite le même jour, il rendit compte de ce qui se passait à M. de Loménie, secrétaire d'état 2. Du reste, s'il faut en croire M. de la Force, qui se rend ce témoignage à lui-même, il remplit ses instructions au contentement des habitants et de ces malheureux fugitifs 2. Il donna aussi avis de leur passage au duc de Ventadour, lieutenant général en Languedoc, afin qu'ils le

Mêm. de la Force, tom. 11, p. 297.

² Ibidem, pag. 297, 298.

Il aurait pu ajouter et de la reine, cette princesse ayant approuvé sa conduite dans trois lettres qu'elle lui adressa, les 17 et 24 août et le 10 septembre. (Mém. de la Force, tom. n., pag. 301,303.) M. de Gourgues ayant fait des plaintes à la régente de ceux que le due avait commis à la garde des passages, celui-ci, informé de cette accusation par M. de Lomie, la repoussa avec force et rétablit les faits dont il assurait que M. de Gourgues aurait dû se mieux instruire avant d'en parler. Voyez sa lettre à la reine, en date du 11 septembre 1610. (Mém. de la Force, tom. n., pag. 305, 306.) Plus tard, de Gourgues écrivit à M. de Phélypeaux pour faire à M. de la Force des excuses, avec offre de mille honnétetés, et le duc eut la satisfaction de penser qu'on n'avait eu de lui, à Paris, que l'opinion qu'il fallait. Voyez sa lettre à sa femme, du 30 novembre. (Tom. 11, pag. 311.)

trouvassent tout prêt pour les recevoir à l'entrée de son gouvernement '. Il ne paraît pas, cependant, que tous les Morisques montrassent beaucoup d'empressement à s'y rendre; car au commencement d'octobre 1611, la jurade de Bayonne adressait au même de Gourgues, alors à Saint-Jean-de-Luz, des remontrances au sujet de leur séjour sur la frontière, dont elle était inquiète ².

l'endant que les Morisques aragonais s'achemmaient vers la Méditerranée, il était arrivé aussi un grand nombre de Morisques grenadins en Provence, sur des vaisscaux ragusins, catalans et génois. La régente, en avant recu avis, donna à d'Aymar, maître des requêtes, commission de délivrer entièrement le pays de tant de Morisques, de faire droit aux plaintes de leurs commissaires sur les violences exercées envers ceux qui s'étaient embarqués au port de Brescou, d'envoyer le reste en Barbarie, sans qu'il leur fût fait aucun tort ni injure, et de veiller à ce que le tout se passat sans préjudice pour les habitants de la Provence et du Languedoc. Il était d'autant plus urgent de renvover les nouveaux venus, que dans ces deux provinces il s'élevait des plaintes de tous côtés sur l'incommodité de leur séjour, et le danger de la contagion, par la misère à laquelle étaient réduits plusieurs de ces Morisques, dont les hòpitaux de Marseille étaient remplis.

Conformément à sa commission, d'Aymar se met en route

¹ Min. de la Force, tom. 11, pag. 8-12.

^{2 « 7} octobre 1611. — Premier échevin commis pour remonstrer et requérir à monsieur de Gourgues, maître des requestes de l'hostel du roi, ce a missaire député par S. M. pour le passage des Morisques, qui est de pre ent à Sant-Jean-de-Lur, de faire vuider les Morisques, pour n'infecter ce pays de feur loi mahométane, ni ne porter aucun autre préjusice à ceste frontière.

^{« 10} octobre 1611. — Réponse de monsieur de Gourgues qui a promis de faire vuider tous ces Morisques le plus tôt qu'il lui sera possible. » Reg. des délib. de la Jur. de Bayonne de 1610 à 1613.

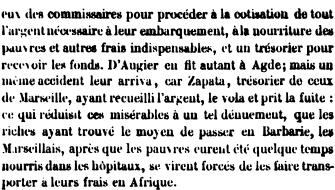
pour Agde, fait assembler les principaux des Morisques qui y étaient encore, et leur donne connaissance des intentions de la reine; sur leurs plaintes, on commence a Montpelher le procès d'Antoron le fils, de ses patrons et mariniers. retenus prisonniers au fort de Brescou : les coupables sont condamués à périr sur la roue, comme voleurs de grand chemin 1. D'Aymar pourvoit ensuite aux choses nécessaires à l'embarquement des émigrés qui étaient à Agde, et de ceux qui devaient y arriver; charge Peyrat et Palmier, marchands de Pézenas et d'Agde, de fournir et de tenir prêts des navires pour le passage desdits Morisques: taxe les vivres; ordonne qu'on payerait à ces armateurs quatorze livres par tête, que la femme et son enfant àgé de moins de cinq ans ne seraient comptés que pour un, et qu'il en scrait de même de deux enfants entre huit et dix ans; que, quant aux hardes et meubles, ils passeraient par dessus le marché. Il fait aussi continuer à d'Augier sa conmission, sur le témoignage que lui rendirent tous les Morisques du bon traitement qu'ils avaient reçu de lui 2.

D'Aymar, ayant fait subroger d'Augier pour opérer la conduite et l'embarquement des Morisques qui viendraient par terre en Languedoc, s'achemina en Provence pour y faire embarquer ceux qui y étaient venus par mer.

La principale difficulté de ces embarquements était que les plus aisés voulaient s'embarquer toujours les premiers et laisser les plus pauvres derrière; et la principale clause de la commission du roi était que les riches Morisques payeraient pour les pauvres, afin qu'aucun ne restat. A cet effet, il enjoignit à ceux qui étaient à Marseille d'élire entre

Ils furent exécutés à Montpellier au commencement de 1810. Voyez d'Aigrefeuille, pag. 347.

^{*} Voyez dans la Contin. du Merc. françois, fol. 12 et 13, la lettre de la reine à d'Augier, portant continuation de sa commission pour faire promptement embarquer les Morisques; elle est du 19 août 1010.



Au commencement du mois d'août, pendant que d'Augier était occupé à Agde de l'embarquement des Morisques, Haggi Ibrahim Mostapha, envoyé du Grand Seigneur en France¹, arriva dans cette ville pour savoir où en était cette opération. Ayant vu embarquer quatre mille des refugiés, et appris le bon traitement que tous en général avaient reçu des commissaires du roi, il s'en alla en Barbarie donner l'ordre qu'on les admit.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que d'Augier exécutat

¹ Cet agent, dont le nom est accompagné du titre de haggi ou péletin, qualité que prennent les musulmans qui ont fait le pelerinage de la Moque, était aga du Caire et Gren din lui-méme. Dans une lettre de M. de Salignac, ambassadeur de France pres la Porte Ottomane, à M. de Sully, qui l'a publice dans ses Mémoires, on lit : « Il porte une lettre de C. Seigneur au Roy, a ce qu'il luy plaise que pour l'addresse des Grenadins qui passent par Marseille, un des leurs demeure en ladite Ville, et a donné cette charge à cellui-cy... le Grand Seigneur l'affectionne fort. Le porteur presidra l'ordre qu'on voudra qu'il tienne, et comme il aura à se conduire; il a este au-refois à Marseille et est plein de toute bonne affection. » Suffre de la troisiesme partie des Mémoires ou Obconomie royales d'estat, etc., tom, vi, pag. 144. La lettre dont nous venous de rapporter qu'estat, etc. datée des vignes de Pera les Constantinople, le 25 mai 1609 : comment dons M. Berger de Xivrey a-t-ii pu dire que Jean de Gontaut, baron de Salignac ou Salignac, nommé en 1603 ambassadeur près la Porte Ottômane, fait chevalier des ordres en 1604, était mort la même ambé à lanchammople ? Voyes Bacueil des lettres missions de Henry IV, lom. 160, pag. 236, note 1.

sa commission sans empêchement : l'entrée des Morisques aragonais ¹ en France par le Languedoc, donna lieu à une foule de plaintes, à cause du dégât et des incommodités qu'avaient soufferts les bourgades où avaient passé autrefois les Morisques castillans. Le parlement de Toulouse, auquel ces plaintes furent faites, rendit le 6 août un arrêt portant inhibitions et défenses auxdits Morisques aragonais d'entrer et de passer dans le Languedoc, à peine de la vie ².

Mais d'Augier, continuant sa commission, ayant reçu avis qu'il en était arrivé plusieurs près de Saint-Subrac et qu'ils paraissaient au-delà de la Garonne, nonobstant l'opposition des capitouls de Toulouse, il les fit passer sur le pont de Saint-Subrac et conduire à Agde, où il y avait daus le port plus de cent navires, que des marchands de divers endroits y avaient fait venir pour embarquer les Morisques. Ceux-ci ayant représenté à d'Augier qu'ils ne pouvaient payer leur passage au prix de quatorze livres que le commissaire d'Aymar avait fixé, le premier réduisit le nolis à douze livres, et quelques jours après, sur de nouvelles réclamations, il l'abaissa encore jusqu'à dix; encore déclara-t il que cinq personnes passeraient gratis sur chaque cent, eu égard à la misérable condition de tant de pauvres réduits parmi eux

Le Mercure françois en porte le nombre à cinquante mille. Voyez foi. 11 verso et 13 verso.

² Cet arrêt, cité dans la première Continuation du Mercure françois, fol. 13 verso, n'a pu être retrouvé dans les registres du parlement, sur lesquels il n'en existe aucun à cette date. On ne saurait douter, néanmoiss, qu'il n'ait été rendu ; seulement il est à peu près sûr que la date donnée par le Mercure est fausse : en effet, on lit dans une lettre adressée par le duc de la Force à M. de Loménie le 6 août 1610 ; « Je ne sais si l'arrêt du parlement de Toulouse empéchera l'exécution de la commission dudit sieur de Gourgues ; s'il étoit ainsi, ces provinces de deçà seroient bien en peine, à quoi je vous supplie de porter remêde et faire en sorte que LL. MM. leur ordonnent de laisser passer ce qui se trouvera dans les terres de leur obéissance, pendant quelque temps, tel qu'il sera jugé. » Mém. de la Force, tom, u, pag. 200.

à la mendicité. De plus, il enjoignit aux marchands d'embarquer tous les Morisques à ce prix, et de tenir des navires prêts en nombre suffisant, à peine de tous dépens, dommages et intérêts.

Comme nous l'avons dit plus haut, les patentes et lettres de la reine portaient expressément que les riches Morisques payeraient pour les pauvres, afin qu'il n'en restat aucun; et depuis leur entrée en France, et même à Toulouse devant d'Augier, ils s'étaient soumis à cette prescription: mais comme presque tous se disaient dans l'indigence, ce commissaire désirant commencer l'embarquement, ne voulut pas attendre qu'ils cussent mis ordre à leurs affaires: il fit partir six vaisseaux chargés des plus pauvres, et se rendit caution pour cuy vis-à-vis des armateurs, de la somme de deux mille écus.

Là-dessus les principaux d'entre les Morisques, appréhendant un trop long séjour et les inconvénients qui nourraient avoir lieu si les plus riches laissaient les plus pauvres derrière, résolurent d'élire quelques-uns d'entre enx pour procéder à la répartition et à la levée des contributions destinées à payer leur embarquement, la nourriture des nécessiteux et les autres dépenses. Les suffrages tomb rent sur Tristan Oscen, Pedro Bibero et Alonzo Lopez, qui entrèrent immédiatement en fonctions et nommèrent Lopez receveur de toutes les sommes qu'ils lèveraient; mais voici ce qui arriva : ce dernier ne remboursant pas aux marchands leurs avances, ils requirent d'Augier de lui enjoindre qu'il eut à leur délivrer les sommes qui leur étaient dues, ou ce qui se trouverait entre ses mains en dels ction d'icelles, et de faire choix d'une personne convenable à Aude pour recevoir à l'avenir les sommes provenant de la recette de Lopez. Les Morisques y consentirent, a la condition que celui-ci continuerait de les recevoir premièrement MIST. DES BACES MATDITES, II.

de leurs mains, et le éhoix des partite iniérement tombs sur Jean-Autoine Jourdan, bourgeois d'Agde.

Tous ces arrangements ne donnèrent pas les bons résultats qu'on s'en était promis; car les commissaires morisques et leur receveur ne fournissant pas les sommes promises, soit qu'ils fussent de mauvaise foi, ou parce que les plus riches d'entre eux feignaient la pauvreté et cachaient leurs ressources, « ce fut une chose pitoyable, dit un contemporain, de voir comme ils faisoient embarquer ces panvres necessiteux, les exposant à la mercy des ondes et de la faim, sans leur fournir d'aucunes provisions pour leur nourriture, non pas mesmes à suffisance de biscuit, à raison de quoy ces pauvres abandonnez meslans leurs souspirs et leurs larmes aux plaintes qu'en faisoient les patrons, qui ne vouloient point courir le risque de soustenir et souffris le reproche et l'opprobre de leur famine prochaine et de leur desespoir 1. - Touché de leur sort, d'ailleurs chargé par le roi de leur conservation, d'Augier ordonna que pour chaque cent de Morisques payants on embarquerait quinze quintaux de biscuit, ce qui faisait sculement quinze livres de pain pour chacun; et ce n'était pas trop pour un voyage aussi long, aussi périlleux, fait en hiver, Tunis étant à environ trois cents lieues d'Agde. Il ordonna, en outre, qu'aux pauvres hors d'état de subvenir à l'achat du biscuit, il en serait fourni aux dépens des riches par Donnet et Sollerrat, chargés de cette fourniture, à raison de huit livres le quintal.

Mais les tribulations dont nous venons de parler n'étaient pas les seules qu'enssent à souffrir les malheureux exilés, quelque vigilance que d'Augier déployat dans l'exercice de ses fonctions. Des soldats leur ayant dérobé da

¹ Premiere Continuation du Mercure françois, fol. 15 recto.

hétail, il les fit fouetter à Toulouse et les envoya ensuite aux galères; il fit aussi pendre un habitant d'Agde pour avoir violé une jeune Morisque. D'un autre côté, il s'eccuph si activement de l'embarquement des réfugiés, qu'il fit pare tir en un mois soixante et dix navires chargés de ces mabheureux, qui arrivèrent à bon port à Tunis et aux effes voisines. Dans le premier mouvement de leur recommissance, les commissaires morisques lui délivrèrent un certificat des bons traitements et de la justice qu'ils et avaient reçus, depuis leur départ de Toulouse, jusqu'à leur arrivée en Barbarie.

Cette pièce constate l'embarquement de vingt-cinq millé Morisques aragonais, tant petits que grands. Depuis, d'Augier en fit encore embarquer et passer en Barbarie de trente à quarante mille, tent Grenadins, Castilleus qu'Arragonais; mais il ne paraît pas qu'ils aient été sassi hien traités que les premiers, car il s'éleva de grandes plaintes contre lui et contre ceux qu'il avait employés en ess cinfusquements. Aussi Lopez, en sa qualité de presurent des Morisques, se mit en route peu de temps après vers Pasis, et sur une requête qu'il présenta au conseil privé contre d'Augier et quelques habitants d'Agde, il obtint de les pfaire appeler.

A l'assignation, d'Angier comparaît, donne sa défénsitipar écrit, fait imprimer comme un factum de ce qui s'étalé passé à l'embarquement des Morisques, proteste qu'il méséest mèlé en aucune façon des impositions levées sur eux; et que s'il y a eu saisie de lours hardes, visite de harques eux emprisonnement de quelques-uns d'entre eux, il y est resté

Ce certificat, rédigé en espagnol, se trouve dans le même recessi que desses, foije 15 verso; il cet daté du 24 novembre 1616, et perte ensei la signalage de Moffre Almesadan, butte de Morres, temendess'és députede per el Magne de Aragon.

étranger. Il produit aussi quelques certificats portant qu'il avait conduit et fait conduire en sûreté à travers le Langue-doc, soixante mille Morisques, qu'il les avait fait débarquer au port d'Agde avec beaucoup de soin et de prévoyance, et transporter en Barbarie, avec leurs biens, en toute sûreté.

De son côté, Lopez disait que d'Augier, Joseph Palmier et Jean-Antoine Jourdan, habitants de la ville d'Agde, sous prétexte de contraindre les riches Morisques au paiement des frais de l'embarquement des pauvres, avaient enlevé beaucoup d'argent et commis plusieurs exactions.

Sur les plaintes de Lopez, le conseil renvoya au parlement la connaissance de cette affaire. D'Augier voyant qu'elle prenait un autre cours qu'il n'avait pensé, se retira en Languedoc, où il ne parut occupé qu'à se dérober aux regards de la justice. Cependant, le procureur des Morisques suivit cette procédure avec tant de persévérance, que ses trois adversaires ayant fait défaut, il les fit condamner par arrêt du 18 mai 1613 à être pendus en effigie à la Grève : ce qui fut exécuté '. Sans vouloir disculper d'Augier et ses co-accusés, ni manquer de respect envers la chose jugée, nous pouvons insinuer que le crédit dont Lopez jouissait auprès du cardinal de Richelieu, dans les intérêts duquel il faisait le métier d'espion, ne lui fut pas inutile pour le gain de sa cause. Ce Morisque, qui se disait des Abencerrages de Grenade, mais qui certainement - avoit de l'esprit, et étoit homme de bon conseil, - fut fait conseiller d'état ordinaire au retour d'une mission que le cardinal lui avait donnée; il mourutà Paris le 29 octobre 1649. agé de soixante-sept ans, et fut enterré dans la paroisse Saint-Eustache 1.

¹ Troisiesme Tome du Mercure françois, pag. 163, 166; en. 1618. 2 Voyez un article sur Lopez, dans les Historiettes de Tallement des

Nous avons vu plus haut que le parlement de Toulouse. alarmé de l'arrivée des Morisques aragonais, leur avait défendu d'entrer et de passer dans le Languedoc, à peine dein vie; tout aussi alarmé, mais moins sévère, le parlement de Provence rendit, le 3 décembre 1610, un arrêt portant inhibitions et défenses à tous gardes des ports, ponts et passages du Rhône et de la Durance, de laisser entrer aucuns des Morisques du Languedoc et Comté (Venaissin) en cetté province; quant à ceux qui arriveraient par mer, la cour faisait aussi défense à tous patrons et mariniers d'en descendre aucuns en terre, et aux consuls et officiers des lieux de le permettre. - Et si lesdits Morisques, porte encore l'arrêt, veulent changer de vaisseaux pour aller en Barbarie ou Italie, ils etc. ront reversés sur autres vaisseaux, sans descendre en terres Et pour le regard de ceux qui sont dans la province, ordenné qu'ils seront conduits aux ports de la côte pour y être embarqués et portés là où ils voudront aller; et seront tenute. ceux qui auront des moyens, de contribuer pour les fraise et passage des pauvres. - Dans le cas où ce moyen serait insuffisant, il était enjoint aux procureurs du pays aux états, et aux consuls de Marseille et autres villes maritimes, de contribuer pour les frais du passage des pauvres mendiantes L'arrêt porte de plus que deux procureurs du pays devront se rendre promptement sur la côte et « pourvoir diligem» ment à l'embarquement desdits Morisques, proceder à la saisie et délivrance de leurs facultés, jusques à la concurrence de ce qui sera necessaire aux frais dudit passage, et

Réaux, 'publiées par M. Monmerqué. Paris, H.-L. Delloye, 1860, in-\$... tom. m, pag. 26, 29. Cet homme n'était pas le seul de sa nation sui Mt à Paris à l'éscane : an

Cet homme n'était pas le seul de sa netien qui fit à Paris à l'époque; en trouve dans le tome su de Marsure, l'histoire d'une Mariagne qui se disait hermaphredite. Veyez pag. 275-276. On y iit : « Interrages combien il y àvoit qu'elle seteit à Paris, dit, qu'il y avoit dix ans qu'elle y demourait en qualité de servante, » etc.

contraindre les patrons qui les auront desembarqués en ce pays par dessus leurs conventions, de les recharger. Et pour cet effet, est-il ajouté, seront contraints lesdits patrons d'exhiber leurs conventions et satisfaire à icelles, à peine de tous dommages-intérêts et dépens envers ledit pays, et qu'il sera informé des abus commis contre lesdits Morisques. »

Le lendemain du jour où cet arrêt fut prononcé, les états de Provence se réunirent pour aviser aux mesures à prendre. L'assemblée délibéra que les Morisques qui se trouvaient déjà en Provence, seraient conduits aux ports de la côte pour y être embarqués et conduits où ils voudraient aller, etc.; ordre fut donné aux consuls de Marseille et des autres villes maritimes, de contribuer aux frais de passage des pauvres, et il fut enjoint aux patrons qui auraient débarqué des Morisques en Provence, de les rembarquer, attendu, dit la délibération, « que la plus grande partie sont maumetistes, que telle race de gens ne doivent habiter parmi les chrétiens '. »

Par suite des mesures prescrites par la délibération des états de Provence, les consuls de Marseille et le conseil municipal de cette ville enrent à s'occuper de ces étrangers; les registres des délibérations de ce corps renferment, de 1610 à 1613, cinq articles qui leur sont relatifs 1.

¹ Après les états de Provence de 1609, registre nº 9, folio 219. (Ar-

chives du département des Bouches-du-Rhône, à Marseille.)

• 1610. — Décembre — 10. « Promesse de l'enlevement des Morésques contre patron Jean Daniel de Six-Fours.»—Parcet acte«HeanDaniel promet » aux consuls de Marseille « de charger sur le vaisseau Sainte-Marie... cinq cens Morisques que se treuvent en ceste ville, et plus, sy ledit vaisseau en peuls porter... et les porter, mener et condujre avec ledict vaissens, soit à Bonne, Tabargue, la Colle, Auran et autres lieux de la coste de Barbarie... moyennant je prix et somme de mille livres, » etc. Reg. des délib. la conseil municipal, conservés à l'hôtel de ville de Margelile, a 38, folio 15 verso.

^{1610 —} Décembre — 18. — Délibération du conseil. — « A proposé

Après les soins pris pour empècher qu'il ne restat en France des Morisques mahométans, après l'ordonnauce d'Henri IV qui interdisait aux catholiques l'espace compris

aussy, » le premier consul, qu'ils ont « faict quelques despenses pour la morriture des Morisques qui sont à l'infirmerie, et que aussy ont noffizé un vaisseau pour en porter jusques environ cinq ceps... Désirent le tout soit appreuvé par ledict conseil, sy leur vollonté est telle mesme que luy a esté permis ce fere par l'assemblée derniere... ledict conseil, par pluralité de voix, a advoué, appreuvé et confirmé, tant la despense faicte par lesdits consuls pour la norriture desdits Morisques, que aussy le nollizement faict dudict vaisseau pour les apporter en Barbarie; et a encores la despense qu'its porront fore pour iceulx par cy après pour leur entretien; à quoy prient lesdits sieurs consuls de y volloir continuer et eslargir la main. » Ibédem, fol. 20 recto.

1611—Juin—25.—«Promesse pour la ville contre patron Lucou Martin, de Saint-Troppez...»—Par cet autre acte, « patron Lacou Martin, du lieu de Saint-Troppez... estant adverty des deffances faicles par les arrets de la cour pour raison de l'entevement desdits Morisques, à ceste cause personnellement estably ledict patron Lucou Martin, Jacques Roux, Peyron Sibille. Ardisson, Jean Arnaud, Jacques Quiusens, Jean Mayssonier et Jean Rosse, tous mariniers; lesquels teus ensemble et l'ung pour l'autre... ent promis et promettent...» aux « consuls... de porter, conduire et admener avec ledict valsseau lesdicts Morisques et les descharger au lieu de Tabarque et non ailleurs, et à ces fins rapporter bonne et vallable desseute dudict deschargement dans six mois prochains... Et ont mis ledict valsseau aux fins de ce prendre garde, et en aye sein dudict deschargement des Morisques et que lesdicts patron et mariniers observerent le contenu au présent acte; Nicolas Poune, jequel acra pay é et satisfaiet de son voyage par ledict patron Martin, » et. Ibidem, follo 70 verso. Il est mentionné au bas de la promesse que le « débarquement des Morisques, » au nombre, de huictante ou environ, » a été effectué « au lieu de Tabarque, le 18 juillet 1811.

1613—Septembre 4.—« Dictaration faists par les sieurs gensuls sur le reffus du deschargement des Mortsous. — Jaseph Roynis et Simon Moustier, enneuls de Marceille » affirments que au mois de juillet dernier, patron Anthonne Lemoyne de Martigues est arrivé au port de ceste ville avec sa harque chargée de Moriscous disant venir de Carthagéne, lesquels il desiroit descharger et désambarquer; mais il ne lui a esté point permis, comme estant préjudiciable à la ville, et les amener et désambarquer ailleurs où bon lui a semblé. De quoy lediet patron Lemoyne a requis acte, ce que luy a esté accordé. » Ibid., folio 221 recto.

comme estant préjudiciable à la ville, et les amener et désainbarquer allleurs où bon lui a semblé. De quoy lediot patron Lemoyne a requis acte, ce que luy a esté accordé, » /béd., folio 331 recto. 1613—Octobre—10. — « Nelle issumant faiet sur l'embarquement des Morfaceus, — L'onstitué en personne par-devant moi notaire reyal... petron Jean André Gandenfe, dedict Marseille, a nollisé et nollige » aux « emsuit... une dicase barque par luy patronisée, de la partée d'environ huect cens quinteulx, pair dans leelle embarques, comme si à desph faiet, tant entre la Dordogne et la mer, on pouvait s'attendre à n'y retrouver aucune des victimes de Philippe III; cependant nous savons, à n'en pas douter, qu'il y avait dans tout le Béarn, postérieurement à 1610, un grand nombre de Morisques musulmans, au point que leur présence attira l'attention des états, qui en firent l'objet d'une remontrance '.

A Bayonne, on avait retenu ceux des réfugiés qui faisaient preuve de talent dans l'exercice de leur profession, et loin de s'opposer à ce qu'ils fussent admis en ville, le maire et les jurats prenaient des délibérations pour les y appeler avec

des Meriscous que se pourra, » pour « les porter et desamharquer bors de ce reyaume en icelle part que bon samblera auxdicts Moriscous [hors] touteffois en terre des crestiens, et ce pour et moyennant la somme de deux cons quarante livres... à payer par le trésorier des deniers communs dudiet Marseille. » Ibid., fol. 222 recto.

1 « D'aillors vous remonstren que combien lo destant rey Henrieq le Grand de gloriouse memory, agosse soulement permetut aus Mourisqu cassatz deu royaume d'Espaigne lo passadge per lo present pays per se retirar en las terres deu Turcq , senhs s'arrestar en lodit pays , neas lordits Morisquos contrevenin a la volontat de sadite l Lajestat , des n grand nombre dispersatz per las villes et locqs deudit pays, et y ƙ bitation et damorance ab lors families : cause grandament prejudi ere tollerade, attendut que losdits Morisquos sen profession de la religion de Mahomet, contrary a la religion crestiane, et son adversaris et s mirqs jurats deus crestiaas, fermes et oppiniastres en l'exercicy de los religion damnable et detestable, luy sero per insertar a l'advenir et remerçar l'estat deudit present pays per las entrepreses que losdits Morisques p deren far contre lo servicy deu rey, ainsy que an feyt en lodit roju d'Espaigne, deuquoal son estatz banitz et exilatz per lor rebellion et en pirations. Per que supplican plus humblement vous plair mander ac Morisquos de se retirar et sortir fore lodit present pays, fentz certan brief termy quy per Vostre Se gnorie sera advisat, a pene d'estar punitz den feuet en cass y sien trouvats passat lodit termy, ab inhibitions a toutes et chacuns los habitans dequet de los lodgar ny recever, et expres commande. ment aus juratz de las villes et locus de los casser fore locit pays estant prumerament punitz. » (lahier des états de Béarn, vol. m. (1606 à 1621), an. 1611. (Archives du département des Basses-Pyrénées.)

C'est peut-être ce grand nombre de Morisques en Béarn qui faisait dire au duc de la Force, écrivant à sa femme le 36 novembre 1610 : « Je no puis croire, si les Morisques sont allés jusques à Marseille, qu'ils soient revenus en Béarn. » Mém. de la Force, vol. 11, pag. 311. leurs familles '. Quant aux autres Morisques que rien ne recommandait à l'intérêt des magistrats municipaux, ceuxci ne cessèrent pendant deux ans de prendre des mesures pour en délivrer le pays 3.

¹ « 23 décembre 1611. - Sur la remonstrance du sieur de Sossionde qu'il y avoit un Morisque très-expert en l'estat de mareschal, et qu'il falleit tascher de l'avoir en ville, fut délibéré que ledit Morisque seroit appelé our venir résider en ville avec sa samifie, sans plus. » Reg. des délib. de la jur. de Bayonno de 1610 à 1613.

2 « 29 aoust 1611. — Ordre du conseil et premier echevin et premier jurat chargés de expulser de la ville tous fainéants et reffugiés, et nommément les Morisques qui y viennent aborder en grand nombre, et sortir les immondices que ces gens pourront apporter. — Délibération prise à car de grandes maladies dont plusieurs personnes sont mortes et qui pourroie croître de jour en jour.

« 3 octobre 1611. — Confirmation de la délibération précédente, et défense aux sieurs de Foix et de Lanne, qui fesoient travailler des Morisques en leurs héritaiges, de conserver ces Morisques, à peine de cent livres,

« 14 octobre 1611. — Itératif commandement à de Foix, de Laune et

Curulchette, de renvoyer leurs Morisques. Il sera fait commundement aux Morisques de vuider la ville et la jurisdiction dans trois jours, sous pelmode la vie, et désense aux habitans d'en retirer aucuns, ains de renvoyer ceux qu'ils ont.

« 23 mai 1612. — Le sieur d'Etchegaray remonstra que contre les in hibitions cy-devant faictes, publiées et affichées aux portes, les Mori entrent en la ville en grande abondance, mesmement en temps extré ment chaud, accablés de pouvreté et misère, et à ceste occasion il e crandre qu'ils n'esgendrent quelque infection en la ville.... fut orde que les inhibitions seront de rechef publiées et affichées, et fut fait com mandement à tous les soldats du guet de chasser les Morisques hors la vile.

- Deux echevins et deux jurats commis pour faire « 25 jain 1612, vuider les Morisques de la ville, et condampner les cappitaines des partes aux amandes portées par l'ordre publié qu'its ne terrant (laisseront) entrer les Morisques.

a 18 janvier 1618. — Déliheré que les Portugais (les Julh) et Mariaques paieront le droit de billette pour les bledz qu'ils tireront de cons ville et feront transporter vers Labourd ou ailleurs.

Sur la remonstrance du sieur de Lalande, « 6 mai 1613. uembere que les Merisques vuiderent hors de Saint-Esprit (faubourg de Bayonne) et Saint-Ellenne (banlieur de Saint-Esprit), et en sera publié endre tant és ditz lieux qu'en la ville.

« 10 juin 1613. — Ordre aux Morteques de vuider Saint-Ettenne, Saint-Esprit et Bayonne.

« 5 juillet 1618. — Behevin et jurgt commis pour princ M. de Sanne.

8 juillet 1019. — Rebette et jurgt commis pour prier M. de S de interdire et dellendre l'entrée des Morieques en passage et gran

Aux portes de Bayonne, à Biarrits, deux familles de cette nation, sans aucun doute chrétiennes toutes deux. les familles Dalbarade et Silhouette (ou Sorhouette). avaient établi pour cuire la poterie et la faïence grossière qu'elles fabriquaient, sept fours ', dont trois étaient encore en activité en 1806 ou 1808; ils étaient tenus par les Dalbarade. Enfin, dans la même commune il y avait une métairie, dépendante de la maison de l'Espérance, qui pertait le nom de Mouriscou, de Mouriscot, ou de Mourisqui, car on trouve ce nom écrit de ces trois manières dans un des registres conservés à la mairie 2.

pour éviter qu'ils ne nous rapportent de la maliadie causant leur ponvreté et ruine.

« 2 septembre 1613. — Déliberé publication à Saint-Reprit, faint-Etienne et Bayonne, par laquelle sera enjoint à tous les Morisques de vuider les lieux par tout le jour et de n'y retourner plus, et sera escript sur jurats des paroisses circonvoisines de ladite ville de chasser hors icelles lesditz Morieques. »

Reg. des délib. de la jur. de Bayonne de 1610 à 1613.

On lit dans un livre de comptes de la commune, à l'appoie 1629: r Plus, reçu des Mourisques pour la terre de laquelle ils se serve est pour \$~16°.: fore la baisselle. . . .

- Plus loin, on trouve les articles suivanne.

 « Plus, receu des Mourisques quy font de la vaisselle de terre, pant la la vais terre de laquelle ilz se servent, en deux diverses fois. . (Ån. 1683.)
 - « Plus, receu des Mourisques quy font de la vaisselle de terre. 18 (An. 1698.)

 « Plus, receu du Mourisque de Petriquo pour sa moietié (de mayade,
- ou droit de vin) le septiesme novembre, la somme de (An. 1639.)
 - « Plus, reccu des Mourisques de Petrico.18^{*} (An. 1631.)
- « Plus, avons receu de la Morisque de Papaillime, le vingt troi 16.
- (An, 1494.) rits pour laire l'ac-2 « Primo, quand mons! Duvergier est venu à Biagritz pour fi cord de la police, par trois fois avecq deux hommes et chevauls, et une fois que nous estions l'abbé, juratz et merin (esp. merine, juge royal), paié à Moriscou dix livres, comprins deux livres solz que les sundits juratz en laissé devoir lersque Laurens de Challa avoit refugé in compps. Paié 10". »
 - « Plus pais à la chambriere de Mouriscou pour poster le present (du

Pendant le cours de l'année 1611, c'est-à-dire dans le même temps que les états de Béarn s'alarmaient du grand nombre de Morisques disséminés par le pays, il s'en était également répandu dans la suienne, et l'administration municipale de Bordeaux faisait publier la proclamation suivante:

- De par messieurs les maire et juratz, gouverneurs de Bourdeaux.
- · Est enjoinct à tous Mouresques n'avant obtenu permission du roy on de messieurs les commissaires deputés par Sa Majesté, de demeurer et s'abituer en son royaume et païs de son obeissance, et qui n'ont faict profession de la religion catholique, apostolique, romaine, par-devant monsieur le cardinal de Sourdis, archevesque de Bourdeaux, ou autres seigneurs archevesques ou evesques subjects de Sa Vlajesté, de vuider la presente ville, banlieue et jurisdiction d'icelle dans [quinzaine 1] ung mois 1. -

Quelque expresse que fût cette injonction, elle n'eut pas

- sols. Parçu. (An. 4620.)
- « Plus, à la done de la maison de Mouréseau pour un soupper qu'elle auroit donné à une garde de monsieur le mareschal, payé, (Am. 1660, folio 6 ro.)
- « Plus, payé à la donne de Mourisqué pour la despance d'ung gentilhomme anglois et sa famille quy nous anoncet estre recomandés. 1 (Ibidem, folio 14 verso.)
- « Plus, le premier jour d'apvril le jurat et de Mimiague deputté pour aller à l'staritz parler M. le lieutenant, aux fints de faire faire transporter le 8r de Pouliot de Saint-Jean-de-Luz à Biarritz pour fere le plan de la situation du mora (tourbière) proche de Mourizoot, et pour les journées et despances desdiciz jurat et depputé par ce. 6° 8°, » (An. 1043, felle 33 reste.)
- ¹ Ce mot a été returé dans l'original.

 ² Registres de la jurque de Bordonux, vol. s'étendant du 5 janvjer au St juillet 1611, felle 323 reele.

tout l'effet qu'on en tiendait, comme le prouve la pièce qui suit :

« Ledict jour lundy, fut representé par ledict sieur de Cruzeau comme il avoit cu advis qu'il y avoit certains Morisques lotgés près la porte S.-Julian, au lotgis de madame d'Escouasse; lesquels scandaleusement faisoient profession de la secte de Mahumet, dogmatisoient et faisoient les ceremonies de la religion turquoyse, mangeoient de la chair le vendredy et le samedy, à quoy il faloit pourvoir et ne tollerer telz abus. Et sur ce fut enjoinct au chevalier du guet se transporter en ladicte maison, et mener ceans ceux qu'on luy sauroit indiquer d'estre Morisques : ce qu'il auroit faict incontinant; et en auroit admené trois: sçavoir est ung nommé Amado Bencassen natif de Marroc, autre nommé Jacques Fernandes natif de Civile en Espaigne, et le tiers Harné Garsia est de Luques en Espaigne, qui ont esté ouys separement sur le faict de leur croiance et subject de leur de meure. Et ledict Amado a dict que veritablement il estoit mahumetan, et avoit passeport du roy pour poursuivre en ceste ville la volerie et piraterie faicte à certains Morisques; et que les autres deux susnommés estoient de ceux qui avoient esté volé, qui avoient leurs femmes au royaume de Marroc. Lesquelz ouys ont declaré qu'ils estoient chrestiens catholiques, apostoliques, romains, qu'ils estoient icy pour ledict procès, et sont tous prestz de fere profession de leur foy, se besoing est et si messeigneurs le tronvoient hon. Et sur ce fut inhibé et defendu audit Amado de faire profession aucune dudit mahumetisme et de manger chair les jours prohibés, à peyne de la vie. Et luy fut enjoinct de se pourvoir d'un lotgis à part et separé, pour y vivre en faisant simplement ses affaires sans scandale. Et quant ausdits Garsia et Fernandès, leur fut enjoinct de se pourvoir dans 3 jours par-devant monsieur l'archevesque, pour fere

profession de la relligion catholique, apostolique et romaine; et à tous autres Morisques residans en icelle, de porter dans mesme delay le certificat de leur profession, à peyne d'estre expellés et chassés de ladicte ville, suyvant les proclamats precedens, lesquels... seront renovellés!...

Ce document nous donne une preuve de plus des vols dont les infortunés Morisques avaient été les victimes, et un autre exemple des réclamations légales auxquelles ces vols avaient donné lieu. Nous ignorons comment elles furent accueillies; tout ce que nous savons, c'est qu'un an après, la fusion que les pouvoirs spirituel et temporel s efforçaient d'opérer n'était pas encore accomplie, et que Bordeaux renfermait dans son sein des Morisques, que la police municipale contraignait par huissier à ouïr les prédications de l'archevêque, et à choisir entre l'abjuration ou un nouvel exil 3.

L'éloquence du cardinal de Sourdis ne produisit pas, à ce qu'il paraît, tous les fruits qu'il en attendait; car l'année suivante, les jurats de Bordeaux faisaient proclamer que tous les Morisques d'Aragon qui n'avaient pas fait profession de foi, eussent à vider la ville, faubourgs et banlieue, sous trois jours ³. Il faut croire que cette menace fit son effet,

Reg. de la jur. de Bord., vol. de 1612-1613, folio 59 recto et verso, 2 « Le mesme jour a esté representé par monsieur de Guerin, jurat, que monsieur le cardinal de Sourdis, archevesque de Bourdeaux, desire faire faire demain xxixº de ce mois, après midy, quelque exortacion en l'esglize des Augustins, des Morisques qui sont en ceste ville, et qu'il seroict à propos d'enquerir par mesme moyen s'il y en a qui ne soient pas crestiens et qui n'ayent pas faict profetion de foy, affin de les chasser, suivant la vollonté du roy. A esté ordonné que tous lesdits Morisques seront assignés par Dupont et Barrière, sergens ordinaires, pour se trouver en ladicte esglize des Augustins, à peyne de mit livres et de punition corporelle, et au surplus commissaires deputés, messe de Cruseau et Desalanot, juratz, pour se trouver en ladicte esglize des Augustins et fore procés-verbat de ce qu'il appartiendra. » Reg. de la jur. de Bord., du miercredi 28 août 1613; volume de 1613-1614, folio 5 verso.

Ledict jour fet faict une procèmat enjoignant à tous les Mistisques

car c'est la dernière fois que, dans les actes de la jurade de Bordeaux, il est question des Morisques.

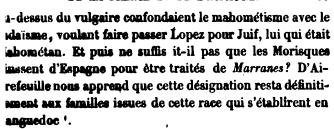
Ces étrangers n'étaient pas seuls: une grande multitude de Juifs s'était jointe à eux', et, comme on a pu le voir plus haut, ces premiers étaient connus à Bordeaux sous le nom de Marrans. Enveloppés dans la proscription dont les Morisques étaient l'objet, ils n'avaient point, comme eux, la perspective d'un sort meilleur sur la terre d'Afrique: aussi durent-ils songer à rester en France, et, pour cela, se conformer aux ordres du roi, c'est-à-dire faire profession, en apparence du moins, de la religion catholique, et chercher dans la partie du territoire qui leur était assignée, une retraite isolée, telle que les montagnes de l'Auvergne pouvaient la leur offrir.

D'ailleurs, en supposant même que les Juis espagnols, retenus dans les villes par la nature des occupations auxquelles ils se livraient de prédilection, y soient restés, au lieu de suivre leurs compagnons d'exil au-delà des rivières de Garonne et de Dordogne, qui leur étaient assignées comme bornes qu'ils ne devaient pas franchir, les paysans n'en auraient probablement pas moins donné aux Morisques le nom par lequel on désignait en général les Juis convertis. Trois anecdotes rapportées par Tallemant des Réaux ² prouvent qu'à l'aris même des gens d'un rang

d'Aragon qui n'ont faict profession de foy, de vuider la ville, faux-hourgz et banlieue, dans trois jours, à peyne de confiscation de corps etde biens. a Reg. de la jur. de Bord., du samedi 12 juillet 1614; vol. de 1612-1614, folio 147 recto.

[&]quot;« Et pour les ramener à notre siècle, ils (les Juifs) se meslement avec les Morisques, qui ont esté n'aguieres chassez d'Espagne. Car veritablement nous en avons veu une infinité en la ville de Bourdenux, et à Bayonne, qui vivent quasi en mesme façon, et usent et hayent mesmes viandes, encore que la pauvreté leur ait fait relascher beaucoup de leurs ceremonies et religion. » L'Incredulité et mescreance du sortilege, traitéé huitiesme, pag. 470.

¹ Historiettes, tom. III, pag. 28, 29.



Un autre mieux renseigné q nous dira quelle fut la vie seux qui reçurent ce non en Auvergne; nous nous ornerons à faire observer qu'avec lui la mauvaise réputaon qu'avaient les Juiss sous le rapport sanitaire ;, dut attacher à eux, et nous ajo mes que le mot marron, a'il s'applique aux nègres fue tiss ou à ceux qui exercent ne industrie illicite, n'a pas d'autre origine que le nom es malheureux Marranes, qui vivaient dans des lieux artés et qui s'entouraient de mystère pour se livrer à ars pratiques religieuses, beaucoup plus judaïques que irétiennes.

Telle est l'explication que nous croyons pouvoir donner 1 nom et de l'existence des Marrons ou Marrans de Auvergne, si tant est qu'il y ait ou qu'il y ait eu dans : pays des individus ainsi nommés. Nous faisons nos ré-

j. 132.

^{*} a L'Or et l'Argent qu'ils avoient soigneusement caché, malgré les fenses du Roi d'Espagne, leur ouvrit un Passage dans nos Provinces; et Pitié naturelle qu'on y a pour les Etrangers, jointe à leur Bonne-Mine, à la Qualité de plusieurs, en fit recevoir un bon-nombre dans nos Villes, ils excreérent, les uns le Négoce, les autres la Medècine et plusieurs donnérent à la Culture des Terres, à quoi ils étoient très-habites. On les pella d'abord Morisques ou Grenadins; et depuis, le Nom de Marran esté aux l'amilles qui en sont venues. » Hist. de la ville de Montpellier, . XVII. pag. 367.

^{2.«} Aussi est-ce ceste puanteur (des Juifs) et leur ordure, dans laquelle sant tous les jours plongez en leurs maisons, comme un pourceau dans 8 augs, qui les rend subjets aux squinances, aux escrouelles, au flux de 1g. et autres maladies puantes, qui font qu'ils baissent tousjours la teste bas. » L'incredulité et mescreance du sortilege, traicié haictiseme,

:

serves à cet égard, parce que, nous le répétons, nous ne connaissons pas d'autres auteurs qui en aient parlé que Dralet et Laboulinière dont les ouvrages ont paru de nos jours, et qu'au moyen âge il y avait dans les Alpes une population dont les individus étaient appelés Marrones, Marones, Marruci, et sur laquelle du Cange et Ménage out rassemblé tous les renseignements connus '. Ce dernier nous apprend également que de son temps, c'est-à-dire au xviie siècle, il y avait encore dans le Languedoe plusieurs familles issues de Juifs, et qu'on soupconnuit de judaiser. On les nommait aussi Marranes, comme les Jumilies de race morisque. Scaliger, dans le second Scaligerana, dit qu'il fat régalé à Montpellier par un avocat appellé Saporta, lequel était Marrane.

a Vita sancti Odonis Cluniacensis Abbatis: Dum patriam reverteretur, inter Burdonum Alpes, etc. Secus locum autem illum habitat quoddam genus hominum, qui Marrones vocantur, et arbitror ex Marronea Aquilonari procincia illud nomen traxisse originem. lidea qui Marruci appellantur ab codem Odone in Vita S. Geraldi I. 2. cap. 17. Ipsi quidem Marruci, rigentes videlicet Alpium incola, nikil questuosius astimabant, quam ut supellectilem Geraldi per juga montis Jovina transveherent. Chron. S. Trudonis lib. 12. ubi de Monte Jovis, in Alpibus: Et post aliquot dies pramonstrata eis à praducibus Marones enim appellantur viarum pramonstratores, etc. [line Maronnier etiam dictus qui navibus in portum introducendis praest. Le Roman d'Athis MS.]

Li Maronnier furent bon maestre, Car du port sarvient tout l'estre.

« Sie vero appellatæ circa Alpium Juga Saracenicæ gentis reliquiæ quædam , » etc. Gloss. ad Script. med. et inf. Lat., 1. 1v. col. 362.

A ces passages Ménage joint un extrait du Diario du cardinal Bentivoglio, qu'on peut lire dans son Diet étym., édit, de Jault, tom. 11, pag. 156, col. 2; mais, comme du Cance, il omet de citer la Pantagraeline Prognostication, ou Rabelais s'expaime en ces termes, au chapitre vnt, qui traite des quatre saisons de l'année, et premierement du printemps: « Les Gryphons et Marrons des montaignes de Savoye, Danlphiné, et Hyperborées, qui ont neiges sempiternelles, seront frustrez de ceste saison, et n'en auront point, » etc.

2 « Monsieur Saporta, son Pere on son Ancestre estoit Juif et ne mangeoit point de porc, comme j'entends que ne fait cettuy-cy. Le Pere me Dans les Pyrénées, le souvenir des Maures s'est conservé jusqu'à nos jours; mais il est assez difficile de déterminer s'il s'agit des conquérants de l'Espagne, des envahisseurg, de la France au viir siècle, ou des exilés du xvii. A s'en rapporter à Barère de Vieuzac, né et mort à Tarbes, « les Maures et les Sarrasins qui après leur défaite en Erance, se réfugièrent dans les Pyrénées, allèrent du côté de Hèches et d'Esparros, où ils furent appelés par l'idiome du pays, Mourets. « Il est fàcheux que Barère n'en disc pas davantage, surtout qu'il omette d'indiquer son autorité. Si, comme il y a lieu de le croire, ce n'est que la tradition de pays, nous sommes, moins que tout autre, porté à lui accounder de la confiance, et nous ne répondrions point que les Mourets ne fussent pas des Morisques aragonais restés dans les Hautes-Pyrénées.

Dans les Basses, il y a une autre appellation, un autre souvenir qui se rapporte au peuple arabe civilisé, ami des arts et de la science : c'est le nom de Mairiae. Le peuple basque étant guerrier et pasteur, s'adonna peu, au moins pendant le moyen âge, aux arts industriels, pour lesquels il n'avait aucune estime : aussi était-il obligé d'employer des Cagots, dont ils étaient devenus l'apanage, et d'appeler des ouvriers étrangers pour bâtir ses monuments, ses châteaux forts, etc. Nous serions fort embarrassé de dire d'où venaient ces ouvriers, dans quelle proportion se

traita à Montpellier fort bien, il me souvient que les viandes estoient fardées, il y avost plus de chair que de poisson, encare que ce fot en Caresme et en pays de bon poisson. Il est Marrane, ceux de Thobase sont lous Marranes Juds pite qu'Espagnols, les meschantes Gens; il y a de bonnes Gens et de la Religion à Lucque et à Vicence, o Scaligariana afec arcorptu as ore Josephi Scaligari. Per FF. PP. Lugdusi Batavorum, es officina Cornelli Driehuysen, cfr les tavans du-8; pag. 306.

Voyage pitt, et descr. dans les Hautes-Pyrésèes... traduit de l'anglais, pag. 103, en note.

trouvaient ceux qui étaient maures!, et si ces derniers étaient plus habiles que les autres; mais dans les souvenirs du peuple de la Basse-Navarre, encore aujourd'hui, ces monuments anciens, ces châteaux forts (gasteliae), sont l'ouvrage des Mairiae, c'est-à-dire des ouvriers maures.

Non loin de là, à Oloron, il y a une fontaine située dans la partie la plus ancienne de la ville, qui n'est connue que sous le nom de la Houn deous Mourous, c'est-à-dire la Fontaine des Maures; il y a également près de cette ville une commune qui porte celui de Moumour (mons Mauri), dans laquelle il se trouve une tour en ruines, appelée, je crois, la Tour des Maures; mais il faut bien se garder de conclure que les auteurs de ces désignations, sans doute fort anciennes, aient eu en vue le peuple que nous appelons ainsi. Es ont pu avoir songé aux Romains, qui, en leur qualité de païens, ont été fréquemment, dans le moyen age, confendus avec les infidèles auxquels la chrétienté livrait des combats, surtout avec les Arabes, que, dans son ignorance, le peuple considérait comme livrés au paganisme. Ce sait, dont nous avons tenté la démonstration ailleurs², peut fournir un argument qui n'est pas sans valeur, aux personnes disposées à voir dans la tradition du Pays Basque, un souvenir altéré de la domination romaine.

Il paraîtrait que les établissements maures ou sarrasins les plus rapprochés du Pays Basque français, se trouvaient à Tudela et dans la marindad de ce nom, dernier pays dont les rois de Navarre achevérent la conquête en 1114. Voyez le Diccion, de Antigüed, del Reino de Navarra, tom. II, pag. 428-434.

tom. 11, pag. 438-434.

Noyez les Actes de l'Académie de Bordeaux, 4° année, 1° trimesirs, pag. 110-114. Le nom d'une localité située à l'extrémité opposée de la France, fournit une nouvelle preuve de cette confusion : « Non lois du faubourg de la ville de Commercy, dit M. Lerouge, du côté de l'enest, à l'endroit appelé Creux-Mourot ou Moureau, se trouve l'entrée d'une terrain que l'on dit avoir été construit par les Romains. Il passe sans la Meuse, et a près d'une lieue de longueur. » Voyez Notice sur quelques u-sages pratiqués dans la cé-devant Lorraine, et particulièrement dans la ville de Commercy, etc. (Mém. de l'Académie celtique, tem. 17, pag. 1864)



CHAPITRE IX.

Oiseliers du duché de Bouillon; Hautponnais et Lyzelards; Habitanis de Courtisols et des Riceys; Cacous de Paray; Juis du Gévaudan; Colonie sarrazine des bords de la Saône; Peuplade des bords de la Loire; Thiérachiens; Calois du Poitou.

Les castes réprouvées dont nous avons essayé, dans les chapitres précédents, de retracer l'histoire et de déterminer l'origine, ne sont pas les scules qui existent ou qui aient existé dans notre pays; il en est d'autres dont nous avons remis jusqu'à préscut à parler, espérant toujours des documents qui ne nous sont point arrivés. Nous sommes donc obligés de répéter ce qui en a été dit. Commençons par les Oiseliers du duché de Bouillon, qui ne nous sont connus que par le travail de M. Grégoire, dont nous emprunte-rous les paroles.

 Il y avait anciennement dans le duché de Bouillon une forme appelée la ferme des Oiseliers, en patois du paya des Ogelies. Elle consistait en servitudes personnelles et en foncières, nommées rendages par la coutume de Liège. L'i-

gnorance a débité des fables sur la dénomination des Oiseliers. Le vulgaire croyait que c'étaient des Juifs descendants de ceux qui avaient demandé la mort de Jésus-Christ, et qui avaient été traînés comme captifs à Bouillon par les princes croisés. Or il est connu que Godefroy devenu roi de Jérusalem, ni ses frères ne repassèrent jamais en Europe : ainsi ils n'y ont pas amené d'esclaves juifs. Pourquoi, d'ailleurs, en auraient-ils placé dans le duché qui leur était devenu étranger? En 1096, Godefroy l'avait vendu ou mis en gage aux évêques de Liége, qui l'ont possédé pendant plus de 500 ans. Il fant donc chercher une autre origine aux Oiseliers.

- « Elle est indiquée dans les chartres de Bouillon, dont on fit un recueil authentique en 1574 par ordre de Guillaume d'Oyemburge de Duras, gouverneur de ce duché; et voici ce qu'on y lit, chapitre 2: « Item se prend au profit de sa
- » grace (l'évêque de Liége), si que duc de Bouillon, un
- » droit appellé la ferme des Oiscliers, laquelle se prend de
- » plusieurs personnes éloignées en la duché deçà et delà
- » l'eau, en reconnoissance que icelles sont en la sémonce
- » du gouverneur capitaine de la duché de Bouillon et
- » château fort, sujets et tenus de nettover ledit château de
- » Bouillon et ses chambres secretes, une amende perpe-
- » tuelle pour avoir, selon qu'on tient d'ancienneté, occupé
- « le château fort de Bouillon et être rebelles contre leur
- » prince et duc de Bouillon. »
- « Les Oiseliers n'étoient donc pas des Juifs, mais des hommes qui s'étant insurgés et emparés du château. l'avoient ensuite remis au comte de Bar, ainsi qu'il est rapporté dans l'histoire de Liége par Fisen. Voici ses termes: « Rainaldus Barri comes, cœca ductus cupiditate,
- Bullonio inhiabat, avitæ hæreditatis portioni, ut inquia-
- » bat; apertum martem ridebat ingenium loci; ad artes

- · ergo se convertit, et quo nullam ferro sperabat viam,
- » auro fecit. Arcis custodibus pecunia corruptis, per noctis
- tenebras delapso fune attractus, in summam arcem evasit
- anno 1134 '. -
- Le père Bouillé, autre historien de Liége, rapporte ce fait
 à peu près de la même façon : « Raynal ou Renaud, comte
- de Bar, qui s'impatientoit depuis long tems de s'emparer
- · du château de Bouillon (qui étoit, selon son dire, un ap-
- panage de ses ancètres), ne manqua pas de profiter de la
- foiblesse de l'évêque et joua si sûrement son rôle à force
- · d'argent, qu'il corrompit les gardes qui le reçurent la nuit
- » dans la place lui et sa suite en 1134 2. »
- Les Liégeois reprirent en 1141 le château de Bouillon, dont ils furent dépossédés en 1676 par Louis XIV, qui le remit deux ans après aux princes de la maison d'Auvergne.
- Il existoit un registre où les noms des familles d'Oiseliers se tronvoient inscrits, avec les redevances et les servitudes auxquelles ils étoient soumis. La servitude consistoit à porter au château le bois nécessaire pour chauffer ceux qui l'habitoient, et à nétoyer toutes les immondices.
- Tant que les évêques de Liége possédèrent le duché de Bouillon, ils exigèrent rigoureusement ces redevances et ces servitudes. Elles tombérent en désuètude sons les princes d'Auvergne, devenus propriétaires en 1676, qui ne demandèrent rien des Oiseliers; mais le livreoù leurs noms étoient inscrits subsistoit, et l'on pouvoit toujours connoître les familles d'Oiseliers; elles étoient si méprisées que per sonne ne vouloit s'allier avec elles. Ce fut pour les affranchir de cet opprobre que Bodson, procureur général de la

J. V. Bartholomei Fisen e Societate Jesu historiarum ecclesiu Leodiensis parten dum. Ful. Leodii 1096. 1 part. l. 10, c. 3, p. 251. a
 J. W. Histoire do la villa et du paya de Liégu, par le P. Th. Bouillé, religieux carme. 2 voj. in-foj. Liege, 1775; l. 1, p. 153.

cour souveraine, puis gouverneur du duché vers l'an 1740, supprima le registre sur lequel leurs noms étoient inscrits. Depuis cette époque ces familles ne sont plus counties. Le nom d'Oiseliers même cessera bientôt de l'être, excepté par les érudits qui fouillent les archives '. »

Il n'est pas besoin d'y avoir recours pour se mettre au fait de l'existence, des usages et du langage d'une autre population dont il faut dire quelques mots ici, quoiqu'il ne paraisse pas qu'elle ait jamais été persécutée ou mise en dehors du droit commun. Nous voulons parler des habitants de deux faubourgs de Saint-Omer, le Haut-Pont et Lyzel, sur lesquels on a tant écrit 2. Comme on le sait, les Hautponnais et les Lyzelars forment une peuplade absolument distincte de ses voisins, et qui s'est conservée depuis son établissement sans mélange d'aucune autre race. Une tradition fait remonter cet établissement jusqu'en l'an 449, ou environ, de l'ère chrétienne, époque de la première invasion des Saxons en Angleterre; tandis qu'un autre récit du même gerre rapporte leur origine à une horde de Sarrasins qui aurait porté le ravage jusque dans l'Artois. Peu satisfaits de ces deux explications, les divers auteurs qui se sont occupés des Flamands du Haut-Pont et de Lyzel, en out imaginé d'autres. Les uns, comme M. Eudes, les font descendre des Saxons disséminés par Charlemagne dans l'Artois; d'autres, comme Legrand de Castelle, prétendent qu'ils sont issus des anciens Morins; le général Vallongue

^{4 «} Cet article est rédigé d'après les renseignemens que J'ai reças de M. Aubri, curé de Bellevaux. Ce pasteur respectable unit aux vertus de son état des talens distingués et une vaste érudition. »
2 Voyez, entre autres ouvrages, la notice communiquée par M. le baron

² Yoyez, entre autres ouvrages, la notice communiquée par M. le baron Siméon, préfet du département du Pas-de Calais, à la Société des Antiquaires de France et publiée dans le tom. III de ses Mémoires, pag. 387-363; et l'Histoire des Flamands du Haut-Pont et de Epist, itc., par H. Piers, Baint-Omer, imprimerie de Lemaire, 1838, in-8, 142. 3-108.

croit que c'est une colonie de Flamands qui vinrent se réfugier dans les murs de Saint-Omer pour échapper à la fureug des Normands; enfin M. Lesbroussart voit dans la peuplade en question les descendants de soldats allemands que Baudouin V, comte de Flandres, aurait réformés après avoir fait la paix avec l'empereur Henri III. Ces étrangers, pour ne pas exposer leurs femmes et leurs enfants aux fatigues d'un long retour, auraient demandé à dessécher les marais qui s'étendaient encore, dans le x1º siècle, depuis l'Océan jusqu'à l'enceinte de la ville de Saint-Omer. Quoi qu'il en soit, la situation topographique du faubourg de Lysel et la disposition particulière des maisons expliquent comment les habitants n'ont jamais été troublés dans leur possession; et, jointes à la différence de langage et d'habitades, elles expliquent encore pourquoi ils ne se sont pas mélés à d'autres races.

- Co langage, dit M. Siméon', diffère asses pour la pred menciation, de celui qu'on désigne par les noms de bas-allés mend, hollandais, ou flamand, pour que les Flamands de Lisel et les Flamands proprement dits ne puissent s'entendre facilement qu'après avair passé quelque temps ensemble. On voit par là qu'il est au flamand ce que le patois des paysans de nos provinces est au français. On y rencontra aussi beausoup de mots allemends et un petit nombre de mots anglais, quelques-uns sans aucune différence de prononciation. On laisse à décider lequel de ces langages as rapproche le plus du saxon, leur source commune '.-

Nous prendrons également ce parti pour ce qui touche l'origine des Hautponnais et des Lyzelards, qui, nous le

¹ Mém. de la Sac. roy. des Ant. de France, tem. m., pag. 25ft. Vayer, pag. 364-366, une chanson flamende qui contient la description des accupations des jacrimers des faulmangs du Hant-Pont et de Legal; elle su compens de neuf couplets, chacon de nonf une.

répétons, ne paraissent pas avoir jamais été en batte aux persécutions de leurs voisins ou aux rigueurs d'une législation spéciale; mais si les deux faubourgs vécurent en paix avec la cité, ils furent plus d'une fois en rivalité l'un contre l'autre. Une querelle sérieuse s'engagea même entre eax dans le xvº siècle, puisqu'on voit le magistrat de Saint-Omer rendre le 3 septembre 1423, une ordonnance portant défense aux Hautponnais d'appeler ceux de Lyzel Lyzelarts, ct à ceux-ci de désigner les autres par le nom d'Hobrighenarts, « sur peine griève '. »

Il nous faut maintenant rentrer assez avant dans l'intérieur de la France pour retrouver une autre peuplade étrangère, que les malheurs de la guerre ou d'autres circonstauces encore inconnues ont amenée sur notre territoire. A quinze kilomètres de Châlons-sur-Marne, au canton de Marson, il existe un village nommé Courtisols, dont les habitants ont conservé un dialecte et des usages particuliers. Déjà avant 1776, le savant Grosley s'était préoccupé de cette étrange population, et dans une lettre en date du mois de décembre de cette année, il avait demandé à l'académie de Champagne, récemment établie à Châlons, des renseignements sur ce village. Comme la lettre ne paraissait pas avoir obtenu de succès, la Société des Antiquaires de France, auquel feu M. Auguis l'avait présentée en 1819, provoque de nouveau les recherches sur ce point, et en publia le résultat dans les tomes v et vi de ses Mémoires 2. Malheuren-

¹ Hist. des Flam. du Haut-Pont et de Lyzel, pag. 68, 69.

¹ Hist. des Flam. du Haut-Pont et de Lyzet, pag. 88, 88.

² Le tom. v renferme: 1º la lettre de Grosley (pag. 328-332); 2º m extrait d'un mémoire sur Courtisols par M. Hubert, et d'un rappert de M. Cacquot sur ce mémoire (pag. 332-347); 3º la parabole de l'enfan prodigue dans l'idiome de Courtisols (pag. 347-351); 4º une lettre di président de la Société d'histoire de Zurich (pag. 351-352); 5º un extraid une note de M. Bridel (pag. 353-357); 6º un extraid une note de M. Bridel (pag. 353-357); 6º un extrait de conjecture transmises par M. d'Herbès sur l'étymologie du met Courtisole, et su l'explication de quelques terman du malois courtisles (pag. 247-344). Den l'explication de quelques termes du patois courtisiem (pag. 857-964). D

sement ce résultat est bien peu de chose, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'académie de Châlons At preuve d'esprit en laissant la lettre de Grosley sans réponse. Quoi qu'il en soit, la plupart de ceux qui sont allés à la découverte de l'origine de Courtisols, se sont attachés à justifier la tradition du pays, tradition immémoriale et constante qui nous apprend que ce village a été formé par une colonie suisse, à laquelle le terrain fut cédé en paiement de certaines créances dont par là le trésor de l'état fut déchargé. La même chose, ou à peu près, s'est dite également d'une commune voisine de Troye en Champagne et peu éloignée de Châlons, des Riceys, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bar-sur-Seine, dont les habitants seraient aussi une peuplade de Suisses; mais ici, comme pour Courtisels, la tradition est l'unique garant de ce fait, et nous savons com bien peu de confiance mérite en général cette source d'information.

Encore plus au centre de la France, dans le Charolais, il y a une petite ville appelée Paray-le-Monial', dont les habitants ont reçule surnom de Cacous. Quel fait, quelle imputation a donné lieu à cette dénomination? C'est ce que nous ne saurions dire. La seule chose que nous ayons à ajouter, c'est que les Cacous de Paray se disent descendants des Polacres. Un plus habile ou un plus heureux que nous trouvera le sens

le tome vt, on trouve une continuation des recherches sur Courtisols, qui s'étend de la pag. 219 à la pag. 223.

¹ Paray est maintenant un chef-lien de canton de l'arrondissement de Charoltes, département de Saône-et-Loire. M. le Roux de Lincy en a fait un baineau de l'arrondissement d'Agen, dans le département de Lot-ci-Gatonne. Voyez le Livre des Procestes français. A Paris, chez Paulin, 1842, deux vol. post 8; tom. 1°7, pag. 244.

^{1842,} deux vol. post 8; tom. 1°, pag. 244.

Je remacque avec peine que, dans un autre endroit du même volume, pag. cir. M. le Baux traduit le mat Baygorvi par criui de Baynéres-de-Bigurre, confondant ainsi deux localités bien distinctes et auses éloignées l'une de l'eutre.

exact de ces mots et le rapport de la tradition du pays aves l'histoire des invasions de notre patrie au moyen âge.

Nous devons cependant faire observer que ce nom de Polacres se retrouve dans le département de la Losère, des la partie de l'ouest de ce pays, aujourd'hui dépendante de l'arrondissement de Marvejols, et sur les confins du département de l'Aveyron (ancien Rouergue). Les dénominations de plusieurs lieux, les noms de certaines familles, ainsi qu'un grand nombre de tombeaux creusés dans le roc. presque tous tournés vers l'est, ont fait croire que estte contrée avait été habitée par des Juiss', et une ancienne tradition locale désigne le lieu où ces tombeaux sont en plus grand nombre, plateau appelé Tresmenesses, et situé à Masbousquet, hameau de la commune de Saint-Germain-du-Theil, comme étant le cimetière des Polacres. « On mit, dit M. Ignon, qu'on donne ce nom à des cavaliers polonais et à une sorte de bâtiment qui va à voiles et à rames et qui est en usage dans la Méditerranée, et c'est, dit-on, pour aveir été transportés et débarqués dans un port de la Méditerranée, sur les bâtimens de cette espèce, que les Juiss qui vinrent s'établir dans cette contrée reçurent le surnom de Polacres. Nous ne nous arrêterons pas à cette tradition, ni à celle que des vieillards de la contrée ont conservée sur une peuplade venue dans le pays, ayant un veau d'or qu'elle enfouit à l'occasion de quelque guerre. Quoique les Juiss aient anciennement adoré le veau d'or, et qu'on ait supposé, comme un reproche d'Idolatrie, que cette peuplade en avait un, nous ne nous servirons pas de cette opinion comme d'une preuve de l'existence de notre volonie. parce que cette dernière tradition populaire est presque

Voyez Notice sur l'ancienne axistence d'une extente juice fanc la Gévaudan... par J.-J. M. Ignon. (Mém. publice per la Société die Linfiqueires de France, tom. VIII, pug. 320-335.)

It tous les pays, et que partout où il y a des médiument, a a accrédité qu'il y avait des trésors cachés et notamment les veaux d'or!. De notre côté, nous n'essayerons pas l'asseoir une opinion sur des renseignements aussi vagues, ur des indices aussi peu certains que ceux qui ont donné ieu à M. Ignon de croire à l'ancienne existence d'une coloile juive dans le Gévaudan; nous demanderons seulement i la tradition populaire ne se rapporte pas plutôt aux sorisques chassés d'Espagne sous Philippe III; mais quel apport peut-il y avoir entre les Polacres de Saint-Germainin-Theil et ceux de Paray? c'est ce qu'il m'est impossible is dire.

Non loin de cette dernière localité, il y a des peuplades spandues sur les territoires de Sermoyer, d'Arbiguy, de Bost d'Ozan, communes du département de l'Ain, arrondissement de Bourg-en-Bresse, canton de Pont-de-Vaux. Une radition immémoriale et constante les fait descendre des mirasins qui inondèrent la France au huitième siècle et qui ment chassés par Charles-Martel; elle ajoute qu'une autre corde, qui ne traversa pas la Saône; forma aussi une colonia a lieu d'Uchizy, sur la rive occidentale. M. Thomas Riboush lans le mémoire duquel on peut lire ces détaits, ne balance as à voir dans les premiers des descendants des farresins;

Anot, sur l'anc. exist. d'une col. juive, pag. 228.

Recherches sur l'Origine, les Moure et fee Usages de quelques consumes du département de l'Ain, voirines de la Sajne. (Mimpione de Académie celtique, tom. v. A Paris, de l'imprimerie de L.-P. Dubray, b. ccc. x. în-8; p. 1-30.) Le mémoire de Th. Rhoud n'est estre base que le reproduction d'un poilt travail sur cotte matière, compané van 715 par un curé de Box, dent le manuscrit existe encore entre les mains un ami de M. Jules Baux, archiviste du département de l'Ain, consu plus manches de M. Jules Baux, archiviste du département de l'Ain, consu plus manide M. Jules Baux, archiviste du département de l'Ain, consu plus manide de la figure de l'approprie de l'obligeance de ce tevant qui meus devens le communication de ce macrit, qui renferme plusious particularités intéressents, emises per L'Riboud.

mais M. Reinaud s'élève contre ce sentiment et n'a pas de peine à prouver que jamais colonie de Sarrasins n'exist dans les lieux où l'on place celle-là '.

C'est donc à une autre origine ou à une cause différente qu'il faut attribuer la haine et le mépris qui poursuivaient les Chizerots et les Burins. « Cette haine, dit l'ancien curé de Boz, s'est perpétuée jusques à nos jours, tant les préventions des hommes et surtout des rustres sont tenaces d ont peine à se perdre malgré le laps de temps. Les villages voisins et ceux des environs affectent toujours de dire a parlant de ceux de Boz : Je vous fais excuse; je vous demande pardon; sauf votre respect, j'ai vendu, acheté, ou fait tells affaire avec un Burin. Ils ne trouvent pas même à se marier dans le pays avec ce qu'on appelle une fille de maison, c'est à dire à la fille d'un fermier, d'un laboureur, ou même d'un journalier à son aise. Ils sont toujours forcés de prendre des servantes dans les différents villages des environs. à moins qu'ils ne se marient entr'eux : ce qui arriveroit plus souvent s'ils ne craignoient les frais de dispense; de sorte que si les Burins ne sont pas proscrits comme les Juifs os ces malheureux Indiens en horreur aux autres castes, ils sont au moins isolés comme ces tristes restes de Vaudois, dont on voit encore quelques familles dans les environs de village de Boz. Cependant quelle différence entre ce Burin laborieux et riche, dont l'industrieuse activité féconde les terres et répand l'abondance, et ce voisin méprisant qui souvent reste dans l'inertie et la pauvreté!

Les Burins, continue leur curé, sont laboureurs, marchands de bœufs et bouchers depuis un temps immémorial... Il y a parmi les Burins de très-beaux hommes; la plapart ont les yeux noirs. L'air étrange et la physionomie sin-

¹ Invasions des Sarrasins en France, pag. 303, 303.



ulière qu'on leur trouve sont peut-être l'effet de la préantion Les Burines sont jolies, blanches, et ont de embonpoint; leurs yeux sont noirs, vifs, grands, mais un su ronds... leurs cheveux plus communément noirs en nâtains, etc.

- « Les Sermoyens, ainsi que les habitants de Boz et d'Unizy, sont haïs de leurs voisins; ils passent pour avares et séchants. Comme ils habitent un des plus riches cantons e la Bresse, qui a de plus une vue magnifique, on leur pplique le proverbe Bons patria, mala gens. Ils eurent autéois de grands débats, ainsi que ceux d'Arbigny, au sut des pâturages de la Saòne. Il y en eut quantité de tués e part et d'autre en différentes fois; on ne leur infligea ne des peines pécuniaires, qui, comme le remarque le aif curé, ne laissèrent pas de leur être très-sensibles.
- Si les Burins et les Sermoyens, ajoute-t-il, ne sont pas més de leurs voisins, ceux-là affectent en retour un méris marqué pour les autres Bressaus. Il y a peu de jours u'allant à Pont-de-Vaux, nous nous trouvames seuls dans barque avec un Burin. Après avoir jeté un coup-d'œil sur l'figure, son air et son habillement, et lui avoir marqué nelques égards, nous entrames en conversation. Il ne me isoit aucun bien des Bressaus, et paroissoit fort content des laconnois, avec lesquels il venoit de faire un marche. L'anis beau lui faire l'apologie des Bressaus : ce qui le mettoit e mauvaise humeur, comme s'il n'eût pas été Bressau. emblable en cela aux paysaus comtois qui disent toujours prennec et les François.

L'auteur du mémoire le termine par des détails sur l'état neien des communes dont il a étudié la population; « Quelnes efforts que l'on ait faits jusqu'ici, dit-il, pour commire avec certitude l'origine des habitans de Boz, canton de l'ont-de-Vaux, et d'Uchizy, canton de Tournus, on est réduit à des conjectures, on n'a pu établir rien de positif.

- Les documents écrits, s'il y en a, et on doit le croire, ent disparu, parce que, lors de l'échange du marquiset de Saluces contre la Bresse, le duc de Savoie sit enlever tous le titres existans dans les communes; car on ne retreuve pus dans celles du canton de Pont-de-Vaux des papiers antérieurs à cet échange, ni même des registres de l'état civil.
- « On sait cependant par la tradition que des définis de armées sarrasines donnèrent le nom de Bes qui signife bois, au lieu qu'ils occupèrent, qu'ils formèrent hieutét que commune, défrichèrent les bois dont ils firent des maiseus, et changèrent le sol en vertes prairies, qui, arrosées par la Saône, sont aujourd'hui très-productives. Ces nouveeux habitans, convertis au christianisme, dépendirent d'abord de la paroisse de Chevroux pour le spirituel, et y enterrèrent leurs morts.
- On est bien fondé à croire qu'on ne leur comoéda dans le principe ces vastes forêts que sous de fortes redevances et des charges très-onéreuses.
- « Cette commune de condition serve ne pouvoit contracter des mariages que dans son sein; si une fille vouloit se marier hors de la commune, elle devoit payer une licence, ou habiter dans la rue franche de Pont-de-Vaux pendant trois années consécutives. Cette licence étant fort chère, elles préféroient habiter Pont-de-Vaux pendant trois ans pour obtenir la liberté de se marier selon leurs désirs.
- « Anciennement ces habitans étaient obligés de venir lestre l'eau des fossés joignant la maison ducale sise à Pont-de-Vaux, pour empêcher les grenouilles de coasser, afin de ne point troubler le sommeil de monseigneur le duc.
- « Ils étoient tenus aussi de réparer tous les ans un tiers de la chaussée de l'écluse des moulins de Pont-de-Veux appartement au seigneur.

- Les filles et les femmes de Bozétoient tennes de fener les prés du seigneur existans sur la prairie de Pont-de-Vaux; elles y venoient toutes, vêtues très-proprement. Cette commune étoit en outre grêvée de toutes les charges et de toutes les misères attachées à la servitude, telles que main-morte, lods, etc., etc.
- « Les habitans d'Uchisy, échappés des armées comme ceux de Bos, se fixèrent d'abord dans les vastes forêts d'Arbigny qui bordoient la Saône; mais les débordemens et les ravages de cette rivière leur firent apercevoir qu'ils avoient choisi une résidence peu convenable. Quelques-uns se réfugièrent à Sermoyer, à une petite lieue d'Arbigny; mais le plus grand nombre traversa la Saône et s'établit sur le penchant d'une montagne, en face d'Arbigny, et formèrent une commune sous le nom d'Uchisy. »

Deux pages après l'endroit où M. Reinaud ruine l'opinion qui voit dans les Burins et les Chiserots des descendants des farrasins, ce savant écrit en note : « Ce que nous avens dit de la prétendue colonie sarrazine des bords de la Saène, et des cagots, s'applique également à une certaine peuplade établie sur les bords de la Loire, dans la presqu'ile nommée le Véron, entre la Loire et la Vienne. Voy. le Voyage aux Alpes maritimes, par M. Emm. Fodéré, t. 17, p. 45 st suiv. »

Pour se rendre compte de cette partie de la population de la Touraine, il faut s'adresser, non pas à l'emprage de l'écré, qui n'en dit pas un mot, mais à une thèse de médecine dont l'auteur s'exprime ainsi: « Je ne saurais terminer cette courte notice sur l'état présent du pays que j'habite, sans dire un mot d'une peuplade qui yit à une lieue et desnie de l'entéreuelt, dans la presqu'ille negunée le l'éven, formée par le Jaire et mes le Tienes, et qui différé autimissifierent du peuple deut je viene de paster. En aité des bounces du

Véron sont d'une courte stature, ont le teint basané, le visage rétréci, aplati sur les côtés, de petits yeux et des cheveux très-noirs; ils ne diffèrent pas moins par leur manière de se vêtir, par leur accent et par leurs habitudes, qui sont plutôt sérieuses et mélancoliques, que joviales, comme celles de leurs voisins. Leur nourriture se compose particulièrement de seigle et de farine de maïs, qu'ils cultivent de préférence; ils sont sujets aux fièvres intermittentes, dont ils abandonnent la guérison à la nature, appelant rarement les médecins, dans lesquels ils paraissent avoir pen de confiance. Des différences si tranchées entre deux peuples qui sont si voisins, peuvent s'expliquer jusqu'à un certain point par la différence du sol, celui du Véron étant très-marécageux, et celui de Fontévrault très-sec. Mais ne pourrait-on pas penser aussi que ces habitants descendent d'une race d'hommes autre que la gauloise, des Sarragins, par exemple, que l'histoire nous apprend avoir étenda leurs conquêtes au viiie siècle, le long du Rhône, de la Saône et de la Loire, s'être ensuite établis sur ces rivières, et y avoir porté les arts de leur pays? L'histoire nous apprend de même que la ville de Tours a été célèbre au moyen age par ses étoffes de soie, surtout par celles appelées gros de Tours; que nombre de manufactures de ce genre étaient établies, tant dans cette ville que dans ses environs, ce qui était dù, soit aux Sarrasins, soit aux premiers croisés qui s'y rendirent de l'expédition de la Terre Sainte '.»

Comme M. Gros ne dit rien qui puisse faire croire que son opinion sur les habitants du Véron soit celle du pays, et que, d'ailleurs, on ne voit pas qu'ils aient jamais été en

Essai sur l'hygiène des maisons centrales de détention en général, et de celle de Fontévrault en particulier. Discortation pubeculée et senteue à la Faculté de Médecine de Strasbourg, le jeudi 27 juillet 1920, etc., par Adries-Armand Gros de Nantes (Loire-Inférieure), anticut mattre en chirurgie, etc., Strasbourg, de l'imprimeria de Levrault, 1800, in-è ; q. 40.

butte au mépris ou à l'aversion de leurs voisins, nous pourrions la laisser succomber à sa propre faiblesse; néanmoins nous croyons devoir démontrer en peu de mots combien elle est peu fondée.

Le Véron se trouve, il est vrai, à six ou sept lieues sculement de l'endroit où nous pensons que se livra la bataille entre Charles-Martel et Abdérame ', c'est-à-dire des communes de Ballan et de Savonnières. Néanmoins nous crovons impossible qu'une colonie de Sarrasins se soit jamais établie dans cette partie de la Touraine. Après la bataille on ne les eut pas soufferts, et en aucun autre temps les chrétiens n'ont montré assez de bienveillance envers les musulmans pour les attirer ou pour les tolérer en colonie sur leur territoire. L'historien de la Touraine, Chalmel, qui a publié son ouvrage en 1828, après avoir eu entre les mains et pesé pendant plus de quarante ans tous les documents qui se rapportent au pays, ne dit pas un mot de cela. Il parle du Véron dans la petite statistique descriptive qui précède son récit; mais il y consacre six lignes, et ne dit rien de la prétendue colonie. Cependant on peut dire qu'en ce pays rien n'a échappé aux investigations de Chalmel, depuis la charte la plus poudreuse et la plus inexplorée, jusqu'à la tradition la plus incertaine et la plus hasardée.

Il y a cependant un fait qui aurait pu donner lieu à quelque version de ce genre, c'est que les anciens historiens de la Touraine, en rendant compte des invasions des Normands, qui ont été si cruelles en ce pays, appellent fort souvent ces pirates, en leur qualité d'infidèles sans doute, Sarrasins; il est vraisemblable que tout le peuple les appelait de même Sarrasins. Ils étaient payens, ils pillaient

¹ La véritable prenonciation de ce nom, devenu si célébre, est Abé-Arrahman, peux Abé-ai-rahman : ce qui signific serviteur du micériordieux (Dice).

et massacraient, ils étaient étrangers: à quoi bon s'informer, après cela, s'ils venaient de la Baltique ou de la Mer Rouge, d'autant qu'on ne connaissait guère ni l'une ni l'autre, si ce n'est cette dernière par le désastre de Pharaon? Il serait donc possible que les Sarrasins que M. Gros a eus en vue, fussent de ceux de la Baltique, si toutefois le portrait qu'il trace peut s'appliquer à des gens du nord; mais j'ignore quel passage d'auteur aurait pu l'autoriser à parier d'une colonie quelconque, sarrasine ou normande, établie dans le Véron; car Chalmel n'en parle pas, et les Tourangeaux instruits que j'ai consultés, entre autres M. Charles de Sourdeval, n'en ont aucune connaissance.

Nous n'avons que fort peu de chose à dire des Thiérachiens: c'est une population que l'on rencontre dans la Brie, où elle vit à la manière des Bohémiens. Le jour, lis travaillent à gages; la nuit venue, ils se couchent à l'abri de leurs charrettes, et làchent leurs chevaux dans les prairies, sous la garde de l'un d'eux. A la moindre alerte, un coup de sifflet se fait entendre, tous les chevaux se rassemblent, et les Thiérachiens décampent en un clin-d'æfl'. Il n'est pas bien difficile de se rendre compte de l'origine de ces gens-là; leur nom suffit pour apprendre qu'ils proviennent de la Thiérache, ancien pays de France qui faisait partie de la Picardie.

Nous avons bien peu de chose à dire des Calots, encore ce que nous en savons nous vient-il de seconde ou de troisième main. D'après M. Boinot, curé de Bretignolles près de Bressuire (Deux-Sèvres), il y avait avant 1789, dans les exvirons de cette ville, des gens de ce nom, qui erraient cà et là, et couchaient dans les granges, dans les écuries (et dans les bois?). Le couvent de Saint-Jacques, situé dans le fau-

⁴ Nous devons crè renseignements à M. Champoliton-Piètec, constituteur des manuscrits à la Bibliothèque royale, à Paris.

bourg de Bressuire ainsi nommé, était obligé de leur donner l'hospitalité. Nous ignorons à quel titre.

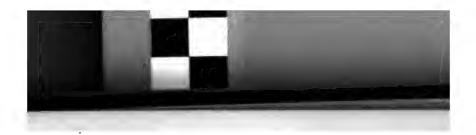
M. Boinot, qui est natif des environs de Chatillon-sur-Sèvre et à peine agé de quarante ans, dit tenir ces détails des gens du pays, et compare les Calots aux Bohémiens: c'est là ce qui nous a engagé à les nommer dans notre Histoire des Races Maudites de la France et de l'Espagne. Nous soupçonnons cependant que les Calots, ou Callots, n'étaient autre chose que des mendiants ou des voleurs, que des besoins ou des vices communs, et non les liens du sang, retenaient ensemble: Callots, dit un petit livre que nous avons déjà cité, sont ceux qui sont teigneux, veritables ou contrefaits; les uns et les autres truchent (demandent l'aumone) tant aux entiffes (églises) que dans les vergnes (villes), pour trouver de quoi faire guerir leur teigne, et ils seroient bien marris qu'elle fust guerie '.

Le Jargon, etc., édition Téchener, pag. 71.

.

٠.

į



CHAPITRE X.

Poèmes et Chansons populaires en béarnais, en gascon, en basque et en breton, composés par des Cagots en relatifs à eux.

Nous voici revenus aux Cagots pyrénéens et bretons, les seuls dont nous ayons pu reconstituer le romancero, quelques recherches que nous ayons faites dans le Poitou, dans la Bresse, à Mayorque, dans les Asturies et ailleurs, afin d'obtenir le même résultat pour les autres races dont nous ayons tenté de faire l'histoire.

Chez les populations primitives, tout évènement qui se présente en dehors du cours ordinaire des choses, donne lieu à des chants dont le ton indique quelle impression cet évènement a produite sur l'imagination de la foule, quels sentiments il a réveillés dans son cœur. Toutes les nations ont ou ont en des poèmes semblables, et, pour ne parler que des modernes, ceux de l'Espagne, de

l'Angleterre, de l'Écosse et de la Grèce sont justement célèbres. Pourquoi donc n'en trouve-t-on pas chez nous, où certes, l'imagination n'est pas moins vive qu'ailleurs? C'est qu'au rebours de nos voisins, nous avons dédaigné cette partie de la richesse nationale, et que par suite de ce dédain elle a disparu sur la plupart des points. Soyons-en bien sûrs, la Normandie, l'Artois ', la Flandre, la Lorraine, la

¹ Un ancien historien normand s'exprime en ces termes :

A jugleors of en m'essance chanter Ke Willame jadis sist Osmont essorber, Et al conte Riouf li dous oilz crever, Et Anquetil le pros fist par engien tuer, Et Baute d'Espaigne o un escuier garder. Ne sai noient de ço, n'en poiz noient trover;

Quant jo n'en ai garant, n'en voil noient conter.

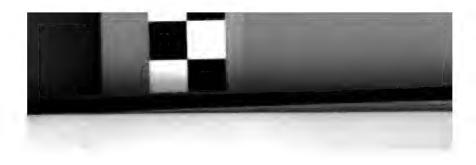
(J'ai oui chanter aux jongleurs, dans mon enfance, que Guilleume jadis fit assassiner Osmont, et crever les deux yeux au comte Riouf, et qu'il fit tuer par ruse le preux Anquetil, et garder Bathilde d'Espagne avec un écuyer. Je ne sais rien de cela, je n'en puis rien rimer; quand je n'en ai garant, je n'en yeux rien conter.)

Le Roman de Rou, tom. I.e., pag. 406, v. 6166.
Qui sait si l'histoire de Regemar, comte de Roulogne, iné par les hoirs d'Odre, qu'on récitait au diner de Noël devant le comte de Guines, n'était pas une complainte populaire, plutôt qu'une chanson de geste destinée à des oreilles aristocratiques? Voyez la chronique de Lambert d'Ardres, dans la collection de P. de Ludewig intitulée Reliquiæ manuscriptorum emnis evel, tom. xu., chap. xux-xxu, pag. 303-403. On pout rigger la même question pour la vie de saint Maurice, qu'un jongleur chante à la table d'un baron, dans le Roman du Chevalier au Cygne. Voyer la Chro-

nique des dues de Normandie, par Benoît; tom. 19, pag. 678, en note.
Au reste, de tout temps nous voyons la poésie populaire en lutte avec la poésie aristocratique, qui finit toujours par l'absorber. Il faut entendre les trouvères parter des jengleurs qui couraient les villages, Jen Bedel commence ainsi sa Chanson des Saxons :

Qui d'oir et d'antandre a loisir et talant Pace pais, si escout bone chançon vaillant Don li livre d'estoire sont tesmoing et garant. Jà (jamais) nuls vilains jugleres ne se vant. Qar il m'an sauroit dire ne les vers ne le chant.

Seignor, ceste chançons ne muet (ne vient) pas de fabliax, Mais de chevalerie, d'amors et de combiaz (combate). Cil bastart jugleor qi vont par ces vilax (villages), A (avec) ces grosses violes as depennez forriaz (e



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

140

Franche-Comté, la Bourgogne, la Provence, le Languedoc.

Chantent de Guiteclin si com parasenax (comme par divination), etc. Bertolais de Laon débute de la manière suivante dans li Romans de Raqui de Cambrai et de Bernier :

Oies chançon de joie et de baudor (allégresse).

Out avés auquant (quelques-uns) et li plusor, Chantet vos ont cil l'autre jegleor

Changon novele; mais il laissent la flor

Del grant barnage (baronage) qui tant ot de valor, etc.

Plus loin (pag. 96, v. 11), le trouvère trouve encore moyen d'attaquer les poètes du peuple :

Bertolais dist que chançon en fera,

Jamais jougleres tele ne chantera.

Adenez, commençant li Romans de Berte au grans piés, se plaint aussi des jongleurs en ces termes :

Aprentif jugleor et escrivain mari,

Qui l'ont de lieus en lieus cà et là conqueilli,

Ont l'ystoire faussée, onques més ne vi si. (Edit. de M. Paulin Paris, pag. 2, v. 7.)

En général, tous les débuts de chansons de geste renferment une attaque de ce genre. Voici celui d'un autre poème du cycle carolingien :

Or entendez, seigneurs, (que Dieu vous beneye

Le giorieuly du ciel, le fils saincte Marie !)

Une chançon de moult grant seigneurie,

Jugieurs la chantent et ne la sorvent mis.

Manuscrit du Musée Britannique, à Londres, Bildiothéque du Roi, 15. E. vi, folio xx verso.

Systèmatiquement dépréciés, cumme on vient de le voir, les anciens chants populaires français, analogues aus remances chavalèresques que l'Espagne a cu le bon esprit de goûter et de conserver, n'ont eu cours que Doug en conta dete

parmi le peuple, qui n'en a pas même gardé le souvroir.

¹ Dans les observations placées en lête de son vocabulaire de la langua rustique et populaire de Jura, M. Monnier a publié plusieurs fragments de chansons en patois jurassieu, avec une traduction littérale en regard. Voyes les Mémoires de la Société coyale des Antiquaires de France, tom. v., pag. 261-265. Le même recuri) renferme également truis chancons populaires en patois du pays de Bresse, avec musique et traduction française. Voyes tom. vi., pag. 114-149. France, française. Voyez tom, vi, pag. 114-119.

? Yojes dans le tome viu des Mémuires de la fisciété des Antiquaires de France, pag. 225-227, le texte et la munique d'une complainte fort aucienne qui se chante encore dans les muntagnes de la Leures, s Elle. passe vulgairement, dit M. Caya de Marvejots, pour un récit des aventures de Clutilde, title de Cluvie et finame d'Amalacie, roi des Veugothe, au vr'aicele, manacré par Childebert, frère de Clutilde, un punition des mauvais fraitemens qu'il faisait éprouver à celle-es, o

le Pays Basque', la Guienne2, le Poitou avaient leurs chan-

- 1 ()n trouve dans Ariel, courrier des Pyrénées, journal qui se publie encore à Bayonne avec le sous-titre de courrier de Cantabrie et de Navarre . plusieurs morceaux de poésie populaire basque, avec traduction française :
- 1º Nazionesko Besta, Fête nationale. Chanson satirique, composée pendant la Révolution française. (Nº 19, 9 février 1845.)
 2º Errestñola, le Rossignol. Chanson de sept strophes en dialecte sou-
- lctin. (Nº 22, 2 mars 1845.) 3º Lehen Floria, la première Fleur. Chanson de neuf strophes en même dialecte. (Nº 23, 9 mars 1845.)
- 4º Mailena, la Bien-aimée. En même dialecte. (No 24, 16 mars de la même année.)
- 5º Amour et devoir. Douze strophes dialoguées, en dialecte navarrolabourdin. (No 30, 27 avril de la même année.)
- 6º Belzunze Biscondea. Eloge du vicomte de Belzunce en dix strophes. (Nº 31, 4 mai 1845.)
- 7º Ikhasketako Mandoa, le Mulet du charbonnier. Dix-huit strophes. (Nº 50, 44 septembre de la même année.)

8° Dialogue entre le vin et l'eau. (N° 52, 28 septembre 1845.) Nous pouvons encore signaler : 1° Le fragment d'un ancien ch tional basque trouvé vers 1590, par J. Ibanez de Ibarguen, publié pour la première fois par Guillaume de Humboldt, et réimprimé depuis dans plupremiere fois par Guillaume de Humboldt, et reimprime depuis dans plusieurs ouvrages, entre autres dans l'Hist. de la Gaule mérid., de M. Fauriel, tom. 11, appendice n° 11, pag. 523-528, et dans l'Hist. gén. du Langued., 2º édition, tom. 1º 7, pag. 646-649; 2º l'Allabigaren Cantus, ou Chant d'Altabigar, mis au jour par M. Eugène Garay (de Monglave), dans le Journal de l'Institut historique, tom. 1º 7, Paris, 1835, grand in-8, pag. 173 et 179, et reproduit plusieurs fois depuis, entre autres, parmi les appendices de la Chanson de Roland, pag. 226 et 227.

2 Dans ces derniers temps, on a publié un petit volume intitude: Plasage

² Dans ces derniers temps on a publié un petit volume intitulé: Usage et Chansons populaires de l'ancien Bazadais. (Baptémes, noces, mois sons, enterrements.) Par A. Lamarque de Plaisance, etc. Bordeaux, imprimerie de Balarac jeune, 1845, in-8.

3 On trouve trois chansons en patois vendéen, avec une traduction française en regard et la musique, dans un Essai sur le patois vendéen par la Réveillière-Lépeaux. (Mémoires de l'Académie celtique, etc., tom. 111, pag. 370-383.) Le mémoire de M. Dupin sur le patois poitevin et sa liste de la Société des Antiques incâré au toma et des Mémoires de la Société des Antiques incâré. rature, inséré au tome 1er des Mémoires de la Société des Antiquaires de France, pag. 195-229, renferme aussi des chansons avec musique, et autres pièces de poésie populaire. Enfin la Note sur les usages et les traditions du Poitou, par M. Guerry, publiée au tom, viu du même recueil, renserme deux chansons de la mariée, avec la musique notée. Voyez pag. 461-464.

On trouve aussi des compliments et des chansons qu'on récitait et qu'oi chantait aux noces des paysans de la Beauce, dans une Notice sur quelque usages anciens du pays Chartrain, particulièrement du canton de Bonneval

sons populaires, comme la Bretagne, dont M. Th. Hersart de la Villemarqué nous a fait connaître les trésors en ce genre; sauvés de l'oubli, ces chants auraient servi de supplément, aux chroniques et aux mémoires, dont la sécheresse est quelquefois vraiment désespérante; ils nous auraient surtout, fourni sur les mœurs, les idées, le langage du peuple des. villes et des campagnes, et sur le caractère propre des di-, verses provinces, des lumières que ces ouvrages ne nous donnent pas, et sans lesquelles l'étude de l'histoire nationale est nécessairement incomplète. Ce n'est pas tout : il y a souvent, dans ces rudes compositions, un mérite auquel les productions de l'art le plus rassiné ne sauraient atteindre: La poésie populere et purement naturelle, dit Montaigne, a des naifvetez et graces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaicte selon l'art : comme il se voit es villanelles de Gasconigne, et aus chançons qu'on nous raporte des nations qui n'ont conoissance d'aucune sciance ny mesmes d'escriture. La poésie mediocre qui s'arrete entre deus est desdeignée, sans honur et sans prist.

Un savant, dont l'Université et l'Institut déplorent la perte encore récente, M. Fauriel, avait senti tout cela : aussi avait-il consacré une partic du temps qu'il savait si bien employer, à recueillir les chants populaires de l'Auvergne dans le but de les mettre au jour *, et encouragé de toutes sea forces la publication de M. de la Villemarqué. Ce jeune Breton, forcé d'imprimer son recueil à ses frais, put con-

par M. Lejeune ... avec des notes et additions par M. Desgranges. (Mêm. de l'Ac, cell., 10m. IV, pag. 215, 252-355, 257, 258; voyez anisi pages 461-463.) Ce dernier o publié deux autres chants par l'esquels se faisait la demande de la part à Dieu dens la distribution du galeau des rola. Voyez le tome se des Mémoires de la Société des Antiqueixes de France, pag. 235, 236,

Essais, Uv. 107, chap. \$4, toni-à-fait à ta fin. Barrus-Breis, priembule, tom. 107, pag. G, noie t

stater combien le public français est indifférent à des exismations, qui, continuées sur d'autres points, le mettraient peut-être dans le cas d'avoir quelque chose de moins à envier aux autres peuples.

Il ne faut pas croire, cependant, que la publication des

poëmes et des chants populaires des provinces dont la résnion forme la France d'aujourd'hui, soit chose facile; rica de plus difficile, au contraire, surtout si l'on exige de l'éditeur qu'il détermine l'époque et le lieu de la naissance de ces productions. Pour qui les observe avec attention, il s'y trouve deux éléments, l'un spontané, l'autre traditionnel; pareil à l'ouvrier qui, ayant besoin d'un outil, s'empare d'un instrument dont il n'a plus l'emploi et le modifie ca vue de ses desseins, le poète populaire, qui ne s'inquiète pas plus du sort de son œuvre que ses devanciers ne se sont inquiétés des leurs, la greffe sur elles, et les transforme plus ou moins complètement. Ce poète populaire, quel estil? Mon Dieu! tout le monde, suivant le besoin des circonstances. Le vicillard dont la mémoire est infidèle, le conteur des veillées qui veut donner du nouveau à la faveur du crédit dont jouit une pièce déjà ancienne, qui veut intéresser son auditoire rustique à un récit composé en d'autres lieux et pour d'autres auditeurs, un amant, un ennemi pressé d'exhaler son amour, sa haine, et ne trouvant rien de mieux que de s'emparer d'un cadre déjà accepté : voilà ceux qui remanient continuellement la matière poétique; qui, comme la reine d'Ithaque, défont et refont continuellement la même toile. En un mot, que l'on me passe cette comparaison ambitieuse, la poésie populaire est un seuve dont le cours, sans se modifier d'une manière sensible, réféchit continuellement un nouveau rivage, des tableaux différents;

^{&#}x27;Il est juste, cependant, de faire observer que ce recueil, vraiment remarquable, a eu déjà plusieurs éditions.



mais qui, au lieu de s'accroître, perd de plus en plus jusqu'à disparaitre entièrement.

Après cela, on comprend la difficulté, disons mieux, l'impossibilité qu'il y a à reconstituer la rédaction primitive de ces chants que la tradition seule a conservés. D'un autre côté, pour peu que les paysans se décident à livrer à la curiosité d'un citadin ces poëmes qu'il croient indignes de son attention, il peut lui arriver dix, vingt, trente textes de la même pièce, qui diffèrent plus ou moins les uns des autres. Abondance de biens ne nuit pas, j'en conviens; mais alors comment faire? Donner toutes ces rédactions? ce serait à n'en pas finir. Faire un choix? on risque de se trouver dans la position de l'âne de Buridan. En un parcil embarras, il faut, ce me semble, prendre un juste milieu : être aussi complet que possible, et cependant rejeter tout ce qui peut être négligé sans préjudice pour le pièce et pour le but qu'on se propose en la publiant.

Telle est la règle de conduite que nous avons suivie en donnant les poêmes qu'on va lire. Composés dans des temps déjà éloignés de nons, peu d'entre eux nous sont parvenus dans un état satisfaisant. Toutefois, quelque incomplètes que soient certaines de ces pièces, nons n'avons pas eru devoir les laisser de côté, persuadé qu'on y trouvera un corollaire précieux aux documents officiels dont nous avons fait usage pour reconstituerles annales des Cagots du sud et de l'ouest de la France. Les diverses explications populaires de l'origine de ces parias, la baine que le peuple leur portait, les sarcasmes dont il les poursuivait en toute occasion, les batailles qui souvent en étaient la suite, la résignation avec laquelle ces infortunés acceptaient lour malheureux sort, tout cela se trouve dans le recueil que nous avons formé; sans compter les secours qu'il offre à ceux qui voudraient se rendre compte des idiomes béarnais et basque, si peu

connus jusqu'ici, et au savant qui songerait à rassembler des matériaux pour l'histoire de la poésie populaire a France. Certes, s'il reste un livre à écrire, c'est bien celui-là: que ne puis-je faire, pour combler cette lacune, autre chose que des vœux '!

Noces de Marguerite de Courrigues.

Le poëme suivant, dont la composition ne saurait être assignée à une époque postérieure au commencement du xv11° siècle, est encore très-répandu dans le Béarn, où nous en avons recueilli sept ou huit rédactions, qui présentent entre elles des différences plus ou moins notables. Bien qu'il ne porte aucun titre, nous supposons qu'il doit avoir celui de Noces de Marguerite de Gourrigues. Ce titre appartient à un ouvrage du poète béarnais Bitaubé, dont M. Dalgalarrande, maire de Mauléon, qui nous a révélé l'existence de cette pièce, a refusé de nous donner communication, opposent le silence le plus tenace à nos demandes réitérées².

Comme ce petit poëme semble n'avoir été composé que dans le but de servir de cadre au catalogue des noms des Cagots les plus connus de l'époque, on comprend aisément qu'il ait dù subir de graves altérations à mesure qu'il s'éloignait du lieu et de la date de sa composition. L'une des principales

² Nous devons à la même personne l'indication, mais maiheurensement rien que l'indication, d'une autre pièce relative aux Cagots, intiluiée : Litemies des saints de la Cagoterie, par le R. P. Yvelot.

⁴ Le seul ouvrage sur les chants populaires, qui, à notre connaissance, ait été écrit chez nous, est l'article que M. G. Olivier leur a consacré dans le Dictionnaire de la conversation et de la lecture, tom. xxx. Paris, Belin-Mandar, Moccexxxiv, in-8, pag. 44-29; encore n'est-il pas exempt d'inexactitudes. Ainsi, pag. 24, col. 2, l'auteur, par une imadvertance dont il nous serait facile d'indiquer la cause, attribue à la Bresse un refinia populaire qui appartient au Poitou. Voyez le Mémoire de M. Dupla, déjà cité, pag. 216-218 et 229.

² Nous devons à la même personne l'indication, mais malbeuressement.

fut de perdre son titre. C'est pour faire apprécier ces changements que nous donnerons trois rédactions diverses des Noces de Marguerite de Gourrigues. Voici la première:

Orthez, Mountats à chibau Coum de cavaliés; Ou'an anat desmounta à Pau, Sou pon deus Cordellies. Qu'y attrapan Blazi, Bien péntiat Et bien abilhat : « Adichat, moussu Blazi. » - « Que demandat, amics? »
- « Que demandam la maysou de moussu Caty,
Aquet ancien marchand de bi. » « Ah! ah! je le connais; Entrez, messieurs, entrez.

Tu, gouye, ben ta la boucherie Ben croumpa de boune car Et a gigot de moutou; A la taule que can ha annou. Que croumpéral encouère Tu achèteras encore Quanques cuillères, quanques 45- Quelques cuillères, sictles

El quauques fourchettes, Si bous plats, a - « Ta qu'abét tout aco , ami-guette ?

es En ta ha la nouce de nouste só -Margalidelle.a

- « A qui abét embitat? » - e Lou Tran de Pad , Nouste grand mayouran; Estramon de Monein, Nousie grand souversin; Taberne de Labastide, Numbe grand guide; Maysounabe de Sunarthe, Laborde de

Monhort . Pessol d'Araujusou , En ta y ha adnou. De Rivehaute que y auram Ricau,

En ta tourneya tou pa@; L'almable Tamboury .

En la cograma lou loupy; Argentou et Argeuet de Nabas,

Vingt-cinq Cagots soun partits en ta Vingt-cinq Cagots sont partis pour Orthez, Montés à cheval

Comme des cavaliers : Ils sont allés descendre à Pau, Sur le pont des Cordeliers. Ils y rencontrérent Blaise. Bien peigné Et bien habillé : « Bonjour, monsieur Blaise. »

- « Que demandez-vous, amis? » — « Nous demandons la maison de

M. Caty, Ancien marchand de vin. - « Ah! ah! je le connais;

Entrez, messieurs, entrez. Toi, servante, va-t-en à la boucherie Acheter de bonne viande Et un gigot de mouton; A la table il faut faire honneur.

quelques assiettes Et quelques fourchettes,

S'il te platt. a · « Pourquoi avez-vons tout cela ,

petite amie? « Pour faire la noce de ma agur Marguerite. *

- e Qui avez-vous invité? » - c Le Tran de Pau,

Noire grand maltre; Estramon de Monein

Notre grand souverain; Taberna de Labastida, Notre grand guide ;

Maysonnaise de Sunarthe, Laborde de Montiort, Pesant d'Araujuson, Pour y faire honneur.

De Rivehaule nous y aurons Ricau, Pour tourner la broche; L'aimable Tamboury , Pour écumer le pot; Argenton et Argouet de Nabat,

Lous grands mestes d'ahas ;

HISTOTRE DES RACES MAUDITES

M. Guillardouy,
Ta garde-corps, dap lou bedouy.
Pour garde-corps, avec sa serpe.
De Charritte qu'y auram Peyroulei,
De Charritte nous y auroms Feyronis.
Pour bâtir le cabinet; M. Champe, M. Champe, Pour arranger la chambre; En ta arranya la crampe ; Cournet de Lichos, Cournet de Lichos, Pour ronger les os; En t'ay cura lous os; Chrestia d'Angous, Chrestia d'Angous, T'ay pourta lou ragoust. D'Andurin, qu'y auram d'Anduritt, Pour porter les raigodisf. D'Andurin, nous y across Oyhamburu, pour sommer if dicing: Oyhamburu, ta truqua lou sein; Bouillon Bouillou Y sera avec un belle chapeur: Que y sera dap bet capou;

Agnaut,

Boulan de Sus,

Belloc , Dap û beigt floc.

Saubat, Dap bet gat ; Pigat de Mouncayofle, Dap la pigue à la cayolle; Agnaüt , N'ey pas mielle qu'aût,

Dap ue tiste de rousquilles;

Ni tan tapatic ; Cantou de Castelnaü En t'ay rebate lou clau; Boulan de Sus,

Marte de Gurs, Malebrague de Préchac,

Mounique et Cheguette d'Aren, Gahouillet de Geüs, Tistes de Saint-Goin Monseigne de Sainte-Marie, Lou grand dot de nouste patrie. »

— « A Diü me dati, amigue!

B'abet aquiti la grand Cagoterie. »

- « Tout aco que soun gens de nouste patrie, Que hen casteigts oubrats,

La coucarde rouye au chapeu, Lou pẻ deü guit at coustat. »
— « Hêm, hèm, chem-Dit!

De Janticot de Barcus,

Qu'em diseret bous ? »

Les grands maftres d'affaires :

Belloc, Avec un beau bouquet. Que y auram de Mauléou, Jean de Nous y aurons de Maussel, Jesti de Laquille, Laquille, Avec une corbeille de plitissetiel : Saubat,

Avec un beau chat; Pigat de Moncayofle, Avec la pie dans la cage,

(Qui) n'est pas melleur qu'un auth, Ni meme autant; Canton de Castelna Pour rabattre le ciou:

Marte de Gurs Malebrague de Préchac, Mounique et Chéguette d'Aren. Gahouillet de Geus,

Tistès de Saint-Goia .

Monseigne de Sainte-Marie .

Le grand docte de notre painte .

« A Dieu je me donne, dante !

Vous avez fa la grand Capatarie. - « Tous ces gens-là s

patrie . La cocarde rouge au chapter Le pied de canard au côté, s — Hé, hé, sang-Bien! De Janticot de Barcas, Qu'en diriez-vous? s

I Sorte d'armoite,

— « Qu'ey û grand escandalous. Nous que l'y aûrem embitet Toutu coum à bous ; Més bous aûts qu'et tan caûts De la may coum de la sé,

Que'p renderet amourous. » — « Hem, hem, qui ey aquiù ? »

« Jean de Lamoune, qu'ey fachat
De so que nous nou l'abem pas embitat. »

 « Anem, saübemse d'aciü,

— « Anem, saübemse d'aciù, Car que penéré toute la Cagotorie.»

La seconde rédaction; tout aussi rude que la première, n'en diffère pas essentiellement; mais, indépendamment de variantes qui peuvent avoir un certain intérêt pour un philologue, elle présente quelques noms de plus ou de moins que la précédente. La voici :

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

« Que c'est un gru

Nous l'y aurions invité

Pour la mère comme pour la si

Que vous en deviendries amouteux.»

- « Hé, hé, qui est là? » - « Jean de Lamoune, qui est fich

De ce que nous ne l'avons pas invité. »

— « Allons, sauvons-nous d'iel, Car il pendrait toute la Cageterie. »

Tout comme vous ; Mais vous êtes si chauds

Bint et cinq Cagots soun partis t'Or- Vingt-cinq Cagots sont partis pour

Mountais à chibas Coum de caballés ; D'Orthea soun partits la Pas ; Qu'an anat désmounta sou poun deus Courdoullés ; Qu'an anat irouba Blasi ;

Pintat et yougat.

Bonjour, messieurs; honjour, mes

- o Qu'ey-so qui demandat ? » - a Qué démandam û certain Caly, Ancien marchand de by. »

- a Ah, messieurs, ah, messieurs l'entrez, entrez, je le connais bien. Gouye, bên me ta la boucherie, Ben mé cerca boune rar de houchtrie

Ei bou gigot de mentou, Ta ha sunou; Quatiques stététes Quatiques enillérêtes Et quatiques plais. Si bous plais. = « Diú bous ayut! » = « Adichat, amigue;

Qu'ey-so qui demandat ? s

Vingt-cinq Cagots sont partis pour Orthez; Montés à cheval Comme des cavaliers;

D'Orthez ils sont partis pour Pau, ils sont allés descendre sur le pont des Condeliors; ils sont allés trouver Blaise,

Ont bu et joué.

« Bonjour, messieurs ; hanjour, mes
chers amis. »

— « Que demandes-vous ? »

—« Nous demandons un certain Caty, Ancien marchand de vin. »

—a Ah, messicurs, ah, messicurs t entres, entres, je le commis hien. Pille, vo-t-en à la houcherie. Va me chercher de bonne viande de boucherie

El du bon gigol de moulon, Pour faire honneur; Quelques assistes, Quelques cuillers Et quelques plats, S'il to plats, ~ "Dieu vous assiste! o

— a Bonjour, amie; Que demandez-vous? a Déüs boulé présta De nous vouloir préter Quelques cuillers, Fourchettes et assiettes. Quauques cuilléréles, Fourchétes et siététes. » « Pourquoi ces cuillers et en « Ta qu'abét aquéres cuillérétes et fourchétes?» fourchettes? » « Pour faire la noce « Ta ha la noucéte De nousté sô Margalidéte. » De notre sœur Marguerite. > « Et qui invitez-vous à la noce « Et à qui émbitat à la noucéte De la boste só Margalidéte ? »

—« Qué y émbitam lou Tranc de Paü, De votre sœur Marguerite? » « Nous y invitons Tranc de Par. Notre grand mattre; Nousté grand mayouraü ;

Nousté grand guide ; Notre grand guide ;
Maysounabe de Sunarthe, Laborde de Maysonnabe de Sunarthe , Laborde Mounhor, Pessot de Layuzou, de Montfort, Pessot de Lajuzon, Ta ha aŭnou.

Ricaü, Ta tourneya lou paŭ;

Estrabou de Mouneing,

Téherne de Labastide,

Nousté grand soubéreing;

« A nousté qué'p hèn préga

Temboury, T'esgrama lou toupy; Argentou et Arbouet, de Nabas, Lous grands méstés d'ahas;

Guilhardoul, Lou garde-cos, dap lou bédoui;

De Charritte, Peyroutét,

Ta basti lou cabinet : Champe, Ta ha la crampe; Cantou de Castelnati,

Ta rébaté lou claü ; Cournet de Lichos,

Ta cura lous os; Chrestiaa d'Angous, Ta pourta lou régous ; Coustalet d'Espés,

Ta ha lous soulies;

Perruquet, Ta tira dap lou pistoulet; Oyhamburu d'Endureing, Ta truqua lou seing ; Bouryou,

1 Instrument qui sert à tailler les haigs.

Pour faire honneur. Après qué y abéram de Ribehaute, Après ceux-là nous aurens de Rivehaute, Ricau, Pour tourner la broche; Temboury,

· « Chez nous on vous fait prier

Estrabeau de Monein

Canton de Castelnau,

Pour planter le clou;

Cournet de Lichos,

Perruquet,

Bourjon,

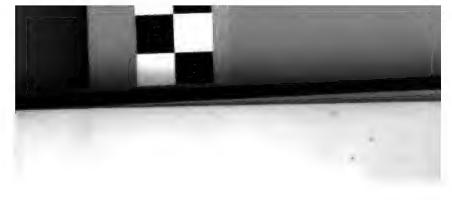
Notre grand souverain; Téberne de Labastide,

Pour écumer le pot; Argentou et Arbouet, de Nabas, Les grands maîtres d'affaires; Guillardout, Le grand garde-du-corps, avec le haut-volant 1; De Charritte, Peyroutet,

Pour bâtir le cabinet; Champe, Pour faire la chambre;

Pour ronger les os; Chrestiaa d'Angous, Pour porter le ragout; Coustalet d'Espés, Pour faire les souliers :

Pour tirer avec le pistolet; Oyhamburu d'Endureing, Pour sonner la cloche:



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Dap beigt capou;

Dap lou floc;
De Mauliou, Yan de Laquille,

Dap ue tiste de rousquilles ;

N'ey pas micillé qué gn'aût,

Ni attan la pafic ; Boulan de Sus , Masté de Gurs , Malebrague de Préchacq , Mouni-

que et Cheguet d'Aren, Gahouil-let de Geüs, Tisteigt et Clau de

Sen-Goeing, Pirot de Moumon, et

Mounseigne de Sente-Marie, Lou grand docte de la patrie. •

— c A Diu me dau, amigue! B'abét aquiú la grand Cagouterie. »

Qué hen casteigts oubrats ; Qu'an la coucorde rouye au chapeu,

- s Trac, chambiù! cham, cham,

Et lou pé de guit au coustat. »

- a Tchou! qui és aquiû ? » - Van de Lamoune d'Araûs,

Qué nou l'ayam pas émbitat. *

a Saubém-pous !

Qu'és pénéré à tous, »

« Et tout aco que soun géns de

Dap û gat ; Pigat de Mouncayolle, Dap la pigue à la cayolle;

nousté patrie,

cham 1 n

déyoua ;

Qu'ey fáchat

Belloc,

Saubiacq,

Agnaûl,

Avec un beau chapon ; Bellec, Avec le bouquet ; De Mauléon, Jean de Laquille, Avec une corbeille de pâtisseries ; Saubiacq , Avec un chat ; Pigat de Moncayolle , Avec la pie dans la cage ; Agneut ,

let de Gens, Tisteigt et Claus de Saint-Goin, Pirot de Moumour, el Monacigne de Sointe-Marie, Le grand savant de la patrie, s a A Dicu je me donne, amie!

Vous avez th la grand'Cagoterie. > - a Et ce sont tous gens de notre patrie.

Qui font des châteaux ouvrés Qui ont la cocarde rouge au chapeau, Et le pied de canard au côté.

- a Trac, sang-Dieu! cham, cham, cham! = — « Chut l qué est là ? »

— « Yan de Lamoune d'Araus , — « Jean de Lamoune d'Araus , Qu'én a penut trente abans d'és- Qui en a pendu trente avant de dé-

jeûner; li est fáché

Qu'on ne l'ait pas invité, s - a Saurons-nous! Il mous pendrait tous, a

Voici maintenant la troisième rédaction; elle nous a été fournie par M. J. Bourragué, instituteur communal à Bugnein.

Bingt-cinq Cagots soun partits d'Or- Vingt-cinq Cagots sont partis d'Orther, ther. Tous mountats à chibau Tous montés à cheval Comme beaux cavallers; Coum bêts cabaliés; Qu'an anat descendé à Paù lis sont allès descendre à Paq Sou pan déus Courdouliés. Sur le pont des Contellers. Blazi qu'éy sourtit, tout péntial et Blaiso est sorti, ivre et lant joysux : joyous :

D'abord qu'éta a démandat : « Qu'és» D'abord il leur a demandé ;« Qu'est-

Mouncaut de Sauvelade, Menjon de Vielleségure

HISTOIRE DES RACES MAUDITÉS

Elle voodrait vous prier Si vous lui voulez prêter Qué'p bouléré préga Šiū boulét presta Quelques assiettes, Quauques siéttes, Quauques serviéttes, Quelques serviettes Et aussi quelques plats, Et tabé quauques plats, Si ataŭ bous plats. » S'il vous plait? » - « Et que voulez-vous faire, je - « Et qué boulét ha , gouyat , et homme, et que voulez-vous qué boulet ha? » « Las saintes bénédites noucéttes - «Les saintes bénies noces De notre sœur Marguerite. s De la nousté so Margalidétte. » · « Et ta oun la maridat, gouyat? » e Et où la mariez-ve homme ? » « Ta Sarruilbes de Lucq, qui ére -« Avec Sarruilles de Luc, qui est lou gandère , le charron , Lou hasandère dé carèttes, cham- Le faiseur de charrettes, sang-bles , e faiseur de charrens mademoiselle! »

« Et qui est invité ; jeune homme, qui est invité ? »

« Nous invitons Tran de Pa., Managant de Lescar , Managante Diu, madamiselle! » - « Et qui éy coumbidat, gouyat, et qui éy coumbidat? » ·Qué y coumbidam à Trandé Paû, Pouquét dé Léscar, Matagrabe d'Aren, Captistèig de Saint-Gouin, Pouquet de Lescar, Matagrate d'Aren, Captisteig de Saint-Gola, Picat et Picadou, Picat et Picadou, Matagrabe, son compagne —«A Dieu je me donne, j Matagrabe, soun coumpagnou. » « A Diù me dau, gouyat, bas aquiù la grand'Cagoutérie! » me, vous avez là la grand Cagoterie! » « Cham-Diù, madamiselle! touts -- « Sang-Dieu, **mad**e elle! ils qué soun de la nousté patrie. » sont tous de notre patrie. » « Et qui éy coumbidat dounc méy, « Et qui est donc invité de p gouyat, et qui éy coumbidat? » jeune homme, qui est invité ? » « Quey coumbidam Laulhère dé « Nous invitous Lauthere de Gan, Paloumet de Bary, Laplace d'Asasp, Bacot de Lurbe, Canton et Tourrein d'Arougnen, Canton Gan, Paloumet dé Buzy, Laplace d'Asasp, Bacot dé Lurbé, Cantou et Tourrein d'Aurougnen, Cantou dé Casteinaü de Castelnau (Tout ço qui éig a minjât qué l'a (Tout ce qu'il a mangé lui a fait héit maii), mal), ulan dé Sus, Cournet dé Lichos, Boulan de Sus, Cournet de Liches, Qué y curera lous oos. » Qui rongera les os. » ∝ A Diü me daü, hilhot, bas - «A Dieu je me do**nne, mon garçs** aquiù la grand'Cagouterie! » vous avez là la grand'Cago « Cham-Diù, madamiselle! touts - « Sang-Dieu , mademoisel sont tous de notre patrie. » qué soun dé la nousté patrie. » « Qui donc est invité de plus, jeune homme, qui est invité ? »
 « Larroudé de Labourende, « Qui éy coumbidat dounc méy, gouyat, qui éy coumbidat? » « Larroudé dé Lahourcade,

Moncaut de Sauvelade, Menjou de Viellesegura

(Quouan n'a pas pas, éig qué minge (Quand il n'a pas de pain , il mange

mésture), du méteil), Bastia et Fabia de Jasses et lou cousin Bastia et Fabia de Jasses et le cousin dé Cabané, Qué y courrera aû bêt darré : Et lou cousin Campagnét, Qué y jouguera tout drét Et dap lou briûlou, Eig qué y héra aûnou ; Tuya dé Méritein, Tartarive dé Bugnein ; Et lou Chrestian, Qué y estéra hére plaa ; Hourmilougué dé Castelbou; Dé quiù qué y ban biéné la tante, lou pairi et l'ouncou; Mirassou dé Lagor, Loustalot dé Mirassou de Lagor, Lacq, lou cousin dé Mont, Lacq, le cousin de Lacq, lou cousin de Mont, Lacq, le cousin de Mont, Lou méy riche de tout lou mound; Le plus riche de tout le monde;

bou ta darré), Lou Meriou et lou Coustanti de Laks, arthe , Cassou de Ribehaute, Lapouble dé Lahs, Aquét grand Cagoulas; Et Téberne dé la Bastide

Lasbistes dé Castelner

de Cabané, Y courront bien après ; Et le cousin Campagnet. Oui jouera debout Avec le violon, Et qui fera honneur : Tuya de Méritein. Tartarive de Bugnein ; Et le Chrestiaa

Y sera bien aussi; Hourmilougué de Castelbon; De là vont venir la tante, le parraim et l'oncle; Loustalet de

Lasbistes de Castelner 1 (Si nou éy pas bou en la daban, qu'éy (S'il n'est pas bon devant, il est bon

derrière), Merion et Constantin de Lans, Maysounabe et Naübiste de Sun- Maysounabe et Naubiste de Sunarthe, Cassou de Rivehaute; Lapouble de Laas, Ce grand Cagot ; Et Téberne de la Bastide , Qui y éy per nousté pai de guide. » Qui sera notre pere-guide. »

Poème sur l'origine des Gahets.

Le petit poème suivant, que nous devons à M. Bourragué, nous paraît avoir joui d'une popularité tout aussi étendue que le précédent. Que ce soit un jeu d'esprit ou une composition sérieuse, nous ne pensons pas qu'il remonte plus haut que le xvr siècle; cependant, à en croire le respectable desservant de Vicq et d'Onard (canton de Montfort, Landes), M. l'abbé Castaignos, qui nous en a transmis une autre rédaction que nous donnerons après celle-ci, il serait répandu depuis un temps immémorial dans la Cha-

mine de département des Landes, arrondissement de Suint-Serier, conten de Hogelman.

losse. Cette circonstance achève de nous persuader que et dialogue est originaire des Landes, et s'il nous fallait préciser le lieu de sa naissance, nous désignerions Caphreton. En effet, les noms donnés ici au premier Gahet sont, comme nous l'avons vu plus haut, ceux sous lesquels les Cagots étaient connus dans le département des Landes, surtout dans l'arrondissement de Dax, et la dernière de ces dénominations est empruntée au nom d'une comment qui, topographiquement, n'est séparée de celle de Capbreton que par le hameau de la Punte, habité par des Agots; mais qui, jusqu'à ces derniers temps, l'était him plus encore par les longs et graves procès qu'elle eut à soutenir contre elle.

Bos mé disé, Daniel, d'our sortén Veux-tu me dire, Daniel, d'où sertent lous Gahèigs ? les Gahets ?

Jaméy nou pouts pênsa d'our sour James je n'ai pu me dire d'où suit

Jamey nou pouts pensa d'our sour James je n'ai pu me dire **d'et suit** aquéts aûséigs. ces oiseaux-là. Dap lou curé dé ciû qué m'en souy Je m'en suis informé auptès du curé

infourmat, d'ici,
La répounse qui m'a héite, éig qu'a La réponse qu'il m'a faite est qu'il a
ségoutit lou cap. secoué la tête.

segoutit lou cap.

— Béts-tu, lous capéras, aŭ loc — Vois-tu, les prêtres, au lieu d'étad'éstudegea, — dier,
Quouan soun éscouliers, qu'és méttén Quand ils sont écoliers, se motient à

A force de lécture, jou qu'én souy A force de lecture, moi qui suis un

hommi savén,

Et qu'ét baû léû sabé disé d'oun
soun acquéros gêns.

Déa temps dén rèy Gripput, déns la Du temps du roi Gripput, dens la

Galimachie
(Aco qu'es à récoulng per darré la (Cest un recoin par délà la Tur-Turquie),
Acquét réy qu'abé à hastiau lé- Ce roi avait un grand laquais dégod-

Acquét réy qu'abé û hastiaû lé- Ce roi avait un grand laquals dégoùcayas, tant, Qui êre cargat dé lèpre, déspuix lou Qui était chargé de lègre, deghais la cap en has :

cap en bas;
Qu'éu cassan déu pàlais à grands on le chassa du palais à grands coups de bilbot;

de bêton;

le capse de bilbot;

de bêton;

le capse comme il mat. à toutes

cops de blibot; de bâton;
Qu'és sanba coum poudou, at pou- Il se sauva comme il put, à toute dé cames y at poudé cot. jambes et de toute el ferce.
Gabéig-Agot-Giézi-Labenne qu'ère Gabet-Agot-Giézi-Labenne dant au



· By-éig maridat, aquét hastlaŭ — Etait-il marié, ce dégoûtant Gahet? Gahetg?

Que t'at pregui, Deniel, digue-m'at Je t'en prie, Daniel, dis-moi touttout-à-fest

Si n'ère maridat.

Oh bel dap we Cagotte, yatt cap de à certain témps

Qué s'a hest cinq bastards dap cinq Elle a fait cinq bâtards avec cinq pêpale différéns.

ue troupe de gats 1,

barréjats; communes; communes; Cascans én tout méstier, importuns Sales en tout métier, importuns et

et biléns,

Per pla qu'eigs sien pagats, jaméy nou Aussi bien qu'on les paie, ils ne sont soun counténs.

Dap d Gabeig bous qué boulérat ha Vous qui avec un Gabet voudres.

û aba,
Asiû qu'ép prouméttéra, aquiû ép Là il vous promettra, ici pouvesy poudét bous hida?

yous yous y fier?

Oh bé! toutu coum en à pét déli cu. Oui! tout comme à un p.. du c.

Eres qué soun marioulères ou tisne- La plus grande partie des Gahères Pes.

Jutgeat bedé tabé si soun sourcières, gauyous,

Si tu én bos sabé méy, qué t'en bat Si tu veux en savoir davaniage, jo da léçoun. vais t'en donner leçon.

1-Dit

S'il était marié.

- Bien sûr! avec une Cagole; et au bout d'un certain temps

res différents. Eigs qu'és soun multipliats coum Ceux-ci se sont multipliés comme une troupe de chats

Pér toutes las communes qu'és soun Ils se sont répandus par toutes les

vilains,

jamais contents.

faire une affaire,

. . .

Quéà boulérat gaha, en est-bous ségu? Vous voudriez l'attraper, en élas-La plus gran part de las Gahères vous certain?

Sont accoucheuses on tissenses, Jugez voir aussi si elles sont sorcières. Bres qu'ep heran mille caresses et Elles vons feront mille caresses et mignordises .

A ja suite de ce cura, nous liams dant une suire réduction, qui u perdu p tièrement sa forme métrique printitire, con passages, dont le grander auxili qu'en eccanit les Cagnis d'aller au sabbai;

Qu'ette ubien botta receltore à l'orray de le lu . Ils en eredent fait des checcie

He qu'enchen destrets tres morts dobs

full vie, este che les plateches que s'es haben de l'arois les planels per des titres des
hacheres Sans quals per page estada les, etc
mi'erest tous charpentium.

fique, car ils stabut tens charpentium.

Cette price, qui se'à été enveyée de flaint-Jenu-de-Eler, pric le titre de Levie bessé Léprant de Committee, de chapitat à Gamardu, ce surmaval, à une familie républe Capril, qui existe encore dans entre commune du canton de Montier (arrendmentament de Dur).

Ali moume dest l'ano para, Literathepera, gamentha, Ri tabatin eti limane bacara Di tembre les fempoles alia; On telegrate banques of a senter

on an bearing



Ta qué nous parlét pas de Gahéigs ni Tant que vous ne parles pas-de Gahets, ni de lépreux; de léprous; Méy tabé si en boulét parla, qu'ép ha- Et si vous en voulez parler, elles hront semblant de me pes e ran sembians qué nou enténén pas, Et qu'ép héran la mine qué semblé- Et elles feront une mine qu'elles se

> pas longtemps. Ah! mon cher, c'était u

riques;

firmés.

qui pend '.

Et ils ont l'eau bénite

En as-tu vu aucun qui fat institute

En as-tu vu aucun qui fit curé,

Ni même aucun qui fât marguillie

De leur confier tel office.

Ni aucun non plus qui fat médacia?

fût capitaine,

gne ?

bourriques.

sont si méprisés,

où j'avais besoin de vider mes her-

-Je ne sais pas comment cas gans

Ah, le sot! de cette seule façon :

e **(**a

bleront être Juives. ran ésta Judas. - Jounousėy pas, tuquin mesprėses 🧸 - Je ne sais pas , toi , comm

tant acquéros géns, méprises tant cos gens-là,
Jou qué t'ey bis bébé dap éigs, nou y Je t'ai vu boire avec eux, il s'y s a pas loungtemps.

Ah! moun cher, qu'ère ue saisou . qui abi besouing de bouéita mas barriques; Qu'abéry mét léu boulut bébé dap J'aurais mieux aimé boire avec les

lous bourriques. Nou séy pas, acquéros géns quin – soun tant mesprésats,

Jou qu'éy béy coum déus auts de Je les vois comme d'antres de fast fort brabés gouyats, braves garçons, Et deu medix abesque eigs que Et par le même évêque ils sent den-

soun confirmats. -Ah, lou pecq! dé la soulétte faicou: Guigne-tu l'aureillette, si y an lou Regarde à l'oreille, s'ils cent ce bout

pendrillou. Jou qu'éus éy bits énterra au bord Je les ai vu enterrer au bord des

dé las carrères, rues, Et aŭ bord dé la maà d'enquouèro Et au bord de la mer encore beaucoup; hėres;

Tout-à-fait au houns de l'église. Tout-à-fait au fond de l'église. As-tu jaméy bis nat Gabèig dé ca- As-tu jamais vu aucun Gabet qui pitaine,

Ni tapocq nat dé porte-enseigne? Ni même aucun qui fût porte-ensei-

En as-tu bis nat dé régén, Ni tapocq nat dé surgént ? En as-tu bis nat dé curé,

Ni tapocq nat dé marguillier ?

Et qu'an l'aigue bénédite

Bé s'en gouarde bién miéillé, lou Il s'en garde bien, notre Seigneur, nousté Séignourét,

Déus bailla aquét paquét 3.

Le lobe de l'oreille. Après ce vers, la rédaction que nons devens à M. Chevillen, sessevant de Ternos (arrondissement de Dax, canton de Saint-Espeil), dunne les deux sivants :

Bês-tu, per leus counéche et disqu'aü cap Vois-tu, pour les conneitre et jusqu'un heut du doigt, deu dit. Cadun debat l'caparle porte un bet pé de guit. Chacun sous l'épanie porte un bonn pied du canard.

² Le poime se termine parce traif, dans la réduction que je dais à M. l'abbé Chesill

La rédaction qui va suivre pourrait bien être plus ancienne que la précédente; mais comme elle nous est parvenue dans un état moins satisfaisant, nous avons cru devoir ne lui accorder que la seconde place. Entre les signes qui nous garantissent l'ancienneté de ce poëme, il faut compter la rime par assonnance qui en termine la plupart des vers, particularité qui, comme on le sait, caractérise plus spécialement les chansons de geste de l'époque la plus reculée, celles qu'on peut classer parmi les monuments de la poésie populaire. Ce détail de forme, joint au fond de la pièce, nous donne la conviction que nous avons ici un de ces poèmes, non pas du x11° siècle, mais du temps où les chansons de geste, ou plutôt des parodies de ces chansons, étaient rangées parmi les libelles diffamatoires, c'est-à-dire de la fin du xv° siècle 1.

Quels que soient la date et le genre auxquels on rapporte cette composition, on ne saurait lui refuser un grand intérêt pour l'histoire des parias de la Gascogne. Toutes les traditions populaires, toutes les imputations répandues sur leur compte, y sont réunies, et certaines d'entre elles ne se trouvent consignées que là, comme, par exemple, l'accusation de mèler à leurs azymes du sang de chrétien, accusa-

Dah four coffees della morte se hon leus he- Arm les bilers des morte fils se fient les veillers, Et s'eves page falcon, cut seau tres mayoning Roses pager fagon, cordis sent time mountaisers (Cadqu'un, expendient, peut ette charpenties.

Qualqu'un, reproduint, peut être charpenties.

^{&#}x27;s Le samedy, 19 novembre 1468, fut criée et publiée à son de trompe et cry publique par les carrefours de Paris, ledit accord et union fait, comme dit est, entre le ruy et mondit seigneur de Bourgogne. Et que pour raison du temps passé personne vivant ne feust et océ ou hardi de rieu dire à l'opprobre dudit seigneur, feust de bouche, par escrit, signer, painetures, rondeault, bailades, libelles diffamatioires, changans de gaste, ne aultrement, en quelque manière que ce peust estre, o Histoire de Louys XI, roy de France, natrement diets la Chronique scandaleuse, L'édition de liturelles, Fr. Foppens, m.occure, porte une virgule après changuns : ce qui donne un sens différent, mais également rausonnable. Veyez tom, 11, pag. 145 et 146,

tion qui, comme nous l'avons vu', a été autresois perté: contre les Juifs.

Si nous avons pu déterminer le lieu où a pris naisses la pièce qui précède, il nous est encore plus facile de la faire pour celle-ci. D'une part, le nom du quartier ch le premier Cagot se serait marié, et qui est celui d'un hamest de Saint-Jean et de Saint-Pierre-de-Lier (canton de Motifort, arrondissement de Dax); d'un autre côté, les détaits donnés par l'auteur sur les remèdes qu'ils employaient. etc. tout cela indique suffisamment cette commune du département des Landes, dans laquelle il existe encore huit on dix familles réputées Cagotes. Ces familles, dont les mesibres étaient tous charpentiers de bateaux ou charrons, devaient cette qualification, non-seulement à la tradition du lieu, mais à une maladie répandue parmi eux et dui peut être assimilée à la lèpre. Leur peau, écaillée comme le dos d'une carpe, sans ou presque sans poil, blanchâtre et farineuse, parfois devenait fort rouge, surtout aux phases de la hane. Pour l'adoucir, ils se servaient de lierre qu'ils faisaient bouflir, et l'appliquaient sur le mal. Une vieille famme, encoré existante, en emploie à cet usage plus d'une charretée par an. Avec cela, les Gahets de Labaste exhalaient, dit-on. une puanteur au-delà de toute idée, et leur chaleur était si intense, même en hiver, qu'il leur était difficile, dans les plus grands froids, de supporter une couverture.

Dans de pareilles conditions, comment s'étonner que la mortalité fût chezeux d'un grand tiers plus forte que chez les autres habitants? On assure, cependant, qu'il en était ainsi.

Voici le poëme :

Doun bin aquère galimachie? De cent mille légues Louin de la Turquie. Ques soun multipliats D'où vient cette galimachie? De cent mille lieues Au-delà de la Turquie. Ils se sont multipliés

[!] Voyez ci-devant, tom. Ier, pag. 25.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGEL

is gats; tes las parropis n esbarreyau. pinéalogie en qu'ey demandat; é engendrats. curés de las parropis souy infourmat, nie response, outit touts lous caps. rnei qu'es juste, plein de bountat, de entier qu'a heit couneche Au monde entier a fait connaître a abé rejetats. Pourquoi il les avait rejetés. qui üs a bis bade, tat embrasat erde serasimosque hey mespresal. ace maudite us es relega, reste d'armade adé plus anne. lifférentes marques s talou distinga, me la lou lépre, peuple auré infectat; ey granne tristesse ays a esproubat. e d'un soul houmi, men Locayat. ier de Labasie pre maridat. a paropie é affligoat.

: lout countat; n leus pieins d'ulcères,

mbre en pourren troubs,

mee mandite. people a rebutat.

pts qu'i a dechet,

Comme beaux chats; Dans toutes les pareisses Ils se sont dispersés. Leur genealogie Bien souvent est demandée;

Personne ne m'a su dire Qui les avait engendrés. Chez les curés des paroisses Je m'en suis informé; Eux, pour toute réponse,

Mais l'Eternel qui est juste, Toujours plein de bonté,

M'oni tous hoché la tête.

Le pays qui les a vus naître, Avait été embrasé Par une horde sarrasine, Qui Dieu avait méprisé. Cette race maudite

Parmi nous se relégue, Etant un reste d'armé Qui ne pouvait plus aller. Par des marques fort différente Il les fallut distinguer,

Pour prévenir leur lèpre, Qui le reste du peuple aurait infecté; Mais la plus grande tristesse Que le pays a éprouvée, Est due à l'arrivée d'un seul homme, Que l'on appelle Lacayat. Au quartier de Labaste Il s'était marié,

Et toute la paroisse Il avait affligé. Allex à Lier et à Laurède, (Vous verres que) les Cagets qu'il a laissés, Pourraient lever une armée

El se battre de tous côtés; En laiseant coux qui sont pleins d'ulcères, Un grand nombre on en pourrait

trouver, Parmi la race maudite,

Qui surment excité le dégoût de l'autre

dile, of U.y. sealt des Capias en grand acontes, ils statent riunts date cla pris Caronicon | 6 Salat-Govern-d'Auridas, commune de histologe, in su an dig du Courage,

De Laurède en ta Lahosse 1 Fort chic de camin qu'y a : Même secte, même race, Aquiù anirats trouba. N'oublidit pas lous de Caupène 2,

Et nous dechit pas de coustat; Annats au houns de l'égleise.

Que y beyrats Cagots distingats, Rejetats per l'aût peuple, Repoussats prous caperaüs, Coum yens infectats de ladrerie,

Cargats de lepre à pleignes maaus. Lous bénitiers dens las égleises, Ets ben nan per coustat;

Et dens lous cimetières, A part que soun enterrats. Espiats coum leben lous coffres Qui renferment lous lous morts,

Chens respect per la lou race, Ni pour mey grands deus lous Cagots. Ets be s' serben de las planches

Per s'en ha bacherés, Et ets medich que lous trabaillen, Coum gahets charpentiers 3.

Mey Elie et Elisée Be pouyren profetisa Qu'eus caré ue légion d'anjous Per lous raps qui hen ha cessa.

A Lié, qu'es ue grand parropi, D'ayeres ets que n'an manquat. Tout dret au bos de Laurede S'en soun anats ha un rap; Qu'en hen bouri à cauteres,

Encouere mey à caûterous; Et toustem aquets misérables Don soun lous mêmes leprous.

Remarquats lous maridatyes Qui ets et bolen countracta Dat las gouyates de l'aût peuple population.

De Laurede jusqu'à Lahoss Fort peu de chemin il y a: Même secte, même race,

Vous irez y trouver. N'oubliez pas ceux de Caupe

Et ne les laissez pas de côté; Allez au fond de l'église, Vous y verrez Cagots distingués, Rejetés par l'autre population,

Repoussés par les curés, Comme gens infectés de ladrerie, Chargés de lèpre à pleimes u

Quant aux bénitiers dans les églises, Les leurs sont par côté;

Et dans les cimetières, A part ils sont enterrés. Voyez comme ils lèvent les cercuel

Qui renferment leurs morts. Sans respect pour leur ra Ni pour les plus grands de leurs Cap Ils ne craignent pas de se servir des

planches (funébres) Pour s'en faire des étagéres à valeselle, Et ils les travaillent eux-mê Les gahets charpentiers qu'ils sent.

Mais Elie et Elisée Pourraient prophétiser Qu'il leur faudrait une légion d'a Pour les vols qu'ils contribuent à

cesser. A Lier, cette grande paroisse, De lierre ils n'ont pas mano Tout droit au bois de Lauré Ils s'en sont allés faire un vol; Ils en (du lierre) font bouillir à ci

dieres, Encore plus à chaudron

Et toujours ces misérable Restent les mêmes lépreux.

Remarquez les mariages Qu'ils veulent contracter Avec les filles de l'autre pepulation

l A Lahosse, le quartier habité par les Cagots s'appeleit le Fuguet.

2 A Caupenne, commune du canton de Ringron, comme Lahosse, les Cagots jabitaises le quartier dit de Regret.

3 Les quatre vers qui suivent ne m'offrent anoun seus ; je les reproduis géongades liné

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Qu'i s' dan la peine de cerca:
a Juste ceū! s'escriden eres,
N'ems bolem pas marida
Daps yens de race maŭdite,
De crainte de ns infecta.
L'hiber qu'es ret, disen-eres;
Nous be ns bolem apriga,
Et ue soulette couberture
A bous aûts quets hey trembla.
Lous bos cos que soun infectes,
Nous poudem pas approucha:

Adressats pe à las Cagotes, Qui dap bous aûts et seran plaà.» — Dits-me, Daniel, quem saperey

Lous quartiers oun relégat ous an? Soun-ets lous quartiers des Chirpous,

Decüs Cagots ou decüs Chrestians?
— Simon, curious et dap audace,

Tu que cerques à t'informa. Per ma fé, que t'asséguri Qu'elis an baillat tous aoms Chrèstinas.

Dens la Haûte-Chalosse, Qu'eus apèren Gésitains !; Més tout es race sarasinesque : Ne serquis pas d'aûtis refreins. Si ets aben de la même nigue Oun l'enfant Jésus aben labat, Ben preyeen las lous arymes, Ches lou sang deus bateyats. - Daniel, queignes barbaries Aur your els en bontat! Qu'eus caré empecha de bibe, Qu'eus caré ha crumila. Daniel, as-tu entenut dise Que lous Tures boulen imita; Lous jours, dinqu'à sept cops, que s'laben,

Per se boule purifia?
Fort à la qu'an ente y parbiena.

— Simon, mey ue m'en parlis pas;
Que sonn entachats d'ue tèpre
Que jamey n'en gouariran pas.

Nous ne voulons pas nous marier
Avec des gens de race maudite,
De crainte de nous infector.
L'hiver est froid, disent-elles;
Nous voulons nous couvrir,
Et une seule couverture
Yous autres vous fait trembler.
Yos corps sont infects,
Nous ne pouvons pas nous approcher:
Adressez-vous aux Cagotes,
Qui avec vous seront bien. »
— Dis-moi, Daniel, comment connaîtrai-je
Les quartiers où on les a relégués?

Qu'ils se donnent la peine de cherche « Juste ciel! s'écrient-elles,

Les quartiers où on les a relégués ? Seraient-ce les quartiers (dits) des Chirpons, Des Cagots ou des Chrestinas ?

Simon, tu es curieux et plein d'audace,
 En prenant de telles informations.

Par ma foi, je t'assure Qu'on leur a donné le nom de Chrestiaux. Bans la Haute-Chalosse,

On les appelie Gézitains;
Mais tous sont de race sarrasine;
Ne cherche pas d'autre refrain.
S'ils avaient de cette cau
Où l'enfant Jésus fut lavé,
Bs en prendraient leurs azymes,
Sans le sang des haptisés.
— Daniel, quelles harbaries
Ils out mises au jour!

Il faudrait les empécher de vivre, Il faudrait les faire cruciller. Daniel, as-la entendo dire Que les Turcs ils veulent imiter; Que le jour, jusqu'à sept fois, ils se lavent.

Dans l'intention de se purifier? Ils ont fort à faire pour y pervanir.

— Simon, ne m'en parle plus; Ils sont entachés d'une lèpre

Qui jamels ne guérira.

Filin Chalome, on donate moune anjunctions our Cogniu divers setting mount, coming costs do Cogniu, Galero et de Gents,

Daniel, ce sont là de tristes gun: Daniel, qu'en soun gens tristes : Laissons-les de côté; Dechem-lous de coustat; Giézi, dap la soue lèpre, Giézi, avec sa lépre, N'ere pas mey mespresat.

Toutes las medicines Qui ets poden cerca, Tournen aŭ lou prejudice, Tournent à leur préjudice,

Chens la loue lèpre effaça. Benadad, rey de Syrie, Per général abé Naaman.

Et bé s'en ba en Samarie Cerca remedi en taŭ soun maŭ. Blisée ben l'apére;

Aŭsta leŭ et qu'aŭbedi, Et la soue aübedissence De la lépre eu hey gouary.

Soumetut aŭ saint prophète, Dens lou Jourdain que s'ba laba; Et après sept cops qui s'labe, Exempt de lepre que s'trouba.

Naaman, countent deu saint hommi, B'eù boulou recompensa;

Més countent deü bein qu'i propaga,

Dits per pagament arré nou ca. Giézi qu'ere soun domestique; Ingrats, coum soun touts fort souben,

A courre dehet et que s' boute, S'en ba apéra lou Syrien, Lou disen: « Que quau qu'en baillis

En tau mein meste lous présens; En t'aŭ paga la sou peine,

Baille m' toun or et toun argen.

Arré de fachous nou t'announci; Lou mein meste que s'porte biey:

Tourna-t'en dap la tou cohorte,

Deche-m' a you un chic de bein.» La tentation qu'ere fort horte :

Giézi non pol y résista; Pren l'aryen qui lous embiats cu

porten, D'entre las maans de Galgala.

D'oun bins, Giézi? dits Elisée; Malhirous! qu'as-tu anat ha?

En bet agin d'aquère sorte,

Diù qu'es certain que t'punira.

resen qu'eri à las desmarches, En esprit, despuch lou moumen N'était pas plus méprisé. Toutes les médecines Qu'ils peuvent chercher,

Sans effacer leur lépre.

Benadab, roi de Syrie, Pour général avait Naam

Celui-ci s'en va à Samarie Chercher remêde pour son m Elisée l'appelle; Aussitot il (Naaman) lui obeit, Et son obéissance

Le fait guérir de la lépre Soumis au saint prophète

Dans le Jourdain it va se laver ; Et après sept fois qu'il se lav

Il se trouva débarassé de la légre Naaman, content du saint be

Voulait le récompenser ; Mais content du bien qu'il vient d'

complir, Il dit que pour paisment il ne fant rien. Giézi était son domestique (d'Elisée); Ingrat, comme ils le sont tens senvent.

Il se met à courir au plus vite, Et va rappeler le Syrien,

Lui disant: « li faut que lu me donnes Pour mon maître des présents; Pour payer sa peine,

Donne-moi ton or et ten argent. Je ne t'annon**ce rien de filcheux ;** Mon maître se porte bien : Retourne-t'en avec ta cohorte,

Laisse-moi ce peu de bien. » La tentation était trop forte : Giézi ne put y résister; Il prend l'argent que les enveyés les

remellent, D'entre les mains de Gal « D'où viens-tu, Giézi? dit Elisch Malheureux I qu'es-tu allé faise ?

En agissent de cette sect Il est certain que Dieu te pun J'étals présent à tes démarch En esprit, depuis le moment Qui l'avarice qui t'domine T'a sucgerat aquet moyen. Lous présens qui tu as cachat Pous deousraba à ma councchence, Be t'causeran de grands malheurs Et aus de la tou descendence.

- « Per te puni, dits lou Seignou, » La lépre de Naaman que t'dechi;
- » La lépre de Naaman que t'dechi;
 » Aüs tous mainatyes passera
- » Lou maŭ hountous qui t' beŭ dacha.: Giézi que ploure et que sanglote, Tout qu'es fort inutilement.

Simoun, aquère es la caûse Que Cagots nous aûts aben. Giézi estant coubert de lépre, Sa pet et blanque coum la neû.

Desolat, hountous, que s'retire, Pusque nou bolen plus bedeu;

Louin deu soun meste que s'retire, Per la sou faûte ana ploura. Lou Din, piein de miséricorde, Que boulou bien lou néteya; Chens revoqua pourtan f'orocle Deu soun prophète bien aimat, Di décida qu'aquère lépre Passeré à sa postéritat.

Simoun, que beits quaus soun las

Beus raps qui ben aquèren yens ; Cagots qu'aben en aboundance, Surtout deus qui an aquet telen. Oà l'avarice qui te domine
T'a suggéré ce moyen.
Les présents que tu as cachés
Pour les dérober à ma connaissance,
Te causeront de grands malhours
Et à ceux de ta descendance.

- « Pour te punir, dit le Seigneur,
- » Je te laisse la lèpre de Naaman;
- » A tes enfants passera
- » Le mal honteux deut tu hérites, » Giézi pleure et sanglote, Et le tout fort inutilement.

Simon, telle est la cause (Qui fait) que nous avons des Cagets, Giézi étant couvert de lèpre, Sa peau devient blanche comme la neige.

Désolé, honteux, il se retire, Attendu que personne ne veut plus le voir;

Loin de son maître îl se retire, Pour sa fante aller pleurer. Dieu, piein de miséricorde, Vontat bien le purifier; Sans révoquet néanmoins l'oracle De son prophète bien-alimé, Dieu décida que cette lépre Resterait à la postérité (de Giézi).

Simon, tu vois quelles soni les suites

Bes vols que font ces gens; Nous avons des Cagots en abondance, Surtout de ceux qui ont ce telent.

Sattre contre les Cagols.

L'origine des Cagots, telle que nous venons de la voir racontée, était loin d'être généralement admise par le peuple dans les contrées pyrénéennes. Voici une pièce, où tout en les faisant descendre également des Juifs, on leur assigne une antiquité encore plus reculée. En l'examinant avec attention, on n'a pas de peine à reconnaître une chanson de compagnons, à mettre avec celles des Déque nous devons à l'obligeance de M. Cazenave, instituteur communal à Orthez, nous sommes assez embarrase pour le dire; la seule chose que nous sachions, c'es que notre correspondant le doit lui-même à un nongénaire qui avait entendu réciter cette satire dans sa jeunesse. L'infidélité de la mémoire du vieillard a mis M. Cazenave dans la nécessité de faire quelques restaurations au vers de cette pièce, dont le fond n'a pas été touché.

Cagot de Chanaan, deus charpenties Cagot de Chanaan, des charpe rebut, rébut. De l'est en ta l'ouest perqué t'en est De l'est à l'ouest pourquoi es-tu vent?

biencut? Ne tournes pas respounse? et t' crets Tu ne rends pas réponse? et creis-ts en te taisant en té caran Cacha la toue histoire aus publes Cacher ton histoire aux peuples du deŭ couchan? couchant?

Cagot, qué la sabem. La Bible qué Cagot, nous la savons. La Bible nous s'a dit a dit Perqué deu tou pays tu té trobes Pourquoi de ton pays tu te trouves bannit banni.

Un temple en taŭ Seignou tu qué Uu temple à ton Seigneur tu veulais boulais basti : båtir ; Un sout en tau tou porc nou saps Une loge pour ton porc tu ne sespas acabi. rais pas achever

Arren que nou sabs ha, et n'ey pas Tu ne sais rien faire, et ce n'est pes chets raisou sans raison Si t'rembia deu chantié lou grand Que te renvoya du chantier le grand rey Salomou. roi Salomon.

Tabey en ta puni deu tou désestru- Aussi pour te punir de ta maladresse, gué. Quand bas en ta l'église, et t' hiquen Quand tu vas à l'église, te place-t-on

sur le derrière sou darré. Arres au bénitier nou bou hiqua Personne au bénitier ne veut mettre

lon dit le doigt Dap un ladre coum tu, deü tou pu- Avec un ladre tel que toi, de ten peuple maudit. ble maüdit.

Eh! ne t'y trompis pas, touts que Eh! ne t'y trompes pas, tous neus t'recounechem te reconnaisso

Aŭ pénou de l'aŭillére, né l'as pas Au pendant de l'oreille, tu me l'as en pénen. pas suspendu.

¹ Voyes le Liere du Compagnonage... par Agricol Perdignier, dit Avignen grin, compagnos memisier. Paris, Pagnerre, 1841, in-481 tem. Br., pag. 1870s.

Dans le fragment suivant, qui nous a été fourni par M. Doumec, instituteur primaire à Thèze, nous trouvons une autre explication de l'origine des Cagots, ainsi qu'un nouveau témoignage de l'aversion à laquelle ils étaient en butte de la part du peuple:

Ue race maudite dé ladrés et Cagots, Une race maudite de ladres et Cagots, Descendens defis saubatgés, dé bilens Descendants de sauvages, de vilains Ostrogoths,

et camis. Qu'eus daram en partagé lous haus, Nous leur donnerons en partage les

lous bours, lous pis. Dap las besties farouches qué debein Avec les bêtes faronches ils doivent

habita: Dap lous bous catouliques nou s de- Avec les bons catholiques ne doivent

bein pas mescla. Réunip-pe, jouenesse, entaus cassa Réunissez-vous, jeunesse, pour les

lous trouba en cami.

Ostrogoths, Qu'efecten lous bilatgés, las billes Infectent les villages, les villes et chemins.

> hêtres, les buis, les pins habiter:

pas se méler.

chasser d'ici, Qué pousiam ana en biatgé chens Pour que nous puissions aller voyage sans les trouver en chemin.

Dans un autre fragment qui nous a été communiqué par M. G..., de Caubios, un poète béarnais déclare qu'on ne sait rien sur l'origine des Cagots:

Aquére Cagoutaille, gen désuspection, Cette Cagotaille, gens suspects, Qu'eus an helt défense, dap ne grand' A qui l'on a défendu, avec grand' raison, raisou,

Dé sourti de lur case à ue lègue De sortir de leur maison à une lieus! à l'entour,

Dab armes téméraris qui pouyren da Munis d'armes offensives qui pourraient donner la mort. la mourt.

Aquets coutets dab punte lous an dé- Ces couteaux à pointe on leur a dé--fendut. fendu.

Non nia la gausa disé, aquéro doun On n'oserait dire d'où ils sont yenns. soun bienguts.

Nous ne savons que dire du morceau qui va suivre, sinon qu'il nous a été fourni par M. J. Bourragué, à l'obligeance duquel nous devons déjà tant.

Quouan jou m'en heu en tau meireal. Quand je m'en vale au meirebé. Qué lécht leu mé pet ségut esté à Je laisse mon père assis sur un 40

EMT. DES RACES MAUDETES. M.

faütuilh, qué semblabe û abat. Queuan jou tourny den marcat, Qué troby moun pai pénut en ue es- Je trouve mon père penda à u cale; qué semblabe û porc pélat. échelle ; semblait un pore polé. Cham-Dia! qui a fait ceci, qui a Sang-Dieu! qui a fait ceci, qui a fait cela ? fait cela? Dieu du ciel a fait cela. Aco a fest Diù deù ceù. Cham-Diu! si abé feit nat Chandé- Sang-Dieu! si l'avait fait quoique Cagot, rigog, Coum sen Pierre ou sen Paul, l'au- Comme saint Pierre ri feit sourti lous gogs. je lui aurais fait sortir tes à Nestan tout m'en preni ma bales- Maigré tout je prends me trine. Faite de paille de seigle ; Helle dé paille dé sègle ; Je m'en vais à trois doigts du cid : M'en baû à très digts deu ceu: Flim, flim, cham-Diu!

Flim, flim, sang-Dion!

Si y a mad, en avant! les tripes et Il y a du mal, en avant! les adjuncts lous budérous qué paréchen. les boyaux paraissent.

Ce dialogue entre deux Cagots, dont les quatre premiers vers sont les mêmes que dans la pièce précédente, nous a été communiqué par M. Laffere. On y verra toujours la même animosité, les mêmes haines et les mêmes verations des francs contre les Cagots.

Questel je un'on vois sus es Jo laisse unon piero as Quouan jou m'en baŭ entaŭ mercet, Lechi moun pa'i segut sus ue chèse coum u abat; chaise comme un abbé: Quouan su'en tourni dell mares Quand je reviens du mus Je le trouve pendu au planch aemble un pure polé. Que dis-tu, la baronne, de un Qu'eu trobi pénut capbat lou souté, qué semble à pore pélat. Que dises-tu, la baronne, de 😁 ? -Podes-tu pensa si eri counton doù - Petr-en penser que fun f content? co? Non, moun amic, non, que t'at dic Non, mon ami, non, pete te de dap regret avec regret, Qu'aury mey leu boulut à gran cop J'aurais préféré un grand comp de beche; d'arrastet ; Més aco qu'ey chic de catise a çe qui Mais c'est peu de chose comparativecy entenut, thought or que j'ei t Car ue afrouse nouvelle pertout qué Car une affreuse nouvelle parte grand bruit. hė gran brut. - Die, die, courin, qu'est-so qu L'est excistit - Digues, digues, cousi, qu'ey ço -qui t'a arribat?



DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Nat de queys gue de france, termi du Queiqu'un de ces gueun de france ; renegat, surnom du renegat, Et l'aure aumen jouget nade carrote? T'aurait-il joué quelque Que sabes quin eits traiten la race Car tu sais comme ils traitent la race

agote ; agole : Més dilheu dap patience nous auts Mais peut-être avec de la patience

qué podera 100 o por Car Diù qu'ey gran et. Car Dieu eet grand et

Quite dounc lous soucis y aquere Quitte donc les soucis et cette trists triste mine; mine ;

Parle, digues d'abord qu'ey ço qui à Parle, dis d'abord qu'est-ce qui ta tu et chagrine. chagrine. Oh men Dien, mon Dien i ils - Oh moun Diù, mean Diù i qu'an

ont tué mon oncle de Sainte-Marie. tuat à moun ouncle de Sainte-Maria.
Nou'm bos dise que dises? Ne veux-tu pas dire ce que ta dis ? Bt où l'ent-ils tué ? - Dans sean l'an tout? - Auts prats dé

Goues 1. les prés de Gouès. -Qué y hesè ? - Amassa flous · Qu'y falsait-il? — Il amassait des ta las portes den mati dé Saint-Jouan 2. Ah, coustume malhuer les portes du maties d Sours por la Saint-Jean. Ah , malheureuse coutume! — Et qui l'a 166?

rouse! —Et qui l'a tuai? Lou traite den Layroi rouse! -Le trettre Levret

Dé la carrère de Matachot 3. De la rue de Matachot. Et qu'abé jurat Il avait juré En ço de Pierre de Capterrat Chez Pierre de Capberrat

Qu'il lui cooperait le cou, Qu'el comperé lou coch, Parce qu'il était le grand défenseur des Cagots. Permon qu'ere lou grand défenseu dette Cagois.

Aquere race dé sangliers behemeus, Cette race de cruels sangliers, sans au sens nade crainte ni aunou, qué s'acume crainte ni honneur, nous appelle porce ladres, nous autres qui sommes gens d'honneur et bien peren porcs ladres, nous auts qui em ue gen d'aûnou et bien heits dé crique dé craque, dap lou pé dé guit au coustat, cric crac. faits de crique et de craque, avecle pied de canard au côté, cric crac.

Eits qu'es traiten dé canaille Ils nous traitent de canaille Ou bien de Cagolaille, Quand ils veulent se divertir. Ou sinon dé Cagoutaille, Quouan sé bolen diverti. Mais toute la Capotaille a fonds e village, tandis qu'ils ne doivent les Mes toute la Cagoutaille qu'a foun-dat aqueste endret, tandis qu'eits

n'an l'ourigine qué deu démoun dé Couhés à origine qu'au démon de Cou de Coubet 4. Més nou cet pas jamey crajms; Mais il ne fout jamais est Y si t'as trompa, Et si pour nous tromper,

Villagé à dels Minuscules d'Entre de la Salett-Jean, de placer une creix de flarge ou une fraitele d'Austrégies à tentre les puries. On se pouvient que la confréte de Salett-Jean dials la seuir dure lapacife les Capits flasses admis.

Alle d'Ultress qui perte le nons de rue d'Aspe, mass què est contre du people sons l'e pour de Manchet. braffahr.

i Cruhet att oysooyun de dieble as ginus.

Eits sé bolen ha la cour, Avant d'eus perdouna, Qué s catt bate dinqué la mourt. Ils veulent nous faire le cour, Avant de leur pardonner Il faut nous battre jusqu'à la mort.

Cet autre dialogue entre les francs et les Cagots, vraisemblablement dû à l'un de ces derniers, nous a été communiqué par M. Laharane, instituteur primaire à Sauveterre. Toutes les fois que les Cagots parlent à leurs adversaires, ils le font avec une modération qui contraste avec le ton de violence et d'amertume qu'on regrette de trouver chez les derniers. Nous aurons encore l'occasion de faire cette remarque, à propos d'autres chansons qui paraissent avoir également des Cagots pour auteurs.

Lous Cagots deŭ cuyalaà, Si hen arré, qué hen tout plaà.

En la nousté countrade, Qu'an aquesté pensade : « Diu, coum lous auts, bens a créats; « Dieu, comme les autres , mons a

Per et nous n'em point réjétats. »

Les Cagots du cuyalaà, S'ils font quelque chose, ils font test bien.

Dans notre contrée. Ils ont cette pensée : créés ;

Par lui nous ne sommes point rejelés. »

LES CACOTS.

Rons auts, bet ue bere natiou :

Lou bente en permanence. Bet toustem en instence Aŭprės deŭ gran seignou deŭ loc, Taŭ demanda det da lou croc.

Vous autres, vous êtes une belle nation: Yé bèt din trop, ouey non pas prou. Hier beaucoup trop, aujourd'hui pas assez.

Le ventre en permanence. Vous étes toujours en instance Auprès du grand seigneur du lieu, Pour lui demander de vous donn le croc.

LES BÉARNAIS.

Qué tas-tu heit de l'aureillou, Jean-Pierre, lou mey amigou? L'as-tu dat à l'enchere, Tan tira hère, hère ? Ou bien l'as dat dé grat à grat, Ta poudé presti lou mittssat 1?

Qu'as-tu fait du lobe de tes oreilles. Jean-Pierre, mon petit ami? L'as-tu donné à l'enchère, Pour en tirer beaucoup, beaucoup Ou bien l'as-tu donné de gré à gre Pour pouvoir pétrir le miousest?

l Repèce de soupe menue faite avec de la méture, ou pain de mails.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

149

LES CACOTS.

Nous bé fourmam ue souciétat, Chens nade aut grane qualitat Qué hayi la dispute, La querelle et la lutte ; Tandis que bous, au patac, Bep esperrécat bosté sac.

Nous formons une société, Sans autre grande qualité Que hair la dispute, La querelle et la lutte; Tandis que vous, au pugilat, Vous vous déchirez votre sac.

LES BÉARNAIS.

Bre pren la mesture, Boute la crouste dure, Ainsi qué la crouste deu paà, Sus la taule t'at capbira!.

Hé! hé! Margueyte qu'ey aû hour, Ba léchat Ramoun à la cour ; Hé! hé! Marguerite est au four, Elle a laissé Raimond à la cour; Elle prend la méture, Met la croûte dure, Ainsi que la croûte du pain, Sur la table pour le renverser.

LES CACOTS.

Neb truffit pas tan, qué pat prey :

Deus noustés nou sérat jamey. Aquère bère engence De ha plaa jamey pense, Et trobe dé qué batala

Sur nous, qui nou sabem qu'ayma. Sur nous, qui ne savons qu'aimer.

Ne vous moquez pas tant, je vous prie :

Des nôtres vous ne serez jamais.

Cette belle engeance De faire bien jamais ne pense,

Et trouve de quoi jas

LES BÉARTAIS.

Aŭ cémitery bet à part. Qu'arribet leu, qu'arribet tard,

Le porte bien petite A la gleyze qu'habite; U bénité tout pétitot Quep ey réserbat aû cournot. Au cimetière vous êtes à part. Que vous arriviez tôt, que vous arriviez tard,
Une porte bien petite
A l'église existe;
Un bénitier tout petit Vous est réservé au coin.

LES CACOTS.

Abet donc finit, insoulens? Léchat droumi las noustes gens. Eres jamey noub serquen: Ataŭ lou tems nou perden. Nous tribailham ta paa minja,

Et tau céu, mey tard, arriba.

Aves-vous donc fini, insolents? Laissez dormir nos gens. lis ne vous cherchent jamais : A cela ne perdons point le temps. Nous travaillons pour manger du pein, El pour, plus tard, arriver au ciel.

¹ Les Cagnes, acress-t-on, persient tenjoure le pain per la table, de marière à eroite durp lét en desseus. Veges el-desseus, tem, 1-r, 1985, 165 et 1985, Austria et distribute ou gerdenet lien de paser le pain de cité (1986, 1986, 1986).

Voici maintenant un dialogue basque que nous a communiqué M. Tartachu, instituteur primaire à Tardets. Cette chanson, en dialecte souletin, a été recueillie de la bouche d'un octogénaire, qui affirme l'avoir apprise dans sa plus tendre enfance et ne l'avoir plus entendu chanter depuis soixante ans. « Cette pièce, m'écrit mon correspondant, doit être très-ancienne, à en juger par la rime informe qui termine chaque vers, d'autant plus ancienne que les chansons modernes et les vers tragiques basques sont tous en rimes mèlées. »

Un autre Basque instruit, auquel j'avais adressé ce morceau pour l'examiner, M. Archu, instituteur communal à la Réole (Gironde), m'écrivait en me le renvoyant : « L'auteur ne m'en est pas inconnu. Il composa cette chansen, deut il est le héros, à l'âga de dix-huit ans. Le bouhomme s'est éteint le mois de septembre dernier (1845), dans sa quatre-vingtième année. Il était né à Aussurucq; il y a vécu, il y est mort. Ses poésies sont fort nombreuses; elles partaient comme les oracles de la Sybille, et se faisaient remarquer par leur naïveté et leur élégance. L'auteur était illétré : c'est peur cela que ses chansons portent l'empreinte de la monotonie dans les rimes uniformes. Les chansens madernes et les vers tragiques basques, composés par gens sans connaissances littéraires, sont rimés uniformément. »

ARGATGMA.

Argui ascorian ginic ene arresekila, Dés l'aube du jour arrivé avec mon troupeau,

Bethi beha ençun nahis nounbaltic Toujours écoutant, désirant entracoure boica.

Ardiac noun ulci tuçu ? Cerentaco de avez-vous laissé les brebis ? D'où

errada yient que je vois Nigarrez ickhousten deiçut çoure Votre bel æil plein de larmes ? begui ederra ?

ARGAINSA.

Eso artaren ichillic gin nucu eou- A l'Insu de mon père je grés yegne recepe.

Kambiatu deytadela ardien albaguia, Qu'on m'a désigné un nouveau pa-

çatcia.

ARÇATGNA.

Lacia ?

Etciradia orhitees gue itz eman du- Ne vous souviendrait-il plus que gula nous nous sommes donné parole

tatcera ?

ARÇAINSA. LA BERGÈRE. Atço nourbett içan duçu ene syta Quelqu'un est venu hier vers mon ametara .

titcera, Huruntastes algarganic fitetz ditin Qu'ils s'empressent au plutôt de nous

Agotac bediedile bedicut eneutia. Oui, l'ai oui dire qu'il y a des Cagota. Cuc erayten deytadaçu ni ere bani- Vous me dites que moi nussi l'apparpals.

Egun dane ukhen bang demendren Si l'avais seulement une authre de leinhuria, Gagol,

hun dojun ausertaren bogulla so- Je ne me serais point permis du lever guilors.

Agola :

barra. Nic ikhoussi arçain etan çuc ira eder- Vous ètes le plus beau des bergers гера:

Edericateco, amons Agot içan be- Pour être heau frut-if au moins être hard a?

ABÇATONA.

Soyçu nuntic eçagutcen dien çoin Voici par où l'un reconnaît celut qui den Ageta : est Engot ; barriala;

Bihotça erdiaturic, cibauri eraitera Le cour brisé de douleur, pour vous dire à vous-même

turage pour mes brebis, Seculacoz defendatu çoureki min- Défendu pour jamais de parter aves YOUS.

LE BERGER.

Gor niça, ala ençun dut? erandi- Suis-je sourd, ou l'ai-je entendu? me l'auriez-vous dit?

Seculaçoz gin çaistala adio eraitera? Que vous m'éles venue faire vos adieux pour toujours?

Lurian bici guireno algaren may- D'aimer l'un l'autre tant que nons vivrions sur la terre ?

père et ma mère,

Gue afgar mayte dugula ayen aver- Pour les avertir que nous nous aimons vous et moi,

éloigner l'un de l'autre Eta estitian junta casta agotara kila. Et qu'ils ne s'allient point avec une caste cagote.

ER BERGER.

tiens à cette race.

тел уена јанув'а топа.

ARÇAINAA.

Gentelan den ederrena umen duçu Parmi trontez lez gens le Cagol est réputé pour être le plus besu :

Bilho hori, larru couri eta begui na- Cheveu blond , peau hianche et les year bleus.

que J'ai vus :

Cagot?

OF BERGER.

Lohen soue equiton cayo herri be. On tul jette le premier regard sur l'ornibe;

Bata handiago digu , eta aldiz bee- Il en a sue plus grande, et cont-tia ?

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

Biribil eta orotaric bilhoz unguratia. Plus ronde et de tout côté couver

d'un long duvet. ARCAINSA. LA BERGERE

Hori hala balimbada, hayetaric et- Si cela est vrai, vous n'êtes point de

cira ; ces gens-là ; Eci coure beharriac algar udurri- Car vos oreilles se ressembleat par-

faitement. dira.

Agot denac chipiago badu beharri Si celui qui est Cagot a l'une des bata, oreilles plus petite.

Aytari eranen diot bihac bardin tu- Je dirai à mon père que vous aves cula. les deux d'égale grandeur.

ARÇATGNA. Agot denac buria aphal, eta diçu be- Le Cagot marche la tête basse, et le

regard Lurrian bethy sarthurric, gaiski Fixé en terre, comme le malfaiteur. eguinac beçala.

Içan banintz ni aberats çu ciradin Si j'avais été riche comme vens, becala.

Aytac etceyçun eranen ni Agobat Votre pere ne vous eat point dit que niçala. j'étais Cagot.

Nous parlions, il y a quelques moments, de chansons composées par des Cagots sur leur état malheureux; nous en avons reçu plusieurs, mais dans un état qui fera regretter qu'elles n'aient pas été recueillies plus tôt. Tontes. en effet, présentent des altérations plus ou moins graves, et des lacunes comblées tant bien que mal par des lambeaux d'autres chansons: c'est ce qui se remarque dans la pièce suivante, dont le dernier couplet est évidemment étranger à ceux qui précèdent. Nous la devons à M. Terré, instituteur primaire à Capbis.

Quoiqué Cagots touts siam, Qué n'oums en dam; (bis)

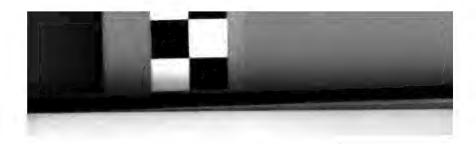
Quoique Cagots tous soyons, Nous ne nous en fachons pas; (bis) Qu'em touts hilhs dé nouste pai Nous sommes tous fils de notre père

Adam Et d'Eve, nouste mai permére, Et arré-hills de Terranère.

A Terranère et à Andurans Touts soun là dé mouns parens. Quoique Cagols touts siam,

Adam Et d'Eve, notre mère première, El arrière petits-fils de Terranère.

A Terranère et à Anduran Tous sont là de mes parents. Quoique Cagots tous soyous,



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Nou anem pas sur la carrère, Estem nous hens Terranère.

Quouan jou sorti à la carrère, Tout lou mounde Cagot m'apère: « Tu qu'es lou Cagot dé Sarrance, Et tu la Cagotte d'Anty. Partit biste, hore d'assy.

A Peyrenere et à Préchacq, Aquiu qu'en an desmountat; Dan sibade à la cabale, Attenden qu'eus tué la balo.

S'eus Cagots courriam, goujats, Ento qu'i sian touts tuats.

N'allons pas à la rue, Restons dans Terranère.

Quand je vais à la rue , Tout le monde Cagot m'appelle : « Tu es le Cagot de Sarrance, Et toi la Cagote d'Anty. Partez vite, hors d'ici.

A Peyrenère et à Préchacq, Là ils sont descendus (de cheval); Ils donnent l'avoine à leur jumes En attendant qu'ils soient tués par la balle.

Sur les Cagots courons, jeunes-gens, Jusqu'à ce qu'ils soient tous tués.

Le fragment suivant, qui nous a été communiqué par M. Peré, instituteur à Marsous (canton d'Aucun, Hautes-Pyrénées), présente, comme on le verra, plus d'un rapport avec la pièce qui précède:

Terrenére et Maillota Tout aquo nou ey qué Cagots; Andurans et Canarie Tout aquo nou ey qué Cagouterie.

Quoiqué Cagots siam, Nous n'oun dam ; (bis) Tous yem his dé nousté pay Adam Et de nouste may permere, Are-his de Terranère.

Quan boy en ta Azu, Saludat de tout quadu, Acceptat de Cagoutatyé, Estounat d'aquet bagatye.

Espagnet na maridat l'aynade, Damiselle l'a bailbade Et qu'en yere hilhe de mous d'Angosse, Et qu'elle était fille de M. d'Anguess, Et qu'en yere ue Cagote.

Terranère et Mailloc Tout cela n'est que Cagots; Andurans et Canarie, Tout cela n'est que Cagoterie.

Quoique Cagots soyons, Nous ne nous en fâchons pas; (bis) Tous sommes fils de notre père Adam Et de notre mère première Arrière-petits-fils de Terrandre.

Quand je vais à Azun, (Je suis) salué de chacun, Excepté de la Cagotaille, Etonné de ce bagage.

Espagnet a marié sa fille atnée, Il l'a donnée pour demoiselle Et elle était une Cagote.

Dans cet autre morceau, dont nous sommes redevable à M. Baradat, instituteur primaire à Assat, si le premier couplet indique que l'auteur était Cagot, les autres, qui d'ailleurs différent par le nombre des vers un simblent

l'œuvre de leurs adversaires, habitués à rimer des cetals gues des noms de leurs victimes. Je suis porté à croix qu'ils faisaient partie d'une autre chanson.

Quoique you siey Cagot et ladre din- Quoique je sois Cagot et ladre juqui aŭ cot, qu'au cou, Lou boun Diou que m'en mantiengue! Que le bon Dieu me maintienne té.

Lou qui n'eun bouilhe esta apérat, Celui qui ne veut pas être appet ainsi,

Qu'eüs bassa coupa le lengue. Tra dera, la, la, etc. Qu'il leur fasse comper la langue. Tra dere, la, la, etc.

Lou cousy ' d'Aressy et Péré de Meil- Le cousin (Cagot) d'Aressy et Péré & Meillon lou En passan que coussiran três Cagots En passant prendront trois Cagots qu'y a à Idrou. qu'il y a à Idron.

Tra dera, etc. Tra dera, elc.

Chens counta Luni d'Ousse et Pis- Sans compter Luni d'Ousse et Pistale tole d'Assat, d'Assai, aplace-dessus dé Bordes, et Chrestin. Laplace-dessus de Bordes, et Chre

dé Beneyacq. de Bénéjacq. Tra dera, etc. Tra dera, eto.

En passan qué coussiren très Cagots En passant ils prendrent tre qu'y a à Pontacq, qu'it y a à Pontacq, Et tabé trés aûtes deit cantou dé Cla- Et aussi trois autres du ce

racq. Claracq. Tra dera, etc. Tra dera, etc.

Voici maintenant une chanson composée par un Caget de Bénéjacq; nous en avons déjà parlé dans notre introduction, où nous regrettons d'avoir porté sur elle un jugement qui tomberait moins à faux s'il s'appliquait à quelquesunes des pièces précédentes.

Cagot, si bas en ta Paŭ, Qué conssirés à Candau : De Candaŭ enta Laplace, Troubaras la soupe grasse. Aquet Cagot deŭ Chrestiaa

Et qué tribailhe prou pla; Chicoutérés de Carauné, Ço qui hé qué nou bat goueyré. Tu t'arréteras à Candau; De Candau jusqu'à Laplace Tu trouveras la soupe grasse. Ce Cagot de Chrestian

Cagot, si tu vas à Pan.

Travaille assez bien; Chicoutérés de Caraumé. Co qu'il fait no vaut pas grand'el

è Co nom, comme nons l'avons déjà vu, tom. ¡er, pag. 370, 371, dinit esti Cagnin en denvejori entre que. Escapa enjand'huj les cherbannism, dant le com dete d'un temps immémorial, se traitent de bons sousins.



Quonan passi déhat lous ambancs, Lous cousis et lous marchands Qué m hen bère sitioutère : Aco qu'ey co qui m désespère.

Encouère qué Cagots siam, Nous noun dam; Tous qu'em hilbs dell pay Adam.

Lous Cagots dé Broustabache Qui s'eu cot portan la hache.

Quand je passe sous les auvents, Les cousins (Cagots) et les marchands Me font belle sifferie: C'est ce qui me désespère.

Quoique nous soyons Cagots, Ne nous en fâchons pas; Nous sommes tous enfants du père Adam.

Les Cagots de Broustabache Sur le cou portent la hache.

La chanson suivante, trouvée à Pardies, ne dit pas grand' chose; si nous la donnons, c'est surtout dans le but d'être aussi complet que possible, Nous la tenons de M. Bergeres, de Noguères.

Lous Cagots, coum lous ségnous, Mille aûnous d'abé la protectiou

Aŭ régime dé la patrie, Dé la grand', de la grand' Cagou- De la grand', de la grand' Cagotorie. térie.

Lous Cagots qué soun puissants et Les Cagots sont puissants et triomtriomphants, Despuchs in obute d'Adam, B'abé éret à la patrie D'avair droit à la patrie Dé la grand', dé la grand' Cagou- De la grand', de la grand' Cagoterie.

Lou mé pay qu'ere Cagot dinqu'où Mon père était Cagot jusqu'au cou, col,

pocq , Et qu'ey part à la patrie térie

Encouére qué Cagots siam, Nous nou noun dam; Tous qu'em hilhs det pay Adam

Et dé la noble patrie. Vive, vive la Cagoutérie!

Les Cagots, comme les seigneurs, Mille honneurs d'avoir la protection

Au régime de la patrie,

phants, Depuis la chûte d'Adam,

Iou noun sony pas demonche ta- Je ne le suis pas moins que lui,

Et j'ai part à la patrie Dé la grand', dá la grand' Cagou- De la grand', de la grand' Cagoterie.

> Bien que Cagots nous soyons, Nous ne nous en fichons pas; Nous sommes tous fils du père Adam It de la noble patrie. Vive, vive la Cagoterie!

La chanson qui va suivre m'a été envoyée par M. Dussau,

instituteur communal à Piets (canton d'Arzacq, département des Basses-Pyrénées); elle nous a conservé le souveir d'une de ces rencontres presque toujours si fatales m Cagots. C'est l'un d'eux qui parle:

Lou nousté pétit bilatye Per nous auts ey habitat, Et qué l'abém même hounourat Dap grand abantatye, Et qué l'abém même hounourat Dé l'abé aymat.

Lou die d'ue grane heste, Qu'abem lou co fort counten; Car per labéts qué bam souben Dé û pas fort leste, Car per labéts qué bam souben Bédé lous parens.

Certeines yens d'ourdinary Nous gauzen pas da la ma;

Et dap lou rénoum dé Chrestià Qui eus ey tan countrary, Et dap lou rénoun dé Chrestia Nous podén ayma.

Lous garçous dé quére bille l Qué s'engatyen dap bountat

De y parti touts û gran marcat, De y parti en file;

Dé y parti touts û gran marcat, Ta y ha aŭ patac. Desbiails, Cagot dé Plasence,

Dap lou Chicouyou dé Piets, A la teste d'û gran troupet, Ban en diligence ; A la teste d'û gran troupet.

Qu'aco ere bet!

 Piets et Plasence, couratye! Digoun hort lous coummandants,

Car countre touts aquéts méchants Point dé badinatye;

Car countre touts aquets méchants S'en caŭ sourti francs. »

Notre petit village Par nous autres est habité, Et nous l'avons même honoré Avec un grand avantage. Et nous l'avons même honoré De l'avoir aimé.

Le jour d'une grande fête, Nous avons le cœur fort ce Car parfois nous allons souves D'un pas fort leste,

Car parfois nous allons souvent Voir les parens.

Certaines gens d'ordinaire N'osent pas nous donner la m Et avec le renom de Ca

Qui leur est si désagréable Et avec le renom de Cam Ils ne nous peuvent aim

Les garçons de cette ville Nous engagent avec bomté De partir tous pour le gra D'y partir per bandes;

De partir tous pour le gra Pour y lutter. Desbiails, Cagot de Plas

Avec Chicouyou de Piet A la tête d'une grande troi Vont en diligence; A la tête d'une grande troupe,

Que cela était beau ! « Piets et Plasence, courage !

Disent fort les comman Car contre tous ces méchas Point de badinage ;

Car contre tous ces r Il nous faut sortir france.

I Morianne.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

dre rencountrade fraben Cagots; 'gren lous amigots kre publade; 'eren lous amigots, a Capots. estou la bataille lhurousamen, oubiennéram toustem ère canaille;

oubiennéram toustem,

um et toustem.

Dans cette rencontre
On nous appelait Cagots;
Avant nous étions les amis
De cette peuplade;
Avant nous étions les amis,
En étant Capots.

Perdue fut la bataille
fci malheureusement,
Nous nous en souviendrons toujours
De cette canaille;
Nous nous en souviendrons toujours,
Toujours et toujours,

hanson suivante sur les Cagots de la vallée de Josanton de Sainte-Marie, arrondissement d'Oloron), que à M. Laffore, rend témoignage à la bravoure des dans leurs rencontres avec les francs, et nous réprès combien de provocations et d'outrages elles t lien.

aig quouan dé bilatges s an û grand renoum; t die quouan d'outrages b bade lou démoun! enten per las carrères is, maiedictious; tunes, las mey fières, as boumis qu'an fripous. més, chaque semane, b bét de tout coustats

e feste angloumane, gots tous ressemblats, got et la Cagote lé s bolen proumena; souan soun drin en ribotte, n saben pas tourna.

a grande Cagoutaille

å houns deû Castera!; quiu que la canaille ada réfugia, quiu que la vallée g ço qu'y a dé mey boig; iè mat hymenée, soun teus comm à troupsig. A Joshaig combien de villages Qui tous ont un grand renom; Mais tous les jours combien d'outrages Y fait naître le démon! On entend par les rues Jurements, malédictions; Et les semmes, les plus fières, Toutes ont des maris fripons. Chaque mois, chaque semaine, On voit de tous côtés Conime une séte anglomane, Tous les Cagots rassemblés. Le Cagot et la Cagote Veulent tous se promener; Mais quand ils sont en ribotte. Ils ne savent plus s'en retourner. Toute la grande Cagotaille Est au fond du Casiera : C'est la que cette canaille

C'est la que cette canaille S'est allee réfugier, C'est la que la vallée Réunit ce qu'elle a de plus huppé; S'il se fait quelque hymenie, Be y sont tous comme un troupens.

is diminence du village de Gáranes, babble per des Cageta,

158 HISTOIRE DES RACES MAUSPINS

Eits qué soun coum us porce ladres,
Que nou an nat ressentiment;
Bits qu'enduran mille outrages,
Chaqué die, chaqué moument;
Més à soun tour la vengence
Nou manqué pas d'arriba.
Si eits hen nade resistence,
Oué s baten dinqué créba.

Ils se battent juaggé.

A Géronce, Auri y Saint-Gouin, A Moumou, Geüs y Préchac, Oun qué bét, même à Aren, Tous lous Cagols de Jousbaig Célébra dap allégresse Toutes leurs institutious; Mey après, dens la dêtresse, Qué s neyen dé libatious.

A baig dounc la Cagoutaille!

Destruisiam tous lous Cagots, Destruisiam la Cagoutaille, A baig dounc tous lous Cagots! ils sont commé des porcé haires, ils n'ont aucun settiment ; ils n'ont aucun settiment ; ils endurent mitté outrages, s'Chaque jour, chaque intérnets : Mais à son tour le Vengeness : Me manque pas d'arrivèr. S'ils font aucune résistance, ils se battent jusqu'à exerus. À Géronée, Orin et Saint-deux, A Moumour, Gené et Préchié, On voit, meine à farus, .

Toutes Cagots de Justinité Cétébrer avec allégresse : Toutes leurs institutions; .

Mais après, dans la défrésse, .

Ils se moient dans les thattains.

refrain Général.

A has done la Cagntaille I. Détruisons tous les Cagnte , Détruisons la Cagntaille , A has done tous les Cagntai

Mais les combats entre les Cagots et les frances présent pas les scules circonstances où les uns et les autres dennées sent cours à leur verve poétique. Comme nous l'avant dét vu, les mariages des premiers prétaient à rire à leurs autre mis, qui ne se faisaient pas faute, dans l'occasion, de tympe niser les nouveaux époux par des chansons sathriques. At chapitre premier de cet ouvrage, on a pu lire quatre von d'une pièce de ce genre, que je n'avais alors pu réunir à me procurer. Depuis, je l'ai reçue de M. Ballerean, instituteur communal à Aillas (département de la Gironde, arrendiment de Bazas, canton d'Auros): ce qui me permet de l'instruccioi, bien qu'à vrai dire, elle ne vaille guère la poinc d'étre publiée.

A Bédous , lou bon bilatge , A Bédous Cagots soun touts.

Lou Cagot qu'ey de Sarrance, La Cagote de Bédous. A Bédous, etc. A Bedous , le **bon villago ,** A Bed**ous Caguts sout tous.**

Le Cagot est de Segmando. La Cagote de Bedous, A Bedous, 600 et al 2004.





DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

baillat per maridatge s et dus jambous.

qu'es à la bigne, à échermenta : purat à la camise, dû c.. qu'aû pa. , etc.

On lui a donné en mariage Cent écus et deux jambons. A Bedous, etc.

Le Cagot est à la vigne, La Cagote à lier des sarments; Elle a un trou à la chemise, La moitié du c.. lui paratt. A Bedous, etc.

croire que ce dernier couplet, que nous avons déjà ait une espèce de dicton répandu depuis longtemps Béarn: car nous le retrouvons dans un bon nombre sons, entre autres dans celle-ci, qui nous a été comée par M. G..., de Cambios:

tailhe la vigne, chermenta; asse la camise let darré qu'et cat. 4 toque-li, teque, & toque-li dret.

s'en ba ta la vigne, l'y ba trouva; in tous dus à derride, ts à darguicha, a dé quéres lestes

ibin pas parla. purpe to case na prépara : ren ue toupie ste à laba .

flé dé cousine sas mey délicat.

Le Cagot taille la vigne, La Cagote lie le sarment; Elle a sa chemise déchirée, La moitié de son derrière paraît. Sur le toupet touche-lui, touche, Sur le toupet touche-lui dreit.

Le Cagot s'en va à la vigne, Le Cagot l'y va trouver; Ils se mettent tous deux à rire, Et leurs levres à marmotter, En sorte qu'ils ressemblent à ces têtes Qui ne savent pas parler.

Elle s'en retourne à la maison Pour préparer le diner; Elle prend un pot à gre Qui a besoin d'étre lavé. Avec un tablier de cuisine Qui a'est pas plus propre.

retrouvons encore ce couplet dans en fragment de , qui nous vient de M. Noye, instituteur communel **B**:

lé Bignes o de Mielos, qué y ere

Arribère de Vignes lit Bourloup de Minies, Et aussi y était Liquegne de Geros,

. we sed not be a space of the

r, pag. 437.

HISTOIRE DES RACES MAUDITÉS

Labataille de Thèze. Poumata d'Arthez, Hourez de Mesplede, Cagots qué soun tous trés.

Digues dounc tu, Lagarenne, Qui es de Lounçou, Si es dé la confrérie. Ou si es omni d'aŭnou.

Testarrouge, Mounou, Et Pisseü dé Caûbios, Alliance qué nan hest Dab lous Cagots d'Anos 1.

Lou Cagot tailhe la bigne, La Cagote chermenta; S'a coupade la camise.

La meytat deu c.. qu'eu cat.

Labataille de Thèse, Poumata d'Arthez. Hourez de Mespiède, Tous les trois sont Ca

Dis donc, Lagarenne, Toi qui es de Lonçon, Es-tu de la confrérie, Où es-tu homme d'he

Testarrouge, Mounou, Et Pissen de Cambios, Ont fait alliance Avec les Cagots d'Ame

Le Cagot taille la vigne, La Cagote lie le surment Sa chemise est déchirée, La moitié du c.. lui tem

Voici un autre fragment de chanson qui renferme également le couplet en question ; il nous a été communiqué per M. Desperiez, instituteur communal à Orx (Landes).

Lous Agots dé la carrère, Lous de haut et lous de bas, Qué s'en ban enta Bayonne Per dansa lou contre-pas. Que m sab maŭ qué you n'i airi, Que m sab maû qué jou n'i baû; Que m sab maŭ qué you n'i airi, De Bayonne entaŭ Boucaŭ 2.

L'Agot qué tailhabe la bigne Et l'Agote chermenta, etc.

Les Agots du quartier, Ceux d'en haut et coux d'en has, Ceux d'en naux es coma S'en vont à Bayonne Pour danser le contre-pas. Je suis fâché de ne pas y aller. Je suis désolé de me pas partir : Je suis tâché de ne pe s y aller,

L'Agot taillait la vigne Et l'Agote liait les serments, etc.

De Bayonne au Boo

Nous parlions, il n'y a qu'un instant, des mariages des Cagots; on sait quels obstacles ces malheureux reacontraient souvent à en contracter. Le fragment suivant, qui nous a dé communiqué par M. Edouard Dachary, instituteur communal à Susmion (Basses-Pyrénées), a trait à cette difficulté de s'établir:

Ait ang Louis

....

Ce couplet nous a été fourni per M. G..., de Cambies.
 Villege près de Bayonne.

A Oloron qu'y a û tros de carrère A Oloron il y a un morceau de rue Qu'y a autant de Cagots coum de cheminėyes. minées.

Ah! s'in pouïren trouba per la Barra- Ah! si l'on en pouvait trouver pour la quelle, Barraquette,

Ah! s'in pouïren trouba per lou ma- Ah! si l'on en pouvait trouver pour le marier.

Si touts lous Cagots aben eichs gan Bi tous les Cagots avaient des galoloches. ches.

Heren autan de routt coum cinq Ils feraient autant de bruit que cinq cents carroches. cents carrosses.

Ah! s'in pourren trouba per la Barra- Ah! si l'on en pouvait trouver pour la quette, Barraquette,

Ah! s'in poulren trouba per lou ma- Ah! si l'on en pouvait trouver pour le rida. marier.

Songeaient-ils à soulager leur infortune par la prière, les Cagots durent souvent rencontrer sur le chemin de l'église des francs qui leur chantaient une chanson, dont je n'ai que ce fragment que m'a transmis M. Lembeye, instituteur communal à Lagor:

Lou praübe Cagoutou, Dab poou, Coum dab raisou, S'en ba enta l'église, Coubert dé confusiou.

Cagot, nou caû té banta D'ana dessus l'aûta. Ni dens la sacristie:

Cagot, qué té haran ranja A la Cagotérie 1.

Le pauvre Cagotin, Avec peur, Comme de raison, S'en va à l'église, Couvert de confusion.

Cagot, il ne faut pas te vanter De monter à l'autel Ou d'aller dans la sacristie; Cagot, on te fera placer Dans le lieu des Cagots.

Lassé de tant de vexations, le Cagot allait-il se plaindre à la justice, les paysans de race franche l'apostrophaient d'une façon insultante; les marchands et les laquais se joignaient à eux pour les humilier. C'est du moins ce que

l Nous devons à M. Domengine, instituteur à Gelos, une entre rédection de su con st, qui nous semble meilleure :

Are, Caget, now t can penses
D'ane plus déban not soin
B'ane plus déban not soin
All dere nonchemble p
Alare he norme tempet
Deus les récents qu'un désigner cui l'éconie
Plus la Cagenterie.
Pe

MINT. DOS RACOS MAUDETON, IL.

nt, Cagot, il no to faut plus penn vantage devent numm entrel Maintonent, A aller deven III dans la tes A prisonal to appear plant Danis ly ratio uplies & distingue Pour la Congoverie.

11

nous apprend un fragment qui a été fourni par M. G. instituteur à B*** (Basses-Pyrénées).

Lou Cagot qui s'en ba enda Paü A chibaü. Fier coum û grand caporaü; Lous paysaas deü labouratge

Qu'eu disen : « Oun t'en bas, Cagth Lui disaient : « Ou vas-tu, Cat sauvage? »

Duouan arriba déhat lous enbans . Lous marchands Qu'eŭ hasen do siulatero: Acoqu'ey coqui aŭ Cagot désespéro.

Quouan arriba aŭ palais. Lous laquais Qu'eù saludon coum si eren frais;

Qu'eŭ saludon et qu'eŭ s'approchon, Et qu'en boulen caga à la poche.

Le Cagot s'en va à Pau A cheval. Fier comine un grand caporal; Les paysaus laboureurs

sauvage? »

Lorsqu'il arriva sous les hangards, Les marchands Se mirent à siffler : C'est ce qui désespère le Cagot.

Quand il arriva au palais. Les laquais Le saluèrent comme s'ils enssent été frères : lis le saluérent et s'approchèrent,

Et ils voulurent lui ch... à la poche.

Cette chanson, dont j'ai recueilli une foule de rédactions qui présentent des différences plus ou moins grandes, n'est pas fort ancienne. Suivant la relation d'un vieillard d'Arance, qui a connu le grand David d'Arros, ainsi nommé à cause de sa taille extraordinaire, ce Cagot, propriétaire de la maison Arramounet, avalt deux filles. Ne trouvant pas à les marier, il assembla chez lui les principaux personneges de sa caste. Cette réunion décida que la fille alnée épouserait Laborde de Castillon, répüté Cagot, et que la seconde serait mariée avec Turenne de Sallespisse, autre Cazot. Ces mariages se réalisèrent. Le joueur de tamboutin d'Arance. mentionné dans la chanson, était un nommé Léonard, dont la maison existe encore dans cette conflittine; il portait tonjours un tricorne, et divertit fort l'assemblée.

Le même vieillard raconte que David d'Arros, bien qu'il fut extremement riche, n'avait de relation avec personne. Il ne s'occupait qu'à garder son bétail, pertait toujours sur lui une corne pleine de tabac, et, si quelqu'un venait à passer, il l'arrêtait pour lui en offrir une prise. Il avait toujours quelque chose à donner, ne fût-ce qu'un fruit : aussi les petits enfants couraient-ils sans cesse après lui. Le vicillard de qui nous tenons ces faits, ajoute qu'il n'était pas des derniers.

La maison Arramounet existe encore, ainsi que la femme de l'arrière-petit-fils de David d'Arros, remariée en secondes noces avec Labaig-Larribau, de Morianne.

La rédaction qui và suivre nous a été fournie par M. Hourcade, instituteur primaire à Hagetaubin.

Qu'an heit ue assemblade Lous messius dé Cagnts , Qu'an maridat la hilhe Deû grand David d'Arros. Lou tin et lou tan patantaine, Et lou tran , lan-là , déran-là.

Lou Turenne dé Sales Et Jansoulet de Saût En passan qué coussiren Lous Cagots de Hagetmaü. Lou tin et lou ton, etc.

Lou Cagot de Guilhaumes, Dé Casteigt-Abidon , Coussira Houssébuelle Ta bébe lou pintou ⁴. Lou tin et lou tan , etc.

Larrouzié de Mascouette, Et Lesteigt de Yuren, En passan qué conssiren Lou Cagot deu Chrétien. Lou tin et lou tan, etc.

Lassalle la Charpante, Lou Chrestiaa de Douazou, Et Louncauby qué y eren Cagot dé Castillou. Lou un et lou tan, etc. Ont fait une assemblée Messieurs les Cagots, lès ont marié la file Du grand David d'Arros, Le tin et le tan patantaine, Et le tran, lan-là, déran-là.

Turenne de Sales Et Jansoulet de Sault En passant prirent Les Cagots de Hagetmau. Le tin et le tan, etc.

Le Cagot de Guilhaumes, De Casteigt-Abidou, Prit Houssevielle Pour boire le pinton. Le tin et le tan, etc.

Larrouzié de Mascouelte, Et Lesteigt de Yuren, En passant prirent Le Capat du Chrétien, Le un et le tan, étc.

Laustie in Charpente, Le Chrestian de Danson, Et Louncauby) furent Cagot de Castillon, Le tin et le tan, etc.

I Marere lecele qui ripond à ta dani-litre.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

Lou Chrestiaà dé Mourlanne, Et Poumataà d'Arthez 1, Et Heure de Mespléde Cagots qué soun tous trés. Lou tin et lou tan, etc.

Baylé dé Sauvelade Labarthasse de Bouillou, Et Cameta qué y ere Ta jouga deŭ briŭlou 2.]

Tous lous Cagots qué y eren Dens aquet grand festy, Sinon qué lou grand Pierre Cagot dé Marcery. Lou tin et lou tan, etc.

Répenty deil festy.

Et yamey plus nou y tournéran Lous Cagots taŭ Haŭt-dé Gan; Qu'eüs n'an baillat ue bastounade, Qu'ere ue mélouade en ensalade, Qu'i aben tau séé apréparat, Ta quouan aboussen plaa soupat.

D'Artiguéloube qu'en y abe, Tout aco qu'ere estranye; Dé Bisanos soun dex ou doutze, Et de Pau deux, que soun quatourze, Et de Pau deux, ce qui fait quaterse, Et quouate de Jurançou, Et quatre de Jurançon, Aŭ secours deŭ Cagoutou.

Le Chrestiaà de Morian Et Poumataà d'Arthez, Et Heuré de Mesplède, Qui sont tous trois Cagots. Le tin et le tan, etc.

Baylé de Sauvelade abarthasse de Bouillon, Bi Cameta y était Pour jouer du violon.] Tous les Cagots étaient

A ce grand festin, Excepté le grand Pierre Cagot de Marcerin. Le tin et le tan, etc.

Repentir du festin.

Et jamais plus ne reviendrent Les Cagots au Haut-de-Gan; On leur a donné une bastonne C'était là une marmelade en sale Qu'on avait pour le soir per Pour quand ils auraient bi

D'Artiguelouve il y on avait, Tous étaient étrangers; De Bisanos (ils) sont dix on dou Et quatre de Jurançon, Au secours du Cagotin.

Voici maintenant une autre rédaction, que nous devons à M. Bergé, notaire à Lescar:

Qu'aben heit ue assemblade Lous messius dé Cagots, Qué maridan la hilbe Deu grand David d'Arros. Lou tim et lou tam patantène, Lou tim et lou tam patentam.

Avaient fait une assemblée Les messieurs de Cagots, Ils mariaient la fille Du grand David d'Arros. Le tim et le tam patantène, Le tim et le tam patentam.

l Dans une rédaction de cette chanson, fournie par M. Sarraude, de Montagut (couten de Sauveterre, Basses-Pyrénées), on lit, à la place de ce vers, le suivant :

Lou Chiconyon de Piete;

et après le couplet vient celui-ci:

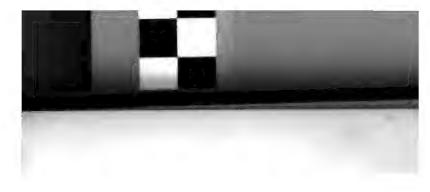
Ft Deshivits de Plasence, Et Ponuncto d'Arthea, Lassignottes de Morlanne, Deus Cagots qu'ey fou rey Lou tin, etc.

P. Desbiails de Plasence, L't Poumats d'Arthes, Lessignottes de Morianue, Des Cogets qui est le rei. Le tin, etc.

2 Ce couplet se trouve dans une rédection fournie per M. Coupering d'Assurgne



-4



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Lapassade qué y ere,
Lou Bergé de Dengui

Tout en passan coursien

Tout en passan

Tout en passan coussiren Coupeu s'y boule hy. Lou tim, etc.

Lassalle la Charpente, Lou Chrestina de Doisou, Et Mouncaubi qué y ere,

Cagot de Castillou. Lou tim, etc.

Lou dit dé Labataille, Pierrot deu ménusé, Et l'Anyou dé Mazéroles

Qué y ere lou permé!. Lou tim, etc.

Lou Chrestiaà dé Mourlane, Et Poumataà d'Arthez, Et lou Heuré dé Mespléde,

Cagots qué soun tous très. Lou tim, etc. Lapassade y était, Bergé de Denguin Tout en passant va chercher Coupeu s'il voulait y aller. Le tim, etc.

Lassalle la Charpente . Le Chrestiaà de Doazon , Et Moncaubi y étaient ,

Cagot de Castillon. Le tim, etc.

Le nommé de Labataille, Pierre fils du menuisier, Et l'Anjou de Mazeroles, Y était le premier.

Le tim, etc. Chrestiaà de Morlanne, Et Poumataà d'Arthez, Et Heuré de Mesplède, Sont tous trois Cagots. Le tim, etc.

Nous devons la rédaction qui suit à M. Cabanne, instituteur communal à Arance:

Qué hen ucassemblado Lous messius dé Cagots, Ta marida la hilhe Deu grand David d'Arros,

Pouquet et Lagardiere, Et Labarthe de Lacq, Qué conssiren Uyette En t'ana tau marcat,

Arramounet d'Arance Et Lapouble dé Moun, Bernadou qui y ere, Deus meys tadres qui ey soun.

Poumata dé Gouze Et Poumata d'Arthez, Heuré dé Mesplède, Cagots qui soun tous très. Font une assemblée Les messieurs de Cagots, Pour marier la fille Du grand David d'Arros.

Pouquet et Lagardière, Et Labarthe de Lacq, Prirent Uyette Pour aller au marché.

Arramounet d'Arance Et Lapouble de Mont, Bernadou y était, Des deux plus ladres qui soient.

Poumata de Gouze Et Poumata d'Arthes, Heuré de Mespiède, Qui sont Cagots tous trois-

¹ Ce couplet est ainsi conçu dans la réduction que m'a envoyée M. Vers, instituteur écus-mund à Urdès ;

Lou Plat dir Labateille, Pierrot dell ménuel, De beu mati s'y troban, Ra se de l'efficie. Plat dit Labataille, Pierre file du meauspier, De ben metip ee trouplesat Ches l'efficier.

HISTOIRE DES BACES MAUDPURS

Lacoudanne dé Gouxe Qué s lhèbe dé mati Ta coussira Bataille, La flou de Marcéri; Labat et la Charpante, Lou Chrestiaa de Doazou Et Louncaüby qué y erent, Lou Cagot de Castillou.

Apariappé, hilhotes, Enta ana dansa; Lou tembouri d'Arance

Qué ba leü arriba. Mes nou n'y aye pas nade,

En tout lou bourdalat, Qui manqué à l'assemblade, Y tapoc nat gouyat.

La Daunine deu Pintré, La Blounde de Hourquet, La Brune dé Jérémie,

Toutes en un tringlet.

La praudé Daunine a las dens La pauvre Daunine a les dents Loungos et blancos coumiou chapeu; Longues et blanches comme le d

Sa may la recoummande:

« Daünine, tourne leû. »

Voici une q**uatrième rédaction de la même changon, m**

considérablement altérée; nous en sommes redevable à M. Pradaire, instituteur communal à Lacq:

Qu'aben heit assemblade Lous messius de Cagois, Ta maridat la hilhe

Deu grand David d'Arros.

bin touts: Lous Cagots dé Lesca

Et lous dé Mounhaubaa, Et despuch Arance

Dinco Sarrance. Arramounet d'Arance

El Poumata d'Arthez,

Dap Lapouble de Moun que y eren. Soun Cagots tons très 1.

Lacoudanne de Gouze Se lève bon mati Pour prendre Bataille . La fleur de Marcerin :

Labat et la Cherpante, Chrestiaa de Doazon, Et Louncauby y étaient, Le Cagot de Castillon.

Apprétez-vous, fillettes, A aller danser; Le tambourin d'Arance Va bientôt arriver.

. 4

Qu'il n'y en ait aucune. Dans tout le bourg, Qui manque à l'assemblée, Ni non plus aucun garçon.

La Daunine du Peintre . La Blonde de Hourquet . La Brune de Jérémie ,

Toutes en un quadrille.

PCAN. Sa mère lui recommande:

« Daunine, reviens vite. »

Avaient fait assemblée Les messieurs de Cagots, Pour marier la fille Du grand David d'Arros.

A toute aquere populace s'y menta- Dans toute cette populace en les mentationnait tous: Les Cagots de Lescar

Et ceux de Monhauben, Et depuis Arança Jusqu'à Sarrance.

Arramounet d'Arance Et Poumata d'Arthes, Avec Lapouble de Mon Et tous trois sont Canada



¹ Co couplet est ainel conqui danala ridagilon transmise per M. Vens, difficilia

16

1/18

14

-unis

TIME!

3

- 1

124

A 46 ft of Julius 1.



DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Toubie de Nougueres, Aŭ ta pla lou Moura; Car touts dus qu'en hen û pa.

Estrabou dé Lasbarthes Et Chrestia dé Mourenx Qu'en ban dap Pédesert Ta serbi dé témouins.

Lasbistes dé Casteigné, Si n'ey pas bou là-déban, Qu'eu hicaran darré.

Lous Cagots dé Viclieségure, Si us manque paà, Que minjaran mesture

Au ta plaa. Laplace et Hourcade Et lou Nabera d'Os Que ban ta l'assemblade,

Et souu touts très (lagots. Pouquet et Lagardière Et Labarthe dé Lacq Qué y eren dap Vgette,

Lou mey ladre dé Lacq. Husté dé Lagor Et lou beigt Lapassade Qué y joguent instrumens

Dan lous de Sauvalage.

Tobie de Noguéres, Aussi bien que Moura; Car tous deux en font une paire. Estrabeau de Lasbarthes

Et Chrestià de Mourenx S'en vont avec Pédesert Pour servir de témoins.

Lasbistes de Castagnêde, S'il n'est pas bien là-devant, On le placera derrière,

Les Cagots de Vielleségure, S'il leur manque du pain, Mangeront de la méture Tout aussi bien.

Laplace et Hourcade Et Nabera d'Os Vont a l'assemblée, Et sont tous trois Cagots. Pouquet et Lagardiere Et Labarthe de Lacq

Fouguet et Engardiere Et Labarthe de Lacq Y étaient avec Uyette, Le plus ladre de Lacq. Husté de Lagar Ét le beau Lagassade

Y jouent des instruments Avec ceux de Saurelade.

Cette chanson eut un tel succès qu'elle se répandit jusque dans les Laudes; mais elle n'y eut cours qu'après avoir subit une transformation totale et reçu une appropriation nouvelle. On en va juger:

Qu'abén héit ue assemblade Lous messius detts Cagola, Que maridébent la hilhe Dab lou Dabidabot. Et lou lampatentène, Et lou tran la dara.

Arramounet d'Arasce Et Bernadat de Moun, Et Lapouble qué y cre, Lou plus indre den mound. Avaient fait une assemblée Les messieurs des Cagots ; Ils mariaient le fille Avec Dabidabet. Et le lampatentène, Et le tran la days.

Arramounet d'A-Bi flormalet de 31 Ri Lapouble y 41s La plus indre de 3

HISTOIRE DES RACES MAUDITÉS

Lous Cagots dé Lauréde Et lous de Pouyalé, En passant qué coussident Lous Cagots deu Gauthé. Et lou, etc.

Lous Cagots dé Lacrabe Et lous de Mounségur S'abén croumpat un ase Enta y esta séguts. Et lou, etc.

Pétit dé Horsarriou, Pintoung dé Douazit, En passant qué coussident Lous Cagots dé Saint-Cricq. Et lou, etc. Les Cagots de Laurède Et ceux de Pouyalé, En passant vont quérir Les Cagots de Gauthé. Et le, etc.

Les Cagots de Lacrabe Et ceux de Monségur Avaient acheté un âme Pour y être assis. Et le, etc.

Petit de Horsarrieu, Pintong de Doazit, En passant vont quérir Les Cagots de Saint-Cricq. Et le, etc.

Cette chanson, dont j'ai recueilli un grand nombre de rédactions qui diffèrent toutes entre elles, n'est pas très-encienne, ou du moins a encore été remaniée il y a un demisiècle, si l'on s'en rapporte à une anecdote que je tiens de M. Séna, instituteur à Portet (canton de Garlin). Il y a environ cinquante-cinq ans qu'un certain Lafeuillade de Prejan, dont il est question dans cette pièce, réunit une descaraine d'individus, Cagots comme lui, et les invita à diner chez le sieur Pignou, aubergiste à Garlin. Le prix du repas était arrêté, l'argent avait déjà passé dans les mains de l'aubergiste, lorsque quelques Garlinois instruits de cette réunion clandestine, entrèrent dans la maison et prièrent la personne qui a rapporté ce fait à M. Séna, de chanter la chanson qui va suivre. A cette invitation, les Cagots s'enfuirent, et le diner abandonné fut servi aux Garlinois.

Lou dimenche après Sen-Youan , Lous Cagots qué s'embitan ; Aŭ Haŭt-de-Gan qué hen la hesta , Qué s'y hen sanna la testa. Qu'eŭs adaben préparat Le dimanche après la Saint-Jean Les Cagots s'invitérent; Au Haut-de-Gan ils firent la fête, Ils s'y firent saigner la tête. On le leur ayait préparé

I Genthé, nom de maison.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Taŭ sé, quan aboussan soupat.

Yamey plus nou tournéran Lous Cagots au Haut-de-Gan; Qu'etts y an dat la bastounade, Aco qu'ere l'ensalada Qu'eus aben préparat Tau sé, quan aboussan soupal.

La charmante qu'arriba ; « Haut, charman, et-bos lhéba ? Haut, charman, lhébat bitara.

Lou beu-pai qué m tuan adara;

Touts s'en ban dret à Samsous, Tan Cagots qué Cagoutous.

- « Lachouna é Chibalet Qu'an présentat placet ; Qu'an heit tiéné audiença : Dens aquéra conférença ; Bachéti qu'a lous papés Enta prounonça l'arrés ;
- « Qué y abé dé Mouhous Grand nombré dé Cagoutous. Dé Lespourcy, qu'en i abé quouaté, Qui et hézen pernabaté. Dé Loubé qu'en y abé trés, Dé Sévignac qu'en y abé més.
- « Dé Sévignac s'en soun anats, Dret, per Tarou, qué soun passats Décap Maumussou et Baliracq; A Mouncia qué s soun arrestats, Et ou mé marit tabé. Haut, charman, sabit bédé,»

Lou charman qué respounou : « S'y j'ere lou l'agoutou, Lou diable qu'eu s'en porté Aban nou passé la porta ! Mal ala qué sia biengut! Qu'ey la causa dé tout lou brut, »

Qué y abé, dé Mourlans, Ue doutzéna dé Chrestians; Pour le soir, quand ils auraientsoupé.

Jamais plus ne reviendront Les Cagots au Haut-de-Gan : On leur y a donné la bastonnade, C'était la salade Qu'on leur avait préparé Pour le soir, quand ils auraient soupés

La charmante arriva:

« Allons, charmant, veux-tu te lever? Allons, charmant, lève-toi maintenant.

En ce moment même on tue monbeau-père; Tous s'en vont droit à Samsons, Tant Cagots que Cagotins.

« Lachoune et Chibalet Ont présenté placet ;

Ils ont fait tenir audience : Dans cette conférence, Bacheti a les papiers Pour prononcer l'arrêt.

- e Il y avait de Mouhous Grand nombre de Cagotins. De Lespourcy, il y en avait quaire, Qu'on y assommait. De Loubé il y en avait trois, De Sévignac il y en avait plus,
- « De Sévignac ils s'en sont allés, Droit, par Taron, ils ont passo Vers Maumusson et Baliracu; A Moncla ils se sont arrêtés, Et mon mari aussi. Allons, charmant, viens le voir.

Le charmant répondit :

« Si le Cagotin y était,
Que le diable l'emporte
Avant qu'il ne passe la porte!
Tant pis qu'il soit venu!
Il est la cause de tout le bruit.

Il pareit de Montere

Il y avait, de Morlaas, Une douzaine de Chrostiags

[!] En bierneia, le qualificatif Chrestieà n'est plus synonyme de Capet. Aujocrifical , le prêtre, quand il prêtrie dans cotte langua, emplete le mot shrestied dans le case de chrés-tion, christians.

179,

HISTOURE DES RACES MANDITES...

De Bizanos, dets ou doutze; Dus de Pau, que hen quatorze; Et quouaté dé Juransou

All sécours deil Cagoulou. Qué y abé deu baigs dé Mourlaas Ue aüté doutzena de Chrestinas.

Moundon qu'ere capitena, Dan Magna, Mourtaus et Biéla.

Bos sabé qui eran? Touja et mous de Couloumeras, Chens oubliga, à Castetpugou, Dé coussira Louis Lucatou.

Dá Castelpugou s'en soun anats, A Proujà qué s soun arrestats. Aqui qu'an troubat Lafeuillada, Charpantic de granne renoumada, Pourtant botas et yébot: Aqui qu'ey lou réy cagot.

Qui a héit aquesta cansou? L'û qu'ey d'Idroup, l'au de Maillon. L'un est d'Idrop, l'autre de L'û qué s'epèra Pistola : L'un s'appelle **Pistola :** Nada noun a dens sa pocha. L'aut n'oub dire pas qui ey:

Quauque diable que crei qu'ey.

A la place de ce couplet et du précédent, on lit, dans la rédection fourné barraquéte, instituteur communal à Bouella, les deux suivants, des savec quelques différences, dans le texte envoyé par M. Sans:

Dé Bahrac s'en sonn austs ; Qu'abbat Vansac qu'e'ils trouborats. Si hous beuters sabe qui eren; Que bous nounter e tens gene; Que sous lou Reuchots, Poutou et lou Moustrou.

Poutou et ma sessenti Despriit en la, quatisont sendés, Que constret un l'uneon et Gribois. De Gribon aût etne grat, Qué consigierant leu l'ille des Sarjan; Et den Sarjan dret a Morrat, Consulam aquet bet genjat,

De Mourat dret à Sarroun, Per aquiti qu'en sonn tous adarrou Et de Sarroun dret à Garli, Qué conssierant aquet bet couel. Si bousaûs boulet sals quierun, Qué sonn Touya et Couleum res Adertoun ;

De quiù enta Castetpugou, Conssirem l'aûte Cagoutou ; (bis) De Castetpugou à Mouncla, Coussirem Pourtot et Prouje.

Pe Bizanos, diz on dount Deux de Pau, qui font qu Et quatre de lurançon Au secours du Cagatin.

Il y avait du **bas de Mort** Une autre douzaine de Chi Mondon était capitaine, Avec Megne, Mourtain et

Veux-tu savoir **qui ils ét** Touja et monsieur de Cont Sans oublies, à Castelpusse De prendre Louis Lucaton.

De Castetpugon ils s'en s A Projen ils se sont arrêtés. La ils ont trouvé La feuillade Charpentier de grande résist Portant bottes et jabos : C'est là le roi cagot. Qui a fait cette channon ?

Aucune il n'en a dema L'autre je ne vous dirai p Quelque diable le criss

Du Baliracile sent partier;
Du core de vansacq vense les trus
Si vons voules caveir qui (ils stage)
Je vons les nommeral sonn géner;
Co sont le Roschou,
Ponten et le Manatous, De cet qudreit it, prousest he ? Nous prendreus Loucon of Geo De (chez) Gribois au clestic it Nous prendreus le Mic du até Et du varjus dreit a dourat, Prenous ce boss garçon.

De Mouret droit jusqu's flavour. Ils sont tons sans vac-puiss a Et de Sarron droit à Gorffen Rous prendrons co beau counte Si vans voni-z savo e qui ele tent Co sont Touya et Contemperat.

ı

De là à Castetpugon, Pronons l'autre Cagatina De Castetpugon à Voucle, Pronons l'ortet et Plouju.

Cansou de la Cagontaille,

Lon Dimenche aprés Saint Jouan. Lous Cagots qué s'embilan ; (bis An Hout-de Gan que ben la beste, Qu'eus u'y an heit sanna la teste. You non cragni qué den frairou. Plus que tonts et qu'en concillou.

Jamey plus nou y tourneran Lous Cagots an Hant-de-Gan. (bis) Qu'cus ni an dat la bastonnade : Aco qu'ere l'ensalade; Qu'ells adaben préparat Enta lou sé, quan oussen soupat.

La charmante qu'arribàa: Haut, charman, thebet adare; Lou beu-pai que tue betare, Et lou mé marit tabé.

Haut, charman, sabit bódó 🦙 Lou charman qué respounou:

a Si gere lou Cagoulou. (bis)
Qué lou Diablé qu'eu semponté,
Aban nou passé la porte!
Malaye qué y sie biengut.
Du es la cause d'aquet brut. Ben y abé dé Mourlais Le douteine de Chrestians, (bis)

Dé Bizanos dets ou doutze, Et dus de Pau, que hen quatourse, Quouate dé Jurançou,

Àu secours des Cagoutou. La Choune et Chibalet Qu'en an présentat placet (bia) Qu'en an heit tienne audience.

Dens aquère conférence,

r gloor profitelle gene and dails deportible go alexante day men;

A Bizanos que h m la heste; A dus que i au coupat la teste; Nous plagni nat catain lou tes Plus que tauta lugi qu'app alegi-In Cagete qu'arriba; et Hoa, Caget; bea t'en tourna?

Bes t'en tourne delle chie ?

Oue t'en ien beu-pal tout are
Ri lou and freiene tabé.

Hub, Caget! sablet besé. B

Chanson de la Cagotaille. Le Dimanche après la Saint-Jean,

Les Cagots s'inviterent ; (bis) Au Haut-de-Gan ils firent la fête, On leur y fit saigner la tête. Je n'ai craint que pour le petit frère, Plus que tous les autres il en a reçu

Jamais plus n'y retourneront Les Cagots su Haut-de-Gan. (bis) On leur a donné la bastonnade :

(des coups).

Cela était la salade ; On la leur avait préparée Pour le soir, après leur souper.

La charmante arriva: « Haut, charman, bos to theba? (bis) « Vite, charmant, veux-tu te lever ? (bis) Vite, charmant, leve-tor a l'instant; Ton beau-pere est tué en ce mount at.

Et mon mari aussi. Vite, charmant, viens voir, a Le charmant répondit : a Si le Cagotin était la, (bis)

Que le Diable l'emporte , Avant qu'il ne passe la porte ! Cest un malheur qu'il soit venu, Car il est la cause de ce bruit. « Il y avait de Mortans

Une douzeine de Chrestiaas, (614) De Bizanes dix on donze Et deux de Pau, qui firnt qualorie, Quaire de Jummçon, Au secours du Cogotin. A La Choune et Chibalet Ont presente placet [bir] 0 Et de out fait tenir auchence,

Dans cette conférence,

A Breasem on that is form.

A desire on a recogn to the g.

Jo we plaine potentials common be form policy.

Plus qualities potential (6 to set long county). Le Coppete moreus.

Il Hole, Coppet besset he t'est e'lles?

Venn-talt sign eller care the minimum?
On fees ten fees per est eller eller?
By more paint from minim.
Hulle, Cappet, spans vole. o

Bachitte qu'a lous papés Enta prounounça l'arrêt.

Ben y abė deū bach Mourlaas

Moundou qu'ey lou capiténi, Et Junqua dé Mourlas Bieille;

Qué s'en ban dret à Sansous , Touts Cagots et Cagoutous.

Ben y abe de Lussagnet, Dé Mounassut et Mouncathet, (bis) De Monassut et Moncaubet, (bis) Dé Jardérès et Peyre!oungue,

D'Abos, chens counta d'autes locs; D'Abos, sans compter d'autres Et à Mascaras-Harou

Qué m prėnoun lou Cagoutou.

Qu'en y abé de Mouhous

Qu'eus y hen pernabate; De Loubé qu'en y abe tres, Dé Sébignac qu'en y abé més.

Dé Sébignac s'en soun anats,

Maumussou et Balirac.

A Garly qué s soun arrestats. Bousauts, boulet sabé qui eren?

Touyas et mous de Couloumères.

Dé Mascaras-Harou hets A Mouncia qué soun passats; (bis) A Prouya soun arrestats: Aquiù an troubat Laffeuillade,

Charpentier dé renoumade, Dap bottes et jabot, Coum rey deus Cagots.

Lous qui nan heit la cansou,

L'à qu'apèren Pistolle, Diablé l'ue nou l'honore,

L'auté noup direy pas qui ey, Quauqué diablé qué crey qu'ey. Bachitte a les papiers Pour prononcer l'arrêt.

Il y avalt du bas Morteas

Ils s'en vont droit à Ses

Ue aûté doutzène dé Chrestias; (bis) Une autre douzaine de Chrestia Moundon en est le capitaine, Et Junqua de Moriaas Vieille;

> Tous Cagots et Cagotins. Il y en avait de Lussagn

De Gerderest et de Peyrelor Et à Mascaras-Haron

On me prit le Cagotin. Il y avait de Moubou

Ue troupe de Cagotins ; (bis)
Une troupe de Cagotins ; (bis)
Dé Lespourcy qu'en y abé quouaté, De Lespourcy il y en avait que On les terrassa;

De Loubé il y en avait tre De Sévignac il y en avait d

De Sévignac ils s'en sont allé Dret à Tarou qué soun passats, (bis) Droit à Taron ils sont passés, (bis) A Maumusson et à Balirac, A Garlin ils se sont arrêtés. Vous autres, voulez-vous savoir qui

ils étaient? Touyas et monsieur de Coulomires.

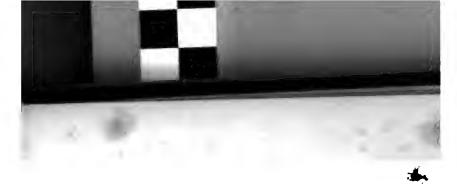
De Mascaras-Haron coux-ci A Moncla sont passés ; (bis) A Projan ils se sont arrettes :

Là ils ont trouvé Laffouille Charpentier renomme, Qui avait bottes et jabot. Comme roi des Cagots.

Ceux qui ont fait la ch L'a d'Idrou, l'aute de Meillou : (bis) L'un est d'Idron, Tantre lon: (bis) L'un se nomme Pistolle,

Et pourtant personne ne l'1 L'autre, je ne vous le ne Je crois que c'est un diable.

I Commune du canton de Lembeye.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Cette autre rédaction nous a été fournie par M. Roquohort-Lauga, instituteur primaire à Taron (Basses-Pyrénées):

Lou dimenche après Saint-Jean, Lous Cagots qué s'enbitan. A Bizanos qu'ey la grane heste, Ou'cus y hen sanna las testes; Qué y abou cops de bastous Entaus praoubes Cagoutous. Qu'en y abé deus dé Mourlaas Le doutzene de Chrestians; Dé Bizanos soun dets ou doutze, Dus dé Pau qué hen quatourze, Et quouate de Jurançou,

Touts au secours deu Cagotou. Ben y abé dé Miusens, Tabé coum d'aûtes estrems. Dé Miusens dret a Carrere, Tout en passan l'arribère, Dé Carrère à Sébignacq Dret a Escoubes qu'eus an cassats 1. Droit a Escoubes ils furent chasses. Dé Sedze qu'en y abé dus, Dé Maubec qu'en y abé plus; Qu'eus y haben pernabatte; Dé Peyrelongue et d'Abos, Chens counta de dautes locs.

La charmante qu'arriba: « Hou, charmant, vos té théba? Au tou beau pay quere tuon bitare. Hou, charmant, sabi enta case, An me marit tabe, Hou, charmant, sabit bédé. »

Lou charmant qu'en respounou: « Sry ere lou Cagouton, Que lou diable que l'emporte, Aban noun passé la porte! Mal aye quouan y ery biengut, Qu'ey la cause de tout lou brut, »

La Choune et Chibalet Que nan pres lou cap placet, S en seren anals a l'audience Enta y tienne conférence; S'en soun enta Sansouns, Touts cousis et Cagoutous.

Le dimanche après Saint-Jean, Les Cagots s'inviterent. A Bizanos fut la grande fête, On teur y fit saigner les têtes ; Il y eut des coups de bâtons Pour les pauvres Cagotins.

Il y en avaime ceux de Morlaas, Une douzaine de Chrestiaas ; De Bizanos ils sont dix ou douze, Deux de Pau faisaient quatorze, Et quatre le Jurançon , Tous au secours du Cagotin.

Il y en avait aussi de Miossens, Ainsi que d'autres endroits. De Miossens droit a Carrère, Tout **en passant la plaine,** De Carrère à Sévignacq

De Sedze il y en avait deux, De Maubec il y en avait davantage: De Lespourcy qu'en y abé quouale. De Lespourcy il y en avait quatre, Qu'on y maltraitait beaucoup; De l'eyrelongue et d'Abos, Sans compter d'autres lieux.

> La charmante y arriva: "Vite, charmant, veux-tu te lever? On tue tou beau-pere, Viens, charmant, viens chez moi; Mon mari aussi, Viens, charmant, viens le voir. » Le charmant lui répondit :

« Si le Cagotin y était, Que le diable l'emporte, Àvant qu'il ne passe la porte! C'est un malheur qu'il soit venu, Il est la cause de tout le bruit. La Choune et Chibalet

Prirent un placet, S'en allerent à l'audience Pour y tenir conférence; S'en allerent ensuite à San Tous cousins et Cagotins.

l Nous areas trouvé se souplet de ne nac rédoctiva formic per II. Barad

174

Histoirk des | ces maint

U cap pélat de Loubé Qué pleyteyabe tabé; Qu'a trabersat l'arribère De Miossens enta Carrère, S'en ey tournat enta Mouhous Conssira lons Cagoutons.

Lous qui man heyt la Minsou ,
L'û qu'ey d'Idrou, l'aûte de Melliou; L'un est d'idfou, l'aute de Melliou;
L'ûn qué s'apère Pistole,
Diable lui noun a dens de poche;
Ceux qui thit thit the character in the constant of the constant of the character in the constant of the character in the constant of the character in the character L'aûte nout pouts dise qui ey, Quanqué diable bè crey qu'ey.

N. LASTAGE TO BE e Mi o'est dirigé vers Pour y pre ire les Ca L'autre je ne puit dire qui c'e

Je crois que c'est quelque dish

Voici maintenant une autre rédaction fournie par I Doumec, instituteur communal à Thete:

Lou dimenche après Saint-Jouan, Lous Cagots qué s'amassan. A Jurançou qu'ere la heste, Qu'eus y an heit sanna las testes; Qué y eren dap lous esclops. Tiram-me aŭ dable lous Cagots.

Lous bilages son bien fachats D'ahé lous Cagots mesclats. Malgré qué bouillen conteste, Ou cus baram bacha las testes; Qu'eüs Laram mette à genoux, Enta préga Diú dap nous.

A Nabailles qué s'en arriden, Toutu coum si noun aben; Més en bien séguin la piste, Jou en troubarey bien bisto (So qui gran I gay mé hé), Lou Chrestia et lou Husté.

A Saint-Armon qu'en soun en atineu. A Saint-Armon ils a D'abé Cazois de profession , Lou Chrestia et lou Petit, Et Grangé dé Saint-Casty. Jouenesse, boulet canta? Ou'eus né haram apléga.

Le dimanche après ju Saint-Jean, Les Cagois s'assemblément. A Jurançon tinit la file On leur y fit saigner les ti Ils y étaient avec les natur Envoyez-moi an di

Les villages sout t D'avoir les Cagots Malgré qu'ils ves Nous leur fere Nous les ferens me Pour prier Dieu avec : A Navailles ils s'en r Tout comme s'ile n'e

(Ce qui grand plai Le Chrestia et le H D'avoir Cagots de pr Le Chrestia et la Pi Et Grangé de Baint-G Jeunesse, voulez-pou Nous les ferons retires

Mais on bien suiy

J'en trouverai bi

Cette autre rédaction m'aété fournit par M: S.-P. Tre ancien instituteur communal à Jurançon; elle cet chi des environs de Pau.

Quinzé dies aban Saint-Joan , Loui Cagon que d'assembles ;





Deus de Pau qu'en y abé doutte, Dus de Gan hazen qua ourais. Et quouate de Jurançou, A l'aunou deus Cigoutous. Et en s'assemblan,

Lous Cagots que cantan : « Quoiqué Cagols siam , Touts qu'em hillis den pay Adam. 5

Ouev dounc s'ey assemblade La sainte Cagoutaille Bens une cabanne de paille ,

Lon placet examinat, Cagot nou n'y entra nat;

Et labets ta s counsoula, Que » hatan dé répéta : « Quoique Cagots siam,

Lous Cagots enta s marida, De granes difficultats rencountrabin;

Arrès qué nou boulen s'allia Dab acquere canaille; Més cependen,

A force d'aryen, La beutat qué a countentabe Dé l'aureille retroussade Et lou Cagot qué s'emplégabe. Quoiqué Cagots siam . Touts qu'em hillis deu pay Adam.

Aujourd'had donc s'est assemblée Le sainte Cagotaille Bens une cabane de paille, Afin d'adressa placets à l'assemblade, Afin d'adresser des placets à l'assemblee, ... Enta esta admetuts à la réuniou byn- Pour étie admis à la réunion syndidicale. cale Le placet examiné, Aucun Cagot n'y entra; Et alors pour se consolor, lisse hatèrent de répéter: « Quoique Cagots nous soyons, Touts qu'em hillis deu pay Adam. »

Tous sommes fils du père Adam. > Les Cagots pour se marier,

De ceux de Pau il y en avait douze, Deux de Gan faisaient quatorze,

Et quatre de Jurancon.

En l'honneur des Cagotins. Et en s'assemblant,

Les Cagols chantèrent : Quoique Capits nous soyons,

Tous sommes fils du père Adim. s

De grandes difficultés rencontralent : Personne ne voulait s'allier Avec cette canaille :

Mais cependant, A force d'argent. La beauté se contentait De l'oreille retroussée, Et le Cagot s'employait. Quoique Cagots nous soyons. Tous sommes fils du père Adála.

Voici encore une autre rédaction de la même chanson, qui nous a été communiquée par M. Doumec, de Thèze:

Lou permé dia de l'an, Tous lous Cagots qué s'embitan. Quan aboun heit la heste, Qu'eus hen sanna las testes : Qué y abou plus d'u cop de baslou Entaŭ praube supériou.

Qu'en y abé deus dé Baliran De quets Cagots à bet pailbac; S'en sohn ahats dret à Monhou Per coussira foch consociots. Qu'en y abé à de Claraca. Qu'en ere bien cip maiss.

Le premier jour de l'an, Les Cagots s'invitérent. Quand ils eurent fait la fête, On leur fit saigner les têtes ; Il y eut plus d'un coup de bâton Pour le pauvre supérieur.

Il y en avait de Balirac De ces l'aguts une hello quantité; l'is s'en allèrent droit à Mouhous Pour prendre leurs cousins. II y op ayait un de Clernog. Du svall le lété lévée.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

Qu'en y abé û dé Miüsens, Dé Thèze et d'aûtés estfems, S'en soun anais dret à Carrère, Per passa l'arribère Dé Carrère à Sévignat, Enta bisita lour assouciat. D'Anoye et de Maspine Qu'en y abé dus, Et dé Montpesat Qu'en y abé plus; De Peyrelongue qu'en y abé quoste,

Qu'eus y hen tout pernabate. Qu'en y abé dé Serres-Mourhas Bère douzene de quets Chrestians, Deus frères et deus Jacoubis Qu'en eren ue troupe dé cousis.

.

Jamey nou y tournaran Lous Cagots au Haut-de-Gan; Qu'eus y an dat la bastounade, Qu'apéraban l'ensalade, Qu'eus adaben préparat Enta quouan aboussen soupat.

Lous Cagots qu'eren aïsits à s fâcha, Aquest exemple quensat ba amucha: Qu'en y abé quoate à la mésade Dens ue maysou rénoumade; Qu'eus présentan lou pa renbersat, Pas u Cagot nou y a demourat.

Il y en avait un de Miossens, De Thèze et d'autres endroits. Ils s'en sont allés droit à Carrère, Pour passer la plaime De Carrère à Sévignac Pour visiter leur associé. D'Anoye et de Maspie Il y en avait deux. Et de Montpesat Il y en avait plus; De Peyrelongue il y en avait qu On les fit s'assommer entre est. Il y en avait de Serres-Morias

Belle douzaine de ces Chrestins, De frères et de Jacobins Etaient une troupe de cousins.

Jamais ne reviendrout Les Cagots au Hautle-Gan; On leur a donné la baste Que l'on appelait la salade, On la leur avait prép Pour quand ils as

Les Cagots étaient faciles à se i Cet exemple va nous le Il y en avait quatre à table Dans une maison de condities On leur présenta le pain renve Pas un Cagot n'y a dem

Quelque crainte que nous éprouvions d'avoir donné tres de place dans ce chapitre, à la chanson dont on vient de lire six rédactions, nous insérerons encore ici le morcean suivant, qui parait formé de fragments de deux, peut-être de trois pièces différentes:

A Nabailles bé s'en arriden, Toutu coum si ets n'oun aben: lou Husté 1.

Lou dimanche après la Saint-Jean, Lous Cagots qui s'amassan.

A Navailles on en rit, Comme si eux n'en avaient p Mey co qui mey dé plasé cus y hé, Mais ce qui plus de plaisir lour fail Qu'ayam lou Chrestiaa, lou Hau et Que nous ayons le Chrestiad, le lle et le Husté.

> Le dimanche après la Sal Les Cagols se réunige

रे Chrostian, Roll, Busto, name do troje individus electric कार्य है कि विकास है है । स्थाप





DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

A Jurançou qu'ere la heste. Qu'eus y hen sanna la teste; Qu'ere dap lous esclops. Tiram-me at diable lous Cagots.

Aŭs Cagots qu'eus en bam hâ Ue bère gleyse chens auta, Et ue sacristie Enta la Cagouterie, Campanes dap instrumens Qué s'enténien per tous lous estrems. Qui s'entendent par tous les côtés.

A Saint-Armou' soun gens d'haûnou

D'abé Cagots dé professiou; A bous aus qué bat dic, Qu'ey lou Chrestina et lou Petit. Joanesse, boulet canta? Qu'eus haram apléga.

On leur y fit saigner la tête; C'était avec les sabots. Envoyez-moi au diable les Cagots. Aux Cagots nous allons leur faire Une belle église sans autel, Et une sacristie Pour la Cagoterie Des cloches avec des instruments

A Jurançon c'était la fête.

A Saint-Armon ce sont des gen d'honneur D'avoir des Cagots de profession;

A vous autres je vous le dis, C'est le Chrestina et le Petit. Jeunesse, voulez-vous chanter? Nous les serons retirer.

La complainte suivante, recueillie par M. Lapelle, instituteur communal à Labatut (Basses-Pyrénées), appartient à la classe des chansons populaires du Béarn. On pense qu'elle a été traduite du béarnais; mais on n'en connaît plus le texte. Elle tient de trop près à notre sujet pour que nous ne lui donnions pas place ici, malgré la platitude de style qui la déshonore.

sun L'AIR de la Sentinelle en défaut.

Dans le Béarn et dans les Pyrénées, On eut toujours en horreur les Cagots, Et même encore ils sont dans nos contrées En aversion comme des Huguenots. Dans tous les temps ils eurent l'âme noire, Les plus dévots furent des scélérats :

L'hypocrisie entre dans leurs prières, Leur vie fut un tissu d'attentats.

Même aujourd'hui, dans notre belle France, Pour cette race on a de l'aversion; Et si quelqu'un veut y faire alliance, Tous ses parents détestent cette union.

Le père dit son fils : « Je t'en prie, Epargne-moi ce grand désagrément Pour cet hymen, non, jamais de la vie Tu ne jouirse de mon consentement.

l Yillege à per de di lance de Navall MATE DES PAGES MAUDERES, M.

13

(bis)

(bis)

(bis)

(866)

HISTOIRE DES RACES MAUDITES.

Notre clergé, parmi les catholiques, D'eux fit un choix; chez le Dieu souverain, Un bénitier pour tous ces hypocrites Fut relégué à l'écart dans un coin. اعنتا Après leur mort, dans tous nos cimètières, D'un coin de terre en leur faisait un let; On confondait les âmes sanguinaires Avec les gens qu'on appelait Cagots. Jadis le Juif court longtemps la Judés, S'enquiert en vain qui vent faire une croft ; Pour le Sauveur elle était destinée Mais tout mortel refuse cet emploi. Le croiriez-vous? l'histoire nous rapporte Qu'en parcourant tous les rangs et métiers, Pour la construire, il s'offre une cohorte Qui tous étaient des Cagots charpentiers.

La ballade qui suit, dont nous devons la communication à l'amitie de M. Th. Hersart de la Villemarqué, et qu'il s'est contenté d'analyser dans sa dernière édition des Chasts populaires de la Bretagne, est particulièrement comme sur pays de Cornouaille et de Tréguier, ou, selon les divisions nouvelles, dans le Finistère et les Côtes-du-Nord. Le maique d'une version complète, que M. de la Villemarqué a découverte tout récemment au bourg de Plumého, près de Lannion, où la pièce a du être composée antérieurement au xve siècle, l'a empêché de la publier; mais che trouvera place dans une nouvelle édition de son remarqueble recueil.

Ar Cakonses.

Iannik Kohard a Blumelio, Braoa mab kouer oa er yro,

D'ar zul pa z-ee d'ann oferen, Dispak gent-han he vleo melen, Vije klevet meur a blac'hik Oc'h huanadi sioulik.

Eunn dez d'he dud a lavare: « Va zad, va mamm, enn han Done,

Enn han Done , ma am c'haret.

La Caques

Quand Isanik Kekard de Plumélio, Le plus been filo de payban qu'il y obt au pays, Le dimanche allait à le messe, Ses cheveux bionds fiettants,

Le dimanché allait à le messe, Ses cheveux bionds flettants, On entendait plus d'une joune fille Soupirer doutement.

Un jour il dit à ses partents : « Mon pèré, mà môré, en nom de Bles, Au mon de Bist), il vous m'aimes,

in the second of the second of



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Da Lannion n'am c'hasfet ket. Gand aon n'ho pe enkrez goude, Demeuz ar pez a c'hoarvefe.

« Na welann gwech Mari Tilli Na renkann monet enn he zi, Roet ve kerc'h flour d'am inkane.

Ha gret ve stad diouz-in-me : Laket dira-z-oun bara gwenn.

Hag aman fresk leiz eur glozen.

« Gwin Bourdel demeus ar gwella, Dourvel, kufere, ne vank tra; Mari, azeet em c'hichen, A ziskarg d'in leun va gweren, Ma lezann liez ar marc'had,

Vit sellet deuz he daoulagad.»

He dud gand droug a lavaraz :

« Va mab, d'ar marc'had c'houi iei « Monfils, vous irez encore au marc'hoaz,

C'hour dremeno abiou Mari,

Ha n'effet ken'barz enn he zi Rak ar plac'h ze na pezo ket Nag hi na merc h Kakouz ebed. »

Mari, eur zun bennag goude, E ker lannik a errue: a Roetd'in skabel da azea. Lianen gwenn d'am zic'houeza.

Rak ho mab en deuz d'in laret E renkann beza he bried. »

Ar potr koz, deuz korn ann oaled,

O wapat, enn deuz respontet : · Plac hik inouank, heb ho facha,

Enn eur zouj fall oc'h deut ama: Rak va mab me na pezo ket, Na c'hour na merc'h kakouz e-bed.»

Pa glev Mari ken gwas komzou,

E lavar, o skuilla daelou:

Vous ne m'enverrez pas à Lannion, De peur d'avoir du chagrin après, Par suite de ce qui arriverait.

«Je ne vois jamais Marie Tilli Que je ne sois forcé d'entrer chez elle: On donne de fine avoine à ma haquenée,

Et l'on me porte grand honneur; On place devant moi du pain de frément,

Et du beurre frais plein une latte.

« Vin de Bordeaux, et du meilleur, Hydromel, cervoise, rien ne manque; Marie, assise à mes côtes, Me verse à boire plein mon verre, Si bien que je quitte souvent le matché,

Pour [venir] regarder ses yeux. »

Ses parents lui répondirent avec humeur:

ché.

Vous passerez franc devant (la porte de Marie, Vous n'entrerez plus dans sa maison;

Car cette fille là, vous ne l'aurez pas, Ni elle ni la fille d'aucun Caqueux. »

Marie, une semaine après, environ, Arriva au village de lannik : a Donnez-moi un siège pour m'asseoir, Et un linge blanc pour essujer la sueur de mon front, Car votre fils m'a dit Que je serais sa femme. »

Le vieux chef de samille, du coin de foyer, Lui répondit d'un ton railleur:

« Jeune fillette, [soit dit] sans vous offenser, Un fol penser vous amène ici;

Car mon fils, yous ne l'aurez pas, Ni vous mi la fille d'aucun Caqueux.» Quand Marie entendit ces dures ma-

roles, Elle dit, en versant des larmes :

skoez n'am boe was kalonad, Vid ober Kakouz deuz va zad;

Va sad morse n'euz gret kerden, Marc'hadour braz eo lien gwenn. »

Hag hi neuze'mez deuz ann ti: « Ma! d'ar foar a ienn , eme-z-hi,

Da foar l'iouaret me icio: Va biz tiihan, me be doulo,

Ha deuz va goad a vo gomet Mar d-onn deuz wen ar Gakouzed! » Si je suis de la race des Car

Mari Tilli a lavare Da lannık Kokard, enn de-ze:

Deomp-ni hon daou adren ar garz,

A-hont, dindan ar gelvezen. »

Iannik n'en deuz ket tolet spied, Ha gand ar plac'hik e ma eet. Pa zavaz ne ouie dare, Siouaz d'ezhan! deuz he zoare:

Siouaz d'ezhan! ne ouie ket.

E oa tiet, e oa loret.

Ne ouie ket, den iaouank paour, E oa Kakouz, e oa klanvour!

Hogen pa zeuaz war he giz, Klogorennou kement ha piz, War he groc hen a oa savet; Ma oa eunn druez he welet.

D'he dad ha d'he vamm a lavar: « Doue en deuz va c'nastizet,

Balamour n'am euz ket sentet Deuz toull ann or me a gimiad.

« Ar C'hakouz paour war ann douar N'en deveuz na mignon na kar; Ar belek d'ezhan a zilenn Tostaat ouc'h dor ar gristenien,

« Jameis je m'er (trans غو ر Caqueux; Mon pere jamais n'a fi

li est gros marchand de toile à Et elle alors de quitter la s

« Soit! j'ırai a la foire, dit-cile, J'irai a la foire de Ptor

Mon petit doigt, je le fendre Et à mon sang on verra à

Marie Tilli disait A lannik Kokard, ce jour-ii: « Ann heol zo tomm, ann heol a darz; « Le soleil est chand , le soleil darde à plomb;

Alions tous deux derrière le hair. Deomp-ni hon daou d'ann disheolen, Allons tous deux nous mettre a l'es / bre, La-bas, sous le condrier, »

> lannik ne fit pas attention, Et il suivit la jeune fille. Quand il se releva, il me savait pes, licias, le malheureux! ce qui lui émit

arrivé. Hélas , le malheureux ! il no savak pas

Qu'il était atteint, qu'il était infecté. Il ne savait pas, pauvre jeune l

Qu'il était Caqueux, qu'il était 16preux! Mais comme il retournalt chez lui, Des bouffies grosses comme des pei

S'élevèrent sur sa peau, Que c'était pitie de le voir. Ar c'heaz mantret gand ar c'hlac'har, Le maiheureux, accablé de deuleur, Dit à son pere et à sa mère :

« Dieu m'a chaué, Parce que je n'ai pas obéi Ouz-hoc'h da viken, mamm ha tad; A vos ordres, pere et mere; Du seuil de la porte je vous dis adies.

> « Le pauvre Caqueux sur la terre N'a plus ni ami ni parent; Le prêtre lui défen De s'approcher de la porte des choitions,

> > 100

Kerc'hat dour deuz ar feuntenio:

Evid at bed ez co maro.

« Deuz ann dud a dle'tec'het grenn, Ha deuz ar vugale zoken. Ar beleg a zufenn d'ezha Tostaat out-ho, ho cherisa. Ar C'hakouz paour, war ann douar, N'euz nemed anken ha glac'har.

« Henvel, siouaz! deuz ar c'hi klan, Ann holf gand spont a dec'h out-han; He dremm skantenek zo euzuz,

He alan'a zo binimuz; P'azro da Zoue he ene , He gorf'a vrein lec'h ma c'hourve.

« Savet d'in 'barz e kreiz al lann, Eul logik soul , tost da Zant-lann;

Eunn toul enn han, ma welinn-me Ann dud, peb sulvez, o vale,

Ar groaz hag ar banniel er penn: Ha n'inn mui, siouaz! da zougenn.»

Gand Kokard koz pa n'em gavaz, Beli Lanmon a laraz: « Mar vize deut Mari d'ho ti, Oe deut eur madou braz gant-hi; Leiz eur bouezel a aour melen, Ha leiz eur veol a neud gwenn, »

— a Otrou beli , madou ar bed

Ne d-int nemed skeud ha moged: Gwell eo d'in gwelet va mab kez O vervel brein gand al lorgnez, 'Vit gwelet he ene kristen Daonet gand gwen ar Gakouzien.» Et d'aller puiser de l'eau aux fontaines :

Il est mort pour le monde.

« Il doit s'éloigner des hommes, Et même des petits enfants. Le prêtre lui défend de s'approcher d'eux, de les caresser. Le pauvre Caqueux, sur la terre, N'a qu'angoisses et que tourments.

« Pareil , hélas ! au chien enragé, Tout le monde le fuit avec terreur ; Sa face couverte d'écailles est hideuse, Son haleine donne la mort ;

Quand il rend son ame à Dieu, Son corps pourrit là où il tombe. « Bâtissez-moi au milieu de la lande,

Une cabane de chaume, près de Saint-Jean; Faites-y une ouverture, que je voie Chaque dimanche passer la procession.

La croix et la bannière en tôte ; Hétas : je ne les porterni plus. s

Rencontrant le vieux Kokard, Le bailli de Laumon lui dit : « Si Marie était entrée chris vous, Elle y cut apporté de grands hiens : Plein un boissesse d'or jaune, Et plein une cuve de ül blanc. »

 " s Seigneur bailli, les biens du monde

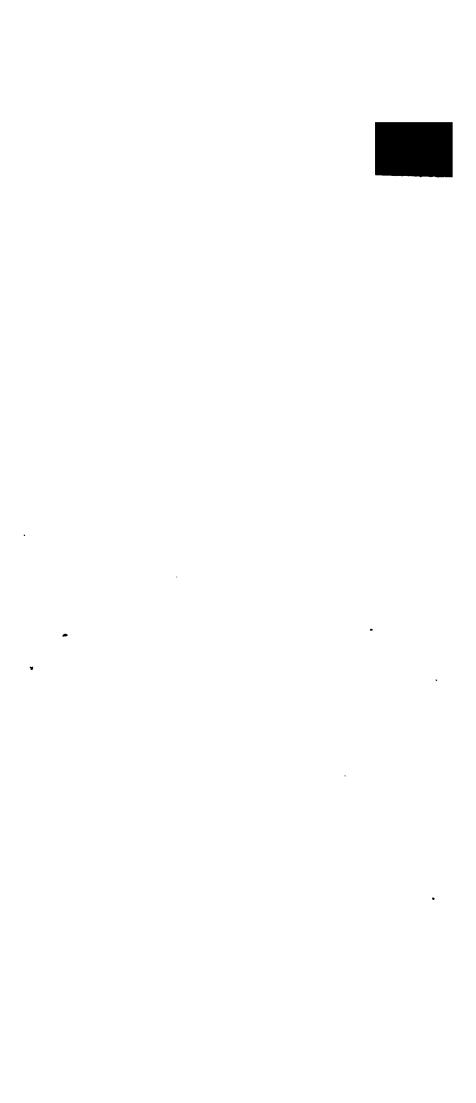
Ne sani rien qu'ombre et que fumée;

Faime mieux voir mon pauvre fils

Mourir putrifié par la lépre,

Que de voir son âme chrétienne

Damnée avec la race des Caqueux.»





APPENDICE '.

Tons ler, page 105, ligne 3.

Extrait de la déclaration générale de la commune de Morlans, tome III, sénéchaussée de Morlans, f° 248 recto.

(Archives du département des Basses-Pyrénées.)

L'An mil six cens soixante-seize et le vingt et deux may, regnant haut et puissant prince très-crestien Louis quatorzieme du nom, roy, de France et de Navarre, seigneur souverain de Béarn, dans la ville de Morlaàs, siège de la sénéchaussée, et dans la maison commune, pardevant nous Jean de Camgran, avocat en la cour, commissaire subdélégué par nosseigneurs les commissaires généraux députés par Sa Marjesté pour la réformation de ses domaines, et confection du nouveau papier terrier dans le ressort du parlement et chambre de comptes de Pau, par arrest de son conseil du 6° septembre 1672, pour la confeçtion dudit papier terrier et réception des déclarations tant en fief qu'en

I Nous avons réuni sons ce titre des pièces intéruseantes et inédites, qui m'est pu trouver place dans les notes de notre livre, et qui servirant de prysypp à notre récit. Afin que le lecteur puisse vérifier nos assertions, nous avons et soin de places en tête des decrepants que nous publices, l'indication des condroits de est euvrage auxquels ils se repportent.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

roture généralles ou particulières des communautés sçise sénichaussée de Morlaàs, constitués en leurs personnes M Marque, Jacob de Salinis, juratz, et M Jean de Peberg Comeres et Bernad de Nagassie, députés, commis par le c en vertu de la délibération du vingt et neufième descembre soixante-quatorze, lesquels ont déclaré et reconnu comme stipulant et acceptant M Pierre de Belça, substitut du proy en la commission généralle en nostre commission.

Art. 37. — Item, ont déclaré lesdits sindicqs qu'il y a roisse sept Capoteries, pour raison desquelles ils ont accou tirer desdits Capots dix et huit sols tournois de chascun par

Promettant lesdits sindicqs et députés, en vertu du p donné, et acte de délibération et procuration à eux octre corps de ville, payer à Sadite Majesté ou à ses success France, seigneurs souverains de Béarn, ou à ses fermie droits et devoirs seigneuriaux déclarés et reconneus sy-des aussy ont promis et juré sur les quattre saints Evangiles é pour eux que pour leurs constituants, d'estre bons et fidèl subjets et emphiteotes de Sadite Majesté, la suppliant (maintenir dans leurs coustumes, priviléges et biens cy-de lesdits sindics et députés ont promis observer et garder s tion de touts les biens et droits de ladite communauté. esté accepté par ledit sieur de Belça, substitut du procure nostre commission, sans préjudice de plus ample vérific tenu en la déclaration sy-dessus, par devant nosseigneur saires généraux, au greffe desquels, à ces fins, ladite déc par nous remise, avec les piesses justificatives, dans qui y estre par eux fait droit aussy qu'ils verront estre à faire, c sans préjudice d'autres droits et devoirs seignuriaux cach à Sadite Majesté, ensemble des arrérages d'iceux, sy poi soint deubs. Et ainsy l'ont promis et juré, et de tout cé-de roint requis acte, que nous leur avons octroyé; lesquels aigné avec nous, ledit sieur de Belça substitut du procure nostre commission, et nostre greffier. Signés, Manque, missaire; Salints, jurat et commissaire; Penengé, déput saire; Commans, député et commissuire; Du Nangasur

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

commissaire; Camgran, commissaire subdélégué; Partarriu, conseiller du roy; Belça, procureur du roy; Soulaignet, greffier.

Tom. Ier, peg. 104, lig. 6.

Extrait du dénombrement de noble Anthoyne de Peyré, seigneur de St.-Abit, du 20 avril 1675; tome II^{*}, sénéchaussée de Pau, f° 62 verso.

(Archives du département des Basses-Pyrénées.)

Art. 28. — Item, la maison de Sempseus me paye annuellement à la feste de la Toussaintz, douze sols bons et deux poules, l'une à la Toussaintz, et l'autre à Pasques; et outre le susdit fief, les maistres de ladite maison sont obligés de me servir de leur mestier de charpentier et de masson touttes les foix que j'en auray besoin, en leur faisant la despence et leur baillant deux sols bons par jour, comme estant les maistres de ladite maison Cagots.

Art. 62. — Lequel aveu et dénombrement je certifie véritable, sauf le plus ou le moins, promettant que s'il vient autre choré à ma cognoissance, d'en faire déclaration au roy ou à ses officiers. En foy de ce ay signé ce présent aveu et dénombrement de mon sein ordinaire, et iceltuy sçellé de mes armes.

Signé Perné.

Extrait du jugement de vérification du dénombrement de noble Anthoyne de Peyré, seigneur de St.-Abit, du 28 mars 1686; tome II, sénéchaussée de Pau, 5° 74 recto et verso.

(Archives du département des Basses-Pyrénées.)

Jean-Baptiste Desmarestz, chevalier, seigneur de Vaubourg, baron de Cramaille, conseiller du roi en ses conseils, me des requestes ordinaire de son hostel, intendant de justice, police et finances, commissaire député par Sa Majesté pour la réformation de ses domaines en Navarre et Béarn.

Vu le jugement du 3 juin 4684, rendu per mons. de Foucault,

conseiller du roy en ses conseils, me des requestes ordinaire de aga hostel, cy-devant commissaire député pour ladite réformation, sur la vérification du dénombrement fourny par noble Antoyne de Peyré, tant en son nom que comme procureur de dame Anne de Saint-Abit, son épouse, pour la terre et seigneurie de Saint-Abit, maison noble de Bonnec, et autres biens y exprimez, signifié audit sieur Peyré à la requeste de Pierre Bourgeois, fermier des domaines, le ciaquième mars 4686, etc.

Nous, ayant aucunement égard à l'opposition dudit sieur de Peyré, avons rétably les articles sept, vingt-six, vingt-huit et trente du dépombrement par luy fourny; ce faisant, l'avons maintenu ou droit d'entrée aux états de Béarn pour la maison noble du Domec de Saint-Abit, au droit de prendre six sols morlage pour chacun enfant masle, et cinq sols morlags pour chaque femelle qui neistra en la maison de Cazaus assise audit lieu, comme aussy aux journées qui luy sont deues pour les Cagots qui habitent dans la maison de Sempseus, pour ouvrage de charpenterie, en leur payant douze liards pour chaque journée, ou leur fournissant la nourriture, à son choix; finallement au droit de lattère à l'égard thes successeurs et ayans cause des dénommés auxilis contrats d'affievements des années 4313, 4435 et 1565, etc. Et au surplus sera ledit jugement du 3 juin 4684 exécuté selon sa forme et teneurs. Fait à Pau, le vingt-huitième mars mil six cept quatre-vingt-six.

Signé Desmarer de Vausourse 1.

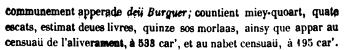
Tox. Ist, peg. 104, Mg. El.

Estrait d'un censier de 1704, déposé aux archives de la commune de Jurançon, canton de Pau (ouest), Basses-Pyrénées.

CHAPITRE DEUS CAGOTS.

Blazy de la Catisatibe tien et possedeix sa maisou et cassiti quy se a croumpat de messire Cesar de Mesplés, baron et senguour d'Esquiule,

l « En ce tempe-là, dit le marquis de Sourches écrivant sons la date d'apit 1985, se la Majetté choisit... M. de Vanhourg, meltre des requetes, pour aller en Marin, de qualité de son commissa re, pour y faire les mêmes fonctions qu'y applies faith, large par la M. Dubois, Beillet et Foucault, successivement. » Mémoires actives d'attende de frança par la fin du prince de fonci. XIV, problèm per artiste foncient par la fin du prince de foncient par la fin du prince de foncient par la fin du prince de foncient par la fin de f



Goailhard de Galard tient et posseideix maisou et casaü apperade d'Arnaüde; contient trés quoarts et miey, trés escats, estimat sept livres, deux sos, sieys dinés morlaas; appar au censuaü de l'alivrament, à 538 car', et au nabet censuaü, à 499 car'.

Matheii de Moulat tient et possedeix sa maison et casaii, communement apperade de Moulat, et anciennement de Peyrot deii Turon; contient 19 escats, estimat une livre, dets et sept sos, sieys dinés mourlaas; appar au censuaii de l'alivrament, à 537 car', et au nabet censuaii, à 198 car'.

Marie de Moulat-Moulia, beide deii dessunt Blasy de Gualard, tient et possedeix une partide de las appartenences deii casaii de Moulat autremen apperat de *Peyrot deii Turon*, ensemble un autre casaii de las appartenences de Guilhom et Joan de Coudure. Lou tout countient un quoart, trés escats, estimat quoate livres, dets et sept sos, sieys dinés morlaas.

Pierre de Laplasse et sa molher tienin et possedexin de las appartenences de damoiselle de Normand, une pesse de terre oun an bastit maison; ensemble un petit tros de terre labouradisse, de las appartenences de Chamhort; contient miey-quoart de terre. Lou tout contient un quoart et miey, quoate escats et miey, estimat sieys livres, cinq sos morlass; appar au censuaü de l'alivrement, et au censuaü nabet, à 496 car'.

Lous hérétés de Hortance de Lanabère, autrement dit Garos, tienin et possedexin un tros de terre, vigne, de las appartenences de Hatoulet; countient une journade, un quoart, naü escats, estimade deues livres, dets et ouyt sos, naü dinés morlaas; appar au censuaü de l'alivramen, à 541 car', et au nabet censuaü, à 203 car'.

Marie de Pedesert et Jacques de Lalanne et sa molher tienin et possedexin la maisou, casa il et cazalar communement apperats de Berrohet. Lou tout countien un quoart et miey, sedze escats, estimat deues livres, quinze sos morlaas; appar au censuail de l'alivrament, à 539 car', et au nabet censuail, à 201 car'.

Judet de Berdoulet et Jeanne Pedassert, sa molher, tieuin et possedexin la maisou et casaŭ anciennement apperade de littot; contient miey-

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

quoart, estimat deues livres, det et sept sos, sieys dinés m au censuai de l'alivramen, à 255 car', et au nabet censuai

> Miey-quoart. 2 ¹, 17^s morlaas, 6

TRADUCTION LITTÉRALE PAR M. TRÉBUCQ. CHAPITRE DES CAGOTS.

Blaise de la Causaube tient et possède sa maison et ju achetés à messire César de Mesplés, baron et seigneur communément appelée deü Burguer: contient demi-quar cats, estimés deux livres, quinze sous, monnaie de Morlaas le voit au censier où sont portées les sommes, folio 533, e censier, folio 195.

Goailhard de Galard tient et possède la maison et ja d'Arnaude; contient trois quarts et demi, trois escats, livres, deux sous, six deniers, monnaie de Morlaas, ainsi au censier où sont portées les sommes, folio 538, et au nou folio 199.

Mathieu de Moulat tient et possède sa maison et jardin, c appelée de Moulat, et anciennement de Peyrot deü Turon escats, estimés une livre, dix-sept sous, six deniers, monnai ainsi qu'on le voit au censier ou sont portées les sommes au nouveau censier, folio 198.

Marie de Moulat-Moulia, veuve de feu Blaise de Gualard, sède une partie de la contenance du jardin de Moulat, autr de Peyrot deit Turon, ensemble un autre jardin appartena et Jean de Coudure. Le tout contient un quart, trois es quatre livres, div-sept sous, six deniers, monnaie de Morli

Pierre de Laplasse et son épouse tiennent et possèdent de appartenu à la demoiselle de Normand, une pièce de te bâti une maison; ensemble un petit morceau de terre labo appartenu à Chamfort; contient demi-quart de terre. Le un quart et demi, quatre escats et demi, estimés six livre monnaie de Morlans, ainsi qu'on le voit au censier o les sommes, et au censier nouveau, folio 496.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Les héritiers d'Hortense de Lanabère, autrement dit Garos, tiennent et possedent un morceau de terre, vigne, ayant appartenu à M. Hatoulet; contient une journée (38 ares), un quart, neuf escats, estimée deux livres, dix-huit sous, neuf demers, monnaie de Morlaas, ainsi qu'on le voit au censier où sont écrites les sommes, folio 544, et au nouveau censier, folio 203.

Marie de Pedesert et Jacques de Lalanne et son épouse tiennent et possedent la maison, jardin et verger, communément appelés de Berrohet. Le tout contient un quart et demi, seize escats; estimé deux livres,
quinze sous, monnaie de Morlaas, ainsi qu'on le voit au censier où
sont écrites les sommes, folio 539, et au nouveau censier, folio 201.

Judet de Berdoulet et Jeanne Pedasert, son épouse, tiennent et possèdent la maison et jardin anciennement appelée de Ilitot; contient demiquart, estimé deux livres, dix-sept sous, six deniers, monnaie de Morlaas, ainsi qu'on le voit au censier ou sont écrites les sommes, folio 255, et au nouveau censier, folio 62.

Demi-quart.

Deux livres, 47 sous, monnaie de Morlaas, 6 deniers.

Tom. 107, pag. 107, lig. 24.

Extrait d'un registre des délibérations des jurals de la ville de Pau, f° 361.

(Archives de la Mairie.)

Notum sit que Jacmes de Puxeii, Cagot de Lezoos, de son bon grat et volontat a prometut, et vers los juratz güardes de Paü se obligat, de netteyar toutes les chimineyes de la présent ville et fausborcgs de quere, dus cops l'an, en chacune mayson, moyenant la somme de trente-sieys francxs, qui losdits jurats et gardes lo an promettut pagadours per ladite guoarde en tres pacxs: so es à la Candellor dotze francxs, a la Pentacoste aütres dotze francxs, et à Sent-Micqueü aütres dotze francxs, per compliment de ladite somme. Aussy losdits jurats et goardes lo an promettut balhar cordes per netteyar lasdits chimineyes, à la charge que lo medix de Puxeii rendera las bielhes qu'i aura en sa charge; et à faute que lodit de Puxeii no saré bien actieyat lasdites

190

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

chimineyes et no las tienque nettes, losdits jurats seran en libertat de en y poder mette ung autre à son locq et place et aux despens deudit de Puxeii, en obligation de sons bien et causes, aixi que ac jura. Feyt à Paul lo prumer de nobembre, mil v. c. oè ytante-quoatte; testimonis: Johan deli Casso, Abraham Perbosc, Jones de Crabos, habitants à Pau, et yo de Ferran, jurat.

Ton. ter, pag. 112, fg. 19.

Extrait d'un livre de com	ptes	d	s k	5 0	9811			de	B	iar	TIA	P.
	161	5.										
Plus, avoms payé à l'Agot le 20	e de	m	rt	įÿ	òur	an	e d	6de	qu	'y		
avoit faicte devant Menault.											3!	4
	164	-							-			_
Plus, receu du bailif de Martin	l'Ag	ot										40
Plus, receu du gendre de Martin												40
Plus, receu de Coulau l'Agot.												46
Plus, receu de Augé l'Agot												40
Plus, receu de Chanin l'Agot.												46
Tiun, reced do chiania i rigov.	164		٠	•	•	•	•	•	•	•		70
de Puianne, que pour couppe Plus, avons paié aux Agotz p travaillé	pour	· d	euz	jo	QF1	oée	в ф	u'ik	E 0	nt		
Plus, receu de Augier de Péda	ugu	0 (t l	Ber	Bel	d d	b I	reis 1	mh	₽.		
pour les testons de ceulx quy	-									•		
4619, la somme de trente-six											361	
		31.						•				
Plus, receu de Coulau l'Agot po	ur u	ın (est	on		٠						41
Plus, paié aux Agotz pour drea	ser l	a p	ier	Te	du	gre	ad	H	ŧ.	•		40
	46	22.				_		-				
Plus, payé aux Agotz quand av	70 06	mi	o k	b	ois	do	7	t lo	e d	b -		
petyton	•	ě	٠	٠	•	4	•	ě	•	•	Q	



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.	191
Plus, paié aux mesmes Agotz lorsque l'on l'a tiré	3•
Plus, à Guillem l'Agot pour fere ung bancq devant Charpot 4626.	8' 40*
Plus, [receu] de Chiquoy l'Agot	40-
Plus, avons paié à Augier l'Agot pour une journée qu'il a tra-	•••
vaillé à faire les ratelliers pour mettre les armes	Į:
4630.	•
Plus, paié pour une table pour mettre au pois de la parroisse,	
et journée de Guillem l'Agot, pour le tout	ði,
Plus, receu de Guillem l'Agot, pour le bois qu'il a achapté, la	
somme de ,	Ř1
Plus, payé à Guillem l'Agot de ce qu'il a travaillé à accomo-	
der la cliéde Menault et pour faire des bancqs et des jour-	
nées	4 1
4637.	
Plus, receu de Coulau l'Agot pour du bois vendu au boscq de	
Biarritz	71
Plus, receu de Puthicq l'Agot, pour du bois à luy vendu le	
25° juin	01
Plus, receu de Coulau l'Agot, pour deux chesnes que luy	
avons vendu pour paier M. le procureur du roy, le 27° juil-	
let	
Plus, receu dudit Coulau l'Agot, pour trois chesnes que luy	
avons vendu le 2º septembre	31
1638.	
Plus, doubt prendre Joan Petit l'Agot, pour garder le bédat	
de Hubiague et lande de prés de hault et bas	41
4639.	
Est deu à Joan Petit l'Agot, pour garder le bedat de Hubiague,	
la somme de	₹ı
1640.	
Nous avons paré le premier jour de mars à l'Agot pour coup-	,
1 Terrola respa	

per le Dois pour le lort
1640.
Plus, le 23 dudit mois (apvril), pour avoir vandeu deux
chaines à Esteoun l'Agot
Plus, le 24, pour avoir vandeu trois chaines à Coulau l'Agot, 28 ¹
Plus, le 8 (juin), avons payé aux Agotz pour avoir couppé du
bois pour le fort en diverses fois
1641.
Plus, le 45 de may, avons receu de Chanin l'Agot, d'ung
loppin de terre à luy vendue, la somme de
Plus, receu de la Porte, Agot, pour deux chesnes à lui vendus, 61
Plus, receu des Agotz pour quatre chesnes que leur avons
vendu
Plus, receu du gendre de Joan Petit l'Agot, pour deux chesnes
à luy vendus 61
Plus, receu de Chanin l'Agot, pour deux chesnes à luy vendus, 61
•
Plus, paié à Coulau l'Agot, tant pour des journées qu'il a
expozées pour le service de la parroisse, que pour le travail
qu'il a commencé à faire au chemin du port, la somme de 30 ¹
Tom. ter, pag. 133, lig. 6.
Extraits des registres de la commune de Capbreton.
Ung sacq et piesses du proces qu'est contre les Gesitens sur la pro-
hibicion des armes et padoensaiges comungs; complect, suibant l'in-
ventaire.
(Inventaire des piesses et previlieiges que maistre Saubat de Bayle et
Estebenon de Lecabanne, juratz du lieu de Capherton, ont rendu
entre les mains de Estienne de Bayle, Mingot de Solomba, Jehan de
Ponteilhs, Jehan du Vinhau, juratz dudict lieu, le XV• journ du
TOMORITO I COME OF LONDON I TAKEN CARROLLING I IS SEL TAME OF

moys de octobre, mill cinq cens septante-quatre.)

Consultation pour les juratz contre les Aguotz, et autres poinctz. Consultation pour les juratz contre les Aguotz de la Punte.

Acte des juratz portant charge de poursuivre le procès contre les

Consultation contre les Aguotz.

Aguotz,

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

192

Advis sur le bastiment des Aguotz.

Coppie de la requeste presentée au seneschal par les Aguotz, aux fins d'enquerir sur le pretendu desmolissement.

Requeste contre les Aguotz.

(Quatrième liasse.)

Memoire des Aguotz pour consulter s'ilz doibvent porter armes.

Contract contre les Aguotz.

Double de requeste contre les Aguotz.

(Cinquième liasse.)

N. B. Les pièces ci-dessus sont mentionnées, sans autre indication, à la suite de l'inventaire précédent.

Requeste et comission du seneschal pour enquerir contre les Agotz, d'autant qu'ilz porten armes.

(Première liasse.)

Consultation contre les Agotz.

Consultasion pour les juratz de Capherton contre les Agotz de le Punte.

Acte des juratz pourtant charge de poursuivre les procès arrequeste des voisins contre les Agotz ou Gesitz de la Punte.

Couppie de la requeste presentée au seneschal pour les Agotz, aus fins d'enquerir pour le pretendu desmolisement.

(Quatrième liasse.)

Memoyres des Agotz de consulter s'ilz doivent pourter armes.

(Cinquième liasso.)

Contract faict par monsieur de Bessabat aus Agotz de la Punto.

(Onzième liasse.)

(Inventoire faict des papiers communs quy sont dans le coffre communs, randus par nous Estienne de Bayle, primier jurat, et Vidadon Desby, Arnault Dubalenguer, Estienne de Ponteilles, juratz du heu de Capberton. Le [en blanc]. Même registre.)

EMT. DAS RÀCES MADOSTES. IL

13

Tom. 1er, pag. 152, lig. 11.

Autres extraits des registres de la commune de Capbrelon.

Tox. 107, pag. 177, lig. 12.

Extrait d'un registre de la mairie de Monségur en Basadais, appelé l'Esclapot, établi en 1206, folio 35 verso—38 recto.

Ordinatio facta inter juratos et habitatores Montis Securi ex purte una, et leprosos dicti loci, sequitur in hec verba.

Universis et singulis presentes litteras inspecturis officialis Vasatensis salutem in domino Jhesu Christo. Noveritis quod cum inter juratos bastide Montis Securi ex parte una, et leprosos morantes sive degentes in dicta bastida vel districtu ejusdem ex altera, questio coram nobas mota fuerit, et lis super ipsa questione aliquamdiu coram nobis eciam venti ata, est sciendum quod tandem interveniente inter dictas partes pacis concordia, die datum presentis littere, Vitalia Servat, Petrus Derriperia, Raimundus Martini, Vitalia Ayrem, Guilhelmes



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE



Martini, Helias Grimoardi, Helias de Fontibus, Geraldus Arnol, Stephanus Peychon, Alexander Torgis, Raimundus Tegularii et Ramundus Fabri, burgenses et jurati, ut dicebant, dicte bastite, nomine sue et tocius communitatis ejusdem bastite, et Johannes Bossin, Helias Bossin et Maria Bossin, leprosi morantes in districtu dicte bastite, pro se et suis successoribus leprosis in dicta bastita vel districtu ejusdem et nunc degentibus sive morantibus, nec non dicta Maria Bossin pro Raimundo Bossin, filio suo, ut tutrix legitima ejusdem, viam pacis pecius quam litigium eligentes, pro bono pacis et concordie compositionem infra scriptam inter se fecerunt et ordinaverunt.

In primis siquidem voluerunt et ordinaverunt quod quilibet leprosas tenens focum continue in dicta bastita vel in districtu ejusdem, amedo possit habere, tenere et nutrire tantummodo quolibet anno viginti oves, unum arietem et sex anceres; et dum eedem oves fetus habuerint. possint tenere et nutrire illes fetus usque ad fe-tum heati Martini yemalis tunc proximo subsequens. Et ipso festo transacto, dicti leprosi debent, tam de fetabus quam de ovuis, viginti oves eligen, et illas tenere una com porco, armio et anomibus ante dictis; et qualresiduam fuerat de apsis animalabas in dicto festo sel infra ipsum festum, extra dictam bostolaca et districium accovennt et espellant. Et si forte transacio dicio festo, ultra numeram dictarna un ovium, unius arietis, unius porci et 🕶 anceram, de anisonblus dictorum leprosorum in duta hastita vel sistricto possot per alegum megniri, madietas de ille-sic inventis sit communitati dutte bustite in subventione expensas famenti pro occessitate et utilitate communitatis predicte. et alia mishetas bojulo seo preposito qui tune evit dicto bastite. Di dicte over a news , poreus et anceres non debent descindere , canali pascendi vel altas, ali dinere Regio ali Mentis Suctra usque ael Drotum, ner a Serbergico nec eciam o dieto loco Lendulha, simit dietum iter-Romivale durat et pretendatur, asque ad apeara Deutam a parte inferiori, Tamen in also pers use communities diete bastide que supra dictum iter Rominale, do ta animalia possint processe, non diside sea inferendo dampaum alucus burgetini dicie tanditic, sel bonis consiem. Et al. forte ipm animalia ad dieta probibita le a contigerat le lanaro, quilibut burgensie dicte hestite qui de bujus modi animalibus poterit invenire in dietis locia prohibitis, potest ipra animalia interficere, noe tega-



bitur eisdem leprosis aliquid emendare; sed erunt illa animalia sic interfecta illius leprosi cujus erant quando vivebant, et ille leprosus potest illa interfecta animalia, tanquam sua, recipere et habere et ad domum suam portare.

Item voluerunt et ordinaverunt quod quilibet dictorum leprosorum focum tenens et larem fovens in dicta bastita vel districtu, possit tenere unum par bovum vel vaccarum arancium, si indiget ad excolendum terras suas, et unam bestiam, videlicet equum vel equam, azinum vel azinam cum basta, ad usum proprium pro servicio domus sue. Et hujus modi animalia, videlicet boves, vacce, et bestia cum basta, possunt pascere per districtum dicte bastite in omnibus illis pascuis ubi animalia burgencium dicte bastite pascunt seu pascent, non dando dampnum in bonis alicujus burgensis dicte bastite.

Item voluerunt et ordinaverunt quod si forte dicta animalia [tam] arancia quam non arancia dampnum dederint in bonis seu rebus alicujus burgensis, seu habitantis in dicta bastita, ille leprosus cujus hujus modi animalia fuerint, tenebitur dampnum datum emendare illicui datum fuerit vel illibatum, ad arbitrium seu cognicionem juratorum dicte bastite qui tunc fuerint, vel aliorum proborum hominum dicte bastite; et sic emendando dampnum datum, sint ab omni gagio et actione gagii penitus liberi et immunes.

Voluerunt eciam et ordinaverunt quod si communitas dicte bastite, propter guerram, vei alia occasione seu ratione alicujus negocii totam communitatem de te bastite tangentis, dictis leprosis vel aliquibus corum promuncia vel servientibus mittendum aut aliter indiguerint, item leprosi tenentur in hujus modi juratis seu communitati dicte bastite esse obedientes, et facere sicut faciunt alii leprosi morantes sive degentes in dyocesi Vasatensi.

Pr terea voluerunt et ordinaverunt quod si animalia alicujus burgenas, seu habitantis in dicta bastita vel districtu, dampnum dederint in nonis seu rebus dictorum leprosorum, ille talis cujus dicta animalia luerint, tenebitur dampnum datum sive illatum emendare illi leproso cui datum fuerit, ad arbitrium seu cognitionem juratorum dicte bastite qui tunc fuerint, vel aitorum proborum hominum dicte bastite. Quam composicionem predicti jurati pro se et communitate dicte bastite, et dicti leprosi pro se et suis successoribus, voluerant tapere, servere et

obtinere perpetuo roboris firmitatem. Cui quidem composicioni sic inter dictos juratos et leprosos facte et inite coram nobis, idem jurati et leprosi pecierunt cum instancia decretum nostrum per nos sollempniter interponi. Nos igitur nolentes esse dicte composicioni et concordio turbatores, presertim cum dictarum partium super hoc voluntas interveniat et acensus, decretum nostrum presenti compositioni duximus apponendum, et in signum decreti apposui et eciam in fidem et testimonium premissorum. Nos dictus officialis sigillum curie nostre una cum sigillo communitatis dicte bastite, ad requisicionem et instanciam juratorum et leprosorum, presenti compositioni sive presentibus litteris duximus apponendum. Et nos eciam jurati predicti, ad majorem roborem, firmitatem, et in fidem et testimonium premissorum, sigillum communitatis dicte bastite, una cum sigillo dicti domini officialis, presentibus litteris seu compositioni duximus apponendum. Datum et actum .x°. kalendas novembris, anno Domini M°. cc°. lxxxx° vj°.

Tom. ser, pag. 170, lig. 20.

Extrait du registre nº 97, inventaire de Béarn, itasse 5°, fol. 14 recto du régistre intitulé: Homages renduts au comte Phæbus, de divers pays, et autres instrumens considerables retenguts de son temps en 1379 et seguiens.

(Archives du département des Basses-Pyrénées.)

Privilledge dens Cagots.

Los Crestias dejuus numintz, per lor e per los autes Crestians de Bearn abscentz, dixon, de grat e de boluntat, l'un per l'autre e cascuns per lo tot, prometon et s'obligan à mossen lo comte abscent, mi notari dejuus dyt per nom de luy stipulant (et re jerbent, far totes las obres de fustes qui seran necessaris au casteg de Montaner: so es assaber, que d'assi à la feste de Martheror prosmar bienent auran culhies e obrades o carreyades sus la place deudyt casteg totes las fustes quinh quessien, petites e granes, que y seran necessaris, que no calhe sino pausar; e apres que las meteran en la obre ayxi cum mestier sera, e y moteran totes las ferredures que mentier seran; e lasques obras de fuste e lo tot afaren à lors propis despens e custadges, exceptut la june

que mestier y sera per crobir, que mossen los deti aver sus le plade crompade e carreyade à son despens. E otre aquero, ledyt mossen le cemie, per rasoo de las obres dessus dites, qu'etis a feit graci e quitance de quest fogadge de dus francx per foec; e si ree nam payat, que boi que aitant cum pagat nan los ne sie restituit. E noremenha los a quitant de no pagar ni contribuir à negunes talhes comunes detis locx on cetan, si doncx saentx non aven costumat de pagar. E otre asso lodyt mussen lo comte qu'etis a donat forestadge per totz soos bosex à cultir lasdites fustes. Asso fo autreyat per lodyt mossen lo comte en lo casteg de Paii, lo vi jorn de decembre l'an m.ccclxxi. Testimonis, Galhard de Nabalhes, Donzel Sceven, judge-notari deli Mont-de-Marsan. Item lo jera et an que dessus, en la glisie de Paii fo attreyat per losdytz Crestians. Testimonis, Guithaume Arnaiid, senhor de Badeg de Monenh, Derdolo deii P., Esteven de Morlaas, Guilharnaiid deli Paschosii d'Ortès.

Seguiense los nomis deus Crestiaas.

Johanet, Crestiaa d'Atsaüt d'Aspe, Peyrot, Crestiaa d'Acos, Berdolet, Crestiaa d'Oloron, Arnaüdet, Crestiaa de Prechac-Josbag, Berdolan, Crestiaa de Yeiis,

Joshag,
Berdolan, Crestina de Yeiis,
Peyrolet, Crestina de Montmor,
Johan, Crestina de Leduxs,
Crestina d'Estideat.

- Crestiaa d'Estielest,Crestiaa de Pressilhoo,
- Crestiaa de Fressiniou - Crestiaa d'Escot,
- Crestiaa d'Oyeü ',
 Berdolet , Crestiaa de Feaas,
 Guilhaime, Crestiaa de Aramitz,
 Tolet , Crestiaa de Busi,
 Perarnaüd, Crestiaa de Revenac,
 Johanot , Crestiaa deii Leii,
 Peyrot , Crestiaa de Saiibaterre,
 Araaiildet , Crestiaa de Aiidaüs,
 Bertr. n , Crestiaa de Castegboo,
 R., Crestiaa de Navarrenx,
 Pamonet , Crestiaa de Meratenh,
 Johan , Crestiaa de Sus,
 Arnaiild , Crestiaa de Lagor,

Domenjon, Crestiaa de Bielesegure, Johan , Crestina de Morencz, Peyrolet, Crestiaa de Pardies, Peyrolet, Crestiaa de Monenh, Berdoloo, Crestiaa de Cardense, Peyrot, Crestiaa d'Abos. Ramonet, Cre-tian d'Arbus Domenjon, Crestiaa d'Artiguelobe, Ramonet, Crestian d'Auberty, Arnaŭtoo, Crestiaa de Buros, Johan, Crestiaa de Sevignhac Berdoloo, Crestiaa de Nabalhes, Ramonet, Crestiaa de Miussenca, Ayonet, Crestiaa de La Arnautoo, Crestiaa de Thes Guilhaüme, Crestiaa de Riupeyroos, P., Crestina de Clarac, Peyrot, Crestia de Laspiele, Berdolet, Crestina d'Arance, Johanot , Crestiaa d'Aüd**eyos,** Monico , Cresti**aa de Sesquati,** Berdoc, Crestiaa de Deasco, Berdolo, Crestina de Borgarber Johanot, Crestiaa d'Articz,

A Cas train nome manquest, per reite de la détécneration de l'engréph

DE LA FRANCE ME DE L'ESPAGNE.

Johanet, Crestiaa de la Bastide, Guithalime, Crestian de Firoo, Johanet, Crestian d'Espies, P., Crestiaa de Saubanhoo, Peyrot, Crestiaa de Melhoo. Bertran, Crestina d'Artigueloptaa, Guilhaime, Crestiaa de Nostin, Monicolo, Crestiaa de Montaner, Crestiaa de Castaede, Bidaü , Crestina deü Casterar, Guilhaume, Crestiaa de Bentayoo, Berdolet, Crestiaa de Momi, Peyrot, Crestiaa de Sedze, Peyrot, Crestiaa de Salies, Peyrot, Crestiaa de Berenx, Monicoo, Crestiaa de Begloc, Peyrucoo, Crestiaa de Carresse,
Peyrucoo, Crestiaa de Carresse,
Peyrot, Crestiaa de Lembeye,
Johanet, Crestiaa de Peyrelonque,
Domenjon, Crestiaa de Lalonquere,
Johanet, Crestiaa d'Assat.

Antonio, Crestiaa de Maübec, P., Cre-tina de Serverest, Arnaud, Crestian de Simecorbe, Arnaŭtoo , Crestiaa de Lalonque, Berdot, Crestian de Lanecquihe, Arnaŭtoo , Crestian de Tad**aosee,** Ramonet , Crestian de Aydie , Berdolet , Crestian de Cadelhoo, Guitharnaüll, Cre-tiaa d'Arriques, Berdolet, Crestiaa - Semuhagieg, Ramonet, Crestina de Caŭbios, Arnaŭil, Crestiaa de Larreille, R., Crestina de Favet-Aubi, P., Crestian de Juran-oo, Johanet , Crestiaa de Gant, Peyrot , Crestiaa d'Arros, Berdolet, Crestiaa de Brudges, Menjolet, Crestiaa de Boelh, Guilhaume, Crestiaa d'Angays,

Et jo B. de Luntz, notari d'Orthez et generaii deiidit mossen de Foix, qui..... retengu, etc.

Tom. 1-, pag. 180, Mg. 7.

I. Extrait d'un censier de l'an 1365, déposé aux archives de la préfecture des Basses-Pyrénées, liasse 17, nº 204; premier inventaire préparatoire.

Seguense los foecs bius de las communes à Crestials.

Sebinbac d'arrer. Teze, Leme, Balanssun. Arthees, Borgarber, Cescaii. Orais, Erm et Aüdeyos, Urdès,

Arance, Lobieler de Cessac Denguin de Binholès. Lescar, Melho, Asag, Benevac, Anguys, Artigoeloptes,

200

HISTOIRE DES BACES MAUDITES :

II. Extrait d'un censier de l'an 1365, déposé aux archives de la préfecture des Basses-Pyrénées, liasse 17, n° 294, premier inventaire préparatoire.

Seguense los fiüs deii loc de Lembege, qui s paguen à Martheror.

Fortic, Crestiaa,

ix. diners.

Aques dejus son los fiüs que lo senhor ha à Conchès, e s pagan per Martheror.

Lo Crestiaa,

i. diner.

Aques son los fius que lo senhor ha à Tadoose, e s paguen per Martheror.

A D	Johanot deii Crestiaa, 31, 8 diners.
A Peyrelonque,	Lo Crestiaa, 3 sols.
▲ Monpesat,	Bernar, Crestiaa, xii. diaers.
▲ Bentayoo,	La Crestiane, xii diners de françaii.
▲ Montaner,	Lo Crestiaa, i. diner.
🛦 Montanerės,	Bernar Lañ, Crestiaa, ii sols, 6. diners
	de fiüs, e plus xii.
	diners de francati.
A Setze,	Lo Crestiaa, i. diner.
A Esciroo.	Aŭ Crestiaa, xii, diners de françaŭ.
A Audeyos,	Lo Crestiaa, xii, diners de françati.
A Artiguelobe,	Aŭ Crestiaa, xii, diners de francaŭ.
A Caubios.	Aŭ Crestiaa, xii. diners de françaŭ.
A Serres-Casteg,	Aŭ Crestiaa, xii, dinera de françaŭ.
A Sevinhac,	Lo Crestiaa, xii. diners de françaii.
A Clarac,	Lo Crestiaa. xii. dinera de françaii.
A Espoey,	Lo Crestiaa, xii. diners de frança ii.
A Borgarber,	Aŭ Crestiaa, xii. diners de francaŭ.
A Nostii,	Lo Crestiaa, xii. diners de françaig.
A Melhoo,	Lo Crestina, xii. diners de français.
A Lagnos,	Aŭ Crestiaa, xii. diners de francaŭ.
A Boelh,	Lo Crestiaa, xii. diners de français.
A Arros,	Aŭ Crestian. xii. diners de francaŭ.
A Narcasteg,	Lo Crestiaa, xii. diners de francaii.
A Juransson,	Lo Crestiaa, xii. diners de francaii,
	et ix. dinera de fiii.
A Paü,	Fortic de Crestie, iii. diners de fijis.
A Gant,	P., Creetiaa, ii. sols, iiii. diners de filis.

xii. diners de fils A la Bastide de Morreyaü, Lo Crestiaa, ii. diners de fitte. Lo Crestiaa. A Ger,

III. Censuau contenent lo rolle de hoecqs de Bearn reformilis en 1385, coté 102. — Extrait.

(Archives de la préfecture des Basses-Pyrénées.)

Bailiacge de Maslac, Lo Crestiaa. Lobienh, Lo Crestiaa. Aranhoo, Lo Crestiaa. Lo bailiacge de Salies, Lo bailiacge de Ribere-Gave. Beg-Lo Crestiaa. Lo Crestiaa. loc, Berencx. Lo Crestiaa. Larte e Castanh, Lo Crestiaa. Lo bailincge de Saübat[er]re. Carresse, Saübat[er]re, Lo Crestiaa 1. Lo Crestiaa. Aribaute, Lo Crestiaa. La Loui, Lo Crestina. Virlefranque, Lo Crestian. Cloron, Lo Crestiaa. Lo Crestina. Esus. Sancta Marie d'Eulero, Lo Crestiaa. Moumor, Lo Crestina. Orm, Lo Crestian. Prexac en Jeusbag, L'o-tau deil Crestian. Fraas. Lo Crestiaa. Escot, Lo Crestiaa. Precilioo. Lo Crestiaa. Esquialest, Lo Crestina. Laduixs, Lo Crestina. Meritenh. Lo Crestina. Casteg boo, Lo Crestian. Au latis, Lo Crestina Lune, Lo Crestian 1.

l'Après ce mot on lis cette note, dont la furmate se rencentre fréquemment deux le suite du cepestre : « Cathatian Arnatit de la Barver, Guinareatit de la Laur, Johan de Morege, Arnatit Guillerm de Pussac, Arnatit de Calvos, Arloya de la Juye, Johan de Novea, Arnatit deu Came, parate Berdot Desso et Guillerm dei Brobett, gonerdes, findati de Tolare, fiere de Carver, après segvemela la sicon que au pegat entre auxi le fangacque per ve si places, fiere la Crestian c.

2. A la fin de l'acciole mi se lis ce mins, on trouve la mention uniquite, ful, 27 pe, col. 1: « P. de Combielhe, Arnaticus de Salvanques de Laus, après segrement dixon que an pagut entre ani per avij focci, « per le Crestian plus, «



202 HISTOIRE DES RACES MAUDITES

Donenh,	Lo Crestiaa.
Arais-Jusoo,	Lo Crestina.
Sas,	Lo Crestiaa.
Luc,	Lo Crestiaa.
Ba stanes,	Lo Crestiaa.
Lo bayliacge de Lagor et de Par-	
dies. Lagor,	Lo Crestiaa, foq.
Lo casteg de Pardies,	Lo Crestiaa.
Oos,	Lo Crestian.
Lo Plan de Pardies,	[Lo Crestiaa '.]
Biele-Segure,	Lo Crestiaa.
Lo bavliacge de Paü. Arthees,	¿L'ostaŭ de Bertran, Crestiaa.
Lo Daynarge de Fau. Armers,	L'ostaŭ de Peyrot, Crestiga.
Valenssun,	Lo Crestiaa.
Laq,	Lo Crestica.
Lo bieler de Sessac,	L'ostaŭ deŭ Crestian de Cennac.
Lescar,	L'ostaii deii Crestiaa.
Sescau,	Lo Crestiaa.
Orins, Herm et Aüdeyos,	L'ostaŭ deŭ Crestiaa.
Urdès,	Lo Cristiaa.
Doasoo,	Lo Crestina.
Serres de Sent esxeutz (Esperitz?),	[Lo Crestiaa.]
Buros,	Lo Crestian.
Saübanhoo,	L'ostaŭ deŭ Cresti aa.
Los,	Lo Crestiaa.
Momaas,	Lo Crestiaa.
La Reüle,	Lo Crestiaa.
Melhoo,	L'ostati det i Crestina ².
Borderes,	Lo Crestia a.
Espoey,	L'ostaŭ de ŭ Crestiaa.
Beneyac,	Lo Crestina.
Assag,	L'ostaŭ d-ii Crestiaa.
Paü,	L'ostaŭ de ŭ Cre sti aa.
Artigueloptaa,	L'oustati deii Crestiaa.
Artiguelobe,	L'ostaŭ de ŭ Crestiaa.
Arbus,	Lo Crestiaa.
Arros,	L'ostaŭ de ŭ Crestiaa.
Pontiac,	L'ostaii deii Crestiaa.
Miusent,	L'ostaŭ de ŭ Crestiaa.
Tedcosse,	L'ostaŭ de ŭ Crestiaa.
Gergorest,	L'ostati deti Crestiaa.
Lembeye,	L'ostaŭ deŭ Crestiaa.

¹ Ce nom ne se trouve pas au rôle; mais on lit à la fin de l'article consensé au Plas de Pardies : « Menaût de la Binh, Gassie de la Fargoe, Arnolit Guilhemet delt Fatt et Arnolit de Camps deltait Plas, après orgrement dison que abon page lo forgacge de qui assi per xlisj forces, fore domenger e Crestian. »

2 Les nome portés sons celui de cutte localité se trouvent hillés, à l'exception des mots Le Crestian.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

L'estad dea Crestina. Sevinhac. Simecorbe, L'ostaŭ deŭ Crostiaa. L'ostaii deii Grestiaa. L'ostaii deii Grestiaa. Julbac. Cadhaloo. L'ostali dei Crestina Conches. L'ostan de Crestia des cambres (?) Montaner, fents to casteg. L'ostau deii Cresthi**aa.** Lo Crestia. Bentavoo.

Castanhede, L'ostati deli Cresthia. Yerr, L'ostaŭ deŭ Crestia. Morlans L'ostaŭ deŭ Crestias. La Reule. Lo Crestia. Garos, L'ostaŭ deŭ Crestiaa.

Bolhoo. Lo Crestiaa. L'ostaji de Johanolo de Crestie. Lestele, L'ostaŭ deŭ Crestia.

Montaut, L'ostaŭ deŭ Crestiaa. L'o-taii deii Crestia. Gant. L'ostaŭ deŭ Crestiaa. Busi,

Dans la seconde moitié environ du registre, les noms des Crestinas sont mèlés indistinctement avec les autres, sans espace qui les sépare,

IV. Extrait du bielh rolle deus foecs de Bearn, coté 103, de l'année 1385.

(Archives de la préfecture des Basses-Pyrénées.)

Seguinse las franquaüs que lo senhor ha en lo bayliadge de Bigbilh, que s paquen a Marteror.

Peyrelongue.

xii. dioers morlàns. Lo Crestiaa de Peyrelongue

Seguinse los fius deu loc de Lambeye, que s paguen à Marteror. ix. diners.

Fortic, Crestian.

il. sols, i. diner.

Doumenjou, Crestiaa,

Lo Crestiaa,

i. diger.

Aques son los fius que la senhar ha à Tadaosse, e [8] paguen per Marteror.

Johanet deu Crestina,

iii. sols, viii. diners.

^{*} Quatro articles plus lois, estic ascatica reparets on tilby area of season gan in properly frip Gryphics of a gripp st. raint sweet, etc





204

o**jas dispa**ktes mauditets : Poyre**li**gue, — Fiüs.

Lo Crestina,

iii. sols.

Aques fils fin los dejus nomiatz de Moncailb, au bayle de Monpezet. Impard, Crestiaa xii. diners.

La besiaŭ de Bentayho. — Fiüs.

La Crestiane,

xii. diners de françaŭ.

Focz biiis de las communes à Crestiaa, com dejus se sec.

Binhe, Morlane. Laareüle, Portet, Concaiès, Tadahosé Simecorbe, Laspielbe, Lambeie. Castelhoo. Arricaü, Cadelhoo, Aidie, Sevinac, Faget-Crozelhe, Peirelongue, Laalonquere,

Julhac,
Jerzerest,
Laalonque,
Lanecatibe,
Carree,
Nostij,
Artigelobtan,
Pontac,
Geer,
Montanee,
Castalbede,
Casteraa,
Monseguu,
Bentajoo,
Momy,

TOM. 1er, pag. 180, lig. 17.

Sedze.

I. Extrait du registre intitulé: Homages renduts au comte Phœbus, de divers pays, et autres instrumens considerables retenguts de son temps en 1379 et seguiens; nº 17, inventaire de Béarn, liasse 5.

(Archives de la préfecture des Basses-Pyrénées.)

L'an mil iiic lxxxiii.

Item, los aoberditz Crestiaas, totz ensemps e cascun [de lors, promojton e s'obligan aŭdit mossen lo comte, e juran avan desi [....] joras prosmars benentz, ega aŭran feyt obligar e ab carte [de bona]. forme que dessus, los Crestiaas dejuus nomiatz en atiran à po[rter] las cartes

12.

niidit mossen lo comte, en pene de cade C, libres d'or e en pene de cort e de beys, etc. Testimonis et actum ut supra.

Sequinse los Crestiaas qui son mestier obligatz eum los aütres, s apres son obligatz los crosatz.

	Bertran d'Artès.
+ Lo Crestiaa de Begloc.	Lo Crestiaa d'Aüde[yos.]
+ Bertran d'Artès Esterlo.	Lo Crestina d'Urd[es.]
+ Lo Crestina d'Aüdeyoos.	Lo Crestina de D[oason.]
+ Lo Crestiaa d'Urdes.	Lo Crestiaa d'Ar[amitz.]
+ Lo Crestiaa de Doason.	Lo Crestina de B[]
+ Lo Crestiaa d'Aransse.	Lo Crestiaa de []
+ Lo Crestiaa de Sescaü.	Lo Crestina de []
+ Lo Crestiaa de Morlaas.	Lo Crestiaa de Domi.
+ Lo Crestiaa de Brudges.	Lo Crestiaa de Moumor.
+ Lo Crestiaa de Gan.	Lo Crestiaa de Feaas.
+ Lo Crestiaa d'Angays.	Sancholet, filh de Berdolet, Cres-
+ Lo Crestina de Coarraze.	tiaa d'Ezus.
Lo Crestiaa de Lascar.	Lo Crestina d'Ezus.
+ Lo Crestiaa d'Aramitz.	Lo Crestian d'Oloron.
+ Lo Crestian d'Arete.	Lo Crestina de Leduxs.
4 Lo Crestina de Navarrenx.	Lo Crestiaa de Persilhon.
+ Lo Crestian de la Beille.	Lo Crestian d'Estheles.
Lo Crestiaa de Pau.	Lo Crestiaa d'Escot.
4 Lo Crestian de Juranson.	Lo Crestiaa d'Oyeù.
+ Lo Crestian d'Acos.	Lo Crestian de Revenag,
4 Lo Crestona de Seneta Marie.	Lo Crestian de Lambeye.
+ Lo Crestina de Bolhoo.	Lo Crestiaa de Castelboo de Bigbilh,
+ La Crestian d'Argiet.	Lo Crestiza de Cadelhoo.
+ Lo Crestina de Lagor,	Lo Crestina d'Aydio.
La Cristina de Castegbon,	Lo Crestiaa d'Arrosce,
Los Cresuaas qui dejuus se se-	Lo Crestian de Seniahaguet.
guin son obligatz cum los dessuus-	
Testomonis de Pioque e Johanet	
de Latapi de Senta-Susane, e sotz	
la medita pene e sota lo medita	Lo Crestiaa de Castahede.
segrament. Actum fentz la glisi de	Lo Crestina de Momi,
Pau, lo xvin jorn de jener,	Lo Crestina de isentayoù.
Lo Crestiaa de Bolhoo.	La Crestina de Leme.
Lo Crestina d'Argiet.	Lo Crestian de Luc.
Lo Crestiaa de Lagor,	Lo Crestina de Cardesse-
Lo Crestiaa d'Aros.	Lo Crestian de Sailbaterre.
Lo Crestian de Mon[ein.]	Lo Crestian de Montaner.
	Lo Crestina d'Abos,

II. Autre extrait du même registre, fol. 128 et 129 recta.

Los Crestinas qui dejous se seguin, prumeton e s'obligan, cascuns per le tot e l'un per l'autre, suus lo cors de Diu segrat, e boiun cuier aderits,



B RACES MAUDITÉS

ajustats e obligats, aixi cum los autes Crectisas son en la es en quest libe, à vi. foelhes condan au de arier. Testimonis.... me Pioque, mossen Bosom, caperaa de Pau, e jo Mamy, condinter deŭ notari de P...., fentz la glisie de Paŭ, lo xxii. joras de jener, l'an m. ccc lxxxiii.

Seguinse los Crestiaas obligats en la carte dessus dile:

Tolet, Crestiaa de Busi. Ramonet, Crestina de Saübaterre. Johanet, Crestina de la Bastide. Bernadoo, Cresuaa de Navalhes. Guilhamoet, Crestina de Sevinhac. Guilharnaui I, d'Arrinques, Crestina. Ramonet, Crestina d'Arros. Peyrot, Crestina de Garos. Peyrot, Crestina de Gergerest.

Berdolet, Crestisa de Montaner. Arnaütoo, Crestiaa de Buros. Peyrot, Crestiaa de Lespiele. Bidaü, Crestiaa de Casterar. Johanet, Crestina d'Alisalit. Peyroo, Crestina de Nay. Johanet, **Crestiaa de Tarco.** Peyrot, Crestina de Sedze. Berdolo, de Bogarber, Crestina.

Los soberdits Crestiaas, ensemps ab lor Johanet, Crestiaa de Lac, Johanet, Crestiaa de Monenh, Berdolet, Crestiaa, e Peyrot, Crestia de Narcastet, cascuns per lo tot e l'un per l'aute, prometon e c'obligan à mossen lo comte d'averlo pagat lxiiii. florius d'atir de la date de la presens en viii. jorns; et aixi ac juran suus lo cors de Diu segrat, en pene deti doble, obligan cors e bees. Testimonis, ut supra.

Peyroton, Crestua de Larreille, e Moniton, Crestian de Begloc, s'obligan per la medixe maneyre que los aŭtes Crestinas son obligats en la carte à vi. soelhs de quest libe; la present carte retengude e signade per la maa de maeste Bernar deüs Coterees, coadjutor deii notari de Lascar, juus la date à Lascar lo xx**. jorn de jener, l'an m. cec lxxxiii.

..... De Senquaii, s'obliga per la medize maneyre que los soberdits Crestiaas sus la carte retengude, seyte e signade per la maa de macste Forts Sancz, juus la date à Lac lo xxv jorns de jener, l'an m. ccc lxxxii.

La Marie, molher deii Crestiaa de Navarrens, s'obliga per la mediss manevre que los autes Crestiaas son obligats en la carte precedent. à vii. foelhs de quest libe, e retengade per Pees de Sont-P., consjutor delt notari de Navarrens, juus la date à Navarrens lo axviii. jorns de jeast, l'an m. ccc lxxxiii.

Guilbaume, Crestiaa d'Aramis, s'obliga per la medice massyna qu descue, ab carte retengude per macete Berner de Compa potade

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Ste-Marie, juus la date à Ste-Marie le axiii jurns de joner, l'an que dessas.

Mariane, Crestiane de Rete, s'obliga per la medixe maneyre que dessus, ab carte retengude per la man de maeste P. de Nanyet, notari d'Oteron, juus la date Atiloron lo xxviii. jorns de jener, l'an que dessus.

Johan, Crestiaa de Morlas, s'obliga per la medixe maneyre que los aütes Crestiaas se son obligatz, e bolo esser aderit ab los aütes. Testimonis, Arnaüt de Caciere, de Borderes, Johan deu Carras, de Borce, e jo Mamy, coadjutor. A Paü, lo xxx jorns de jener, l'an que dessus.

III. Autre extrait du même registre, fot. 6 verso.

En la presenci de mossen lo comte, Guilhaume Arnaul I Desperca, son manescaur, de son bon grat et de sa certo science, prometo et s'obliga pagar à Jauffree veneour (?) deudit mossen lo comte, dus sos per livre de rende, cade an per la Sent-Luc, et deu commensur la pramere pague de queste feste de Sent-Luc prosmar bienent en un an, et de qui avant de an en un, tant entro que de Sales d'Orthez, s'hom per luys, ac paguen audit Jauffree xc. florins d'uir, que dar lo deve, se cum dit far; e per so tenir et complir, obligatz lodit Guilheume Arnaud totz sos bees. Testimonis los nobles mossen Ar. de Beurn, mossen B. d'Aydie, mossen Spanhalet deit Leu, envalers Actum en lo casteg de Pau lo ix. jorn d'octobre, l'an de nostre Segnor mil ceclaxix.

IV. Autre extrait du même registre, fol. 7 recto.

Lo noble mossen Arguilhaume, senhor de Muileon, cavaler, reconego e autreya actum que deu dar à mossen de Foixs, alisent, my
notari dejus nomiader per nom de luy stipulant o recebent, très centz
florius d'aur, toos e de pecs, per amignible prest à try feyt, à otre foi
très centz florius que davant l'avé prestatz, en autre carie contengutz;
losquoans lo prometo reder e pagar à tuy o a son man, partiador de
queste carte, totes betz de nie en die que requerit ne seru per lodit
mossen de Foixs o per son man, et ne fivrara e balhara aqui medix
que requerit ne tera, en gadges lo casteg e loc de Prat à tenir e possedir e prener las rendes, proflicytz e totz autres emolumentz per lo-

200. HISTOIRE DES RACES MAUDITES

dit mossen de Foixs, o per son man, totz temps sees perder possetion e sees sence de pague, tant entro l'aye pagatz e reductz losdytz très centz florins, totz en sept colp. E per so tenir e complir, obliga lodyt senhor de Maüleon totz soos bees e caüses que ha ny aüra, mobles e no mobles, per totz locxs on que s sien, aii destret e compultion de totz e sengles senhors e judges seclaïs e de glisi. E à maior fermesse jura lodit senhor de Maüleon que aixi ac thiera e complira, sees far ny bier en res contre en nulh maneyre; et lodyt mossen de Foixs qu'eü prometo reder e tornar lodyt casteg e loc de Prat après que recebut l'aüra, pagatz à luy prumerementz, sicum aqui fo dyt. Feit fo en lo casteg de Paü, lo quart jorn d'octobre, l'an mil coclxxix. Testimonis son d'esso maeste Arnaüd de Labarte, Berducos de Bunheng, Berdolet d'Estiroo, e jo B. de Luntz, public notari d'Ortès e generaü deüdit mossen de Foixs, qui la present carte retengo, etc.

Guilhaüme Arnaiid, senhor de Badeg de Moneng, reconego que deü dar à mossen lo comte clii francs d'aür per l'arrendament de la bailie de Capssius de l'an present, à otre xlviii francs que pagatz aa, pagadors los lii. francs à Marteror prosmar bienent, e los c. francs renuntiancz à la feste de Pasques après seguient. Obligantz son cos e sos bees, e jura paguar aüs termis...... à Orthez, etc. Testimonis, Ramon de Code-Grasse, de Lobieng, Johanolo Darrian, deü Mont-de-Marsan, Berducoo de Bunhen, Miqueü d'Araüs. Actum à Paü lo v. jorn d'octobre, l'an mil très centz septante-naü.

Tom. 107, pag. 187, à la suite de la note.

Voici l'ordonnance de François II; nous avons pensé qu'on ne serait pas mécontent de la trouver ici:

François, etc. De la part de nos pauvres sujets et miserables les Caqueux et malades, manans et habitans en l'Evesché de S. Malo, nous a esté exposé: Combien que paravant ces heures, par nostre grace et congié, lesdits supplians, leurs hoirs, et successeurs aient esté toleres et soufierts de prendre à fermes et louisges des terres de nos sujets estant

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

prés de leurs demeurances, pour icelles labourer et abienner affin qu'ils s'en pussent vivre, nourrir, et sustenter, et leurs femmes, enfans, et mesnagers, sans mandiquer ne donner oppression et charge à nos autres sujets non estant de leur vacation et secte ; lesqueulx heritages leur estoit de necessité prendre et louer, pour ce que d'eux-mesmes n'avoient pas heritages ne terres labourables pour leur vie soustenir, sans ce que fust permis auxdits Caqueux en iceux heritages ainsi loitez et affermes faire aucuns édifices pour leurs habitations, et pourveu que à cause d'iceux heritages ils euseent poyé et contribué aux rentes et debvoirs, ainsi que saisoient nos subjets desqueulx ils avoient pris et prendront lesdits heritages; et ainsi se sont lesdits Caqueux traitez et vesqu jouxte leur miserable vacation et fortune, sans empeschement ne oppression souffrir. Ce neantmoins, en vertu de nostre mandement datté du v. jour de Decembre mocccenxv. vous nosdits Officiers avez fait prahibition et deffense auxdits exposans de non aller par nostre pays sans avoir une merche de drap rouge sur leur robe pour les congnoistre d'avec les gens sains non suspects ne entachez d'icelle maladie, afin de obvier aux inconveniens qui en pourroient advenir; et aussi de non plus se marchander, fors seulement de marchandise de chanvre et fil pour leur fait et mestier de cordage, et pareillement de non plus faire autres labourages que de leurs jardins; et mesme avez fait dessenses à tous nos subjetz de non vendre auxdits exposans autres marchandises que lesdits fil et chanvre, et de non leur affermer et bailler ferme ne loiiage, nuls ne aucuns de leurs terres et heritages, à peine de perdition des levées, et autres peines y contenues; et par ce moien lesdits expesans qui sont multipliez en grand nombre en leurs maladeries, s'ils estoient privés de loiier et affermer terres pour icelles labourer et s'en vivre, seroient en voye de totale mendicité et poureté, et leur conviendroit (ou autrement mourir de faim) aller et communiquer entre les gens pour querir et demander leurs aumosnes pour subvenir à leur indigence, qui seroit à la grande charge du peuple, dont inconvenient pourroit advenir, ce qui est à eschiver; nous suppliant sur ce leur pourvoir de nostre grace et convenable remede, humblement le requerant. Pour ce est-il que nous, considerant la pauvreté et indigence des supplians, qui sont en grand nombre, et que leur communication seroit cause de grand inconvenient; desirant subvenir et aider à leur substan-

post. Des bachs maudites. Il,

tation; et que sans labourer autres terres que leurs jardins lis ne peuvent bonnement vivre; aussi, que si ainsi n'estoit, ce pourroit redonder à la grande charge de nos autres sujets; pour icelles, et autres causes à ce nous mouvant, vous mandons et commandons, et à chacun de vous, vous informer et acertainer bien à plain du nombre des personnes desdits Caqueux habitans et demourans ezdites maladeries andit Evesché de S. Malo, et quelle quantité et portion de terres (outre leuradits jardins) leur est et sera necessaire avoir par lotiage et ferme pour leurdite substentation, et par autant qu'il vous apparoistra et seren informez leur en appartenir, eu esgard eu nombre desdits Caqueux, les licentier et permettre (et nous, audit cas, et lorsque besoing en sera, de nostre grace permettons et donnons congié et licence ezdits Caqueux, selon que par vous nosdits Juges sera ordonné, puissance et faculté) de louer, pour trois ans, pour chacune ferme, des terres de nos subjets les plus prochaines de leurs habitations qu'estre pourra, iceux heritages labourer, et des revenus d'iceulx estre lesdits exposans, femmes, et enfans, sustentez et alimentez sculement, sans leur permettre vendre ou distribuer à autre, par quelque moyen que ce soit aucune partie ne portion de bledz ne autres fruits du revenu d'icelles terres, ne autres, que par entr'eux ; ne en iceux heritages faire aucunes maisons ne ediffications; ce que par exprez feur prohibons; pourveu que par icelles terres ainsi loiiées et affermées lesdits exposans poient et poieront les rentes et feront les redevances au desir de nos precedentes lettres; et au parsus faites prohibitions et dessenses (et par ces ssesmes presentes deffendons) ezdits Caqueux, à grosses peines, de non aller ne communiquer entre le peuple hors la grande communication des gens sains et non suspects de leur secte, et sans porter ladite merche sur leur robbe en lieu apparent, que chacun la puisse voir et congnoistre ; et de non se marchander au temps advenir de bledz, beurres, plumes, porce, vaches, veyaux, chevaux, et autres marchandises, fors de chanvre et fil pour feurdit mestier de cordage, en achetant ledit chanvre et fil hors ladite grande communication des gens sains. Si vous mandons et commandons, etc. le xviii. jour de juin mccccuxxvu.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Tou. ter, pag. 490, lig. 49,

Petition de Caxarnaut aux états de Navarre.

(Archivo de la Camara de comptos, en Pamplona; cajon 179, nº 46.)

Muy poderosos cathólicos Reyes y Señores.

De V. A. humil súbdito Caxarnaut de [en blanc], uxier de vuestro Consejo real de Navarra, sobre la peticion presentada por los Agotes dize que la causa porque fueron separados de la conversacion de los christianos, no fué por el conde Don Remon de Tolosa, ni ser cismàticos, come ellos attentan dezir; antes digo que su separacion, apartamiento y plaga y maldicion, fué ante del advenimyento de nuestro señor Jhesu-Christo, en tiempo del Eliseo propheta: assaber es quando el principe Nahaman fué à cura[r]se de la Jepra ; y per quante el dicho propheta Elisco le mandó yr al rio Jordan, y ay por gracia de Dica fué sanado, el dicho príncipe Nahaman viendose sanado de la lepra que tenía, quiso dar dones al dicho profeta ; el qual, como santo varen, no los quiso recebir. Ziezi, criado del dicho profeta, movido con cudicia deshordenada, tomó los dichos dones y riquezas que al dicho profeta le trayan : por lo qual el dicho Zihezi fué maldicho del dicho profeta, él y todos los que d'él deziendensein, de manera que los adichos Agotos dezienden del dicho Zihezi maldicho, y no de la compunyia del dicho conde Don Remon; la quoul maldicion fasta oy siempre les ha durado y les dura, porque por las partes interiores quedaron leprosos y dannyados, como por esperencia paresos; los quales despues acá sienpre han seido separados, y haunque sean christianos, no se suelen batizar en pila dondo los otros christianos se bautizan. Y elles que sean leproses inficionades y maldiches, paresce claramente; porque hiún ha yerbas que con sus pies toran, se secan y pierden la virtud natural, y una mançana i é quealquiere otre fruta que pougan en sus manos é seno, luego se podress 🥄 🖫 en

Magana, ma.

² Seproduze, ici.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

sus personas y casas y heden como personas que son contaminadas de grave dolencia, cuya conbersacion entre los otros fieles christianos seria muy peligrosa y contagiosa. Y porque en tierra de Bascos ay mas d'ellos que en parte nenguna d'este regno, es cierto que segunt la linpieza de los dichos Bascos y la antigoa separacion d'ellos no lo podria sufrir en una conversacion : porque humilemente suplico à su falsa assercion no quieran dar lugar, ni le sean concedidas las provissiones que piden para todo el regno; antes aquellas por V. A. les sean denegadas, y á cosa semejante no quieran dar lugar.

TOM. 1er, pag. 190, lig. 26.

Auto acordado por los treis estados del reyno, á pedimento de los Agotes de Pamplona y otras partes, suplicando al prior de la cathedral y arcediano de Santa Gema para que se unan con los christianos, y no haya distinzion alguna entre ellos.

Año 1527.

(Archivo de la Cámara de comptos, en Pamplona; cajon 169, nº 50.)

Sea cosa magnificata á quantos las presentes verán é oyrán, como en el año del nascimiento de nuestro señor Jhesu-Christo de mil quinientos y xvije, á xvj dias del mes de Otubre, en la ciudat de Pamplona, en ta sala de la libreria vieja de la yglesia cathedral de aquella, estando junctos é congregados en cortes generales los tres stados del reyno de Navarra, por mandamiento é llamamiento de la cathólica majestat y altera reyna y rey nuestros señores, y en su nonbre por el illustre y magnifico Don Anthonio Manrique, duque de Najera, visorey y capitan general en este vuestro reyno de Navarra. Entendiendo en la negociación de las dictas cortes fué presentada una peticion por partes de los valgarmente llamados Agotes é Cristianos, residentes en las corseras fuera de la ciudat de Pamplona, ciudades, billas y lugares del reyno, en effecto deziendo como ellos y sus antecessores, assí honbres como mugeres, siendo y huviendo sido verdaderos cristianos, y uviendo vivido y

¹ Conversasen, m.

viviendo siempre como tales verdaderos cristianos, y los retores y vicarios de las parrochiales yglesias donde han vivido y viven, assí en la ministracion de los sucramentos eclesiásticos, offrendas é oblaciones, como en recevir la paz y asentamientos de yglesia, no usan con ellos de las cerimonias é solenidades de las quales con los otros cristianos é parrochianos suyos usan ó fazen, socolor que assí han acostunbrado é usado d'aquí agora con ellos é sus antecessores, y esto deziendo que los dictos sus mayores, progenitores é antecessores, aderieron antiguamente á hun conde Remon de Tolosa, el qual fizo cierta rebelion á la sancta Yglesia romana, por lo qual por el sancto padre que al tiempo hera, fueron separados del gremio de la sancta madre Yglesia fasta su beneplácito ó de sus successores. Sobre lo qual los suplicantes y los otros de su generacion han recorrido à la santidat del sancto padre que agora rige é govierna la Yglesia de Dios; el qual avida infformacion de lo sobredicto, é considerado que el beneplácito del sancte padre que al tiempo era aya espirado por el transcurso de los cient años, é que los dictos exponientes no ayan delinquido en lo que los dictos sus antecessores delinquieron, ante de continuo ayan vibido y biben en la ovediencia de la sancta Yglesia, é por que los dictos suplicantes de la tal separación no se engendre escandalo ni peligro de sus ánimas, usandode piedad, el dicto summo pontifico ha mandado al chantre é official do: la dicta yglesia catedral é al arcediano de Sancta Gema é à cada uno d'ellos se informen de las dictas cosas; é fallando ser assi como los dictos suplicantes dizen, restituygan, repongan é integren en todas las cosas à los sobredictos suplicantes é sus majores é progenitores, en aquelestado que ante de la dicta separación estaban; acerca de lo qual recorriendo é pidiendo á los dictos stados merced suya fuese de les dar la fabor é ayuda que sus mercedes pudiesen ó debiesen fazer, rogando y exortando a los dictos chantre é arcediano tuviesen en bien de les administrar reta, verdadera y brebe justicia. E por los dictos stados oyds, levda v entendida la tlicta peticion, queriendo, en quanto en ellos es, dar la labor é ayuda que à ellos es posible, por ser justa é pia causa. non obstante que acerca d'elle personas diputadas ayan mandado inbiar por la mesma causa é razon à les dictes chantre é official é arcèdiano por tenor de las presentes, como quiera su prudencia, virtud é saber con la buena conciencia que ellos tienen, farán todo lo que fuero

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

de justicia en el presente caso. Por las presentes les ruegan, encargan, requieren y exortan por contemplacion y entercesion suya de los dictos stados, tengan por bien á los dictos suplicantes daries la favor é subsidio que justamente altaren deban aver, declarando por su sentencia aquella, con brebe expedicion, que acerca d'ello fazer pertenesce; de lo qual les ternan á singular gracia é complazimiento. En testimonio de lo qual mandaron dar el presente acto, firmado de la mano del secretario de los dictos stados, infrascripto, presentes los dictos tres stados.

Por acuerdo é mandato de los tres stados fize escrivir, é ffirmé la presente yo el infrascripto secretario de los stados,

Migual D'Onoz, secretario.

Ton. 1er, pag. 190, à la fin de la note.

Voici l'une de ces pièces, d'une date passablement ré-

Sacra Magestad.

Den Joaquin Perez de Laborda, bachiller en leyes, dice: que para resibirse de abogado de vuestros reales tribunales, y para dar una psueha de la filiacion y limpieza de sangre por lo que respecta à la parte materna, con arragle à lo mandado por vuestro Consejo, alego y preber entiendo lo necessario à los articulos siguientes.

- 4. Primeramente que el suplicante es natural y vecino de la ciudad de Tudela, é hijo legítimo y de legítimo matrimonio del licenciado Don Remon Perez de Laborda, abogado de vuestres reales tribunales, ys difunto, y de Doña Ventura de Yanguas y Yanguas, y como á tal lo han eriado, educado y alimentado publica y notoriamente, sin duda, ni esen en contrario; como es cierto, público y notorio, y espresarán los testigos cuanto supieren en su razon.
- 8. Item: que la espresada Doña Ventura Yanguas y Yanguas es hija legitima y de legitimo matrimonio de Don Antonio Yanguas y Sola y Bella Juana Yanguas y Cariñena, ya difuntos, y como á tal la criaron, educaron y alimentaron, sin duda ni cosa en contrario, como es cierte, público y notorio, y dirán los testigos.
 - & Item : que así el auplicante como su dicha madro y abuelos, hon

sido y os cristianos viejos de pura y limpla sangre, sin mescha simancha de moros, judios, Agotes ni penitenciados por el santo oficio dela inquisicion, ni han ejercido, ni ejerce, oficios viles ni bajos, encuya buena fama y opinion han estado y estan sin duda ni cosa en contrario, como es cierto, público y notório, dirán y espresarán las testigos.

Atento lo cual y demas favorable, à Vuestra Magestad suplico mande admitir este articulado, y que à su tenor se reciba informacion por el abogado que el ilustre vuestro visorey nombrase, y constando como constará lo necesario, admitirlo à examen, y aprobado que sea despacharle el título de abogado de vuestros reales tribunales en la forma acostumbrada, proveyendo à ese fin lo demas que sea arreglado à justicia que pido. Bachilles Don Joaquin Peres en Laborada.

DECRETO.

Se libre el despacho para que acuda á la Diputacion del Reino, que proponga tres abogados al flustre nuestro visorey para que elija el que ha de recibir la informacion.

Анто.

Proveyó y mando lo sobredicho el Consejo real en Pampiona en consejo, à seis de Setiembre de mil ochocientos quince, y hacer auto à mí, presentes los señores Regente, Rada y Murguiz del Consejo. FAUSTINO ISANEZ, socretario.

Titte. 100, pag. 191, lig. 6.

Jugement en faveur des Agots, rendu sur un bref de Léon X1.

In nomine Domini, umen. Universis et singulis prusentes litteras inspecturis, visuris, fecturis, partierque audituris, Jounnes de Sancta Maria, in decretis bachalarius, canonicus et cantor ecclesia cathodralis Pampilonensis ordinis Sancti Augustini, officialis principalis dictar ec-

La copie de cette pière, que mans avuns fait venir de la paraisse d'Ariseus,
dans la valtée de Baxtan, est extrêmement défectueuse. Autaut que mons l'avant
pu, ucus avons restitué le texte; mais nous no nom flations pas d'avoir
liquiours résui.

216

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

clesiæ et totius diocesis Pampilonensis, pro illustrissimo et reverendissimo in Christo patre et domino domino Amadeo, miseratione divina tituli Sancti-Nicolai-in-carcere-Juliano sanctæ Romanæ Ecclesiæ diacono, cardinali d'Albret nuncupato, administratore perpetuo dictae ecclesiæet episcopatus, in remotis agente; nec non judex, commissarius et executor, una cum certo nostro in hac parte collega, cum illa clausula : «Ut vos vel alter vestrum,» etc.; a sanctissimo in Christo patre et domino nostro, domino Leone, divina Providentia papa decimo, ejusque sancta sede apostolica, ad causam seu causas, et inter partes inferius nominatas et contentas specialiter deputatus, salutem in Domino, et precibus fidem indubiam adhibere nostrisque hujusmodi, imo verbis apostolicis, firmiter obedire mandatis. Noveritis quod nuper litteras præfati sanctissimi domini nostri papa in forma brevis, sub annulo piscatoris, more Romanæ curiæ clausulas et sigillatas, una cum supplicationibus in eis introclusis, manu reverendissimi domini L. cardinalis Aginnensis, in præsentia dicti domini nostri papæ signatas, sanas et integras, non vitiatas, non cancellatas, nec in aliqua sui parte suspectas; sed omni prorsus vitio et suspicione carentes, ut in eis prima facie apparebat, infrascripti tenoris, nobis pro parte provectorum virorum Bernardi et Joannis de Agotis, alias de Christianis nuncupatorum, Baionensis diocesis; ac Michaelis de Larrasaña, Joannis de Ustariz et Joannis ejus filii. vicinorum civitatis Pampilonensis; Michaelis Cestero, et ejus filii, ac Martini et Joannis fratrum, Stephani et . Egidii de Lanz fratrum, Joannis de Samper, Joannis de Larrocheta, Adami et Joannis de Lanz, vicinorum civitatis Estellæ; Stephani, vicini loci de Arandigoyen; Martini Sancti et ejus filiorum, nec non Antonii Eximenis et Michaelis de Estella, Gratiani famuli dicti Martini Sancti, vicinorum loci de Hechavarri ; Michaelis de Aibar, vicini loci de Allo; Joannis de Lanz Sancti de Monreal, molendinarii, et Stephani, vicinorum loci de Ciranqui; Alphonsi et Stephani, vicinorum villa Pontis Reginæ; Michaelis de Lanz junioris, Petri de Lanz, Bernardi et Stephani, vicinorum villæ de Mendigorria; Joannis de Mendigorria, molendinarii, vicini villa de Artajona; Joannis de Larraga alias Derrones, et Iambotril, vicinorum villæ de Larraga; Petri de Lanz, vicini villa: de Lerin; Michaelis et ejus filii, ac Raimundi, Antonii Petri de Lerino et ejus filii, vicinorum villæ de Miranda; Jacobi, vicini loci de Barasoain; Dominici, vicini villa de Monreal;

Michaelis de Elizondo , Joannis de Estella et Joannis ejus fratris , Martini de Tafalla et Michaelis ejus filii, ac Dominici, vicinorum villæ Tafaliæ; Antonii de Samper ac ejus filii, Petri de Lanz, Antonii de Lanz et Stephani, vicinorum villæ Olleti; Joannis de Garris, vicini loci de Melida; Stephani et Joannis ejus filii, vicinorum loci de Gallipienzo; Petri de Spes, Bernardi de Barcox, Petri senioris et Petri junioris, vicinorum villæ de Caseda; Beltrandi et ejus filii Arnaldi Sancti, et Joannis de San Juan, vicinorum villæ de Aybar; Caroli de Cumberrio, vicini villæ de Cumberrio; Joannis de Larraga senioris, Joannis de Larraga junioris, Martini de Larraga, ejus filiorum, et Francisci, vicinorum villæ de Sangosse; Mathei de Olit, Caroli et Stephani, vicinorum villæ de Sos; Petri Dominguez senioris, Michaelis Dominguez, Joannis Dominguez fratrum, ac Petri Dominguez junioris, dicti Michaelis Dominguez filii, ac Alcancis, Michaelis Dominguez, Martini Dominguez, Raimundi, vicinorum villæ Unicastri; Joannis Arnaldi, Antonii Arnaldi, Michaelis et ejus filii, Beltrandi generi dicti Joannis Arnaldi, vicinorum oppidi de Salvatierra; magistri Joannis de Isaha et Vincentii ejus filis, vicinorum loci de Isaba; Petri Salvatoris Calvo, ac Petri alias Pechiri, vicinorum loci de Burgi; Caroli de Urroz, Joannis ejus filii, ac Vincentii ejus generi, vicinorum villa de Urroz; Michaelis seu Joannis de Larrasaña, vicini ejus[dem] loci; Dominici de Larrasaña , Joannis ejus cognati , Graciani, Michaelis et Bernardi, vicinorum loci de Lanz, locorum dicte Pampilonensia diocesis; nec non Joannis de Mugauri, vicini loci de Oyaregui; Joannis Galant, Mariae Astoca , Bernardi alias Glovert , Stephani Lucea et Joannis, filiorum Antonii de Elizondo, vicinarum foci et parrechiæ de Elizondo; Joannis alias Joanot de Elvetea, Petri alias Petrico de Elvetea, filiorum Joannis alias Joanicot, et Arnaldi Sanctis ojus generi, vicinorum loci et parrochiæ de Elvetsa, alias de Javola; Joannis de Cunabide, et Joannis ejus film, Leonis de Ammavide Cara, et Petri ejus filii, vicinorum loci et parrochia: ecclesia: Sancti Stephani de Lermo; Joannis alias Joanneto de Lesaca, Joannis afias Joannot ejus filit, ac Dominici Jamboreni ejus generi, vicinorum loci et parrochise de Lesaca; Joannis alias Joannot de Urdax, vicini loci et parrochise de Urdax; Joannis alias Joanot de Guisua, alias de Maya, vicini loci et parrochize de Maya; Martini de Ordoqui, Martini ejus filii, Bernardi ejus generi, vicinorum loci et parrechiæ de Irurita ; Joannis Bozat, Bertoldi ejus fratris, et Sabati de Bo [te], vicinorum loci et parrochiæ de Arizcun, locorum regni Navarra et Baionæ diocesis; nec non Guillermi Berbede, vicini seu habitatoris in domo de la Reclusa, loci et parrochiæde Irumberri; Girardi de Govepeche, Bernardi ejus filii, vicinorum loci et parrochiæ de Ioldi; Martini de Larcango, Bernardi Antonii Mogino de Arraia, vicinorum loci et perrochiæ de Mongelos: Beltrandi de Piedras Conxas, Joannot de Cuyas, Martini de Ugas, et Michaelis de Ugas, vicinorum loci et parrochiae de Apato; Joannis alias Joannot, et Petri alias Petrot, vicinorum loci et parrochia: de Sancto Juliano; Bernardi Enrerail, Petri Arnaldi alias Perenaut, fratrum, vicinorum loci et parrochiæ de Arrieta; Augerii de Bristay, Guillermi Arnaldi Sanctis alias Arnaut Sanz, Joannis de Garro, Joannis de Berbede, vicinorum loci et parrochiæ Sancti Petri de Irumberri; Graciani, Bernardi et Joannis alias Joannicot de Sancti Klu, vicinorum loci et parrochia de Sancti Joannis de Magdalena, locorum regni Navarræ, Baionensis diocesis, predictorum; nec non Michaelis de Landibar, vicini loci et parrochiæ Sancti Stephani de Landibar, dicti regni Navarræ, Aquensis diocesis; nec non Martini de Paduent et Joannis de Paduent ejus generi, vicinorum loci et parrochiæ de Paduent, patrize de la Bastida de Clarencia; Bernardi de Anaus, vicini loci et parrochia de Anaux ; Joannis alias Juanto de Bustuagorri, Petri de Buztungorri et Joannis alias Joannot de Buztungorri, vicinorum loci et parrochia de Averre: Petri de Arberoa, Joannis de Salaverri, Joannis alias Juanto, ejus filii, ac Martini ejus filii, vicinorum loci et parrochiæ de Iturrica; nec non Bernardi de Amescoi et Joannis de Amezcoi fratrum, ac Dominici alias Domenjon de Echauz, vicinorum loci et parrochia de Echaux, dictorum regni Navarra: et Baionensis diocesis; nec non Vincentii de San Pelai, vicini ejusdem loci; Guillermi Arnaldi de Oregart, Petri Arnaldi et Joannis alias Janicot, ejus filii, vicinorum loci et parrochiæ de Mazparrota: Joannis de Cubiet et Bernardi de Cubiet, vicinorum loci et parrochiæ de Cubiet, Joannis de Ostabat, vicini loci et parrochia: [le] Ostabat; Berdiloti de Larçabal, vicini loci de Larçabal; Ferdinandi de Icralarre, vicini loci et parrochiæ de Ieralarre; Reymundi Darboat, Arnauton de Camou, Joannis de Ioallarut, et Vincentii ejus fratris, Guillermi Arramen de Çamou, Martini de Selcuga, Arnaldi alias Arnaut, et Petri alias Pera-



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

ton de Beasquin, Arramonet de Jorapuru, Arnaldi Guillermi, ac Stephani ejus generi, Bernardi et Joannis Cobac, vicinorum loci et parrochiæ de Sancto Pelayo; Joannis, alias Joannot de Garriz et Augerif alias Agerot, fratrum, vicinorum loci et parrochiæ de Garris, dictorum regni Navarræ et Aquensis diocesis; ex agnatione, cognatione, consanguinitate et prosapia dictorum Agotorum descendentium in dictis Pampilonensi, ac Baionensi et Aquensi diocesibus constitutorum; omniumque aliarum et singularum utriusque sexus personarum ex dicta agnatione, cognatione, descendentia principalium in dictis litteris et supplicationibus apostolicis principaliter contentorum; nec non vice et nomine Arnaldi Sanctis et ejus filii, vicinorum loci de Anso; Bernardi Maxones carpentarii, et ejus filii, vicinorum loci de Maxones; Joannis Xlmon, et Guillermi alias Guillermet, vicinorum loci de Villareal; Joannis Puster, Petri Spes ejus generi, Michaelis filii dicti Joannis Fuster, Joannis Blanc, Joannis ejus filii, Joannis de Margarita, vicinorum loci de Berdun; Garciæ ac ejus filiorum, vicinorum civitatis Jaccensis et vicinorum loci de Boran, locorum Osteri, seu Jaccensis diocesis, etiam ex dicta agnatione, cognatione, consanguinitate et prosapia dictorum Agotorum vulgariter nuncupatorum, descendentium, eisdem in hac parte adherentium; tam pro ipsis, quatenus sua interest [et] hor negotium infrascriptum eos, et quemlibet corum tangit seu tangere poterit quomodolibet in futurum, quam pro omnibus aliis et singulis utriusque sexus personis ejusdem agnationis, cognationis, consanguinitatis, prosapiæ et familiae descendentibus in praedictis Pampilonensi, Baionensi, non Lascariensi. Olorensi, seu Jaccensi diocesibus, ac allis ubilibet constitutis eisdem adhærentibus, et adhærere volentibus, præsentibus et futuris; coram notario publico infrascripto et testibus, prasentatas, cum eis quibus decuit honore et reverentia, recepimus hujusmodi sub tenore a tergo dicti brevis : « Dilectis filiis cantori et archidia[co]no Sanctæ Gemæ in ecclesia Pampilonensi, vel eorum alteri abintus vero, Leo papa decimus. Dilecti filii, salutem et apostolicam benedictionem. Mittens vobis supplicationem præsentibus introclusum, manu dilecti filii nostri Leo[nis] cardinalis Aginnensis, in prasentia nostra signatam, volumus, quod et vobis committimus et mandamus. ut vos vel alter vestrum, vocatis vocandis, ad executivacti; in ea contentorum, procedatis juxta ejus continentiam et signaturam. Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub annulo Piscatoris, die decima tertia maii, millesimo quingentesimo decimo quinto, pontificatus nostri anno tertio. P. DE RENIBUS.» Tenor vero dictarum supplicationum talis est: « Beatissime Pater, exponitur S. V. pro parte devotorum illius oratorum Bernardi ac Joannis de Agotis, alias de Christianis, laicorum Baionensis diocesis, quod licet oratores præfati, aliique de eorum agnatione utriusque sexus, prædictæ ac Pampilonensis, Lascariensis, Olorensis [diocesium] commorantes, sint boni et veri Christiani, ac ipsi oratores ac eorum progenitores ut veros decet Christianos semper vivunt; nihilominus tamen, quia parrochialium ecclesiarum rectores sub quibus degunt, in administrandis sacramentis ecclesiasticis et offertoriis, seu oblationibus offerendis ab eisdem, et pace oratoribus danda, in ecclesiis hujusmodi non utuntur illis ceremoniis et solemnitatibus quibus cum aliis Christianis, eorum parrochianis, utuntur seu faciunt, sab eo prætextu quod ita tali consuetudine hactenus usi sunt, ex eo quod dudum majores et progenitores oratorum adhæserunt cuidam comiti Raymundo de Toledo [leg. Tolosa], qui alias quamdam rebellionem fecisse dicitur Ecclesiæ Romanæ, per tunc Romanum pontificem a gremio sanctæ matris Ecclesiæ segregati dicebantur ad beneplacitum; et cum, clementissime Pater, hujusmodi beneplacitum a centum annis citra expiravit, oratoresque non delinquerint, sed semper ut decet bonos Christianos vixerint, vivantque in obedientia Sanctitatis Vestræ sanctæque Romanæ Ecclesiæ; et quando deliquissent, volentes redire, admitti debent, quia sancta mater Ecclesia nunquam claudit gremium redeunti; ne igitur oratoribus ex hujusmodi separatione segregationeque scandalum generetur, aliquodque periculum animarum sequatur, recurrerunt igitur ad pedes Sanctitatis Vestræ oratores præfati, tanquam ad favorem pietatis et misericordiæ ad quam omnes oppressi et gravati confugiunt, humiliter supplicando quatenus in præmissis, more pii patris consulendo ac de remedio opportuno providendo, aliquibus probis viris in partibus illis residentibus, cum illa clausula : : Quatenus vos, » etc., committere et mandare dignemini ut se de præmissis informent summarie, simpliciter et de plano, facti sola veritate inspecta; et si præmissa vera reperierint, oratores præfatos, et illis forsan adhærentes et adhærere volentes, corum nomina et cogno-

mina, haberi placeat pro expressis in eum, et antea quam præmissa et commissa præteridatur statutum erant, progenitores et majores oraterum prædictorum restituant, reponant et reintegrent in omnibus et per omnia, perinde ac si præmissa minime commissa seu subsecuta fuissent: et rectoribus parrochialium prædictorum, omnibusque aliis et singulis personis quibus et quoties videbitur, sub censuris et aliis prenis ecclesiasticis, etiam pecuniariis, ipso facto incurrendis, inhibeant ne quidquam contra præmissa innovent et attentent, et in eventum non paritionis, præmissorum censuras et pænas hujusmodi declarent, aggravent, reaggravent, interdicant, consiliumque brachii sæcularis invocent, et alia omnia et singula in præmissis necessaria et opportuna faciant, cum potestate citandi et inhibendi præmissis ac constitutionibus et ordinationibus apostolicis, et una felicis recordationis Bonifacii papæ octavi, Sanctitatis Vestræ prædecessoris, de una et non in loco rei et concilio generali de duabus dictis, cæterisque in contrarium facientibus quibuscumque hic de necessitate exprimendorum tenores, formas alque continentias pro expressis habentes. Concessum ut petitur, in præsentia domini nostri papa. Lucius, cardinalis Aginnensis. Et cum absolutione a consuris ad effectum præsentium, et de commissione potestatis hujusmodi modo et forma præmissis, et cum denegatione de una et duabus dictis, dummedo non ultra tres est supra, et cum clausula : « Quatenus vos, etc., et quod summarie, simpliciter et de plano, sola veritate attenta, et per breve Sanctitatis Vestræ ac supplicatione introcluse et committitur ordinario sive ejus vicario. Concessum. Lucius, cardinalis Aginnensis, Datum Romæ apud Sanctum Petrum quarto calendas maii, anno tertio. A Sinonera, Pater sancte, quare oratores in preinserta numinati, licet sint subditi episcopo Baionensi tanquam ordinario, tamen sunt in regno Navarrae, et episcopatus Baionensis, prout est notorium, in regno Francia; et propter bella qua dudum in partibus illis urgent inter reges Francia: et Hispaniae, non possunt nec audent coram dicto domino episcopo Baionensi, nec ejus vicario, absque periculo suarum personarum, tute comparare; et etiam quia forsan nonnulli volentes huic negotic adhærere, sunt oriundi et habitant in regno Navarra et episcopatu Pampilonenai, ideireo dignetur Sanctitas Vestra litteras in forma brevis super presinertis expediendas, non ordinario, sed aliquibus probis viris in civitate Pampilonensi commerciatibus, qui

juxta ejusdem præinserti tenorem procedere habeant, attentis præmissis dirigere et committere, non obstantibus omnibus quæ V.S. in præinsertis voleruit non obstare. Concessum. Lucrus, cardinalis Aginnensis. Datum Romæ apud Sanctum Petrum, idus maii, anno tertio. » Post quarum quidem litterarum apostolicarum præsentationem et receptionem, nobis et per nos, ut præmittitur, factas, onere jurisdictionis et executionis illarum in eis contentorum, ad instantiam et requisitionem et petitionem supradictorum Agotorum in nos reverenter assumpto et acceptato, tandem nos, Joannes de Sancta Maria, cantor, officialis, judex et commissarius apostolicus præfatus, ad ulteriorem instantiam, requisitionem et petitionem dictorum Agotorum, debite processi, per nos ac coram nobis et nostri authoritate recte et juridice, ac forma, serie ac continentia dictarum præinsertarum litterarum, et ejus supplicationem, et aliis de jure servari debitis et requisitis servatis, dictarque causæ meritis ad plenum cognitis, pro dictis partibus inscriptis ferendum et promulgandum definitivam sententiam, et declarationem procedendum duximus et processimus, illamque manu et nomine nostris propriis subscriptam, in præsentia prælictorum Michaelis de Larrasoaña et Joannis de Ustariz, vicinorum et habitatorum prædictæ civitatis Pampilonensis, pro seipsis ac omnibus aliis et singulis superius nominatis et contentis, et aliis quibuscumque ex dicta agnatione, cognatione, prosapia, consanguinitate et familia descendentibus, ubilibet constitutis, eisdem adhærentibus et in futurum quomodolibet adhærere volentibus, id per nos fieri Deum et declarari debita cum instantia postulantium; per eamque volumus et recipimus pro tribunali sedentes et solum Deo præ oculis habentes, ore nostro proprio in scriptis legimus, vidimus et promulgavimus, sub his quæ sequuntur verbis: In nomine sancta Trinitatis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, unius veri Dei et creatoris. Nos, Joannes de Sancta Maria, in decretis bacchalarius, canonicus et cantor ecclesiae cathedralis Pampilonensis, nec non judex, commissarius et executor apostolicus, una cum certo nostro in hac parte collega, cum illa clausula: «Ut vos vel alter vestrum,» etc., per sanctissimum dominum nostrum Leonem papam decimum, virtute certarum litterarum apostolicarum in forma brevis ab eodem domino nostro pepa emanatarum, et supplicationum in dicto brevi introclusarum pro parte certorum vulgariter Agotorum seu Christianorum inferius nemin

rum, Sanctitati Sum porrectarum super materia in dictis supplicationibus introclusa, ad faciendum, peragendum et exequendum omnia et singula in dictis supplicationibus fieri, peragi et exequi mandata, modo et forma et ordine ibidem contentis, authoritate apostolica specinliter deputatus; visisque primo dictis litteris apostolicis in forma brevis, et supplicationibus in eodem introclusis, eorumque contisentia, forma, ordine, serie et tenore, pro parte dictorum Agotorum Christianorum vulgariter nuncupatorum in dioceei Pampilonensi, La cariensi, Baionensi et Olorensi degentium et commorantium, nomina corum et cuactorum aliorum de sua cognatione, agnatione, constanguinitate, prosapia et familia, nobis debite et legitime prosentatio, carumque vigore ut ad illarum debitam executionem procederemus nobis facta requisitione, et per nos cum eis quibus decet honore et reverentia illam factam receptione et jurisfictionis acceptatione ; viso priisterea super præmi-sia et ad informandum nos summarie , simpliciter et de plano, sola facti vizninte inspecta de eis in forma juris debita: ita per nos facto processo, et cunctis in eo contentis, in vero judicantem commissarium et executorem apostolicum oportet, sollicite et diligenter examinatis et recensitis, habitorpie super pramissis maturo et deliberato consilio cum peritis, et propositis coram nobis sacrosanetis Dei Evangelin ac cruce domini nostri Jesa Christi, et de..... Dei nostrum procedat judicium et vera nobis in hac parte per præfatum sanctimimum dominum nostrum papam commissorum executo quia per merita dicti processi et signantem per veram informationem summarie et almpliciter de plano, sola facti veritate inspecta, prout per prafatum sanslissimum dominum nostrum popam committitur, mandatur et injuhgitur: vidimus et reperimus omnia et singula pro parte dictorum vulgariter Agotorum et Christianorum in dictis supplicationibus exposita et narrata , fuisse , fore et ome vera et manifesta , ac omni veritate et ratione fulciri : videlicet dictos Agotos et Christianos et alios de corum cognatione, agnatione utrimque sexus, fuisse, stetime ac fore et esse honos Christianos, et ipuos ac eorum progenitores ut veros decet Christianou vixiose, habanse nec habere; nichilominus tamen aliquo parrochialium erclesiarum rectorus sub quibus degunt et deguerunt, in administrancia sacramentas ecclesiastacis et offertoriis, aive oblationibus otherendis at reisdem, et pace illu danda, in ecclenia presfatir non

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

usos fuisse nec uti illis ceremoniis et solemnitatibus quibus cum aliis Christianis eorum parrochianis utuntur, seu faciunt, sub eo prætextu quod ita tali consuetudine hactenus usi fuerunt, et ex eo quod dudum majores et progenitores dictorum Agotorum adhæserunt cuidam comiti Raymundo Tolosano, qui quamdam rebellionem fecisse dicitur Ecclesiæ Romanæ, propter quod per tunc pontificem Romanum ad beneplacitum suum a gremio sanctæ matris Ecclesiæ segregari et separari dicuntur, quod quidem beneplacitum a centum annis citra expiravit, dictosque Agotos supplicantes non deliquisse, sed semper ut decet bonos Christianos vixisse et vivere in obedientia sanctitatis præfati sanctissimi domini nostri papæ sanctæque Romanæ Ecclesiæ, et quod ex præfata separatione et segregatione et non usu dum dictis Agotis sunt. cum aliis Christianis scandalum generetur et periculum animarum sequatur: quamobrem dictos Agotos et Christianos, illisque in hac parte adhærentes et adhærere volentes utriusque sexus, quorum nomina et cognomina prout prædicto sanctissimo domino nostro papæ habere voluit pro expressis habentes in et ad eumdem statum in quo eorum progenitores et majores erant, antequam præmissa prætenderentur; authoritate, mandato et commissione praedicti sanctissimi domini nostri paper, virtute dictarum litterarum apostolicarum et supplicationum, nobis in hac parte factis, commissis et injunctis, restituimus, et reintegramus in omnibus et per omnia, perinde ac si præmissa minime commissa seu subsecuta fuissent; et dictis rectoribus parrochialium ecclesiarum prædictarum, omnibusque aliis et singulis personis, in virtute dictarum litterarum apostolicarum et hujus nostræ sententiæ, restitutionis, repositionis et reintegrationis sub censuris et pænis ecclesiasticis et etiam pecuniariis, videlicet sub prena quingentorum ducatorum oneri veterum ipeo facto per quemlibet rebellem, inobedientem et contravenientem incurrenda districte authoritate apostolica pra dicta, qua in hac parte fungimur, pracipiendo mandamus ut omnes dictos Agotos et Christianos utriusque sexus ac omnes et quascumque personas de corum agnations, cognatione, prosapia, parentela et familia, tanquam veros Christianos et nullam maculam spiritualem aut corporalem habentes aut patientes, sed ab eadem mundos et exemptos cum dictis parrochialibus eoclesiis; et alicui, absque aliqua differentia, distinctione, separatione, segregatione, opprobrio, ignominia, injuria et infamia in cumibus et



DE LA PRANCE ET DE L'ESPAGNE.

per omnia, tam in administratione sacramentorum ecclesiasticorum quam in offertorio seu oblationibus, ac pace danda et recipienda, ac sessionibus ecclesiarum et aliorum locorum, et omnino de communicatione et participatione fidelium vicinorum, caritative recipiant et admittant, tractent, habeant, teneant et reputent, ac recipi, admitti, tractari, haberi, teneri et reputari faciant et permittant; ac omnibus illia ceremoniis et solemnitatibus quibus cum aliis Christianis utuntur et faciunt, utantur et uti faciant, perinde ac si præmissa superius narrata nunquam commissa seu secuta fuissent, prædicta prætensa consustudine et aliis quibusvis consuctudinibus, statutis aut ordinationibus, forsan in contrarium facientibus nec obstantibus; quibuscumque inhibentes strictissime sub dictis censuris et pænis ne quidquam contra præmissa in prejudicium, injuriam et jacturam dictorum Agotorum et Christianorum utriusque sexus, aut illis forsan in hac parte adhærentium et adhærere volentium, innovent, seu attentent aut innovare et attentare præsumant, vel permittant; commitantes præterea authoritate apostolica prædicta, ut præfertur, nobis specialiter commissa, quaque fungimur in hac parte, omnibus et singulis prædictis rectoribus et personis, qui rebelles, inobedientes et contradictores fuerint in premissis seu aliquo præmissorum, quod in eventum non paritionis præmissorum vel alicujus eorum, ad declarationem, aggravationem, reaggravationem dictarum censurarum et pœnarum, nec non ad strictissimi ecclesiastici interdicti appositionem, auxiliique brachii sæcularis invocationem, et ad omnia alia et singula in præmissis necessaria et opportuna facienda et peragenda, etiam, si opus fuerit, citando et inhibendo procedi et procedi faciemus juxta facultatem et potestatem per dictas litternis et supplicationes nobis desuper traditum, commissam et concessajn, non obstantibus omnibus singulisque prædictis sanctissimo domine, nostro papa in dictis suis litteris et supplicationibus voluit non obstare. Et sic pronuntiamus, decernimus et declaramus nos Joannes de Sancta Maria, cantor et judex, commissarius et executor apostolicus præfatus. Qua quidem definitiva sententia et declaratione, sicut præfertur, per aca scripta, lecta, data et promulgata, antedicti Michaelis de Larrasonña et Joannis de Ustariz, tam nominibus suis proprus, quam vice et nomine cunctorum alioru n de dicta cognatione, agnatione, parentela, prompla et familia dictorum Agotorum descendentium in prædictis Pampilon 15

Baionensi, Lascariensi, Olorensi, Oscensi, sive Jaccensi diocesibus et alibi consistentium, præscriptam sententiam et declarationem voluerunt justam, sanctam, æquam et canonicam omnibus melioribus modo, forma, via, causa et jure quibus de jure potuerunt, et deinde sententiam præinsertam exequi et ad effectum debitum perduci, litterasque dicti procestos executoriales et alias quascumque provisiones cujuslibet eorum festitutione, repositione, reintegratione, libertate, honore, tuitione et defensione desuper quomodolibet necessarias et opportunas, sub sententils, censuris et pœnis, etiam pecuniariis, in dicta præinserta sententia contentis, contra omnes et singulos abbates, rectores, vicarios et clericos ecclesiarum sub quibus degunt et morantur, ac eos et eorum quoslibet degere et morari contingeret, omnesque alias et singulas personas ecclesiasticas et sæculares cujusvis status, gradus, ordinis vel conditionis, existentes, quæ in præmissis seu aliquo de contactis in dicta præinserta sententia culpabiles, rebelles et inobedientes fuerint, juxta dictarum litterarum præinsertarum apostolicarum et sententiæ vim, formam et continentiam, seriem et tenorem in forma solita et consueta per nos decerni et concedi debita cum instantia postulabit. Nos vero, Joannes de Sancta Maria, canonicus, cantor, officialis et judex apostolicus præfatus, visis et auditis præmissis, attendentes postulationem hujusmodi fore justam et rationi consonam, quodque parum prodest sententias et declarationes ferre, nisi debitæ executioni demandarentur: volentesque dictam nostram præinsertam sententiam ad effectum debitum perducere: idcirco [ratione] et justitia exigentibus, authoritate apostolica nobis commissa et qua fungimur in hac parte sententiam prasdictam exequendam executionique debitæ demandandam, litterasque sive processus executoriales, et alias quascumque provisiones praspetitas in et super præmissis quomodolibet necessarias, opportunce juxta dictarum præinsertarum litterarum brevis supplicationum et sententia apostolicarum, vim. formam, seriem, continentiam et tenorem usque ad invocationem brachii saxularis ; aliasque et alia desuper necessarias et necessaria, in forma juris solita et consueta, decernendas et concedendas diximus et decrevimus, prout per tenorem dictarum litterarum et processuum executorialium per nos desuper decretarum et fulminatarum plenius continentur. Quæ omnia et singula præmissa, et in eis contenta quaccumque, vobis omnibus et singulis supradictia quibus

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGEE.

presentes nostre littere diriguntur seu presentate fuerint, intimemus, insinuamus et notificamus, ac ad vestram et cujuslibet vestrame notitiam deducimus et deduci volumus per præsentes, in eorum omnium et singulorum fidem et testimonium præmissorum, præsentes litteras, sive hoc præsens publicum instrumentum, hujusmodi sententias in se continentes, sive continens, exinde fieri et per notarius publicum hujusmodique causse, coram noble scripta, infrascriptum, subscribi et publicari mandavimus, sigillique nostri jussimus et fecimus appensione communirl. Lecta, lata et promulgata fuit per nos, canterem, officialem et executorem spostoficum præfatum Pampilónensis diocesis, in dominus cantoriæ, habitationis nostras solita; residentes Inibi, ad jura reddendum pro tribunali sedentes, sub anno a nativitate Domini millesimo quingentesimo decimo nono, indictione septima, die vero ultima mensis aprills, pontificatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri domini Leonis, divina Providentia papæ decimi, anno septimo; præsentibus ibidem discretis et providia viris Michaele de Beruet, et Martino de Iroz, et Martino de Zabaldica, procuratoribus, Antonio de Ciordia, et Joanne Balona, notarila curim consistorii ecclesiastici Pampilonensis, vicinis dicth civitatis Pampilonensis, testibus ad pramissa vocatis pariter et rogatis. Vidit Joannes de Sancta Marin, officialis et commissarius apostohous præfatus. Ego Martinus de Zunnarren, clericus et habitator prisdieta civitatis Pampilonensis, publicus authoritate apostolică ublque terrarum et ordinaria in curia, seu consistorio, et teta diocesi Pampifonensi, notarius, et hujusmodi causai, coram supra nominato cantore, officiali et judice commissario apostolico; de ejus mandato hoc instrumentum confeci, subscripsi, signavi et publicavi; et in testimonium veritatis, ego Firminus de Ciranque et Hugarte, civis Pampilonenals, eivitatis publicus, apostolica authoritate, per sanctissimum dominum postrum papam, notarius, in archivis Romana curia descriptus et ordinarius in curia et dioresi Pampilonensi, fidem facio me boc transcriptum ex originali mihi adtradito fideliter extraxism; cum quo correxi et abscultatis et concordat cum eo. In cujus fidem mels me nomine solito subscripsi, et signe consuete signavi, et publicavi. In veritatis testimonium, Firmurus de Zinangus et Hugante, notarius.

Suit le visa de cette dernière signature par trois notaires de Pampe hane, à la date du 23 novembre 1623.

Tom. 10r, pag. 192, lig. 2.

Cedula del imperador Carlos V.

Don Carlos, por la divina clemencia, rey de Alemania, semper augusto imperador, Doña Juana su madre, y el mismo D. Carlos su hijo, por la gracia de Dios, reyes de Castilla, de Leon, de Navarra, de Aragon, de Granada, de Toledo, de Sevilla, de las dos Sicilias, de Jerusalem. de Valencia, de Mallorca, de Minorca, de Cerdeña, de Cordova, de Corcega, de Murcia, de Jaen, de los Algarves, de Algecira, de Gibraltar, de las islas de Canaria, Indias y tierra firme del mar occeano, conde de Barcelona, señor de Vizcaya y de Molina, daque de Atenas. conde de Neopatria , conde de Rosellon y de Cerdann. marques de Oristan y de Gociano, archiduque de Austria, duque de Borgoña y de Brabante, conde de Flandes y Tirol, etc. A los tiel é bien amados nuestros consejeros, alcaldes, justicias, bayles, prebostes, almirantes, jurados, vezinos y moradores de todas las ciudades, villas y lugares d'este nuestro reyno, y à cualquiera otras personas que la presente vieren é oyeren, y mandamos à cualquiera de vos, segun vos toca y pertenece tocar y pertenecer puede junta y divisamente, sabed con distincion fazemos saber que por parte de Pedro de Lanz y Miguel de Larrasoaña, vezinos de la ciudad de Pamplona, llamados Agotes ó Christianos nuevos con su propio nombre, y como procuradores que fueron, y digeron ser cargo tenientes de los otros Agotes y Christianos de su condicion d'este dicho nuestro reyno, nos ha sido presentado una cedula que Yo el Rey les mandé dar, firmada de mi nombre en la ciudad de Vitoria, que es del tenor siguiente: « El Rey. Conde de Miranda, nuestro primo, visorrey y capitan general, regente, y los del nuestro Consejo real, alcaldes de corte mayor, consejos, justicias, jurados y ouros oficiales de las ciudades de este reyno de Navarra. Por parte de ciertos christianos llamados Agoles, residentes en este reyno, me es hecha relacion que ellos tienen balas, sentencias y declaraciones apus-

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

tólicas, censuras y penas, para que pues son fieles christianos, sefa benignamente tratados y admitidos en las yglesias y fuera de elleir da los divinos oficios, y que gozasen de las honras y provechos espíritaliles y temporales, y que los tres estados de este reyno le obedecición y mandaron cumplir, é me suplicaron le mandase dar mi carta pura que pagando ellos y sus subcesores los cargos reales, como pagata lis otros vezinos en qualquiera pueblo do hubieren, gozen bien y entêt mente de las vezindades, yervas y aguas, y de todas las otras oddi temporales de los pueblos do hubieren, como gozaren los otros vezitides d'ellos, conforme al fuero y leyes d'este reyno, y que para ello les fuere dado para vos favor y ayuda ó como la mi merced fuere. Pár ende yo vos mando que veais las dichas bulas, sentencias y declaraciones apostólicas, y mandamiento de los dichos tres estados que de suso se hace mencion, y las guardeis y cumplais en todo y por tedn como en ellas se contiene, tanto quanto y como con fuero y con derecho debais, y los unos ni los otros no fagades endeal por alguna manera, sopena de la nuestra merced y de 1000 florines de oro à cada uno que lo contrario hiciere. E fecho en Vitoria à 27 dias del mes de Enero de 524 años. Yo za Rzy. Por mandado de Su Magestad, Francisco nu Los Quonos, secretario, »

TOR, 107, pag. 198, lig. 17.

Provision del virey de Navarra,

Après avoir rapporté l'ordonnance qui précède, le comte de Miranda s'exprime ainsi dans l'acte émané de lui :

Y juntamente con la dicha é de suso incorporada cedula, nos presontaron una sentencia, dada y pronunciada por D. Juan de Santa Maria, oficial de la iglesta de Pamplona, juez comisario por la Sede Apostólica, deputado y nombrado en la dicha razon, escrita de pergamino y firmada de su mano y seliada en pendiente con su solto, y una peticion que fuó dada por los susodichos á los tres estados d'este nuestro reyno, é

la respuesta que por ellos fué dada, las quales por ser prodigales no mandamos inserir en la presente nuestra provision. Y despues de así presentados, nos últimamente suplicaron que le mandemos efectuar y cumplir, y como y de la manera que en ella se contiene, ó como la nuestra merced fuese. Y nos oida y entendida la dicha suplicacion, y fechas ver en el dicho nuestro real Consejo las dichas cedulas, gentencia y peticion y respuesta, con acuerdo y deliberacion de los del nuestro real Consejo, tuvimoslo por bien. Por ende, deliveradamente à vos los sobredichos y á cada uno de ellos, segun vos toque y pertenece tocar y pertenecer puede, junta y divisamente, vos decimos yespresamente mandamos, que luego que por los dichos Agotes ó Christianos ó por cualquiera d'ellos sereis requeridos con esta nuestra provision, guardeis y cumplais con lo contenido en la cedula de mí el Rey, que va de suso incorporada, y en las dichas sentencias del dicho juez apostólico; y en la peticion que fué dada á los dichos tres estados, y en respuesta por ellos dada, tratando á los dichos Agotes, pues son Seos christianos, benignamente sin les hacer injuria ni molestia en sus personas ni bienes, ni en otra cosa alguna no debida, y admiticadoles en las iglesias y fuera de ellas en los divinos oficios, y consentiendolos gozar de las dichas honras y provechos espirituales y temporales, segun y como y de la manera que en ella se contiene, sopena de 1000 ducados de oro, pagaderos por cada una persona que lo contrario hiciere, y permitiere ó intentare, para la nuestra cámara y fisco, porque así conviene á nuestro servicio; ó si algunas justas causas vosotros ó alguno de vos quereis decir por lo que vos mandamos cumplir, no devais, parezcais ante nos y los del nuestro real Consejo dentro de seis dias despues de la notificación de las presentes, á alegar y mostrar aquellas, con commision y apercivimiento, que os hacemos, que si para el dicho dia no vinieredes, mandaremos probeer sobre ello lo que fuere de justicia en vuestra ausencia, y contumacia y rebeldia non obstante; y mandamos que la copia de las presentes, referendada por notario público, valga tanto y haga tanta fee quanto este mismo original. Dada en la nuestra ciudad de Pamplona, so el sello de nuestra chancillería, à \$7 del mes de Junio del año del nacimiento de nuestro señor y salvador Jesu-Christo de 1524 años. El conde de Minarda. Juanes de Rabin. Por casadado de Sus Magostades, el visogrey, y, es

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

su nombre, con acuerdo de los del real Consejo, Mantin de Echaids, secretario. Esto es traslado, bien y fielmente sacado de la provision real original, donde pende, y con ella comprobado, sin mas ni menos que la sustancia del caso mude. En la ciudad de Pamplona, à 29 dias del mes de Junio del año 1524. Por mí Mantin de Echaids, secretario.

Ton. 107, pag. 195, fig. 47.

Provision real del 20 de Ayosto de 1548.

Den Carles, por la divina clemencia, emperador de los Romano gemper augusto, rey de Alemania, Doña Juana su madre, el mismo Don Carlos su hijo, con la misma gracia reyes de Castilla, etc. A vosotros los gentiles hombres, jurados, vezinos y concejos y personas particulares, así eclesiasticas como seculares, de la tierra y valle de Baztan y de Maya, han tratado ante nos en el nuestro Consejo, sobre lo que piden se use con ellos en los sacramentos como con los otros, y otras cosas. Con acuerdo del regente y de los del nuestro Consejo hemos mandado que se guarde y cumpla lo siguiente : que de aqui adelante con los dichos Sabat de Aguirre y sus consortes se use en todo lo focante à los sacramentos de la Iglesia, así en el bautizar de las criaturas, recibir la paz y ofrecer è ir en procesiones con los otros nhristianos, sin diferencia alguna de los unos à los otros, y que se bautizen sus creaturas en las fuentes bantismales á donde y de la manera que se hautizaren las creaturas de los otros christianos, y que los hombres se sienten con los hombres antes que las mugeres, y las mugeres entre las mugeres, segun el asiento que à cada uno le cupiere, quando fueren à oir los divinos oficios, excepto que si bubiere algunos que tengan asientos conocidos, que en ellos se asienten; pero en lo comun se puedan asentar donde pudieren y pur la misma orden y manera sa las processones, en el ofretor: es à saber, las hombres con los hombres, y las mugeres con las mugeres, por la urden que se ha dicho en lo de las asientos, y que en todo se use con ellos de la manera susodicha, pr.

manera que no se conozca diferencia alguna de los unos á los otros. sopena de 10000 maravedis para nuestra cámara y fisco por cada uno y por cada vez que lo contrario hiciere. Ittem, se manda que á los dichos Sabat de Aguirre, ni á sus consortes, ni á sus mugeres, ni á sus descendientes, no les hayan de llamar, ni consentir que los llamen Agotes, Chistrones, ni otros sombrenombres, sopena de otros 10000 maravedis para nuestra cámara y fisco, que lo contrario hicieren. Ittem, por quanto se ha visto que, á inducimiento de los de Baztan, el vicario general de Baiona, ó el de San Juan de Pié del Puerto, citan á los dichos Sabat de Aguirre y á sus consortes sobre cosas semejantes como las suso dichas, se manda expresamente que de aquí adelante no lo hagan, sopena de otros 40000 maravedis para nuestra cámara y fisco por cada uno y por cada vez que lo contrario hiciere. Por ende os mandamos que veais lo susodicho, y lo guardeis y cumplais segun que de suso se contiene, y no vayais ni consentais ir ni pasar contra ello en ninguna manera, sopena de la nuestra merced, y de las penas arriba contenidas; y por que venga á noticia de todos, y nadie pretenda ignorancia, mandamos que se publique y pregone esta nuestra carta por los lugares usados y acostumbrados de la dicha tierra de Baztan y Maya, porque así conviene à nuestro servicio. Dada en la nuestra ciudad de Pampiona, so el sello de nuestra chancillería, á 30 dias del mes de Agosto de 1548 años. Don Luis Belasco. El Licenciado An-SUELLO. Por mandado de Su Magestad, con acuerdo del virrey y del real Consejo, Martin de Zunzarrem. El licenciado Pobladura. El licenciado Berrio. El licenciado Martin Vicente, etc.

Suit le procès-verbal de notification, dressé et signé par le notaire Juan Sainz.

Tom. 107, pag. 193, lig. 25.

Provision real del 12 de Setiembre de 1548.

Don Carlos, por la divina clemencia, emperador de los Romanos semper augusto, rey de Alemania, y Doña Juana, su madre, y el mismo

Don Carlos, su hijo, con la misma gracia de Dios reyes de Castilla, étc., etc. A vos el alcalde de la valle de Baztan, ó nuestro teniente, salud y gracia, Sabed que Don Juan de Arizcun, procurador de Estevania Antonirena y sus consortes, presentó en nuestro Consejo una peticion que es d'esta guisa: « S. Magestad, dicen que Estebania de Antonirena y los otros sus consortes, vezinos y habitantes en la tierra y valle de Baztan, que por Vuestra Majestad ha sido proveydo acerca de la forma y orden que los suplicantes y sus descendientes han de tener y usar en las ceremonias de la Iglesia : así como en bautizar las creaturas, y ofrecer [y] tomar la paz, é ir en procesiones, como en lo de los asientos; y tambien acerca de las injurias que les hacen, teniendo sus nombres propios, llamandoles Agotes, Chistrones, Leprocos; y se ha mandado pregonar en los lugares de la dicha tierra de Baztan lo que ha sido proveydo y mandado por Vuestra Magestad, porque en la dicha tierra non hay pregonero, y no tiene faculdad para llevar d'esta ciudad, porque les han hecho gastur todo lo que tienen y han podido sucar entre sus amigos, y ay muchos fugares, que á pregonar en cada lugar parece mucha costa, suplico à V. M. que vaya un pregonero à costa de los dichos de Baztan, especialmente de los de Elizondo, porque por delictos por ellos perpetrados, y contravenido á la dicha sentencia del sumo pontifice, y provisiones y mandamientos sobre ella proveydos, por Vuestra Magestad ha sido proveido, mandado y declarado lo susodicho, y piden serles becho cumplimiento de justicia. Juan de Arrzeun. « Y leido la dicha peticion, fué acordado que debiamos mandar dar esta nuestra carta para vos en la dicha razon, y nos tuvimosto por hien : por ende os mandamos que dentro de 24 boras que esta nuestra carta se os notificare, bagais flamar y juntar toda la valle y tierra de Baztan, y que en el dicho ayuntamiento se notifique la provision en la dicha peticion proveida, y se publique en presencia de todos por ante escrivano público, para que venga á noticia de todas las personas de la dicha tierra y no puedan pretender ignorancia, y que con tanto la dicha provision sea havida por intimada á todos los vezinos y moradores y personas de la dicha valle y tierra de Baztan; y no hagades contra ella, porque ani conviene à nuestro servicio. Dada en la nuestra ciudad de Pamplona, so el sello de nuestra chancilleria, à 42 dias del mes de Setiembre de 4948. Don Luis Ba-

984

HISTOIRE DES BACES MAUDITES

LASCO. EL MICENCIADO ABGUELLO. Por mandado de Su Magestad, con acuerdo del virrey y del real Consejo, Martin de Zunzarrem. El lacenciado Pobladura. El Licenciado Zuazu. El Licenciado Berrio.

Ton. 14, pag. 198, Hg. 2.

Sentencias del 19 de Junio de 1582, y del 31 de Enero de 1587.

En la causa criminal que es y pende ante nos y los alcaldes de aucetra Corte mayor, entre partes Pedro de Arizcun y Tristant de Arizcun, vecinos del lugar de Arizcun, ó Pablo de Latorre, su procurador, accisantes de la una, y Juanot de Iriartea, jurado del lugar de Ariacua, y Juanot de Goyeneche, vecino del dicho lugar, y Pedro de larvil, jurado del lugar de Errazu, y Juanot de Arosena, Pedro de Andreco-Fëna, Pedro Sanz Gamio, Eneco Babacea, Pedro Landabea, Miguelte de Goyenechea, Pedro de Echeverria y Juanetice Gerralta. Pelo y fhigo de Gortari, vecinos del dicho lugar de Arizoun, ó Juan de Olague, y Esteban de Murillo, sus procuradores. acusados de la etra parte sòbre que les han inquietado y hecho fuerza en su posesion, vel quesi de ofrecer, tomar la paz y adorar la cruz en la iglesia parroquial del dicho lugar de Arizcun, y en los demas honores y preheminencias, y asientos que han acostumbrado usar y tener despues de los hombres casados, y las mugeres de los quejantes despues de las mugeres de los acusados; y que tambien han derribado las paredes y techo coa que el dicho Pedro de Brice tenia cercada una heredad suya, y le han hecho muchos daños. Piden sean condenados en penas criminales, y que à su costa reponga la pared y cerco de la dicha heredad en el ser y estado que antes estaba, y en el valor de lo sembrado, daños, costas é interesce, y que le dejen al dicho Pedro de Arizcun gozar libremente d'ella y de otras que quisiere rozar en los términos communes, y de todos los otros provechos que los otros vezinos; y piden entretenimiento en su poscaion, vel quasi de ofrecer y adorar la cruz en la iglesia, é ir en grossiones, y en tedes los demas asientes desputes de les

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE

domes varones, y las mugeres de les quejantes por la misma ceden despues de las mugeres de les acusades, y que no les pengan inigi dimento en su dicha posssion, que serán reintegrados en ella el la hallaren decaidos, y otras cosas en el proceso de esta causa etmtenidas. Fallamos atento los autos y méritos del procese, y le que d'él resulté que debemes de condenar y cendenames à los tiches Juanot de Iriartea y Pedro de Iarbil y Juanot Gentil de Goyenecki, acusados, en cada 50 libras, la mited para nuestra cámera y fisso, y la otra mitad para gastos de justicia; y á aquellos y Juanot de Arozena, Pedro Sanz Gamio, Eneco Babacea, Pedro Landavia, Miguelto de Goyenechea, Pedroco de Echeverria, Juanetice Goretta, Pelo y Miguel de Gortari, sus consortes, acusados, repengan à sus cestas la pared y cerco de la heredad que derribaron al dicho Pedre de Ariscua, y la pengan en el ser y estado que antes tenia. Y mas los cendenames en el valor de lo que estaba sembrado en la dicha heredad, y en los daños y costas é intereses que se le han recrecido y recresisrea al dicho Pedro de Arizcun por el derrueco de la dicha pared y dato de lo sembrado en la dicha heredad, y á que le dejen gozar libremento al dicho Pedro de Arizcun de la dicha rotura y heredad y de los otros provechos que los otros vezinos de Arizeun suelen y acostumbran gozar. Y entretenemos y amparamos al dieho Pedro de Arraeun y consortes en la posssion vel quasi en que estan de ofrecer y adorar la cruz y tomar la paz en la iglesia è ir en procesiones, y en todos los demas asientos y honores de la dicha iglesia despues de los varones casados que así se haliaren. Y mandamos que los mezes efrezcan y tengan las demas honores despues del diche Pedro de Arizcun y consortes, cuyos mozos son postreros entre los hombres, y en las mugeres casadas y por casarse se guarde la misma orden; lo cual declaramos sin perjuicio del drecho de propiedad de ninguna de las portes, y les reservamos aquel si le tuvieren, para que lo poedan pudir por otro juició como vieren les conviene. Y condenamos à les diches acusados en las costas d'esta causa y la adveriguación de lo suso dicho, que requiere liquidacion, reservamos à la execucion d'esta sentencia, y así lo pronunciamos y declaramos. El poctos Villago-MRS. EL LICENCIADO LUIS DE SUESCUM. En Pamploos, en corto, en juicio, martes à 9 de Junio de 4582, la Corte pronunció y declaró esta sen-

tencia difinitiva, segun y como por ella se contiene, en presencia de Pablo de Latorre y Juan de Lizuain, substituto de Juan de Olague, y Esteban de Murillo, procuradores d'esta causa; y mandó hacer auto d'ello, presente el señor alcalde Villagomez. Pedro de Lavayen, escrivano. En la causa y pleyto que es y pende ante nos y los del nuestro Consejo, en grado de suplicacion, entre partes Pedro de Arizcun y Tristant de Arizcun, vezinos del lugar de Arizcun, ó Pablo Latorre, su procurador, acusantes de la una, y Juan de Iriartea, jurado del lugar de Arizcun, Juanot de Goyeneche, vezino del dicho lugar, Pedro Iarbil, jurado del lugar de Errazu, Juanot de Arozena, Pedro de Andrecorena, Pedro Sanz Gamio, Eneco Babacea, Pedro Landabea, Miguelto Goyeneche, Pedro de Echeverria, Juanotico de Gorostapalo, Miguel de Gorrain, vezino del lugar de Arizcun, ó Juan de Olague, ó Esteban de Murillo, sus procuradores, con quien se concluyó esta causa, acusados de la otra sobre que les acusan haberles perturbado en su posesion de ofrecer y tomar la paz y adorar la cruz, y en otros honores y preheminencias y asientos que han acostumbrado tener despues de los hombres casados, las mugeres por lo mesmo, y que han deribado las paredes y esta una heredad del dicho Pedro de Brice, y sobre otras causas en el proceso contenidas. Fallamos atento los autos y méritos del proceso, y lo que d'él resulta que los alcaldes de nuestra Corte que de esta causa conocieron, pronunciaron bien su seatencia, y que la devemos de confirmar y confirmamos como sentencia bien y justamente pronunciada, á cuya execucion y cumplimiento lo remitimos; y a · í lo pronunciamos y declaramos con costas. EL LICEN-CIADO SUBIZA. EL DOCTOR CALDERON. EL LICENCIADO RADA. En Pamplona, en consejo en juicio, sabado 31 de Enero de 1587 años, el Consejo real pronunció y declaró la presente sentencia en presencia de Pablo Latorre y Juan de Herviti, substituto de Olague, procuradores d'esta causa, que mandó hazer auto de su pronunciacion, presente el señor doctor Amezqueta, regente del Consejo. Grannimo de Aragon, secretario. Por traslado, Genónimo de Aragon, secretario.

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Ton. 10r, pag. 194, lig. 2 de la note.

Mandatos. Vissita. Arizcun.

De Joanes Perlizena y Joanes Jubri y consortes. (Fol. 1 del fajo.)

Illustre Señor,

Diego Laguardia, procurador de Juanes Perlixena, Juanes Juhri, Gracian Martinena, Petri Maestruarena y consortes, beçinos del barrio de Bozate en el lugar de Arizcun, dicen que en la vissita que a echo en el dicho lugar y su parrochial el señor Don Pedro Sanz y Racax, bissitador nombrado por su señoria illustrísima, entre otros mandatos que a dejado en la dicha parrochial, a sido uno en que ordena que en el dar el pan bendito y la paz se dé ygualmente à todos los que asisten à los oficios dibinos por sus anterioridades, sin azer nobedad en ello, y no se cumple el dicho mandato, antes bien contrabienen à él; y para que se vea su justificacion y se obserbe y guarde aquel, supplica à Vmd. mande que el rector en cuyo poder se alla el hiro de mandatos, lo exsiba ante qualquiera notario è escribano real, para que con vista de él se saque un tanto para presentarlo en este tribunal, y se dispache sobrecarta para que se campla con su tenor y para ello se dispache compulsorsa, y pide justicia. Dixeo Laguarda.

Subrecarta ynserto el mandato de visita à ynstancia de Ioanes Perlijena y consortes, contra los que dieren la paz y el pan bendito en la yylena de Arizcun. (Fol. 8 y 9 del fajo.)

Nos, el ticenciado Don Francisco de Assiain y Medrano, prior de Arroniz, canonigo en la santa yglesia cathedral d'esta ciudad, oficial-principal y en los cargos de vicario general d'este obispado de Pamplona por el illustrisimo señor Don Francisco de Alarcon, obispo del dicho obispado, del consejo de Su Magestad, etc. A qualesquiera personas que à la nouticacion de la presente serán nombrados, hacemos aver que de parte de Juanes Perlijena y Joanes Jubra y consortes se presento la petician siguiono:

e lituatre Senor, Diego Laguardia, procurador de Joanos Perligene,

Juanes Jubri, Gracian Martinena, Petri Maestruarena y consortes, vezinos del barrio de Bozate en el lugar de Arlzcun, dice que en virtud de la compulsoria que presentan, sea sacado el mandato en ella espresado, y no se cumple con su tenor, aunque se publicó con los demas que quedaron en la última visita en el dicho lugar y »u parrochia, antes bien se contrabiene á él; y por ser justificado y dispuesto christiniamente, se deve obserbar y guardar assá con los suplicantes como con sus mugeres y demas familia: atento lo qual, supplico à Vmd. mande se despache sobrecarta del dicho mandato para que se observe, guarde y cumpla en todo lo que se refiere, assí con los suplicantes como con sus mugeres, hijos y demas familia, en el puesto y lugar que les toca, sin que agan nobedad en ello; y pide justicia.

Otrosí presentan poder para en casso que no se cumpliere con el dicho mandato. Supplico á Vmd. mande se aga auto de su presentacion, y pide justicia y costas. Diego Laguardia.»

Y el mandato de visita que la dicha peticion refiere, es como se sigue:

- « Doy fee y testimonio, Yo, Simon de Asco, escribano real por Su Magestad y perpetuo del juzgado del valle de Baztan, que en el libro de mandatos de visita de la parroquial del lugar de Arizcun, en la que hizo señor Don Pedro Sanz y Racax, canónigo de la yglesia cathedral de Pamplona y visitador nombrado por el illustrísimo señor Don Francisco de Alarcon, obispo d'este obispado, á los veinte y ocho de Julio d'este presente año, entre otros mandatos se alló el siguiente:
 - « Item, por quanto hemos sido ynformados que al tiempo que se da
- « la paz en la yglesia y el pan bendito, segun costumbre, los dias festi-
- bos, se diferencia con algunos fieles en el modo de dar; siendo así que
- a la santa madre Yglesia y gualmente ampara á todos los cathólicos, y
- para obiar estos incombinientesse manda, pena de excomunion mayor
- e en que incurra el que contrabiniere á lo aquí dispuesto, que de aquí
- a adelante quando se diere la paz, y el pan bendito haviendo corrido
- « por la yglesia repartiendo u por sus anterioridades, segun se a echo
- hasta aquí, quando se llegare a daria à los que estan en el puesto de
- a sobrecoro, que son los del barrio de Bozate, sea en esta conformidad
- « que los demas, tomando el dicho pan bendito de la cesta donde ba.
- q eca sus menos, cerso lo hacen los demas que lo regiben, antende

DÉ LA PRANCE DE DE L'ESPAGNE.

« llegar á ellos, que en la mesma conformidad se les dé la paz sin que « se aga nobedad alguna en el modo de darla, como á los demas en el e lugar que les toca, que es despues de todos; y se le encarga graya-« mente la conciencia al rector para que aga cumplir este mandato, « pues de lo contrario no se sirve nuestro Señor; y en casso que con-« trabengan á él, dé quenta á Su Señoria illustrísima para que se poa-« ga el remedio devido, pues en otros lugares de la Valle que ay per-« sonas de la misma calidad que los del dicho varrio de Bozate, se les « da la paz y pan bendito despues de los demas vezinos, sin que en « el modo de darla se aga nobedad alguna, como se a ynformado en e esta visita por personas celosas del servicio de Dios, como consta per e el dicho mandato que queda en el dicho libro, folio ciento y treynta y cinco, y queda en poder del dicho vicario, y doy fee. » — « Saqué este traslado fielmente en el lugar de Arizcun, à viente y siete de Agosto de mil y seyscientos y cinquenta y siete, y signé y firmé cou acostumbro. En testimonio de verdad, Simon de Asco, escrivano.

Y vista por nos la dicha peticion, con el mandato de visita en ella espresado, dimos la presente, por cuyo tenor damos sobrecarta de dicho mandato de visita para que pena de excomunion mayor, deutre de seys dias de como fueren requeridos, cumplan con el dicho mandato de visita, assi con los suplicantes como con sus mugeres, hijos y familia, en dar la paz y el pan bendito como se refiere por ét; é si justas causas tubieren para no lo hacer y cumplir assi, parezcan ante nos à darlas por sí mismos ó por medio de su procurador, con podes bastante que para ello tengan; que si pareçieren, serán oydos en su justicia y se les guardara en quanto la tubieren. Lo contrario haciendo, pasado el dicho término procederemos contra ellos á la publicacion y agravacion de las dichas censuras y à lo demas que hubiere lugar en drrcho; y mandamos que la presente la efectue qualquiera elerige, notario ó escribano real. Dada en Pamplona, á primero de Septiembre de mil seyscientos cinquenta y siete. Licenciado Don Francisco se Assiain y Medrano. Per mandado de su merced, Heanando Des-CRASSO, BOTRFIO.

Mandatos. Arizcun.

Apelacion y respuesta de los jurados, vezinos y conzejo de el lugar de Arizcun, contra Juanes de Perlijena y consortes, avitantes en en el barrio de Vozate del mismo lugar. (Fol. 39 del fajo.)

Muy illustre Señor.

Juan Ruyz de Vicuña, procurador de los jurados, vezinos y conzejo del lugar de Arizcun en el valle de Vaztan, en el pleito contra Juanes de Perlijena y consortes, avitantes en el barrio de Vozate del mismo lugar, apelando como de cosa nuevamente benida á notiçia de mis partes, del mandato de visita de la yglesia parrochial del dicho lugar, dada por el Sr Don Pedro Sanz en la última que hizo en ella, para ante V. S. y ante quien con derecho puede y deve, digo que aquel se deve anular ó revocar, y sin embargo de él y de lo que en contrario se pide, declar; r no aver lugar la pretension contraria por lo general favorable; y porque mis partes en su tiempo, y sus antepasados en el suio, de tiempo preescripto y desde que los adversos avitan en el dicho barrio y á vista, ciencia y toleranzia suia, sin duda ni cosa en contrario, an estado y estan en costumbre y posesion de dar la paz y el pan vendito en la forma que se dá, que es: el pan vendito, dándoles á los adversos en su mano por el vezino que lo reparte, y á los vezinos tomandolo cada uno del plato; y la paz, dandola el muchacho que la lleva à los vezinos, y en llegando á los adversos, dejando el portapaz donde ellos estan sobre un banco, la toma uno de los mismos y la dá á todos los de su barrio; y estando como estan en esta costumbre y posesion prescripta, à que se deve atender en las cosas eclesiásticas, por ser como es esta materia de precedencia, que mis partes tienen respecto de ellos, no se deve dar lugar à perju[1]cio tan considerable como lo es el dicho mandato y pretension contraria, porque en las cosas eclesiásticas son permitidas de derecho las precedencias para distincio[n] de las personas y conocimiento de la diferencia de sus calidades; y siendo como es, tan notoria y conocida la de mis partes por su ydalguia y nobleza, y la de los adversos por su prosupia de Agotes, ao se deve dar

lugar á que se confundan las dichas precedencias, porque con ellas se conserva la dicha distincion: por lo qual supplico á V. S. mande hazer auto d'esta apelacion del dicho mandato, y anular ó revocar aquel, y declarar no aver lugar la pretension contraria, y absolver á mis partes de ella; y pido justicia y costas. El LICENCIADO AZPILCUETA.

Mandatos. Arizcun.

Replicato del jurado, vezinos y consejo del lugar de Arizcun, contra Juanes de Perlichena y consortes, vezinos de Boçate. (Folio 50 del fajo.)

Juan Ruyz de Vicuña, procurador del jurado, vezinos y consejo del lugar de Arizcun, digo que sin embargo de la respuesta de Juanes de Perlichena y consortes, residentes en el varrio de Bozate de el dicho lugar, se debe declarar, como lo tengo suplicado, por lo general favorable y lo alegado; y porque el auto y mandato de visita contiene el agravio que tengo alegado con notoria nullidad, por ser dado sin citacion ni audiencia de mis partes, alterando la costumbre y possecion de inmemorial acà obserbada; por lo qual el dicho mandato biene 🛦 ser espoliatibo, y assi procede la dicha nulidad. Lo otro no se allará que los adbersos ayan tenido ni tengan acto alguno de possecion de tomar el pan bendito y paz en la forma que lo alegan, sino en la forma que mis partes lo alegan, y se diçe en el mismo mandato de vinita contençioso, en que expresamente se tiçe que esta a aido y en la contumbre y diferencia con que si a dado lo uno y otro; y siendo este psi non procede la aserta possecion que en contrario se alega, por fundamento exclusibo de mis partes. -- Lo otro la dicha costembre no es reprobada en derecho, ni por el santo cuncilio, sino muy conforme à lo uno y otro ; porque siendo como es, tan notoria la diferencia de las calidades y estado de mis partes y de los adbersos, es preçiso que en todos los actos sea conocida, y el serlo en los eclesisisticos en conforme. à derecho; y pur esta caussa son purmitidas las procedencias do ofrecer y tomar la paz en todo este reyno, en los actos parrochiales é yglesias d'61; y en Francia, de dundo sun ellos ociginarios, es mayor y en muchas mas cosas y actos eclemanticos la diferencia con que son tratados

los adbersos, y seria lo contrario, y en particular lo que se manda por el dicho auto de visita, si tubiese efecto, medio para confundirse la nobleza de mis partes con la prosapia lesa de los adbersos. Lo otro el dar el pan vendito es voluntario en cada uno de mis partes, y lo suple de su casa cada uno la vez que le toca, y esto con exclusion de los adbersos; y siendo esto voluntario, no se les puede obligar á mis partes á que se lo ayan de dar á ellos, y si pretenden que se les a de dar el pan bendito, tomandolo del plato, como mis partes pueden poner para ellos el pan vendito cada uno por su cassa, y que ellos mismos sele den ó reciban por los mismos de su prosapia en la forma que lo piden, ó como les pareciere; y lo contrario seria inponer serbidumbre en mis partes en favor de ellos á que no se debe dar lugar en particular. siendo este medio tan proporçionado á su intento y á la decençia y conbeniençia de ambas partes. — Lo otro no procede la alegaçion de que por la nobleza no se permiten precedençias, sino por los puestos, porque esto es contra derecho, porque el noble debe preferir al que no lo es, en todo lo onorífico, como lo son todos los actos eclesiásticos; y esto, la obserbançia comun y pública lo prueba sin tergibersacion alguna, y así no procede la dicha respuesta. — Por ende supplico à V. S. mande, sin embargo de ella, probeer lo que está suplicado; y que si algo pretenden los adbersos, sea poniendo ellos de sus casas el pan vendito, y repartiendosele por los mismos de su prosapia, y probeyendo lo demas que conbenga; y fuere de justicia que pido, y en lo necesario, etc. El licenciado Azpilicusta.

Sentencia. De los mandatos de Arizcun. (Folio 22 del fajo.)

Rn este negocio de los vecinos del varrio de Boçate contra los vecinos del lugar de Arizcun, Diego de Laguardia y Joan Ruyz de Vicuña sus procuradores: sobre la sobrecarta con declaratoria pidida por el dicho Laguardia, y lo alegado por el dicho Vicuña, á folio 39.—Vistos los autos.

Atento á los dichos vezinos de Arizcun, les está notificado la sobrecarta, inserto el mandato de visita que está á folio 8 y 9, y con ella no an cumplido, sin embargo de lo que alega el dicho Vicuña en nombre de sus partes: se manda despachar nueva sobrecarta con declaratoria y venignidad de tres dias contra los dichos vezinos de Ariacun, para

que cumplan en todo y por todo con el tenor del dicho mandato de visita, por ser aquel executivo y admitir la yglesia todo fiel christiano; y en defecto de no cumplir, yncur[r]an en la censura de la dicha decinratoria; y como tales, sean evitados de la yglesia y divinos oficios los que no cumplieren. Y así lo pronunciamos y mandamos, con costas, en que condenamos à los vecinos de Arizcun. Bl. doctor Don Joan de Echauz, prior de Pamplona. — En Pamplona, en audiencia, á ocho de Março de mil seyscientos cinquenta y ocho, su señoria del señor doctor D. Joan de Echauz, vicario general de este obispado en sede vacante, pronunció y declaró esta sentencia, segun y como en ella se contiene, en presencia de los procuradores d'esta caussa, y vista, ynsistiendo en sus apelaciones, apela en forma de derecho; y pide los apóstolos reverenciales; y sin embargo se despache; y vista protesta el real auxilio de la fuerça; y de su pronunciacion mandó acer auto á mí. — Felix de Otesica, secretario.

Tom, 187, pag. 214, lig. 4.

Ordonnance de Dom Hugues Caimel, religieux réformé et vicaire général ilu monasière de Saint-Savin, et des consuls des lieux de la rivière de Saint-Savin, contenant défenses anx Capats de se baigner dans le petit bain de Cauterés; extraite d'un cahier contenant différents titres relatifs aux religieux de cette abbaye, coté 11, nº 538, liasse 68, série II, clergé régulier. (Archives du département des Basses-Pyrénées.)

L'an mil six cent quarante-sept et le neufvième jour du mois de may, dans le monastère de Saint-Savin, ordre de Saint-Beneft, en Lavedan, par devant moy notaire royal soussigné, et présents les témoins bas nommés, de matin ce sont constitués en leurs personnes le révérend père Dom Hugues Calmel, religieux réformé et vicaire général dans ledit monastère de Saint-Savin, assisté de Guilhem Lavigue, Pierre Lamousse, consuls dudit lieu de Saint-Savin, Michel Caza d'Ailheau, consul de Nestains, Jean Poue, consul de Lau, et Jean Pouey,

consul d'Uz, lesquels consuls promettent faire ratifier le présent acte aux autres consuls des lieux restants de ladite rivière de Saint-Savin. Ledit sieur vicaire et consuls étant assemblés dans ledit monastère, où l'on a accoutumé tenir le man commun de ladite rivière. Ce faisant, lesdits consuls, pour les manants et habitants de ladite rivière qui sont de présent et seront à l'avenir, de leur gré et volonté ont l'ordonnance qui suit, sur les plaintes qui sont été faites audit révérend père vicaire général et auxdits consuls de ladite rivière sur les mauvais déportements et insolences que diverses sortes de Capots ou Gésitains rendent aux bains de Cauterés dans la cabane appelée de Capots, située au-dessus du petit bain de bas pour se baigner, s'étant licentiés depuis quelques années de se dire maîtres au petit bain et de se baigner quand bon leur semble, tant de nuit que de jour, croyant y avoir quelque droit : ce qui n'est pas ; et pour les désabuser de ce et leur faire voir qu'ils se trompent et qu'il ne leur est permis par une pure charité, ils le prennent autrement, à leur grand avantage, et désavantage tant desdits manants et habitants de ladite rivière qu'aux autres gens du pays, at pour mettre ordre aux abus et mauvais déportements des Capots et Gésitaints, tant pour le présent que pour tout jamais, de quel pays et canton que ce soit, ont ordonné et par vertu de ce présent acte ordonnent les dits vicaire général et consuls susdits de ladite rivière de Saint-Savin, tant pour eux qui sont de présent et seront à l'avenir, que d'ors en avant lesdits Capots ne se baigneront dans ledit bain de bas dudit Cauterés, soit-il de nuit ou de jour, que après que les autres seront baignés, à peine de payer un écu petit pour une seule fois qu'ils contreviendront, un écu petit soit de jour ou de nuit, ledit écu applicable, la moitié au profit dudit vicaire général et l'autre moitié aux consuls de ladite riviere de Saint-Savin; que lesdits consuls dudit lieu de Cauterés seront tenus et obligés de tenir la main sur eux et de faire garder et observer le contenu du présent acte de point en point, sans aucune contradiction ni considération quelconques, à peine de payer tous dépens, dommages interets, et d'être pignorés par le reste des autres consuls de ladite riviere, en cas il se trouvera qu'ils ne fassent observer le présent acte, et de pignorer d'un écu petit auxdits Capots ou autres, a la moindre insolence qu'ils fairont ou rebellion à l'observațion de cette présente ordonnance; et même seront punis, seisis pour

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

être mis aux septs de la maison de ville dudit Cauterés, illec étant être ordonné par ledit sieur vicaire et consuls de ladite rivière comme ils verront être de droit et de raison; et la présente ordonnance leur sera intimée, afin qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance. De plus, a été arrêté entre lesdits révérend père et les susdits consuls qu'ils ne pourront prendre les pignorations qui se fairont par cy-àprès, ains qu'elles seront baillées aux consuls des lieux où icelles se fairont jour, après être distribués, la moitié audit révérend père vicaire général, et l'autre moitié auxdits consuls de la rivière ; et le consul qui recevra icelles sera tenu d'en rendre compte audit sieur vicaire et consuls. Et de tout ce dessus lesdits révérend père vicaire général et susdits consuls ont requis a moy notaire leur retenir le présent acte et ordonnance : ce que leur ay accordé faire, présents Jean Lamarque, praticien, d'Arrens, et Jean d'Auga, natif de Saint-Lezer en Bigorre, à présent habitant à Saint-Savin, soussignés, avec ledit révérend pere et Lavigne consul (les autres ont dit ne savoir), et moy Cometz, notaire royal, ainsi signé sur l'original ; duquel le présent extrait à été tiré par moy Jean Dupont, notaire royal du fieu de Saint-Savin, détenteur d'icellui, mot à mot sans y avoir rien changé, augmenté ny diminué, et duement collationné, au requis de Itam Gotty, sindic de l'abbaye de Saint-Savin, et à la présence du sieur Dupau, sindre de la vallée de la IIIvière, comme appert du verbal par neoy dressé ecjours huy. En foy ay expédié le présent a Saint-Savin, le vingt-unième juillet mil sept cent cinquante-cinq. Signé Durort, notaire.

La pièce suivante, également tirée des archives du départoment des Basses-Pyrénées, nons paraît devoir être rapportée à la même classe d'individus spécifiée dans le document qui précède. En tous les cas, elle l'éclaire et le complète. Elle est extraite d'un cahier coté Compulsoire des titres de l'abbé et religieux du monastère de Saint-Savin, en Lavedan. Série H. (Clergé régulier.)

A vous, Monseigneur Jean Michel de Saint-Sibier, abbé commendataire de Saint-Savin, abbayo d'icellui,

Supplient et vous représentent bien humblement les coussils, mannata

et habitants de la rivière de Saint-Savin, vos sujets, disent que de temps immémorial les étrangers et gens du pays qui se sont transportés aux bains de Cauterès pour la recouvrance de leur santé, ont vécu paisiblement avec leur avoir, sans en rien avoir été troublés ny scandalisés, qui a fait vouloir et renoncer, en telle sorte que plusieurs gens de plusieurs nations y arrivent journellement; et bien qu'ils doivent être maintenus en ladite franchise, sy est néanmoins que puis peu de temps gens séditieux ont abordé et abordent journellement auxdits bains, et illec usent de plusieurs insolences, et, pour le plus important, portent pièces à feu, scandalisant non-seulement les habitants, mais encore les étrangers qui journellement y arrivent, auxquels convient endurer diverses ignominies en craignant par ce moyen les édits de Sa Majesté et votre pouvoir, chose qui pourroit venir à plus grande conséquence si par vous n'y est pourvu. Ce considéré, plaira à vos grâces commettre et députer Jean Marcade de Saint-Savin, votre baile, pour y prendre garde, et, en cas il trouvera de ces gens saisis de telles armes et scandalisant le peuple, s'en saisir, ensemble de leurs armes, et, étant saisis, les remettre entre les mains du sieur Douront, lieutenant de robe courte de M. le sénéchal de Bigorre aux vallées de Lavedan, pour être conduits où il appartiendra, avec enjongtion aux consuls de Cauterès, hôte du fermier des étables et autres, vos sujets présents, donner mainforte et assistance; et ferais bien.

Nous, Jean Michel de Saint-Sivier, abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Savin, enjoignons et commandons audit Jean Marcade, aotre baile, de tenir la main que telles insolences ne se commettent auxdits bains, comme aussi en suivant les édits du roi se saisir de ceux qui portent des armes à feu; enjoignant pareillement aux consuls et habitants de Cauterès l'assister et prêter main-forte, en étant requis, pour conduire telle sorte de gens entre les mains dudit sieur Douront, pour en être châtiés par justice. Fait à Cauterès, le troisième septembre mil six cent quinze. Signé Michal de Saint-Sivier.



Tou. str, pag. 257, fig. 43.

Extrait d'un registre de la commune de Biarrits, fol. 13 recto et verso.

Le huitième jour du mois de mai, mil sept cents dix-huit, avant midi, au lieu et parroisse de Biarrits, au bailliage de Labour, endroit accoutumé où les assemblées capitulaires se tiennent, les habitans étant assemblés de l'ordre des sieurs jurats, abbé et députés ; ayant été représenté auxd. manans et habitans capitulairement assemblés, par l'organe de sieur Jean Petit Labat, second jurat, en l'absence du sieur Jean d'Astaritz, capitaine de navires et premier jurat, absant et sur le point de s'embarquer pour le voyage de la Terre-Neuve, que le nommé Arnaut, jadis munier au moulin à vent appartenant au sieur Gramont. jeune, capitaine de navires de ce lieu, et lequel Arnaut a été marié depuis peu avec l'héritière d'Erretéguy, Gotte, du même lieu de Biarrits, auroit obteneu un prétendes décret d'adjournement personnel, contre lesd. sieurs jurats ; ledit sieur d'Astaritz auroit été en compaignie de moy, greffier soussigné, rendre son interrogatoire au lieu d'Ustaritz, que du depuis le même Arnaut poursuit vivement cette prétendesse instance and baillinge, soutenant qu'il est en droit de se placer aux galeries de l'église du présent lieu, et entrer aux charges municipalles et localles : ce que la communanté trouve ridiculle par des raisons pertinentes qu'elle déduira en tems et lieu, souteneue par des bons arrêts rendeus contradictoirement au parlement de Bordeaux contre les Gots, Cagots et Gahets résidans en lad, paroisse et au présent bailhage de Labour, Lesd. habitans, au nombre de cent cinquente, faisant tant pour eux que pour les autres absens, après qu'ils ont entendu la narration ci-dessus, d'une vive et commune voix ont déclaré approuver et ratifier, ainsi qu'ils approuvent et ratifient, l'interrogatoire rendeu par ledit sieur d'Astaritz, et tout ce qui a été fait ce concernant par leed, sieurs jurats jusques à ce jour, et en même tems ils donnent pouvoir aud, sieur Labat de poursuivre l'instence liée aud, bailtinge contre ledit Arnaud, et, en cas d'oppet, au sénéchal et autres tribunaux qu'il

appartiendra, et ce jusques à jugement ou arrêt définitif. Comme aussi lui donnent pouvoir de se rendre appelant partout où besoin sera, des jugemens qui pourroient être préjudiciables à la communauté, de substituer et élire domicile, promettant de tenir bon et valable ces présens aud. sieur Labat, de ne point le révoquer, ains le relever et garantir envers et contre tous, à peine de tous dépans, dommages et intérêts, même de lui payer et rembourser ce qu'il conviendra pour la poursuite du procès; et pour un commencement de débours, lesd. habitans donnent pouvoir audit sieur de Labat de vendre et alienner à telle personne qu'il trouvera à propos, un lopin de terre de la contenence de cent quarente pommiers ou environ, scituée au quartier de Hurlague, fort près du moulin de Lamoulie, et attenant aux terres de Bidart, attendeu que cette terre demeure inutile pour lad. paroisse de Biarrits, puisque personne ne s'en sert pas à couper du soustrage, mais bien ceux de Bidart, attendu la proximité de leur terrain. Et consentent les mêmes habitans que ledit sieur Labat, après qu'il l'aura fait mesurer et arpenter par des gens à ce entendeus, consente contrat et venthe en faveur de celui qui voudra l'acheter, et employer le proveneu du prix à la poursuite dudit procès. Et comme depuis peu un particulier étranger s'est marié également avec la fille de la tripeire gotte, les mêmes habitans donnent pouvoir audit sieur Labat et aux autres jurats de sortir ledit étranger des galeries de ladite église, s'il s'y met, afin d'éviter le désordre et scandale qui pourroit arriver à l'église, et l'interruption qui pourroit survenir aux offices divins, veu même qu'il n'est pas censé que ledit étranger set plus privilégié que ledit Arnaud, et que luy-même auroit deu s'abstenir d'aller aux galeries, attendu le procès que la communanté a avec ledit Arnaud pour le même fait et cause; et en cas que ledit étranger veuille aussy se joindre du parti dudit Arnaud et plaider contre ladite communauté, lesdits habitans donsent pouvoir audit sieur Labat, jurat, de poursuivre jusques à fin de cause l'instence qu'ils pourroient introduire au bailliage pour raison de ce. De quoi et de tout ce-dessus a été retenu acte, et se sont leadits sieurs jurats et abbé cy signés avec moy.

Signés au registre: Delabat, jurat. Larralde, jurat. P. Plan-Thion, notaire royal et greffier de la communauté.



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Autre extrait du même registre, folio 13 verso et 14 recto.

Ce jourdhuy dixième jour du mois de juillet, mil sept cens dix-huit, avant midi, au lieu et parroisse de Biarritz, au bailliage de Labourt, par devant moi, notaire royal et greffier de ladite parroisse soussigné, ont comparu sieurs ... de Labat et Martin Laralde, juratz de lad. parroisse, assistés de Joanis Lafite, Pierre Larrendouette et Charles Puartin, du nombre des députés, les autres sieurs juratz, abé et députés abzans, assistés aussi des manans et habitans de lad. parroisse au nombre de cent soixante, faisant tant pour eux que pour les abzans. Le sieur de Labat, jurat, leur a représenté que le nommé Estienne Arnaud, munier, de la rrase des Gotz, Quagotz, Bisigotz, Astragotz et Gahetz, du lieu de Biarrits, et aventisse dans la maison d'Arretéguy, Gote, a obteneu une prétendue sentence au bailliage de Labourt, contre la communauté, touchant l'instance qui estoit liée entre la communauté et ledit Arnaud. Got, en date du vingt-cinquième juin dernier, signée d'ETCHEGOYEN, lieutenant criminel, signiffiée le cinquième du présent mois audit sieur de Labat, lequel a fait lire en la présente asemblée capitulaire ladite sentence et l'acte d'apel intergetté par maître Jacques de Lalande, avocat de la communauté au grand conseil privé du roi, en datte du même jour sixieme du présent mois, signiffiée par Sorhaltz à Me Pascal de Hiriart, ayocat dudit Arnaut; tellement qu'après que par moidit greffier lecture a été faite auxidts habitans quapituleirement asemblés, ils ont convenu unanimement qu'ils approuvent ledit appel fait au grand conseil du roi, et donnent pouvoir audit sieur de Labat de faire dresser un autre acte d'apel pour le faire notifier, par moi greffier, audit Arnand en son domicile, ausst au grand conseil du roi. Comme aussi les mêmes habitans donnent pouvoir aud, sieur de Labat d'aller à Baionne avec moi, greffier, pour faire traivailler audit acte d'apel par un avocat, et pour faire dresser les lettres ou la commission qu'il faut avoir du grand conseil pour faire asigner au conseil de Sa Majesté ledit Arnaut. promettans d'approuver tout ce que led, sieur de Labat faira, tant pour ces voyages que ceux que le greffier pourra faire avec lui, que pour l'argent qu'il faudera envoyer à l'aris pour obtenir ladite lettres d'appel, et pour ce qu'il laudera envoyer à l'avocat au conseil.... De

quoy et le tout ce-dessus il a été reteneu acte, et se sont lead, sieurs jurats si signés, ce que n'ont fait les députés pour ne savoir écrire, de ce faire interpellés par moy.

Signés: JEAN DE LABAT, jurat. MARTIN LARRALDE, jurat. Plan-THION, notaire royal et greffier de la communauté.

Les dépenses de ce procès, qui furent assez considérables, sont consignées dans un registre de comptes déposé à la mairie de Biarrits. Voyez folio 451, 452, année 1718.

Tom. ier, pag. 238, note i.

CONSULTATION DE L'AVOCAT ROCHET.

Le conseil soubzsigné, qui a veu une sentence randue le 6 mars 4772. par le lieutenant criminel d'Ustarits, entre Miquel Legaret, charpantier, et Jean Lartigue et Guillaume Baillot et Pierre Dalbarade, second abbé et jurat de la parroisse de Biarrits, avec d'autres pièces; sur les doutes proposés de la part desd. Lartigue, Baillet et Dalbarade,

Estime qu'ils sont bien fondés dans l'appel qu'ils ont interjetté de lad. sentence dud. jour six mars dernier, parceque:

4º Il ne paroist pas qu'il y aye eu de réglement extraordinaire contre ledit Dalbarade, abbé et jurat; et cependant il a esté condamné avec les autres, à une réparation publique à la porte de l'eglize, à genoux, issue de messe parro-ssiale.

Il est certain, suivant les arrests de la cour, qu'on ne peut pas condamner une partie à une réparation publique sans un réglement extraordinaire préalable.

2º Le Sr. abbé et jurats n'ont fait qu'exécuter l'arrêt de la cour du cinq septembre 1596, qui deffend aux Gots, Capots et Gabets, de se meller avec les autres dans l'eglize et de se mettre ailleurs que dans les places qui leur sont destinées.

La question se réduit à savoir dans le fait, si Legaret fils est un discendant desd. Gots, Capots et Gahets, et s'il s'éstoit mis inflorme disdans la place qui leur est marquée; auquel cas, les jurats estoient en droit de l'en tirer.

3º Lesd. Lartique et Baillet n'ont fait que obeyr à leurs abbés et jurats en chose licite : on ne pouvoit pas les condamner pour cela à une peine.

4° Les proposans doivent consentir à la demande de Legaret tendante à ce que la procédure faite à la requeste des abbés et juratz contre Legaret, soit jointe à l'appel interjetté par les proposans de la sentence obtenue par Legaret.

Ces deux procédures sont faittes pour raison du même faict.

La procédure des jurats establit qu'ils ont esté en droit d'oster led. Legaret de la place dans laquelle il s'estoit mis, que led. Legaret commit des excès avec un couteau pointeu et un bâton.

Cette procédure fait voir que led. Legaret est le seul coupable, et justifie les proposans. Ils ont intérest que le procès se juge à la veue de toutes les pièces.

Délibéré à Bordeaux le cinq décembre 4792. Signé: ROCHET.

Ton, 3:7, pag. 220, note L.

ARRÊT DU PARLEMENT DE BORDEAUX.

(Journal Judiciaire ou Feuille d'annonces et avis divers de l'arrondissement de Condom (Gers). etc. Nº 782, 23 avril 1839.)

Ce jourd'hui est entré le procureur général du roi, qui a dit qu'nyant été averti que dans les parouses de Lialores, de Grasimis et Mezia, plusieurs particuliers s'opposoient qu'on enterrât dans les cimetières de ces paroisses les corps de tous les charpentiers, leurs femmes et énfans, qu'ils appelent Capots, autrement Ladres, et qu'ils vouloient qu'on les ensevellt dans les cimetières différents, quoique pendant la vie de ces charpentiers ils aient en commerce avec eux, ce qui aurôit donné lieu à l'arrêt du dernier de janvier 1710; rendu sur la réquialtion

du procureur général, par lequel il est fait défense à toute sorte de per sonnes, tant de la paroisse de Lialores, Grasimis, Mezin, et autres du diocèse de Condom, de s'opposer ni empêcher la sépulture des charpentiers, leurs femmes et enfans, dans les cimetières ordinaires et accoutumés des paroisses où ils seront décédés, et au cas de contravention, il est enjoint aux officiers des lieux d'en informer, et au substitut du procureur général de tenir la main à l'exécution de l'arrêt, lequel seroit lu, publié et affiché où besoin seroit. Ce qu'ayant été fait sur les lieux, le nommé Arboucan, charpentier de la paroisse de Lialores, étant venu à décéder, grand nombre d'hommes et de semmes dudit lieu se seroient attroupés tumultuairement, et empêché par force et violence et à main armée que le corps dudit Arboucan ne fût enterré dans le cimetière commun, ayant menacé de tuer ceux qui voudroient exécuter ledit arrêt, et ils auroient enlevé au sonneur de cloches la bêche dont il se servoit pour faire la fosse destinée pour la sépulture dudit Arboucan: ce qui auroit obligé d'abandonner le corps et de le laiseer dans la sacristie de l'église dudit lieu de Lialores. De laquelle contravention, attroupement et violence, le substitut du procureur général au sénéchal de Condom en auroit porté sa plainte, fait informer et décréter par le lieutenant criminel audit sénéchal de Condom, les quatorze, seize et vingt-quatre février, dix et douze mars derniers, et en conséquence il y out quelque femme qui fut capturée et qui rendit son audition devant le lieutenant criminel du sénéchal dudit Condom; mais le substitut du procureur général au bailliage royal de Condom et le procureur juridictionnel du lieu, la justice étant en paréage avec le roi, ayant prétendo que sur leur plainte et du nommé Laurent Arboucan, maître charpentier, et Jeanne Casenave, sa femme, avoit informé et décrété de prise de corps contre seize particuliers, en 4706, devant ledit jugebailli de Condom pour raison de voie de fait, violence et attroupement, ayant empêché que le corps de la nommée Marie Arboucan, fille dudit Arboucan et de ladite Casenave, ne fût inhumé dans le cimetière ordinaire dudit lieu de Lialores; lesdits substitut et procureur juridictionnel dudit bailliage de Condom auroient fait emprisonner, le douzième de mars dernier, un des décrétés en 4706, et en même temps obligé dix à douze particuliers de rendre leurs auditions sur le décret contre eux. Nouvelle accusation portée devant le lieutenant criminel de Condom,

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

lequel ayant informé et décrété, la cour restoit seule compétente pour l'instruction et jugement, puisque c'étoit une contravention à l'exécution de son arrêt de réglement, lequel n'ayant donné d'autre pouvoir aux officiers des lieux que d'informer seulement, la cour s'étoit par conséquent réservé la connoissance et le jugement des contraventions dans une matière qui regardoit l'ordre public et la police générale, qui devoit être considérée comme une cause majeure dont la cour étoit seule compétente : s'agissant de maintenir les fidèles chrétiens dans le droit d'être ensevelis dans les cimetières communs, ou de punir les contrevenans: ce qui étoit d'autant plus nécessaire que, s'il en étoit autrement, le jugement de ces accusations et la décision traineroient en longueur, et il se formeroit des conflits de juridiction entre ces premiers juges, pour savoir lequel devroit connoître des susdites accusations qui venoient d'une même source et d'une même cause, quoiqu'introduits dans des temps différens, ce qui étoit nécessaire de prévenir par l'autorité de la cour et de porter promptement le remède convenable en un mal pressant. Ainsi, le procureur général du roi a requis être ordonné que dans quinzaine les greffiers du lieutenant criminel de Condom et du juge-bailli dudit lieu porteront ou feront remettre au greffe de la cour les procédures qui ont été faites devant les dits juges pour raison desdites violences, voies de fait et attroupement, à peine d'interdiction et de cinq cents livres d'amende, et les décrets décernés par le lieutenant criminel, le juge-bailli de Condom, être exécutés, si besoin est; et les decrétés conduits dans la conciergerie de la cour pour y ester et fournir à droit, et les parties intéressées et accusées être assignées en la cour pour y procéder sur lesdites accusations et instances criminelles, ainsi qu'il appartiendra.

Signa: Devices.

La cour, faisant dont des conclusions du procureur général du roi, ordonne que dans quinzaine les greffiers du lieutenant criminel de Condom et du juge-bailli dudit lieu remettront, ou feront remettre au greffe de la cour, les procédures faites à raison des violences, voies de fait et attroupemens en question, à pesne d'interdiction et de cinq cens livres d'amende; au surplus, ordonne que lessitis décrets décernés tant par le lieutenant criminel que le juge-bailli seront exécutés, si besoin est,

et les décrétés conduits sous bonne et sûre garde dans la conciergerie de la cour, pour y ester et fournir à droit, et que les parties intéressées et accusées seront assignées en ladite cour pour procéder sur les dites accusations et instances criminelles, pour ce fait être ordonné ce qu'il appartiendra.

Fait à Bordeaux, en parlement, le 28 de mai 4740. — Monsieur Sapourin, président. Bigos, signé. Pro rege, collationné.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, au premier notre huissier ou sergent royal sur ce requis, à la supplication et requête de notre amé le sieur Duvigier, notre procureur général, et en suivant l'arrêt de notre cour de parlement de Bordeaux, dont l'extrait est cy sous le contrescel de notre chancellerie attaché, te mandons signifier ledit arrêt aux y dénommés et autres qu'il appartiendra et dont seras requis, aux fins qu'il y obéissent : en conséquence, contrains par toutes voies dues et raisonnables les greffiers dénommés audit arrêt et conformément à icelui, et en outre fais tous exploits et exécution requises et nécessaires; de ce faire te donnons pouvoir. Car tel est notre plaisir.

Donné à Bordeaux, le quatrième juin l'an de grâce 4710 et de notre règne le LXVIII. Par la chambre, pro rege, Bigos. Pro rege, collationné, scellé et contrôlé.

je me suis transporté au domicile de M. Jean Cugno, greffier de la cour ordinaire du bailliage de Condom, y habitant, paroisse St.-Pierre, ot étant auquel.

Tom, 147, pag. 200, note 9.

ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT

Contre les nommés Catherine Niorte, Jean Ducamp dit Bosq, son mari, Bertrand Hargues, leur valet, et autres, et qui fait inhibitions et défenses à toutes sortes de personnes d'injurier aucuns particuliers prétendus descendant de la race de Giezi, et de les traiter d'Agots, Cagots, Gahets ni Ladres, etc. et ordonne l'exécution des arrêts de la Cour des 9 juillet 1723 et 22 movembre 1735.

Du 27 mars 1738.

Extrait des registres de Parlement.

Entre Pierre Dartiguenave et Laurens Dussez, laboureurs, habitants de la paroisse d'Orx, sénéchaussée de Tartas, demandeurs en crimes d'injures, scandales et excès; à ces tins demandeurs l'entérinement d'une requête du 20 février 4738, en exécution de l'arrêt du 24 janvier dernier, et tendante à ce qu'attendu les preuves résultantes des informations et procédures, les parties ci-après nommées fusient condamnées en 3000 liv. de dommages et intérêts solidairement envers leadits Dartiguenave et Dussez, ensemble en tous les dépens et procédures, même en ceux réservés par ces arrêts précédents, pour lour tenir lieu de plus amples dommages et intérêts, et en telle réparation que la Cour jugera à propos, s'en remettant pour les peines corporelles que méritent les accusés, au zèle et à ce qu'il plaire à M. le Procureur général requérir pour raison de ce : Et au surplus qu'il fiit ordonné que tant les arrêts de réglement de la Cour, que la transaction et arrêt d'homologation d'iceile, de l'année 1735, soient exécutés selon leur forme et teneur, et qu'inhibitions soient faites tant aux accusés qu'à tous autres d'y contrevenir, aux peines portées par lesdits arrêts, et à ce qu'il fût permis aux susdits Dartiguenave et Dussez de laire afficher tant dans la paroisse d'Orx qu'ailleurs, le présent arrêt, avec ceux des années 1720 et 4735, d'une pari.

HISTOIRE DES RACES MAUDITES

Et Catherine Niorte, Jean Ducamp dit Boscq, son mari, Bertrand Hargues, leur valet, Jean Vignalet dit Maury, et Jean Dartiguenave, meunier, accusés, défendeurs et demandeurs, savoir: ladite Niorte, ledit Ducamp son mari, et lesdits Vignalet et Dartiguenave, l'entérinement de leurs requêtes des 24 et 29 janvier 4737, aux fins de leur relaxance, d'autre;

Et lesdits Dartiguenave et Dussez, défendeurs, encore d'autre;

Et encore entre monsieur le Procureur général du Roi en la Cour, demandeur en contravention à l'arrêt de réglement fait par la Cour, le 9 juillet 4723, d'une part.

Et lesdits Jean Vignalet dit Maury, et Jean Dartiguenave, jurats de ladite paroisse d'Orx, l'année 1735, défendeurs et demandeurs en relaxance, suivant leur requête du même jour 24 janvier 1737, d'autre.

Et monsieur le Procureur général du Roi en la Cour, défendeur, encore d'autre.

Et encore entre ledit sieur Procureur général du Roi en la Cour, demandeur en excès commis sur la personne dudit Dartiguenave par les ci-après nommés, d'une part.

Et Pierre Lhertere, Bernard Lagarde, Martin Desparben et Vincent de Grand-Camp dit Chinoy, accusés, d'autre part.

Vu le Procès.

Dit a été que la Cour, sans s'arrêter à chose dite ou alléguée par ladite Niorte, ledit Ducamp dit Boscq, son mari, et lesdits Dehargues, Vignalet et Jean Dartiguenave, meunier, ni à la relaxance et autres conclusions prises par ladite Niorte, ledit Ducamp, son mari, et lesdits Vignalet dit Maury, et Dartiguenave, mûnier, dans leurs requêtes des 24 et 29 janvier 4737, attendu les preuves résultantes des procédures instruites contre ladite Niorte et lesdits Ducamp, Hargues, Vignalet et Dartiguenave, mûnier, à raison des excès par eux commis sur les personnes desdits Pierre Dartiguenave, laboureur, et Laurens Dussez, le 48 décembre 1735 et 49 février 1736, a ordonné et ordonne que tant ladite Catherine Niorte, que ledit Ducamp, son mari, et lesdits Hargues, Vignalet et Dartiguenave, mûnier, se rendront le premier dimanche après la signification du présent arrêt, faite à personne ou domicile, au-devant la principale porte de l'église paroissiale d'Orx, à l'issue de la messe paroissiale, les paroissiens assemblés; où étant, et en présence

des juges et procureur d'office de la jurisdiction ordinaire de Gorce, ils déclareront chacun séparément que malicieusement, témérairement et mal à propos, ils ont excédé et fait excéder lesdits Dartiguenave et Dussez, et proféré contre eux plusieurs injures, dont ils leur demandent pardon et excuse; qu'ils les reconnoissent pour gens de bien et d'honneur, et qu'il n'y a aucune différence d'eux avec les autres habitants de ladite paroisse d'Orx. Enjoint auxdits juges et procureur d'effice de ladite jurisdiction de Gorce de tenir la main à l'exécution de arrêt, de dresser leur procès-verbal de l'exécution d'ir voyer au greffe de la Cour, à telle peine que de divoit. Fait inhibitions et défenses à ladite Niorte et aux susdits Ducamp, Hargues, Vignalet et Dartiguenave mûnier, de récidiver, ni faire récidiver à l'avenir, à peine de punition corporelle, et les condamne en outre à aumoner chacun la somme de douz e livres, applicable au pain des prisonniers, à la décharge du roi, en la somme de 600 livres solidairement et par corps envers leadits Dartiguenave et Dussez, pour leur tenir lieu de dommages et intérêts; les condamne aussi en tous les dépens chacun les concernant envers lesdits Dartiguenave et Dussez, même en ceux réservés par les précédents arrêts, et moyennant ce, sur les plus amples dommages et intérèts prétendus par lesdits Dartiguenave et Dussez, ladite Cour a mis et met les parties hors de Cour et de procès. Comme aussi, attendu la contravention commise à l'arrêt de la Cour, du 29 juillet 4723, par lesdits Dartiguenave mûnier, et Vignalet dit Maury, jurats de ladite paroisse d'Orx, l'année mil sept cent trente-cinq, en ce qu'ils n'ont pas tenu la main à son exécution, ainsi qu'il leur étoit enjoint par icelui, ladite Cour, sans avoir égard à chose par eux dits ou alléguée, ni à la relaxance par eux requise, les condamne à aumo_ ner la somme de six livres chacun, pareillement applicable au pain des prisonniers, à la décharge du roi. Au surplus ladite Cour, pour les cas résultants de la procédure aussi instruite à la diligence du procureur général du roi, tant contre ladite Catherine Niorte, que contre lesdits Lhertere, Lagarde, Desparben et Grand-Camp dit Chinoy, pour raisen des exces aussi par eux commis sur la personne dudit Dartiguennva laboureur, le dix-huitième mars de la même année mil sept cent trente-six, a bani et banit dadite Niorte et lasdits Lhertere et Lagarda seulement, de la présente ville, banlious d'icelle, et hors les séméclaus. MINT, DOS. BAGUS MATRITUS AND A

17

sées de Guienne et de Tartas, pendant le temps et espace de trois années; leur enjoint de garder leur ban à peine de la hart; et les condamne en outre, de même que lesdits Desparben et Grand-Camp dit Chinoy, chacun à aumoner la somme de dix livres applicables aussi au pain des prisonniers, à la décharge du roi, et aux dépens aussi chacun les concernant envers ceux qui les ont faits. Et faisant droit des conclusions du procureur général du roi; ladite Cour ordonne que les arrêts de la Cour desdits jours 9 juillet 4723 et 22 novembre 4735, seront exéoutés suivant leur forme et teneur : ce faisant et conformément à iceux fait itératives inhibitions et défenses a toutes sortes de personnes de ladite parvisse d'Orx, et à tous les autres du ressort de la Cour, d'injurier aucuns particuliers prétendus descendants de la race de Giézi, et de les traiter d'Agots, Cagots, Gahets, ni Ladres, ni de les injurier sous quelqu'autre terme que ce soit, à peine de cinq cents livres d'amende, même de punition corporelle, si le cas y échet, et de tous dépens, dommages intérêts. A ces fins ladite Cour ordonne qu'ils seront admis dans toutes les assemblées générales et particulières qui se feront par les habitants, aux charges municipales et honneurs de l'église, où ils seront traités et reconnus comme les autres habitants, sans aucune distinction. Comme aussi ladite Cour ordonne que leurs enfants seront reçus dans les églises, écoles et colléges des villes, bourgs et villages, et seront admis dans toutes les instructions chrétiennes indistinctement; et en cas de contravention, ladite Cour leur permet d'en informer devant le premier juge royal des lieux non suspects, même d'obtenir des monitoires, et de procéder par censures et fulminations ecclésiastiques, en forme de droit, pour les informations faites au procureur général du roi communiquées et à la Cour rapportées, y être pourvu ainsi qu'il appartiendra. Enjoint ladite Cour à tous juges royaux, maires, abbés et jurats des lieux, même aux juges et procureurs d'office de ladite jurisdiction de Gorse, et jurats dudit Orx, de tenir la main à l'exécution des susdits arrêts et du présent arrêt, à peine d'en répondre en leur propre et privé nom. Comme aussi ladite Cour ordonne que tant le présent arrêt, que ceux desdits jours 9 juillet 1723 et 22 novembre 1735, seront lus, publiés et affichés partout où besoin sera, même à la diligence des substitute dudit procureur général du roi, qui certifierent la Cour de leurs diligences dans le mois. Enjoint aussi ladite Cour su substitut du



DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

250

procureur général du roi audit sénéchal de Tartas, de se transporter tous les mois et jour de dimanche dans l'église d'Orx, pour tenir la main à l'exécution du présent arrêt, si besoin est, et d'en certifier la Cour. Dit aux parties, à Bordeaux, la 26 mars 4738.

Messieurs Leberthon, premier Président.
De Vincens, Rapporteur.

A Bordeaux, chez Jean-Baptiste Lacornée, imprimeur du Parlement, rue St.-James.

Tom. 147, pag. 240, lig. 6.

ARREST DU PARLEMENT DE NAVARRE, portant défenses auss habitans du Ressort de distinguer dans l'Eglise, dans les Processions, Assemblées, et autres occasions publiques, les pretendus Cagots; conformement aux Déclarations du Roy, ce concernant.

Du 28. Novembre 1730.

Extrait des Registres du Parlement de Navarre.

Sur ce qui a esté Représenté à la Cour par le Procureur general du Roy, que depuis quelques années il arrive dans les lieux de Lurbe et Asasp des desordres continuels, qu'il a même esté commis divers meurtres, dont la punition est poursuivie à sa Requête, et qu'il n'est presque pas de jour où il n'y arrive quelqua querelle, ce qui est occasionné par une erreur populaire, anciennement introduite, contre divers habitans, qui estoient appellés Cagota et regardez par les autres, comme des personnes proscrites et chargées de Lepre, que cette alienation au renouvelle journellement, par les distinctions qui se font, principalement, dans l'Egitse, on les descendans de ces pretendus Cagots sont forcez de se tenir au bas de la nef, confondus avec leurs femmes et enfans, sans uter se mêter avon les autres habitans, avec cette circonstance, que si que qu'il n'eux pe place hors du lieu marqué, il arrive d'abord des desordres et des scandales publicadans l'Eglise, et quoy que Sa Ma-

jesté ave pris de justes precautions par ses Declarations; et la Cour par ses Arrests de Reglement, pour corriger de pareils abus, il est important d'y pourvoir par des nouvelles peines pour arrêter les troubles, les procez, les dissentions et les funcstes évenemens qui arrivent tous les jours dans lesdits lieux; REQUEROIT Ordonner, que les Ordonnances Royaux, Arrests de Reglement, qui défendent de pareilles distinctions seront executés suivant leur forme et teneur, en conséquence ; Faire Inhibitions et défenses aux habitans de Lurbe, Assap, et tous autres du Ressort, de distinguer dans l'Eglise, dans les Processions, assemblées et autres occasions publiques, les pretendus Cagots, ni de marquer à cet effet aucune place dans l'Eglise et ailleurs, chacun quelles sera acquise au premier occupant sans aucune affectation, à peine de cinq cens livres d'amende, contre chaque contrevenant pour la première fois, et de punition corporelle en cas de recidive; Enjoindre aux Jurats des lieux de tenir la main à l'Execution de l'Arrest qui interviendra, dresser Procedure des contraventions, et icelle remettre en main du Procureur du Parsan pour estre informé à la Requeste du Procureur General, à la diligence des Jurats, et ledit Procureur du Par san, tenu de remettre l'Information au Greffe de la Cour, trois jours apre la remise des Procedures, pour tout délay à peine contre leedits Jurats, et Procureur du Parsan en cas de negligence de leur part, de trois cens liv. es d'amende, même d'interdiction; Ordonner que ledit Arrest sera lû, pu blié et affiché dans les lieux de Lurbe, Assep, et par tout où besoin sera, al'n que personne n'en pretende cause d'ignorance; SUR QUOY LA COUR, faisant droit à la requisition du Procureur general du Roy, Ordonne que les Ordonnances Royaux, Arrests de Reglement, qui défendent de pareilles distinctions, seront executés suivant leur forme et teneur ; en conséquence, Fait inhibitions et défences aux habitants de Lurbe et Asasp, et tous autres du Ressort de distinguer dans l'Eglise, dans les Processions, Assemblées, et autres occasions publiques les prétendus Cagots, ni de marquer à cet effet aucune place dans l'Eglise et ailleurs, chacune desquelles sera acquise au premier occupant sans aucune affectation, à peine de cinq cens livres contre chaque contrevenant pour la premiere fois, et de punition corporelle en cas de recidive; Enjoint aux Jurats des lieux, de tenir la main à l'Enggution du present Arrest, de dresser Procedure des cout Charles of Fost Rest . d. main du Procureur du Parsan pour estre Informé à la Requeste du Procureur General, à la diligence des Jurats, et ledit Procureur du Parsan, tenu de remettre l'Information au Greffe de la Cour, trois jours après la remise des Procedures, pour tout délay, à peine contre leadits Jurats et Procureur du Parsan, en cas de negligence de leur part, de trois cens livres d'amende, même d'interdiction; Ordonne que le present Arrest sera lû, publié et affiché dans les lieux de Lurbe, Asasp, et par tout où besoin sera, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. Prononcé à Pau en Parlement le vingt-huit novembre mil sept cens trente. Collationné. Signé, TONON.

A PAU, Chez I. C. DESBARRATZ, imprimeur ordinaire du Roy, 4730.

On lit écrit au dos de l'exemplaire que nous avons sous les yeux:

Arret du parlem, consernant les pretendus cagots du 28. no^{bre} 1730, publié et affiché le 24 février 1734.

Cet arrêt, signé de Gaubert, se trouve au folio 555 de la continuation du registre des arrêts à rapport de la grand'-chambre pour l'année 1730, conservée aux archives de la cour royale de Pau.

Ton. 107, pag. 240, fig. 15.

Arrêt du parlement de Toulouse.

Vendredi 30 juillet 4700, en la grand'chambre, présens MM. de Riquet président, de Puget président, Lemasuyer, de Juge, Mus. Gach, Cazaubon. Vedelly, Delong, Villegli, Brun, Lucas, Saint-Benoist, Agret, Senaux, Proges, d'Aldéguier, Dubourg, Boisset.

Veu la requête de soit montré au procureur général du roy du seitzième du présent mois, présentée par Pierre Broustens, Frix Broustens, et autre Pierre Broustens, habitans d'Averan, Jean Devic, Pierre Geune, Jean Darrieu, Jean Sengey, et autre Jean Darrieu, habitans de Savazan, Antoine Darrieu habitant de Sainte-Christie, Joseph Lagarde habitant de Bascaves, Pierre Vignes habitant de Lalane-Soubiran, et Antoine Marsan habitant de Beltous, les tous charpentiers; contenant

que par plusieurs arrêts de la cour de parlement de Bourdeaux et de Pau, et particulièrement par celui de la cour du dernier soust 4627, il soit fait désense à toute sorte de personnes, de quelle qualité qu'ils soient, d'injurier les prétendus de la classe de Giezy, à peine de 500 liv. d'amende, demandent qu'il plaise à la cour ordonner de plus fort l'exéoution des susdits arrêts, et notamment de celui rendu par la cour ledit jour dernier aoust 4627, ce faisant faire inhibitions et défenses à toute sorte de personnes, de quelle qualité que ce soit, de les injurier de Ladres, Cadots, Capots, et Gahiz, ou autrement, ni même de refuser leurs suffrages dans toutes les assemblées où ils se trouveront, dans lesquelles ils seront admis aussi en toute charge et droits honoritiques comme tous les autres habitans, sans aucune distinction, à peine, contre les contrevenans, à 500 liv. d'amende et autre arbitraire, ou punition, s'il y eschoit, et à cet effet ordonner que l'arrest qui interviendra sera leu, publié et affiché par toutes les paroisses et endroits nécessaires, avec défenses à toutes personnes de plus à l'avenir y contrevenir sur les susdites peines, et que des contreventions il'en sera enquis par-devant les premiers magistrats royaux requis sur les lieux où les contreventions se comettront, "pour les informations raportées estre décerné contre les coupables tel décret que de raison; et au surplus enjoindre à tous juges, maires, consuls, jurats et officiers de justice, de donner main-forte pour l'exécution dudit arrest, soubs peine d'être déclarés complices, et autre arbitraire. Et veu ladite requête avec les conclusions du procureur général du roy,

La cour, ayant esgard à ladite requête, a fait et fait inhibitions et défenses à toutes personnes, de quelle qualité que soient, d'injurier lesdits Broussens, Devie, Geune, Darrieux, Lagarde, Vignes, Marssan et Beltous, de Ladres, Capots, Capots, et Guhiz, ni même de refuser leurs suffrages dans toutes les assemblées où ils se trouveront; ce faisant, qu'ils seront admis dans toutes les charges et droits honorifiques comme tous les autres habitans desdits lieux, sans aucune distinction, à peine contre les contrevenans de 500 liv. d'amende et autre arbitraire. Et à cet effet a ordonné et ordonne que le présent arrest sera leu, publié et affiché dans toutes les paroisses et lieux où besoin sera, avec deffances à toutes parties d'y contrevenir sur les susdites peines, et que des contraventions il en sera ènquis par les premièrs magistrats sur les lieux,

DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

pour, les informations rapportées, être décerné contre les coupablés tel décret que de raison.

Signés: RIQUET et DE BOYSSET.

Ton. 107, peg. 940, lig. 14.

Autres arrêts du parlement de Toulouse.

Lundy 20 aoust 4703, en grand chambre, présens messieurs de Maniban président, Puget président; juges, Mua, Chalvet, Prohenques, Boujat, Dubourg, Reynier, Roussi, Madron, Boyer, et d'Aldéguier rapporteur.

Sur la requeste de soit montré présentée le 34 juillet dernier par Guillaume Jean, autre Jean, et autre Jean, Dominique et Marc Delons, pour demander que par provision et sans préjudice du droit des parties, déclarer commun avec eux un arrêt rendeu par la cour le 30 juillet 4700 entre les charpentiers des lieux de Sabazan et autres lieux voisins à celui de Mombert, et en outre ordonner que les ordonnances rendues par le sieur vicaire général en l'archevesché d'Auch les 7 aoust 1699 et douze avril dernier, contre Jean Cassaigne et autres marguilliers dudit Mombert, seront aussi exécutées par provision, et en conscéquence ordonner que les supplians, leurs femmes et enfans, seront traités et receus dans l'esglise de Mombert et dans les lieux et assemblées publiques, sans aucune distinction ni différence des autres paruissiens, et à cet effet qu'il n'y aura dans ladite église qu'un mesme bénitier, que le pain bénit leur sera donné dans la même corbeille, qu'ils seront enterrés indistinctement avec les autres, soit dans les cimetières communs, et qu'ils seront généralement admis dans ladité église à tous les droits, honneurs et priviléges des paroissiens, particulièrement à la confrorm du très-saint sacrement, avec défense au curé ou vicaire du heu de s'y opposer; comme aussi veu ce que résulte du verbal de Me Labarrère, chanoine et curé de Baran, et qu'il est extraordinaire que la fille de Guillaume Delon, un des supplians, demure enterré dans un lieu aussy salle et aussi peu dessent que celui où on l'a mise, enjoundre à Me Daubas, curé de Mombert, de déterrer ou faire déterrer, par le jour de la signification de l'arrest qui interviendre, ladite fille dudit heu, pour être enterrée dans le carré qui est dans l'église destiné pour les enfans qui viennent à décéder avant l'aage de communion, ou dans le cimetière comun dudit lieu: à quoi faire il sera constraint, à peine de 400 liv. et saisie de son temporel; et enfin faire inhibitions et défenses, tant aux habitans de Mombert, que autres qu'il appartiendra, d'insulter ny injurier les supplians, sur les peines de droit, et d'en être enquis par devant le premier magistrat requis; et pour que la force reste à la justice, enjoindre aussy aux curés, officiers, consuls et tous autres qu'il appartiendra, de tenir la main à l'exécution de l'arrest, à peine de demurer responsable en leur propre et privé nom, de tous les dépens, domages et intérêts, qui pourront s'en ensuivre; et pour cet effet l'arrest sera affiché, leu et publié dans l'église dudit Mombert et partout ailleurs où besoin sera, d'une part, et les marguilliers de Mombert deffendeurs d'autre.

Veu ladite requeste, ordonnance du 4 aoust 4699, extrait d'arrest de la cour du 30 juillet 4700, et autres pièces et production desdits Guillaume, Jean, autre Jean, et autre Jean Dominique Delom, signifiée à J. Delmade, procureur desdits marguilliers, le 4 du présent mois, ensemble le dire et conclusions du procureur général du roy.

La cour renvoye ladite requeste en jugement pour, les parties ouies, onsemble le procureur général du roy, estre ordonné ce qu'il appartiendra; et cependant par provision et sans préjudice du droit d'icelle, ordonne que lesdits Delom, leurs femmes et enfans, seront traités et reçus dans l'église de Mombert et dans les lieux et assemblées pupliques, sans aucune différence ny distinction d'avec les autres paroissiens, qu'ils prendront l'eau bénite dens le mesme beanitier, et le pain bénit dans la mesme corbeille, et seront enterrés dans le mesme cimitière, et admis à tous les droits, honneurs et priviléges, ainsi que dans la mesme confrérie, de mesme que les autres habitans et paroissiens, avec inhibitions et dessenses au curé dudit lieu d'y donner aucun trouble ny empeschement, à peine de saisie de son temporel; faisant pareillement inhibitions et deffenses aux habitans dudit Mombert et tous autres de les insulter et injurier et de contrevention enquis par-devant le premier magistrat ou juge royal sur ce requis; et à cet effet sera le présent arrest affiché, lù et publié partout où hesoin sera.

MANIBAN, D'ALDÉGUIER SIGNES à l'Original.

Mercredy onzième soût 4745, en la grand'chambre, présens MM. de Puget, Requi, Chalvet, Boutarie, Bojat, Malaret, Castaing, Boyer, Palarin, Doujat rapporteur.

Sur la requeste de soit montré au procureur général du roy, présentée à la cour le 7 soût, mois courant, par Martin Delhon, Blaise Lacoste, Guiraud Mathéra, Antoine Delhon, Joseph Delhon, Joseph Delhon fils à Bernard, et autre Joseph Delhon fils à Guillaume, tous habitans du lieu de Mombert en Armagnac, à ce qu'en déclarant commun avec eux l'arrêt par elle rendeu le 20 août 4703, et en en renouvelant en tant que de besoin les dispositions, il soit ordonné que, tant eux que leurs femmes et enfans et leurs descendans, seront traités, receus et regardés à l'avenir dans l'église et lieu de Montbert, et assemblées publiques et particulières d'icelle, sans aucune différence ni distinction des autres paroissiens et habitans; qu'ils prendront l'eau bénite dans le même bénitier, le pain bénit dans la même corbeille, qu'ils seront inhumés dans la même église et cimetière, qu'ils seront admis à tous les droits, honneurs, priviléges, prérogatives et prééminences, ainsy qu'à la mesme confrairie, éluz bailis, marguilliers et consuls, à donner le pain bénit à leur tour, tout comme les autres habitans et paroissiens; qu'il soit enjoint auxdits habitans et curé de les faire jouir desdits priviléges et prérogatives tout comme eux, leur faire en outre inhibitions et défenses de leur y porter aucun préjudice ny empeschement, et de les insulter et injurier, à peine de 4000 liv. et d'en être enquis d'autorité de la cour; et qu'il soit ordonné que l'arrêt qui interviendra sera leu, publié et affiché partout où besoin sera, et exécuté par provision et sans préjudice du droit des parties, nonchetant toutes oppositions quelconques.

Veu ladite requête, ledit arrêt du 20 août 4703, et les dire et conclusions du procureur général du roi.

La cour a renvoyé et renvoye ladite requête en jugement pour le plaidant, et ledit procureur général ouy être dit droit ainsi qu'il appartiendra; et cependant par provision a ordonné et ordonne que les leurs Delhon, Lacoste, Mathera, que tant eux que leurs femmes et enfans et leurs descendans, seront traités, receus et regardés dans l'église et lieu de Montbert et assemblées publiques, sans aucune différence ni distinction des autres paroissiens et habitans, qu'ils prendront l'est bénite dans

le même bénitier, le pain bénit dans la même corbelle, qu'ils seront inhumés dans la même église et cimettière, qu'ils seront admis à tous les droits, honneurs, priviléges, prérogatives et prééminences, ainsy qu'à la même confrairie, éluz bailles, margulliers et consuls, à donner le pain bénit à leur tour, tout comme les autres habitans et paroissiens. Enjoint ladite cour aux habitans et curé dudit lieu de les faire jouir desdits priviléges et prérogatives tout comme eux, leur fesant inhibition et deffances de à ce leur donner aucun préjudice ny empeschement, et de les insulter et injurier, à peine de 500 liv. et d'en être enquis d'autorité de la cour : a ordonné et ordonne que le présent arrêt sera leu, publié et affiché partout ou besoin sera, et exécuté nonobstant toutes oppositions quelconques et sans y préjudicier.

Puget, Doulat, signés à l'original.

Tom. 107, pag. 241, lig. 28.

Extrait d'un vieux registre où se trouvent transcrits des arrêts du parlement de Navarre, déposé aux archires de la mairie de Monein, arrondissement d'Oloron.

ARRÊT DE LA TAILLE DES CAGOTS.

Audience du 19 février 1707.

Entre Pierre de Crestiaa de Cardesse, Cagot, suppliant pour être déchargé des tailles et cotizes, contre les lieutenans de maire et jurats de Monein, Guirautou, Morter, Mirassou, Casenave.

Les avocats et procureurs Mirassou, assisté de Guirautou, procureur pour ledit Crestiaa, Cagot; Casenave, assisté de Morter, procureur pour les lieutenans de maire et jurats de Monein; Navailles, sindic genéral de Béarn, et Faget, pour le procureur général du roi, et par eux la cause plaidée: sur quoi la cour, sans avoir égard à chose dite ni alléguée par la partie de Mirassou, faisant droit de celles prises par la partie de Casenave, et de la réquisition du syndic du pays, ordonne que, tant la maison et terres de ladite partie de Mirassou que autres possédant maisons et terres des anciennes cagoteries, seront imposées



207

dans le régallement des tailles et autres charges de la communauté, depens compensés, sauf ceux du présent arrêt qui seront payée par ladite partie de Mirassou. Collationné, signé PALLETTE.

Ton. 10r, pag. 244, lig. 7.

Extracto de un pleyto, que se ha litigado en el tribunal eclesiástico de la diocesis de Pamplona, en Navarra, desde el 11 de Agosto de 1840, en que tuvo principio, hasta el 28 de Sétiembre de 1842, en que terminó, entre partes el lugar de Arizcun en el valle de Baztan, y Pedro Antonio Videgain y su muger Catalina Josefa Zaldúa, vecinos del barrio denominado Bozate, sito en jurisdiccion de aquel pueblo, sobre ásistencia á lás oblaciones, que en la yglesia suelen hacerse en funciones de entierro, sin distincion de personas.

DEMANDA PRESENTADA POR VIDEGARS Y SU MUGER.

M. I. S.

Leonardo Juvera, procurador de Pedro Antonio Vulegain y su muger, veoince del barrio de Bozate en Arizcua, como de derecho anejor proceda, digo: Que por una inveterada costambre tiene main cusa de aquel pueblo su respectivo lugar para las oblaciones de la yelassa, y en este orden las hacen las diarias, y las estraordumras, o de funerales, se principian por la muger o pariente unas proxima del difunto.

Pero es el caso, que el referido pueblo hace una distunción muy odiosa con el barrio de Bozate, obligando a sus vecinos con titulo de Agotes, á que hagan su oblacion los últimos, non en los casos especiales de entierro propio, siendo así que en lo gravoso no hay tal diferencia. Ni el derecho civil, ni el canónico admiten tales odiocidades. El primero despues de prohibir que á ninguno se lo do tal dictado, manda espresamente que los llamados Agotes, temendo vecindad, soan reputados como los demas vecinos, para todos los efectos y oficios. El derecho canónico tampoco hace semejanto diferencia, ni en las anti-

guas que se observaron entre los catecúmenos y otros puede colocarse la de los Agotes.

No siendo pues justo el que por mas tiempo continuen tan odiosas diferencias, que son para producir desavenencias entre los convecinos,

A. V. S. suplica mande dar la providencia, que corresponda contra el referido pueblo de Arizcun, para que desde el dia de la notificacion de este pedimento dejen á mis clientes y á los demas de su clase hacer sus oblaciones entre los demas vecinos, esto es, en las ordinarias, segun el sitio que por su vecindad debe tener, y en las estraordinarias ó de entierro, segun el parentesco con el difunto; pues todo es de derecho y justicia, que pido. LICENCIADO OLONDRIZ.

RESPUESTA DE DEMANDA DEL LUGAR DE ARIZCUN.

Pedro Arbues Astrain, procurador del lugar de Arizcun en su causa contra Pedro Antonio Videgain y su muger, como de derecho mejor proceda, digo: Que desde luego se advierte, que datando del año 4848 la ley que invocan las contrarias, y que proscribió la denominacion que vienen dandose, no se han acordado de reclamar su observancia y ejecucion hasta la actualidad, es decir, hasta despues de un transcurso de veinte y dos años, tiempo mas que suficiente para prescribir una accion civil, mayormente cuando la veneranda costumbre religiosa, contra que aquellas se revuelven tan estemporaneamente, se ha observado durante él con la mas esacta puntualidad y constancia, à vista, conocimiento y aprobacion de Videgain y su muger, sin la mas pequeña reclamacion, ni queja por parte de esos.

En reglas, pues, de equidad, de política y de justicia, el pueblo no necesita mas que eso para fundar su derecho, y para que se le ampare en el uso de una costumbre tan antigua como el pueblo mismo.

Pero ademas la ley que invocan las contrarias, ni es adaptable al caso actual, ni tiene la mas remota conexion con él; aquí se trata de una costumbre religiosa, ó sea del orden de hacer las oblaciones en la iglesia. La ley no trató de eso: su objeto fué proscribir denominaciones injustas, impolíticas, odiosas, y hasta irreligiosas, reponiendo á los llamados Agotes en el goce de los derechos civiles, que corresponden á los demas Navarros; ni trató ni podia tratar de los usos y habita-

des que se observan en las iglesias : por consiguiente nada absolutamente tiene que ver aquella ley con la estraña materia que forma la demanda contraria.

Si Videgain y su muger, por inclinar mejor el ánimo del tribunal, quieren suponer que por ser reputados Agotes se les posterga en la oblacion, se les contestará que no por Agotes ni por deprimirles se les posterga, sino porque son vecinos de un barrio postergado; porque alguno ha de ser el último; porque no todos pueden ofrecer á la vez, y en fin porque la suerte, la casualidad, ó el orden de las cosas hizo que así se arreglase aquella piadosa ceremonia desde el principio de su existencia. No tiene duda que el barrio de Bozate es mucho mas moderno que el resto de Arizcun. Natural, pues, era y muy justo que los primeros pobladores, los que existian antes que existiera Bozate, fuesen los primeros, ya que ellos, y no los posteriormente allegados, eran los verdaderos fundadores del pueblo. Hé aquí el orígen de esa laudable costumbre, o si se quiere, de esa distincion justamente concedida à los que por sí solos erigieron el pueblo de Arizcun. No fué solo en la oblacion donde se les consagró esa especie de gratitud; son tambien los proferidos en el orden material de asientos en los bancos de la iglesia, y lo fueron igualmente en la adjudicación de las sepulturas, preferencia que se conserva en el dia, y que es indispensable conservar, si ha de haber algun orden en el templo, ¿En que pues consiste que Videgain y su muger no reclaman contra esa superioridad en los asientos y sepulturas? En que conocen su sinrazon, y en que respetan las costumbres. Si, pues, las respetan en cuanto á las sepulturas y asientos, la misma razon milita para que la sigan observando en resperto al orden de ofrecer. Tan antigua es una costumbre como otratan fundada esta como aquella ; ó se alteran todas, y entonces introducimos una anarquía en Arizcun; ó si Videgain y su muger estan contentos con los últimos asientos y sepulturas, deben estarlo con seguir ofreciendo como siempre lo han hecho, y como lo hicieron sin depresion sus padres, abuelos y demas ascendientes. No se encuentra ni sombra de motivo legal para innovar el buen orden que siempre se ha observado, y cuya antiguedad y constante posesion le dá cierto caracter de veneracion despues del transcurso de tantos siglos.

La costumbre es una ley tan sagrada como la positiva; no hay mas

diferencia, sino que la una está escrita, y la otra no; pero esto no aumenta ni disminuye la fuerza respectiva. Tenemos, pues, ley legitimamente introducida, é inviolablemente observada por las contrarias: el Tribunal sabrá hacer que las respeten. Lejos de haber motivo para alterarla, la menor innovacion haría una impresion profunda en todo el pueblo, y sería tal vez un seminario de encuentros, disgustos y contiendas, que alterasen la paz espiritual y material que gozan estas cándidas gentes al abrigo de sus antiguas habitudes religiosas.

Por todo lo cual concluyó suplicando el pueblo de Arizcun que se declarase no haber lugar al pedimento de Videgain y su muger.

REPLICA DE VIDEGAIN Y SU MUGER.

Leonardo Juvera, á nombre de Pedro Antonio Videgain y su muger, dice que la dispositiva de las cortes de los años 4848 y 4849 tiende à proscribir todo cuanto sea odioso, denigrativo y vejatorio á las personas que malamente son denominadas Agotes. Aquella de ninguna manera puede prescribirse, sin que antes no se manifieste que no está en observancia dicha ley. En horabuena que desde la época que data, las familias y las personas del barrio de Bozate que han tenido que celebrar honras y sufragios, por las almas de sus respectivos interesados no hayan querido o no hayan podido hacer uso de un derecho que la ley ha introducido en su favor, sin que la puedan renunciar, porque esta promulgada no en favor de tal o cual persona, sino en favor de una clase, y ni aun esta toda pudiera renunciarla, por cuanto el espirita de la ley va mas alla que todo esto; no solamente se ciñe su objeto à favorecer à la clase llamada Agotes, sino que mira à la utilidad de toda la sociedad, que tiene un interes directo en que no haya familias, ni clases, que lleven tan abominables denominaciones, y que todos aparezcan en actos públicos con iguales restricciones y con iguales de-

Segun el lugar de Arizcun, parece que la ley invocada en favor de mis defendidos nada tiene que ver con el caso de la cuestion, porque es una costumbre religiosa el orden en el ofrecer en la parroquia de Arizcun; y cabalmente si en algun caso tiene aplicacion la citada leg, es en este religioso acto por su mucha conformidad con la caridad evangélica, que á todos los hace iguales, no conoce clases, ni distingue

de grandes y pequeños, de pobres y ricos, de reyes y súbditos; de modo que aun cuando no hubiere existido una ley tan tilantrópica y religiosa, la Iglesia en conformidad de las leyes no podia permitir una separacion tan ignominiosa. Pruebas tiene el lugar de Arizcun, que no puede negar en favor de estos asertos, que recuerde los recursos que sostuvo con mal exito, con los del barrio de Bozate sobre la adoracion de la Cruz en los oficios de Viernes santo, sobre la reparticion del pan bendito, en fin sobre cuantos ha podido sostener este barrio; pero; como quiera que sea, mis defendidos no quieren otra cosa, sino que el sentido de la ley se entienda en la misma forma que la toma la contraria, dice ella, que el objeto de la ley es que las personas denominadas Agotes, las del barrio de Bozate, que á esta clase pertenecen, se repongan en los mismos derechos que los demas Navarros.

Hay ademas otros sitios en la iglesia y en su coro, adonde concurren todas las gentes del pueblo y forasteros, sin que ninguno tenga lugar señalado, fuera del cabildo y demas sacerdotes: ¿les dejan colocarse en estos sitios á los del barrio de Bozate? Diganlo francamente los de Arizcun, si les han permitido entremezclarse con los demas del pueblo de no tienen un lugar separado en el mismo coro, adonde van solamento los del barrio de Bozate? ¿ No sucede igual y odiosa separación con respecto al local destinado para sepulturas? ¿Quien no se infigurar al ver esa designación de lugar separado hasta para los cadaveres de los habitantes de aquel barrio, cosa que no se hace en otras partes, ni aun con los de los mayores criminales que han sufrido en los cadalos las penas de sus delitos? ¿ Y es esto solo por pertenecer á la procurpta denominación de Agotes o por ser del barrio de Bozate? ¿ Y porque aun cuando así sea, ha de subsistir tan monstruosa costumbre?

No megan mis defendidos que en todos actos, así religios e como civiles, siendo públicos, debe haber el respectivo orden de antelación y de postergación; pero de este orden, que no repugna al decoro de las personas postergadas, hay una notable diferencia á lo que se hace con los del barrio de Bozate. Estos de ningun modo pretenden alterar el orden establecido en ofrecer la oblación en los asientos, etc. Con respecto á la debida antelación de las casas, la una á la otra, loque si protende a y quieren es que á ellos les sea permitido usar de todos los derechos y

facultades, que usan y ejercen los habitantes de Arizcun y los que no lo son, cuando acuden á aquella parroquia.

Concluyeron en su virtud suplicando lo mismo que en la demanda.

RESPUESTA DE REPLICO Ó DUPLICA DEL LUGAR DE ARIZCUN.

Pedro Arbues Astrain, procurador del lugar de Arizcun en su causa contra Pedro Antonio Videgain y su muger, como de derecho mejor proceda, digo: ¿ De que tratamos en este negocio? Trátase en él del orden que se debe observar en las oblaciones, en los entierros, solo en los entierros. Reduciendose pues la cuestion á este solo punto, resulta sin remedio que la materia es puramente religiosa. Ahora bien, ¿ que connexion tiene con ella una ley netamente civil, y hecha para solos los efectos civiles, cual es la de las cortes de los años 4848 y 49? Por manera que aun cuando esta ley fuese aplicable á Videgain y su muger, estaría siempre malisimamente contrahida en un juicio eclesiástico, pues que sus efectos son puramente civiles.

Continua el lugar de Arizcun en su escrito rebatiendo los argumentos propuestos por Videgain y su muger; pero no sale aquel de un circulo, y en el no se nota ninguna especie nueva, sino todas ellas usadas en su respuesta de demanda, concluyendo en la suplica como en esta.

En tal estado admitióse el negocio á prueba, y á su consecuencia se presentaron los correspondientes interrogatorios ó articulados de preguntas, al tenor de los cuales debian ser examinados los testigos que producian al efecto cada una de las partes, y de su resultado se dará un analisis.

ABTICULADO DE VIDEGAIN Y SU MUGER.

ARTICULO 4º. Que en la iglesia parroquial del lugar de Arizcun, en el dia que se celebran los sufragios en favor del alma de algun interesado o pariente de los feligreses, el pariente mas inmediato es el primero que ofrece, interrumpiendo con respecto à esta funcion el orden establecido para las demas. Once testigos fueron examinados al tenor de esta pregunta, y todos ellos la contestan unánimes.

Anto 2º. Que no solamente los vecinos, o aquellos que tienen establecido su lugar para ofrecer, disfrutan de este derecho, sino tambien

todos los demas habitantes de dicho lugar, aunque en todo lo demas del año no vayan à ofrecer. Los mismos once testigos deponen sobre su esactitud.

ARTO 3º. Que las familias comprendidas en la clase de llamados Agotes son escluidos de este beneficio, no mas que por pertenecer á dicha clase, pues tienen que aguardar á que ofrezcan todas las del pueblo, y aun forasteras que hubiese, no siendo de la clase de ellos. Los mismos once testigos contestan afirmativamente el artículo, añadiendo los testigos 40, 50, 70, 100 y 110, lo que se espresa abajo en la nota 1.

Anto 4º. Que esta segregacion ignominiosa se les hace unicamente por pertenecer à la indicada clase que llaman Agotes, y no porque habitan en el barrio de Bozate. El contesto de este artículo lo comprueban los once testigos examinados á su tenor, advirtiendo el testigo 1º la particularidad indicada en la nota 3.

Anto 5º. Que en Arizcun hay algunas otras casas, como es una de ellas llamada Errotaberrea, que no está en el barrio de Bozate, y sin embargo sufre las mismas vejaciones que los de dicho barrio, por pertenecer á la espresada clase de Agotes. Los mismos once testigos responden conformes sobre la certeza del articulo; pero los testigos 8%, 🎾 💅 🕪 aña... den las especies de la nota 8.

Anto 60. Que no está la única vejacion que se hace á Videgain y demas de su clase que se hallan en igual posicion, por los de Arizcun en

l'El testigo 4° dice que en su concepto la esclusion procede de reputar por Agotes à los de Bozate. Esto mismo asegura el testigo 50 y el 7º, que na puede puntualizar si serà por tenerles por Agotes, aunque crea que esta y no otra sea la causa. — El 10º que lo ha visto egecutar, pero que un puede asegurar si su origen o causa será por ser los escluides agotes o reputar setes por tales, y el 11º dice que no sabe si semejante esclusion será por ser tantidos por Gitanos.

2 El testigo 1 dice que la distincion no se bace con ningun stro barrio

anejo à Arizcun.

3 El tretigo 8º afirma que la familia de la citada casa enfre la rejacion que se menciona, mas que no puede puntualisar si será por la circunstancia de ser Agote, aunque entiende que esa sea la causa. — El 9 que la casa no existe en Bozate, sino muy immediata à Arizcun, y como reputada par de Agote, sufre su familia la vejacion que el artículo comprende — El tir que forma de Posate en la mada de forma de la causa la madas de forma de la causa de la cau fuera de Bozate y à su proximidad hay dos casas llamadas de firmetatorres y Erretagaraya, ambas tenidas por Agotes, y sus familias sufrem la espacion que contiene el artículo, y que lo ha presenciado cuando has por una quias de habitantes de ellas, y que le parece que la distinción será por esa Circumstancia. . ()

SMT. DES BACES MAUDETES, IL.

los actos religiosos que se celebran en aquella parroquial, sino que ademas tienen lugar separado en el coro y en el enterratorio ó campo santo, siendo la causa de eso el denominarlos Agotes. — Once testigo contestan la certeza del artículo; mas advierten los 3°, 6°, 40° y 11, lo que dice la nota 1.

ARTO 70. Que en los litigios que los anteriores á Videgain han sostenido sobre otras vejaciones causadas á los mismos, han probado que las degradantes distinciones que se les hacian, era por nada mas que por ser Agotes, y que en los dichos litigios salieron triunfantes. Examinados los mismos once testigos, el 40, 20, 30, 40, 50, 400 y 440 contestan de oidas; pero el 60, 70 y 90 dicen algo mas. Vease la nota 2.

Articulado del lugar de Arizcun.

Anto 10º. Que el barrio de Bozate es mucho mas moderno que el pueblo ó casco principal de Arizcun. Seis testigos fueron examinados al artículo y respondieron de su certeza, añadiendo el 3 º:

QUE

Como natural de Azpilcueta, y hallarse ese pueblo muy próximo á Arizcun y en continuo roce con sus habitantes, entiende que es cierto el citado barrio es mucho mas moderno que el casco principal del pueblo, y que así lo tiene oido continuamente en diversas épocas, y que á los de Bozate tiene tambien oido que el conde ó dueño del palacio de Ursúa, sito en el barrio de Ordoqui, fué quien á los primitivos funda-

⁴ Los cuatro citados testigos dicen que aunque es verdad que existe lugar separado en el coro y cementerio para los Agotes, no obstante en uno y otro, hoy alternan los de Boyate con los demas del pueblo.

gar separado en el coro y cementerio para los Agotes, no obstante en uno y otro hoy alternan los de Bozate con los demas del pueblo.

2 El testigo 6º asegura que en cierto libro que él posee, en el que hay anotadas algunas curiosidades, resulta que hará como cuatro siglos que se suscitó un litigio de la naturaleza, que habla el artículo sostenido por una familia bozatense contra vecinos de Arizcun, y que aquella salió vencedora.

El 7º dice que aunque ignora si en Arizcun se han suscitado pleytos de esta clase, si asegura que en Ciga y otros pueblos de la moetafa han ocurrido hace algunos años pleytos de esa especie, y que en ellos los tenidos por Agotes obtuvieron fallos favorables.

El 9º refiere que tiene eido que en tiempos muy remotos se suscitó litigio entre una familia de Bozate y algunos vecinos de Arizcun, y otro en época mas reciente en el gueblo de Ciga, y que en ambos los tenidos por Agotes obtuvieron determinaciones favorables, que merecieron ejecucione

dores de Bozate dió permiso para que à calidad de tributarios reedificaran casas, y roturasen terrenos en posesiones del mismo conde.

NOTA. El articulo del luyar de Arizcun contiene otros varios articulos ademas del espresado; pero se omiten á consecuencia de ser insportunos é inconducentes al objeto que apetece.

Por esta misma razon, y por la de no arrojar mas conocimientos sobre el punto de Agotes, la instancia de bien probado no haciendose en toda ella mas que repetir las mismas especies, sin nada nuevo, se ha considerado de ningun momento el ocuparse en su estracto.

Sentencia pronunciada en 28 de Setiembre de 4862, por el Dr. Don Miyuel José de Irigoyen, provisor y vicario general de la diocesis.

En la causa y pleyto que es y pende ante nos entre partes de la una. Pedro Antonio Videgain y su muger Catalina Josefa Zaldua, Leonardo Juvera su procurador, y de la otra el lugar de Arizcun, Santiago Repinal, el suyo.

Fallamos, atento á los autos y méritos del proceso, y lo que dél resulta, que debemos mandar y mandamos que dicho lugar de Arizcun deje a Pedro Antonio Videgain y Catalina Josefa Zaldúa, su mugor, vecinos del barrio de Bozate, y à los demas de su clase, à hacer sus oblaciones entre los demas vecinos, esto es, en las ordinarias segun el sitio que por su vecindad deben tener, y en las de entierros, segun el parentesco del difunto, como lo solicitan en su pedimento. Así lo pronunciamos y mandamos.

De lasoures.

Tom. 107, pag. 282, lig. 10.

Don de domaines et héritages fait à l'abbaye de Maillesais par Helie de Didonne, Avicie sa femme et Helie leur fils, sur le point de faire le voyage de Jérusalem.

(Tiré du Recueil de diplòmes, chartes, notices et autres actes authentiques pour servir à l'histoire du Poitou, accompagné de notes, etc.... par D. Fonteneau, tom. XXV, pag. 163.)

In nomine sancte et individue Trinitatis, Ego Helias de Didonià cunctis notifico fidelibus, quod ego et..... Avicia et filius noster Helias, volentes ire ad sanctum sepulchrum Domini in Jherusalem, donamus sancto Petro Malliacensi.... vocant Tuschiam Avicie, cum cellario et vineis et domibus et bordariis, et illam partem terre quam habemus.... bone mie ita totam et integram, sicuti de me habuit Guilelmus cognomine Maletetas, et de me habebat Avicia uxor mea. Ita solidam donamus et quietam, concedente filio nostro Gauterio Giphardo et uvore suå Aldeardi, ut nullus heredum nostrorum vel parentum ullam habeat unquam potestatem vel licentiam requirendi in supradictà terrà aliquod jus consuetudinis vel servicii. Homines terre illius non facient aliquod servicium nisi Abbati et Monachis, neque comiti, neque mihi, neque ulli heredum meorum vel parentum; sed Abbati reddent omnem consuctudinem, ut mos est terre illius. Et si habuerint porcos, mittent eos in boscum, et Abbas habuerit pascuarium, et capient ipsi homines de silvà de viridi et de sicco, et pro eo nihil dabunt forestariis. Abbas verò Gaufredus et monachi concedunt nobis societatem et beneficium monasterii Malliacensis, et pascent unum leprosum pro me et uxore meà et filiis nostris Gauterio et Helia omni tempore, ita ut, eo mortuo, alter succedat in ejus loco; et ut ista donatio et donationis pactio firma et inconcussa in perpetuum permaneat, cartam inde fieri jussimus, factum verò propriis manibus firmavimus.

Signum Helie +. Signum Avicie uxoris ejus +. Signum Helie filli ejus +. Signum Gauterii Gifardi +. Signum Aldeardis uxoris Gan-

чер авча

1116

91

terii +. Ad corroborationem autem hujus donationis, et carte corroboratores et testes subscribi precipimus. Signum Vitalis Prioris. Signum Guillelmi prepositi. Signum Isembardi. Signum Frehembaudi. Signum Alberti. Signum Aimerici monachorum. Signum Goscelini neptitis Helie. Signum Gunbaudi Adelardi. Signum Rannulfi Lamberti. Signum Andree Brugelle. Signum Johannis de Arcello. Signum Petri Bernardi. Signum Johannis Dadoti. Signum Geldoini.

NOTES DE D. FONTENBAU.

1º Abbas Gau/redus. Ce Geoffroi n'étoit pas encore Abbé de Mailleseis en 1082 1l l'étoit en 1088, en 1097, et ne l'étoit plus en 1100.

2º Ranulf Lamberti. On trouve un Ranulfus Lambertus souscrivant dans un titre de l'Abbaye de Saint-Jean-d'Angeli en 1070.

3º L'original de cette pièce est dans les archives de l'église cathedrals de la Rochelle. L'écriture est semblable à celle du XII siècle. Les souscriptions sont de la même main que le corps du titre. Les seules croix sont de mains originales. Comme il n'est revêtu d'aucuses notes chronologiques, il semble qu'on ne puisse au juste en fixer la date: cependant puisque le don est fait à l'abbé Geoffroy, cette charte doit donc être placée entre 1066 et 1100. Or nous savons d'un autre côté que ce fut en 1096 que les seigneurs partoient pour la croisade, ce fut donc vers 1096 que cette charte fut dresseu.

Tou. 107, pag. 328, note 3,

 Extraits des statuts accordés entre la république et les seigneurs de Marseille, contenant les articles qui concernant les Juifs et les Sarrasins.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, à Paris, 4660. B. Accord de 1257, 4° des nones de juin, entre Charles d'Anjou et la république, f° 109 recto, 2° col., et v°, première colonne.)

Item, ad faciendum mutuum sive donum universitate (sic) Massiliensium, vel ejusdem civitatis homines universus et singulus, vel in quescumque alios Massilie commorantes cives, vel extrancos, Christianes, vel Judeos, vel Sarracenos, non competient dominus comes, nec domina comitissa, nec eorum beredes, nec aliquis locum corum tenens nunc et in futurum, seu ejus curia aliqua racione, occasione, seu causa, nec ad jura sua vel bona vendenda, vel quocumque modo alienanda aliquem compellent, nec imponent eis aliquam servitutem, vel eorum rebus in Massilia, vel ejus territorio aut tenemento maris et terre et insularum et portuum.

Item, quistam, toltam, talliam, coltam, exactionem, vel asenipre, vel aliquas expensas pro emendis, tenendis vel habendis equis, vel aliqua alia de causa vel aliud habendis, quoquo modo vel nomine censeantur, facere non poterunt ullatenus, nec fieri a suis officialibus, aliquo modo permittent dominus comes, vel domina comitissa, nec eorum successores in Massilia, in hominibus aliquibus civitatis ejusdem vicecomitalis, nunc inhabitantibus nec commorantibus in ea, civibus vel extraneis, Christianis, Judeis vel Sarracenis, ulla racione, occasione, vel causa presenti, preterita vel futura, contra voluntatem civitatis vicecomitalis, universorum vel singulorum aut aliquorum; rogare tamen possint eos, et Massilienses possint negare, si no luerint, absque dampno vel timore aliquo.

II. Autre extrait.

(Ibidem. Accord du lundi après l'octave de la St-Martin d'hiver, même année, f° 112 verso, 2° col.)

Item, voluerunt et concesserunt predicti tractatores.... quod dicti dominus comes et domina comitissa et heredes eorum habeant in perpetuum Judeos et Judeas Massilienses existentes, presentes et futuros, ita quod ad voluntatem suam in ipsis Judeis et bonis eorum possint quistam et talliam facere, exigere, trahere et habere ab eisdem, non obstante capitulo pacis predicte loquentis de libertate eorum; ita tamen quod dicti Judei contribuant in expensis que fient pro cavalcatis domino comiti, domine comitisse et eorum heredibus faciendis, sicut alii cives Massilienses Christiani; et in nullo alio contribuant vel conferant cum Massiliensibus, sed ex toto remaneant dictis domino comiti, domine comitisse et heredibus eorum.

Tou. 107, pag. 988, note 9.

Extrait du Pacta episcopi concernant les Juifs et les Sarrasins de Marseille.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale nº 4660. B, fol. 125 recto, col. 1.)

In nomine, etc., anno Incarnationis, etc., mo. cco. nonodecimo,.... Nos rectores universitatis Massiliensis, civitatis vicecomitalis.... concessimus... vobis domino Petro, Dei gracia episcopo, etc.... omnes libertates et franchisias quas vos et vestri homines ... et ecclesie habetis et consuevistis habere in civitate vicecomitali Massilie, et in portu antiquo qui est inter monasterium Sancti Victoris et civitatem Massilie, et in aliis portubus ejusdem civitatis: scilicet quod vos et vestri et jam dicte ecclesie cives et homines supradicti, presentes et futuri et eorum successores, sive sint Christiani, Sarraceni, vel Judei, possitis et possint libere et secure intrare et manere et exire et ire et reddire in civitate vicecomitali, et negociari, et suas merces et avera vendere et emere et distrahere et habere et tenere ibi, ac sua mercia monia exercere et quocumque modo voluerint legitime tum negociari et intrare et exire inde et manere in portu predicto seu portubus, et ibi honerare et exhonerare et in literibus portus seu portuem, et exire inde cum suis averibus et rebus et mercibus universis et ipso portu seu portubus, cum omnis generis navibus suis et aliorum rebus at mercibus universis, in quibes scilicet alionum navibus homines civitatis vicecomitalis possint navigare; et de ipeo portu et portubus fibere ac sine omni inquietatione navigare, etc.

Tox. 1er, peg. 329, à la suite de la note 4.

Lettre d'Edouard II, roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, portant mandement au sénéchal de Gascogne de chasser les Juifs de ce duché, et de retenir sur les revenus qu'il produisoit les sommes nécessaires pour l'administration d'iceluy. (26 may 1314.)

(Bibliothèque royale, collection Bréquigny, vol. LXX, non paginée au 12e feuillet).

De Judeis expellendis.

Rex dilecto et fideli suo Almarico de Credonio, senescallo suo Vasconie, salutem.

De mora Judeorum in partibus ducatus predicti, ac de retencione sumptuum necessariorum pro regimine ejusdem ducatus, super quibus per vestras litteras postulastis de nostra intentione et voluntate vos effici cerciores, vobis duximus intimandum quod nostre voluntatis existit quod Judei a partibus illis modis omnibus expellantur, et quod ibidem ulterius nullatenus receptentur nec morari permittantur, et insuper quod de exitibus dicti ducatus sumptus et expense pro regimine ejusdem ducatus necessarii retineantur. — Et ideo vobis mandamus quod Judeos predictos e partibus predictis expelli, et de exitibus ducatus predicti sumptus et expensas necessarios retineri pro regimine ejusdem ducatus faciatis, quousque aliud inde duxerimus ordinandum. — Teste Rege, apud Donatum, XXVI die maii.



Tom. 107, pag. 354.

Lettres de Philippe le Bel ordonnant l'expulsion des Juifs de la sénéchaussée de Poitiers.

(Copié sur l'original, en parchemin, muni du sceau royal et conservé aux archives de l'hôtel de ville de Poitiens).

Philippus Dei gratia Francorum rex. Universis presentes litteras inspecturis salutem. Quia, sicut ex multorum fide dignorum relatione didicimus, terra Pictavie ex multitudine Judeorum inibi commorantium, pravitatem usurariam et alia quedam illicita commercia exercentium ibidem, immaniter lesa est et multipliciter onerata, volentes in hac parte terre illius utilitati prospicere, et inhabitantium qui super hoc apud nos multipliciter institerunt satisfacere voluntati, concedimus omnibus prelatis, capitulis, abbatibus, prioribus, collegiis, villis, communitatibus, baronibus et aliis temporalibus dominis in senescallia Pietavensi commorantibus, vel ibidem homines habentibus, nec non et hominibus eorumdem, Judeos in predicta senescallia commorantes de tota senescallia perpetuo et irrevocabiliter amovere, non permissuri quod ullo unquam tempore degant seu morentur ibidem ; quos exinde infra festum Nativitatis beate Marie virginis per senescallum nostrum amoveri precipimus et expelli. Cum autem in recompensationem collectarum nostrarum et emolumentorum aliorum que a Judeis ibidem commorantibus percipiebamus et in antea percipere poteramus, inhabitatores terre illius, cum suorum dominorum assensu, de sua liberali voluntate nobis concessorint super quolibet foco sex solidos Turononses annuatim, et infra summam predictam secundum quod invenientur suppetere cujuslibet facultates, usque ad sex annos continuos et completos, nolumus quod predicta liberalis prestatio protrahatur ultra tempus predictum, neque quod occasione quacumque super ulterioris temporis prestatione aliquis molestetur. Plures autem ejusdem persone domos non inhabitatas ab aliis, seu quas mercennarii sui propriis deminorum sumptibus inhabitaverint, pro unico foco volumus computari. Quod ut firmum et stabile perseveret, presentes litteras sigilio nostro ient changer de vaisseaux pour aller en Barbarie ou Italie, ils seront renversés sur autres vaisceaux, sans descendre en terre. Et pour le regand de ceux qui sont dans la province, ordonne qu'ils seront conduits aux ports de la côte pour y être embarqués et portés là où ils voudront aller. Et seront tenus, ceux qui auront des moyens, de contribuer pour les frais et passage des pauvres. Et un defaut de ce, enjoint à nous, en qualité de procureurs du pays, et aux consuls de Marseille et autres villes maritimes, de contribuer pour les frais du passage des pauvres mendians. Et à ces fins qu'il sera promptement accédé à notre dilligence par monsieur Me Anthoine Seguirau, conseiller du roi en la cour, assisté d'un de vous aux lieux de la côte, et de pourvoir diligemment à l'embarquement desdits Morisques, procéder à la saisie et délivrance de leurs facultés, jusques à la concurrence de ce qui sera nécessaire aux frais dudit passage. Et contraindre les patrons qui les auront désembar pas en re pays, par dessus teurs conventions, de les recharger. Et pour ret effet, seront contraints lesdits patrens d'exhiber leurs conventions et satisfaire à icelles, à penie de tous dominages, intérêts et dépens envers lecht pays, et qu'il sera informé des abus commis contre lesdits Morasques.

A cause de quoi et pour assister audit siour conseiller Seguirau suvant ledit arrêt, et poursuivre l'exécution d'icelui, est de besoin de députer un de nous, et le plutôt est le meilleur, étant à craindre que la quantité desdits Mor sques, jointe avec leur pauvreté et indigence, n'engendre quelque malade contagieuse dans la province : qui seroit un grand prejudice. D'ailleurs que la plus grande partie sont maumétistes, que telle race de gens ne douvent habiter parmi les chretiens. A anssi dit le lit sieur assesseur que Me Anthoine Fahry du lieu de Naus, habitant d'Aix, leur a donné quelques memoires signés de sa main, qui servent grandement au fait de ladite commission et profitables pour ledit pays, si elles se trouvent véritables, découvrant par icelles une infinité d'abus commes tant par lesdits patrons que autres personnes au fait cissults Morasques, contre desquels faudroit faire procèder; mais qu'il lui semble que sons la présence duot Fabry, elles de peuvent servir. Qu'il serant à propos qu'il accompagnăt audit voyage celui qui sora député. Sur quei requiert d'aviser.

A été délibéré que le sieur consul de Beaumond est député pour as

286 HISTOIRE DES RACES MAUDITES, ETC.

sister ledit conseiller Seguirau audit voyage, suivant ledit arrêt. Et qu'il sera accompagné dudit Fabry, pour, suivant lesdits mémoires, indiquer audit sieur consul les patrons et autres personnes qui ont malversé au fait desdits Morisques, afin de faire procéder contre eux, ainsi qu'il avisera. Auquel Fabry sera payé un écu pour chacun jour, pour ses frais et vaccations, sauf, en cas que par son industrie le pays retirât quelque commodité considérable, il le remontre aux premiers états, pour y avoir égard.

Signés: P. DE CORMIS, assesseur d'Aix, procureur du pays; et DE BRAUMONT, consul d'Aix, procureur du pays.



ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Tow. 17, pag. 26, ligns 20.

L'ordonnance des états de Catalogne tenus à Lerida, et relative aux Sarrasins de cette principauté, est de 1300 et non de 1301; on la trouve libre 1. de las Constitutions de Cathalunya, superfluss, etc., tit. V, nº 42, et en voici le texte:

De Serrahins.

- « Jaume Segon, en la cort de Leyda, any 1300, cap. 12.
- a Ordenam que quiscun Serrahi franc que sie en Cathalunya, port los cabells sercenats, e tolts en cercle, per so que sie conegut entre los Christians; e si algu Serrahi aço no servara, pac per pena al senyor del loc hon sera aquell Serrahi, sinc sous; e si pagar nols pose, o no vol, prena en la plaça deu açots. »

Cet extrait est tiré de l'édition des Constitutions de Catalogne, Janprimée en 4704, à Barcelone, chez Jean-Paul Marti et Joseph Llopis, et réputée la meilleure. Ton, Ier, pag. 45, à la suite de la note.

On ne saurait douter, néanmoins, qu'il n'existe une traduction allemande des Recherches de l'ancien évêque de Blois, surtout après avoir lu le Rapport de M. Bottin sur les travaux de la Société royale des Antiquaires de France en 4820 : « M. le comte Grégoire,... y estil dit, vous a parlé de son Mémoire sur les Gahets, les Coliberts, les Cacous, qui, inédit en français, est publié depuis long-temps en allemand, et exprime son regret de n'avoir pas, dans ce moment, le loisir de mettre en ordre tout ce qu'il a de matériaux sur diverses peuplades oubliées ou négligées. » Mémoires et Dissertations, etc., tom. III, pag. 87, 88.

Tom. 107, pag. 65, lig. 15.

Après M. A. Fourcade, j'aurais dû nomme: M. Augustin Chaho, qui a parlé des Cagots en plusieurs endroits de son Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques (1830-1835). Paris, Arthus Bertrand, M. DCCC. XXXVI. in-8. «Savez-vous, s'écrie cet auteur en s'adressant aux Castillans , ce qui resta dans les Pyrénées occidentales de ces Visigoths auxquels vos rois modernes veulent faire remonter l'origine de leur royauté? La caste avilie et peu nombreuse des Cagots, que les Aragonais et les Asturiens appelaient chiens, en patois romance, » etc. En d'autres endroits , M. Chaho se sert, dans une intention méprisante, du mot de Cagots pour désigner les Espagnols qui ne sont pas de souche euscarienne.

TOM. 147, pag. 112, à la suite de la note 2.

Il y a un Mathieu Pisd'oye nommé dans le Nouvel Examen de l'usage général des fiefs en France... par Brussel, tom. I^{er}, pag. 573, note a. C'était un agent comptable de la cour de France au XIII^e siecle.

¹ Pag. 412, 413. Voyez anssi pag. 161.

Pog. 431, 440.

Tom. ter, pag. 121, lig. 17.

On en peut dire autant des Agots de la commune d'Ostabat-Asme, où ces malheureux se trouvaient en assez grand nombre.

Tox. 10r, pag. 147, avant-dernière ligne.

Nous avons reçu de M. Jean Galin, instituteur à Igos, commune du canton d'Arjuzanx, une lettre contenant des renseignements à ajouter à ceux que nous avons donnés sur les Gahets de Bezaudun; nous croyons devoir les consigner ici:

- « L'énorme bois de la commune de Bezaudun, nous écrit notre correspondant, était autrefois le refuge d'un grand nombre de Cagots, ou Gahets; on voit encore sur le mamelon de ce bois, les ruines d'une église qui avait été bâtie par ces individus, et qui fut détruite du temps de la révolution de 4789.
- Orpuis cette époque, la commune de Bezaudun a été réunie à celle d'Arengosse; et le cimetière destiné à l'inhumation des Cagots, a été converti en terre labourable. En creusant cette terre dans le mois de mars dernier (1845), on y a découvert une tombe en pierre, qui renfermait des ossements homains.
- « Il existe encore dans les communes de Bezaudun et d'Arengosse, trois familles réputées cagotes, composées de vingt-sept individus de tout sexe, exerçant de préférence la profession de charpentier. L'a ancien de l'une de ces familles, nommé par dérision le Pere des Cagots, est décédé il y a deux ans, à l'âge de cent et queiques années.»

A ces renseignements M. Galin ajoute les suivants:

- « La commune de Cassen, située sur la rive droite du Louts, se trouve concentrée par une lande assez considérable. Sur le mamelon de cette lande, on voit encure les fondements de l'hospice des Cagots; une petite tour qui était jointe à cet hospice, s'y trouve encore dans un très-bon état.
- « Le cimetière destiné à l'inhumation des Cagots, est placé à l'ouest de l'église, séparé de l'autre cimetière par un petit chemin; mais depuis la révolution de 1789, toute distinction a été abolie. Le bénitier

HIST. DES RACES MAUDITES. EL.

11

qui leur était également destiné, était encastré dans le mur, sur la droite, à l'entrée de l'église, avec une inscription que le temps, eu égard au peu de dureté de la pierre, avait effacé depuis de longues années; ce bénitier fut détruit en 4833, par suite des réparations que M. Geoffroy, maire, fit faire à l'église.

- « Depuis la Révolution, les Cagots ont commencé à se mêler et à se marier avec les autres habitants. Aujourd'hui l'antipathie que ces derniers avaient contre eux, est presque étainte; il ne reste plus que sinq familles réputées cagotes, composées de vingt-huit individes, laboureurs et vignerons.
- « Les communes de Laurède et de Gamarde n'ont rien sonservé dans leur mémoire en fait de monuments, relativement à aette race; cependant, dans celle de Gamarde, il existe encore quatre familles réputées cagotes, et dans celle de Laurède, trois, dont les membres exercent de préférence la profession de charpentier.
- « La commune de Tercis, près de Dax, conserve encore les murailles de l'hospice des Cagots; le cimetière destiné à leur inhumetion, était dans l'endroit où se trouve aujourd'hui hâtie la maisen dite de Heurnadet. En en creusant les fondations, on y a découvert beaucoup d'essements, » etc.

Topt. pr, pag. 451, lig. 41.

Depuis vingt-cinq ans il n'y a plus de Cagots à Saint-Criq. Coux de cette commune exerçaient les professions de charpentier et de tisserant, et formaient quatre familles, nommées Labarthe, Fustaillon et Descoubès; ils habitaient un quartier de la commune appelé Lies.

Comme ailleurs, il y a dans l'église un petit bénitier encastré dans le mur, à gauche en entrant; il est connu sous le nom de bénitier des Capols; on ne s'en sert plus.

Nous tenons ces détails de M. Ducournau, maire de la commune de Saint-Criq, qui, sur notre prière, a recherché, mais en vain, des documents écrits sur les Cagots de sa localité.

Canton de Gabarret. — Les villages de Sos et de Gabarret out leurs quartiers désignés sous le nom de Capots. Il est certain que les habitants de ces quartiers ne communiqualent pas avec les autres.

Tou. 107, pag. 151, tig. 21,

Il est inutile de parler du bénitier et de la porte réservés aux Casots, dans l'église de Tarags (canton de Saint-Espril); mais il ne l'est
rept-être pas de faire remarquer qu'à Ondres, commune limitrophe,
il y a un chemin qui porte encore le nom de Casrère dous Agots, chemin par lequel ces malheureux arrivaient au bourg : ce qui supposerait qu'un quartier devait leur être spécialement affecté dans cette
commune.

A Mouscardes, commune du canton de Pouillon, les Gabets étaient réduits, il y a environ spixante ans, à trois familles, qui donnaient ensemble un total de huit individus. Une de ces familles s'est étaints dans cette tocalité vers 4798; les deux autres l'ent quittée vers la même époque, pour se retirer, l'une à Pouillon, l'autre à Pomarès, qui est limitrophe de Mouscardès.

A la porte de l'église se voit encore le bénitier des Gahets ; il est placé à côté d'une petite porte qui se servait autrefois que pour oux.

TOR. 107, pag. 154, lig. 10.

Dans la commune de Duburt-Bachen, comprise dans le canton d'Aire, il y a un quartier appelé aux Capots, habité par quatre familles, qui se composent d'une yingtaine de numbres. Depuis nombre d'années ils vivent mélés avec le reste de la population, et plusiours d'entre eux exercent encore la profession de charpentier, comme leurs ancêtres.

Dans l'église paroissiale, il y avait une petite porte, un bénitier et un endroit qui leur étaient réservés; on croit aussi, et la chose est probable, qu'ils étaient enterrés à part. Pour arriver à l'église, ils avaient un chemin à sux souls.

Canton de Saint-Sever. — A Audignan, il n'y a qu'une famille réputée cagote; elle se compose de treis membres, fils d'un pere Cagot. Un quatrième est marié à Douzit.

La profession des trois jeunes gans est celle de charpentier; c'était celle de leur pà re et de four grand-père. Les membres de cette famill avaient jusqu'ici une place distincte au cimetière; on l'appelait la place des Cagots.

A Cauna, commune du même canton, il existe une maison qui porte, avec les terres qui l'environnent, le nom de Cagots. A quelques pas de là se trouve une pièce de terre appelée l'Hôpital. N'en pourrait-on pas conclure qu'il y avait un quartier assigné à la race maudite, et que les lépreux confirmés étaient déposés dans ce quartier, considéré comme la sentine de la commune ?

Tom. 1er, pag. 163, à la suite de la lig. 27.

A Cadillac-sur-Garonne, petite ville du département de la Gironde, il y avait aussi des Cagots; voici ce que je trouve, à leur sujet, dans un Essai sur l'histoire de cette localité, dont je dois la communication à son auteur, M. Delcros ainé, ancien adjoint de maire:

« Cadillac, pour la ville et sa juridiction, peut-être pour tout le comté de Bénauge, eut la léproserie des Capots, située au lieu qui porte toujours leur nom. Au nord de la ville, à quelques mètres du mur d'enceinte du parc du château, coule le ruisseau de l'Heuille, dans un quartier bas, humide et d'un aspect tout-à-fait triste ; on y arrive de Cadillac par un chemin nouvellement réparé, mais auparavant profond, raviné, rocailleux, praticable seulement aux piétons ingambes, et que, dans notre enfance, nous avons entendu appeler Chemin du Diable ou de l'Enfer. A l'extrémité de ce chemin, sur le ruisseau de l'Heuille, était établi un pont en pierre, à deux arches à plein cintre, reposant sur des massifs de maçonnerie en pierre de taille; qui forment en amont et en aval un endiguement pour résister au courant du ruisseau. L'arche du côté de Cadillac a été emportée par les eaux débordées, il n'en reste plus que la naissance; celle de l'autre côté, un peu plus épargnée par le temps et par le torrent, a cependant été tellement décharnée, qu'elle est à l'état de squelette ; elle n'a plus que les pierres du cintre, qui sont assez bien travaillées, et elle forme une voussure simple, svelte, élancée, qui semble devoir crouler au premier choc, mais qui cependant sert depuis plusieurs siècles à faciliter les communications avec l'autre rive. Cette voûte... communique à la commune de Béguey, qui faisait partie de l'ancienne juridiction de Cadillac, au point où se trouve un petit village situé au bord de l'Heuille. Ce vil-

lage, composé de douze à quinze pauvres maisons, est celui des Capots... résidence de cette population maudite par le moyen âge. Plusieurs restes de fondations trouvés à Cadillac, dans le domaine de
Basse-Combe, font présumer que la résidence des Capots s'étendait sur
le territoire des deux paroisses, et que le double pont leur servait de
communication. »

Après avoir parlé du legs qu'Asalhide de Bordeaux, femme de Pierre II de Grailly, seigneur de Cadillac, fit à chacun des hôpitaux et maisons de Gahets établis dans ses domaines, et dit quelques mots de la disparition de la léproserie des Capots de Cadillac, l'auteur continue en ces termes: « Mais si leur hôpital n'existait plus, les Capots restèrent, puisque nous les retrouvons encore vers le milieu du xvue siècle, dans l'ordonnance d'un juge du pays, que nous citerons plus bas. Les biens affectés à l'entretien de cette léproserie durent être réunis à l'hôpital de Saint-Léonard, comme le constatent plusieurs actes et donations de propriétés qui lui payaient des rentes; et ces propriétés, pour la plupart, sont situées dans le quartier primitif des Capots. De plus, l'hôpital Saint-Léonard, ou plutôt l'établissement qui le remplaça, a possédé jusqu'en 4830, un domaine qui portait le nom de Gahets, situé dans le faubourg Saint-Nicolas, à Bordeaux, faubourg exclusivement destiné aux Gahets de cette ville.

- « A la droite du portail d'entrée de l'église Saint-Blaise de Cadillac, dans l'angle formé par le premier contre-fort, paraît encore la place d'un bénitier en pierre, démoli ou brisé... Ce bénitier, placé à l'extérieur de l'église, était celui des Capots.
- « Au mur du midi de la même église, entre le deuxième et le troisième contre-fort, paraît, toujours à l'extérieur, une petite porte à ogive, haute de deux mètres, par où l'on entrait dans la nef, dans un emplacement réservé, situé derrière le mur du jubé, maintenant démoli, au point actuellement occupé par l'autel de Saint-Jean. Cette porte, qui est aujourd'hui murée, était celle des Capots.
- « Nos papiers administratifs ont disparu; ils furent détruits pendant les guerres civiles du xvii siècle : ce fait est attesté par une délibération de la communauté, en date du 43 novembre 4678. Nous n'avons donc pu trouver dans nos archives rien de relatif aux Capots; mais un document incomplet, puisqu'il est déchiré, qui prouve leur

présence dans nos contrées à l'époque du règne de Louis XIV, nous est parvenu, et nous le citons : c'est l'œuvre d'un bourgeois de Cadillac et de sa juristicitei.

- A Ordonishist deu fuge de Rions; quy defant au Capots de se melér a dans l'eglise aveqe les autre fideles. — F. 63.
- e Ordonnens, conformemants audict arrect, que tant ledict Mata
 tingte que autres Capot; porterent la cuire rouge comme les Gle
 sentes ont acoustumé de fere, se retirement et logerent ez lieux destis
 nes à coux de leur qualité, pour estre recogneux. Leur fessus

 tinhibitaion et defiance de se meller dans l'eglise parmi le plage;

 destiureront sous le ballet; s'il en y a, sinon à la perte de l'eglise, à

 pense de trois ceans livres; et aux secretains d'aveir, après le créi
 inhire du trepasement, de sonner la chanteplure pour leadiet Capet.

 Comme aussy secris inhibissions et destinte aux leures et celeure

 dions, des donner aucune sorté de vivres sundit Capet dans lour

 minison; sins leur surviront au déhors et su dévant burdictes mil
 soils, à pentie de couns livres. Et en ons de conscensions; purmis

 d'état sieur procureur d'effise d'ens informet. ---- Ainsi signé Mat-
- « QUERE, juge.

 « Pronuncé d teté la protente sentance à Rione en jugiment extraor
 tilnérement su purquet et auditoire de la ville et jurisdicione dudict

 Rione, par nous Piefre Masquetes, advocat en la cour de parlement

 de Bourdeaux, et juge de ladiete ville et jurisdicione; en procureu

 d'udit sieur procureur d'office et absance dudict defendeur et de

 Duluc, leur procureur, le siziesme jour de yeuillect mil six cons

 e cinquante-six. Ainsi signé BERTEAND, greffier, DARRIET, procureur

 d'effice de monséigneur le due d'Espernon; qui a la code et l'original

 d'être ses melhs. »

Tou: se, fig. 166, à le sette de le lig: S:

Dans la même contrée, au port de Pauillec, il existe un chenal, appelé du Gahet.

Cette pièce informe a été trouvée dans les papiers de la familie Vidice. 8 Begüey, famille affetence, qui pendant plusients mécles, à possible le



Ton. 1er, pag. 179, lig. 5.

On lit dans la Pantagrueline Prognostication, de Rabelais, le passage suivant, qui paraît se rapporter aux malfaiteurs i plutôt encore qu'aux Cagots : « Ceste année... les aureilles seront courtes et rares en Guascongne, plus que de coustume. » Voyez ch. III : Des maladies de cèste année.

TOM. Ier, pag. 188, lig. 8 et 9.

Nous aurions dù ajouter en note le passage suivant, où se trouve le met natre, et dans lequel les vilains ainsi désignés ne sont point traités avec moins de rigueur!

> Diez het avers les vilains nastres, Et les dampne comme idolastres.

Le Roman de la Rose, édit. de Méon, tom. II, pag. 59, v. 5265.

Tot. 10, pag. 363, by. 41.

Dans le dictionnaire anglais-français de Cotgrave, les mots Cagot et Capot sont ainsi expliqués :

- « Cagot: m. An hypocrite, or dissembler; also, a white leaper.
- « Capot : m. A white leaper. »

Tom. 107, pag. 316, lig. 4 de la note.

On peut voir aussi, sur le mépris dont les tailleurs sont l'objet en Bretagne, les Derniers Bretone de M. Emile Souvestre, passim.

potit château de cet endroit, et qui compthit parmi les familles bourgeoises des villes de Rions et de Bordeaux.

A Bordeaux, la perte de l'oreille était le supplice infligé aux voleurs en était de réclôtre. Voyez les Coulumes du réssort du parlement de Gutenne, etc. A Burdusux, chet les Fretts Labolitere, m. Dez. Lxvni. m-èç tom. I'c, pag. 23. A Bayonne, aux xxvo et xvo sécète, les voleurs étaient également condamnés à avoir les oreilles coupées. Voyez l'article que II. J. B'. (Jules Balenque) à insuré dans Ariel, courrier des Pyrénéss, m-26, 16 unirs 1046, sous es tière : Det culture, frant elimente et autres malfaiteurs de la commune de Bayonne.

Tom. 10r, | ag. 318, lig. 23.

Depuis, nous avons pu vérifier qu'à aucune époque la Catalogne n'avait présenté la particularité qui se remarque dans le Béarn comme dans le reste du sud et de l'ouest de notre pays, c'est-à-dire qu'on n'y avait jamais connu de race qu'on puisse assimiler aux Cagots, les Bohémiens exceptés.

Tom. 1er, pag. 319, à la suite de la note S.

Voyez enfin, sur une localité des Pyrénées-Orientales, appelée villa Godorum ou Malloles, l'Histoire du Roussillon, de M. D.-M.-J. Henry. Paris, Imprimerie Royale, M DCCC XXXV, 2 vol. in-8, 4 partie, pag. 457, 458. L'auteur assure avoir fait connaître le premier ce nom de lieu, qu'il dit avoir découvert, en 4849, dans de vieux parchemins, proyenant des archives des églises, qu'il était chargé de vérifier.

Tom. 1er, peg. 344, à la suite de la ligne 23.

Voyez aussi, sur les Gavaches du département de la Gironde, la remarque historique sur la Gavacherie, près Bazas, tirée de l'Almanach des Laboureurs, ou le Conservateur des richesses du paysan, imprimé à Bordeaux pour l'année 4778, pag. 459. Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France, tom. Ier, pag. 419, 420.

Tom. 10r, pag. 348, lig. 43.

Chiniac de la Bastide assigne une autre étymologie à gavacho, qu'il écrit à tort gavachio: « Quant au terme gave (dit-il), consacré pour désigner plusieurs des rivieres de la Gascogne, on y reconnoît aisément l'expression basque gaba, qui signifie la nuit, l'obscurité. Les bords de ces rivieres, peu larges, étoient sans doute couverts autrefois d'arbres épais qui jettoient un fort ombrage sur le courant des eaux. Lorsque les Espagnols appellent, par manière d'injure, les habitants de ces contrées Gavachio, ils n'entendent point dire précisément habitant du gave: l'expression n'auroit rien de piquant: leur dessein est d'injurier: ils entendent apostropher la personne de laquelle ils parient, et lui

dire homme noir, tenebreux, dissimulé. » Dissertation sur les Basques, pag. 417, 418.

Tom. 10r, pag. 353, lig. 2.

Le passage de Gautier de Coinsi se trouve, tel que nous l'avons cité d'après Roquefort, dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, fonds de la Vallière n° 85, folio 478 verso, col. 4.

Tom. 1er, pag. 568, lig. 6.

C'est à tort que nous avons dit que le mot capo appartenait à la basse latinité; on le trouve aussi employé dans l'antiquité, par exemple, dans Martial, liv. III, ép. 58.

Tom. II , pag. 29, Mg. 21.

Pour être aussi complet que possible, et puisque nous avons parlé des romans et nouvelles composés sur les Cagots, nous dirons aussi quelque chose de ce qui existe en ce genre sur les Colliberts de la Vendée. Nous ne connaissons qu'un ouvrage où il en soit question, ouvrage dù à la même plume qui a mis en scène les parias des Pyrénées. Malheureusement l'écrivain est encore plus inexact quand il parle de ceux du bas Poitou. Après avoir mis dans la bouche de l'un de ses héros quelques paroles, parmi lesquelles se trouve le mot collibert donné à un chasseur de vipères, considéré dans le pays comme sorcier, il ajoute : « Pour comprendre les paroles des crédules habitants du Bocage, il faut savoir qu'on appelle Colliberts, dans la Vendée, une race d'hommes idiots et à moitié sauvages, qu'on suppose presque aussi disgraciés de la nature que les crétins de la Maurienne. Cette race, assez nombreuse encore, surtout dans la partie qu'on appelle le Marais, est accusée d'idolâtrie par les paysans fidèles aux vieilles traditions; encore aujourd'hui, ils affirment que les Colliberts adorent la pluie 4. »

Ton. 11, pag. 30, hg. 4.

Rétablissez ainsi ce passage, qui renforme plus d'une inexactitude: Les autres lieux de la contrée où il y a eu de ces paries réunis, sent

Le Colporteur, par Élie Berthet, etc. I. Paris, Dumont, 1841, in-9; pag. 144. Le tome II est initialé La Crois de l'affit.

Guizengrard (arrondissement de Barbezieux, canton de Brosses), Saint-Éutrope (même arrondissement, canton de Montmoreau), les Talleria (commune de Julienne, arrondissement de Cognac, canton de Jarnac), les carrières et le château d'Anqueville (commune de Saint-Même, arfondissement de Cognac, canton de Segónzac), et plusieurs villages pres de Baignes (arföndissement de Barbezieux).

Tom. II, peg. 38, note 2.

La brochure en question perte pour titre: Relacion de les sunbentios que se han puesto y renovado este año de 1755, en el cleustre del real convento de Santo-Domingo de esta ciudad de Palma, per el santo eficio de la inquisicion del reyno de Mallorca, de reos relajados y reconcilisdos publicamente, por el miemo tribanal deste el año 1645. Au-dessous de ce titre se voient les armes de l'inquisition, qui, comme en sait, se composent d'un ècu surmonté d'une couronne royale, avec un olivier, une épée, et la croix au milieu; autour, se lit cette inscription: Laurge, Domine, et judica causam tuam. Il est inutile d'ajouter que cette brochure, dont nous ne pouvons donner une description plus étendue, est de toute rareté.

On en peut dire autant d'un mémoire imprimé qui paraît avoir été écrit en 4691, par l'un des prêtres nommés par le tribunal de l'inquisition de Mayorque pour assister deux reos opiniatres, qui, dans les autodafés célèbrés à Palma le 1^{er} et le 6 mai de la même année, furent condamnés aux flammes, et pour prêcher le sermon dans l'autre autodafé qui eut lieu le 2 juin suivant, ainsi qu'on le voit par sa relation même.

Ces deux pièces sont fort rares, parce que les descendants des Juiss suppliciés, c'est-à-dire les Chuetas, les recherchent, les achètent à tout prix, et vont jusqu'à les dérober, s'ils le peuvent. L'exemplaire dont un Mayorquin, ami des études historiques, a bien voulu m'enveyer la copie, est incomplet au commencement et à la fin; il commence à la page 9 et se termine à la page 405. Il est à croire que ce volume fai-ant phitte un coux que l'en course valt dans la chambre du sustet du tébanal, fisquelle, en 1620, tors de la publication de la constitution de 4812, fut envahie par le peuple, qui bouleversa tous les livres et les phipiers qui s'y trouvalent, les jelé dans la rue et le les parliages à la

favour du tumulte: C'est dans cette direcentance que l'exemplaire en question a dû éprouver la mutilation qui vient d'être signalée; aujous-d'hui conservé dans le cabinet d'un curieux, il faut espérer qu'il it'é-prouvera pas d'autre accident. La longueur seule de la relation qu'il renferme, relation qui est restée inconnue à Llorente, aussi bien que celle de 4755, m'a empêché d'en insérer ici la traduction.

Ton. 11, pag. 48, & te suite 60 ta decattes ligite:

Les recherches dont les Vaquéres n'ent cossé d'être l'objet de souveau, si ce n'est une lettre de Jovellanos ', qui, suivant son biographe, serait inédité; en attendant qu'elle paraisse en espagnel, en veisi une traduction française:

« Monsieur et ami,

« Si j'avais à vous parler des Baqueires de Alsada qui deivent être l'objet de cette lettre, suivant les idées et les traditions populaires qui circulent sur leur compte, et si je pouvais m'en rappurter à lie que le vulgaire croit de leur origine, de leur caractère et de littre coutumes, je pourrais certainement vous faire un tableau bien neuf et très-agréable de cette singulière capècé de gens, mais je ne réussirais point à signaler, comme jé le désire, les apinions qui les rehaussent et les avilissent. Telle est d'ordinaire la fetres de toutes les croyaneus populaires, que pendant longtemps elles est un libre cours qu'ellis déivent au préjugé général, jusqu'à ce que la bonne ou la manualis critique des écrivains les dissipe ou les accrédite; mais quand ils sé

[&]quot;« La nona (de las cartas de Don Gaspar de Jovellande à Pon Atlanie Pons) es sobre el origen, usos y costumbras de los Baqueiros de Alfada, que residen en algunos concejos de Asidrilânios. Está escrita ESA Man y Selicida crítica, y se dirige principalinchie à nesterrar el sono que my men para bonta esos útiles gamaderos. Es carta muy cariosa, lleja de filtosofia y de buenas máximas de religion y de política, Por tanto debia estar impresa para que leyendola con fréquente los fieldes y estidas y estidas precupación de de sono el propiedo de de secundos. Esta de secundos de des de la como de de de secundos. Madrid : en la impresa que les de Fuentenello. 1814, in-8, cap. Evill, illa: 889, 880.

taisent, comme dans le cas présent, le temps fortifie et perpétue ces croyances populaires, et alors, pour être cru, il n'y a qu'à les adopter et qu'à se traîner à leur suite.

- « Néanmoins vous devez vous être aperçu par ma correspondance que je suis aussi éloigné de vouloir acquérir de la gloire au moyen de récits vains et pompeux, que de la prétention ridicule de plaire en transigeant avec les erreurs et les faux principes. Ma méthode s'est bornée jusqu'ici à observer autant que me le permettait la rapidité de mes courses, et à vous exposer ma manière de penser avec indépendance et franchise; et si parfois je loue ou je blâme, c'est seulement quand, à la vue du bien ou du mal, le cœur gouverne ma plume et lui dicte ses inspirations.
- « Quoi qu'il en soit, cette lettre ne laissera pas que d'être curieuse; car non-seulement je ferai connaître l'opinion commune au sujet des Baqueiros, mais j'exposerai la mienne, quelqu'éloignée qu'elle soit de celle d'un grand nombre de personnes qui sont en rapport avec oux et qui les observent continuellement de plus près. Il est vrai qu'il y a bon nombre de points où leur manière de vivre et leurs usages diffèrent de ceux du reste de la population des Asturies; mais les signes qui les distinguent ne suffisent pas pour leur attribuer une origine reculée ou particulière. Voyons donc d'où ils viennent, et pourquoi, sortant d'une même souche, ils ont des coutumes si différentes : de semblables investigations, faites sur des objets nationaux et à notre portée, doivent être préférées à celles qui s'exercent sur tant d'autres choses étrangères et à distance. C'est avec raison, je le vois, qu'un éloquent écrivain disait des Espagnols qu'ils s'étaient montrés plus curieux de connaître les autres pays qu'empressés à porter la lumière sur les provinces: Profecto dum nostra fastidimes, aut negligimus, inhiamus alienis 1.
- « Un autre commencerait par vous informer de ce qu'est cette population suivant l'opinion, pour examiner ensuite ce qu'elle paraît être en réalité. Je suivrai la méthode contraire; je dirai d'abord ce que sont les Baqueiros, et de là vous pourrez inférer ce qu'ils furent.
 - « On appelle ici Baqueiros de Aizada 2 les habitants de certains vil-

Magistri Alfonsi Sanctil, de Rebus Hispania, lib. VII, cap. V.

² En espagnol, alzada signific ville, etc., sur une hauteur.



lages bâtis sur les montagnes basses et maritimes de celts Principauté (des Asturies), dans les cantons qui sont au couchant près de la frontière de la Galice. Ils doivent leur nom de Baqueiros à l'habitude où ils sont de vivre en élevant des vaches, et le surnom de Alzada à celle qu'ils ont de n'avoir point de domicile fixe, mais de changer de demeure et de résidence, et d'émigrer annuellement avec leurs familles et leurs troupeaux dans les montagnes élevées.

- « Les villages que ces gens-là habitent, si toutefois on peut leur donner ce nom, ne se distinguent ni par le titre d'aldea, de lugar, de felégresia, ni par tout autre semblable, mais par celui de braña, dénomination particulière à ces villages, qui signifie un petit endroit habité et cultivé par ces Baqueiros.
- « Le mot braña pourrait donner lieu à une foule de réflexions, ai en cherchant sa racine dans quelque langue ancienne, nous voulions arriver par elle à l'origine des peuples qui probablement apportèrent ce mot dans les Asturies; mais cette manière d'éclaircir celle des individus et des nations, loin d'être infaillible, est exposée à de très-grandes erreurs. Qu'il vous suffise de savoir que, dans le dialecte des Asturies ', braña a la même valeur que dans le latin du moyen âge le mot branum, qui, suivant du Cange, veut dire léevé, escarpé. Ce savant, en prenant le pluriel branna, fait observer qu'il se trouve dans le même cas que les anciens mots buena, opruebra, seña et claustra, qui ne sont point dérivés de bonum, opus, signum, claustrum, mais des pluriels bana, opera, signa, claustra.
- « Le nombre des habitants de chaque braña est ordinairement très-restreint; car. à l'exception de quelques-unes qui peuvent compter jusqu'à cinquante feux, elles en ont communément de vingt à trente, et même
- Il a été publié, dans le dialecte de cette province, un curieux recueil de poésies, sous ce titre : Coleccion de possias en dialecto asturiano, etc. Oviedo, imprenta de D. Benito Gonzalez y compañía, 1839, in-4 espagnol. Mon savant collègue V. A. Huber ne l'a pas connu, autrement il est adouci les reproches qu'il adressait à un autre de mes amis, D. Agnatia Duran, pour s'être contenté de donner une vague et courte notice qu'en lui avait communiquée, sur les chants des Asturies et le dialecte bable qui y est répandu. Voyer le Romancero de romances caballerssess à històricos, parte I. Madrid: imprenta de Don Eusebio Aguado, 1832, in-8 esp., pag. XLI, XLII; et la Chronica del famoso cavallero Ruydies Camposdor, etc. Marburg, en casa de Bayrhoffer. 1844, grand in-8, introduction, pag. LXX, note 1.

il y en a de seize, de quatorne, de huit et de six habitants aculement, a H se trouve des brañas dans les cantons de Bravia, de Balas, de Mirranda, de Ceto de Lavie, de Tinéo, de Valdès et de Navia; et him qu'en en conniese d'autres plus à l'intérieur !, elles y sont plus recen; seit que la nature du sol, le genre de vie des habitants et la culture à laquelle ils s'adonnent, ne les permettent pas, eu que coun-ei en anient changés en laboureurs, suivant l'usage commus du pays, persiant le nem de brañas et de Baqueiros, comme sela se voit anjegnificai desse

e Les Bequeires vivent, comme je l'ai dit, du produit de leur trappeaux, préférant toujours le letteil à corress auquel ils doivent leur nombien qu'ils élèvent aussi quelque peu de moutens et de shevans. Leur nutres occupations sont subsidiaires et ent pour unique but de leur procurer un supplément de subsidiaires et ent pour unique but de leur procurer un supplément de subsidiaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'intérêt, es grand mobile auquel obéit l'homme dans quelque situation qu'illes trouve, n'a pas encore inspiré à ces gens simples d'autre désir que celui de subvenir à leurs premiers et plus indispensables he soins.

celles d'Orderaies et de Corolles, du canton de Pravia.

- « Or, la richesse qui résulte de est argent gagné ne pourvoirait paint à ceux d'un grand nombre de ces Baqueires, s'ils ne visaient à l'angmentation de leurs troupeaux, source de leur subsistance, par deux moyens également sère : l'un consiste à émigrer avec eux, en été, dans les montagnes élevées de la même Principauté et du royaume de Léon; l'autre à cultiver des prairies peur assurer, avec le fain qu'elles produisent, la neurriture de leurs troupeaux pendant l'hives.
- « Sous ce point de vue, nos Baqueiros sont vraiment dignes d'élogas ils forment leurs prés, bien que ce soit dans les terrains les plus stériles, ils les entourant de pierres, les amendent par une grande quantité de hon fumier, y amènent, sa les détourant, toutes les eaux qu'ils peuvent recueillir, fauchent et mettent en meules leur fuin aves hequeoup de agin et d'adresse. Il n'y a pas, croyez-le him, il ne saurait y avoir d'objet plus agréable pour un voyageur, que selle multitude de petits prés qui se présentent à sa vue comme autant de

Dans le Dictionnaire du docteur D. Sebastian de Miñano, tom. P., pag. 379, ja vois un endroit pommé Baqueros, indiqué comme se tregvant dans le concejo, ou canton, d'Oviceo, paroisse de San-Julian de Marados.



DE LA PRANCE DE DE L'ESPACHE.

tapie du verd le plus vif, étendus et it mer les effecus en pentes douces et sont situés les patits villages, intercompus par les elétures et les cabanes, et pouplés de plusieurs espèces de trangeaux qui palecent et se essisont continuallement.

- s Il est vrai que ces troupasus aant de petite teille. Leurs healts m'ant paru tenir le milieu entre les mérines et les churres ardinalres, peut-être parce que leur sourte émigration de chaque année, ou him la seule excellence des berbes qu'ils paigent, a mis la finance de leurs leines au milieu des deux autres capéequ. Les bepufs et les charaux des Baqueires aont également de petite teille et de pau de valeur, selle-ai ne consistant que dans la qualité et dans le nombre ; et en paut très-him leur appliquer ne que dissit Tacite de seux qu'élevaiset les anciens pauples du nord ; l'escrup feaunde (terre), est plerurque impropens se armentie quiden auus honor, eut glorig frantis ; numero gaudans : esque solg et gratissique apes sunt !,
- a Lours maisons, si on pout deman es para cabanes qu'ils hebitent, sont, pour le plus grande partie, de pierre, et, queique paties, blen feites et bien couvertes. Sons la majordre division à l'intérieur, elles servent en même temps d'abri aux maltres et sux troupeaux, comme si ces gons-là se fucient attachés à imiter jusqu'en celle les beannes de est âge beureux,

. quum frigida parvas
Præberet spelunca domos ; ignemque, laremque,
Et pecus, et dominos communi clauderet umbra 8.

- « tiens ces maisons ou cabanes, les Baqueires passent Phiver avant tour bétail, qu'ils nourrissent du foin de leur récolte, pendant que la meige couvre la terre. Colle-ei n'est ni abondante ni darable; sar ja majeure partie des brañas, outre qu'elles sont peu élevées, sant uniciones de la sôte : la brise de la mer adoucit considérablement l'atmosphère, et l'humidité du vent d'ouest fait fendre la neige.
- « Quand vient l'été, et c'est tà le second moyen qu'ils emplojent pour la multiplication de leurs troupenux, toutes ces peuplades se mettent en mouvement pour aller chercher les hautes moutagnes de Léon et

^{*} C. Corn. Tacili Germania, cap. Y.

² Juvenal. Satir. 6, v. 2.

304 MISTOIRE DES RACES MAUDITES

leurs frais pâturages. Pendant quelque temps, le jour du départ et du retour avait été fixé de la Saint-Michel à la Saint-Michel, c'est-à-dire du 8 mai au 29 septembre ; mais en cela, comme pour tout le reste, ils sont libres, et de même qu'ils reculent leur retour jusqu'à la Saint-François, ils ont également l'habitude de retarder leur départ jusqu'à la Saint-Antoine. Ce terme arrivé, ils déménagent et abandonnest tout-à-fait leurs maisons et leurs patrimoines, et chaque famille tout entière, hommes et femmes, jeunes et vieux, avec les troupeaux, les cochons, les poules et jusqu'aux chiens et aux chats, forme une caravane et se met galment en voyage, emportant avec elle sa fortune et sa patrie, si l'on peut parler ainsi de gens qui ne laissent rien de tout ce qui est capable d'intéresser un cœur non corrompu par le luxe et les nécessités de l'opinion. Une autre chose à remarquer dans ces expéditions, c'est que le bétail à cornes sert aussi pour le transport des effets, de préférence aux chevaux et aux ânes. Il faut voir sur les têtes et entre les cornes mêmes des bœufs et des vaches, non-seulement les meubles, mais aussi les animaux domestiques, leurs petits et jusqu'sur enfants hors d'état de faire une si longue route. Ne connaissant pes l'asage des charrettes, que d'ailleurs ne permet pas la rudesse des lieux qu'ils habitent, ni la hauteur des montagnes qu'ils traversent, ils cosfient ce qu'ils ont de plus cher à la mansuétude des animeux que la Providence a donnés pour intimes compagnons à l'homme, et dans le caractère docile et laborieux desquels la nature a placé le meilleur symbole de l'union et de la félicité domestique.

- « Dans les montagnes, la vie des Baqueiros se rapproche davantage de l'état primitif; en effet, ils n'ont pas de maisons, la saison les rendant moins nécessaires, et ils ne se donnent pas beaucoup de peix pour leur subsistance, qu'ils trouvent abondante et agréable dans le lat de leurs troupeaux.
- « Cependant, comme le principal motif de cette émigration est la rareté des pâturages, les familles des brañas dont le territoire est plus étendu, plus fécond, ne transportent point leurs pénates ailleurs, ou parfois ils partent laissant quelques individus avec un certain nombre de têtes de bétail, et se rendent à la montagne avec le reste de leurs troupeaux, dont ils désignent la totalité sous le nom d'armentie. Dans les deux cas, les plus robustes se mettent en route, revienpent façoir





305

et mettent le foin en meules : opération à laquelle ils apportent un trèsgrand soin, comme j'ai pu l'observer par moi-même.

- « A l'entrée d'octobre, la caravane revient avec sa fortune et ses pénates; et, après les avoir replacés au foyer primitif, les Baqueiros y passent la mauvaise saison mieux installés et non moins libres et heureux.
- « Croyez-moi, mon ami, ces gens le seraient tout-à-fait, et leur indépendance leur donnerait le bonbeur, si, avec tant de précautions, la nécessité ne les forçait encore à chercher par d'autres moyens une fortune plus amère et gagnée avec plus de peine.
- « Il en est qui, à l'élève du bétail, joignent la culture des pommes de terre, et ceux qui s'y livrent connaissent à peine d'autre nourriture que ce légume et le lait; mais comme il n'est pas donné à tous les Baqueiros de pouvoir cultiver la pomme de terre, en raison de la stérilité ou du peu d'étendue du sol, ceux qui n'ont pas, cette précieuse ressource doivent acheter du maïs; car ils vivent de pain de maïs ou d'une espèce de bouillie faite avec la farine de ce blé. Pour ces achats, il est indispensable qu'ils possèdent quelque argent du produit de leurs gains, et voilà l'origine de la peine qu'ils se donnent continuellement et ce qui excite, leur rude et incessant travail.
- « Qu'ils obéissent à cette nécessité ou peut-être à la cupidité qui d'habitude ne tarde pas longtemps à s'emparer du cœur des hommes, nos Baqueiros se mettent en hiver et même en été à trafiquer, et achètent dans les ports et les marchés de la côte des poissons, des fruits secs, des grains et des légumes, pour les vendre sur d'autres marchés de l'intérieur. Ce n'est que pour cet usage qu'ils désirent et qu'ils élèvent des chevaux. Pendant ce temps-là les vieillards et les femmes restent chargés du soin des prairies et de l'armentio. De là vient que quelques-uns ont ramassé plus de bien, de là vient l'inégalité de fortune, plus ou moins grande, qu'il y a entre eux, la dépendance mutuelle, l'orgueil, la pauvreté et les autres vices dont nous aurons peut-être occasion de parler plus loin.
- « Il faut cependant confessor que s'il y a un peuple libre sur la terre, c'est sans contredit celui-là; non qu'il ne soit comme les autres sujet aux lois générales du pays, mais par sa pauvreté il échappe aux civiles et par son innocessos aux criminelles. Mêms les règlements mat. pas naces navertus. II.

économiques n'étendent pes leur juridiction sur lui, cur il cultive in terre uniquement pour exister, et trafique dans le même but et actioment sur les marchés libres. L'aspect sauvage des villages qu'il habite en éloigne les incommodes instruments de la justice, et sa rudesse naturelle le met à l'abri de la milice et des recruteurs. Considéré comme une grande famille placée sous la protection du gouvernement, il vit dans une espèce de société séparée, sans être incommode ni nuisible à personne; et s'il n'a point part aux misères du reste de la population, il reste également étranger aux honneurs, aux commodités et aux plaisirs dont elle jouit. Heureux s'il pouvait commattre le prix de la liberté qu'il doit au ciel! plus heureux encore s'il savait applécier ce bien, que le luxe exile de plus en plus de la surface de la terre!

- « J'ai voulu rechercher si ces populations, dans leurs mariages, leurs ba ptêmes et leurs funérailles, avaient quelques rités ou cérémonies domestiques qui, ouvrant la porte aux conjectures, pussent me conduire jusqu'à leur origine; mais je n'ai rien trouvé qui m'éclairât. Le fakt est que ces gens-là professant une religion qui ne laisse au libre arbitre de ses croyants ni le rite ni la forme de ses mystères, mou entreprise pouvait paraître bien vaine. Cependant il n'est point rare que, dans de semblables populations, il ne se découvre quelques vestiges de leur ancienne religion et de leurs mœurs : indices dont ordinairement la philosophie tire grand parti, mais qui m'ont laissé dans la même obscurité.
- « Les mariages des Baqueiros paraissent avoir pour but plus encore le bien des populations mêmes que celui des familles. Quand il s'en fix un, tous les habitants prennent une part joyeuse à sa célébration, en accompagnant les époux à l'église et de là chez eux, toujours du grandes cavalcades et en fêtant de coups de fusil tirés en l'air et de cris de joie cet acte de jubilation et de solennité publiques, comme si l'intérêt était commun et avait pour but la prospérité d'une seule et grande famille.
- « Il y en a qui discrit que dans le repas qui réunit tout le monde ce jour-là, on sert un pain ou gâteau, qui en manière d'eulogie se distribue par morceaux aux invités; on en réserve une notable portion pour la mariée, et on la lui fait manger en public, regardant comme déplacés les scrupules de la retenue : coutume grossière et indécessée,



si elle existe, et qui ne fait pas supposer qu'on tienne grand compte de la modestie et de la pudeur; mais qui par cela même est fort éloignée de l'innocence primitive, et fait soupçonner qu'à la faveur des réjouissances l'impudence put se glisser parmi les santés et la gaîté du festin.

- « Pour célébrer les enterrements, toute la braña se réunit aussi; un autre festin général appelle les habitants à consoler ceux qui sont dans le deuil. Le cadavre placé devant la maison reçoit en public le dernier adieu, et avec lui la dernière des politesses inventées par l'humanité. Tous ensuite vont aux funérailles ; et après le dernier répons, les assistants, à commencer par les plus proches parents, vont jeter dans la fosse une poignée de terre, et, laissant au fossoyeur la continuation de cet office, ils rentrent chez eux à pas lents et en silence. Les jours suivants, la famille apporte et laisse sur la sépulture quelques mets, et de préférence ceux qu'aimait le mort : coutume antique venue du paganisme et commune à d'autres peuples, qui se tolère parce que ces dons sont considérés comme des offrandes faites à l'église par voie de suffrage. Telle est la manière dont ces gens-là pleurent ceux qu'ils ont perdus; et si chez eux la douleur et la tristesse se prolongent, ce qui est une véritable preuve de sensibilité, en même temps les lamentations et les larmes, qui s'accordent si mal avec la force de l'homme, sont de courte durée.
- « Les baptèmes des Baqueiros sont également publics, comme si en eux se solennisaient la naissance et la régénération spirituelle d'un frèce commun; de sorte que cette population reproduit à chaque pas l'image de ces sociétés primitives qui n'étaient qu'une seule et grande famille, unie par des liens si étroits qu'ils mettaient en commun les avantages et les risques, les biens et les maux.
- « Enfin, on prétend que pour éprouver la force et la santé des jeunes gens destinés au mariage, pour assurer la foi réciproque des conventions, pour prévenir ou éloigner les maux et les malheurs, pour chercher et prédire les temps propices à leurs travaux rustiques, les Baqueiros font usage de certaines formules, de certains signes, d'une certaine manière d'observer les astres et de paroles mystérieuses que le vulgaire regarde comme des enchantements et de la sorcellerie, et auxquels eux-mêmes attribueraient également une vertu inconnue et puissante; mais que vaut tout cela aux yeux de la philosophie? La

superstition a toujours été la fille légitime de l'ignorance, et les peuples en tiennent plus ou moins en raison de leur plus ou moins de civilisation. Je ne vois rien ici que cette espèce de vaines et superstitieuses croyances qui règnent également dans nos autres provinces plus éclairées, modifiées de cette manière ou de l'autre, mais toujours sorties de la même source : c'est-à-dire de mœurs si antiques qu'elles remontent jusqu'aux temps les plus obscurs, les plus barbares, et qu'elles n'ont pu être complètement effacées par la lumière de la foi, ou parce qu'en étant imbu dès l'enfance, il est très-difficile d'en détruire l'impression, ou peut-être parce que familiarisés avec de tels objets, nous ne faisons pas attention à leur laideur ni n'apportons pour nous en guérir toute la vigilance que ces superstitions méritent.

- « L'union, la concorde fraternelle qui se remarque entre les individes de chaque braña, devrait donner à penser qu'un esprit commun unit les Baqueiros et les attache étroitement les uns aux autres; il n'en est rien cependant. Chaque village réduit à son territoire et ne désirant pas d'autre société que la sienne, vit séparé des autres, sans qu'on remarque entre eux ni relation, ni intelligence, ni fréquentation, ni communication aucune. C'est peut-être pour cela qu'ils n'ont pu vaincre jusqu'à ce jour l'aversion et le mépris qu'on a généralement pour eux. Jamais ils ne se rassemblent, jamais ils ne se parlent, ils ne connaissent ni l'action ni l'intérêt communs, et de là vient que se défendant partiellement, toujours séparés, jamais réunis, la résistance de chacun ne peut vaincre l'influence des paysans qui conspirent de concert pour les mépriser et les vilipender.
- v Tels sont, mon ami, les Baqueiros en eux-mêmes : vous devez voir maintenant ce que c'est que la mésestime dont ils sont l'objet de la part du reste de la population des Asturies. Mais peut-être avez-vous besoin que je vous en dise l'origine, pour vous en faire une idée ? Séparés des autres villageois par les lieux qu'ils habitent, par leur genre de vie et leurs mœurs; n'ayant de rapports avec eux que sur les marchés publics, où ils sont regardés comme de véritables étrangers qui n'y viennent que pour tromper les autres Asturiens et leur enlever leur argent, ceux-ci devaient infailliblement commencer par les abhorrer et finir par les mépriser. Un certain air d'astuce et de ruse dans leurs rapports d'affaires, un certain ton sauvage dans leurs conver-

sations, une certaine rudesse champêtre, résultat de leur vie montagnarde et solitaire, tout cela devait aussi contribuer à augmenter le peu de cas qu'en faisaient les villageois, qui à la fin en sont venus au point de les considérer et de les traiter comme des gens d'une valeur inférieure et peu dignes de leur compagnie.

- « Cette idée donna naissance à un abus bien étrange. Dans quelques paroisses, on partagea l'église en deux parties par le moyen d'une balustrade, ou barrière de bois, qui la traverse et la coupe d'un bout à l'autre. Dans la partie la plus rapprochée de l'autel se réunissent les paroissiens des villages, comme dans l'endroit le plus digne pour entendre les offices divins, et la partie inférieure est réservée aux habitants des brañas : distinction odieuse et répréhensible entre les fils d'une même mère et les fidèles d'une même communion, et que la vanité continue même après la mort; cer elle n'accorde point aux Baqueiros qui ne sont plus, d'autre place que celle qu'ils pouvaient occuper pendant leur vie, les tenant ainsi pour infâmes jusque dans le tombeau. Grâce à la simplicité de ces gens qui leur fait mépriser des distinctions aussi vaines, et dont on peut dire aussi ce que Tacite rapporte des Germains: Monumentorum arduum et operceum honorem, ul gravem defunctis, adepernantur 1, une coutume aussi barbare mérite certainement de disparaître du pays civilisé qu'elle déshouore, plus encore que les familles qui en sont victimes ; car la raison appelée à émettre son vœu, ne pourra balancer un moment entre le vain ergueil qui inventa cette coutume, et la générosité pleine de simplicité qui la méprise.
- « Quoi qu'il en soit, cette distinction et d'autres analogues ent élevé entre les deux populations une barrière plus insurmontable, qui sera éternelle tant que la religion ou la philosophie ne viendra pas à hout du mépris des offenseurs et du dédain des offensés. En attendant ; il n'existe entre les uns et les autres ni alliance, ni amitié, ni lien d'aucune espèce. Les Baqueiros ne peuvent aspirer à épouser d'autres femmes que celles de leurs brañas, et la vertu, la beauté, ainsi que les grâces de la meilleure de leurs filles, ne parviendront jamais à mériter la main d'un villageois. De là vient qu'il se fait à peine un

¹ C. Corn. Taolii Gormania, cap. XXVII.

mariage qui ne soit précédé d'une dispense, soit que les anciens liens du sang la rendent nécessaire, soit que l'exigent les parentés récentes, que d'habitude l'usage anticipé des droits conjugaux rend communes. Qui eût dit que, parmi des populations si pauvres, si éloignées et si peu connues, l'avidité des gens d'église aurait trouvé une aussi riche proie?

- « Cette nécessité resserre de plus en plus l'amour que les Baqueiros de chaque braña se portent les uns aux autres, et les éloigne chaque jour davantage des villageois. C'est pour cela que la même séparation qui ne manque jamais d'avoir lieu dans l'église, s'observe, par un système réciproque, dans toute espèce de réunion, où les Baqueiros que le hasard rassemble, font bande à part et cause commans, seulement dans le cas où l'on touche à l'un d'eux, réunisment alors leurs forces comme s'ils étaient en guerre ouverte et en présence de l'ennemi : triste exemple de ce que peut parmi les hommes le préjugé, quand, reçu dans l'enfance, il a passé à l'état d'idée habitpelle, et effacé cette sympathie naturelle avec laquelle les hommes et même les animaux de la même espèce se sentent attirés, se cherchent et se plaisent à frayer ensemble et à s'amuser en société.
- « Les villageois, sans doute pour donner un vernis d'honnéteté à leur mépris, ont attribué à ces Baqueiros une origine infecte, et les mauvais critiques les moins pardonnables dans leur ignorance, opt prétendu autoriser ce bruit en lui donnant de la consistance; mais combien vaines, combien peu fondées sont les opinions entre lesquelles ils se sont partagés!
- « Certains disent que ces hommes descendent d'esclaves romains qui se seraient rendus maîtres des brañas des Asturies; mais l'histoire, loin de conserver des traces de cette émigration, la contredit. Les esclaves qui combattirent si courageusement sous la conduite de Spartacus, dans les derniers temps de la république, à la fin furent vaincus et exterminés par Licinius Crassus. De son armée, qui s'était élevée jusqu'à 120,000 combattants, il n'en échappa vivants que 5,000, qui furent anéantis par Pompée. Florus décrit cette catastrophe avec son élégance accoutumée, en ces termes: Tandem eruptions facts, dignam viris obiere mortem; et, quod sub gladiatore duce oportuit, sine missione puquatum est. Spartacus ipse in primo agmine factistime dimicans.

quasi imparator, occisus est 1. Ainsi ces esclaves n'ent pu être coux qui vinnent peupler nos brasias. D'autre part, il est constant que les Astures no furent pes soumis jusqu'au temps d'Auguste, et même alors la conquête ne put s'étendre que sur les Augustani, c'est-à-dire sur coux qui étaient de l'autre côté des monts, dans la partie qui forme aujourd'hui le royaume de Léon, jusqu'à la ville d'Ozla, qui est sans contradit l'Asture dont parle Florus. Si donc ceux qui habitaient de l'autre côté des montagnes ne cédèrent pas au choc des légions d'Auguste, ils pouvaient encore moins céder à un petit nombre d'esclaves. Quand même op voudrait les considérer comme remeillis par humanité, on ne peut supposer cette émigration antérieure au siècle de cet empereur, car alors les esclaves auraient trouvé un asile plus proche chez les Astures de ce côté-ci des montagnes, non encore soumis ; ni postérieure, parce qu'ensuite les uns et les autres furent amis des Romains, les une ayant cédé aux armes, les autres aux négociations. En outre, Pline suppose dans cos deux portions du pays des Astures, 240,000 habitants, tous libres et nés tels : ce qui prouve que parmi eux il n'y avait point de parailles colonies d'esclaves. Cette opinion sur l'origine des Baqueires n'a donc pas le moindre fondement.

e il y aurait moins d'invraisemblance, bien que la chose soit tout aussi peu fondée, à faire descendre ces populations de ces esclaves manres peu fondée, à faire descendre ces populations de ces esclaves manres peu se révoltèrent contre leurs maîtres au temps du roi des Asturies. Don Aurelio Déjà ses prédécesseurs avaient fait de grandes conquêtes, et alors les esclaves n'étaient point la partie la moins prégieuse du butin. Il devait par conséquent y avoir dans les Asturies un grand nombre d'esclaves maures : ce qui leur inspira la hardiesse de conspirat contre jeurs maîtres et d'autreprendre une guerre que le prince eut à réprimer par lui-même; mais à la fin Don Aurelio fut victorieux, et les esclaves qui purent conserver la vie ne durent certainement pas racevoir la liberté comme prix de leur conspiration. A cela il faut ajeuter que la chronique de Don Alfonso, appelée de Sébastien, n'ausure point que les esclaves sient été vaincus, mais seulement réduits à leur état primitif de servitude. Il n'est donc pas possible que ces esclaves sorties et de leur condition pour devenir fondateurs de nouvelles colonies.

¹ L. Ann. Bjeri Belieme gerym Romanorum, Ib. III, cop. 20.

- « Mais je confesse de bonne foi que l'opinion qui ferait descendre les Baqueiros des Arabes ou des Morisques, n'est pas la ples répandre : c'est ce que croit le vulgaire et ce que quelques-uns ont voulu persuader comme plus probable ; mais combien ils varient, combien ils sont incertains, quand il s'agit de signaler l'occasion et l'époque de cette émigration!
- « Les uns disent qu'au temps de la conquête de Grenade les Asturies servirent de refuge à un grand nombre de ces Maures ; mais l'histoire nous apprend que ceux qui capitulèrent avec le vainqueur (et certainement ils étaient en grand naîmbre) furent laissés en paix dens leurs foyers mêmes, et il n'est pas croyable que ceux qui ne se soumirent pas, au lieu de suivre leurs chefs et de passer en Afrique, aient fait tant de chemin à travers un pays ennemi pour chercher dens les montagnes des Asturies un sort plus dur, plus incertain que celui qu'ils perdaient. On en peut dire autant à ceux qui supposent que les Maures de cette émigration faisaient partie de la révolte de l'Alpuxarre de temps de Philippe II, révolte dont les circonstances rendent encere plus incroyable leur retraite dans les Asturies; mais bien que nous sechiens que cette guerre civile se termina par l'expulsion de populations qui furent dispersées dans l'intérieur de l'Espagne, personne n'a dit jusqu'ici qu'elles fussent venues dans ces montagnes, et il n'y a mi texte ni raison tirée de l'analogie qui puisse autoriser cette opinion. Ainsi il n'est pas croyable qu'il soit venu un soul de ces Morisques se réfugier dans ce pays.
- « La dernière de toutes les opinions suppose qu'un certain nombre de Morisques, chassés à l'époque de l'expulsion générale de cas prescrits, qui eut lieu au commencement du siècle dernier, furent ceux qui peuplèrent les brañas; mais combien de temps auperavant n'y avait-il pas dans les Asturies des brañas et des Baqueiros? Une multitude du contrats de ferme et de pièces judiciaires, antérieures à cette époque, attestent le fait. D'un autre côté, quel rapport, quelle analogie entre le génie, les occupations, le costume, les usages et les mœurs du cas deux peuples? Par bonheur, l'histoire de cette cruelle et impolitique expulsion est écrite avec le plus grand soin; sans compter ce qu'en disent les historiens généraux et ceux des provinces, Bieda et Amer l'ent racontée avec une grande exactitude. Il n'y a pas une trace, pas le meladre

indice qu'il se soit réfugié dans les Asturies un seul de ces malheureux émigrés. Et que seraient-ils venus y chercher? Contraints d'abandonner leur patrie et leurs foyers, tout autre pays devait leur sembler plus doux que le soi ingrat qui les repoussait. Cette époque est récente : pourquoi ne produit-on pas un témoignage, un document écrit de l'établissement de ces étrangers? Les brañas sont en grand nombre, leurs habitants très-nombreux, mais probablement ils sont à peu près ce qu'ils étaient il y a plusieurs siècles ; parce que les populations qui ne labourent ni ne sèment, qui ne connaissent ni les manufactures ni les arts, qui vivent seulement du produit de leurs troupeaux, ne pouvent se multiplier comme d'autres, où la population croît en raison de l'augmentation des subsistances.

- « Comment donc est-il possible qu'un pays eût admis autant d'étrangers, sans qu'il fût resté aucun souvenir de leur établissement? Si on les admit par pitié et par humanité, qui le fit ? où furent signés, ou se trouvent les actes de leur admission ? Et s'ils ont conquis leurs brañas à la pointe de la lance, comment se fait-il qu'il ne soit resté ni vestige, ni souvenir, ni tradition aucune de cet évènement? Ne nous abusons pas : le désir de donner à ces gens-là une origine distincte de celle des autres Asturiens est si ridicule, que je le deviendrais également si je m'arrêtais plus longtemps à le combattre sérieusement.
- « Que l'on ne m'oppose pas ce qui a été écrit il y a quelques années sur l'origine des Maragatos. Le nom, le costume, les occupations de ce psuple, et le cercle précis dans lequel il est renfermé, offraient un champ très-vaste aux conjectures, et aussi, je puis le dire, une rude tâche à l'érudition des hommes de lettres qui s'occuperaient d'en tirer parti ; et finalement quel a été le résultat de cette investigation, bien qu'entreprise par l'un de nos premiers savants? Hormis l'étymologie du nom, qu'y a-t-il de probable dans la dissertation du R. P. Sarmiento? On peut attendre plus de résultats du défenseur des Chuetas, des Agots et des Baqueiros, qui, dirigeant ses raisonnements contre le préjugé barbare par l'effet duquel ils sont tenus pour vils, suivit des principes plus connus et plus sûrs, et rendit un service plus important au public et plus agréable à l'humamité.
- « Certains ont voulu conclure du costume et du langage des Baqueires qu'ils avaient une origine à part ; mais leur cenciquien n'est pas

moins extravagante. Le costume des Baqueiros, composé d'une motera, ou gros bonnet de drap, avec visiere de la même étoge, d'une jaquette-pourpoint, d'une ceinture, de culottes étroites, de has tricotés ou de drap, et de souliers ou sandales appelées correies, à cause du cuir qui en forme la matière, est en tout point conforme au costume des autres paysans, à l'exception de la jaquette, ou sayo: celle-ci a la partie correspondant à l'épaule coupée en pointes qui se terminent à la faille en angle aigu, et l'habit des villageois se rapproche davantage de la forme de nos vestes. Mais que l'on réfléchisse que la coupe de ce darnier vétement, qui n'est autre chose qu'un habit ou veste à la française, est d'introduction moderne, et l'on en conclura que le costume des Baqueiros est le primitif, qui s'est conservé sans altération, et probablement celui que portaient anciennement tous les gens de la campagne dans les Asturies.

- « La langue des Baqueiros est entièrement la môme que celle de toute la population asturienne; mômes mots, même syntaxe, même méranisme du dialecte général du pays. Une différence dans la propoccition de telle ou telle syllabe, quelque idiotisme, une phrase ou lorstion particulière, sont des signes si petits qu'ils se perdent de vue dans l'immensité d'une langue, et ne méritent pas l'attention de l'observateur sérieux. Je puis assurer que ce point, loin de servir à prouver ce que l'on voudrait, suffit à lui seul pour établir solidement l'identité d'origine des Baqueiros avec les autres populations asturiennes, dont les premiers parlent le dialecte dérivé d'une même et commune source.
- « Je ne nierai point qu'il ne soit très-possible que les familles établiss dans les branas ne soient des branches de celles qui occupent aujourd'hui la Maragateria. Les Baqueiros vont en été vers le pays de Leytariegos, voisin de celui des Maragatos; et les montagnes qu'ils habitent
 en hiver, sont une ramification de celle de Leytariegos qui va toujours
 en pente vers la mer. Quant au genre de vie et aux occupations, les
 deux populations different peu entre elles: les unes et les autres vivent
 du produit de leurs troupeaux, s'occupent du transport des marchandises à dos de mulet, et évitent également de former des liens avec le
 reste des villageois, qui les tiennent pour des gens de peu. La différence
 de costume et de nom est la seule qui les distingue, et quant au premier, cela ne prouve rien, attendu que c'est la chose le plus aujette

aux vicissitudes et aux changements; le second prouve encore moins, car les uns ont pu conserver le nom du pays qu'ils habitent, et les autres prendre celui de la profession qu'ils exercent. Voici l'unique conjecture qu'on puisse former; et je terminerais là ma lettre, si je ne croyais qu'une observation que je vais ajouter peut donner plus de force à ma manière de peuver.

« J'aj dit qu'il y avait aussi des Baqueiros dans les cantons intérieurs des Asturies : tels sont ceux qui vivent dans la Toceya, a Salienza, à Torrestio et à Cogolio. En tout semblables aux autres, adonnés comme eux à l'élève des troupeaux, émigrant comme eux en été dans les hautes montagnes, se vètissant et vivant en tout compa eux, la soule difficance qui les distingue est qu'ils ne trafiquent pas et qu'ils me sont point tant méprisés de leurs voisins, avec lesquels non-seulement ils entretiennent de bons rapports, mais encore ils partagent la jouissance des emplois publics, des honneurs et des droits, sans distinetion aucune. Ils sont aussi inscrits comme nobles sur le rôle des impositions, chose qui n'a pas lieu pour ceux de la côte, si l'on en excepte la famille de los Gallos, la seule qui ait une ejecutoria de hidajguis dans les brañas du côté de la mer. Or, abstraction faite de ces distinctions qui sont purement accidentelles et affaire d'opinion, il est clair que les uns et les autres doivent avoir une même origine, car ils sont essentiellement tout pareils. Ainsi tombe tout d'un coup le principe des conjectures et des préjugés, et il tombe de lui-même. Je crois que la différence qu'il y a entre les uns et les autres, parmi les Baqueires, provient de la différence du sol que les uns et les autres habitent. Cobsi de ces derniers est partout égul et montueux, et par conséquent ils sont moins éloignés, pour la situation, les occupations et les rapports, des autres Asturiens, que sur le territoire des autres brañas, où il y a des parties hautes et basses, et où les villageois uniquement adopnés l'agriculture vivent plus séparés des Baqueiros; mais quelle qu'en soit la cause, puisqu'on connaît dans les Asturies des Baqueiros de même origine, de costume, de caractère et d'occupations semblablés, qui vivent fraternellement avec les paysans leurs voisins, il est clair que ce n'est qu'un préjugé peu raisonnable, digne d'être méprisé, combattu et dissipé par les gens éclaires, qui a pu produire la létrivente qu'un reproche aux Asturiens, et qui, comma je l'ai dit, fait plus de tort à ceux qui l'imposent qu'à ceux qui en sont l'objet.

« En voilà assez aujourd'hui sur les Baqueiros; un autre jour nous parlerons de beaux-arts. En attendant, saluez nos amis communs, « croyez que je suis bien sincèrement le vôtre!».

Dans le cours de nos recherches sur les Vaqueiros, nous avons également trouvé un article publié dans un journal d'Oviedo, qu'il serait sans doute difficile de rencontrer ailleurs que dans le pays. Co morceau est intitulé los Esconjurados de Llanera (les Excommuniés de Llanera). Voici comment l'auteur explique ce nom:

- « Il est à remarquer que quand on veut offenser les habitants de Llanera, on les appele *Esconjurados*, et en effet ils s'en offensent, sans savoir peut-être l'étymologie et la signification d'une pareille expression...
- « Quand à la mort de l'évêque d'Oviedo D. Gutierre de Tolède, ca nomma pour le remplacer, un Français nommé Guillaume, qui avait été maître du pape Clément VII, et qui était venu dans les Asturies avec D. Pedro de Luna, cardinal d'Aragon, pour annoncer l'élection si contestée de ce pape, ce canton se souleva contre le nouvel évêque, par suite des mauvais traitements et des usures dont ses habitants étaient les victimes de la part des officiers auxquels Guillaume avait confié la juridiction de Llanera, qui faisait partie de ses domaines. Menaces, châtiments, tout fut inutile; fermes dans leur résolution, ils réussirent à conquérir leur indépendance et à secouer le joug qu'en venait de leur imposer.
- « Enfin Guillaume imagina, pour réduire les révoltés, un moyen plus efficace que tous ceux qu'il avait employés inutilement jusqu'alors: ils les excommunia et les anathèmatisa solemnellement dans leur propre pays.
 - « Ils restèrent quatre ans sous le coup de cette excommunication,
- ⁴ Neuvième lettre de Don Gaspar Melchor de Jovellanos à son ami Dan Antonio Ponz, en l'année 1782. Elle se trouve à l'Académie royale de l'Histoire, à Madrid, parmi les documents du Dictionnaire historique des Asturies, écrit par Don Francisco Martinez Marina; le docteur Don Sebestian de Miñano l'a copiée, en l'abrégeant, dans son Décetonario geográfica-estadistico de España y Portugal, Madrid, imprenta de Pierart-Peralta, 1824-28, dix tomes in-5 cen., tom 11, pag. 159-161, art. Ruañas.

1826-28, dix tomes in-6 esp., tom. II, pag. 159-161, art. Brafias.

A la suite de cette lettre, on lit, sous le titre de *Peticion*, dans le manuscrit de l'Académie de l'histoire, une série d'actes relatifs aux Vaquéres, que nous donnons plus loin parmi les additions aux pièces justificatives.

jusqu'à la mort de Guillaume, en 1412. Son successeur, D. Diego Ramirez de Guzman, leur donna sa parole qu'ils ne seraient plus opprimés, s'ils se reconciliaient avec l'Église, au moyen d'une pénitence qu'elle leur imposerait. En effet, cette même année, comme cela résulte d'un document authentique conservé dans les archives des denations de la cathédrale d'Oviedo, vingt nobles et dix tenanciers (pocheros) de Llanera vinrent de cet endroit jusqu'à la ville, nus pieds, vêtus de chemises ou de sacs, les reins ceints d'une corde, la tête hasse et couverte de cendre; ils marchaient sur deux files et portaient à la main des cierges allumés. Dans ce costume, le jour même de leur arrivée (c'était le 34 juillet, peut-être le plus chaud de toute l'année), ils s'agenouillèrent devant le maître autel de la cathédrale, et y restèrent jusqu'à l'issue de la grand'messe et du sermon, où ils furent absous par le proviseur.

« Depuis le moment de cette révolte, les villages limitrophes de Llanera considéraient ses habitants comme des rebelles; et dés l'instant de leur excommunication, ils commencèrent à les appeler les Escanjurados, nom dont ils s'offensent encore aujourd'hui. »

(El Nalon, periódico de literatura, ciencias y arter. (Núm. 13.) Domingo 12 de Junio de 1842, pag. 201, 202. Le Nalon a cessé de paraltre.)

Ton. 11 , pag. 56, lig. 🖦

Depuis que ces lignes ont été écrites, M. le comte Albert de Circourt a publié l'Histoire des Mores Mudejares et des Morisques, ou des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens. Paris, chez G.-A. Dentu, 4846, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, sur lequel nous regretions de me pouvoir encore porter un jugement plus explicité , a été composé avec un talent et sur des matériaux qui nous manquent ; cependant, s'il read inutile ce que nous avons dit des Morisques avant leur dispersion, il ne renferme aucun des détails que nous avons rassemblés sur leur passage et leur séjour dans notre pays. On pout donc dire que la travail de M. le comte de Circourt et celui que sous avons consacré sur ancrètres des Marrons, se complètent l'un par l'autre.

¹ Depuis nous en avons rendu compte dans la nouvelle Revus encyclepédique, publice par M.M. Firmin Didot frères, actt 1840, nº 4; pag. 842-840,

HISTOIRE DES BACES MAUDITES

Ton. II, pag. 98, à la suite de la dernière ligne.

Voyons maintenant si nous ne trouverons pas des indivirus que l'en puisse assimiler aux Morisques, au-delà de la Garonne et de la Durdogne, qu'aux termes de l'ordonnance d'Henri IV devaient franche ceux des émigrés qui voulaient rester en France.

Dans la contrée au sud ouest de Barbezieux, principalement dans le canton de Baignes, se trouve une race d'hommes assez curieise à coinaître et à étudier. D'abord, sous le rapport physique, cette race diffère essentiellement des autres habitants de la contrée, ayant tous les caractères extérieurs qui se distinguent dans le type moresque ou berbère. De plus, quant à leur histoire, ils passent pour n'être pas venus très-anciennement dans la contrée; ils se fixèrent dans des terrains incultes et malsains, couverts de bruyères naines, et ne frayèrest point avec leurs voisins, si ce n'est avec les potiers de terre et les potiers d'étain, qui étaient alors fort nombreux aux environs. Il est à remarquer que ces deux professions elles-mêmes étaient, à l'époque, exercées par des individus dont l'origine étrangère était notoire, mais qui n'avaient d'ailleurs aucune ressemblance physique avec les adirectes venus, ceux-ci étant très-bruns, et les autres très-roux et presque étiolés. Enfin, parmi tous ces individus, quelques familles avaient une grande réputation de sorcellerie, qui s'est conservée jusqu'à nos jours. La tradition locale dit que l'ainé, dans chacune de ces familles, reçoit le dépôt des secrets magiques, et qu'il apporte, en venant au monde, une puissance et des facultés natives qui constituent le véritable sorcier.

Tom, 11, pag. 138, lig. 25.

A ces détails notre correspondant a ajouté le renseignement suivant, que nous avons reçu trop tard pour le consigner à sa place: a Dans ce pays ci, dit-il. on appelle ben de Gahets (vent de Gahets) le vent de l'est. Serait-ce que cette race serait venue de l'est ou de la Gothie? »



de de perme et de l'esprese.

新

3 .

Tow. 11, pag. 141, lig. 16.

Jesur la valeur exacte du mot Chirpone, mon correspondant lean-de-Lier me répondait, à la date du 44 février 1840: plus guère de Gahets de pur sang; mais il y a des métis où donne le nom de Matchous (mulets). Il n'existe plus de tehrips (stirps), connus autrefois sous le nom patois de Chirpont des Matchous qui habitent encore il Lier, particulière de quartier de Labaste, qui était exclusivement féveré néctres. Je vous ai dit qu'ils étaient presque tous charpenbateaux; mais aujourd'hui leurs descendants n'ont plus de a spéciale, tous sont généralement faboureurs, comme le la population.

iste encore dans la commune une viente femme de près de ingts ans, la première de la race des Chirpons, c'est-à-dire sans, la première de la race des Chirpons, c'est-à-dire sans, qui ait pu trouver à se marier avec un homme de sait. Cette alliance, autérieure à 4789, n'eut lieu que pares semme avait une petite fortune. Le mari la paya cher, la correspondant, dont nous ne voulons passipprimité cette finale); car le pauvre homme fut vite expédié.

Ton. 11, pag. 181, à la suite de la ballade bretonne.

se des poésies populaires qui contiennent toute la relation des et les détails du supplice des Chuetas condamnés au fou; en couplets que des semmes chantent entravaillant; mais mon idant de Palma n'a pu en recueillir que quelques-uns qu'il a être historiques. Ainsi le troubadour mayorquin, saisant alcondamné opiniàtre Rafael Valls, qui était le principal rabai fut brûlé vis le 6 mai 4694, dit:

En Valls duya se bandera, Y en Terongí 's pano ',

Benito Terongi fut anssi brûlé vif dans le même autodafé; il était Valle, déférant en tout à ses paroles et à son autorité.



320 HISTOIRE DES RACES MAUDITES

En sos Xuetas derrera, Qui feyan se processo.

Valls portait la bannière, et Terongí le drapeau, avec les Chuetas derrière, qui faisaient la procession.

Un autre de ces couplets est relatif à Catalina Terongi, également brûlée vive, qui soutenait le courage de son frère jusqu'au milieu des flammes; le poète, faisant allusion à ce qui se disait entre eux, qu'is ne brûleraient pas plus que les enfants dans la fournaise de Babylone, mais qu'un ange viendrait les tirer du feu, s'exprime lainsi:

Com es foch li va arribá A ses rúas des calsons, Li deya : « Falet, no 't dons ; Que te carn nos cremerá. »

Comme déjà le feu lui arrivait en haut dans les coulisses du caleçen, elle lui disait : « Mon petit Rafael, tiens bon ; car ta chair ne brûlera pas. »

Enfin, voici un autre couplet relatif à la grande affluence de gens qui vinrent assister à l'exécution, comme il est dit dans le mémoire que nous avons cité plus haut :

> Y venia gent d'Evvissa, Pajesos d'Artá, d'Andraix ⁴, Perque es dia sis de maix Féren se sacorradissa.

Et il venait du monde d'Iviça, des paysans d'Artà, d'Andraiz, parce que le sixième jour de mai on les fit griller.

'Les deux villages les plus éloignés de Palma, l'un à l'orient, l'antre à l'occident.

ADDITIONS AUX PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Compte de la recette générale d'Armagnac, de l'année 1583 et 1584, série B.

(Archives du département des Basses-Pyrénées.)

Compte second que rend M* Loys Vaquieulx; commis par le roy de Navarre à l'exercisse de la tresorerie et recepte generale de son domaine d'Armaignac, durant la suspention de M* Jehan de Cornu, tresorier general dudict domaine, des recepte et depence par luy faictes des deniers de sadite charge, tant ordinaires que extraordinaires, et ce pour une année entiere, comansant au jour St.-Jehan-Baptiste mil cinq cens quatre-vingts et deux, et finissant à semblable jour mil cinq cens quatre-vingtz trois, derniere année du trienne commensant à Saint-Jehan mil cinq cens quatre-vingtz, et finissant au cinquieme jour de juillet, an susdit mil cinq cens quatre-vingtz trois, à cause du retranchement des dix jours faicte par ordonnance du roy en ladite année, par-devant vous messieurs les gens tenans la chambre des comptes establie par ledit sieur roy de Navarre en la ville de Nerac, suy vant l'estat faict audit Vacquieulx, pour l'année de ce compte par lesidits sieurs des comptes.

Premièrement. - Recepte de Vic.

De M° Dominique de Lais, et Oddet Lebe, la somme de vingt escus sol. à quoy monte pour l'année de ce compte l'afferme à eulx faicte du droit de guisoatge, concistant en vente ou eschange de chevaulx, droicte de mazet, emparance des Capots, les fiefs d'argent, avec les lot et ventes, le peage que ledit sieur roy de Navarre a accostumé prendre en ladite ville de Vic et sa jurisdiction, et droicte de portage, suyvant l'instrument d'afferme rapporté sur le compte precedent. Pour cecy.

31

Recepte de Rocquebrune, Tudelle, Lezian et Calian.

Année 1584. - Recepte de Lavardenco.

De Jehan Dupuy escuier, Jehan Carrere dit Jantet, Jehan Costau, Pierre Gay, et Pierre Fisse, la somme de deux cens dix escus pour l'afferme à eulx faicte pour l'année de ce compte, par lesdits sieurs commissaires du domaine et revenu dudit Lavardenx, concistant en bailée, peages, greffes du juge de Fazensac tant civil que criminel, fiefs en ventes, queste de xx. sols sur chacun laboreur, vi. pour chacun artizan ou brassier, l'emparance des Capots, les condalazes, droicts de queste, de septain, et rente du moulin de Lafentan, fiefs du boys de la Sere, avec l'herbage et glandage du boys de Garnabasse et Lalane, à raison de vi'. xxx. escus pour ledit trienne, ainsi qu'apert par ledit procès-verbal, f'' inivx. xii, et contract sur ce faict et retenu par ledit Macary, le xi desdits moys et an. Cy rapporté pour cecy. ii'. x. escus.

Recepte de Lanepatz.

De Pierre Bessaignet et Oddet la Rotis, la somme de quarante-ung escus, à quoy monte pour l'année de ce compte l'afferme à culx fairte par lesdits sieurs commissaires du domaine et revenu de Lanepatz, concistant en bailie, fiefs en ventes, ponts, emparance des Capots, peage, four a ban, emparances des lieulx de Bascous, Lahillete, Nelenx et Ramozenx, et autres esmolumens, en y comprenant les greffes civil et criminel de la court du juge ordinaire et criminel des bayle et consuls dudict Lanepatz, à raison de via m. escus pour ledit trieme, ainsi qu'apert par ledit procès-verbal, fo muar, m. verso, et le con-

Extrait d'une procédure faite, encernant les fiefs dus au roi, par certains particuliers de Lezons, Mazères et Rontignon, du 29 août 1621.

(Archives du département des Basses-Fyrénées.)

Au nom de Dieu.

Le vinegt et neufviesme soust mil six cent vinegt et ung, noui Pierre de Bellefleur, conseiller du roy auditeur en sa chambre d comptes, et commissaire par elle depputté pour informer des fiels. droits et devoirs que le roy possede ez villages de Lesons, Maierre el Rontinhon, nous serious transportés au fleu de..... Maseres environ les dix heures avant midy, et où nous aurions treuvés assemblés 👬 devant l'eglise, en vertu de nostre ordonnance, les havitans de Lezons et Maseres, qui sont simplement de la jurisdiction du rey sans luy payer aucun fief; lesquels, apprès leur avoir faict faire lecture de nostre commission, et faict entendre la volonté du roy sur l'allienation de leurs fiefs et jurisdiction en faveur du sieur du Pont, conseiller du roy en la cour et seigneurie de Maseres, presente mectre Jean Dalibaidie procureur patrimonial, ont déclairé, après sermant par eux sir Dieu vivant presté, qu'ils donnent et payent annuellement au 104, 60 à ses fermiers, les fiefs et debvoirs qui s'ensuivent, sans qu'ils soyes? tenus de payer aultre chose.

Losons.

Marie de Puxeu, Caguette, a declairé que sa maison est bastie en la terre de l'abbé de Lesons, et luy en paye dix et huiet liards de fief annuel, et qu'elle cet de la jurisdiction des jurats de Pau, et qu'elle paye annuellement au roy douze liards de françau.

Jean de Pasquine, Caguot, a fait la mesme declaration que ladicte de Puxeu.

Prat, Caguot, paye dus souls de francau au roy, et est de sa jurisdiction; mais il n'y a personne qui habitte en la maison, ny qui se monstre heritier.

Maseres.

Boeil, Caguot, est au seigneur de Maseres, et paye au roy dus souls de francau.

Coerraze, Caguot, idem.

La maison de Maisonnabe, Caguot, est de la jurisdiction de Lasalle de Rontinhon, et paye au roy de françau dus souls.

Ce faict, et ayant verifié les deposition et declarations des susdicts personnaiges havitans ez lieux de Lesons, Maseres et Rontinhon, avec plusieurs rolles antiens desdicts devoirs et fiefs, qui nous auroist esté exivés et monstrés par ledict procureur patrimonial, nous en serions retournés sans proceder à plus avant; en faisons rapport. Ainsi signé: P. Belle-Fleur. — Collationné à l'original par moy de Landau, secretaire.

Peticion.

Martin del Nio, por mí y en nombre de Juan Ondura é Pedro é Juan sus hijos, é del Bermejo, é del Alonso del Nio, é de Pedro Elgano, é de Alonso Perez su hermano, Vaqueros, y de los otros mis consortes de esta causa, por lo que les hago cauzion de rrasto, digo que io é mis consortes con nuestros ganados pacimos en los términos del conzejo de Valdes, en brañas y ervages de algunos particulares, que pagamos por nuestros dineros, é no gozamos de las cosas comunes como vecinos, ni lo somos, y an-í como estrangeros viandantes nos ultrajan é prendan, no dejandonos gozar de las libertades é cosas que los vecinos gozan; é por esto y por ser estranjeros y viandantes y no vecinos, nunca nos repartieron en las derramas y pagas del conzejo, ai hasta hagora

nos fué demandado ni repartido; y hagora los jueces é otras personas del dicho conzejo ynjusta é no devidamente, por nos hacer molestia é fatiga, an repartido en nosotros ciertas derramas y pagas, como á vecinos del conzejo, no lo seyendo ni gozando como ellos, ni habiendo causa para nos repartir: é por ende pido por mí y en el dicho nombre, me haga en este caso cumplimiento de justicia por aquela via é forma que de derecho mejor lugar haya, y haciendolo condene y competa por todo rigor de derecho á los dichos jueces é á otras personas del dicho conzejo que en esto entendieron, que nos quiten y testen de los dichos repartimientos y padrones que hicieron, é non nos pidan ni demanden cosa alguna como á vecinos, nin nos prendan ni fatigues sobre ello, é que nos vuelvan las prendas é otros bienes si nos an tomado ; é para ello me mande dar mandamiento en forma, y estoy presto de dar ynformacion si fuere necesario, para lo qual su oficio imploro, las costas pido; é por esto juro en forma que esto no lo pido por malicia é que lo entiendo provar, etc. En primero de Diciembre de 4524.

Se mandó dar mandamiento, ynserts la peticien; se recibió el plette d prueva, se hizieron provanzas por testigos, y en díez y ocho de Ebrero de 1527 se dió la sentencia elguiente:

Fallo que devo declarar é declaro el dicho Juan de Andina é sus consortes Vaquéros, non ser vecinos del dicho conzejo de Valdes, 👀 tales no ser obligados á pagar ni contribuir en las cosas que los vecinos del dicho conzejo suelen pagar é contribuir : por ende que devo de mandar é mando que hagora dende aquí adelante, los suso dichos no sean molestados ni ynquietados ni prendados à que paguen ni contribuian, como vecinos del dicho conzejo, en los repartimientos é derramas que se ficieren y haya fecho en el dicho conzejo, así en el subarrio é merindad como en las otras cosas; é si algunas prendas las an tomado sobre lo suso dicho, se las buelvan é restituian livremente y sin costa alguna, con tal que los suso dichos Vaquéros no gezen de los términos é pastos, ni las otras cosas que los vecinos del dicho conzejo suelen pagar; é si quisieren gozar, que paguen é contribuien segun é como los otros vecimos lo sucien hacer; en non hago condenacion de costas á minguna de los partes, selvo que cada una de ellas pague las que hize ; é por esta mi sentencia juzgando así lo pronuncio.

326. HISTOIRE DES BACES MAUDITES, ETC.

De la que se apeló por parte de Juan Nuebo é Fernando Garcia Carrello para ante el teniente de corregidor de la misma ciudad, por quien se dió y pronunció sentencía en 18 de... 1530 en la forma siguiente:

Fallo que devo de condenar y condeno á todas las dichas partes à que guarden y cumplan la sentencia de licenciado Luis de Basurto, theniente de corregidor que fué de este penado en este prozeso, que hasta hagora los dichos Vaqueros han pazido con sus ganados en los términos conzejiles del conzejo de Valdes, fuera de las vrañas que tenian arrandadas; les devo de condenar y condeno á que conforme á la dicha sentencia paguen é contribuian con los dichos vecinos por el tiempo pasado é hasta hagora; é si de aquí adelante pazieren en los dichos términos, fuera de las dichas vrañas, é rrozaren é vevieren las aguas, é esto quando entraren seprencapio de su arendamiento é salieren al fin de él, é paguen como los otros vecinos, é sino que no paguen ninguas cosa conforme á la dicha sentencia, que me á ello mueven. No hago condenacion de costas. E por esta mi sentencia difinitivamente jusquado así lo pronuncio y mando.

De cuia sentencia se interpuso apelacion para esta real audiencia; y en virtud de la provision ordinaria que se libró, se remitieron los autos en compulsa dende se hallan suspensos.

TOME PREMIER.

DY nergod

PRÉPACE
INTRODUCTION
CHAPITRE ler 71
Lieux habités par les Cagots ; histoire particulière de cette race.
CHAPITRE II
Conditions, droits et obligations des Cagots; lois et réglements relatifs à cette caste; procès que les Cagots soutinnent pour obtenir l'exercice des droits communs.
CHAPITRE III
Source des préjugés relatifs aux Cagots ; moilfs des réglements rendus à leur sujet.
CHAPITRE IV 265
Opinions diverses touchant l'origine des Cagots et l'étymologie des noms qu'on leur a donnés.
CHAPITRE V 293
Origine des Cagota; étymologie des différents nous-qui frur ont été donnés.

TOME SECOND.

Pages.
CHAPITRE VI 1
Colliberts du Bas-Poitou; signification exacte de leur nom; leur descen- dance des réfugiés espagnols du 1x° siècle.
CHAPITRE VII
Chuetas de Mayorque; Vaquéros des Asturies.
CHAPITRE VIII 45
Marrons ou Marans de l'Auvergne.
CHAPITRE 1X 99
Diseliers du duché de Bouillon; Hausponnais et Lyzelards; habitants de Courtisols et des Riceys; Cacous de Paray; Juis du Gévaudan; colonie sarrasine des bords de la Saône; peuplade des bords de la Loire; Thiérachiens; Calots du Poitou.
Chapitre X
Poëmes et chansons populaires en béarnais, en gascon, en basque et en bre-
ton, composés par des Cagots ou relatifs à eux.
Noces de Marguerite de Gourrigues



TABLE DES MATIÈRES.	32 9
Chanson de la cagotaille	
Complainte en français, relative aux Cagots	
Ar Gakousez, la Caqueuse. Ballade bretonne	178
APPENDICE.	
Extrait de la déclaration générale de la commune de Morlaas, tome	
III, sénéchaussée de Moriaas, fo 248 recto	483
Extrait du dénombrement de noble Anthoyne de Peyré, seigneur	
de St-Abit, du 20 avril 4675; tome II, sénéchaussée de Pau,	
f 6% verso	
Extrait du jugement de vérification du dénombrement de noble	
Anthoyne de Peyré, seigneur de St-Abit, du 28 mars 1686;	
tome II, sénéchaussée de Pau, fo 74 recto et verso	
Extrait d'un censier de 4704, déposé aux archives de la commune	
de Jurançon, canton de Pau (ouest), Basses-Pyrénées. (Texte et	;
traduction.)	
Extrait d'un registre des délibérations des jurats de la ville de	
Pau, fo 364	
Extrait d'un livre de comptes de la commune de Biarrits	
Extraits des registres de la commune de Capbreton	
Autres extraits des registres de la commune de Caphreton	
Extrait d'un registre de la mairie de Monségur en Bazadais, ap-	
pelé l'Esclapot, établi en 4206, f° 35 verso — 38 recto	
Extrait du registre nº 97, inventaire de Béarn, liasse 5°, fo 44	
recto du registre intitulé: Homages renduts au comte Phabus	•
de divers pays, et autres instrumens considerables retenguts de	
son temps en 1379 et seguiens. — Priviliedge deils Cagots	
1. Extrait d'un censier de l'an 4365, déposé aux archives de la	
préfecture des Basses-Pyrénées, liasse 47°, n° 294, premier in-	
ventaire préparatoire	
II. Extrait d'un consier de l'an 4365, déposé aux archives de	
la préfecture des Basses-Pyrénées, liasse 47, nº 494, premie	
inventaire préparatoire.	
III. Censusii contenent lo rolle de hosogs de Bearn reformats en 488	•
coté 102. Extrait	
IV. Extrait du bielh relle delle focce de Bearn, coté 403, de l'an	

	•
-	

I. Extrait du registre intitulé: Homages renduts au comte Phabus,
de divers pays, et autres instrumens considerables retenyuts de
son temps en 1379 et seguiens; nº 17, inventaire de Béarn,
liasse 5
II. Autre extrait du même registre, fol. 428 et 429 recto 205
III. Autre extrait du même registre, fol. 6 verso 207
IV. Autre extrait du même registre, fol. 7 recto
Ordonnance de François II, duc de Bretagne, relative aux Ca-
queux
Pétition de Caxarnaut aux états de Navarre
Auto acordado por los treis estados del reyno (de Navarra), á pe-
dimento de los Agotes de Pamplona y otras partes, suplicando
al prior de la cathedral y arcediano de Santa Gema para que se
unan con los christianos, y no haya distinzion alguna entre
ellos. Año 1527
Requête d'examen de pureté de sang, et acte qui ordonne cet
examen
Jugement en faveur des Agots, rendu sur un bref de Léon $\mathbf{X}.$ 215
Cedula del imperador Carlos V
Provision del virey de Navarra
Provision real del 20 de Agosto de 1548
Provision real del 12 de Setiembre de 1348
Sentencias del 49 de Junio de 4582, y del 31 de Enero de 4587 234
Procès des habitants de Bozate contre ceux d'Arizcun.
(Peticion) de Joanes Perlizena y Joanes Jubri y consortes. 237
Sobrecarta ynserto el mandato de visita à ynstancia de Joa-
nes Perlijena y consortes, contra los que dieren la paz y
el pan bendito en la yglesia de Arizeun 237 Apelacion y respuesta de los jurados, vezinos y consejo de
el lugar de Arizcun, contra Juanes de Perlijena y son-
sortes, avitantes en el barrio de Vozate del mismo
lugar
Replicato del jurado, vezinos y consejo del lugar de Arizeun,
contra Juanes de Perlichena y contortes , vezinos de Boçate
Sentencia. De los mandatos de Arizenn
Ordonnance de Dom Hugues Calmel, religieux réformé et vicaire

TABLE DES MATIÈRES.	331
général du monastère de Saint-Savin, et des consuls des lieux	
de la rivière de Saint-Savin, contenant défenses aux Cagots de	,
se baigner dans le petit bain de Cauterès; extraite d'un cahier	
contenant différents titres relatifs aux religieux de cette abbaye	,
coté 11, nº 2538, liasse 68, série H, clergé régulier. (Archives	
du département des Basses-Pyrénées.)	243
Requête des consuls, manants et habitants de la rivière de Saint-	
Savin, suivie d'une ordonnance de Jean Michel de Saint-Sibier,	
abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Savin	245
Extrait d'un registre de la commune de Biarrita, fol. 43 recto et	
Verse.	247
Autre extrait du même registre, fol. 43 verso et 44 recto	249
Consultation de l'avocat Rochet	
Arrèt du parlement de Bordeaux	
Arrest de la Cour de Parlement contre les nommés Catherine	
Niorte, Jean Ducamp dit Bosq, son mari, Bertrand Hargues	
leur valet, et autres, et qui fait inhibitions et défenses à touter	
sortes de personnes d'injurier aucuns particuliers prétendus	
descendant de la race de Giezi, et de les traiter d'Agots, Cagots,	
Gahets, ni Ladres, etc., et ordonne l'exécution des arrests de la	_
Cour des 9 juillet 1723 et 32 novembre 4735	
Arrest du Parlement de Navarre, portant défenses aux habitans	
du Ressort de distinguer dans l'Eglise, dans les Processions, As-	
semblées, et autres occasions publiques, les pretendus Cagots;	
conformément aux Déclarations du Roy, ce concernant. Du 26	
Nevembre 4730	
Arrêt du parlement de Toulouse. (Du vendredi 30 juillet 4700.)	
Autres arrêts du parlement de Toulouse. (Du lundi 20 août 4703,	
et du mercredi 44 août 4745.)	
Extrait d'un vieux registre où se trouvent transcrits des arrête	
du parlement de Navarre, déposé aux archives de la mairie	
de Monein, arrondissement d'Oloron	
Extracto de un pleyto, que se ha litigado en el tribunal eclesiás-	
tico de la diocesis de Parapiona, en Navarra, desidit 11 de	
Agosto de 4640, en que tavo principio, hasta el 25 de Setiembre	
de 1868, en one terminé, entre partes el busir de Arizzan en el	1

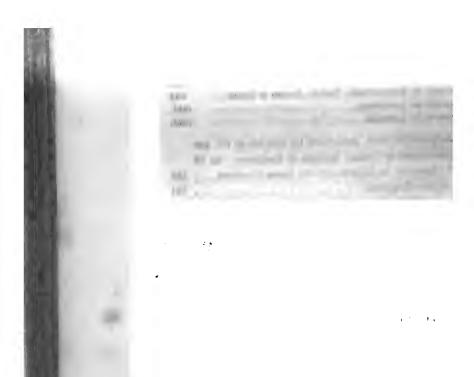
valle de Baztan, y Pedro Antonio Videgain y su magar Catalina Josefa Zaldúa, vecinos del barrio denominado Bozate, site en jurisdiccion de aquel pueblo, sobre asistencia á las oblaciones, que en la iglesia suelen hacerse en funciones de entierro, sin distincion de personas.

	Demanda presentada por Videgain y su muger 967
	Respuesta de demanda del lugar de Arizcum
	Replica de Videgain y su muger
	Respuesta de replico ó duplica del lugar de Arizona 279
	Articulado de Videgain y su muger
	Articulado del lugar de Ariscua
	Sentencia pronunciada en 28 de Setiembre de 1842, per
	el Dr. Don Miguel José de Irigoyen, proviser y vicario
	general de la diocesis
	Don de domaines et héritages fait à l'abbaye de Maillesnis, par
	Helie de Didonne, Avicie sa femme et Helie leur fils, sur le
	point de faire le voyage de Jérusalem
	I. Extraits des statuts accordés entre la république et las sei-
	gneurs de Marseille, contenant les articles qui concernent les
	Juifs et les Sarrasins
	II. Autre extrait
•	Extrait du Pacta episcopi, concernant les Juifs et les Serrasins de
	<u> </u>
	Marseille
	Lettre d'Édouard II, roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, pertant
	mandement au sénéchal de Gascogne de chasser les Juifs de ce
	duché, et de retenir sur les revenus qu'il produisoit les sommes
	nécessaires pour l'administration d'iceluy
	Lettres de Philippe le Bel ordonnant l'expulsion des Juils de la
	sénéchaussée de Poitiers,
	Premiere fondation de l'église d'Arvault pour des chancines sécu-
	liers par Aldearde, vicomtesse de Thouars, femme du vicemte
	Albert et fille de Cadelon, vicomte d'Aunai, laquelle pour la de-
	tation de son église, lui donne la terre d'Irai avec quatre fa-
	milles de ses serfs, qu'elle exempte de l'armée, de la milice,
	des tributs, du droit de fromentage et de toutes autres charges,
	•
	pour ne servir qu'à l'église qu'elle venoit de fonder (vers 974) 31
	Extrait du registre des haptêmes de la paroisse de Saint-Crher-



TABLE DES MATIÈRES.	333
deaux (département de la Charente, arrondissement d'Angoti-	
lême, canton de Rouillac)	
Députation pour le fait des Morisques	
Additions at corrections	
Additions aux pièces justificatives.	
Comptes de la recette générale d'Armagnac, de l'année 4583 et	t
4584, série B. (Archives du département des Basses-Pyrénées.)	
Recepte de Vic.	ibid.
Recepte de Rocquebrune, Tudelle, Lezian et Calian.	322
Recepte de Lavardenx.	ibid.
Recepte de Lanepaiz.	ibid.
Extrait d'une procédure faite, concernant les fiefs dûs au roi, par	r
certains particuliers de Lezons, Mazères et Rontignon, du 29)
août 4624. (Archives du département des basses Pyrénées).	. 324
Peticion de algunos Baqueiros	

PIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





TOME I.

Page	8, ligne 28.	Terminez cette	ligne par une	virgule.
------	--------------	----------------	---------------	----------

- 44, lig. 6. Prouve victorieusement, lisez achève de prouver.
- en note, lig. 2. Lisez Adrian.
- 45, note 3, lig. 1. Lisez universali.
- 16, en note, lig. 4. Lisez Merindad.
 - lig. 6. Lisez Çaragoça.
- 37, lig. 11. Au commencement de cette ligne ouvrez des guillemets.
- 46, lig. 46. A la place de retrouver, lisez décourrir.
- 56, lig 16. Fermez les guillemets après Albigeois.
- 62, en note, dernière ligne. Lisez vers la fin de ce livre.
- 63, lig. 2. Lisez Hassel.
- en note, lig. 21. Placez une virgule après partie.
- 96, en note, lig. 47. Après Capots, placez une virgule.
- 424, lig. 22. Lisez des familles agotes.
- 436, lig. 3. Lisez Castetbon, en un seul mot.
- lig. 31. Apres cagotes, placez une virgule au lieu du point et virgule qui s'y trouve.
- + 138, fig. 9. Supprimez tout ce qui suit Cagots, jusqu'à Bugnein inclusivement.
- 161, lig. 23. A la place de distinctive, lisez distincte.
- 165, note 2. Lisez Variétés Bordeloises, tom. IV, pag. 167.
- 466, ποte 3. Lisez Variétie Bordeloises, à la place d'Ibidem.
- 467, lig. 8. Linez idiome.

Page 474, ligne 42 de la note. Lisez démons, etc. A Paris, chez Jean Berjon, m.DCXIII. in-4; liv. II, pag. 430.

- 475, dernière ligne de la note. Lisez qu'ils, et enlevez le guillemet.
- 486, note 2, lig. 3. Lisez Domaine de Montp.
- 495, lig. 4. Enlevez les deux premières virgules de cette ligne.
 - en note, lig. 4. Placez une virgule après presbiterio. 497, en note, lig. 47. Retranchez la virgule qui suit Guillen.
 - 206, lig. 3. Terminez cette ligne par une virgule.
 - 207, en note, lig. 14. Lisez taxės.
 lig. 24. Supprimez le mot fort, qui commence cetts ligne.
- 213, en note, lig. 12. Lisez remedi.
- lig. 46. Lisez sino, en un seul mot.
- 245, en note, lig. 48. Lisez conform' (conformément).

 247 en note lig. 3. Fermez la parenthèse après le mot condi-
 - 217, en note, lig. 3. Fermez la parenthèse après le mot condition.
- 224, lig. 4. Terminez cette ligne par un point et virgule.
- lig. 40. Accentuez ainsi xaxós.
 225, lig. 20. Lisez c'est.
- 229, lig. 25. Terminez cette ligne par une virgule.
- 230, lig. 13. Lisez injures.
- 236, lig. 2. Retournez le guillemet, c'est-à-dire, placez ici un guillemet de clôture.
- 237, lig. 45. Le mot Basques n'est peut-être pas très-exact ici. Sans doute ce peuple traitait fort mal les Agots, nous le savons de reste; mais Biarrits faisait partie de la Gasgogne et non du Pays Basque, dont la langue n'y est pas
- 238, lig. 4. Lisez ceux-ci.

même comprise.

- 258, en note, lig. 8. Fermez la parenthèse à la fin de la ligne, et supprimez-la à la ligne suivante. Un peu plus loin, après \$. 49, placez une virgule.
- 273, en note, lig. 2. Lisez liv. Ier, v. 387; Fortunat, etc.
- 274, en note, lig. 7. Supprimez la virgule qui est après vocem.
- 290, note 4, lig. 4. A la suite de françoise, mettez etc.

Page 290 note 2, fig. 3. Au lieu de bibliographique, lisez bibliographique.

- 294, note 2, lig. 1. Lisez Barcelone.
- lig. 2. Supprimez le chiffre qui s'est glissé, je ne sais comment, entre Hist. et génér.
- note 3, lig. 2. Après cité, ajoutez tom. Ier.
- 304, lig. 7. Lisez Girone.
- lig. 22. Supprimez ce guillemet.
- lig. 24. Retournez ce guillemet, qui est un guillemet de clôture.
- 306, en note, lig. 19. Supprimez la parenthèse qui s'est glissée ici.
- 307, en note, lig. 40. Lisez cierto.
- lig. 19. J'aurais dû, fidèle à mes habitudes, ajouter ici le nº du manuscrit, qui est marqué Supplément français nº 2807.
- lig. 24. Avant *Ibidem*, mettez *Idem*; car les vers cités sont également d'Alfonso Alvares de Villasandino.
 Quant aux dix qui suivent, ils sont de Ferrant Manuel.
- — lig. 27. Supprimez la virgule de ce vers.
- 308, note 2, lig. 3. Lisez ecclesiast., anno, etc.
- 309, note 3, lig. 44. Lisez inondation.
- 318, lig. 45. Lisez Barcelone et Girone.
- 325, en note, lig. 2. Supprimez le jamais qui commence la ligne.
 - 327, note 1, lig. 7. Lisez Barcelone.
- 328, note 2, lig. 9. Lisez tom. XXXV.
- 333, lig. 40. Lisez 4300, au lieu de 4304.
- en note, lig. 3. Placez une virgule après limitrophes.
- 341, lig. 9. Lisez XV^o, au lieu de XV.
- 343, lig. 5. Lisez angoumoisin, au lieu d'anyoumoisien.
- 346, note 5, lig. 42 et 46. Placez une parenthèse au commencement et à la fin de ces deux lignes.
- 348, lig. 7. Placez le chiffre 4 après J. Hardy, et enlevez-le d'où il est.
- 350, note 4, lig. 3. Terminez cette ligne par une virgule.

Page 354, note 2, lig. 2. Lisez Bazadais.

_ 362, note 2, lig. 4. Lisez nos bons.

TOME II.

- 6, en note, dernière ligne. Ouvrez cette ligne par des guillemets.
- 48, note de note, 4re ligne. Lisez que du.
- 24, en note, lig. 23. Lisez .J.
- 28, lig. 23. Lisez depuis.
- 42, note 1, lig. 3. Lisez averiguar.
 46, en note, lig. 20. Enlevez le point qui est entre A et Rene-
- gado.
- 48, en note, lig. 30. Lisez civitate.
 lig. 37. Placez une virgule après arresta.
- 58, en note, lig. 46. Supprimez la virgule qui termine la ligne précédente, et placez-en une après plus haut.
- _ _ _ lig. 38. Lisez ne manquerent pas de travailler.
- 61, note 2, lig. 4. Lisez Salvá.
- 65, en note, dernière ligne. Fermez le guillemet.
 - 69, note 2, lig. 7. Lisez Del giusto.
- 70, lig. 16. Lisez passage.
- 74 en note, lig. 3. A la place d'un zéro, mettez le chiffre 1.
- 78, lig. 6. Lisez condamnés.
- 79, en note, lig. 44. Lisez OEconomies.
- _ _ _ lig. 47. Lisez *Henri IV*.
- 87, en note, lig. 27. Supprimez ce guillemet, ou plutôt transportez-le à la ligne suivante, après la virgule qui suit le mot Tabarque.
- _ _ _ lig. 32. Placez une virgule après Marseille.
- - lig. 39. Lisez Nollizemant.
- = 92, lig. 1. Lisez qu'on en attendait.

Page 96, en note, lig. 18. Lisez Bentivoglio, en un seul mot.

- 98. Complétez le titre-courant.
- 99. L'orthographe, dite de Voltaire, employée dans les extraits de Grégoire qui se trouvent dans cette page et la suivante,



n'est pas celle du savant prélat, qui écrivait toujours les imparfaits par un o.

Page 120, en note, ligne 21. Lisez Ibañez.

- 125, col. 2, lig. 22. Il serait peut-être plus correct d'écrire cuillers.
- 426, col. 4, ligne 39. Peut-être vaudrait-il mieux écrire la grand'Cayoterie, comme nous l'avons mis plus loin.
- 128, col. 1, lig. 30. L'accent placé sur le second e de Peyroutet est ici de trop, d'autant plus que nous n'en avons point mis sur la dernière voyelle de cabinet, ni sur celle de Perruquet et de pistoulet, qui se lisent plus loin, lig. 42 et 43.
- 129. col. 1, lig. 12. Lisez tapaüc, comme pag. 126, col. 1, lig. 27
- 130. col. 1, lig. 13. Il vaudrait peut-ètre mieux lire qué s, sant apostrophe. Au reste, quelque soin que nous ayons pris pour mettre de l'uniformité dans les textes béarnais, nous n'avons pu éviter qu'il ne s'y glissât des variantes orthographiques, qui, après tout, ne font aucun tort au sens. Par exemple, dans les premières pièces, nous avons accentué la plus grande partie des e: système que nou avons abandonné plus loin. En effet, nous ne pouvions avoir la prétention de figurer la prononciation du béarnais, et il suffit d'avertir que dans ce dialecte, comme dans la presque totalité des patois du midi de la France, tous les e se prononcent fermés.
- 431, col. 1, ligno 2. Il vaudrait mieux lire, ce me semble, qués sono pelajats.
- – hg. 7, 9, 13. Lisez également qué s.
- 131, col. 1, lig. 14, 27. Même observation.
- 135, col. 1, ltg. 13, 45. Même observation.
- en note, col. 1. Mettez un point après lu.
- 138, col. 4, lig. 4. Lisez qué s soun. De même, trois lignes plus loin.
- 139, col. 1, lig. 7. Il vaudrait peut-être mieux lire qui iis, sans apostrophe.
- 140, col 1, lig. 21. L'apostrophe qui suit l's n'est peut-être pas nécessaire ici.

- Page 444, col. 4, lig. 4, 38. Même observation.
 - -- 4. Lisez Dap, sans s. - 47. Lisez Deüs Cagots ou deüs.
 - en note, lig. 2. Lisez de Gahets.
 - 442, col. 1, lig. 18, 19, 20, 27, 32, 34, etc. L'apostrophe qui suit l's et l'm n'est peut-ètre pas nécessaire ici. Nous ne reviendrons plus sur cette observation.
 - - 24. Lisez nou, en un seul mot.
 - 443, col. 2, lig. 28. Lisez sa.
 - 446, col. 2, lig. 4 et 4. Lisez il sémblait.
 447, col. 4, lig. 33. Placez une virgule après crique, et mettez,
 - à la traduction, de crique, de craque.

 172, col. 4, lig. 25. Peut-être vaudrait-il mieux lire bous auts, comme pag. 177, col. 4, lig. 13; il ne faut pas oublier,
 - cependant, que les Espagnols écrivent vosutros.

 473, col. 2, dernière ligne. Lisez Samsons.
 - 180, col. 2, lig. 11. Fermez le guillemet après Caqueux.
 - 181, col. 2, antépénultième ligne. Lisez putréfié.
 192, lig. 22. Lisez procès.
 - - 25. Lisez piesses.
 - 494, lig. 42. Commencez la ligne par une parenthèse.
- 216. La pièce qui commence à cette page, dont le chiffre est tombé au tirage, n'est pas à sa place; comme elle se rapporte à la page 498, et non à la page 490, comme l'a mis l'imprimeur, elle doit venir immédiatement avant l'ordonnance de Dom Hugues Calmel.
 - 242, lig. 9. Lisez se le, en deux mots.
 - 243, lig. 22. Lisez 2538.
 - 245, ligne 13. Lisez accordé.
- 247, lig. 47. Le dernier mot de cette ligne est et.
- 254, lig. 7. Lisez Sabourin.
- 260, lig. 18. Lisez Parsan.
- 261, lig. 14. Lisez parlement.
- lig. 23. Nous avons suivi la copie qui nous a été envoyée de Toulouse; cependant, il ne serait pas impossible qu'il ne fallût lire ici: Lemasuyer: et juges, Mua, etc.



Page 267, lig. 12 et 19. Lisez iglesia.

- 270, lig. 9 et 40. Ces deux lignes, n'appartenant pas à la pièce qui précède, devraient être en italique.
- 272, lig. 3. Mème observation.
 - 10. Lisez conexion.
- 278, lig. 1. Mettez une virgule après curia.
- 280, lig. 8. Lisez non paginé, et placez une virgule après ces mots.
- 284, lig. 4. Après Angoumois, placez un point et virgule.
- 291, dernière ligne, lisez famille.
- 294, lig. 29. Il est possible que M. Delcros ait bien lu; néanmoins, je penche à croire qu'il y avait cedule dans l'original.
 - 303, lig. 7. Nous avons fidèlement suivi le texte espagnol; mais la phrase serait sans doute plus française, sinsi conçue: et c'est peut-être de leur courte émigration de chaque année, ou bien de la seule excellence des herbes qui forment leur nourriture, que résulte le degré intermédiaire de la finesse de leur laine.
- 315, lig. 26. Nous avons traduit littéralement l'igual y montuoso du texte, qui serait peut-être plus heureusement rendu en français par également montueux.
- 323, lig. 46. Il nous semble à propos de placer une virgule après Maseres.
- 325, lig. 49. Lisez siguiente, sans accent sur le premier i.
- - 24. Lisez aquí, sans accent sur l'u.

FIN.



•

٠.

